UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UNIVERSITÉ DE LORRAINE

École doctorale Fernand-Braudel (ÉD 411)

Centre de recherche sur les médiations (ÉA 3476)

RACONTER AUSCHWITZ : L'EXPÉRIENCE DE VISITE D'UN ESPACE MÉMORIEL.

LE CAS D'UN VOYAGE SCOLAIRE ORGANISÉ PAR LE MÉMORIAL DE LA SHOAH

Thèse pour le doctorat
en sciences de l'information et de la communication

présentée et soutenue le 10 novembre 2016
par
Nathanaël Wadbled

Jury

Mme Laurence Corroy, Maîtresse de conférences HDR, Paris 3-Sorbonne Nouvelle, rapporteure
Mme la Professeure Emmanuelle Danblon, Université Libre de Bruxelles, rapporteure
Mme la Professeure Béatrice Fleury, Université de Lorraine, examinatrice
M. le Professeur Michael Rinn, Université de Bretagne Occidentale
M. le Professeur Jacques Walter, Université de Lorraine, directeur de thèse

Remerciements.

Arrivé à la fin de ce parcours, je tiens à remercier vivement mon directeur de thèse, Jacques Walter pour sa disponibilité, ses conseils et son soutien. Sans lui je n'aurais en particulier pas eu le courage de m'engager dans un travail de terrain. Je remercie également les chercheurs et les doctorants du CREM pour leurs nombreuses remarques et critiques qui ont grandement alimenté mon travail.

J'exprime toute ma gratitude à Yves Bergeron dont la rencontre m'a orienté vers un travail en muséologie et qui m'a permis d'en approfondir les différentes approches lors d'une scolarité doctorale à l'Université du Québec à Montréal, ainsi qu'à Raymond Montpetit qui a encadré ce travail durant trois années à l'UQAM. Je remercie également Alain Brossat qui m'a encouragé à poursuivre dans la voie de la recherche après un échec en philosophie. Je tiens également à remercier Jean Zaganiaris pour sa relecture attentive et pour ses conseils, ainsi que entre autres Michael Houseman, Christian Chelebourg, Dominique Chevalier, Manuela de Barros et Monique David-Ménard qui n'ont pas manqué une occasion de m'encourager à poursuivre dans les moments de doute comme dans ceux d'enthousiasme.

Je remercie également pour leur disponibilité les guides du Mémorial de la Shoah, en particulier Mathias Orjekh et Thierry Flavian, ainsi que les enseignants qui m'ont ouvert leur classe et on montré leur intérêt pour mon travail, en particulier Nicolas Le Boulanger. Je remercie aussi bien sûr les élèves qui ont participé aux entretiens sur lesquels repose ce travail, en particulier Lise qui fut la première et Lucie qui est celle m'ayant accordé le plus de temps.

Je témoigne enfin toute ma reconnaissance à ma famille, en particulier à ma mère Michèle Farache pour son aide précieuse et à ma compagne Alba Nabulsi qui m'a accompagné et a supporté les contraintes quotidiennes de ce parcours de recherche et de vie. J'y joins également B. Demas pour sa présence et son écoute constante et attentive. Pour finir, mes pensées vont à David Dupuis avec qui j'ai partagé de longues journées de travail et d'écriture et à Anne-Sophie Moreau pour l'espace de détente indispensable que sa compagnie a constitué.

REMERCIEMENTS. **2**

INTRODUCTION. **6**

A. LE PROBLÈME DE CE QUE L'ON PEUT DIRE DE L'EXPÉRIENCE DES VISITEURS D'AUSCHWITZ 6
B. QUESTIONS DE RECHERCHE : UNE APPROCHE GÉOGRAPHIQUE DE LA COMMUNICATION 10
C. ORGANISATION DE LA THÈSE 14

A. CADRAGE DE LA RECHERCHE : CHOIX ÉPISTÉMOLOGIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES **16**

INTRODUCTION. **16**
1. LES APPROCHES D'AUSCHWITZ : LA GÉOGRAPHIE DU TOURISME ET LA MUSÉOLOGIE DE L'ÉDUCATION **16**
INTRODUCTION 16
A. UN TOURISME OBSCUR 16
B. L'EXPÉRIENCE DANS LA MUSÉOLOGIE DE L'ÉDUCATION 28
2. CADRE THÉORIQUE : PENSER L'EXPÉRIENCE DE VISITE **35**
INTRODUCTION. 35
A. S'INTÉRESSER AUX VISITEURS : UNE CONCEPTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE LA COMMUNICATION 36
B. L'EXPÉRIENCE DES CADRES DE L'EXPÉRIENCE : UNE CONCEPTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE LA SOCIOLOGIE 45
3. CADRE MÉTHODOLOGIQUE : FAIRE UNE ÉTUDE DE CAS **52**
INTRODUCTION 52
A. INTÉRÊT ET INSUFFISANCES DES ÉTUDES DISPONIBLES 53
B. LA MÉTHODE DE L'ÉTUDE DE CAS 64
C. FAIRE DES ENTRETIENS 69

B. TERRAIN **83**

1. LE CONTEXTE DE LA VISITE **83**
INTRODUCTION. 83
A. LES CONTEXTES PERSONNELS ET SOCIAUX : UNE VISITE SCOLAIRE 84
B. LE CONTEXTE DE L'ENQUÊTE 94
2. CE DONT IL EST FAIT L'EXPÉRIENCE : L'ORGANISATION DU MUSÉE-MÉMORIAL D'AUSCHWITZ-BIRKENAU **98**
INTRODUCTION 98
A. L'HISTOIRE D'AUSCHWITZ-BIRKENAU 98
B. LA TOPOGRAPHIE DE BIRKENAU 108
B. LA TOPOGRAPHIE D'AUSCHWITZ 119

C. UN ESPACE NON HOMOGÈNE **138**

INTRODUCTION **138**
1. CE QU'IL Y A À PERCEVOIR : LA NATURE DES DIFFÉRENTS MOMENTS DE LA VISITE **139**
INTRODUCTION. 139
A. LA PERCEPTION DU LIEU 140
B. LA PERCEPTION DES INFORMATIONS ET DES TÉMOINS 153
C. LA PERCEPTION DES REPRÉSENTATIONS DU LIEU 167
D. LA PERCEPTION DES ÉLÉMENTS ABSTRAITS DE LEUR LIEU : RESTES HUMAINS, OBJETS ET PORTRAITS 181
2. LA DYNAMIQUE DE LA VISITE **190**
INTRODUCTION. 190
A. LES CONDITIONS DE LA VISITE 190
B. LA PROGRESSION DE LA VISITE D'AUSCHWITZ 200

D. CE QUI EST APPRIS : SE RENDRE COMPTE ET IMAGINER 205

INTRODUCTION 205
1. APPRENDRE L'HISTOIRE 209
INTRODUCTION. 209
A. APPRENDRE L'EXISTENCE 210
B. LES LIMITES DE CE QUI A ÉTÉ APPRIS SUR L'HISTOIRE D'AUSCHWITZ 217
C. UNE EXPÉRIENCE NON APPRENANTE DES INFORMATIONS ET DES ÉLÉMENTS MATÉRIELS 226
2. SE RENDRE COMPTE ET IMAGINER 240
INTRODUCTION. 240
A. SE RENDRE COMPTE DE L'ÉNORMITÉ 241
B. SE RENDRE COMPTE DES CONDITIONS DE VIE ET DE LA MORT 250
C. CONSTRUIRE UNE IMAGE MENTALE 262

E. CE QUI EST RESSENTI : ÉMOTIONS, SENTIMENTS ET CHOCS 276

INTRODUCTION. 276
1. ÊTRE INTÉRESSÉ PAR L'APPRENTISSAGE ET LE RESSENTI 279
A. ÊTRE INTÉRESSÉ SPÉCULATIVEMENT ET AFFECTIVEMENT PAR LE CONCRET 280
B. L'HORREUR ET L'OPPRESSION COMME SENTIMENTS FACE À LA SOUFFRANCE 294
C. DEUX ÉMOTIONS DOMINANTES : TRISTESSE ET DÉGOÛT 305
2. ÊTRE CHOQUÉ ET TOUCHÉ 309
A. L'EXPRESSION D'UN RESSENTI PARTICULIÈREMENT FORT 311
B. LES DEGRÉS DE RESSENTIS 330
3. L'ÉTRANGETÉ DE L'EXPÉRIENCE 346

F. LE SENS DE LA VISITE : LE DEVOIR DE MÉMOIRE D'UNE VISITE TOURISTIQUE ... 353

INTRODUCTION. 353
1. DES PERSPECTIVES MÉTAPHYSIQUES ET CIVIQUES 356
INTRODUCTION. 356
A. L'IMPORTANCE MÉMORIELLE DE L'HISTOIRE 358
B. CE QUI EST HUMAIN 366
C. ÊTRE RESPONSABLE 374
D. AGIR DE MANIÈRE RESPONSABLE 390
2. ÊTRE DANS UNE PERSPECTIVE RÉFLEXIVE : LE CAS D'UN PARTICIPANT 400
INTRODUCTION 400
A. RÉFLÉCHIR PLUTÔT QUE RÉAGIR AFFECTIVEMENT 401
B. RÉFLÉCHIR À PARTIR DE LA PERCEPTION DES ÉLÉMENTS MATÉRIELS 409
3. UNE SIGNIFICATION TOURISTIQUE NON CENTRALE 417
INTRODUCTION 417
A. UN TOURISME CULTUREL 419
B. UN TOURISME RÉCRÉATIF AUTOUR DE LA VISITE : PARTIR EN VOYAGE 431

G. CE QU'IL EST POSSIBLE DE RACONTER : L'ÉLABORATION RELATIONNELLE DE L'EXPÉRIENCE 435

INTRODUCTION. 435
1. PARLER DE SA VISITE 437
INTRODUCTION. 437
A. PARLER DE SON EXPÉRIENCE 439
B. RACONTER SANS TRANSMETTRE SON RESSENTI 458
2. L'ABSENCE D'ÉCHANGES ENTRE CEUX QUI ONT PARTAGÉ L'EXPÉRIENCE DE LA VISITE 467
INTRODUCTION 467
A. COMMUNAUTÉ ET COMMUNION DES RESSENTIS 468
B. SIGNIFIER SON RESSENTI DURANT LA VISITE 475

C. PEU EN PARLER APRÈS LA VISITE 482
D. LES AUTRES INTERLOCUTEURS 487

CONCLUSION. 493

INTRODUCTION. DÉCRIRE L'EXPRESSION DE L'EXPÉRIENCE VÉCU 493
1. CE QUE LE MUSÉE-MÉMORIAL COMMUNIQUE 495
INTRODUCTION 495
A. LA COMPLEXITÉ DE L'EXPÉRIENCE ET LES LIMITES DE L'EXPRESSION SPONTANÉE 496
B. LA NATURE DE L'EXPÉRIENCE 499
C. UN ESPACE COMPLEXE ET MULTIPLE 504
D. ARTICULER À D'AUTRES APPROCHES 511
2. LES CONDITIONS D'EXPRESSION DE L'EXPÉRIENCE 515
INTRODUCTION 515
A. LA MONSTRATION DE L'EXPÉRIENCE DANS LES SITUATIONS D'INTERLOCUTIONS QUOTIDIENNES 516
B. CE QUI SE MONTRE ET SE DIT LORSQUE LA RELATION LE PERMET 519
C. LES CONDITIONS LINGUISTIQUES DE LA SOCIOLOGIE 521

BIBLIOGRAPHIE. 523

SUR AUSCHWITZ 523
LE PATRIMOINE ET LE TOURISME OBSCUR 525
L'HISTOIRE, LA MÉMOIRE, LE PATRIMOINE ET LE TOURISME EN GÉNÉRAL 528
ÉTUDES DES PUBLICS, MUSÉOLOGIE DE L'ÉDUCATION ET ÉVALUATION MUSÉALE 530
PERCEPTION, MÉMOIRE ET EXPRESSION DE L'EXPÉRIENCE 532
MÉTHODE 533

INDEX DES LIEUX. 536

Introduction.

a. Le problème de ce que l'on peut dire de l'expérience des visiteurs d'Auschwitz

Les visites scolaires d'Auschwitz selon Annette Wiewiorka En conclusion de son ouvrage sur la mémoire d'Auschwitz, l'historienne Annette Wiewiorka note que « les lycéens que des adultes enseignants et hommes politiques amènent à Auschwitz ne sont pas conscients de ces débats et de ces questionnements »[1] dans lesquels la fonction et le sens de leur visite sont compris et analysés par les historiens[2], les sociologues[3], les philosophes[4] ou d'une manière générale par les différents observateurs[5] qui cherchent à définir cette pratique. Une telle affirmation peut avoir deux significations. D'un côté elle signifie simplement que les élèves n'ont pas connaissance des enjeux associés à leur visite au moment où ils partent faire leur visite et que donc ils ne peuvent la comprendre dans les termes de ces débats et questionnements. Elle peut également signifier que, même s'ils en avaient connaissance, la compréhension de cette visite ne peut de toute manière se faire dans leurs termes. Ils ne prennent pas conscience des problématiques posées par cette mémoire à travers des raisonnements, des notions et des concepts. Ils s'en rendent compte dans une épreuve sensible qu'ils font de la manière dont elles sont exposées matériellement dans le site qu'ils visitent. Il s'agit d'une expérience perceptive et concrète, de sorte que ces questionnements se présentent à eux sous une forme affective et sensible. Il est possible de poser l'hypothèse selon laquelle c'est pour cette raison que même après leur visite ils n'en sont pas conscients : leur rapport à ces questions ne passe pas, ou passe secondairement, par la conscience.

Annette Wiewiorka précise cependant dans la phrase suivante qu'ils « viennent là pour voir, pour apprendre, pour tirer des leçons de l'histoire, pour honorer le "devoir de mémoire" ». Poser une telle affirmation suppose qu'il serait possible d'approcher la conscience que les visiteurs ont de leur propre visite en utilisant des notions définies par

---

[1] Annette Wieviorka, *Auschwitz. La mémoire d'un lieu*, Paris, Hachette, 2006, p. 268.
[2] Sébastien Ledoux, *Le "devoir de mémoire" à l'école. Essai d'écriture d'un nouveau roman national*, Sarrebourg, éditions universitaires européennes, 2011.
[3] Jean-Michel Chaumont, *La concurrence des victimes*, Paris, La Découverte, 1997.
[4] Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000.
[5] Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, Paris, Points Essais, 1994 ; Tzvetan Todorov, *Les Abus de la mémoire*, Arléa, Paris, 1998; Thomas Ferenczi (dir.), *Devoir de mémoire, droit à l'oubli*, Paris, Complexes, 2002.

des débats et des questionnements dont ils n'ont par ailleurs pas conscience. Les leçons de l'histoire et le devoir de mémoire sont en effet définis par les débats et le questionnement dont Annette Wiewiorka reconnaît la non connaissance par les élèves visiteurs. Analyser leur expérience dans ces cadres signifierait supposer qu'ils s'y inscrivent malgré tout. Cette affirmation mérite d'être interrogée, non pour suggérer que les visiteurs seraient abstraits des interrogations qui traversent la société et l'espace public dont les débats et questionnements de spécialistes sont la cristallisation, mais pour prendre en compte le point de vue particulier qu'ils peuvent avoir dessus à l'occasion de leur visite.

Quelques pages plus loin, Annette Wiewiorka semble reconnaître que la fonction de la visite doit être approchée du côté des visiteurs. Elle reformule la définition de la raison d'être des visites non plus sous forme affirmative mais en posant la question de leur réalisation effective : « la visite à Auschwitz est- elle un outil pour faire connaître, faire comprendre, prévenir les crimes liés au racisme et à l'antisémitisme ? »[6]. Au lieu d'affirmer que la visite à Auschwitz serait un outil de transmission d'un savoir et d'un devoir de mémoire comme elle le fait précédemment, Annette Wiewiorka se demande si cette transmission a bien lieu. Il s'agit de déplacer l'attention de l'effet escompté à l'effet effectif de la visite. Ce n'est qu'à la condition que quelque chose soit effectivement transmis que la visite peut être considérée comme un outil de transmission.

Être attentif aux visiteurs Dans sa formulation, la question implique une évaluation. Elle signifie une attention non véritablement à la manière dont les visiteurs vivent leur visite, mais à la possibilité de la visite à réaliser les ambitions mises par ses organisateurs ou les chercheurs qui définissent sa fonction sociale. Annette Wiewiorka regrette cependant un manque de travaux réfléchissant sur ce que peut apporter une visite à Auschwitz « pour tenter de comprendre ce qu'ils sentent, ce dont ils prennent conscience [7] (...) Qui s'est préoccupé de les rechercher pour leur demander si cette visite d'un jour avait transformé leur vision du monde et des choses ? »[8]. Pour cela il faut s'intéresser à cette vision du monde. Indépendamment de la manière dont la visite est considérée comme un outil dans une perspective intentionnaliste se concentrant sur la

---

[6] Annette Wieviorka, *Auschwitz. La mémoire d'un lieu*, op. cit., p. 270.
[7] *Ibid.*, p. 277.
[8] *Ibid.*, p. 273.

volonté des organisateurs ou dans une perspective fonctionnaliste s'intéressant à la fonction sociale de la visite, poser la question de ce que la visite apporte la sort d'un cadre utilitaire défini indépendamment de la conscience qu'en ont les visiteurs. Poser cette question de la façon dont les visiteurs prennent effectivement conscience de leur visite implique une autre question méthodologique concernant la façon dont il est possible de l'approcher et d'en rendre compte.

Le problème exposé par Annette Wiewiorka au sujet des visites scolaires est celui du décalage entre les questionnements élaborés par les organisateurs des visites ou les chercheurs et ceux vécus affectivement par les visiteurs. Ce problème est posé par l'articulation entre une interrogation sur l'expérience des visiteurs et la possibilité à l'exprimer dans des termes posés à un questionnement qui leur est étranger. Poser ce problème implique à la fois d'être attentif à ce que disent les visiteurs et à la manière dont ils le disent afin de ne pas subsumer ce qu'ils veulent dire dans des catégories définies dans un autre champ d'expérience qui est celui des débats et questionnements occupant les organisateurs et les chercheurs. La question de la nature de l'expérience est ainsi indissociable de celle de la forme avec laquelle elle peut se dire. Il s'agit du sens que les visiteurs donnent à leur expérience, c'est-à-dire la manière dont ils approchent le problème de la politique nazie d'extermination[9] et de sa mémoire à travers une expérience de visite et celle dont cette expérience passe par la traduction d'une épreuve affective dans un discours.

Lorsqu'Annette Wiewiorka évoque l'expérience de visite dans son ouvrage, elle n'est pas tant attentive à ce qu'en disent les visiteurs et à la façon dont ils en prennent effectivement conscience, qu'à ses propres impressions lorsqu'elle les accompagne : « Après 1988, je suis retournée plusieurs fois sur le site de l'Auschwitz. J'ai chaque fois été en proie à des émotions contradictoires : la tristesse, le chagrin, le dégoût, l'intérêt passionné pour les aménagements du site, l'énervement, voire la colère devant les "dissonances" intérieures ou extérieures. De quel droit avoir faim à Auschwitz, tout banalement à l'heure du déjeuner comment, en pleine santé et bien habillée avoir froid

[9] L'expression « politique nazie d'extermination » sera préférée à celles de « Shoah » et d'« Holocauste » dans la mesure où c'est celle préconisée par l'Éducation Nationale. Les participants de l'enquête n'utilisent aucun de ces termes. Pour une discussion à ce sujet, voir Sophie Ernst, « Quand les mémoires déstabilisent l'école……», in Sophie, Ernst (dir.), *Quand les mémoires déstabilisent l'école. Mémoire de la Shoah et enseignement*, Paris, I.N.R.P., 2008, p. 69-77.
Sur les programmes scolaires, voir : http://www.enseigner-histoire-shoah.org/activites-dans-la-classe-et-letablissement/textes-officiels.html)

? »[10]. Une telle méthode rouvre la difficulté de l'adéquation entre les analyses proposées et ce qui est effectivement vécu. En effet, les chercheurs sont au fait des débats et questionnements. Ils analysent donc ce qu'ils observent dans les termes qu'ils définissent et non en reprenant la manière dont les visiteurs prennent conscience des problématiques que des débats et questionnements portent par leur visite. Dans un certain sens, Annette Wiewiorka justifie le fait de mettre ses propres mots pour rendre compte de ce qui se joue pour les visiteurs, en constatant qu'il faut aller « au delà des mots un peu creux, un peu convenus qu'ils profèrent à l'issue de la visite. »[11]. Or, dans la mesure où ils n'ont pas conscience des débats et questionnement sur le sujet, comment les termes utilisés dans ces débats et questionnements peuvent-ils rendre compte avec pertinence de ce qu'ils vivent ?

La problématique du patrimoine Ce problème reprend un impensée de la plupart des conceptions du patrimoine, même lorsque celui-ci est défini positivement comme réinvestissement plutôt que comme préservation du passé. C'est en particulier la définition que propose David Löwenthal [12] qui voit dans le patrimoine une « consommation » du passé. C'est une « institution de mémoire » [13] qui substitue au passé la vision présente de celui-ci, non simplement pour savoir ce qu'il s'est passé mais pour utiliser le passé. Comme l'affirme également de manière moins radicale Raymond Montpetit, si l'acte muséologique trouve assurément son fondement dans la conservation qui confère à une chose le statut d'objet historique et le maintient, la patrimonialisation « cherche à faire que les publics d'aujourd'hui soient concernés par ces choses d'un autre temps. De telles actions incitent à une appropriation véritable par la collectivité dont résulte le statut de patrimoine conféré à quelques-uns de ces objets historiques. »[14]. Le patrimoine se distingue alors à la fois de l'histoire qui est « fondée sur la coupure entre un passé qui est son objet et le présent qui est le lieu de sa pratique »[15], et de ce que l'historien Pierre Nora nomme la « mémoire naturelle »[16] déjà

---

[10] Ibid., 275-276.
[11] Ibid., p. 277.
[12] David Löwenthal, *Possessed by the Past. The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. X -XI, p. 111-112.
[13] Jean Davallon, « Tradition, mémoire, patrimoine », in Bernard Schiele (dir.), *Patrimoine et identité*, chap. 2, Québec, Multimonde, 2002, p. 55, 58; voir aussi Jean Davallon, *Le don du patrimoine. Une approche communicationnelle de la patrimonialisation*, Paris, Lavoisier, 2006, p. 27.
[14] Raymond Montpetit, « Les musées, générateur d'un patrimoine pour aujourd'hui. Quelques réflexions sur les musées dans nos sociétés postmodernes », in Bernard Schiele (dir.), *Patrimoine et identité*, chap. 4, op. cit., p. 84.
[15] Michel de Certeau, *L'Ecriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 48.

constituée, qu'il n'y aurait qu'à sauvegarder pour la transmettre telle qu'elle dans une continuité venant du passé. Si ce constat a pour effet généralement de provoquer une dénonciation de l'approche patrimoniale qui n'aurait ni la rigueur de l'histoire ni le respect de la mémoire naturelle, il définit un certain rapport au passé où est mise en avant la manière dont un groupe social le comprend.

Dans la mesure où le patrimoine « part d'une distribution de discours pour en sortir le modèle d'un fait social présent »[17], sa compréhension ne peut passer que par une attention à ces discours qui le prennent en charge. Cette expérience est généralement comprise comme dépendant de la fonction sociale que prend la mémoire pour un groupe ou une communauté. Or, considérer que les espaces patrimoniaux sont faits pour être utilisés signifie que non seulement la société, mais également les individus qui la composent, en ont l'usage. Les questionnements et des débats dont parle Annette Wiewiorka permettent de comprendre ce qu'est cet espace pour la société. Il faut également considérer ce qu'il est pour les individus. Déplacer l'intérêt vers celui des individus constitue une sorte de mise en abime : quelle consommation font-il de la consommation sociale du passé ? C'est bien en raison de sa fonction sociale qu'un événement et ses traces sont patrimonialisés, mais en tant que tels ils s'offrent à l'expérience des visiteurs. Si, comme l'affirme Annette Wiewiorka ces visiteurs n'ont pas de conscience des questionnements et des débats qui président à l'usage patrimonial du passé au niveau de la société, ils en font une certaine expérience.

b. Questions de recherche : une approche géographique de la communication

Reformuler les questions habituellement posées Si ce problème se pose pour toute visite d'un site ou d'un musée, il prend une dimension particulière lorsqu'il concerne la visite d'un lieu comme Auschwitz. Ce sont les traces d'un évènement souvent défini comme étant à la fois irreprésentable, indicible et incompréhensible qui sont perçues. Ces trois qualificatifs, trop souvent utilisés comme synonymes ou

---

[16] Pierre Nora (dir.), « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, tome 1, Quarto, 1997, p. 29 ; voir aussi Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., Paris, p. 83, 103,106-109.

[17] Jean Davallon, « Tradition, mémoire, patrimoine », dans Bernard Schiele (dir.), *Patrimoine et identité*, chap. 2, op. cit., p. 60.

équivalents[18], renvoient respectivement à la difficulté de percevoir, d'exprimer discursivement ce qui est perçu et de l'intégrer dans un sens plus général. Chacune des activités dont l'articulation constitue le problème posé par Annette Wiewiorka est donc elle même déjà problématique. Les débats et questionnements auxquels elle fait référence permettent en effet de comprendre que quelque chose n'est pas forcément compréhensible à partir de l'expression de sa perception, alors qu'il n'est pas sûr qu'il puisse être dit ou perçu dans une représentation. Il faut y ajouter le caractère inimaginable qui renvoie au fait que même s'il était possible de percevoir, de dire et de comprendre, ce qui est ainsi envisagé ne pourrait rentrer dans le champ d'expérience possible des visiteurs. Indépendamment de savoir si la politique nazie d'extermination l'est effectivement, le fait même que la question se pose signifie une forme particulière du problème de ce que vivent les visiteurs lorsqu'ils en font une expérience en visitant Auschwitz. Ce serait percevoir, dire ou comprendre un autre monde[19].

Les questions que cela pose à la fois à chaque moment de l'expérience et dans les rapports entre eux sont généralement traitées au niveau éthique ou esthétique. En effet est-il acceptable ou autorisé de comprendre, dire ou représenter ? Est-il matériellement envisageable de le faire compte tenu des traces matérielles et des savoirs disponibles ? Ces questionnements ainsi formulés entrent dans la catégorie de ceux dont, selon Annette Wiewiorka, les visiteurs scolaires n'ont pas conscience. En ce sens, il ne semble pas pertinent de partir d'eux pour tenter de comprendre leur vécu de la visite.

Il faut les reformuler pour interroger la manière dont les visiteurs les perçoivent à travers leur visite et se les formulent. C'est de leur expérience qu'il faut partir pour retrouver ces questionnements dans leur vécu et non de leur formulation a priori pour évaluer comment ils permettent de comprendre la visite. Ainsi partir de l'expérience de visite signifie considérer comment la traversée d'un espace est perçue et construite pour transmettre quelque chose d'un événement historique. Cela déplace la problématique vers celle définie par la géographie culturelle. L'ambition de cette géographie est de caractériser les espaces à partir de l'expérience subjective et affective de ceux qui les

---

[18] Michel Rinn, *Les Récits du génocide. Sémiotique de l'indicible*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1998.

[19] Shoshana Felman, « A l'age du témoignage: Shoah de Claude Lanzmann », in Michel Deguy (dir.), *Au sujet de Shoah*, Paris, Belin, 1990.

pratiquent, à partir de la prise en compte du vécu de leurs perceptions[20]. Se posent alors trois séries de questions concernant la perception de cet évènement à partir du dispositif qui fait signe vers lui, la compréhension que les visiteurs ont de cette perception et ce qu'ils en retiendront.

Questions de recherche Quelle est l'expérience qui a lieu pendant la visite d'Auschwitz et comment est-elle faite ? De quelle manière les différents éléments matériels et les différents discours composant la visite s'articulent-ils en étant perçus par les visiteurs pour composer un certain espace et un certain événement vers lequel il fait signe ? De quoi les visiteurs font-ils l'expérience ? Comment l'espace et les éléments matériels qui s'y trouvent peuvent-ils être perçus et compris comme disant quelque chose d'un événement historique ? Comment cet événement est-il défini par la manière dont cet espace le présente ? Quelle est la nature de cet événement et comment est-il défini ? Comment le visiteur comprend, dit ou représente-il l'événement qui est l'objet de sa visite à partir de ce qui lui est donné à percevoir ? Dans quelle mesure l'espace visité trouve-il sa signification dans cette expérience en tant qu'il en est le support, en proposant au visiteur ce à partir de quoi il la fait ?

Comment les visiteurs comprennent-ils leurs relations à ce qui leur est donné à voir et en déduisent-ils quelque chose de l'événement dont le musée-mémorial est l'objet ? Dans quelle mesure cette compréhension est-elle l'effet produit par le dispositif muséal et patrimonial ? Comment donnent-ils sens à leur visite et dans quelle mesure est-elle pour eux un moment important ? Dans quelle mesure ils en « tirent des leçons de l'histoire » et « honorent le devoir de mémoire » ? Si c'est le cas qu'est-ce que cela signifie pour eux ? Font-ils également des expériences d'un autre type ? Dans quelle mesure ces différentes expériences s'ancrent-elles dans celle des espaces visités ?

Qu'est-ce que les visiteurs retiennent à la fois de ce que le Musée-Mémorial offre à leur expérience et l'expérience qu'ils font de cette expérience ? Comment les comprennent-ils ? Commet est-il possible de les approcher et d'en rendre compte ?

Une approche géographique de la communication Auschwitz apparaît alors comme un dispositif de transmission en tant qu'espace vécu par ses visiteurs.

[20] Béatrice Collignon et Jean.-François Staszak, « Que faire de la géographie postmoderniste ? », *L'Espace géographique*, 33, 2004, p. 38–42 ; Joyce Davidson, Liz Bondi and Mick Smith (eds), *Emotional Geographies*, Aldershot, Ashgate, 2005.

L'expérience de visite n'est pas celle d'un savoir discursif ou conceptuel, mais celle des traces de la matérialité d'Auschwitz et de la politique nazie d'extermination. Ce que les visiteurs tirent de leur visite ne peut être abstrait des conditions matérielles de cette visite, c'est-à-dire de la manière dont ils sont dans un certain espace. Les dimensions communicationnelle et géographique sont dès lors indissociables. Plus exactement, il s'agit d'inscrire une question géographique dans une perspective communicationnelle. L'enjeu est non seulement de déterminer ce qu'est Auschwitz en tant qu'espace vécu et pratiqué subjectivement par ses visiteurs, mais de considérer la façon dont ce vécu et cette pratique sont à la fois les moyens par lesquels est communiqué quelque chose de la politique nazie d'extermination et en même temps les résultats de cette communication. C'est en visitant que les visiteurs reçoivent des informations sur Auschwitz et la politique nazie d'extermination et ces informations ont la forme du déroulé de la visite. En effet ce contenu est indissociable de souvenir des espaces visités. C'est l'image de l'espace visité qui constitue la mémoire d'Auschwitz et de la politique nazie d'extermination. La description de la constitution d'un espace subjectif, défini par la manière dont les acteurs comprennent la perception qu'ils en ont, est celle du fonctionnement d'un processus de communication dans lequel les visiteurs constituent l'information transmise à partir de ce qui leur est donné à percevoir. Si le Musée-Mémorial est bien un espace objectif qu'il serait possible de décrire de l'extérieur, ce n'est pas cet espace qui permet aux visiteurs d'apprendre quelque chose d'Auschwitz et de la politique nazie d'extermination. C'est son réinvestissement dans un espace subjectif qui le permet. Gaynor Kavanagh parle ainsi d' « espace rêvé »[21].

Cette approche géographique de la communication se distingue d'une autre qui serait socio-historique : il ne s'agit pas de caractériser une époque par une certaine fonction sociale de la transmission de la mémoire et de l'histoire – comme le font par exemple Annette Wieviorka lorsqu'elle écrit l'histoire de la mémoire d'Auschwitz ou Sébastien Ledoux lorsqu'il étudie la place actuelle du devoir de mémoire à l'école en en situant les évolutions et les dynamiques ainsi qu'en qualifiant le contexte sociale et politique particulier[22]. Une certaine pratique d'un espace mémoriel appartient bien à une

[21] Gaynor Kavanagh, « Making histories, making memories », in Gaynor Kavanagh, *Making Histories in Museums*, Londres, Leicester University Press, 1996, p. 4-7.

[22] Sébastien Ledoux *Le " devoir de mémoire" à l'école. Essai d'écriture d'un nouveau roman national*, op. cit. ; Sébastien Ledoux, *Le devoir de mémoire : Une formule et son histoire*, Paris, CNRS, 2016.

telle époque, mais l'intérêt porté sur l'expérience subjective qu'en ont ses visiteurs implique de déplacer la perspective. Ce contexte n'est alors intéressant que dans la mesure où les visiteurs en sont conscients et le réinvestissent subjectivement pour comprendre ce qu'ils perçoivent. Le choix de l'approche géographique ou socio-historique dépend ainsi de la manière dont est posée la problématique. Si elle concerne l'expérience subjective que les visiteurs ont de leur visite à Auschwitz, alors l'approche géographique semble plus pertinente.

c. Organisation de la thèse

Pour répondre à ce questionnement, il faut préalablement qualifier de manière rigoureuse la notion d'expérience de visite afin de bien comprendre ce qui est en jeu et de délimiter le champ d'étude. Cela passe à la fois par l'établissement de la situation de cette question dans le champ de la recherche sur la visite d'Auschwitz et sur ce qui est transmis par la visite d'un musée ou d'un mémorial, par la définition théorique de ce qu'est une expérience de visite et par celle d'une méthode adéquate pour l'observer et en rendre compte. C'est l'objet de la première partie de ce travail (A). Elle détaille tout d'abord une double revue de littérature afin de montrer l'intérêt, l'originalité et la spécificité d'une approche de ce phénomène à partir de la question de l'expérience de visite par rapport aux différentes façons d'aborder le tourisme obscur et l'éducation muséale. Une fois le questionnement en jeu ainsi défini de manière différentiel, il est caractérisé positivement à partir de la proposition d'une théorie de l'expérience de visite définie phénoménologiquement comme l'élaboration sémiotisée après-coup de ce qui a été éprouvé. Dans un troisième temps est définie une méthode fondée sur des entretiens qualités sous forme de conversations susceptibles de permettre l'étude de cette expérience.

Une fois ce cadre théorique et méthodologique donné, un terrain particulier d'enquête est spécifié en caractérisant le contexte dans lequel se déroule la visite (B). Il s'agit de présenter le groupe de participants de l'enquête ainsi que ce dont ils font l'expérience, afin de délimiter le champ de validité de ces résultats. Les quatre parties suivantes permettent de rendre compte de l'expérience d'Auschwitz. Les trois premières détaillent le contenu et la forme de cette expérience du site et du musée d'Auschwitz-

Birkenau. Elles précisent la manière dont les participants ont perçu les différents éléments matériels et discursifs dont ils ont fait l'expérience (C), puis elles détaillent ce qu'ils ont appris (D) et ce qu'ils ont ressenti (E). La sixième partie concerne le sens que les visiteurs donnent à ces expériences et en particulier précise leur conception du devoir de mémoire (F). La dernière partie s'intéresse aux conditions relationnelles dans lesquelles les visiteurs la constituent après-coup en l'élaborant verbalement (G). Elle resitue l'échange de l'entretien par rapport aux différentes occasions dans lesquelles les visiteurs racontent la visite. Ces deux dernières parties concernant le sens donné à la visite et la possibilité d'en parler inscrivent ce qui a été vécu à Auschwitz-Birkenau dans une dynamique. Dans la mesure où l'entretien ne permet d'avoir accès qu'à ce qui est raconté de la visite et non à ce qu'il s'y est objectivement déroulé, la manière dont ce récit se met après-coup en place fait directement partie de l'expérience de visite telle qu'elle peut-être appréhendée par un entretien, c'est-à-dire comme une expérience racontée.

A. Cadrage de la recherche : choix épistémologiques et méthodologiques

Introduction.

Il est possible d'approcher la question de l'expérience de visite d'une multitude de manières et en analysant une multitude de terrains. Une de ces approches est de considérer la forme d'expression de ce qui a été éprouvé subjectivement. Son objectif est de déterminer à la fois la nature de l'espace vécu et les catégories culturelles, dans et par lesquelles cet espace vécu est structuré par l'activité perceptive des visiteurs. Cela implique de faire une étude de cas. Un des terrains réalisables est d'étudier une visite scolaire organisée par le Mémorial de la Shoah de Paris pour des lycées.

1. Les approches d'Auschwitz : la géographie du tourisme et la muséologie de l'éducation

Introduction

Ce travail se situe dans le double cadre général de la géographie du tourisme dit obscur » et de la muséologie de l'éducation. À l'intérieur de chacun de ces champs, différentes approches sont possibles. Le choix de se concentrer sur ce que les visiteurs vivent pendant leur visite, implique une certaine définition de l'expérience. Elle est le produit de la rencontre entre la subjectivité d'un visiteur et un dispositif muséal. D'un côté, cette approche du tourisme se distingue de celles centrées sur la définition théorique de ses fonctions sociales, sur les caractéristiques propres des dispositifs proposés aux visiteurs et sur leurs motivations *a priori*. D'un autre côté, cette approche de la muséologie se distingue de celles considérant le visiteur comme passif et également de celles où son activité est déterminée par des critères sociaux, psychologiques ou relationnels objectifs, indépendamment du point de vue que chaque visiteur a sur les dispositifs qui lui sont proposés lors de sa visite.

a. Un tourisme obscur

Visiter un lieu de mort et de souffrance Une visite à Auschwitz est une pratique touristique en rapport avec la mort ou la souffrance. Le développement de

l'intérêt pour les visites de lieux associés à la mort et à la souffrance, à la fois de la part des touristes eux-mêmes et des chercheurs travaillant sur le tourisme, a légitimé l'appellation touristique de ce type de lieux. Au delà même de l'usage particulier proposé par Malcom Foley et John Lennon en 1996[23], l'expression tourisme obscur (*dark tourism*) s'est parfois imposée pour désigner généralement toutes ces pratiques. L'approche du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau pourrait se faire différemment. Une des possibilités serait de la faire sous l'angle du patrimoine dissonant qui s'intéresse à la diversité des appropriations d'un patrimoine par différents groupes sociaux[24]. Choisir l'angle du tourisme associé à la mort et à la souffrance signifie plutôt la mise en relief et l'étude du rapport à la morbidité de ces lieux. La nature de l'événement associé au lieu visité est donc pertinente pour qualifier aussi bien l'espace visité que la pratique touristique qui s'y joue

Malgré un usage tendant à faire de l'expression tourisme obscur une catégorie générique, elle désigne le rapport à un certain type d'évènements particuliers : celui à des patrimoines qui « posent question ou introduisent anxiété et doute au sujet de la modernité et de ses conséquences. »[25]. D'ailleurs, d'autres termes ont été proposés pour caractériser l'intérêt touristique pour la mort et la souffrance s'orientant vers d'autres types d'espaces : thanatourisme[26], tourisme morbide[27], tourisme douloureux[28]. La qualification d'une visite comme tourisme obscur implique d'une part que ces d'espaces soient associés à des évènements historiques proches, d'autre part que leur intérêt dépasse la seule préservation archéologique des traces et la seule connaissance spéculative de ce qu'il s'y est passé. Le Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau entre dans cette catégorie car il se distingue d'autres espaces associés à la mort et à la souffrance, en raison de la nature de l'événement auquel il renvoie.

---

[23] Malcom Foley et John Lennon, « JFK and Dark Tourism : A Fascination with Assassination », *International Journal of Hertage Studies*, 2, 1996, p. 198-211.
[24] Gregory Ashworth, « Holocaust tourism: The Experience of Krakow-Kazimierz. International Research », *Geographical and Environmental Education*, 11, 2002, 363–367.
[25] John Lennon et Malcom Foley, *Dark Tourism: The Attraction of Death and Disaster*, London, Continuum, 2000, p 12.
[26] Antony Seaton, « From thanatopsis to thanatourism: Guided by the dark », *International Journal of Heritage Studies*, 4, 1996.
[27] Thomas Bloom, « Morbid tourism: A postmodern market niche with an example from Althorpe », *Norwegian Journal of Geography*, 54, 2000.
[28] Richard Sharpley, « Travels to the edge of darkness: Towards a typology of dark tourism », in Christ Ryan et al., *Taking tourism to the limits: Issues, concepts and managerial perspectives*, Amsterdam, Elsevier, 2005, p. 215-226.

Il peut être spécifié dans deux typologies. D'un côté, en tant qu'espace patrimonial, il se distingue de ceux où il y a une perception directe de ces phénomènes et de ceux où ont lieu des rituels funéraires[29]. Il ne concerne donc ni le tourisme en zone de danger ni le tourisme funéraire. D'un autre côté, en tant que lieu d'un événement historiquement proche, il se distingue de ceux renvoyant à des évènements qui se sont passés dans une autre époque et donc ne concernant pas la société présente[30]. La visite n'a pas pour enjeu la simple contemplation des restes du passé ou l'apprentissage de l'histoire qui relèvent du tourisme historique culturel, tels par exemple les musées de la torture médiévaux (*dark dungeons*). Elle n'est pas plus liée à l'amusement qui est l'objectif des espaces récréatifs tels les spectacles d'horreur (*dark fun factorys*). À l'intérieur de ce cadre, la spécificité du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau tient à celle de ce qu'il s'y est passé. Il se distingue alors des lieux de guerre et des prisons pour être à la fois un lieu de génocide, de massacre et de déportation[31].

Samuel Merril observe que des telles pratiques touristiques sont essentiellement étudiées sous trois angles[32], selon que l'intérêt porte sur la fonction sociale de la visite, sur l'organisation des dispositifs muséaux et mémoriels ou à l'effet produit par la visite sur les visiteurs. Il faut en ajouter un quatrième point centré sur les motivations. Chacun de ces angles inscrit respectivement le rapport à la mort dans une pratique sociale particulière : comme pratique permettant une éducation morale et civique des membres d'un groupe, comme pratique muséale de conservation, d'interprétation et de présentation des traces laissées, comme expérience éprouvée et comme réalisation d'attentes. En elle-même chacune de ces approches a son champ particulier. Le Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau se situe à leur intersection dans la mesure où c'est un site mémoriel ayant une fonction éducative, un lieu de conservation et un lieu associé à un traumatisme à la fois au sens de l'histoire et au sens des visiteurs[33]. Les approches

---

[29] Seaton Antony, « From thanatopsis to thanatourism: Guided by the dark », *International Journal of Heritage Studies*, 4, 1996.

[30] William Miles, « Auschwitz : Museum Interpretation and Darker Tourism », *Annals of Tourism Reseach*, 29, 2002, p. 117-118 ; Philip Stone, « A dark tourism spectrum: Towards a typology of death and macabre related tourist sites, attractions and exhibitions », *An Interdisciplinary International Journal*, 54, 2006, p. 151.

[31] William Logan et Keir Reeves, (eds.), *Places of Pain and Shame, dealing with difficult heritage*, Londres-New York, Routledge, 2009.

[32] Samuel Merril, « Determining Darkness : the Influence of Function, Necessity and Scale on the Memorialisation of Sentsitive Sites », in Samuel Merrill and Leo Schmidt, (eds.), *A Reader in Uncomfortable Heritage and Dark Tourism*, Cottbus, BTU Cottbus, 2010.

[33] Isabel Wollaston, « Negociating the Marketplace : The role(s) of Holocaust Museum Today », *Journal of Modern Jewish Studies*, 4, 2005, p 66-67.

selon les fonctions touristiques, selon la description du dispositif et selon les motivations sont les plus suivies.

Étudier des fonctions sociales L'intérêt pour la fonction sociale est développé dans de nombreuses recherches sur le tourisme[34]. C'est en particulier celle suivie par John Lennon et Malcom Foley dans l'ouvrage qui a popularisé le terme de tourisme obscur. Pour cette raison, cette expression peut parfois désigner ce cadre méthodologique, au lieu de prendre un sens descriptif désignant tout ce qui renvoie au tourisme associé à la mort et à la souffrance. Ces travaux cherchent généralement à caractériser le phénomène d'une manière générale. Les études de cas particulier valent comme exemples illustrant un type de pratique défini par son utilité dans l'organisation sociale générale. L'enjeu est de déterminer à quel besoin répond la visite et dans quelle mesure elle répond à une demande ou à un besoin social. L'intérêt se porte alors sur l'offre touristique et sur la signification de la visite en tant que pratique collective effectuée par les membres d'une communauté donnée.

De ce point de vue, la spécificité du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau se situe au niveau de la fonction que sa visite réalise. Son objectif est double. Le premier est la transmission des valeurs morales et civiques associées à la responsabilité que cela ne se reproduise pas. Le second est l'inscription de l'événement dans la mémoire collective, en tant qu'il fait partie de son champ d'expérience historique même négativement. Un lieu comme Auschwitz-Birkenau se distingue de ceux ayant d'autres fonctions, qui pour Philip Stone correspondent à des nuances d'obscurité (*shade of darkness*) différentes[35]. Cet aspect renvoie non seulement à des lieux du tourisme obscur culturel, récréatif et mortuaire ayant des fonctions spéculatives, récréatives ou rituelles, mais également à ceux ne possédant qu'une fonction de commémoration sans prétention éducative comme les cimetières ou les mémoriaux. Si les musées d'histoire et les musées-mémoriaux hors sites semblent alors appartenir à la même catégorie que le Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau, Philip Stone remarque cependant une

---

[34] Andreas Huyssen, *Twilight Memories: Making time in a culture of amnesia*, New York, Routledge, 1995 ; Tim Cole, *Selling the Holocaust, From Auschwitz to Schindler*, Londres- New-York, Routledge, 1999 ; John Lennon et Malcoom Foley, *Dark Tourism: The Attraction of Death and Disaster*, op. cit. ; Paul Williams, *Memorial Museums. The global rush to Commemorate atrocities*, Oxford-New York, Berg, 2007 ; Richard Sharpley et Philip Stone (dir.), *The Darker Side of Travel. The Theory and practice of Dark Tourism*, Bristol- Buffalo- Toronto, Channal view Publications, 2009.

[35] Philip Stone, « A Dark Tourism Spectrum : Toward a Typology of Death and Macabre Related Tourist Sites, Attractions and Exhibitions », *op. cit.*, p.151.

différence de degré qui justifie de les placer dans deux catégories différentes. Dans les expositions hors sites, la fonction commémorative et éducative n'est pas renforcée par la présence sur les lieux de l'évènement[36].

Philip Stone propose également un dernier critère pour distinguer les lieux du tourisme obscur des autres : leur but commercial. Il peut sembler difficile d'en faire un critère étant donné que tous ces sites cherchent à attirer des touristes et ont une dimension commerciale. Cependant, il faut faire une différence entre les lieux où cette dimension est centrale et ceux où elle n'est pas plus importante que celles éducatives et mémorielles, pour que le site puisse être considéré comme très obscur. En l'occurrence, si Auschwitz-Birkenau a bien une fonction économique à la fois au niveau du développement des infrastructures locales et à celui de la nécessité de générer des revenus afin de financer l'entretien du site, ces dimensions sont au service de celles éducatives et mémorielles, et non l'inverse.

Une telle approche s'intéressant aux fonctions sociales débouche souvent sur une critique, dans la mesure où les dispositifs particuliers ne réalisent pas exactement l'idéal de leur fonction. L'absence de fonction d'apprentissage de l'histoire est alors dénoncée : l'événement est deshistoricisé. D'un côté, la transmission de valeurs et de la conscience identitaire est dévalorisée en tant qu'elle s'oppose à la transmission d'un savoir historien. En effet il n'est plus question de prédicats de l'événement historique, mais de constructions artificielles, par opposition à une certaine conception du savoir historique qui seul peut transmettre ce qu'il s'est véritablement passé. D'un autre côté, même lorsque la légitimité des fonctions éducatives et mémorielles n'est pas en elle - même mise en cause, elles sont regardées comme fondées sur un savoir historique jugé non authentique.

Au contraire les deux autres approches les plus mises en œuvres – la biographie de site et l'étude des motivations – définissent la raison d'être de la visite qui est caractérisée de manière immanente. La question du rapport à une fonction définie de façon idéaletypique ne se pose donc pas. Le vœu de Stone est ainsi réalisé puisqu'il considère qu'il faut prendre en compte la fonction productrice d'expériences du

[36] Voir également William Miles, « Auschwitz : Museum Interpretation and Darker Tourism », *Annals of Tourism Reseach*, 29, 2002.

tourisme noir et non simplement en faire le symptôme d'une perte du sens[37]. La raison d'être de la visite est définie à partir de son apparition effective dans le site ou dans sa présentation faite aux visiteurs. Elle prend forme dans des cas particuliers et la contingence de ces situations est plus une condition d'existence qu'une contrainte interdisant leur réalisation parfaite. James Young parle alors de mémoire collectée plutôt que de mémoire collective[38] : la multiplicité des rapports à un événement qui se rencontrent dans un espace commun est considérée au-delà de la mémoire collective projetée. Cette tendance tend à se développer, alors que les études générales fonctionnalistes tendent à être moins importantes depuis la fin des années 2000[39].

Faire des biographies de lieu La seconde approche du tourisme obscur consiste donc en des biographies de lieu, pour reprendre le terme utilisé par James Young[40]. Il peut s'agir aussi bien d'études historiques retraçant respectivement l'évolution du lieu[41] ou l'histoire de sa mise en place actuelle[42] que de travaux s'inscrivant dans le champ des *performances studies*[43] décrivant les stratégies plastiques mises en places pour produire un effet sur les visiteurs à travers l'usage qu'ils peuvent en faire et les activités qu'ils induisent.

Dans tous les cas, l'intérêt se porte sur la constitution du dispositif muséal à travers la prise en compte des intentions de ceux qui le mettent en place ou le gèrent, à travers son histoire et à travers son organisation interne. Le rapport à l'histoire et à l'authenticité est mis en avant dans le contexte culturel, social et politique de chaque lieu. L'enjeu est la représentation de l'évènement dans chaque lieu particulier en fonction des processus historiques, politiques et des choix esthétiques qui lui sont propres. Cet enjeu demande de s'intéresser aux problématiques posées

---

[37] Richard Sharpley et Philip Stone, *The Darker Side of Travel. The theory and practice of dark tourism*, op. cit., p.71.
[38] James Young, *The Texture of Memory; Holocaust memorials and meaning*, New Haven et Londres, Yale Unisersity Press, 1993, p. IX.
[39] Béatrice Fleury et Jacques Walter (dirs.), *Qualifier des lieux de détention et de massacre* 4 tomes, Nancy, Presse universitaires de Nancy, 2008 à 2011; Samuel Merril et Leo Schmitt, *A reader in Unconfortable heritage ad Dark Tourism*, op. cit. ; Brigitte Sion, *Death Tourism - Disaster Sites as Recreational Landscape*, Calcutta, Seagull Books, 2014 ; Michel Fabréguet et Danièle Henky, *Mémoires et représentations de la déportation dans l'Europe contemporaine*, Paris, l'Harmattan, 2015.
[40] James Young, *The Texture of Memory; Holocaust memorials and meaning*, op. cit., p. IX.
[41] James Young, *ibid.*.
[42] Edward T. Linenthal, *Preserving Memory. The Struggle to Create America's Holocaust Museum. New York*, Columbia University Press, 2001.
[43] Brigitte Sion « Mémoire et Performance Studies « A quoi servent les mémoriaux ? », in Denis Peschanski et Denis Maréchal (dir.), *Les chantiers de la mémoire*, Bry sur Marne,ina édition, 2013.

traditionnellement par le management des sites historiques : identification, conservation, préservation, interprétation et exposition des éléments matériels. Les questions liées à l'archéologie et à la culture matérielle, c'est-à-dire à la manière dont les traces de l'événement sont intègres et authentiques, et à leur capacité à rendre compte de l'événement, sont promues au même titre que les fonctions sociales de la visite sur le site. Le tourisme obscur est alors réintégré dans la catégorie générale du tourisme culturel dans une « société d'apprentissage»[44], même s'il est un tourisme culturel particulier où la pratique historienne s'articule à des pratiques éducatives et mémorielles.

Parmi les publications françaises, les quatre volumes dirigés par Béatrice Fleury et Jacques Walter sur la *qualification des lieux de détention et de massacre* sont des exemples de travaux réalisés suivant cette approche[45]. Il s'agit d'un ensemble d'études de cas circonstanciés questionnant à la fois la fonction sociale et la médiation de certains lieux : « qualifier des lieux de détention et de massacre traite d'un usage du passé au sein duquel des acteurs sollicitent des supports pour transmettre une interprétation de celui-ci, à même d'assurer une fonction de médiation. (…) Le problème posé consiste à démontrer qu'à des dispositions matérielles caractérisées par des particularismes physiques peuvent être associés des facteurs qui, pour partie sont matériels et pour une autre immatériels, en lien notamment avec des questions politiques, affectives, esthétiques. ».[46] À travers ces cas, l'enjeu est de caractériser « le mouvement à l'oeuvre dans la dynamique mémorielle des lieux de détention, de concentration et d'extermination »[47]. Suivant une démarche largement partagée, ces ouvrages ne se concentrent ni sur un seul lieu ni sur une seule de leurs fonctions, mais rassemblent les analyses d'une multiplicité de lieux à chaque fois à travers une problématique précise et originale qui vise à rendre compte de manière immanente de la complexité et de la diversité du phénomène. Plutôt que de proposer une monographie, cette démarche vient de la conviction selon laquelle « seule l'analyse des facettes multiples d'un même phénomène permet via une approche contrastive, de sérier les

---

[44] John Falk et Lynn Dierking, *Learning from Museums.Visitor Experiences and the Making of Meaning*, Walnut creek, Altamira-Press, 2000, p. 211-214.
[45] Béatrice Feury et Jacques Walter (dirs.), *Qualifier des lieux de détention et de massacre*, op. cit..
[46] Béatrice Feury et Jacques Walter, « Présentation », in Béatrice Feury et Jacques Walter (dirs.), *ibid*., volume 1, 2007, p. 8.
[47] Béatrice Feury et Jacques Walter, « Présentation », in Béatrice Feury et Jacques Walter, (dirs.), *ibid*., volume 2, 2008, p. 22.

traits communs à tous les processus mémoriels et ceux en prise avec des histoires locales, arrimées à des enjeux, des formes et formats particuliers. »[48]

Étudier les motivations La troisième approche reprend la définition immanente de la raison d'être de la visite, mais l'envisage du point de vue des motivations des visiteurs et non de ce que propose le site. Dans cette optique, ce ne sont pas ses qualités propres qui rendent un site est obscur, mais la perspective dans laquelle il est visité. Cette approche se distingue donc de la définition des motivations à partir d'une réflexion théorique générale sur les fonctions sociales du tourisme obscur ou d'une description du site à partir de l'idée que tout visiteur voudrait réaliser les intentions de ses concepteurs[49]. Dans le premier cas, les motivations sont souvent spécifiées plus à partir de travaux théoriques que de recherches empiriques[50] Dans le second, elles viennent d'une approche « descriptive correspondant plus aux attractions, destinations et activités qu'aux individus. »[51]. En conséquence, ces deux types travaux ne prennent pas en considération notamment des motivations excédant la réalisation des fonctions du tourisme obscur ou les intentions des concepteurs d'un site[52]. Or les visiteurs arrivent avec leurs propres attentes.

Selon les enquêtes faites auprès des visiteurs des lieux du tourisme obscur, une multitude de motivations apparaissent pour justifier la visite de ces lieux[53]. Si dans chaque étude l'une ou l'autre est particulièrement privilégiée, leur ensemble présente un spectre relativement large. À un premier niveau, elles reprennent les mêmes besoins que ceux mis en évidence par les travaux fonctionnalistes et les biographies de sites, mais

---

[48] Béatrice Feury et Jacques Walter, « Présentation », in Béatrice Feury et Jacques Walter (dirs.), *ibid*., volume 3, 2009, p. 8.

[49] Graham Dann, « The Dark side of tourism. Etudes et Rapports », Serie L. Aix-en-Provence, *Centre International de Recherches et d'Etudes Touristiques*, 1998 ; Nathan Austin, « Managing heritage attractions: Marketing challenges at sensitive historical sites », *The International Journal of Tourism Research*, 4, 2002..

[50] Voir la critique de Richard Sharpley et Philip Stone, in *The Darker Side of Travel. The theory and practice of dark tourism*, op. cit..

[51] Philip Stone et Richard Sharpley, « Consuming Dark Tourism : A Thanalogical Perspective », *Annals of Tourism Reseach*, 35, 2008, p. 576.

[52] Voir la critique de Peter Slade, in « Gallipoli thanatourism: The meaning of ANZAC », *Annals of Tourism Research*, 30, 2003, p.779–794.

[53] Avital Biran et al., « Sought experiences at (dark) heritage sites », *Annals of tourism research*, 38, 2001; Stephanie Yuill, *Dark Tourism : Understanding Visitor's Motivation at Sites of Death and Disaster*, Unpublished Master's Thesis, Texas A&M Université, 2003 ; Ria Dunkley, *The thanatourist: Collected tales of the thanatourism experience*, Unpublished PhD thesis University of Wales Institute, Cardiff, 2007 ; Isaac Rami Khalil et Çakmak Erdinç, « Understanding visitor's motivation at sites of death and disaster : the case of former transit camp Westerbork, the Netherlands », *Curent Issues in tourism*, 10, Routledge, 2013.

avec une double différence. En effet, des intérêts séparés qui n'apparaissent que dans l'une ou l'autre de ces approches sont articulés. Ils sont alors considérés comme des attentes subjectives : l'éducation aux valeurs, l'apprentissage de l'histoire, la conscience de l'inscription dans une histoire dont le visiteur est l'héritier. Le souvenir des victimes s'y ajoute ainsi que l'espoir en un avenir où cela ne se passera plus. Cet espoir est d'ailleurs mis en avant spécifiquement et non seulement comme un moyen ou une conséquence de l'éducation aux valeurs. De plus, d'autres besoins renvoyant à la dimension psychologique de ces attentes sont également mises au premier plan : avoir un rapport personnel à l'histoire, la catharsis et la curiosité morbide. Deux dimensions touristiques excédant la spécificité du tourisme obscur et même du tourisme historique et culturelle sont également présentes : la volonté de voir quelque de connu devant être vu et la curiosité.

Ces motivations se retrouvent dans le cas particulier des voyages scolaires. Dans le cas particulier des voyages scolaires, il faut également envisager les motivations des organisateurs. Bien que de nombreux travaux généraux sur l'enseignement de la politique nazie d'extermination insistent sur la volonté d'éducation civique susceptible de prendre le pas la mission pédagogique de transmission des savoirs, les enseignants concernés parlent des voyages qu'ils organisent en mettant en avant une ambition pédagogique. Ces enseignants justifient et analysent leur démarche en inscrivant la visite dans leur propre perspective pour en faire une annexe du cours[54].

D'une part, la fonction de transmission de l'histoire apparaît comme n'ayant pas pour contenu des informations historiques sensées être dispensées en classe, mais simplement en tant que l'attestation de l'événement[55]. L'accent est mis plus sur le rapport à l'authenticité que sur l'apprentissage. D'autre part autre, les fonctions d'éducation aux valeurs et de transmission d'une conscience identitaire sont mises au

---

[54] Georges Bensoussan, *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*, Paris, Mille et Une Nuits, 1998 ; Michael Bernard-Donals et Richard Gleizer, « Teaching after Auschwitz : Pedagogy between redemption and sublimity », in Michael Bernard-Donals et Richard Gleizer (dir.). Witnessing the Disaster: Essays on Representation and the Holocaust, Madison, University of Wisconsin, 2003 ; Nicole Tutiaux-Guillon, « Mémoires et histoire scolaire en France : quelques interrogations didactiques », *Revue française de pédagogie*, 165, octobre-décembre 2008.

[55] Alban Perrin, « Les voyages d'études à Auschwitz. Enseigner l'histoire de la Shoah sur les lieux du crime. », in Enseigner l'histoire de la Shoah. France 1950-2010, *Revue d'histoire de la Shoah*, 193, 2010 ; Agnes Gerhards, « Les voyages de la mémoire, ça ne sert à rien », in *ibid.* ; Jacques-Olivier David et Fabrice Teicher, « Répondre aux attentes et aux besoins des groupes ? L'accueil des groupes au mémorial de la Shoah », in *ibid.* ; Sophie Ernst, « Quand les mémoires déstabilisent l'école……», *op.cit.*, p. 89-102.

second plan par rapport à cette attestation associée à la transmission d'un savoir historique. Dans la mesure où la visite se fait dans le prolongement du cours d'histoire, son ambition est dans le prolongement de celle de ce cours[56].

Études des ressentis et expérience de visite Même lorsque l'intérêt se porte sur les motivations des visiteurs, ce n'est pas pour autant un intérêt pour l'expérience subjective et effective de la visite en elle-même. Peu d'études sont faites en ce sens sur le tourisme obscur[57]. Dans leur rapport sur l'expérience des visiteurs dans les sites historiques[58], Yves Bergeron et Raymond Montpetit montrent cependant qu'elles sont relativement développées à propos de ces sites historiques en général[59] et qu'elles peuvent s'articuler à des approches centrées sur les attentes afin d'évaluer leur réalisation effective[60].

La spécificité de cette approche est de partir de l'expérience subjective faite par les visiteurs pendant leur visite, c'est-à-dire de leur vécu effectif de leur point de vue et non la réalisation de fonctions ou de motivations. De même que pour les biographies de lieu et les études sur la motivation, le but est de déterminer les enjeux de la visite de manière immanente en déplaçant l'intérêt de ce qui détermine la visite – le site et les motivations – à ce qui est fait pendant celle ci. La visite est une expérience réalisée par chaque visiteur en vivant et en visant subjectivement ce qu'il visite. L'objectif est donc de répondre à la double critique adressée par Debbie Lisle à John Lennon et Malcom Foley [61] : non seulement l'absence de prise en compte des cas particuliers et de leur

---

[56] Sophie Ernst (dir), *ibid.*.

[57] Thomas Thurnell-Read, « Engaging Auschwitz: an analysis of young travellers' experiences of Holocaust Tourism », *Journal of Tourism Consumption and Practice*, 1, 2009 ; Marijana Bittner, « Dark Tourism – Evaluation of Visitors Experience after Visiting Thanatological Tourist Attractions », *TURIZAM*, 15, 2011; Ria Dunkley et al., «Visiting the trenches: Exploring means and motivations in battlefield tourism », *Tourism Management*, 32, 2011 ; Isaac Rami Khali et Çakmak Erdinç, « Understanding visitor's motivation at site of death and disaster : the case of former transit camp Westerbork, the Netherlands », *Curent Isues of Tourism*, 10, 2013; Dorina Buda, *Affective tourism*, Londre- New York Routlege, 2015.

[58] Raymond Montpetit et Yves Bergeron, *L'Expérience des visiteurs dans les sites historiques*, Rapport final remis à Parcs Canada, Québec, 2009.

[59] Barbara Masberg et Louis Silverman, « Visitor Experiences at Heritage Sites. A Phenomenological Approach », *Journal of Travel Research*, 34, 1996 ; Richard Prentice et al., «Tourism as Experience. The Case of Heritage Parks », *Annals of Tourism Research*, 25, 1998 ; Alison McIntosh et Richard, Prentice, «Affirming Authenticity. Consuming Cultural Heritage », *Annals of Tourism Researc*h, 26, 1999.

[60] Alison Beeho et Richard Prentice, « Conceptualizing the experiences of heritage tourists. A case study of New Lanark World Heritage Village », *Tourism Management*, 18, 1997.

[61] John Lennon et Malcom Foley, *Dark Tourism: The Attraction of Death and Disaster*, op. cit. ; Debbie Lisle, « Defending Voyeurism: Dark Tourism and the Problem of Global Security », in Peter Burns et Marina Novelli, *Tourism and Politics: Global Frameworks and Local Realities*, Philadelphie, Elsevier, 2007, p. 334.

résistance à la théorisation, mais également la considération des visiteurs comme étant passifs. Cette conception passive des visiteurs est remplacée par une autre où ils sont créatifs, pour reprendre l'expression de Greg Richards[62]. Ils font l'acte de s'approprier intimement ce qui leur est proposé de sorte qu'ils en font l'expérience plutôt qu'ils n'en reçoivent quelque chose.

Si l'expérience de visite inclut d'autres dimensions comme l'apprentissage ou le devoir de mémoire, les études encore relativement peu nombreuses se concentrent en particulier sur les émotions et les ressentis[63] dans la mesure où « les ressentis ne sont pas seulement des circonstances objectives, mais surtout des réponses subjectives. »[64]. Elles se placent dans l'héritage du tournant de la géographie humaine vers les émotions dans les années 2000[65]. Les espaces du tourisme obscur sont alors vus en tant que paysages traumatiques (*traumascape*) en raison à la fois de manière indissociable du caractère traumatique de l'événement et de l'expérience qui en est faite par les visiteurs[66]. La perception de la souffrance et du traumatisme des victimes provoque également un traumatisme chez les visiteurs. C'est en ce sens que ce patrimoine est douloureux ou difficile (*difficult heritage*). La difficulté caractérise la façon dont les visiteurs se sentent dans cet espace, car le fait d'être face à face avec la mort produit un effet qui déstabilise.

L'étude des ressentis effectivement produits par la visite implique leur considération en tant que dimension à la fois importante et légitime pour qualifier ce qui se joue dans le tourisme obscur. Ce regard permet une analyse à la fois plus fine et plus complexe que celui qui les envisage à partir de la description des sites ou de la détermination de leur fonction sociale, indépendamment de la manière dont ils sont effectivement vécus : « Même s'il peut y avoir une dimension voyeuriste dans leur

---

[62] Greg Richards, « The Experience Industry and Creation of Attractions », in *Cultural Attractions and European Tourism*, New York, CABI Publishing, 2001, p. 64-65 ; voir aussi Nathan Uriely, « The Tourist Experience. Conceptual Developments », *Annals of Tourism Research*, 32, 2005, p. 207.

[63] Ria Dunkley et al., «Visiting the trenches: Exploring means and motivations in battlefield tourism », *Tourism Management*, 32, 2011, p. 1–9; Isaac Rami Khali et Çakmak Erdinç, « Undestanding visitor's motivation at site of death and disaster : the case of former transit camp Westerbork, the Netherlands », *Curent Isues of Tourism*, 10, 2013; Dorina Buda, *Affective tourism*, op. cit..

[64] Yi-Fu Tuan, *Landscapes of Fear*, New York, Pantheon Books, 1979, p. 210.

[65] David Crouch et Luke Desforges, « The Sensuous in the Tourist Encounter », *Tourist Studies*, 3, 2003, p. 5-22, ; Joyce Davidson et Christine Milligan, « Embodying emotion sensing space: introducing emotional geographies », *Social and Cultural Geography*, 5, 2004 ; David Picard et Mike Robinson (eds.), *Emotion in Motion: Tourism, Affect and Transformation*, London, Ashgate, 2012.

[66] Stephen Dicks, « Display of Humain Remains : Cultural Perspective and Unconfortable Heritage », in Samuel Merrill et Leo Schmidt (eds.), *A Reader in Uncomfortable Heritage and Dark Tourism*, op. cit..

expérience, les tours sur les champs de bataille apparaissent comme complexes et comme ayant une signification plus profonde. Parfois ce sont des expériences qui ont changé la vie des visiteurs impliqués dans cette étude. »[67].

Cette position prend ses distances avec l'approche fonctionnaliste et dans une moindre mesure avec les biographies de sites qui soit ignorent les ressentis, soit les considèrent comme des éléments parasites qui empêchent la réalisation parfaite de la fonction de la visite. Certains travaux constatent simplement la tendance des espaces mémoriaux à utiliser la sensibilité pour réaliser leur fonction éducative et mémorielle. Ils les réalisent à travers des dispositifs rentrant dans la catégorie nommée *edutainment*[68] par la muséologie et la géographie anglo-saxonne. L'expérience subjective attachée aux ressentis est un parasite qui trouble la vision et empêche de faire une expérience éducative et mémorielle plus fondamentale[69]. Le ressenti serait inférieur à la réflexion en grande partie parce qu'il est associé non au savoir, mais au divertissement. Les ressentis sont toujours suspects de trivialisation du rapport à un événement qui devrait rester sérieux. Toute prise au sérieux du ressenti comme étant une expérience légitime serait comme une légitimation du sentimentalisme au dépend de la mission des dispositifs élaborés.

Au pire, le fait d'avoir une expérience subjective sensible interdit d'avoir des expériences sérieuses : les visiteurs répondraient à un besoin psychologique de fascination morbide plutôt qu'à des besoins éducatifs et identitaires[70]. Les seuls ressentis évoqués sont la curiosité morbide ou la jouissance cathartique du voyeurisme. Au lieu de réaliser un besoin social, les visiteurs satisfont un besoin psychologique. La fonction de la visite n'est plus alors ni éducative ni identitaire, mais se trouve dans la mise à distance progressive de la mort dans les sociétés modernes[71]. Dans ces

---

[67] Ria Dunkley et al., «Visiting the trenches: Exploring means and motivations in battlefield tourism », *Tourism Management*, 32, 2011, p. 866.

[68] Dominique Trouche, *Les mises en scène de l'histoire. Approche communicationnelle des sites historiques des guerres mondiales*, Paris, L'Harmattan, 2010.

[69] Kay Anderson et Susan Smith, « Editorial: Emotional geographies », *Transactions of the Institute of British Geographers*, 2001, p.7.

[70] James Young, *The Texture of Memory; Holocaust memorials and meaning*, op. cit., p. 12 ; Paul Williams, *Memorial Museums. The global rush to Commemorate atrocities*,op. cit., p. 97-103 ; Philip Stone, « Dark tourism: morality and new moral spaces », in Richard Sharpley et Philip Stone, *The Darker Side of Travel. The theory and practice of dark tourism*, op. cit., p. 56-72.

[71] Peter Tarlow, « Dark tourism: The appealing "dark" side of tourism and more », in Marina Novelli (Ed.), *Niche tourism: Contemporary issues and trends and cases*, Amsterdam, Elsevier, 2005 ; Tanaya Preece et Garry Price, « Presentation of Dark Tourism: Te Wairoa, The Buried Villag », in Chris Ryan et al., *Taking Tourism to the Limits*, op. cit..

conditions, « le paradoxe central du tourisme est qu'il s'adresse à des désirs et répond à des intérêts qui ne sont pas supposés ayant une existence légitime dans le discours séculaire et moral du 20eme siècle qui présente généralement le patrimoine comme ayant une fonction identitaire, éducative et historique. »[72].

Au mieux, le fait de faire une expérience subjective et émotionnelle est la marque d'un simulacre de ces fonctions dans la mesure où leur réalisation passe par une expérience sensible ou émotive plutôt que par un apprentissage historique. Les dispositifs visités réalisent alors bien leurs fonctions éducatives et identitaires, mais spectaculairement en visant la sensibilité. Or une pratique aussi sérieuse devrait transmettre un savoir historique spéculatif en s'adressant à la raison et au jugement critique des visiteurs sans leur demander d'en faire une expérience subjective qui ne pourrait que les dénaturer[73]. Cela s'inscrit donc dans une dénonciation plus large de toute contingence pouvant troubler l'accomplissement parfait de la fonction escomptée. Il est en particulier important de garder les émotions sous contrôle ou au moins de les mettre à distance, afin qu'elles ne perturbent pas ce qui est sensé se produire. L'histoire effectivement transmise ne serait sinon pas authentique.

b. L'expérience dans la muséologie de l'éducation

Ce que font les publics Cette approche de l'expérience subjective de visite, qu'elle prenne la forme d'une attention spécifique aux ressentis ou celle plus générale d'un intérêt pour la multiplicité des expériences subjectives, s'inscrit dans une certaine évolution de la muséologie pour laquelle il n'est plus envisageable de considérer un dispositif muséal sans « se référer au public, chercher à le connaître, à le définir, à l'analyser »[74] . Le musée est considéré comme un espace public à la fois en tant que lieu

---

[72] Antony Seaton, « Guided by the Dark : from Thanatopsis to Thanatotourism », *International Journal of Heritage Studies*, 2,1996.

[73] Tim Cole, *Selling the Holocaust, From Auschwitz to Schindler*, op. cit.,p. 166-167 ; John Lennon et Malcom Foley, *Dark Tourism. The attraction of death and disaster*, op. cit., p. 156 ; William Miles, « Auschwitz : Museum Interpretation and Darker Tourism », *Annals of Tourism Reseach*, 29, 2002, p.1175-1178 ; Paul Williams, *Memorial Museums. The global rush to Commemorate atrocities*, op. cit., p. 105-107.

[74] Jean Davallon, » Le public au centre de l'évolution du musée », *Publics et Musées*, 2, 1992, p. 10-15.

de délibération et de socialisation[75] ainsi qu'en tant qu'occasion d'une expérience subjective[76]. C'est le cas en particulier de la muséologie de l'éducation qui se fonde sur la conviction que « l'apprentissage ne peut être coupé de l'expérience qui lui donne naissance. »[77]. La question se pose de savoir ce que signifie l'expérience dans ce cadre.

De manière négative elle se définie dans l'opposition à l'orientation traditionnelle de la muséologie supposant une totale passivité des visiteurs qui reçoivent et acquièrent un message prédéfini. La passivité des visiteurs a pour corollaire la présomption d'une certaine homogénéité du public, au sens où les spécificités de chacun n'auraient que peu, voire aucune, incidence sur leur expérience. La réussite de celle-ci ne dépendrait pas de ce qu'en font les visiteurs. Elle serait due aux moyens par lesquels le dispositif muséal parvient ou non à leur transmettre un ensemble d'informations. Elles sont réputées susceptibles d'être reçues identiquement par tous les visiteurs à la condition qu'ils soient attentifs. Tout décalage entre ce que les visiteurs ont intégré et ce qui est présenté est un *mauvais* apprentissage dû, au mieux, à une inattention et, au pire, à une falsification de la part du visiteur. L'enjeu est ainsi de comparer les intentions du concepteur et la réception des savoirs par le public et de constater le décalage important qui existe entre le message et sa réception.

La modélisation de l'expérience supposée par cette démarche part d'un hypothétique *degré zéro* de l'expérience Celle-ci serait une expérience minimale à la fois sans vécu subjectif et sans relation d'échange ou d'interaction avec son environnement. Cette expérience est le résultat d'une translation simple d'informations : d'une part la transmission d'un « message » et d'un enjeu explicité *a priori*, d'autre part l'expérience qui doit en être faite, dont les effets sont également supposés *a priori*. En ce sens, cette conception est celle supposée à la fois par l'approche fonctionnaliste du tourisme et par celle des biographies de sites. Dans les deux cas, l'expérience de visite est en effet définie à partir de ce qui est proposé aux visiteurs. Ne pas prendre en compte l'expérience subjective suppose en effet que la seule activité des visiteurs serait

---

[75] Paul Rasse, *Les musées à la lumière de l'espace public - Histoire, évolution, enjeux*, Paris, L'Harmattan, 1999.

[76] Jean Davallon, « Pourquoi considérer l'exposition comme un média ? » *Médiamorphoses*, 9, 2003, p. 27-30 ; Jean Davallon, Hanna Gottesdiener et Jean-Christophe Vilatte, « À quoi peuvent donc servir les recherches sur les visiteurs ? », *Culture et Musées*, 8, 2006, p. 161-172.

[77] Bruno Bourassa et al., *Apprendre de son expérience. L'expérience comme source d'apprentissage et de découvertes*, Presses Universitaires du Québec, 1999, p. 11, cité par Raymong Montpetit et Yves Bergeron, *L'Expérience des visiteurs dans les sites historiques*, op. cit., p. 45.

de réaliser exactement la fonction sociale que le site met en place, ou de recevoir exactement ce qu'il transmet.

La réponse de la muséologie de l'éducation à la critique adressée à cette approche est la mise en avant de la constitution active de leur expérience par les visiteurs. Ils ne reçoivent pas passivement ce que le dispositif leur propose, ce qui implique alors de prendre en compte la variété de leurs expériences. Joëlle Le Marec caractérise ce changement de paradigme communicationnel par le passage à une définition immanente du public : « le public ne peut être une instance décidant de sa propre définition, dans la mesure où il n'existe pas en tant que collectif social préexistant à sa constitution. »[78]. L'expérience considérée n'est cependant pas nécessairement le vécu subjectif. Elle renvoie globalement à l'usage fait par les visiteurs de ce qui leur est proposé, c'est-à-dire par exemple à leurs comportements et à ce qu'ils apprennent, etc., et non au vécu subjectif de ces expériences. Ce réinvestissement de ce qui est proposé par le musée place les visiteurs dans une situation d'apprentissage définie d'après John Falk et Lynn Dierking[79] par le libre-choix (*free-choice learning*). Cette expression désigne la manière dont ce qui est appris dépend de celle dont chaque visiteur visite.

Synthétisant des aspects que d'autres étudient séparément, ces deux auteurs définissent trois contextes qui déterminent cette situation. Le premier est le contexte personnel constitué des caractéristiques biographiques, sociales et socio-économiques, ainsi que psychologiques : l'appartenance à une catégorie sociales, le genre, la profession et la scolarité, le lieu d'habitation, l'habitude de certaines pratiques culturelles, les intérêts personnels, les stocks de connaissances préalables, la manière d'apprendre. Un second est le contexte social formé de l'ensemble des interactions avec les autres individus qui font une expérience similaire d'un même objet ou qui ont les mêmes caractéristiques personnelles. Enfin, le contexte physique est formé du site et du dispositif visité, en tant qu'il est donné à percevoir par les visiteurs. Il faut sans doute ajouter un quatrième élément qui en un sens fait partie du contexte physique, mais joue plus précisément le rôle de mise en relation de ces différents contextes au moment de la

[78] Joëlle Le Marec, *Publics et musées. La confiance éprouvée*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 25.
[79] John Falk et Lynn Dierking, *The Museum Experience*, Washington, Whalesback, 1992 ; John Falk et Lynn Dierking, *Lessons without Limit*, New York, Altamira, 2002.

visite. Il s'agit du guide qui synthétise et articule les différentes stratégies en jeu. Il assure leur coopération[80].

Ces trois contextes déterminent quand, quoi, pourquoi et comment l'individu apprend dans un environnement pouvant être exploré d'une multitude de façons. La perception de l'environnement se fait en fonction de ce qui est pertinent pour chacun, compte tenu de ses contextes personnels et sociaux. Ainsi, le contenu de l'apprentissage de chaque individu dépend de la forme de l'expérience qu'il fait du contexte physique, à partir de son contexte personnel et dans un contexte social.

L'approche par les biographies de site ainsi que par les motivations des visiteurs et des organisateurs de voyages donne la possibilité de définir respectivement une partie du contexte physique, du contexte personnel et du contexte social. Le contexte physique est donné par la description du site visite. Les motivations définissent des dimensions sociologiques et sont alors contextualisées de manière psychologique et sociologique objective en fonction de l'apprentissage des visiteurs et de leur position sociale ou culturelle. Enfin le contexte social est précisé indirectement lorsque les enseignants organisant des visites scolaires présentent leurs projets et en proposent une analyse. Ils ne rentrent cependant pas dans le détail des relations se jouant pendant la visite, même si le fait de savoir qu'il s'agit d'un voyage scolaire donne un cadre relationnel. L'approche par les fonctions touristiques permet quant à elle de définir des bénéfices puisque la réalisation des fonctions sociales est l'effet réputé être produit par la visite. La question de l'expérience au sens défini par la muséologie de l'éducation n'est cependant pas posée par les travaux sur le tourisme obscur ou le tourisme inconfortable : la façon dont les bénéfices sont le résultat de l'interaction entre les trois contextes n'apparaît pas, étant donné qu'ils ne sont pas mis en relation et sont étudiés séparément.

La prise en compte du vécu subjectif des visiteurs Quoi qu'il en soit, la définition de l'expérience par l'interaction entre ces contextes n'appelle pas à prendre en compte ce qui est subjectivement vécu pendant la visite. La raison en est une approche général, dans laquelle les contingences individuelles sont subsumées sous des caractéristiques objectives permettant de définir des publics types. L'enjeu de la

[80] Michèle Gellereau, *Les mises en scènes de la visite guidée, communication et mediation*, Paris, L'Harmattan, 2005.

perspective avec laquelle la muséologie de l'éducation envisage l'expérience est double. Elle consiste d'abord dans la modélisation ou la prévision des motivations des visiteurs en fonction de ces critères. Ensuite il s'agit d'utiliser ce modèle pour adapter le dispositif afin que chaque public puisse recevoir la même information selon des modalités qui lui soient propres et adaptées.

L'évaluation muséale et la muséologie de l'éducation déterminent alors des catégories de publics. Ils jugent de la réussite d'une exposition non en fonction de son appropriation par les visiteurs, mais de sa capacité à transmettre une information prédéfinie et chaque fois adaptée à ces différents groupes[81]. Il s'agit de transmettre une information le plus exactement possible. Le visiteur reste le destinataire d'un message défini dont la liberté d'action consiste à choisir ses supports de médiation de prédilection. C'est en ce sens que le visiteur est acteur de sa visite. Il y a ainsi une complexification du dispositif par une multiplication des supports et modes de médiation. La volonté de communiquer avec tous ses publics a entraîné le musée dans une diversification de ses activités et non dans une révolution de sa logique communicationnelle pour mettre au centre du dispositif l'activité des visiteurs en tant que productrice du message effectivement transmis[82]. S'ils ont formellement le choix de se placer dans l'une ou l'autre des catégories, les individus s'y inscrivent sans les réactualiser en en faisant l'expérience. La pluralité des expériences possibles est reconnue dans le but de garantir la communication d'un contenu défini pour la satisfaction des besoins d'un visiteur modèle[83]. À travers des processus différents, le but visé est de leur faire avoir la même expérience afin de réaliser la fonction du dispositif visité. Même lorsque les spécificités individuelles sont prises en compte par la reconnaissance de l'impossibilité de prévoir avec certitude ce qui sera formellement retenu d'une visite[84], ces dissonances apparaissent comme négligeables par rapport aux structures dans lesquelles elles s'agencent.

---

[81] Eilean Hooper-Grennhill, *Museum and their visitors*, Londres-New York, Routledge, 1994, p. 19 ; John Falk et Lynn Dierking, *Learning from Museums. Visitor Experiences and the making of Meaning*, op. cit., p. 39-41 ; Jean Davallon et al., « A quoi peuvent donc servir les recherches sur les visiteurs *?* », *Culture et Musées*, 8, 2006, p. 161-172.

[82] Bernard Schiele, « Les silences de la muséologie scientifique ? », in Bernard Schiele et Emlyn Koster, *La révolution de la muséologie des sciences*, Lyon, Editions Multimondes - Presses Universitaires de Lyon, 1998.

[83] Joëlle Le Marec, *Publics et musées. La confiance éprouvée*, op. cit., p. 31.

[84] Jean Davallon, *L'exposition à l'œuvre*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 15 ; George Hein, « Evaluating teatching and learning in museums », in Eilean Hooper-Greenhill, *Museum, Media, Message*, New York, Routledge, 1995, p. 200 ; Eilean Hooper-Grennhill, *Museums and Education. Purpose pedagogy, performance*, Londres, Routledge, 2007, p. 35.

La critique adressée aux pratiques d'évaluation postulant un public homogène et passif peut alors être mise en abîme : chacun des groupes défini, soit par ses caractéristiques, soit par les effets produits de la visite, peut être vu comme un ensemble hétérogène dont la spécificité est subsumé par un idéaltype. Bien qu'ils jugent que les résultats puissent être cernés en fonction de types d'effets attendus, Eilean Hooper-Grennhill aussi bien que John Falk et Lynn Dierking reconnaissent qu'il est impossible de prévoir avec certitude ce qui sera formellement retenu d'une visite, c'est-à-dire la signification que les apprenants vont donner à leur expérience[85]. Poussant au bout la logique de ce constat, George Hein et Douglas Worts préconisent de s'intéresser à la production de sens fondée sur l'expérience de chacun, au delà de l'effort fait pour tenter de correspondre aux appropriations définies *a priori* comme étant justes ou légitimes[86]. Il faut alors renoncer à toute définition d'effet standard pour laisser place à la prédominance, non seulement des effets imprévisibles, mais également des effets pervers ou malheureux comme le non-apprentissage. Cette affirmation se rapproche de la critique d'une subsomption des expériences particulières étant donné qu'il est inenvisageable « avec certitude ni de cerner, ni de vérifier tous les effets suscités par une exposition »[87], même si la plupart des auteurs de cette critique ne proposent pas de méthode pour dépasser cette difficulté.

Il ne s'agit pas de renoncer à tout modèle communicationnel, mais de le *redéfinir* : il y a bien transmission de quelque chose par un médium dont la nature et le message sont produits par un émetteur, mais le récepteur en produit le contenu sans que la réussite du processus ne soit déterminé par une adéquation entre le message reçu et le message donné. Ainsi, ce que les visiteurs comprennent ou retiennent de leur visite peut parfaitement être en décalage avec les attentes dans la mesure où un nouvel éclairage est apporté sur une réalité que ces visiteurs croyaient connaître. Comme l'affirme Bernard Schiele, c'est la question de la transmission des messages *a priori* déterminés qui est à dépasser : « Poser directement ou implicitement le problème de la fonctionnalité des

---

[85] Eilean Hooper-Grennhill, *Museum and their visitors*, op. cit., p. 37 ; John Falk et Lynn Dierking, *Learning from Museums. Visitor Experiences and the making of Meaning*, op. cit., p. 132, 177.

[86] George Hein, « Evaluating teatching and learning in museums » in Eilean Hooper-Greenhill, *Museum, Media, Message*, op. cit., 1995, p. 200 ; Douglas Worts, « Extending the Frame. Forging a New Partnership with the Public », in Susan Pearce (ed.) *Art in Museums*, Londres, Athlone, 1995; Ian Kekman, « Responsive evaluation in museum education » in Eileen Hopper-Greenhill, *Museum, Media, Message*, op. cit., 1995, p. 205 ; George Hein, *Learning in the Museum*, Londres-New York, Routledge, 1998, p. 93-96.

[87] Jean Davallon, *L'Exposition à l'œuvre*, op. cit.,p. 15.

messages, c'est s'interdire de penser le problème du travail effectif de l'exposition. […] L'évaluation, telle qu'on la connaît, tente de jauger la capacité réelle des expositions d'agir sur les visiteurs ; capacité idéalement manifestée par la convergence des objectifs et des "effets". Ce qui explique pourquoi les "effets" involontaires sont interprétés comme le résidu d'un média encore imparfait, c'est-à-dire d'un média encore mal adapté à ses fins. »[88]. La justesse de n'expérience ne serait plus définie en fonction de son adéquation de ce qui est compris avec ce qui est proposé comme si le message de l'exposition préexistait à sa visite.

L'intérêt pour les expériences effectivement faites ouvre vers une attention sur le vécu subjectif, car cette approche implique d'insister sur ce qui revient à chaque subjectivité dans l'expérience vécue, donc de mettre en relief les spécificités individuelles et subjectives des visiteurs. Même s'ils définissent finalement ce que serait un bon visiteur à partir de la normalité d'un parcours idéal par rapport auquel les visiteurs dévient, il s'agit de prendre en compte l'affirmation de Eliseo Véron et Martine Levasseur selon laquelle il faut « mettre en relief la diversité des « lectures » de l'objet culturel qui souligne l'importance de la distinction entre la production et la reconnaissance dans l'analyse d'un média, et montre que la reconnaissance n'est jamais déductible d'une description de la structure du discours en question, qu'elle est toujours, au contraire, le résultat complexe d'une rencontre entre les propriétés signifiantes du discours et la stratégie d'appropriation du sujet récepteur. »[89].

Douglas Worts parle ainsi de l'expérience comme étant le produit de la cognition, de l'émotion, de l'imagination, de l'intuition et des interactions physiques qui sont le rapport personnel et intime que chacun à son expérience. D'une manière similaire, d'après Raymond Montpetit et Yves Bergeron, la fonction même de notion d'expérience de visite promue par George Hein doit faire cas de cette situation : « le recours à la notion d'expérience de visite rend compte de cette dimension subjective et plurielle que les responsables de site ont quelquefois tendance à oublier, préoccupés qu'ils sont à transmettre les messages dont le site est à leurs yeux porteur. »[90]. La notion

---

[88] Bernard Schiele, *Le musée des sciences*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 157.
[89] Eliseo Véron et Martine Levasseur, *L'espace, le corps, le sens : ethnographie d'une exposition : "Vacances en France"*, Paris, ed. Service des Etudes et de la Recherche de la BPI / Centre G. Pompidou, 1983, p. 97.
[90] Raymond Montpetit et Yves Bergeron, *L'Expérience des visiteurs dans les sites historiques*, op. cit.,p. 16.

d’expérience prend alors un sens plus restrictif et précis que celle qu’elle a dans la muséologie de l’éducation. Elle désigne la forme du vécu de l’expérience de visite et non ses conditions ou son résultat objectif. Les éléments des contextes physiques, sociaux et personnels ainsi que les bénéfices mis en avant sont ceux que les visiteurs reconnaissent eux-mêmes comme étant déterminants et effectivement éprouvés. Ce sont donc des constructions personnelles qui intègrent les contextes dans un monde vécu. L’intérêt pour les paysages traumatiques correspond à un tel paradigme lorsqu’il se concentre sur les ressentis des visiteurs.

2. Cadre théorique : penser l’expérience de visite

Introduction.

Pour définir ce qu’est une expérience de visite, il est possible de s’inscrire dans le cadre théorique proposé par Maurice Halbwachs. Il semble être particulièrement adapté dans la mesure où il s’inscrit dans une perspective phénoménologique mettant en avant la manière dont les individus visent ce qui leur est donné. D’un côté, l’accent est mis à la fois sur la réception et l’action du récepteur plus que sur le dispositif de communication en lui-même, de sorte que ce cadre s’accorde avec l’attention mise sur la manière dont les visiteurs vivent et disent leur expérience. D’un autre côté, cette attention permet de définir une notion d’expérience sur laquelle peut se fonder une méthodologie adaptée à rendre compte de ce vécu.

L’expérience est alors caractérisée de trois manières. Au niveau le plus général, il s’agit de considérer comment un site ou un musée visité est constitué par la compréhension de ses visiteurs. S’inscrivant dans une conception de la communication centrée sur le récepteur, l’expérience est une reconstruction ou une remise en forme de ce qui est proposé aux visiteurs. Le visiteur est donc actif par rapport à ce qu’il visite : il ne reçoit pas passivement des informations à intégrer telles quelles.

Cette définition générale peut être précisée sur trois points. Au niveau de l'élaboration de cette mise en forme, l’expérience est considérée comme étant construite

à partir d'une certaine visée en définissant ses conditions *a priori*. D'un côté, celles-ci ne sont pas imposées de l'extérieur mais réinvesties et réactualisés au moment où un individu fait une expérience singulière. Il fait en même temps l'expérience de ces conditions *a priori* dans lesquelles il ne s'inscrit pas passivement. Une telle conception rejoint celle de la sociologie compréhensive, en particulier de la sociologie phénoménologique et de l'ethnométhodologie. D'un autre côté, ces conditions *a priori* sont définies culturellement et idéologiquement. L'expérience n'est alors pas appréhendée en fonction de ses conditions sociologiques, sociales ou matérielles objectives, mais en fonction de la représentation du monde par les acteurs. Enfin, au niveau de l'objet ainsi mis en forme, l'expérience est considérée comme étant un souvenir de ce qui a été éprouvé et non la perception directe au moment de la visite à proprement parler. Il s'agit alors de s'intéresser au procédé par lequel ce souvenir se produit après-coup. Il inscrit celui qui se souvient dans un groupe social défini par une façon commune de voir le monde s'actualisant à chaque fois. Cette triple caractérisation de l'expérience de visite la place en décalage avec le regard porté généralement sur cette notion par la muséologie de l'éducation.

a. S'intéresser aux visiteurs : une conception phénoménologique de la communication

L'expérience vécue Raymond Montpetit et Yves Bergeron définissent la notion d'expérience de visite comme « la dimension subjective et plurielle que les responsables de site ont quelquefois tendance à oublier, préoccupés qu'ils sont à transmettre les messages dont le site est à leurs yeux porteur. »[91]. Une telle expérience est qualifiée de phénoménologique car elle dépend de la manière dont la visite est vécue subjectivement par les individus[92].

D'une façon générale, la référence à Edmund Husserl désigne la constitution du sens par le sujet. Le sujet comme l'objet n'existent que dans leur relation structurelle ayant la forme de l'intentionnalité du premier visant le second : « Les objets n'existent pour nous et ne sont ce qu'ils sont que comme objets d'une conscience réelle ou

[91] Raymond Montpetit, Yves Bergeron, *L'Expérience des visiteurs dans les sites historiques*, op. cit., p. 9-10.
[92] Raymond Montpetit et Yves Bergeron, *ibid.*, p. 4 à 8 ; voir aussi Barbara Masberg et Louis Silverman, « Visitor Experiences at Heritage Sites. A Phenomenological Approach », *Journal of Travel Research*, 34,1996.

possible. »[93]. L'enjeu est de rendre compte de son activité de conscience dans son expérience du monde. Les objets n'existent véritablement que pour celui qui les perçoit et en fait l'expérience dans la mesure où ils sont visés activement. Cela qui implique une suspension ou la mise entre parenthèses de la thèse du monde, c'est-à-dire de la croyance à sa réalité extérieure indépendante : « Ce que nous mettons hors de jeu, c'est la thèse générale qui tient à l'essence de l'attitude naturelle (...). Je ne nie donc pas ce monde comme si j'étais sophiste ; je ne mets pas son existence en doute comme si j'étais sceptique ; mais j'opère l'ἐποχή phénoménologique qui m'interdit absolument tout jugement portant sur l'existence spatio-temporelle. Par conséquent, toutes les sciences qui se rapportent à ce monde naturel (...) je les mets hors circuit, je ne fais absolument aucun usage de leur validité. »[94]. Dans ce cadre, la question n'est pas la pertinence théorique du rapport fait entre une démarche en sciences humaines et la théorie phénoménologique en raison des conséquences qu'elle tire de cette conception générale[95]. Si, de même que Raymond Montpetit et Yves Bergeron, certaines études se réclament d'ailleurs explicitement du terme phénoménologie, ce n'est pas pour adhérer à la démarche de cette philosophie, mais pour indiquer que leur objet d'étude réside dans la description de la perception et du vécu subjectif des visiteurs[96].

L'expérience est définie comme un acte de conscience par lequel non seulement est visé ce qui est visité mais de plus par lequel ce qui est visité est produit comme tel. Dans une perspective constructioniste, il s'agit d'affirmer qu'il n'existe ni de réalité ni de vérité en soit mais uniquement une réalité visée et une vérité vécue comme telle par un sujet[97]. Cette référence permet de définir l'expérience de visite comme la perception et la compréhension d'un site ou d'un musée par un visiteur, indépendamment de sa réalité ou son fonctionnement objectif. Le visiteur est alors un observateur qui produit son objet à partir de ce qui lui est donné. L'expérience de visite n'est donc pas la réception passive où ce qui est donné dans un site est simplement accepté et pris tel quel, comme s'il y avait un donné irréductible. En conséquence, son étude n'est ni le

---

[93] Edmond Husserl, *Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie*, Vrin, Paris 1953, p. 55.
[94] Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique* (1913), Gallimard, coll. "Tel", 1985, p. 101-103.
[95] Catherine Meyor, « Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique », *Recherches Qualitatives*, 25, 2005, 25-42, p. 113-116.
[96] Chris Ryan, «Tourist Experiences, Phenomenographic Analysis, Post-postivism and Neural Network Software », *International Journal of Tourim Research*, 2, 2000, p. 119-120.
[97] Alex Mucchielli, *Approches constructivistes*, Paris, Armand Colin, 2005, p. 11-12 ; Alex, Mucchielli *Les sciences de l'information et de la communication*, Paris, Hachette, 2006, page 29-31, 112-113.

constat de ce qui est donné à percevoir ni celui des états de conscience pure des visiteurs. Elle est l'analyse du produit de l'interaction entre les deux. L'enjeu est donc autant de caractériser un espace en tant que vécu qu'un visiteur en tant qu'il le vise.

L'action du récepteur Une telle conception de l'expérience s'inscrit donc dans une perspective communicationnelle centrée sur le récepteur où celui-ci produit plus qu'il n'achève ce qui est visité. Il s'agit alors de considérer avec par exemple Wolfgang Iser[98] qu'il n'y a signification que lorsqu'une information est produite par celui qui la reçoit en se la réappropriant et en signifiant ce qui lui est donné. Un objet n'est jamais donné en tant que tel, mais toujours d'une manière déterminée par sa compréhension qui est une activité du récepteur. Cette action échappe à tout contrôle et à toute détermination inscrite dans la chose visée même si elle se fait à partir d'elle : il n'y a pas alors une constatation, mais une production à partir du matériau proposé. La manière de viser et la nature de l'objet visé dépendent donc des caractéristiques de chaque récepteur. Il y a une suspension de sens objectif indépendant de celui qui le comprend correspondant à la suspension phénoménologique de la thèse du monde. Il y a toujours un hiatus entre les perspectives de sens proposées par le dispositif pour en comprendre la signification et celles que les visiteurs adoptent.

C'est pour cette raison que la perspective phénoménologique de Raymond Montpetit et Yves Bergeron semble mieux s'inscrire dans ce cadre communicationnel que dans celui d'Umberto Eco dans lequel le muséologue Jean Davallon place sa conception de la visite muséale[99]. Pour Jean Davallon, le visiteur se situe dans des stratégies de significations prévues par le dispositif visité pour l'actualiser plutôt que pour le produire. L'expérience aurait alors des comptes à rendre à ce qu'est son objet avant qu'elle ne le vise et l'analyse du dispositif reste un moment central de la définition d'une expérience de visite.

Renoncer à cela ne signifie cependant pas que le visiteur peut projeter n'importe quelle signification sur n'importe quelle exposition puisque l'expérience suppose de viser un objet extérieur à la conscience de celui qui perçoit et comprend, mais d'affirmer qu'il vise cet objet sans avoir de comptes à rendre avec des perspectives

---

[98] Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, Liège, Pierre Margaga, 1997.
[99] Jean Davallon, *L'Exposition à l'oeuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, op. cit., p. 14.

suggérées dans le texte ou dans le lieu visité. L'expérience reste autorisée et instaurée par le dispositif perçu en lui-même, avant même qu'il ne soit perçu et donc produit phénoménologiquement par les visiteurs. Wolfgang Iser articule en effet ce qu'il appelle la réalisation aux répertoires et aux stratégies, c'est-à-dire aux conventions et procédures possédées par ce qui est donné et nécessaires à l'établissement d'une situation communicationnelle. Ce n'est pas une signification préalable à retrouver qui force la façon de viser l'objet, mais ce qui dans ce dispositif permet et instaure la relation au visiteur. L'enjeu n'est ni la question de ce que ceux qui le mettent en place souhaitent communiquer, ni celle de la nature de ce qu'ils mettent en place. Il est de se placer dans une perspective pragmatique tournée à la fois vers la question de leur performativité et de leur compréhensibilité, afin de considérer la manière dont ils appellent les conditions de leur effet. Étudier cette dimension signifie prendre la question de l'expérience du côté du dispositif plutôt que du côté de son récepteur.

Cette question est délaissée par une approche phénoménologique de l'expérience de visite telle qu'elle peut-être tirée de la définition proposée par Yves Bergeron et Raymond Montpetit. D'un point de vue communicationnel, elle donc incomplète car « la structure du texte et celle de l'acte de lecture sont donc complémentaires pour donner lieu à la communication. »[100]. Choisir la seule perspective phénoménologique ne signifie pas méconnaitre l'intérêt de celle pragmatique, mais choisir un cadre théorique restreint et cohérent afin d'étudier une dimension particulière de la communication qui se joue dans une expérience de visite. C'est admettre l'incomplétude du point de vue adopté.

L'expérience selon Maurice Halbwachs Raymond Montpetit et Yves Bergeron ne définissent cependant pas clairement la nature et le procédé de la production de cette expérience. Si l'intérêt se porte sur les représentations et la compréhension d'un univers de référence symbolique, sur le modèle de la compréhension d'un texte développée par Wolfgang Iser, alors parmi les différentes façons de le faire, celle proposée par le sociologue Maurice Halbwachs[101] semble particulièrement pertinente. Elle donne un cadre à la fois pour considérer la mémoire en tant que phénomène social et la manière

[100] Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, op. cit., p. 197.
[101] Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 ; Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997.

dont la perception de l'histoire se constitue par l'expérience présente du passé[102], ainsi que pour déterminer la manière dont cette mémoire est subjectivement vécue pas les individus qui la convoquent[103]. Il montre en effet que l'expérience est inséparable de son souvenir où elle se met en forme : cela vaut à la fois pour un événement passé qui prend forme dans la mémoire sociale à travers sa représentation patrimoniale et pour la mémoire de ce qu'éprouve un individu pendant la visite de ce patrimoine. Cette mise en abime permet d'approcher l'expérience de visite comme l'expression mêlée de la perception d'un événement historique et de sa trace.

D'un côté, Maurice Halbwachs définit la mémoire d'une manière qui fait écho à la définition générale de l'expérience d'Yves Bergeron et Raymond Montpetit, en suspendant la question de la réalité des objets extérieurs pour s'intéresser à la façon dont les individus s'en souviennent. Il s'agit d'un certain ordonnancement donnant une certaine intelligibilité de ce qu'il présente. Dans les deux cas, le but est de rendre compte d'une expérience puisqu'un sujet met en forme un donné, et de la réalité en soi de ce dont l'expérience faite est suspendue. De même que pour la phénoménologie, pour Maurice Halbwachs l'expérience d'un objet ne dit rien sur la nature de cet objet en soi.

Il fait un pas de plus et met en abyme cette suspension en l'appliquant également à la question de ce qui a été véritablement éprouvé de cet objet. A partir du moment où le souvenir d'une expérience est formé, ce dont il est fait l'expérience et l'expérience elle-même sont réputés vrais puisque vécus comme tels dans le souvenir. Ce qui est alors élaboré constitue véritablement l'expérience subjectivement vécue de la visite puisque c'est ainsi que se met en forme son souvenir. Maurice Halbwachs suggère que l'expérience n'est réalisée que dans son souvenir : intégrée dans l'histoire du sujet qui se souvient, alors que ce qui est éprouvé directement l'est comme un évènement n'étant pas encore un moment de ce qu'il est.

Cette mise en forme et cette reconstruction du vécu dans le souvenir se fait en fonction de ce que Maurice Halbwachs nomme des « cadres de la mémoire » ou des

---

[102] Marie-Claire Lavabre, « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *Critique Internationale* 7, 2000, Sarah Gensburger. « Réflexion sur l'institutionnalisation récente des memory studies », *Revue de Synthèse*, Springer Verlag, 132 , 2011

[103] Jean-Christophe Marcel et Laurent Mucchielli, « Un fondement du lien social : la mémoire collective selon Maurice Halbwachs », *Technologies. Idéologies. Pratiques. Revue d'anthropologie des connaissances*, 1999, 13

« courants de mémoire ». Ce sont des conditions *a priori*[104] du souvenir en fonction desquelles l'expérience de quelque chose est faite. Dans les « cadres de la mémoire », les canevas sont des structures extérieures auxquelles l'individu s'identifie, alors que dans les « courants de mémoire » elles sont portées par l'individu lui-même qui les actualise en s'en servant. Cette différence ne semble cependant pas décisive à ce niveau. Dans les deux cas, le procédé dont la conscience individuelle actualise une certaine forme de percevoir et la mise en relation avec ce qui est perçu sont mis en avant. La forme de ce qui a été éprouvé se transforme en étant reprise et reformulée au point que son souvenir peut ne plus avoir grand chose à voir avec ce qui a été éprouvé. Au moment où l'individu se souvient, c'est ce souvenir qui est pour lui la vérité de ce qu'il a ressenti. Cette élaboration fait sens pour lui, au point parfois qu'il ne serait plus capable de reconnaître la forme immédiatement vécue de ce qu'il avait éprouvé au moment où cela c'est passé.

Outre son intérêt propre, le choix d'une telle perspective peut se fonder sur la manière dont elle rejoint et formule sociologiquement quelque chose qui correspond aux modèles actuels de la mémoire. Ces derniers sont développés par la psychologie cognitive[105] et repris explicitement par certains muséologues, attentifs notamment aux processus d'apprentissage impliquant de considérer ce qui reste d'une expérience de visite[106] : le souvenir est progressivement mis en cohérence avec les schémas personnels et sociaux en suivant un processus de reconstruction finalisé. Qu'il vienne d'avoir eu lieu ou qu'il ait eu lieu dans un passé éloigné, la conscience d'un événement est ainsi une reconstruction opérant une rationalisation et une simplification. De ce fait elle est rendue plus apte à servir sa fonction de souvenir ou de témoignage en fonction d'un sens défini au présent. L'expérience se reconstruit plus qu'elle ne se prolonge. D'un côté, l'expérience passée vécue par celui qui s'en souvient est ainsi toujours différente de celle qui a été éprouvée tout en étant authentique puisqu'il s'agit du contenu

---

[104] Le terme est à prendre au sens défini par Michel Foucault, in *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p.167.

[105] Denis Peschanski, « Introduction. Pour un changement de paradigme en Memory Studies », in Denis Peschanski et Denis Maréchal (dir.), *Les chantiers de la mémoire*, Bry sur Marne, Ina édition, 2013, p. 15-16 ; Ophélia Deroy, « Contre l'oubli des sens : associations sensorielles et reconstructions mémorielles », in *ibid*., p. 76-96.

[106] Paulette McManus, « Memories as indicators of the impact of museum visits », *Museum Management and Curatorship*, 12, 1993, p. 367-380 ; Anderson, David, « Visitors' Long-Term Memories Of World Expositions », *Curator*, 46, 2003, p. 400-420 ; John Falk, « The Director's Cut: Toward An Improved Understanding Of Learning From Museum », *Science Education Supplement 1*, Wiley Periodicals Inc., 2004.

remémoré à partir de ce qui a été perçu. D'un autre côté, cette reconstruction est authentiquement le passé pour celui qui se souvient, de sorte que ce qui a été éprouvé est suspendu.

A l'intérieur de ce cadre général qui rejoint celui que Raymond Montpetit et Yves Bergeron qualifient de phénoménologique, la pensée de Maurice Halbwachs sur la mémoire permet de préciser la manière dont fonctionne une l'expérience. A un premier niveau, elle implique sa mise en forme dans un souvenir. Si cet aspect s'oppose à l'intérêt de la phénoménologie husserlienne pour les conditions transcendantales de la visée d'un objet, il met l'accent sur la façon dont ce qui a été vécu est mis en forme subjectivement par l'individu. A un second niveau, ces souvenirs actualisent et recomposent à chaque fois les perspectives utilisées. Il rejoint ainsi les principes de la sociologie phénoménologique. Non seulement l'expérience d'un objet est prise en compte, mais à travers elle celle des conditions *a priori* de cette expérience phénoménale. A un troisième niveau, ces conditions sont sociales et déterminent des formes de perception des contextes objectifs. Il n'est donc pas question d'un subjectivisme car ces conditions *a priori* caractérisent des groupes sociaux selon leur idéologie.

Souvenir du vécu et vécu sémiotisé Pour Maurice Halbwachs, le souvenir et ce qui a été vécu sont de même nature**.** En effet, il montre que la conscience de ce que les individus ont vécu était déjà une mise en forme par le sujet le percevant[107]. La conscience de la perception est déjà un souvenir puisqu'elle s'inscrit dans des formes *a priori*, et la perception elle-même semble dépendre de sa mise en forme après-coup. Ce qui est éprouvé ne peut l'être que dans ce cadre. Dans la mesure où il cherche à montrer que la perception et le souvenir ne sont pas des impressions ou des rétentions immédiates et objectives d'un donné, mais des reconstructions du sujet percevant et se souvenant, Maurice Halbwachs ne thématise pas la différence entre les deux et identifie ce qui, en fait, obéit à deux logiques distinctes. Il développe ainsi dans le mythe du Solitaire de Londres une théorie de la perception similaire à celle qu'il présente de la mémoire, et qui, dans l'économie de *La mémoire collective*, lui sert d'exemple et de paradigme.

---

[107] Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, *op. cit.*, p. 40-42,101-102 ; Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, *op. cit.*, p.53.

S'intéresser non seulement au souvenir, mais également à la manière dont il est rapporté implique de complexifier ce cadre. Maurice Halbwachs s'intéresse seulement au souvenir tel que l'individu le constitue pour lui-même et non tel qu'il l'exprime. Cette différence est celle entre ce que le sémiologue Raphaël Micheli nomme le registre de l'éprouvé et le registre sémiotique[108]. Sans différencier l'éprouvé du souvenir, Raphaël Micheli définit bien deux moments. Le souvenir exprimé sous forme discursive est un réinvestissement de ce qui a été éprouvé et ce qui a été éprouvée est alors suspendu. S'il parle d'ailleurs de sémiotisation plutôt que de communication ou d'expression pour insister sur cette suspension, afin de renvoyer à la différence entre le souvenir et la sémiotisation, ces formulations sont adéquates. L'enjeu de l'étude de la sémiotisation est de définir des stratégies d'écriture pour représenter le fait d'éprouver quelque chose, indépendamment de la question de ce qui a provoqué l'épreuve et de ce qui a été éprouvé. Les deux registres sont en fait complémentaires en tant qu'ils posent la question respective des conditions de possibilité de l'expérience et des conditions de possibilité de son expression.

Si le cadre husserlien dans lequel s'inscrivent explicitement Raymond Montpetit et Yves Bergeron ne permet pas de prendre en charge cette question dans la mesure où l'intérêt de Edmund Husserl se porte uniquement sur les conditions de ce qui est éprouvé, la phénoménologie de Maurice de Merleau-Ponty permet de l'envisager. Il définit la différence entre le perçu et le fait de nommer le perçu comme étant la différence entre l'épreuve sensible ou la conscience de cette épreuve en tant que telle, et la notion ou le concept qui la résume et la réduit. Ce qui est nommé est toujours à la fois une traduction et une métonymie de ce qui est éprouvé. Yves Thierry résume ce qui est alors en jeu en remarquant que « déjà, le fait de nommer des choses perçues rompt avec la forme optique de leur visée ; et, de façon générale, parler ou écouter donnent lieu à des intentions de sens que nulle vision ne peut intégrer. On entrevoit alors la mise en question introduite par la prise en considération du langage dans une pensée qui semble avant tout mettre le monde vécu sensible au fondement de tout processus signifiant »[109]. Il ne s'agit pas alors de distinguer émotion et raison, mais le ressenti de son expression. Sans nier que la sensation ou le ressenti soit au fondement de la raison, ils ont une

---

[108] Raphaël Micheli, « Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion », *Semen*, 35, 2013, mis en ligne le 21 avril 2015, consulté le 17 novembre 2015. URL : http://semen.revues.org/9795.

[109] Yves Thierry, *Du corps parlant*: *Le langage chez Merleau Ponty*, Paris, Vrin, 2003, p. 94.

forme différente de celle du langage verbal ou non verbal qui les dit[110].

Si Merleau-Ponty reprend à partir de là une ambition similaire à celle Husserl consistant à « rejoindre, comme une instance primordiale, la conscience originairement silencieuse dans laquelle et pour laquelle s'opère la manifestation de sens »[111], il indique un autre registre possible qui échappe à la méthode de la philosophie phénoménologique orientée vers la définition d'un champ transcendantal de la perception dans la subjectivité pure. Pour l'étudier, il est possible d'en conserver son fondement épistémologique qui oriente l'intérêt de la recherche vers le vécu et la manière dont le monde est visé, et poser dans ce cadre la question de la sémiotisation. S'intéresser à la sémiotisation implique donc de mettre de côté ce qui est l'intérêt de la philosophie phénoménologique, non parce qu'elle serait inintéressante mais parce que cela renvoie à des questions différentes. Les questions de la sémiotisation sont celles de la forme et du contenu de ce qui se manifeste lorsqu'un individu élabore son expérience. L'enjeu est alors de comprendre comment un vécu éprouvé se met en forme et se dit dans un souvenir. Il faut alors de déterminer les formes *a priori* dans lesquelles l'expérience se manifeste et non les conditions transcendantales de la perception.

Forme et contenu de la sémiotisation Envisager l'expérience dans le cadre de la pensée de Maurice Halbwachs implique de se concentrer sur la sémiotisation. La manière dont il considère le souvenir en le mettant du côté de ce qui est sémiotisé et non de ce qui est perçu ne permet cependant pas d'en définir toutes les modalités. Il s'intéresse essentiellement au contenu, c'est-à- dire la manière dont la conscience de ce qui a été ressenti se modifie par ces processus. Raphaël Micheli met en avant une autre dimension formelle qui apparaît lorsque la différence entre l'éprouvé et le sémiotisé est thématisée. Il s'agit de la problématique de la forme que peut prendre le souvenir lorsqu'il s'exprime de manière verbale ou discursive.

Raphaël Micheli considère donc la forme discursive prise par la manifestation de l'expérience. Il dresse « une typologie des principaux modes selon lesquels les émotions sont sémiotisées dans les discours ». Elle se compose des différentes formes possibles de signification d'une expérience, c'est-à-dire des niveaux d'organisation sémiotique par

---

[110] Emmanuelle Danblon, *L'Homme rhétorique*, Paris , Ed. du Cerf, 2013, p. 90-91.

[111] Jacques Taminiaux, « L'expérience, l'expression et la forme dans l'itinéraire de Merleau-Ponty», in *Le regard et l'existant*, La Haye, Nijhoof, 1977, p, 88; voir aussi Yves Thierry, *Du corps parlant. Le langage chez Merleau Ponty*, op. cit., p. 9-50.

lesquels une expérience peut être signifiée, incluant des « moyens de communication verbaux, non verbaux, vocaux et kinésiques ». Si cette typologie permet de distinguer les différentes dispositions de représentation d'une expérience éprouvée, elle ne permet cependant pas de comprendre comment le contenu de ce qui a été ressenti est transformé par sa mise en discours. Les trois modes de sémiotisation tels qu'ils sont présentés sont indifférents à la nature de l'expérience. Ils ne permettent pas de rendre compte de la manière dont cette sémiotisation la transforme par rapport à ce qui a été ressenti. Maurice Halbwachs considère de son côté la forme que prend ce contenu, c'est-à-dire la nature de l'expérience qui se manifeste. S'intéresser à la sémiotisation de l'expérience signifie alors examiner ces formes *a priori* particulières dans lesquelles ce qui a été ressenti se manifeste et non seulement les processus sémiotiques.

b. L'expérience des cadres de l'expérience : une conception phénoménologique de la sociologie

Cadres et courants Il y a à ce niveau une différence entre les deux conceptions de l'expérience que définit Maurice Halbwachs, c'est-à-dire entre les « cadres de la mémoire » s'imposant de l'extérieur, et les « courants de mémoire » portés par les individus qui s'actualisent lorsque ceux-ci les actualisent. Dans les deux cas, il s'agit de considérer comment le contenu de quelque chose d'éprouver se met en forme dans un souvenir. La différence se joue donc au niveau du processus par lequel ce souvenir se met en place. Dans les deux cas, les individus s'inscrivent dans des conditions *a priori* de l'expérience préexistante. La différence est que leur définition ainsi que les limites du groupe social qu'elles définissent sont déjà données lorsqu'il s'agit des « cadres de la mémoire », mais qu'elles ne peuvent être caractérisées qu'*a posteriori* dans le cas des « courants de mémoire ». Si pour Maurice Halbwachs toute expérience est avant tout quelque chose de vécu intimement, dans le premier modèle il est possible d'en définir les conditions *a priori* en faisant abstraction de ces situations. Au contraire, dans le second modèle, elles en font partie intégrante.

Dans *Les cadres sociaux de la mémoire*, ceux-ci sont transcendants aux individus. Ils se placent en eux lorsqu'ils se souviennent et que leur spécificité individuelle se joue dans l'ordonnance dont chacun se place à la rencontre de plusieurs

cadres. Si chaque situation est particulière, c'est parce qu'elle se situe à un point de rencontre particulier dans un réseau dont les directions sont composées d'éléments préexistants de nature stable, et non affecté par ses multiples usages. Dans cette conception, chaque individu est défini par une place dans un réseau complexe, indépendamment de la manière dont il la vit subjectivement. Il n'y a pas de réinvestissement subjectif de ces positions et l'individualité n'est déterminée que par la place dans le réseau. Dans cette mesure, l'actualisation d'une forme *a priori* d'une expérience reste une tâche ou une conduite ayant une certaine fonction dans l'économie générale de la société que les individus réalisent passivement indépendamment de la manière dont ils en font l'expérience, et qui ne serait pas modifiée par cette expérience. Les individus, éprouvant et manifestant ce qu'ils éprouvent, ne sont pas des actants dont l'action remplit une fonction ou joue un rôle dans la société, quelques soient leurs intentions et leurs motivations ou la manière dont ils vivent et comprennent subjectivement leurs propres perceptions et expressions. Cette conception ne signifie pas nécessairement que les individus vivent tous quelque chose semblablement, mais que leur vécu subjectif est quantité négligeable et n'est pas pertinent pour comprendre ce qui se joue dans leur action.

La différence avec celle développée dans *La mémoire collective* n'est pas entre une conception où tous les individus vivent les choses semblablement et une conception où chacun ferait une expérience totalement irréductible à celle des autres. Elle est entre la définition des conditions *a priori* de l'expérience comme ayant en dernière instance une valeur sociale ou intime. Les « courants de mémoire » sont immanents et n'existent que comme la résultante de la façon dont ils sont réinvestis et reformulés par les individus. Ils ne se contentent pas de s'inscrire dans un ensemble de canevas qui préexistent et déterminent la forme sociale que doit prendre la compréhension d'un événement donné. La spécificité de chaque individu est dans le choix d'en actualiser l'un ou l'autre. Il ne s'y place pas comme dans quelque chose qui existerait indépendamment de lui car il reprend un certain point de vue qui est défini par la forme de son utilisation préalable.

Si dans *Les cadres sociaux de la mémoire* l'individu a un certain point de vue sur les « cadres de la mémoire », il s'y inscrit plus qu'il n'en fait véritablement l'expérience dans la mesure où il est passif. Lorsqu'il actualise un « courant de

mémoire » il reprend au contraire ce qui lui est donné dans une conception de la communication où le récepteur le produit activement. Les « courants de mémoire » ne sont donc pas des réalités transcendantes. Ils sont un effet composé de l'ensemble des manières de se souvenir que les individus ont effectivement eu en s'inscrivant dans une perspective commune. S'ils existent préalablement à un souvenir particulier c'est dans la mesure où ils se manifestent et en même temps se produisent de la même façon que d'autres ayant préalablement exprimé ce qu'ils éprouvaient. La forme d'expression réactualise donc à chaque fois quelque chose de commun. Cette perspective ne signifie donc pas nécessairement qu'il n'y aurait pas de structures où les individus se placent. Cette question elle-même est en fait suspendue. L'important est la façon dont ils les vivent. Les individus ont un certain point de vue sur les conditions *a priori* de leur expérience.

L'expérience qui se sémiotise n'est ainsi pas seulement celle de ce qui a été éprouvé phénoménologiquement. Elle est aussi celle des conditions *a priori* où elle se met en forme. Elle témoigne d'une certaine pratique des « courants de mémoire ». Il est possible de faire l'expérience de systèmes de représentation du monde. Cette expérience a une spécificité car les conditions *a priori* de la sémiotisation de ce qui est éprouvé n'ont de réalité et d'effectivité qu'en elle. L'expérience des conditions *a priori de l'expérience* se fait dans une sémiotisation de l'expérience d'un objet. Elle apparaît alors comme étant seulement sous sa forme sémiotisée et non éprouvée. Elle n'est pas en effet une intuition intellectuelle[112] où l'esprit découvrirait par lui-même une idée dans sa pureté indépendamment de la manière dont elle prend forme concrètement de façon sensible. Elle n'est pas non plus une conscience directe de ces conditions *a priori* de l'expérience découvertes en elles-mêmes en tant qu'idées. En effet celles-ci apparaissent plutôt dans façon dont elles structurent concrètement la mise en forme d'un souvenir, c'est-à-dire dans la forme particulière qu'elles prennent quand elles sont utilisées et actualisées par ceux qui les utilisent. La perception de leur forme est ainsi indissociable de celle des expériences qui se disent grâce à elles.

Une sociologie phénoménologique La définition de l'expérience de visite d'un point de vue phénoménologique implique de considérer les conditions *a priori* de l'expérience comme « des courants de mémoire ». Il s'agit en effet de pousser cette

[112] Ferdinand Alquié, *L'Expérience* Paris PUF, 1957, p. 33- 45.

logique jusqu'au bout non seulement en suspendant la thèse du monde perçu mais également celle des conditions *a priori* dans lesquels ils sont perçus. C'est ainsi que la sociologie phénoménologique et l'ethnométhodologie définissent leur ancrage dans la phénoménologie[113]. Une telle conception suit une certaine interprétation de Maurice Halbwachs voyant dans ses théories un ancrage phénoménologique au sens de la sociologie phénoménologique [114] que partage l'ethnométhodologie. Considérer l'expérience de manière phénoménologique dans la perspective des « courants de mémoire » de Maurice Halbwachs implique d'adopter une telle perspective sociologique.

Au delà des différentes conceptions de ce qui constitue le social, Maurice Halbwachs partage avec la sociologie phénoménologique et avec l'ethnométhodologie ce paradigme général spécifiant l'expérience sociale en fonction de ce qu'elle signifie pour celui qui la fait. En conséquence les conditions *a priori* d'une expérience donnée dépendent du type de compréhension de ceux qui la font. Le sens d'une expérience est contenu dans les fins interprétatives des significations subjectives des acteurs de l'expérience. Il ne dépend pas en dernière instance d'une structure ou d'une fonction objective établie par la sociologie, mais de celle qu'elle prend pour les acteurs la vivant et la faisant signifier dans leur propre champ d'expérience. La compréhension de l'expérience et sa mise en forme dépendent ainsi de la capacité propre de chaque individu à comprendre son expérience et non de l'inscription passive dans une structure sociale la déterminant.

Un tel positionnement phénoménologique implique que les individus soient considérés comme comprenant et constituant les situations dans lesquelles ils se trouvent par leur activité propre. Ils ne sont pas passifs mais au contraire responsables de leurs expériences. Harold Garfinkel refuse de regarder les individus comme étant des « idiots culturels » dont la capacité d'action serait le corrélat des structures sociales. Ils seraient alors incapables de redonner eux-mêmes sens à leurs expériences[115]. Il y a toujours une asymétrie entre l'enquêteur et le participant, mais elle est plus fonction

---

[113] Thierry Blin, *Phénoménologie et sociologie compréhensible. Sur Alfred Schütz*, Paris, L'Harmattan, 1995 ; Daniel Cefaï et Nathalie Depraz, « De la méthode phénoménologique dans la démarche ethnométhodologique », in Albert Ogien, Louis Quéré et Michel de Fornel (dirs.), Colloque de Cerisy, *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, op. cit..

[114] Jean-Christophe Marcel et Laurent Mucchielli, *op. cit.*

[115] Albert Ogien, « L'idiot de Garfinkel », in Albert Ogier, Louis Quéré et Michel de Fornel (dirs.), Colloque de Cerisy, *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, op. cit..

d'une compétence à mettre en place une certaine relation où la parole est possible, que d'une interprétation du contenu de cette parole. Une difficulté se pose alors pour désigner ces individus pris de ce point de vue. D'un côté, il est possible de dire qu'ils sont acteurs au sens où ils sont actifs, par opposition à des agents dirigés de l'extérieur et n'ayant pas d'autonomie[116]. Réciproquement, ils pourraient être vus comme des agents dans la mesure où ils doués d'agentivité par opposition à un acteur contraint dans un rôle défini[117]. Harold Garfinkel maintient le terme d'acteur dans la mesure où celui-ci doit interpréter son rôle contrairement à l'agent qui suit sa fonction[118].

La question est non seulement celle du monde vécu, mais en même temps et indissociablement, comme pour Maurice Halbwachs, celle de la manière de vivre les conditions *a priori* de ce vécu qui apparaissent dans les conditions dont l'expérience est faite. Comme le constate le sociologue Robert Yin qui s'inscrit également dans une démarche phénoménologique, c'est en ce sens que, « les limites entre le phénomène et le contexte ne sont pas nettement évidentes »[119] en tant qu'ils sont tous deux pris dans l'expérience d'un sujet, qui en visant le premier, actualise le second. En opposition d'une manière similaire au fonctionnalisme, il y a une conception commune fondée sur l'activité des individus donnant eux-mêmes sens à leurs expériences par la compréhension qu'ils en ont. L'individu est mis au centre de l'expérience et celle-ci est définie comme « ce dont les agents sont capables »[120]. Ces conceptions s'intéressent alors à la fois à ce qui est vécu par les acteurs, mais surtout au cadre actualisé et immanent dans lequel se déroule ce vécu, en tant que l'expérience se déroule de façon visible dans un cadre donné.

L'ancrage social de l'expérience Définir ainsi l'expérience phénoménologiquement comme l'actualisation de conditions *a priori* par un individu exprimant ce qu'il a éprouvé, ne signifie pas pour autant l'abstraire du champ social. C'est également à ce niveau que la perspective phénoménologique de Maurice

---

[116] David Le Breton, *L'Interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, collection Quadrige Manuels, 2004, p.186.
[117] Michel de Fornel, « L'agentivité en ethnosyntaxe », *Ateliers du LESC*, 34 | 2010, mis en ligne le 27 septembre 2010
[118] C'est également ce que propose Alex Mucchielli, Jean-Antoine Corbalan et Valérie Ferrandez, *Etudes des communications : Approche par les processus*, Paris, Armand Colin, collection U, 2004, p.167.
[119] Robert Yin, *Case Study Research. Design and Methods*, Thousand Oaks, California, Sage Ed., 2014, p. 16, 21.
[120] Philippe Chanial, « L'ethnométhodologie comme anti constructivisme », in Albert Ogien, Louis Quéré et Michel de Fornel (dirs.), Colloque de Cerisy, *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, op. cit., p. 305.

Halbwachs se distingue de l'effort husserlien. Non seulement il s'intéresse à la manière dont l'expérience est sémiotisée plus qu'à la manière dont elle est éprouvée, et de plus il définit les conditions *a priori* de cette expérience sociologiquement et non transcendentalement. Les « courants de mémoire » sont en effet sociaux étant donné qu'ils caractérisent des groupes sociaux. Ils définissent un sens commun partagé, même s'il prend une multitude de formes propres en fonction de la situation de chacun. Ce sens commun est, pour cette raison, dynamique au sens où il n'est pas possible de le spécifier une fois pour toute. Les souvenirs sont toujours pour Maurice Halbwachs collectifs car ils nous sont rappelés d'une façon qui correspond à celle dont un groupe social s'en souvient : on ne se souvient jamais seul, même lorsque d'autres individus ne sont pas physiquement présents, et le fait de se souvenir d'une certaine manière fait rejoindre un certain groupe social défini *a posteriori* par la manière dont ceux qui s'y incluent le font.

Chaque souvenir est ainsi constitué en tant que celui qui se souvient est membre de ce groupe, c'est-à-dire en se plaçant à son point de vue et en usant de toutes les notions qui sont communes à ses membres. C'est bien un tel processus que caractérise l'ethnométhodologie Albert Ogien lorsqu'il remarque que « le fait d'agir oblige les individus à reconnaître, expliciter et respecter les règles qui ordonnent la séquence temporelle au cours de laquelle les dispositions et aptitudes requises pour exercer la capacité d'agir en commun s'actualisent. »[121]. Une conception phénoménologique de l'expérience n'implique donc pas adopter un subjectivisme manquant tout rapport au contexte, comme le dénonce le sociologue Pierre Bourdieu[122].

L'opposition entre les états subjectifs internes et les structures objectives externes est alors dépassée, de sorte que les deux se trouvent imbriqués dans l'expérience. Ainsi à chaque actualisation, la nature même du « courant de mémoire » se modifie en fonction du réinvestissement particulier d'un individu singulier dans une situation singulière. La position de chaque individu n'est pas qu'un point de vue sur la complexité du monde social, mais ce qui l'actualise. Les conditions *a priori* de l'expérience de chaque individu dépendent donc de la manière dont il les vit. À chaque

---

[121] Albert Ogien, « L'autre sociologie », in *ibid.*, p. 414.

[122] Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Editions de Minuit, 1980, p. 43 ; Thierry Blin, *Phénoménologie et sociologie compréhensible. Sur Alfred Schütz*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 21-22 ; Franck Varenne, *Modéliser le social. Méthodes fondatrices et évolutions récentes*, Paris, Dunod, 2011, p. 77.

fois qu'il les rejoue dans une situation précise, il les modifie. En se souvenant, chacun participe à la recomposition du courant de mémoire dans lequel il inscrit son souvenir. Il n'est donc possible d'identifier le groupe actuel, composé des individus reprenant le même point de vue en le réactualisant, que lorsque ces individus se souviennent effectivement de leur expérience. Cette méthode s'oppose à une approche qui considèrerait qu'ils le font parce qu'ils occupent déjà une place définie ayant des caractéristiques propres, indépendamment de la forme dont elles sont vécues.

Contexte idéologique Les cadres dont il est ainsi fait l'expérience sont de plusieurs natures selon la conception du social choisie. Que Maurice Halbwachs partage une conception phénoménologique avec la sociologie phénoménologique et l'ethnométhodologie qui permettent de l'expliciter ne signifie pas que cette conception soit similaire dans tous les cas. En effet, l'articulation entre les caractéristiques personnelles et socio-culturelles, le site visité et l'ensemble des interactions entre les visiteurs qui constituent le contexte objectif de la visite, ne suffit donc pas à en caractériser l'expérience. Les trois orientations proposent en effet une conception de la sociologie prenant ses distances avec une sociologie qui s'intéresse aux structures des classes sociales[123] et explique les comportements par des contextes qu'il est possible de nommer matériels ou objectifs. Cela ne revient pas à dire que la caractérisation sociologique d'une expérience en fonction des contextes objectifs est non-pertinente, mais que ces déterminations ne valent que dans la mesure où elles sont reprises par d'autres logiques. D'une part, pour la sociologie phénoménologique l'objectif est de comprendre ce qui produit le flux de conscience et de déterminer des structures cognitives. D'autre part pour l'ethnométhodologie, les relations sociales sont définies de manière interactionniste et la réflexivité des acteurs est largement inconsciente ou asubjective puisque l'individu ne vise pas intentionnellement le monde[124].

Maurice Halbwachs se distingue autant de l'approche sociologique que de celles psychologique et interactionnelle. Il ne s'intéresse jamais à définir la manière dont les caractéristiques sociales, culturelles, professionnelles, personnelles, etc. d'un individu ou dont les relations qu'il tisse, influent sur ce dont il se souvient et mettent en forme

---

[123] Rémi Lenoir, « Espace social et classes sociales chez Pierre Bourdieu. », *Sociétés & Représentations*, 17, 2004, p. 385-396.
[124] Yves Laberge, « Interactionnisme symbolique, ethnométhodologie et microsociologie », *Recherches sociologiques et anthropologiques* [En ligne], 40-2 | 2009.

ses expériences. Il propose une conception culturaliste de l'approche phénoménologique. Le sens donné par les acteurs est déterminé par un mode de perception du monde définissant une certaine attitude culturelle. Ce que les muséologues et théoriciens de l'éducation John Falk et Lynn Dierking nomment les contextes personnels et sociaux ne sont pas pour lui les conditions *a priori* de l'expérience, mais des contextes qui sont vécus de la même manière que le contexte physique en fonction de conditions idéologiques *a priori* qui déterminent la façon dont ils apparaissent et signifient pour les visiteurs. Les caractéristiques sociales identifiées par Maurice Halbwachs sont en fait idéologiques et non matérielles. Le terme d'idéologie, que n'utilise pas Maurice Halbwachs, doit être entendu au sens général donné à ce terme par le philosophe Louis Althusser[125] indépendamment des usages particuliers qu'il en fait dans sa conception particulière de la société : « L'idéologie est bien un système de représentations (…) Les hommes vivent leurs actions dans l'idéologie, à travers et par l'idéologie; bref, le rapport "vécu" des hommes au monde passe par l'idéologie, bien mieux est l'idéologie elle-même. »[126]. Indépendamment d'autres caractéristiques, c'est le fait d'adopter un point de vue donné sur ce qui est éprouvé qui définit l'appartenance sociale.

3. Cadre méthodologique : faire une étude de cas

Introduction

L'étude d'une expérience de visite comprise dans la perspective phénoménologique de Maurice Halbwachs suppose de décrire comment les participants d'une enquête perçoivent et font signifier leur visite dans leurs souvenirs. Cela signifie s'inscrire dans une épistémologie réaliste dont l'enjeu est simplement de décrire la représentation que se font les acteurs de leur visite, en déterminant les procédés sur lesquels ils fondent cette description. Pour ainsi décrire leurs représentations à la fois de ce qu'ils ont visité et des conditions idéologiques *a priori* dans lesquelles ils visitent,

[125] Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1956.
[126] Louis Althusser, *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1971, p. 239-240.

l'écoute de la forme prise par le récit de leur visite est obligatoire. Cette exigence a deux conséquences méthodologiques que permet d'expliciter la méthodologie mise au point par la sociologie de l'étude de cas. Au niveau des modalités de l'enquête, les entretiens sont menés en mettant en place une relation dans laquelle leur parole est libérée et encouragée. Au niveau de l'étude des données ainsi recueillies, les représentations observées sont celles des participants qui ont répondu à l'enquête. La question de l'intérêt d'une telle étude se pose donc puisque ses résultats ne valent pas en dehors de ce groupe. Cette situation est la conséquence de la conception immanente des structures idéologiques que les participants actualisent. Pour justifier l'intérêt d'une telle étude au delà de l'évaluation d'une situation particulière, la notion de généralisation doit donc être repensée afin de donner aux résultats obtenus une portée plus large.

a. Intérêt et insuffisances des études disponibles

Les différentes méthodes possibles Pour étudier ce qui est vécu d'une visite, les méthodes utilisées dans la plupart des travaux sur le tourisme obscur ne sont pas adaptées pour rendre compte de l'expérience de visite. Ces travaux s'intéressent en effet à ses fonctions sociales ou à la description des lieux**.** Dorina Maria Buda affirme cette inadéquation en montrant la nécessité d'entrer en contact avec les visiteurs : « la plupart du temps, la recherche sur le tourisme obscur reste descriptive et concentrée sur des questions de management, de marketing et d'économie considérant le touriste comme un consommateur passif de mort, de désastre et d'atrocités, dépourvu de sentiment, de sensations et de sensibilité. Cette critique vaut non seulement pour le tourisme obscur mais plus généralement pour le champ des études sur le tourisme. »[127]. Il y a un consensus pour affirmer que peu de recherches empiriques s'intéressent à la forme de consommation du tourisme obscur par les visiteurs, c'est-à-dire sur leur perspective et sur l'épreuve intime ou subjective qu'est la visite[128]. C'est en particulier le cas pour celles sur les voyages scolaires : « Peu d'études rendent compte des pratiques réelles.

[127] Dorina Maria Buda, *Affective tourism*, op. cit., p.16.
[128] Richard Sharpley et Philip Stone Philip (dir.), *The Darker Side of Travel. The theory and practice of Dark Tourism*, op. cit., p. 250 ; Antony Seaton, « Key note presentation », in *The Dark Tourism Symposium*, 24 April, University of Central Lancashire, Preston, 2012 ; Rami Khalil Isaac et Erdinç Çakmak, « Understanding visitor 's motivation at sites of death and disaster : the case of former transit camp Westerbork, the Netherlands », *Curent Issues in tourism* 10, Routledge, 2013 ; Dorina Maria Buda, *ibid.*, p.16.

Moins encore portent sur les élèves. La majeure partie des propositions, des prescriptions ou des expérimentations publiées n'évalue même pas les apprentissages (...) Les témoignages d'enseignants réunis dans certains ouvrages ne sauraient remplacer des constats rigoureux (...) L'enquête reste largement à faire sur ce que retiennent les élèves, au-delà de la recherche d'une bonne réponse ou d'un compromis acceptable en classe. »[129]. Si ce constat date de 2008, la situation a peu changée depuis. Raymond Montpetit et Yves Bergeron prennent de fait acte de cette limite en ne mettant pas en relief les travaux suivant ces méthodologies dans la liste de ceux qu'ils présentent comme susceptibles de pouvoir évaluer l'expérience de visite. Le faible nombre d'études s'inscrivant explicitement dans le champ du tourisme obscur dans leur choix est peut-être du à cette raison.

Les quelques travaux construits autour d'une introspection du chercheur racontant sa visite ne permet pas de compenser cette faiblesse[130]. Si les motivations et les émotions sont évoquées, elles ne sont pas définies à partir d'une attention à l'expression des visiteurs. Elles sont déduites d'une analyse de celles associées conventionnellement à certaines formes reconnues dans le dispositif. Cet aspect apparaît explicitement par exemple dans la définition donnée par Stephen Dicks de sa propre méthode : « Quand cela a été possible, ont été menées des visites personnelles des sites en question et des entretiens avec des managers, curateurs ou des représentants des différents groupes qui reconnaissent ce patrimoine comme leur, et la réflexion sur les différences culturelles et les questions éthiques ont joué un rôle majeur dans les débats au sujet de la présentation de la mémoire. »[131]. De tels travaux s'inscrivent dans l'approche de la biographie des lieux plus que dans celles recherchant les motivations et l'expérience des visiteurs. La définition du vécu n'apparaît que dans la façon dont l'auteur assume sa présence et son engagement dans les descriptions et les analyses de lieux dans lesquels il est lui-même engagé comme les autres visiteurs. Or, le chercheur qui met en avant son expérience n'est pas qu'un visiteur parmi d'autres : il est au moins éclairé, il a un bagage théorique supérieur à la moyenne et un intérêt particulier pour ce

---

[129] Nicole Tutiaux-Guillon, « Mémoires et histoire scolaire en France : quelques interrogations didactiques », *Revue française de pédagogie*, 2008.

[130] C'est le cas par exemple de Joanna Teklik et Philippe Mesnard. « Le voyage à Auschwitz : tourisme de mémoire tourisme culturel ? » in Béatrice Fleury et Jacque Walter (dir.), *Qualifier des lieux de détention et de massacre*, Volume 2, Territorialisation, déterritorialisation, op. cit..

[131] Stephen Dicks, « Display of Humain Remains : Cultural Perspective and Unconfortable Heritage », in Samuel Merril and Leo Schmidt, *A reader in Unconfortable heritage ad Dark Tourism*, op. cit., p. 328.

qu'il visite. Son vécu est celui d'un individu qui n'est pas là seulement pour visiter.

Au delà du cas particulier des études sur le tourisme obscur, Raymond Montpetit et Yves Bergeron proposent une synthèse des études sur l'expérience historique des sites historiques. À partir d'une revue de littérature, ils considèrent les différentes méthodes possibles et en déduisent une qui pourrait servir de modèle pour s'intéresser à ce que les visiteurs vivent subjectivement et intimement. Ils proposent d'articuler en trois étapes les trois méthodes qu'ils jugent les plus adaptées. La première étape est la plus adaptée pour proposer une évaluation large, intégrant un grand nombre de variables susceptibles de rendre compte de la multiplicité des profils des visiteurs. Il s'agit d'une enquête quantitative ayant la forme d'un sondage reposant sur un questionnaire. Les deux étapes ultérieures suivent des approches qualitatives. Dans un premier temps, l'objectif est de produire des portraits d'expériences personnelles immédiatement après la visite, réalisés auprès d'un échantillonnage limité et représentatif défini grâce à la connaissance globale de la population des visiteurs qui est apportée par la première étape. La réalisation en est possible par différentes modalités. L'une se fait en étudiant le regard spontané des visiteurs à partir de leur commentaire de ce qui les a le plus marqués ou intéressés, afin de déterminer leur rapport aux différents moments de la visite. Une autre s'obtient en reliant leurs différentes activités à des objectifs, des motivations, des effets et des valeurs, afin soit d'établir une schématisation conceptuelle de la situation de visite, soit d'identifier une dynamique dans laquelle l'expérience se développe. La troisième étape consiste à donner une dimension temporelle et dynamique aux portraits d'expérience, en interrogeant des visiteurs ayant fait la visite plusieurs mois avant. L'expérience de visite apparaît alors comme quelque chose qui se prolonge.

L'étude de cette expérience telle qu'elle peut-être spécifiée avec Maurice Halbwachs s'inscrit dans cette dernière perspective. Raymond Montpetit et Yves Bergeron prônent alors l'usage d'entretiens semi-directifs plutôt que de questionnaires comme le font certaines études sur les motivations[132], dans la mesure où ils organisent les réponses, interdisant ainsi à l'enquêteur de demander des précisions sur ce qui est répondu. Se pose alors une difficulté : faire exprimer clairement de manière discursive

[132] Rami Khalil Isaac et Erdinç Çakmak, « Understanding visitor's motivation at sites of death and disaster : the case of former transit camp Westerbork, the Netherlands », *Curent Issues in tourism* 10, Routledge, 2013.

quelque chose qui a été vécu sous le mode de la perception. La possibilité de rendre compte de ce que les participants veulent dire est une des limites de ces études.

Pour y répondre, Raymond Montpetit et Yves Bergeron précise la manière dont un entretien doit se dérouler à partir d'un commentaire d'une étude de Bronwyn Jewell et John C. Croots où ces chercheurs déterminent une schématisation des valeurs hiérarchiques (Hierarchical Value Map) qui montrant une chaine de raisonnements allant de l'activité aux buts recherchés[133]. Pour se faire, à chaque fois qu'un participant exprime quelque chose, ils lui demandent d'identifier les aspects de la visite qui ont causé cette impression et d'expliquer pourquoi cet aspect est important pour eux. Le pourquoi est alors répété pour en venir aux motifs sous-jacents. Bronwyn Jewell et John C. Croots utilisent les réponses ainsi produites pour construire des chaines d'idées associant « des constatations factuelles sur certains aspects précis, aux valeurs que les répondants attribuent à ces divers aspects et aux rôles que ces éléments tiennent quant à l'atteinte des grands objectifs sous-jacents poursuivis. »[134]. Indépendamment de l'usage qui en est fait pour schématiser des valeurs hiérarchiques, il est possible de considérer cette méthode comme des explicitations permettant d'approcher ce que les participants veulent dire en exprimant quelque chose à propos de leur visite. Le résultat obtenu n'est pas que le schéma d'une situation définissant des liaisons, mais également une représentation de plus en plus profonde et précise de l'intimité, ainsi que celle de la subjectivité qui s'exprime. Cette pratique de demande d'explicitations est donc adaptée pour comprendre ce que les participants d'une enquête veulent dire lorsqu'ils répondent à un entretien.

Les études sur les expériences de visite scolaire à Auschwitz La plupart des travaux quantitatifs sur l'expérience du tourisme obscur[135] ne précisent pas comment l'enquêteur parvient à faire dire aux participants l'intimité de leur expérience et s'assure que ce qu'ils disent correspond bien à ce qu'ils veulent dire. S'ajoutant à l'absence

---

[133] Bronwyn Jewell et John Croots, « Adding Psychological Value to Heritage Tourism Experiences », *Journal of Travel and Tourism Marketing*, 11, 2001.

[134] Raymond Montpetit et Yves Bergeron, *L'Expérience des visiteurs dans les sites historiques*, op. cit., p. 32.

[135] Stéphanie Yuill, *Dark Tourism : Understanding Visitor Motivation at Sites of Death and Disaster*, op. cit. ; Thomas Thurnell-Read, « Engaging Auschwitz: an analysis of young travellers' experiences of Holocaust Tourism », *Journal of Tourism Consumption and Practice*, 1, 2009, p. 26-52 ; Marijana Bittner, « "Dark Tourism" – Evaluation of Visitors Experience after Visiting Thanatological Tourist Attractions », *TURIZAM*, 15, 2011, p. 148-158 ; Ria Dunkley et all, «Visiting the trenches: Exploring means and motivations in battlefield tourism. », *Tourism Management*, 32, 2011.

d'explicitation sur la conduite des entretiens, cette carence apparaît aussi dans le manque de précision des résultats présentés. Dans le cas particulier des études sur les expériences de visite à Auschwitz, cette situation peut être observée par exemple en considérant l'étude du CSA sur la dimension pédagogique de ces voyages, commandée en 2005 par la Fondation pour la mémoire de la Shoah[136]. Elle ne précise véritablement ni ce qui est éprouvé ni les espaces particuliers auxquels elle est attachée.

Les résultats de cette enquête permettent de faire ressortir des expériences qui correspondent à celles décrites par les approches centrées sur les fonctions du tourisme, les biographiques des sites et les motivations des visiteurs. Au delà de la forme particulière de l'expression des participants de cette enquête, cette étude identifie synthétiquement trois dimensions, sans pour autant poser la question de leur réinvestissement par les visiteurs. Ce que veulent dire les participants lorsqu'ils sont convoqués n'est pas visé, et l'enquête ne peut donc pas se pencher sur la connaissance historique en lien avec les émotions, l'éducation civique et la transmission. D'un côté, le processus émotionnel, indépendamment de celui d'apprentissage, est mis en valeur : la visite serait un processus seulement émotionnel excluant tout apprentissage historique. L'origine de cette position est une conception de l'apprentissage historique renvoyant exclusivement à des informations historiennes données, alors qu'une étude plus approfondie de l'expérience de visite permet de spécifier un autre type d'apprentissage associé à un autre type d'information. D'un autre côté, si l'expérience de visite est identifiée à un processus émotionnel, elle l'oppose à l'importance de l'éducation civique identifiée à un effet rationnel.

Les travaux et les témoignages des enseignants qui ont accompagné leurs élèves sur les lieux du génocide commis par les nazis et au musée-mémorial d'Auschwitz-Birkenau reprennent cette opposition, en mettent particulièrement en relief la dimension mémorielle. Ce qui concerne l'apprentissage est associé à une dimension émotionnelle, il a pour contenu plus les témoignages et la prise de conscience de ce que les déportés ont vécu que des informations contextuelles sur la politique nazie d'extermination ou sur le fonctionnement du camp. Si le simple fait que le voyage soit accompagné par un enseignant d'histoire-géographie dans le cadre scolaire lui donne une dimension historienne, son seul effet de ce point de vue est d'attester un savoir préalablement

[136] *ttp://fondationshoah.org/FMS/IMG/pdf/Synthese_enquete_voyages_CSA_2005.pdf*

donné en cours ou pendant la préparation de la visite : « il ne s'agit plus seulement du chapitre d'un livre d'histoire, mais de la réalité, de la vérité juste devant nous. »[137]. Un tel effet peut entrer dans la catégorie de ce que l'enquête du CSA désigne comme étant émotionnel dans la mesure où il ne passe pas par la réflexion mais se donne comme le ressenti d'une évidence. Le constat de cet effet va dans le sens de la réalisation de leurs propres motivations étant donné que la transmission de telles informations n'est généralement pas centrale pour eux[138].

Cet effet émotionnel s'oppose à l'importance donnée à la réflexion lorsque l'effet civique ou moral de la visite est évoqué. Malgré l'inscription de ces visites dans le cadre scolaire, les études notamment de Sébastien Ledoux et de Frédéric Arber tendent à montrer que la majorité des enseignants qui se sentent particulièrement concernés par cette question se disent engagés par le *devoir de mémoir*e[139]. Cette seconde enquête en particulier, menée de manière quantitative pour le Mémorial de la Shoah en 2007, indique que plus de 80% des enseignants se sentant très concernés par le cours sur la Shoah lui donnent une forme civique particulière. Celle-ci est centrée sur la lutte contre les discriminations et le devoir de mémoire pensé comme le devoir civique de reconnaître les victimes et de dénoncer les atrocités qu'elles ont subies. Le rôle que s'attribuent les enseignants d'histoire à l'occasion de cet enseignement particulier est largement celui d'un professeur d'éducation civique, en direction d'une analyse critique du présent. Ces enseignants affirment que la leçon d'histoire serait utile pour éduquer les jeunes citoyens, dans un contexte où le milieu scolaire serait perçu comme touché par une recrudescence des propos antisémites mais peu concerné par l'existence de génocides contemporains[140].

Malgré ces tentatives de catégorisation, ni l'enquête du CSA ni les travaux des enseignants ne précisent ni ce qu'il faut entendre par apprentissage, émotion, éducation

---

[137] Agnès Gerhards, « Les voyages de la mémoire, ça ne sert à rien ? », in Enseigner l'histoire de la Shoah. France 1950-2010, *Revue d'histoire de la Shoah*, op. cit., p. 420.
[138] *Supra*
[139] Sébastien Ledoux, *Le "devoir de mémoire" à l'école. Essai d'écriture d'un nouveau roman national*, op. cit., p. 68, 72 ; Frédéric Arber, « L'enseignement de la Shoah en France dans le secondaire. Synthèses des réponses au questionnaire et pistes d'analyse », in Enseigner l'histoire de la Shoah en France 1950-2010, *Revue d'histoire de la Shoah*, op. cit., p. 333-343; voir aussi Laurence Corbel et Benoît Falaise, *Entre mémoire et histoire, L'enseignement de la Shoah et des guerres de décolonisation*, INRP, Rapport de recherche de l'équipe de l'académie de Versailles ; Jean-François Bossy, *Enseigner la Shoah à l'âge démocratique. Quels enjeux ?*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 95.
[140] Jean-François Bossy, *Enseigner la Shoah à l'âge démocratique démocratique. Quels enjeux ?*, op. cit., p. 20, 37.

civique ou transmission, ni les processus ou les dynamiques par lesquels les visiteurs en prennent conscience. Dans chacune de ces catégories, les termes sont considérés comme évidents et les résultats de cette étude ne permettent pas de comprendre véritablement la nature des différentes expériences en jeu. La même indétermination apparaît au niveau de l'ancrage spatial de ces expériences. L'enquête du CSA définit une expérience générale. Elle considère le Musée-Mémorial comme un ensemble homogène dont les différents espaces ne sont pas associés à des expériences spécifiques puisque ces expériences ne sont pas décrites en précisant le lieu précis où elles ont lieu. Le problème n'est pas que ces expériences ne soient pas concrètes, pour reprendre un terme utilisé par les participants de mon enquête, mais qu'elles qualifient l'ensemble de l'espace du camp au lieu d'en différencier ses éléments.

Ni les publications des enseignants ni le résultat de l'enquête du CSA ne permettent donc véritablement d'approcher ce que les visiteurs ont exprimé. Dans le premier cas, les travaux des enseignants se passent souvent explicitement d'un travail d'enquête systématique auprès de leurs élèves, au profit de la retranscription de leurs impressions ou d'un choix non scientifique parmi des comptes rendus demandés aux élèves dans le cadre scolaire. Ils donnent au mieux quelques exemples de réactions de participants. Dans ces cas, le compte rendu est en général succinct, et en particulier ne fournit pas de détails ni sur les manières dont s'est effectuée la collecte des impressions des élèves, ni sur les travaux qui ont suivi le voyage. De son côté, l'étude du CSA ne propose pas de façon significative d'extraits des entretiens menés. Elle ne donne que ses résultats sans publier les données à partir desquelles ils sont établis. Lorsqu'ils sont reproduits, ils le sont à titre d'exemples ou d'illustrations, et non pour ancrer l'analyse dans le type d'expression des participants. Il n'est donc en état pas possible de déterminer exactement les causes des limites de ce type d'étude. En effet elles viennent soit de la méthode d'analyse, soit de méthodes inadéquates prises pour récolter les données. Dans le premier cas les expressions particulières ont tendance à être subsumées sous des catégories que le chercheur estime pertinentes. Dans le second cas, les données obtenues ne permettent pas de faire apparaître ce que les participants veulent dire.

Les autres données disponibles sur les expériences de visite scolaire à Auschwitz Les comptes-rendus de visite font ainsi apparaître la limite d'un recueil des

données qui se contente d'enregistrer ce que les participants disent sans chercher à comprendre ce qu'ils veulent dire. Il y a cependant un nombre important de sites internet reproduisant en intégralité ou de manière beaucoup plus large des témoignages de la visite. Si des textes complets d'élèves ne sont pas très fréquents dans les comptes rendus faits par les professeurs[141], de larges extraits sont accessibles lorsque le site ne concerne pas le compte rendu des accompagnateurs mais est entièrement dédié à celui des élèves[142]. Quelques rares études donnent également accès à leurs données primaires, en particulier celle consacrée de manière plus générale aux réactions des élèves face à des témoins de la Shoah, où deux témoignages sont écrits à l'issu d'un voyage à Auschwitz[143].

Un grand nombre de ces comptes-rendus disponibles sur internet montrent que les élèves utilisent des termes particuliers pour désigner leur expérience : ils sont essentiellement choqués et touchés, ressentent du dégoût et de la pitié ou sont dans une situation d'incompréhension. Ils ne parlent pas de connaissances historiques qui leur auraient été transmises, mais surtout de notions dont ils se sont rendus compte, de notions et de représentations qu'ils imaginent. Ces notions et représentations sont généralement associées étroitement à leurs émotions. Dans une moindre mesure, la prise de conscience morale est également présente, mais sans que la question de la transmission ne soit généralement évoquée. Sur l'ensemble des textes consultés, un seul en parle. Il est donc impossible de déterminer ni l'importance de la transmission dans la prise de conscience morale et civique des élèves, ni les conditions effectives dans lesquelles elle peut se faire. Ces expériences ne sont pas décrites avec précision étant donné que les visiteurs ne cherchent pas à expliciter ce qu'ils veulent dire. Ce qui est dit semble être considéré comme évident et compréhensible.

> « J'avais beaucoup de peine pour les juifs et de la haine envers Adolf Hitler. » (Hugo, collège Pythéeas, Marseille).
>
> « On éprouve leurs souffrances, leurs douleurs, leurs peurs et leur tristesse... » (Bahia, collège Pont de Viviaux, Marseille).

---

[141] *http://www4.ac-nancy-metz.fr/pasi/IMG/57LMetzGDeLaTour.pdf*
https://www.pedagogie.ac-aixmarseille.fr/upload/docs/application/pdf/201108/ppa017_auschwitz.pdf
http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/voyages/f-m-s/medias/05_cr_03_biran/sommaire.htm

[142] *https://www.cg13.fr/uploads/tx_modulepresses/DP_Retour_Auschwitz_2014_leger.pdf*
http://www.ac-grenoble.fr/lycee/pierre.beghin/caBougeAuLycee/auschwitz/temoignage.pdf

[143] Fijalkow Jacques et Fijalkow Eliane, *Des élèves face à des témoins de la Shoah*, Paris, L'Harmattan, 2015.

« J’ai été choqué par le fait qu’ils étaient considérés comme des animaux... » (Léo, collège Jean Jaures, La Ciotat).

« Plus jamais une telle extermination ne devrait se reproduire, c’est ce que nous avons appris là-bas, à Auschwitz... » (Lisa, collège Jean de La Fontaine, Gémenos).

« Je pense être témoin de la douleur qui émane de l’endroit... ». (Sali, collège Pythéas, Marseille) « J’ai eu aussi énormément de tristesse en voyant dans quelles conditions ils vivaient et leur hygiène de vie... » (Zouggari, collège Pythéas, Marseille).

«Toute la journée, j’ai eu le cœur serré. (Cloé, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Les émotions que j’ai ressenties lors de cette journée ont été principalement de la tristesse, de la colère et de l’incompréhension... » (Laure, collège Jean de La Fontaine, Gémenos).

« Tout paraît fou, excessif, absurde, déraisonnable, même incroyable… » (Hélène, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« On ne peux pas se rendre compte du ressenti des déportés sans être sur les lieux », sous entendant ainsi qu'en étant sur les lieux elle se rend compte. » (Camille, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Il y avait dans ce camp de nombreux endroits tragiques qui nous affectent personnellement, le camp en lui-même était tragique.. » (Lucie, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Jamais je n’aurai imaginé que ces infrastructures soient aussi grandes. La taille du camp est vraiment la première chose qui m’a « tapée dans l’œil. » (Camille, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Nous avons écouté le discours d’un ancien déporté d’Auschwitz - Birkenau qui était particulièrement émouvant car j’ai pu ressentir à travers son discourt, de la peine, de la tristesse, il avait un peu la voix qui tremblait. » (Alice, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Le moment le plus poignant était le témoignage de Jacques, survivant d’Auschwitz.. » (Léa et Audray, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Certains (déportés) ont survécu et c’est pour cela qu’aujourd’hui nous sommes là, s’ils ont résisté c’est sans doute pour nous apprendre, pour nous faire comprendre que l’humanité peut surmonter de telles épreuves... » (Lisa, collège Jean de La Fontaine, Gémenos).

« Ce voyage en Pologne nous oblige à réfléchir sur tout ce que l’être humain peut accomplir de pire... » (Fiona, collège Jean de La Fontaine, Gémenos).

« Ce voyage m’a fait beaucoup réfléchir sur la chance d’avoir des libertés... » (Ammarik, collège Pont de Viviaux, Marseille).

« Ce fut une expérience des plus enrichissante, qui nous permet de ne pas oublier l’atrocité de ce qui s’y produisit afin que ceci de recommence jamais... » (Khachatrian, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Nous avons ressenti de la peine pour les personnes qui étaient internées dans ce camp... » (Yacine et Léa, collège Clair Soleil, Marseille).

Une série de questions sur ce qu'ils ont retiré des différents moments de la visite reste donc sans réponse dans ce type de comptes-rendus. Les élèves insistent sur l’importance d’être sur le lieu et d’écouter un rescapé afin de donner un caractère concret à ces éléments. Cependant, ils ne précisent pas ce qui produit précisément cet effet, même lorsqu’ils font parfois référence à des lieux précis. D’un côté, ils

n’attachent pas les différentes expériences dont ils témoignent aux qualités plastiques des différents éléments matériels et expographiques. D’un autre côté, certains moments de la visite sont privilégiés, donc abstraits de la différenciation avec laquelle ils s’agencent aux autres dans le système composé de tous les épisodes de la journée. La raison de leur particularité n’est donc pas véritablement approchée. Si ces moments donnent l’idée générale d’un espace organisé de manière discrète et non continue, ils ne permettent pas de rendre compte de cette structure. Sont alors particulièrement évoqués le crématoire d’Auschwitz et la salle du bloc 4 présentant les cheveux des victimes. Quelques comptes-rendus décrivent également leur arrivée qui donne alors l’occasion d’un regard général sur ce qui se présente à eux, en englobant les différents espaces sans les différencier. Ce moment est alors généralement l’opportunité d’évoquer l’importance d'être présent sur le lieu des évènements, sans cependant préciser l’effet produit. Il s’agit donc d’une qualification du site comme étant un espace homogène.

« Il y avait dans ce camp de nombreux endroits tragiques qui nous affectent personnellement, le camp en lui-même était tragique... » (Lucie, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Lors de mon arrivée à Auschwitz-Birkenau, ce qui m’a frappée, c’est l’immensité du camp : de grands baraquements en bois, alignés les uns à côté des autres et des ruines s’étendaient à perte de vue. Au loin se trouvaient les ruines des chambres à gaz et des fours crématoires. Le camp était clôturé par de hauts barbelés, autrefois électrifiés. Ce lieu glace le sang, avant même d’y être entré... ». (Mailys, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Et je ne parle que du seul fait de fouler la terre du camp, de prendre ce même chemin par lequel des milliers de personnes se sont dirigées vers leur propre mort, inconscients que chaque pas qu’ils faisaient serait les derniers... ». (Kathleen, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Tout se concrétise, devant cette vitrine qui parcourt tout un mur, et dans laquelle sont conservés les restes humains, essentiellement des cheveux. ». (Cloé, Lycée Van Dongen, Lagny sur Marne).

« Dans les chambres à gaz, l'atmosphère était morbide. C'est étrange comme sensation de se retrouver là quand on sait ce qui s'est passé. ». (Justine, Lycée professionnel Notre Dame des Vertus, Ligny en Barrois).

« Nous nous sommes dirigés vers ce qui a été pour moi, le plus éprouvant, les fours crématoires. ». (Sarah, collège et Lycée professionnel, Marseille).

« Avoir vu les cheveux des femmes, des hommes et des enfants déportés, je ne m'y attendais pas, c'est là qu'on se rend compte du nombre important des personnes tuées dans ce massacre, quand on nous dit en classe que des millions de personnes ont été tuées, on ne s'en rend pas forcément compte alors que là-bas, c'est visible. ». (Charlotte, Lycée Van Dongen, Lagny sur Marne).

« L'horreur prend forme, ce ne sont plus simplement des photos et des textes dans des manuels d'histoire, ce sont des hommes, des femmes, des enfants, qui ont porté ces vêtements, ces chaussures, qui se sont accrochés à ces valises. » (Cloé, lycée Van Dogen, Lagny sur Marne).

« On quitte les livres, les films, les chiffres, les phrases pour la réalité : la souffrance des

hommes, des femmes et des enfants. ». (Salomé, collège Jean Jaures, LaCiotat).

« Jétais partie avec mes connaissances, ma curiosité et en croyant tout savoir de cette période, grâce aux cours d'histoire que j'ai reçus depuis le collège, mais cela m'a surprise lorsque j'ai eu la réalité en face de moi avec ces bâtiments impressionnants, des paroles de guides très émouvantes et des archives qui parlent d'elles mêmes.. ». (Alexia, Lycée Alain Borne, Montélimar).

« Pour commencer nous sommes allés visiter Birkenau...Les bâtiments qui m'ont le plus marquée sont la baraque où les déportés se lavaient (où il y avait les latrines, et...) et celle où ils dormaient... Nous avons par la suite effectué la marche que les déportés inaptes au travail suivaient pour aller jusqu'aux chambres à gaz. Par exemple nous sommes passés à côté d'un lac où les cendres des cadavres incinérés étaient vidées... Nous avons écouté le discours d'un ancien déporté Nous avons mangé, puis nous sommes allés visiter Auschwitz 1.... Voir tous ces objets qui avaient appartenus à toutes ces victimes, Pour finir nous sommes allés dans la chambre à gaz où nous avons vu les fours crématoires.». (Camille, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Quand nous sommes arrivés devant l'entrée d'Auschwitz... En voyant ces photos dans un hall d'un bloc, ceux de milliers de personnes qui avaient perdu le sourire et qui avaient un air abattu, et ces valises, ces cheveux, ces lunettes ces prothèses... Ensuite, quand nous sommes arrivés devant le camp de « Auschwitz-Birkenau », en voyant cette grande entrée et ces rails... ». (Stéphanie, Lycée Joliot Curie, Aubagne).

«Nous avons effectué la marche que les déportés inaptes au travail suivaient pour aller jusqu'aux chambres à gaz...On ne peut, en aucun cas, se rendre compte du ressenti des déportés sans avoir marché où ils ont marché. ». (Camille, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

« Il est clair que, dans tout son ensemble, la visite est marquante et pleine d'émotions. Et je ne parle que du seul fait de fouler la terre du camp, de prendre ce même chemin par lequel des milliers de personnes se sont dirigés vers leur propre mort, inconscients que chaque pas qu'ils faisaient serait les derniers. » (Kathlyn, Lycée Pierre Beghin, Moirans).

De plus, les expressions estimées significatives ou intéressantes sont les seules qui soient retenues dans les publications. D'ailleurs dans un article paru dans la *Revue d'histoire de la Shoah*, une professeure précise qu'elle a choisi elle-même de ne sélectionner et de ne retranscrire que des phrases significatives écrites par les élèves dans leur dossier, en excluant l'expression de ceux qui n'avaient répondu que par des mots décousus[144]. Dans ces conditions, ce ne sont que des informations très partielles qui sont donc publiées, et même s'il y a des informations supplémentaires dans les dossiers des élèves, mais données maladroitement, elles n'apparaissent finalement pas. Il n'y a donc de conserver que ce qui exprime correctement certaines expériences dont la nature exacte est aussi peu spécifiée que la forme de leur expression est stéréotypée. Cet état de fait est suggéré par une comparaison entre la plupart de ces comptes-rendus partiels et les comptes rendus, moins nombreux, publiés intégralement. En effet ces derniers comportent des critiques faites sur le déroulement de la visite ainsi que des

[144] Agnes Gerhards, « Les voyages de la mémoire ça ne sert à rien ? », in Enseigner l'histoire de la Shoah France 1950-2010. *Revue d'histoire de la Shoah*, op. cit..

erreurs d'interprétation ou des confusions. Le hasard peut jouer, mais la différence est suffisamment systématique pour pouvoir être considérée comme significative.

> « Cette visite fut trop abstraite à mon goût, car il y a un paradoxe important entre savoir et voir les choses. Je savais les choses mais je n'arrivais pas à me les imaginer, et les commentaires de la guide n'étaient pas assez violents, assez choquants, assez crus pour que je puisse arriver à imaginer et compatir avec ces millions de victimes... Malheureusement la guide est allée vraiment trop vite et ne parlait pas assez fort (comme dans la visite précédente d'ailleurs), ce qui fait que nous n'avons même pas entendu la moitié des explications... ». (Camille pour Birkenau puis pour Auschwitz 1, Lycée Pierre Beghin à Moirans).
>
> « Ce qui m'a marqué le plus dans Auschwitz I, c'est la maison d' Himmler implantée juste devant ce camps de la mort, dans laquelle il vivait avec sa femme et ses cinq enfants. ». (Stéphanie, lycée Joliot Curie, Aubagne).

Dans tous les cas, sans la possibilité de reprendre avec un participant la description de sa visite, une interrogation essentielle reste sans réponse. En effet comment savoir si un texte était limité en longueur et imposait de ce fait juste l'exposé du plus important bien que les souvenirs soient plus étendus, ou bien si les autres éléments n'étaient pas suffisamment présents dans le souvenir ? Malgré les limites de ces récits à la fois au niveau de la détermination de la nature de l'expérience et de son ancrage dans le site visite, si des commentateurs émettent un jugement sur le bienfait de ces visites, ils ne se fondent que sur ces données disponibles et sur leurs impressions. C'est le cas aussi bien des enseignants qui les estiment positives[145] que de ceux qui les dénoncent. L'un de ces derniers se fonde explicitement sur les récits de visite pour appuyer son point de vue : « Plusieurs récits d'élèves de retour d'un voyage à Auschwitz-Birkenau illustrent le fait que la visualisation d'éléments concrets de l'extermination élude toute capacité analytique en les plongeant dans la sidération ou l'indignation devenues les moments mémorables de cette expérience dont la courte durée (24 heures aller-retour) accentue souvent le caractère irréel. »[146].

b. La méthode de l'étude de cas

Une épistémologie réaliste Pour comprendre ce que les participants veulent dire

---

[145] Agnes Gerhards, *ibid*..

[146] Barbara Lefebvre, « L'enseignement de l'histoire de la Shoah dans le secondaire : bilan et perspectives », in Enseigner l'histoire de la Shoah France 1950-2010, *ibid.* ; Voir aussi Georges Bensoussan et Sophie Ernst, historiens, réfléchissent à l'enseignement de la Shoah, Interview par le journal *Libération*, 24 Mars 2011.

il faut mener des entretiens permettant une parole à la fois plus élaborée et plus directe. Au delà du fait de mener des entretiens, leur déroulement doit être précisé. Il faut écouter comment les visiteurs parlent de leur expérience particulière, ce qui implique deux conséquences méthodologiques : faire des entretiens où l'expérience étudiée peut être dite et faire une étude de cas. L'expérience sémiotisée phénoménologique est toujours celle d'individus particuliers qui l'expriment. En même temps, la définition des conditions *a priori* de leur expérience, qui sont leur point de vue sur ce qu'ils éprouvent, ne peut être donnée que localement sans pouvoir être généralisée au delà d'un ensemble déterminé de cas considérés.

Maurice Halbwachs ne tire pas ces conséquences. Il se situe au niveau théorique de la définition générale de la façon dont les souvenirs se mettent en forme dans des canevas qui définissent l'appartenance à des groupes sociaux. Il ne s'intéresse pas aux conditions de cette mise en forme dans l'activité d'un individu particulier qui réinterprète toujours dans un certain contexte. Il se contente de constater l'activité d'un individu et l'actualisation d'une communauté, sans poser la question pratique de la possibilité de leur définition. Dans son ouvrage sur *La Topographie légendaire des Evangiles et Terre Sainte,* il ne fait que montrer par l'exemple l'aspect potentiellement heuristique de sa théorie. Il y définit l'expérience des Lieux Saints comme la succession de l'expression de ce qui a été éprouvé dans des situations à chaque fois particulières. Celles-ci caractérisent une compréhension propre qui réinvestit et réactualise les compréhensions précédentes. En tant qu'interrogation critique et pratique sur les conditions et les ambitions d'une recherche qualitative, la sociologie de l'étude de cas permet d'expliciter les modalités méthodologiques d'une enquête impliquée par cette conception de l'expérience[147]. Elle s'attache en effet à saisir « la participation de chacun à l'histoire générale, à la formation et la modification des structures portantes de la réalité sociale. »[148].

L'enjeu est alors de décrire la manière dont les acteurs comprennent leur

---

[147] Jacques Hamel, « Défense et illustration de la méthode des études de cas en sociologie et en anthropologie. Quelques notes et rappels », *Cahiers internationaux se sociologie, vol CIV, Figures de la connaisance,* Paris, PUF, janvier-juin 1998 ; Roger Gomm, Martyn Hammersley and Peter Foster, *Case Study Method, Key Issues, Key Texts*, Londres, Sage, 2000 ; Luc Albarello, *Choisir l'étude de cas comme méthode de recherche,* Bruxelles, De Boeck, 2011 ; Robert Yin, *Case Study Research. Design and Methods*, op. cit..

[148] Jacques Revel, « Microstoria », in Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Hoffenstadt, *Historiographie. Concepts et débats,* Paris, Gallimard, 2010, p. 533.

expérience, et non de déduire de ce qu'ils disent. Loin d'être une étude du point de vue du chercheur, l'étude de cas est celle du point de vue des acteurs. L'objectif est de les d'étudier *de l'intérieur*, selon les logiques que ces acteurs activent, et non à partir de leur point de vue extérieur. Le sociologue ne cherche pas à approprier ces logiques pour orienter son regard, mais cherche à rendre compte des dispositions des acteurs. L'expérience est analysée dans la perspective que les acteurs ont sur elle. Le réalisme vise donc les participants de l'enquête, et non ce dont ils font l'expérience ni les conditions dans lesquelles ils la disent. Il s'agit donc de faire un compte-rendu de comptes-rendus. C'est en ce sens que dans une telle enquête, il vaut peut-être mieux parler de participants que d'enquêtés afin de rendre justice à leur activité. Ce n'est pas l'enquêteur qui est actif, puisqu'il ne fait qu'enregistrer le mode selon lequel les participants mettent eux-mêmes en forme leur expérience[149]. Pousser cette logique jusqu'à ses conséquences les plus radicales implique que l'enquêteur doit s'interdire autant que possible d'introduire des notions ou des concepts analytiques autres que ceux utilisés par les agents et qu'il doit s'attacher à comprendre ce que ces agents veulent dire lorsqu'ils les utilisent. Cet usage en fait des notions ou des concepts pertinents pour décrire et modéliser leur vécu. Ainsi il est possible de rapporter leur propre modélisation de leur expérience. Même si d'autres termes pourraient sembler être plus précis, les utiliser signifierait subsumer la parole des agents sous des catégories qui sont celles du chercheur.

Il n'est pas question de nier que le sociologue ou plus généralement le chercheur présente ces vécus selon son propre point de vue et ses propres cadres et catégories d'analyses. L'enjeu n'est pas de paraphraser les acteurs. Il y a toujours une objectivation qui est au minimum comme une clarification des perspectives utilisées par les acteurs. L'explicitation est bien exposée selon une logique semblant au chercheur la plus à même d'en rendre compte. Toute description est déjà l'imposition d'un schéma d'intelligibilité. Elle met de l'ordre dans les observations en synthétisant, formulant, classant et articulant en fonction à la fois de ce qui semble le plus pertinent pour rendre intelligible ce qui est décrit et ce qui est le plus significatif pour l'observateur. Le chercheur adopte une position de rationalisation formelle au sens où il comprend et décrit rationnellement ce qui lui est dit et explicite les conditions *a priori* de l'expérience qui ne le sont pas toujours.

---

[149] Kaufmann Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 2011.

Néanmoins, il doit renoncer à leur prêter une signification dans d'autres cadres que ceux apparaissant comme immanents dans la forme dont les acteurs sémiotisent leur expérience. Il ne faut pas subsumer les catégories immanentes que ceux-ci utilisent. Il doit rendre compte de leurs vécus au lieu de les corriger en les réinscrivant dans des structures objectives. Les catégories utilisées par les chercheurs ne servent qu'à organiser des interprétations constatées. L'étude de cas reprend l'affirmation de la sociologie phénoménologique selon laquelle « la sauvegarde du point de vue subjectif est la seule garantie (cependant insuffisante) que le monde de la réalité sociale ne verra pas substituer un monde fictif inexistant construit par l'observateur scientifique »[150].

Définir un site Cette attention au vécu subjectif implique de faire des études locales : « Mise en oeuvre à petite échelle, elle rend souvent possible une reconstitution du vécu inaccessible aux autres approches historiographiques. Elle se propose d'autre part de repérer les structures invisibles selon lesquelles ce vécu est articulé. » [151]. Cela ne signifie pas renoncer à définir des structures susceptibles d'informer normativement les pratiques et les conduites des agents.

Chaque entretien donnant une certaine actualisation particulière des conditions *a priori* de l'expérience, il est alors possible de spécifier ces conditions. Carlo Ginzburg et Carlo Poni les considèrent comme des « *exceptionnalités normales* ». Ce concept proposé par la micro-histoire a pour première fonction de rendre compte de congruences entre différents cas autorisant à élaborer une structure sociale qui les intègre. Sa deuxième fonction rend compte de leur irréductibilité propre interdisant toute réduction à cette structure. Les singularités sont ainsi prises en compte sans prétendre à une représentativité. Á la fois elles sont considérées comme échappant à la norme et s'inscrivant dans la norme. En effet elles échappent à la norme car tout individu a un comportement propre, et elles s'y inscrivent aussi puisqu'elles sont celles d'individus entrant dans la norme statistique de leurs groupes sociaux. Une telle pratique passe par le postulat d'un groupe social composé d'une multitudes d'exceptionnalités normales, qui bien qu'exceptionnelles et propres n'en sont pas moins normales, c'est-à-dire se situant dans une série dont des caractéristiques peuvent être déterminées.

---

[150] Alfred Schütz, *On Phenomenology and Social Relations*, Chicago et Londres, The Chicago University Press, 1970, p. 271.
[151] Carlo Ginzburg et Carlo Poni, « La micro-histoire », *Le débat, 17, décembre 1981*, Paris, Gallimard, p. 135.

Les analyses tirées d'un cas ne valent que de manière limitée pour l'ensemble des acteurs ayant accordé un entretien. Dans ce cadre théorique, l'expérience de visite ne peut être étudiée que dans une étude de cas circonstanciée. Les contextes physiques, personnels et sociaux permettraient alors de fixer l'extension du site où un point de vue est observé et donc de définir le champ de pertinence des résultats obtenus dans une étude de cas. L'étendue de l'expérience est ainsi spécifiée par son objet. L'objet que les sociologues de l'étude de cas nomment un site est ainsi caractérisé: il est un contexte circonscrit correspondant à une unité à l'intérieur de laquelle un phénomène est observé. Dans la mesure où ce phénomène est plus le produit d'une actualisation de la part d'acteurs que de déterminations de ses conditions objectives, ce qui structure une expérience n'est pas exactement reproductible. Les conditions idéologiques ou le point de vue observé de manière immanente à partir d'un nombre restreint d'entretiens ne peuvent donc être généralisés tels quels.

La généralisation analytique Pour que l'expérience définie dans ces limites puisse être à son tour considérée comme une « exceptionnalité normale », il faudrait étendre les conditions physiques, personnelles et sociales qui caractérisent le site et mener d'autres enquêtes. Or, si l'actualisation d'un point de vue idéologique n'est pas déterminée par ses conditions objectives, comme le permet de conclure un cadre théorique halbwachsien, alors il n'est pas possible de définir le site comme représentatif en fonction de ces variables. La question se pose alors de la pertinence sociologique d'une telle entreprise, dans la mesure où elle ne permet pas de généralisation. Elle peut être en effet perçue comme n'étant qu'un produit linguistique d'individus abstraits de toutes structures sociales objectives[152].

Pour répondre à cette critique, il est possible de considérer une généralisation analytique, où les résultats obtenus sur un site sont évalués en tant que « proposition théorique »[153]. Le résultat est disponible pour aider à formuler des propositions qui pourront éventuellement être utilisées pour rendre intelligibles d'autres cas et ainsi étendre le site. Une telle conception ouvre ainsi une possibilité d'utiliser les résultats d'une étude de cas sous forme de cadre théorique dans une variété d'autres situations particulières : pour d'autres cas ou à une autre échelle. Si un site détermine une situation

---

[152] Jean-Pierre Durand et Robert Weill, « L'interactionnisme et l'ethnométhodologie », in *Sociologie contemporaine*, Vigot, Paris, 1997, p. 243-260.
[153] Robert Yin, *Case Study Research. Design and Methods*, op. cit., p. 10, 21.

ou une population particulière, les conclusions tirées le sont pour être utilisées dans des situations ou sur des populations plus larges. La généralisation n'est pas supposée, mais proposée comme une hypothèse. Celle-ci pourra alors être confirmée, non au sens poppérien en mettant à l'épreuve les résultats obtenus sur un site dans un autre, mais en comparant les résultats obtenus sur plusieurs sites. Si la définition des conditions *a priori* d'une expérience se modifie en étant étudiée sur un tel site multiple, ces conditions n'en deviennent pas pour autant des lois sociales.

Dans ces limites une étude de cas peut être utile comme évaluation[154]. Elle ne permet pas de confirmer ou d'infirmer l'efficacité d'un programme à grande échelle, mais l'analyse des sites particuliers dit quelque chose de la situation générale en révélant des possibilités qu'elle peut prendre. L'enjeu d'une évaluation ne serait alors pas de déterminer la validité d'un programme ou du fonctionnement d'un dispositif général à partir d'études de cas, mais d'évaluer des expériences.

c. Faire des entretiens

Faire des entretiens La question se pose alors de la manière de recueillir des données sur cette expérience dont il faut rendre compte. Il faut une méthode pour rendre accessible l'expérience du point de vue du sujet tout en permettant de l'approcher d'une manière suffisamment fine et précise pour que l'intimité puisse ressortir. En tant qu'elle se réalise dans sa sémiotisation, l'expérience ne peut être approchée ni par l'observation des comportements, ni par la déduction de ce qu'elle a été à partir de ce qui en est dit après coup. En effet les comportements ne valent que dans la mesure où ils sont compris d'une certaine façon, et la déduction à partir de ce qui en est dit après coup n'est qu'une reconstitution suspendant ce qui a été éprouvé. La définition de l'expérience comme sémiotique et phénoménologique implique donc deux obligations. En tant que sémiotisation, elle implique d'écouter la forme de son expression par les acteurs. En tant que phénoménologique, elle implique qu'elle ne peut-être comprise qu'en tant que disposition dont les acteurs la comprennent. Ces deux obligations induisent l'emploie

[154] Janet Schofield, « Increasing the generalizability of qualitative research », in Roger Gomm, Martin Hammersley et Peter Foster, *Case Study Method. Key Issues, Key Texts*, 2000, op. cit., p. 84-88.

d'une méthodologie subjectiviste telle que l'envisage le sociologue Robert Yin[155] : l'essentiel est l'élaboration des visiteurs et l'attention au moyen avec lequel ils donnent du sens à ce qu'ils ont vécu pour en faire leur propre expérience. L'intérêt se porte prioritairement sur l'activité de formulation et d'élaboration qu'ils réalisent lorsqu'ils sont amenés à en parler. Il faut donc faire des entretiens.

A l'aide de la formulation donnée par les acteurs eux-mêmes, il est alors possible de percevoir la façon dont ils comprennent et présentent leurs actions et situations. Le cas est alors la situation en tant qu'expérience et non la situation elle-même. L'entretien a d'abord pour fonction de reconstruire le sens subjectif et non de tester des réponses ou des cadres d'analyses prédéterminés. Il se différencie donc d'une enquête effectuée à partir de questionnaires qui impliquent la détermination de questions de recherche prédéfinies – par exemple évaluer la réalisation d'objectifs identifiés en amont : « dans l'entretien, c'est surtout la personne interrogée qui est maîtresse de ce choix, alors que dans le questionnaire, l'individu qui répond le fait dans un cadre fixé à l'avance par le spécialiste »[156].

Un entretien permet de produire des données sur l'expérience sémiotisée et non sur ce qui a été éprouvé. La tournure du dire de l'expérience a sa valeur en elle même et non en tant qu'elle permettrait d'approcher ce qui a été éprouvé. Contre une démarche cognitiviste, l'étude de l'expérience ne vise pas à retrouver ce qui a été vécu durant la visite à travers le récit qu'en font les acteurs. Dans la perspective de Maurice Halbwachs, il n'est d'ailleurs pas possible de revenir à l'expérience originaire à partir de sa manifestation.

Si la méthodologie des entretiens s'impose par rapport à d'autres méthodes, c'est donc en raison de la nature particulière des conditions *a priori* de l'expérience qu'il s'agit d'analyser dans la perspective de Maurice Halbwachs. La manière dont les acteurs agissent est également une forme de sémiotisation. Dans le champ de la muséologie, Eliséo Véron et Martine Levasseur estiment que l'observation du comportement des visiteurs permet au chercheur de saisir leurs intentions et d'en comprendre la signification en acte car « observer un comportement, c'est lui attribuer un sens, déceler une intention, percevoir une logique : la perception la plus fugace d'une

---

[155] Robert Yin, *Case Study Research: Design and Methods*, op. cit., p. 15.
[156] François de Singly, *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Nathan-université, 1993.

conduite est imbibée de signification »[157]. Il s'agit d'une description par laquelle le chercheur rend signifiant le comportement des visiteurs en ayant préalablement défini l'ensemble de ce qui fait sens. Chaque mouvement est interprété comme une stratégie. Une telle méthode permet bien d'observer par exemple le fonctionnement effectif des interactions sociales. Cependant, les visiteurs n'élaborent pas de telles stratégies mais font des actions qu'ils jugent le mieux convenir dans une situation telle qu'elle est vécue et expérimentée. Elles ont un sens subjectif pour eux qui ne peut être objectivement observé de l'extérieur. L'étude de cas, en ce sens, ne se confond pas avec l'observation participante.

Faire dire son intimité Ce cadre méthodologique implique que les participants à l'enquête doivent dire non seulement ce qu'ils ont fait pendant la visite et ce dont ils se souviennent, mais plus intimement la manière dont ils ont vécu cette expérience et dont ils la vivent au moment où ils s'en souviennent. Renoncer prétendre savoir mieux que l'autre ce qu'il vit implique de demander aux participants d'élaborer leurs souvenirs afin de percer le secret de leur intimité qu'on leur demande d'expliciter. Deux difficultés se posent alors : permettre ou donner envie de parler et traduire ce qui a été éprouvé en le sémiotisant de la meilleure manière possible.

Ces difficultés sont accentuées lorsqu'il s'agit de dire une expérience comme celle d'une visite à Auschwitz-Birkenau. D'un côté, si elle n'est pas nécessairement traumatique, elle est un moment exceptionnel particulièrement marquant et associé à des ressentis très forts. Le vécu d'une telle visite échappe au sens commun qui est celui dans lequel ils se souviennent de leurs expériences quotidiennes. Il s'agit d'une rupture marquée à la fois par l'expérience faite et par le déplacement spatial qui lui est consubstantiel. Ce qui passe pendant la visite d'Auschwitz est de ce point de vue ce qu'Emmanuelle Danblon nomme un « événement atopos » représentant un danger pour la continuité de compréhension de l'expérience quotidienne. C'es ce qui explique la difficulté à dire exactement ce qui a été vécu et par conséquence pose les limites de cette expression dont le sens ne peut se borner à celui littéral des connotations et des dénotations habituelles : « À ce propos, nous avons pu constater que plus une expérience présente un caractère exceptionnel, plus elle est a priori rétive à la catégorisation, et sera par conséquent ressenti comme ineffable en proportion. Dans ce

[157] Eliseo Véron et Martine Levasseur, *L'espace, le corps, le sens : ethnographie d'une exposition : "Vacances en France"*, op. cit., p. 62.

cas, la procédure de normalisation doit faire appel à la fonction cognitive du comme si […]. Une procédure spéciale s'opère lorsque l'événement dont il faut rendre compte présente une atopie telle qu'elle ne semble réductible aucune catégorisation. Les cadres cognitifs et sociaux apparaissant a priori inadapté à une telle disproportion, une menace pèse sur la rationalité ; ce qui se traduit par un sentiment d'ineffabilité ou plus largement par un sentiment d'incapacité à rendre compte de l'événement » [158].

De manière corollaire, les « courants de mémoires » qui sont actualisés pour mettre en forme ce vécu ne sont pas quotidiennement mobilisés, de sorte qu'il peut être difficile de trouver les mots justes pour exprimer ce qui a été éprouvé. Techniquement, le dispositif mis en place pour les entretiens doit prendre en compte cette double situation. L'enquêteur n'est pas simplement celui qui pose des questions, mais avant tout celui qui établit un espace-temps relationnel particulier et adapté à chaque participant, où ce dernier va pouvoir parler librement et jouer ses représentations sociales et langagières. L'ethnométhodologie et la sociologie de l'étude de cas insistent toutes deux en ce sens sur le fait que cette relation doit se fonder sur la bienveillance de l'enquêteur. A partir de là, celui-ci doit mettre en place des techniques permettant de la manifester.

La bienveillance Être bienveillant signifie que le chercheur ne doit pas apporter ses convictions, mais accepter de s'immerger dans la logique du répondant sans manifester ni sympathie, ni antipathie par rapport au discours exprimé par celui-ci, tout en se plaçant dans une position de communication en étant attentif et concerné par son vécu[159]. La bienveillance est le corollaire de l'attention à l'expérience vécue et du refus du chercheur d'être dans la position de posséder un savoir que n'auraient pas les participants. D'un côté, il est intéressé par ce qui est réellement vécu intimement et non seulement par les activités sociales objectives. En même temps, il ne juge pas ce qui lui est dit puisqu'il se contente d'en faire le compte-rendu.

En plus de ce fondement épistémologique, cette bienveillance a une double utilité éthique et méthodologique : elle permet d'assurer au participant un certain respect de sa parole, et dans la mesure où il a cette assurance, de lui permettre de parler.

---

[158] Emmanuelle Danblon, *Rhétorique et rationalité*, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 2002, p. 190, 237.

[159] Patricia Paperman, « Indifférence, neutralité, engagement », in Albert Ogien, Louis Quéré et Michel de Fornel (dirs.), Colloque de Cerisy, *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, op. cit..

Elle agit donc également comme une nécessité technique pour recueillir des données[160]. Cette absence de jugement permet de produire une relation particulière, différente des relations sociales dans lesquelles les participants sont quotidiennement engagés. Dans leur vie quotidienne, ils sont pris dans des relations pouvant rendre difficile l'expression de leur vécu intime. Soit leurs interlocuteurs n'ont pas d'intérêt pour cette dimension et s'intéressent à eux de manière superficielle, soit ils sont reconnus comme ayant des attentes spécifiques qui conditionnent alors ce qui peut être raconté. Une relation et une pratique du langage différente de celles où ils sont engagés quotidiennement doit se mettre en place, car ils ont pu souvent y constater les contraintes pesant sur leur désir de s'exprimer.

Le moment de l'enquête se caractérise ainsi par un intérêt réel pour leur vécu intime qui n'est pas toujours présent dans les interactions quotidiennes. Dans le cas particulier d'une enquête faite auprès d'adolescents, il s'est agit de sortir des rapports fondés sur un lien affectif ou un lien d'autorité structurant leur rapport aux adultes. En effet ils n'ont pas réussi jusqu' à l'entretien à parler de leur expérience avec de telles personnes. Les participants ne doivent pas y sentir la pression sociale qui contraint leur parole même lorsque leurs interlocuteurs sont intéressés par leur expérience intime. Tout échange a en effet lieu dans un rapport où certaines choses sont attendues et où d'autres sont condamnées. Se sachant surveiller, les individus contrôlent leur expression. Il ne s'agit pas alors de dire qu'un conformisme social altéré nécessairement la sincérité de la sémiotisation de l'expérience, mais que le choix de sa mise en forme, et donc de ce qui peut ou non apparaître dans cette forme donnée, dépend de l'interaction entre les interlocuteurs et non du choix du participant. Une telle situation peut avoir lieu dans un entretien et correspond à un « effet de prestige »[161]. Cette situation se produit lorsque les participants se sentent en insécurité et y réagissent alors diversement. Soit les visiteurs décrivent leur expérience de manière stéréotypée de telle sorte que les données recueillies ne permettent pas de rendre compte de leur vécu intime véritable, soit ils se refusent à décrire une expérience qu'ils ne jugent pas correcte, soit ils ne parviennent pas à l'élaborer explicitement.

---

[160] Ian Kekman, « Responsive evaluation in museum education », in Eileen Hopper-Greenhill, *Museum, Media, Message*, op. cit., p. 206.
[161] Jean-Louis Loubet del Bayle, *Initiation aux méthodes des sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 57.

La bienveillance doit permettre à l'enquêteur d'éviter une telle situation en se plaçant du point de vue du participant et l'encourager à s'exprimer selon les formes *a priori* qui sont les siennes. La mise en place de circonstances appropriées est en ce sens essentielle, surtout dans le cas de travail avec des scolaires ayant tendance à reproduire l'attente qu'ils imaginent ou savent être celle de l'enseignant ayant initié la visite[162]. Les questions ne doivent pas être perçues comme un acte de surveillance ou un test vérifiant l'attention pendant la visite. L'indépendance du chercheur vis-à-vis de toute institution ayant autorité, ainsi que la confiance des participants envers lui sont essentielles. L'enquêteur s'intéressant à l'expérience au sens phénoménologique, doit adopter lui-même l'attitude de suspension du jugement des phénoménologues : indépendamment de ce qu'il pense de ce qui est dit, il adopte ce point de vue pendant le temps de l'entretien.

Organisation des entretiens Il ne suffit cependant pas d'adopter un tel point de vue. L'enquêteur doit également mettre en place un ensemble de pratiques où cette attitude se manifeste, afin qu'elle soit reconnue par chaque participant. L'organisation même de l'entretien doit encourager les participants à dire leur intimité. Ils doivent percevoir cet encouragement plus concrètement que dans une affirmation proférée par l'enquêteur et inscrite dans l'autorisation officielle à utiliser leurs paroles. C'est en partie pour cette raison qu'une enquête se faisant immédiatement après la visite peut paraître insatisfaisante pour comprendre comment s'y produisent des significations pour le visiteur. La spontanéité des réponses obtenues a pour prix l'impossibilité de mettre en place un tel dispositif[163]. Le problème n'est pas tant la proximité avec ce qui a été éprouvé que le peu de temps qu'il est alors possible de consacrer à chaque participant, si l'ambition est simplement de les faire tous parler dans un temps réduit à la fin de la visite. Or, l'établissement d'une relation permettant de dire son intimité demande du temps.

Au niveau des conditions de l'entretien, ce déploiement passe par le fait de montrer explicitement que le participant est compris. C'est dans cette mesure que, même si l'enquête sur l'expérience de visite est fondée sur des entretiens après-coup, il est nécessaire d'avoir participé à la visite avec le groupe constituant le site étudié. Ainsi les participants peuvent supposer *a priori* que ce qu'ils ont vécu a été partagé et donc ne

---

[162] Ian Kekman, « Responsive evaluation in museum education », in Eileen Hopper-Greenhill, *Museum, Media, Message*, op. cit.,p. 199.
[163] Ian Kekman, « Responsive evaluation in museum education », in *ibid.*, p. 200.

sera pas jugé. De plus, au moment de l'entretien, un ensemble de rituels propres à chaque situation est mis en place[164]. Ces rituels introduisent les participants dans ces espace-temps particuliers marqués par la bienveillance. Ils sont constitués d'ensemble de gestes, d'attitudes, d'échanges verbaux et non verbaux, ainsi que du fait de s'installer en un sens dans un certain lieu dont la fonction est de proposer une nouvelle configuration relationnelle. L'enjeu est de mettre dans une certaine disposition à travers un rapport personnel inédit pour les participants.

Entretient composite Un des moyens pour aider ou induire l'expression lorsqu'elle est difficile est de reprendre le récit dans plusieurs entretiens successifs. Ils reprennent les étapes de la méthode de l'entretien composite définir par Alain Mouchet, Pierre Vermersch, et Daniel Bouthier en la complexifiant[165]. Si elle est définie pour étudier un tout autre objet, cette méthode est en effet adaptée à l'étude d'une expérience dans la mesure où elle se fonde sur l'idée selon laquelle le sujet est le seul à avoir directement accès à son expérience et à pouvoir l'énoncer, de sorte qu'il faut donc rendre compte de ce qu'il en dit. Alain Mouchet, Pierre Vermersch, et Daniel Bouthier considèrent trois étapes successives : un entretien semi-dirigé général, un rappel stimulé de ce dont il a été fait l'expérience à partir de la projection d'une vidéo et un entretien d'explicitation à partir de ce rappel.

L'entretien semi-dirigé est un moyen d'accéder aux conceptions de la personne interrogée et de valoriser son point de vue en rendant son expérience intelligible de son propre point de vue[166]. Il vise la description du vécu singulier par un point de vue en première personne à partir d'un acte réfléchissant par lequel l'individu élabore son expérience subjective : « Cette méthode d'entretien permet de déplier l'implicite, de mettre à jour les savoirs d'action, les connaissances tacites. »[167]. Ce niveau de description est rarement recherché et atteint dans les autres techniques d'entretiens. Pourtant, c'est celui qui permet d'élucider la logique de l'expérience. Plutôt que de suivre un guide d'entretien, la discussion se déroule donc en fonction de ce que disent les participants et les seules interventions de l'enquêteur consistent à demander

---

[164] Jean-Claude Kaufmann, « La conduite d'entretien », in *L'entretien compréhensif*, op. cit..
[165] Alain Mouchet, Pierre Vermersch et Daniel Bouthier, « Méthodologie d'accès à l'expérience subjective : entretien composite et vidéo », *Savoirs*, 27, 2011, p. 85-105
[166] Pierre Vermersch, « Conscience directe et conscience réfléchie », *Expliciter*, 39, 2001.
Pierre Vermersch, « De l'explicitation au point de vue en première personne », *Impulsions*, 3, 2002.
[167] Alain Mouchet, Pierre Vermersch et Daniel Bouthier, « Méthodologie d'accès à l'expérience subjective : entretien composite et vidéo », *Savoirs*, 27, 2011, p. 87.

l'explicitation de certains points. Non seulement le cours de l'entretien n'est pas orienté par des questions trop précises, mais de plus la formulation de ce qui est dit n'est pas orientée par le point de vue ou les termes utilisés. Cela implique de ne pas expliciter ce qu'ils veulent dire à leur place ni de leur proposer des formulations possibles pour ce qu'ils ne parviennent pas à élaborer. Il est possible de guider le sujet dans l'exploration de son vécu subjectif, par un accompagnement qui n'induit pas le contenu de la description ni oriente la visée mais demande des explicitations.

Lors de la première étape définie par Alain Mouchet, Pierre Vermersch, et Daniel Bouthier, il s'agit d'une conversation générale permettant à la fois d'instaurer un climat de confiance et d'obtenir des données générales permettant de contextualiser ce qui sera dit lors de la troisième étape. La seconde étape permet de faire se rappeler l'expérience qui est au cœur de l'étude[168]. C'est à partir de là qu'un second entretien compréhensif ayant lieu sous forme conversationnelle de déroule : il permet d'explorer les moments importants alors repérés afin de faire décrire l'action pour lui donner une dimension réfléchie[169]. Le participant développe son vécu des actions singulières qui lui sont rappelées de sorte qu'il parle depuis une « position de parole incarnée ».

La première complexification de ce modèle vient de la durée de l'entretien. Alain Mouchet, Pierre Vermersch, et Daniel Bouthier font les trois étapes à la suite dans la mesure où chacune dure environ quinze minutes. Or une telle durée ne permet pas de réaliser les objectifs des entretiens. Le fait de ne pas guider l'entretien autrement qu'en demandant des explicitations de ce qui est dit implique une durée relativement importante. Par rapport à l'objet étudié par Alain Mouchet, Pierre Vermersch, et Daniel Bouthier, le fait de considérer l'ensemble d'une visite se déroulant sur une journée entière et non une action particulière comme pendant un match dont la durée est limitée, justifie cette extension temporelle.

L'objectif est d'encourager l'élaboration d'une forme qui soit à la fois la plus libre possible et la plus proche de ce que les participants veulent dire. Aussi il est souhaitable que l'organisation de l'entretien se fasse de façon non contraignante, sur un temps relativement long en laissant la parole libre dans une conversation. Il s'agit de

---

[168] François Tonchon, « Rappel stimulé, objectivation clinique, réflexion partagée. Fondements méthodologiques et applications pratiques de la rétroaction vidéo en recherche et en formation », *Revue des sciences de l'éducation*, 22, 1996.
[169] Pierre Vermersch, *L'entretien d'explicitation*, Paris, ESF, 2008.

permettre et d'appeler à redire et à reformuler. À chaque détour et retour l'engagement est différent et quelque chose de différent se dit, ou plus exactement est dit de manière active par les participants qui le mettent puis le remettent en forme. Les entretiens se font alors sur plusieurs semaines afin que chaque rencontre puisse être l'occasion d'une nouvelle élaboration reprenant et non simplement continuant la précédente. Chacune se fait dans une perspective différente afin d'encourager une pluralité de traductions sémiotisées de ce qui a été éprouvé. Les participants sont conduits à se réinscrire à chaque fois dans une relation particulière qui se reconstruit au fur et à mesure, ainsi qu'à redire leur expérience plusieurs fois à des niveaux et dans des contextes différents. L'objectif n'est pas de reconstituer ce que l'historien Paul Veyne nomme un géométral pouvant être retrouvé à partir de l'intégration des différents points de vue sur lui[170]. A chaque fois les participants de l'enquête reformulent leurs propos sans se rapprocher asymptotiquement de l'expression adéquate de ce qu'ils ont éprouvé. Ils peuvent au mieux l'encadrer comme dans la technique des séries de suites convergentes ou de polygones circonscrits. Les formes restent différentes, mais elles convergent vers un point aveugle, que même de manière idéale, elles ne peuvent rejoindre. Cet ensemble de formes approchant de multiples façons ce qui a été éprouvé sont les souvenirs élaborés qui constituent les données de l'enquête.

Pendant le premier moment de l'entretien semi-directif, il peut alors être demandé successivement aux participants de dire comment la visite a été racontée avant l'entretien, ce qui a poussé à faire cette visite et ce qui reste de ces attentes, et enfin la manière dont ils se souviennent de cette visite. Cette pratique se joue également pendant l'entretien d'explicitation. Elle induit une seconde complexification à l'intérieur de l'articulation entre le rappel de l'expérience et l'entretien d'explicitation. La visite est refaite virtuellement à partir des propres photographies des participants puis de photographies autres suivant la progression de la visite. Ces deux dernières perspectives ne sont pas un moyen de retrouver ce qui a été éprouvé sur le site mais de raviver des éléments mis en forme dans des souvenirs pour être dits . Les images jouent le rôle de « substitues photographiques »[171] qui ont pour le participant une fonction similaire à celle qu'elle peut avoir pour un ethnologue les utilisant pour découvrir à la fois ce

[170] Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, p. 41.
[171] Cécile Tardy, *Représentations documentaires de l'exposition*. Paris, Éd.Hermann, 2012.

qu'avait pas vu la première fois et surtout ce qu'il avait perçu sans le remarquer de sorte qu'il repère de manière plus précise sa propre expérience du terrain.

D'un côté les deux derrières étapes définies par Alain Mouchet, Pierre Vermersch, et Daniel Bouthier sont fondues en une pour faire un entretien d'explicitation topographique : les participants explicitent leur expérience à partir des images tout en les regardant. La séparation de ces deux moments est justifiée par Alain Mouchet, Pierre Vermersch, et Daniel Bouthier par la volonté de ne retenir que ce qui constitue une description du vécu de référence et non une reconstruction intellectuelle a posteriori au moment de l'entretien. Ils font une différence entre le fait de revivre un moment passé et sa reconstitution à partir d'un savoir sans lien avec un vécu particulier. Ils postulent à partir de là, sans véritablement le justifier, que le fait de commenter les images en direct provoquerait une tendance à développer des commentaires explicatifs ou une réflexion plutôt que du rappel. Quoi qu'il ne soit, lorsque l'enjeu est d'étudier la manière de raconter et non de retrouver ce qui a été éprouvé, ce qui est une difficulté pour Alain Mouchet, Pierre Vermersch et Daniel Bouthier est parfaitement assumé.

En même temps, l'entretien se fait en deux partie à partir des photographies prises par les visiteurs eux-mêmes et à partir de prises de vues de ce qui est visité reproduisant les différents moments et points de vue de la visite. Les deux temps étant indépendants, ils sont en quelque sorte deux entretiens différents. Ils sont également plus systématiques dans la mesure où l'ensemble de la visite est ainsi montré au lieu de se concentrer sur quelques actions.

Dans la première situation, les participants commentent des photographies qu'ils ont eux-mêmes prises. L'enquêteur les regarde avec eux et leur demande de les commenter. Cette confrontation avec les photographies prises spontanément se distingue d'autres usages de telles images qui reproduisent la vue subjective des participants. C'est alors que sont identifiés les moments importants qui sont particulièrement explicitée[172]. Lorsque quelque chose lui est montré, le participant peut se rappeler de son expérience à partir des indices fournis sans que celle-ci ne soit véritablement intégrée à son champ d'expérience ou à son bagage. Si une telle façon de mener des entretiens est l'occasion pour les participants de rappeler et d'approfondir

[172] Nadine Faingold, « De moment en moment, le décryptage de sens », *Expliciter*, 42, 2001.

leur expérience, elle ne doit pas être considérée comme permettant de rendre compte de ce que les visiteurs auraient spontanément retenus. Il faut en effet faire avec Paulette Mc Manus la distinction entre le rappel d'une information et un apprentissage[173], et la généraliser à celle entre le rappel d'une expérience et le souvenir de celle-ci. Si cette méthode rejoint par exemple celle de Julianna Priskin[174] dans son étude de l'expérience des aires naturelles, la différence est marquée par l'absence d'une demande explicite faite aux participants de prendre des photographies de ce qui sera important pour eux. Ils ne sont pas mis en condition de participants pendant qu'ils font la visite.

Dans la seconde situation, les participants reçoivent la proposition de mener de manière virtuelle ce que la théoricienne de la communication Claire Oger appelle des entretiens topographiques[175]. Si pour elle, de tels entretiens topographiques doivent avoir lieu dans l'espace évoqué, pour des raisons logistiques ils peuvent être remplacés par des visites virtuelles. L'avantage est d'établir une plus grande distance entre la situation de l'entretien et la visite originalement faite, et donc d'autoriser à se concentrer sur la réélaboration du souvenir plus que sur la reproduction de ce qui a été vécu. Bien que cette pratique ait une portée plus grande dans la mesure où la confrontation avec les photographies est l'occasion d'une conversation au sujet de ce qui a été vécu, elle peut se rapprocher de celle proposant aux participants un cahier de photographies afin d'évaluer les effets des différentes approches sur la reconnaissance des objets et le message de l'exposition[176].

Ethique Les dispositifs montrant en acte la bienveillance de l'enquêteur mettent en place les conditions d'une certaine relation intersubjective dans laquelle les données peuvent être recueillies. Cependant ils ne suffisent pas à la bonne marche de l'entretien. L'enquêteur doit également montrer sa bienveillance dans son attitude et dans ses

---

[173] Paulette McManus, « Memories as indicators of the impact of museum visits », *Museum Management and Curatorship*, 12, 1993, p. 367-380.

[174] Julianna Priskin, *L'Expérience du visiteur dans les aires protégées*, Rapport présenté au Centre de service du Québec – Parcs Canada, Montréal, juin 2005, cit. par Raymond Montpetit et Yves Bergeron, *L'Expérience des visiteurs dans les sites historiques*, op. cit..

[175] Claire Oger, « Recueil de la parole et inscription dans l'espace : l'expérimentation d'entretiens "topographiques" », *Questions de communication*, 16, 2009, p. 229-248.

[176] Annick Meunier, *Le Potentiel éducatif de l'exposition*, Sarrebruck, Editions universitaires européennes, 2011, p.112; voir aussi Karen Wizevich, « Use of annotated floor plan in evaluation », in A A M Commitee on Audience Research and Evaluation, *Curent Trends in Audience Research and Evaluation*, 8, Seattle, 1994.

réactions à ce qui lui est dit[177]. Il est engagé dans une relation corporelle et émotionnelle avec le participants qui s'adresse à lui, d'autant plus explicite et présente lors de l'entretien, que celui-ci se déroule sous la forme d'une conversation et non d'une succession de questions plus ou moins fermées. La confiance ne vient pas seulement de ce qui est conventionnellement défini, elle passe aussi dans la relation par la perception réciproque des corps et des ressentis.

A un premier niveau, la considération de la manière d'être et de s'habiller, de l'âge, de la race, du genre de l'interlocuteur induit un certain degré de connivence ou de défiance *a priori* et est associée à un ensemble de représentations sociales et culturelles. De plus, l'enquêteur a des réactions provoquées par ce qui lui est dit. Même s'il est attentif à rester formellement bienveillant, il peut réagir par exemple à un discours raciste qui entraine sa désapprobation ou être ému face à un participant se mettant à pleurer. Un enquêteur ne se contente pas de réagir passivement en enregistrant ce qui lui est dit. Il a des réactions face à la manière d'être des participants ou face à ce qu'ils disent. Il a des prédispositions à des sentiments vis-à-vis de la personnalité des participants et de ce qu'ils lui racontent. C'est le cas en particulier lorsque le sujet de la recherche le touche personnellement et qu'il peut s'identifier aux visiteurs qui lui parlent. L'enquêteur peut alors développer envers les participants un certain attachement ou une certaine répulsion associés à un ensemble de réactions émotionnelles. La force de ces émotions induit une réaction physique. Des attitudes dénotent ou connoter ainsi des jugements, souvent sans que l'enquêteur ne s'en aperçoive consciemment lui-même.

Sans cette manifestation, ces émotions seraient d'un point de vue scientifique un biais inconscient comme les autres, que ceux qui reprendront le travail de l'enquêteur pourront et devront critiquer et déconstruire pour le situer. A ce niveau, la difficulté est plus scientifique qu'éthique : l'enjeu est d'être attentif à ne pas transformer la parole des participants en fonction de ses jugements personnels. Il se joue au niveau de l'analyse et de l'écriture qui transforment les données en les mettant en ordre en fonction de ce qui semble seyant au chercheur. Il y a donc une implication de l'auteur qui peut induire une

[177] Liz Bondi, « The place of emotions in research: from partitioning emotion and reason to the emotional dynamics of research relationships », in Joyce Davidson, Liz Bondi and Mick Smith (eds), *Emotional Geographies*, op. cit. ; Liz Bondi, « Empathy and identification: conceptual resources for feminist fieldwork », *ACME: International Journal of Critical Geography* 2, 2003, 64-76.

transformation ou un glissement dans la signification. L'émotion induit des effets dans le traitement des données et donc peut provoquer une tendance à surinvestir ou à surestimer l'importance de ce qui marque le chercheur ou de son rapport à la personnalité des participants. Si une question éthique se pose, elle ne se joue pas essentiellement au niveau de la restitution potentielle aux participants.

L'ethnologue R. Ginsberg parle à ce sujet de gestion de contre transfert du chercheur[178] car il y a une question éthique similaire à celle que pose le contre-transfert en psychanalyse. Montrer un jugement positif ou négatif alors qu'un participant révèle son intimité, peut avoir pour conséquence une incapacité future de ce dernier à se livrer. Si l'enquêteur émet des jugements négatifs, il peut être perçu comme trahissant la promesse de bienveillance faite par le dispositif qu'il a mis en place. Cette dernière situation peut avoir comme conséquence de mettre les participants dans des positions de refus ou d'incapacité à parler qui entrainent ainsi l'absence de données utilisables dans son entretien. Si réciproquement l'enquêteur émet des jugements positifs, son intérêt porté aux participants ne doit pas être perçu comme l'instauration d'une relation pouvant être retrouvée avec leur famille ou leurs amis. Dans ce cas, la relation de l'enquête ferait revivre ce qui aurait du être vécu avec les proches ou les intimes qui n'ont pas été à la hauteur de la relation d'amour attendue. L'enquête elle-même se trouve idéalisée comme modèle d'une relation d'attention véritable. L'enjeu est celui de la prolongation de l'investissement pour les participants. Ils peuvent alors réagir en reproduisant transférentiellement la relation à l'enquêteur sur les autres personnes à qui ils pourraient être amenés à parler. Ils en attendent alors le même intérêt que l'enquêteur leur a porté. Dans ce cas, ils seront nécessairement déçus, et cette déception peut déboucher à la fois sur des difficultés relationnelles et sur la peur de sémiotiser ce qui est éprouvé. L'enquêteur doit donc être attentif à ne pas encourager ou entretenir ce qui est en fait une méprise, puisqu'il est plus intéressé par les données qu'il recueille que par la personne du participant. D'un point de vue éthique, Il doit s'assurer que la réception des données n'a pas d'effet pervers pour les participants.

---

[178] Rick Ginsberg, *Ethnographic countertransference: Beneath bias and subjectivity in qualitative research*, Paper presented at the Annual Meeting of the American Educational Research Association, Boston, April 1990, cit. et trad. par Matthew Miles et Michael Huberman, *Analyse des données qualitatives*, Bruxelles, de Boeck, 2e édition, 2013, p. 79.

La difficulté de la position de l'enquêteur face à cette situation vient de l'intérêt possible qu'il aurait à entretenir cette méprise. Il le peut en particulier par la manifestation de jugements positifs, étant données qu'ils sont un moteur poussant les participants à parler. A ce niveau, il doit également être attentif à ne pas faire dire à un participant plus qu'il ne voudrait ou qu'il ne puisse dire. Si les participants ne parvenaient pas à dire leur intimité, ce n'est peut-être pas seulement et pas toujours pour des raisons pouvant en un sens être qualifiées de techniques : le caractère non approprié de la langue ou les conditions sociales de l'échange. Ce peut-être aussi pour des raisons psychiques, en particulier lorsque l'intimité qu'il s'agit de dire est douloureuse ou angoissante. L'enquêteur fait dire des choses qui ont peut-être du mal à se dire car elles ne peuvent être entendues, et une fois qu'elles sont dites, elles pourraient avoir besoin d'être encore reprises au delà de ce que permet la durée de l'entretien. Pour ces deux raisons, l'enquêteur doit au besoin renoncer à obtenir certaines données et même renoncer à poursuivre certains entretiens engagés dans cette voie.

Il doit donc être vigilant sur ses propres sentiments et sur ses propres réactions, et non seulement à ce qu'il fait dire aux participants[179]. L'enjeu n'est pas de faire en sorte de ne plus avoir de sentiments ou d'émotions, ni de parvenir à ne plus les manifester, mais d'y être attentif et de les prendre en compte. En effet ils sont indissociables de la dynamique de l'entretien, aussi bien en entretenant une certaine relation qu'en pouvant potentiellement lui faire avoir des effets pervers.

[179] L'égogéographie pourrait servir de modèle à une telle attention : Yabb Calbérac et Anne Volvey (dir.), « j'égo-géographie », *Géographie et Cultures*, 89/90, Paris, L'Harmattan 2015.

B. Terrain

1. Le contexte de la visite

Introduction.

L'enquête a été menée auprès de 25 élèves de Terminale ayant fait le voyage au Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau le 14 janvier 2015. Ce cas a été déterminé pour des raisons conjoncturelles imposées par le Mémorial de la Shoah. Pour des raisons pratiques, j'ai demandé à la Fondation pour la Mémoire de la Shoah et au Mémorial de la Shoah de me permettre de faire mon enquête avec les participants d'un des voyages qu'ils organisent. Ce moyen était le plus simple pour identifier plusieurs classes participant au même voyage. C'est finalement le Mémorial de la Shoah qui a répondu favorablement a ma demande et a désigné la visite du 14 janvier 2015 en accord avec le rectorat de Basse Normandie. La raison de ce choix n'a pas été motivée. Une telle précision aurait permis de définir les caractéristiques du cas étudié du point de vue de l'organisateur de ce voyage et non de manière extérieure et objective. Cela aurait eu l'avantage de déplacer le champ de pertinence des résultats obtenus, et donc la généralisation analytique qu'il aurait été possible d'en proposer, en le spécifiant du point de vue de l'institution organisatrice. En l'absence de ce point de vue, le fait que le cas ait été ainsi désigné n'est pas une variable pertinente pour en définir l'extension ou la nature.

Outre la définition du contexte physique particulier qu'est Auschwitz-Birkenau, dans la mesure où il s'agit à la fois d'un lieu spécifique et culturellement d'un symbole, cette situation a par contre quatre conséquences qui définissent le cas. Elles tiennent à l'articulation entre l'espace-temps de la visite et celui quotidien du lycée. Elles sont temporelles, personnelles, sociales et relationnelles. Il s'agit respectivement de l'intérêt pour la politique nazie d'extermination articulé à l'histoire scolaire, de l'encadrement par les enseignants et des rapports entre les visiteurs appartenant à des groupes d'affinités déjà constitués.

Si ces éléments déterminent la situation de l'entretien, et donc le contexte de l'enquête, il n'est pas possible d'établir l'influence de ces variables en l'absence d'éléments de comparaison. Quoi qu'il en soit, une problématique spécifique se joue :

celle de l'articulation entre ces différentes dimensions. Elle est inhérente au lieu particulier d'Auschwitz-Birkenau dans la mesure où, comme le dit son directeur Piotr Cywinski, « la perspective change selon que l'on considère Auschwitz-Birkenau comme un site historique, comme un cimetière ou un sanctuaire, comme une institution culturelle ou un centre d'éducation. »[180].

a. Les contextes personnels et sociaux : une visite scolaire

Contexte temporel Indépendamment des caractéristiques propres des visiteurs, cette visite se spécifie par sa temporalité, à la fois au niveau de son rythme intrinsèque et du moment historique où elle a eu lieu. Elle a été organisée sur une journée. Les participants sont partis très tôt le matin de l'aéroport de Caen et sont rentrés chez eux le soir très tard ou le lendemain matin. L'espace-temps de la visite s'inscrit ainsi dans une rupture particulière avec celui quotidien. Le rapport entre les deux est différent de ce qui se joue dans un voyage de plusieurs jours, où à la fois l'éloignement et la contiguïté spatiale sont marqués par le temps du déplacement. Faire l'aller-retour en avion dans la journée implique de se retrouver brutalement dans un espace éloigné sans continuité avec l'espace quotidien. Les participants y sont projetés d'un coup. De plus, le site d'Auschwitz-Birkenau n'est pas articulé avec d'autres éléments comme lors d'un voyage plus large où il serait un site d'une série de lieux à visiter. Le trajet entre la France et la Pologne, ainsi que celui entre l'aéroport de Cracovie et le Musée-Mémorial n'apparaissent pas comme des traversées d'espaces mais comme le passage brusque d'un lieu à l'autre. Pour les accompagnateurs, ces trajets sont l'occasion de donner des informations sur ce qui va être perçu sur le site. Par contre, pour les participants ce temps est essentiellement l'opportunité de dormir ou dans une moindre mesure de parler entre eux d'autre chose que du voyage. Cette situation définit ainsi le cadre d'une expérience singulière de l'espace et du temps où se déroule la visite.

La temporalité a également des implications au niveau de la dynamique de la visite du site. Le temps sur place étant limité, la visite est précisément cadrée. Elle est

[180] Piotr Cywinski, « Auschwitz, site mémoriel au XXIe siècle : réalités, enjeux, questions », in Annette Wieviorka et Piotr Cywinski, Le futur d'Auschwitz. Actes de la journée d'études du 11 mai 2010 Université Paris-I Panthéon-Sorbonne en partenariat avec la Commission « Mémoire et transmission » de la Fondation pour la mémoire de la Shoah, *Les Cahiers Irice*, n° 7, 2011, p. 10.

de plus informationnellemment et émotionnellement dense en raison du peu de temps passé sur place. Les moments où les participants peuvent contempler ce qu'ils perçoivent ou parler de ce qu'ils ont perçu sont limités.

A l'intérieur de ce temps réduit, l'organisation de la visite par le Mémorial de la Shoah définit l'ordre de la visite. Elle commence par Birkenau. En effet, la politique nazie d'extermination y ayant eu lieu, Birkenau est considéré comme en étant son cœur. Auschwitz, visité en second l'après midi, est donc en partie vu de nuit. C'est un aspect inhabituel et spécifique à ce cadre : la visite se finit une fois la nuit tombée, alors que normalement le Musée-Mémorial ferme ses porte avant.

Cette double situation définissant la visite comme se faisant sur une journée et commençant par le camp de Birkenau, est commune à tous les voyages scolaires organisés avec le Mémorial de la Shoah. De manière plus conjoncturelle, la situation du 14 janvier a été spéciale à trois titres. Au niveau climatique, faire la visite en hiver implique des conditions particulières. Si le 14 janvier 2015 a été une journée très clémente où il n'y a pas eu de neige et très peu de vent, l'hiver polonais reste malgré tout relativement froid comparé à celui de Normandie. La saison du voyage a un double effet sur le ressenti des participants : ils sentent le froid et le site a une allure sombre et froide comparée à celle du printemps ou de l'été. En l'occurrence, le site était relativement boueux en l'absence de neige et de températures insuffisantes pour faire geler le sol. Historiquement, la date du 14 janvier 2015 est aussi doublement à proximité temporelle de deux événements. En effet, en aval, elle est proche de la tuerie de Charlie Hebdo du 7 janvier qui a été évoquée durant la visite, et en amont, elle est proche de la cérémonie commémorant la libération du camp le 27 janvier. Or les préparatifs de la cérémonie ont induit des changements significatifs par rapport à la visite-type, ainsi que la présence de journalistes faisant des reportages sur la visite. Ces différents éléments ont donné des conditions de visite particulières.

Contexte personnel À l'intérieur de ce cadre spatio-temporel, la nature scolaire du voyage permet de préciser un certain nombre de caractéristiques propres aux visiteurs Au niveau personnel, le fait de participer à cette journée montre un certain intérêt aussi bien des enseignants que des participants. Les participants ont monté un dossier et ont pris un certain temps pour mener à bien un projet pédagogique dans lequel le voyage se place. À part dans un cas où ils ont eux-mêmes demandé à leur

enseignant de déposer ce dossier, l'initiative a été prise par des enseignants. Aucune contrainte pédagogique ou sociale n'a été imposée à ceux qui se sont portés volontaires pour ce travail. Dans chaque classe, il y a eu des élèves ne désirant pas soit participer au projet et donc ne pas participer au voyage, soit participer au projet mais pas au voyage. Ceux qui l'ont fait ont donc montré un certain intérêt et une certaine motivation. Ces dispositions peuvent être estimées particulièrement présentes chez les volontaires pour participer à l'enquête. Dans chacun de ces lycées ayant participé au voyage, entre six et dix participants ont été volontaires, mais un tiers de ceux qui s'étaient proposés ont finalement renoncé. Ce sont ceux à la fois les plus intéressés par la visite, ayant envi d'en parler et s'estimant capables de mettre des mots sur leur expérience, qui font l'objet de cette étude.

En plus de cette motivation, ils ont reçu un certain nombre de connaissances excédant ce qu'ils ont appris en classe. Celles concernant directement la visite au Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau sont dans une large part communes. Tous ont en effet participé à une préparation proposée par le Mémorial de la Shoah qui a eu lieu au Mémorial de Caen quelques semaines avant la visite. Un rappel succinct de la situation d'Auschwitz-Birkenau leur a alors été fait et ils ont pu entendre le témoignage d'une déportée qui a également accompagné le voyage. Cette rencontre place les différents participants des différentes classes dans un rapport relativement similaire à la politique nazie d'extermination et à leur voyage au Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau. Cela ne signifie pas qu'ils n'ont pas d'autres éléments à leur connaissance excédant ce qui a été donné pendant cette rencontre ni qu'ils en ont tous retenu la même chose, mais qu'elle définit un cadre objectif permettant de fixer un cas ou un site particulier. Au niveau des connaissances préalables, chaque participant a étudié la période en cours d'histoire et a participé au projet pédagogique. Cependant, ces deux éléments sembleraient ne pas être aussi pertinents que les précédents pour spécifier des caractéristiques communes.

D'un côté, au niveau de l'enseignement, à l'intérieur de chaque groupe tous n'ont pas tous eu le même dans la mesure où cette période est traitée en première alors que le voyage concerne essentiellement des classes de terminale. La problématique est similaire pour la classe de seconde où la question a été traitée l'année précédente. Outre les différences en fonction des choix pédagogiques des différents enseignants, ces

connaissances sont relativement lointaines. Lorsque la question leur est directement posée, les participants de l'enquête disent tous, sans exception, qu'ils ne s'en souviennent pas précisément et qu'ils n'en ont retirées que des idées générales et vagues. D'un autre côté, les projets pédagogiques ne concernent pas directement Auschwitz-Birkenau et ne sont pas l'occasion d'une recontextualisation historique de la politique nazie d'extermination. Lorsqu'ils ont lieu avant le voyage, ils en traitent une autre dimension. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une préparation à la visite du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau, mais d'un travail concernant la politique nazie d'extermination dans leur région. Dans les trois classes ayant participé à l'enquête, deux sont dans ce cas : ils ont respectivement étudié la géographie des lieux d'habitation des juifs déportés à Caen, et monté un dossier pour faire reconnaître une personne comme Juste. Dans la troisième classe, le travail a été fait sur la visite elle même, mais sans projet pédagogique particulier pour véritablement préparer la visite.

Pour évaluer l'influence exacte de ces deux situations d'enseignement et du projet pédagogique sur l'expérience de visite, il faudrait soit connaître précisément leur contenu, soit que les participants en parlent explicitement lorsqu'ils racontent leur visite. Or ces données n'ont pas été recueillies. L'objet étant l'expérience phénoménologique de visite et non les effets de l'apprentissage scolaire, la question de ce qui a été appris précédemment n'a pas été posée dans cette perspective. A cette occasion tous les participants ont explicitement dit ne pas se souvenir de leurs cours, et n'avoir rien appris pouvant être mis en rapport avec la visite à Auschwitz-Birkenau pendant les heures consacrées au projet pédagogique. De plus, lorsqu'ils racontent leur visite, aucun ne fait référence à ces moments. Le seul élément contextuel préalable dont la plupart parlent, est la journée de préparation organisée par le Mémorial de la Shoah et plus précisément le témoignage de la rescapée.

Contexte social Cet intérêt n'est pas librement choisi mais orienté par le cadre scolaire. Si tous les participants disent que la politique nazie d'extermination les intéressait, ils avouent également qu'ils n'auraient pas pris d'eux-mêmes l'initiative de creuser cet intérêt. De même, ils disent ne pas avoir fait de recherches particulières préalablement à la visite, par exemple en relisant leurs cours de première. Il est possible de supposer qu'ils l'auraient fait pour une sortie qu'ils auraient d'eux-mêmes choisie. En fait, ils se souviennent que la politique nazie d'extermination est important pour eux

quand leurs enseignants leur en parlent juste avant la visite. Si la visite a pu déclencher un besoin de voir d'autres images et de lire des choses sur la politique nazie d'extermination, cela ne s'est produit qu'après la visite. Ainsi les affirmations des participants de l'enquête sur l'importance de la politique nazie d'extermination pour eux doivent être relativisées et remises dans le contexte scolaire. Comme certains le reconnaissent : c'est parmi tout ce qui a été vu en cours que cet événement particulier les intéresse, et non en lui-même.

Sans s'en tenir à la forme des motivations et des connaissances préalables que les visiteurs apportent avec eux, le cadre scolaire de la visite permet également d'en définir la spécificité au niveau de l'attitude prise pendant la présence sur le site visité. Ils ne sont pas simplement entre amis, ni avec leurs parents. Il ne s'agit pas non plus d'une visite faite dans le cadre plus large de vacances en Pologne, où Auschwitz serait inclus dans une série de lieux de tourisme culturels ou récréatifs. Le fait d'être dans le cadre d'une visite scolaire détermine ainsi un contexte social particulier. Les visiteurs y reconnaissent la fonction historienne du guide au delà de la garantie offerte par son institution, ils sont ainsi dans une disposition d'apprentissage de type scolaire par rapport à ce qui leur est proposé.

En plus d'un guide du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau leur proposant une visite similaire à celle de tous les groupes de visiteurs, chaque groupe bénéficie d'un accompagnateur du Mémorial de la Shoah et de la présence d'un enseignant. Leurs enseignants sont restés relativement effacés par rapports à l'accompagnateur du mémorial de la Shoah et au guide du musée, ils se sont placés dans une attitude de réception et d'écoute en apparence semblable à celle des participants. Cependant, la présence même des enseignants marque le moment de la visite comme parascolaire, de même d'ailleurs que la présence des accompagnateurs du Mémorial de la Shoah qui ont été présentés aux participants dans un cadre scolaire. En un sens, ces accompagnateurs sont dans le prolongement de la figure de savoir et d'autorité de l'enseignant qui en est le garant. Cette situation implique un certain rapport à la discipline et à l'attention pour ce qui leur est dit.

Au niveau disciplinaire, ils respectent des règles habituelles de l'espace scolaire. Le cadre dans lequel ils s'inscrivent est plus rigide que celui d'une visite normale car ils n'ont pas la possibilité de l'arrêter quand ils veulent. Ils sont obligés de suivre

l’ensemble de la journée. Si les participants disent notamment avoir peu ressenti d’ennui et de fatigue qui auraient pu leur donner envie d’arrêter la visite, il n’est pas possible d’évaluer l’impact de la situation scolaire. En effet ils n'évoquent pas le fait d'être un public captif. Ainsi la situation scolaire permet bien de définir une des modalités de la visite, mais elle ne fait pas partie de ce qui en a été subjectivement vécu.

Au niveau du rapport à ce qu’ils ont visité, le fait d’être accompagnés par des enseignants d’histoire les a mis dans une certaine disposition. Plusieurs participants de l’enquête ont dit explicitent que la garantie donnée par l’enseignant donne un poids supplémentaire à l'ensemble des informations données. Sans aller jusqu’à suggérer qu’ils auraient pu remettre en doute la parole des guides et des accompagnateurs du Mémorial de la Shoah, ils trouvent une certaine légitimité à des propos acceptés par l’enseignant reconnu comme figure du savoir légitime. Si cette garantie peut être associée aux guides du Musée-Mémorial d’Auschwitz-Birkenau dans la mesure où il s’agit d’une institution reconnue pour son sérieux et son association avec des historiens et des archéologues, le cadre de la visite scolaire renforce cette dimension. Il ne s'agirait que d’une différence de degré et non de nature. La plupart des participants disent qu’ils font spontanément confiance aux guides. Il n’est cependant pas possible d’établir objectivement l’influence de la situation parascolaire sur cette confiance pour les participants parce qu'ils ne font pas explicitement le lien en l’absence de comparaison avec une visite similaire dans un autre cadre.

Cette situation met les participants dans une disposition d’attention. D’une manière plus générale, s’ils suggèrent qu’ils auraient été intéressés par la visite quel qu'en soit son cadre, celui d’une visite scolaire implique une attention particulière. Le fait d’être dans une visite scolaire organisée par le professeur d’histoire les met également dans une disposition d’apprendre ce qui est transmis pendant la visite. Indépendamment même de l’objet de la visite ils ne sont pas dans un cadre ludique, qu’il soit récréatif ou culturel : il s’agit d’apprendre quelque chose. Il y a un rapport d’attention qui prolonge l'attention scolaire bien qu'elle ne soit pas au même niveau. En effet, tous les participants disent qu’ils ont été particulièrement attentifs, plus que dans le cadre scolaire normal. La visite permet de maximaliser et de rendre efficace cette disposition à être attentif, qui n’est pas toujours pleinement réalisée en classe. Ils font là ce qu’ils ne font pas tous en classe parce qu'ils sont intéressés par la visite. Les visiteurs

ont donc un rapport particulier à ce qui leur est présenté dans la mesure où ils sont dans un cadre scolaire.

Contexte relationnel À l'intérieur de ce cadre, le caractère parascolaire de la visite a également une dimension relationnelle. Elle s'est faite dans un cadre relationnel l'inscrivant dans la continuité de l'espace-temps scolaire. Les participants sont restés entre eux, en fonction de groupes sociaux et affectifs préexistants. Les liens relationnels qui structurent chaque classe ont été préservés : les différentes classes concernées par le projet n'ont pas été mélangées et, à l'intérieur de chaque classe, les participants ont choisi ceux avec qui ils ont fait leur visite.

Les classes concernées par l'étude n'ont pas eu de rapport entre elles, ni pendant le trajet pour aller et revenir au Musée-Mémorial car chaque lycée a disposé d'un bus particulier, ni pendant la visite car les participants ont été répartis en groupes respectant leurs classes d'origine. Durant la journée ces groupes se sont peu croisés. Même lorsqu'ils ont été tous réunis lors de la minute de silence à la fin de la matinée et pendant le déjeuner, ils sont restés groupés par classe et n'ont pas eu d'échange avec les autres. Qu'il y ait eu plusieurs classes n'a donc pas eu d'influence sur la manière dont a été faite la visite : du point de vu des relations entre les visiteurs, tout s'est passé comme si chaque classe avait fait la visite seule.

De plus, la répartition des participants dans les deux groupes issus de chaque classe a été faite de manière spontanée et volontaire au moment de l'arrivée sur le site. De nombreux participants à l'enquête ont d'ailleurs explicitement dit qu'ils avaient fait la visite avec leurs amis. Lorsqu'ils ont parlé de leurs interrelations, ils n'ont évoqué que celles avec ceux dont ils étaient préalablement proches. Au delà du fait de vivre quelque chose de similaire et de partager la même expérience, il est possible que la complicité à la fois postulée et ressentie par les participants soit le résultat de cette situation particulière. Ils incluent l'ensemble de ceux qui ont participé à la journée dans un même groupe social fondé sur le partage objectif de ce moment à partir duquel ils déduisent l'idée d'avoir tous eu une expérience similaire. Or, ceux avec qui ils ont partagé cette expérience sont des personnes qui leur sont *a priori* proches. Cette situation apparaît dans les jugements portés par certains sur des comportements perçus comme déviants et condamnables. Lorsqu'ils en perçoivent pendant la visite à proprement parler ils les excusent car ils connaissent ceux qui les ont et supposent *a*

priori que leurs amis ne peuvent pas penser à mal. D'un autre côté, ceux qu'ils remarquent et n'excusent pas sont le fait soit de personnes envers qui ils avaient au moins de la méfiance, soit de personnes qu'ils ne connaissent pas. Les attitudes condamnables ont été remarquées surtout dans les moments où tous ceux qui sont étrangers aux participants de l'enquête étaient présents, c'est à dire dans les moments où toutes les classes et tous les groupes se retrouvent. Tout se passe comme si, en dehors de ces moments, la visite n'avait pas été faite avec ces personnes.

Cette homogénéité définit le contexte relationnel dans lequel s'inscrivent les participants de l'enquête, d'autant plus que ceux provenant du même lycée appartiennent généralement au même cercle amical et ont donc des affinités. Symétriquement, ceux dont certains participants ont parlé comme ayant eu des comportements déviants lors de la visite n'ont pas souhaité participer à l'enquête. Le groupe des participants à l'enquête ne se veut donc pas représentatif.

Bien qu'elle donne une spécificité de ce contexte, cette cohérence relationnelle n'a pas été évoquée par les participants lorsqu'ils ont raconté leur visite. Ce n'est qu'en réponse à des questions directes sur la façon dont ils en ont parlé entre eux que cette situation a été rapidement mentionnée. Elle n'est pas un élément important de leur souvenir, donc ils n'incluent pas explicitement sa dimension relationnelle en racontant leur visite. Cette situation leur a cependant permis d'être plus à l'aise en se rassurant mutuellement sur leurs propres réactions car ils en reconnaissent les signes chez les autres. Cela a pu les encourager à se laisser aller à leurs ressentis et à leurs pensées sans les censurer pour des raisons de conformisme social, plutôt qu'encourager un conformisme social où chacun aurait été attentif à la perception les autres. En effet, d'un côté ils disent tous avoir parfois osé exprimer des ressentis qu'ils pensaient être en décalage, et d'un autre côté, tous jugent avec bienveillance les réactions de leurs amis qu'ils définissent comme déviantes. Non seulement ils n'ont pas eu peur de les avoir, mais de plus les jugements portés n'ont pas été négatifs dans la mesure où les affinités préalables étaient un garant de leur état d'esprit. Le fait de faire la visite entre amis a donc été un élément positif dans la dynamique de la visite, indépendamment de la forme avec laquelle les participants de l'enquête l'ont reconnu. Ces relations et la dynamique de la visite auraient pu être différentes dans un autre contexte, simplement si la répartition des participants dans les différents groupes ne s'était pas faite en respectant

leurs affinités préalables, en imposant une répartition aléatoire mélangeant les classes les unes avec les autres.

Contexte sociologique Si le cadre scolaire induit ainsi une certaine homogénéité entre les visiteurs, les participants ont des profils sociologiques divers. A un premier niveau, ils appartiennent à une même classe d'âge. Parmi les cinq lycées ayant participé au voyage, un a été éliminé de l'enquête en fonction de ce critère dans la mesure où une classe de seconde participait au voyage alors que les autres classes sont des terminales. Le second lycée éliminé l'a été pour des raisons pratiques. Il s'agit d'un lycée agricole difficilement accessible en dehors d'un centre urbain : il m'aurait été difficile de rester à proximité le temps nécessaire aux entretiens.

Les participants partagent aussi globalement des origines ethniques communes. D'une manière générale peu appartiennent à des minorités visibles se reconnaissant et reconnues par les autres comme personnes immigrées ou descendantes d'immigrés. Cette situation ne s'est produite que dans deux cas. D'une part un garçon d'origine indochinoise parfaitement intégré au groupe, qui a été un des participants à l'enquête. D'autres part, deux filles d'origine maghrébines qui n'ont pas participé à l'enquête : elles représentent le seul cas où certains comportements ont été reconnus comme déviants. Elles sont dans un groupe d'affinité amicale différent de celui des participantes de leur classe ayant participé à mon enquête. Certains les ont aussi associées à priori à la religion musulmane, tout en ne précisant pas leur propre religion et en s'inscrivant ainsi implicitement dans une origine chrétienne partagée. Une seule participante venant d'un autre lycée a présenté sa religion explicitement en faisant référence à des valeurs chrétiennes, non pour se démarquer mais pour justifier son attention à la souffrance des autres.

A l'intérieur de ces caractéristiques communes qui permettent de définir la spécificité du cas étudié, les trois lycées et les trois types de classes dont certains adolescents ont participé à l'enquête sont dans des situations différentes et ont en conséquence des populations différentes. Il s'agit de deux classes de Terminale Économique et Sociale du lycée du centre de Caen, de deux classes de Terminale Gestion-Administration du lycée technique de Caen et de deux classes de Terminale Scientifique du lycée de Granville. L'affinité entre les membres des participants issus de chaque lycée se retrouve au niveau de leurs caractéristiques socio-culturelles. Dans

chaque groupe, tous décrivent notamment des relations relativement similaires avec leur famille et ont un rapport similaire à l'enseignement scolaire. Les différences entre les groupes ne sont pas révélatrices dans la mesure où l'expérience décrite par leurs participants est analogue. La seule différence notable est la qualité et le niveau de maitrise de la langue, nettement inférieur pour les participants issus du lycée technique. Cependant, cette inégalité ne semble pas en impliquer une au niveau de la difficulté à exprimer ce qui a été ressenti. Ceux ayant une meilleure maitrise de la langue et un vocabulaire *a priori* plus étendu éprouvent les mêmes problèmes que les autres à sémiotiser leurs ressentis.

De même, il n'y a pas de différence notable dans la façon de raconter leur expérience d'Auschwitz-Birkenau qui soit liée à leur milieu social et culturel. Leurs récits sont assez homogènes qu'ils aient des familles plus ou moins présentes et manifestant plus ou moins d'intérêt pour ce qu'ils vivent, qu'ils soient ou non dans une situation culturelle où ils ont eu plus l'occasion de parler de la politique nazie d'extermination dans un cadre extra-scolaire, notamment avec leur famille par exemple à l'occasion de la sortie de films ou d'actualités, ou encore qu'ils soient scolairement plus ou moins assidus avec des résultats satisfaisants ou non. Sur le premier point, quelque soit la situation familiale, la plupart des participants ont regretté un manque d'intérêt envers leur intimité, malgré tout compensé par un intérêt pour leur vécu social. Sur le second et le dernier point, leur culture générale, leur niveau scolaire, l'intérêt qu'ils mettent pour l'enseignement scolaire et le fait qu'ils se destinent à faire des études en lien avec l'histoire, n'a pas d'influence sur la quantité et la qualité des informations qu'ils ont retenues de leurs cours sur la politique nazie d'extermination.

Une autre différence entre les participants, transversale aux différents groupes, est celle de genre. À partir de leurs propos, il semble possible sur trois aspects de déterminer des nuances et même des différences de réactions entre les garçons et les filles dans le groupe des participants à l'enquête composé de neufs filles et de cinq garçons. Au niveau de la plus visible des expressions somatiques, qui est de pleurer, les participants ont eux-mêmes parlé des différences qu'ils ont remarquées en regardant les autres. Plusieurs garçons ont fait une remarque non pas sur la nature ou l'intensité des ressentis, mais sur la manière dont ils s'expriment. Ils ont dit que les filles auraient plus tendance à extérioriser ce qu'elles ressentaient en pleurant, et l'un d'eux a en plus

affirmé que les garçons ne pleuraient pas. Du côté des filles, si une d'elle dit avoir vu toutes ses amies pleurer, les autres indiquent ne pas avoir remarqué de différence de genre sur ce sujet. Elles insistent plutôt sur la manière propre à chacun de s'exprimer. Ces affirmations ne sont cependant pas véritablement corroborées par les entretiens, ce qui peut indiquer soit leur non représentabilité soit des préjugés dans la considération des participants sur les réactions genrées.

Au niveau de la façon dont les participants ont parlé de leurs ressentis, deux modalités correspondant au genre se dégagent. Globalement les filles ont incarné plus un mode personnel engageant leur ressenti intime devant les cheveux, ou bien leurs affections familiales au sujet des chaussures d'enfants. Les références familiales faites à la souffrance des enfants en particulier et à l'association de ce qu'auraient pu vivre leurs neveux ou leurs petits frères et soeurs, est exclusivement le fait des filles. Au contraire les garçons sont restés à un niveau plus impersonnel tout en manifestant leur surprise et leur indignation face à l'inhumanité des pratiques nazies.

b. Le contexte de l’enquête

Organisation des entretiens Le contact avec les participants a été pris par l'intermédiaire de leurs enseignants. Ils m’ont été présentés une première fois le jour de la visite. S’il n’y a pas eu d’échange avec eux à cette occasion, tous ceux qui ont participé à l’enquête se sont souvenus de ma présence à un moment où l’autre de la visite. Cette présence a permis qu’ils me reconnaissent comme ayant partagé leur expérience et donc comme étant susceptible de les comprendre sans les juger. Un second contact a été pris entre un mois et demi et deux mois après le voyage juste avant de débuter les entretiens. C’est à cette occasion que je leur ai présenté le projet et les modalités de l’enquête, et que des rendez-vous ont été pris avec les volontaires. D’emblée il a été précisé que le contenu des entretiens serait confidentiel et que cette démarche était indépendante du projet mis en place par les enseignants. Un tiers de ceux s’étant alors portés volontaires ont finalement annulé les rendez-vous pris.

Afin d’instaurer une relation permettant l’expression d’une certaine intimité, un certain nombre d’attitudes ont été mises en place pendant les entretiens. Elles

reprennent largement les préconisations établies par Armelle Balas-Chanel lorsqu'elle définie la possibilité de mener des entretiens d'explicitation visant à rendre compte de l'expérience d'apprentissage d'élèves[181].

À un premier niveau, si la prise de contact a ainsi été faite dans le cadre scolaire pour des raisons pratiques, afin de me présenter à l'ensemble des groupes ayant participé au voyage pour les solliciter, l'organisation des entretiens et les rapports personnels avec ceux acceptant de participer à l'enquête se sont faits de manière parascolaire de sorte à instaurer un autre type de relation que celui se jouant entre les élèves et les représentants de l'institution. D'un point de vue relationnel, le fait de se tutoyer respectivement et de prendre le temps de discuter avec eux à la sortie du lycée leur a montré explicitement qu'ils n'étaient pas dans un rapport d'autorité. Ce point a été également précisé explicitement par les enseignants qui m'ont présenté comme ne faisant pas partie de l'institution et n'étant pas mandaté pour évaluer le voyage. Au niveau du cadre, les entretiens ont été faits dans la mesure du possible hors du lycée, sauf si ils ont eu lieu pendant les heures de cours.

Une connivence a priori a également été permise par mon apparence même et la manière physique de me positionner par rapport à eux pendant les entretiens. Elle est passée à la fois par la reconnaissance d'une communauté, comme si nous avions eu le même âge. Notre différence d'âge est d'ailleurs en partie compensée par ma manière d'être et de parler, ainsi que par celle de m'habiller pour les entretiens. Il y a aussi eu une communauté *ethnique* évidente. Elle a pu jouer plus explicitement avec ceux du groupe ayant mis à l'écart les deux participantes d'origine maghrébine : ces participants n'auraient pas parlé de cette situation d'une manière similaire si j'avais été moi-même vu comme d'origine maghrébine. D'une manière générale, même pour les participants des autres groupes, *a priori* une relation s'est mise en place dans laquelle ils ont pu supposer que j'avais vécu la visite similairement à la leur. La relation s'est également mise en place dans le cadre d'une discussion, par le fait de ne pas prendre de notes et d'être côte à côté dans les moments où ils m'ont parlé à partir des photographies.

Cette connivence a pris des formes différentes en fonction du genre des participants. Le fait d'être un homme a en effet joué en induisant des rapports différents

[181] Armelle Balas-Chanel, « L'Entretien d'explicitation. Accompagner l'apprenant vers la métacognition explicite », *Éduquer* 1, 2002.

avec les garçons et les filles qui ont participé aux entretiens. Les participants se sont donc positionnés de manière différente selon leur genre, face à un homme, en fonction des conventions sociales déterminant les relations entre les genres. D'un côté, la plupart des filles l'ont fait plus intimement, en ayant une position corporelle d'accueil. Elles ont eu souvent une attitude cherchant à m'émouvoir et demandant en un sens de l'aide à la fois pour dire et pour vivre leurs ressentis, sans tomber nécessairement dans un rapport de séduction. D'un autre côté, les garçons se sont plus volontiers placés avec plus de distance soit dans un rapport fraternel pour ceux désirant une certaine proximité soit en étant attentifs à paraître intéressés par la réflexion sur leur visite. Ils ont eu plutôt tendance à m'expliquer ce qu'ils ont ressenti en mettant moins d'émotion dans la forme même de leur récit, tout en disant d'eux-mêmes explicitement que les filles sont plutôt dans le ressenti.

La différence de ton employé ne recouvre pas vraiment la différence de genre, mais plutôt celle du type d'enseignement dont proviennent les participants. En effet, les garçons et les quatre filles des lycées d'enseignement général ont parlé avec plus d'assurance et de facilité que les filles du lycée professionnel. Dans leur cas, particulièrement pendant la visite virtuelle, souvent une question a été insuffisante pour arriver à une formulation de leur ressenti, ce qui a nécessité alors une succession de questions.

Si finalement, il n'y a pas eu de différence dans le contenu de l'expérience racontée, la dynamique de l'entretien et la forme dans laquelle ce contenu a été dit sont généralement différentes. Il n'est cependant pas possible de savoir si ces manières d'être sont déterminées par la relation de genre entre l'enquêteur et les participants, ou si elle dépend de leur identité de genre indépendamment de leur interlocuteur.

Entretiens retenus Parmi les 25 entretiens qui ont été ainsi faits, seuls 15 ont été retenus pour l'analyse des données[182]. Cette sélection s'est faite selon des critères négatifs : non pas définir les qualités des entretiens à retenir, mais identifier des difficultés posés par certains à ne pas retenir. Il s'agit donc d'un critère interne de

[182] Les citations tirées de leurs entretiens sont données dans des encadrés. Chaque participant est désigné par un numéro (1 à 6) dans le groupe dont il fait partie (Pa, Pb Pc). Suit une lettre précisant son genre (m pour les garçons et f pour les filles).

validation[183] cherchant à repérer dans le discours du participant des marques de son engagement subjectif et intime propre et des marques de ce qui pourrait être l'influence du chercheur.

D'un côté, ce sont des entretiens où la relation permettant l'expression de l'intimité n'a pas réussi à se mettre en place. Les participants ne sont pas parvenus à élaborer leur expérience. Ils sont restés au niveau de la description factuelle et constatative de ce qu'ils ont fait et vu pendant la visite, sans arriver à exprimer leur intimité. D'un autre côté, ce sont des entretiens au cours desquels mon attitude a rendu impossible la relation indispensable à l'expression personnelle de l'intimité des participants. Dans certains cas, je ne suis pas resté dans une attitude bienveillante. Plus fréquemment, il a également pu arriver que je sois intervenu intrusivement en explicitant à leur place ce que je pensais qu'ils voulaient dire. Cela a pu se produire dans la formulation d'une question ou dans la volonté d'accélérer l'entretien, sans laisser le temps suffisant pour l'élaboration personnelle. Dans les deux cas, ces participants ont repris par la suite les éléments de langage que je leur ai proposés, de sorte qu'ils se reconnaissaient dans cette formulation plus qu'ils ne la produisaient. Les données recueillies dans cette situation ne révèlent donc pas leur propre mise en forme de leur expérience, mais un procédé qu'ils acceptent passivement.

Dans plusieurs entretiens dont les données ont été conservées pour l'analyse, de telles situations d'absence de bienveillance ou de reprises de mes propositions ont pu se produire occasionnellement. Ces moments précis de l'entretien n'ont alors pas été pris en compte. Cependant le reste des données a pu l'être dans la mesure où la dynamique générale de l'entretien et ses autres moments n'en avaient pas subi l'influence. Par contre, lorsque la totalité ou une grande partie de l'entretien a été ainsi *polluée*, il n'a pas été pris en compte dans l'analyse. Cela c'est produit essentiellement avec des participants pour qui j'ai eu une certaine antipathie, de sorte que j'ai eu tendance à montrer un certain agacement et à vouloir accélérer l'entretien sans prendre le temps nécessaire en posant des questions plus précises.

---

[183] Armelle Balas, « Questions de validation psycho-phénoménologique », *Expliciter*, 32, 1999, p. 30.

2. Ce dont il est fait l'expérience : l'organisation du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau

Introduction

Visiter le site d'Auschwitz Birkenau est une confrontation avec une certaine topographie associée à des commentaires donnés par les accompagnateurs, à des photographies et à des objets. C'est ce dont il est fait l'expérience pendant la visite et c'est à travers ce dispositif qu'est faite l'expérience de la politique nazie d'extermination en général et de ce qu'il s'est passé à Auschwitz en particulier. Les visiteurs élaborent leur expérience à partir de ce contexte physique. Il est constitué des camps principaux d'Auschwitz et de Birkenau. La visite de cette étude commence par ce dernier[184].

a. L'histoire d'Auschwitz-Birkenau

Auschwitz comme symbole Le Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau est une place particulière parmi les lieux du *dark tourism* et parmi ceux du tourisme liés à la politique nazie d'extermination en particulier. Cette situation privilégiée, aussi bien culturellement que dans l'histoire scolaire ou d'une manière plus générale dans l'enseignement de l'histoire[185], est due à son caractère symbolique, au delà de ce qui y a effectivement eu lieu. Il n'est pas question de suggérer que l'étude d'un tel lieu permettrait de définir l'expérience de visite des lieux de mémoire du nazisme en général, après avoir affirmé que les résultats d'une étude de cas sont locaux et ne peuvent être généralisés que de manière analytique. L'intérêt du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau est d'être un haut lieu, et non un lieu emblématique. Il fait ainsi parti d'un répertoire de lieux ayant une forte valeur culturelle et sociale. Cette valeur lui

[184] La succession des moments de la visite présentés est celui qui a été suivi par les groupes dont des membres ont participé aux entretiens pour ce travail.
[185] Bertrand, Lécureur, *Enseigner le nazisme et la Shoah. Une étude comparée des manuels scolaires en Europe*, Göttingen, Vet R unipress, 2012, p. 201 ; Iannis Roder, « Le prisme d' Auschwitz », Enseigner l'histoire de la Shoah France 1950-2010, *Revue d'histoire de la Shoah*, op. cit., p. 319.

est donnée par sa représentation[186]. Indépendamment même des qualités propres des lieux, il s'agit d'un imaginaire. C'est à ce niveau qu'il est possible de faire une différence entre les hauts lieux ayant la réputation de proposer les meilleures expériences, et les lieux d'excellence qui sont organisés pour permettre la meilleure expérience possible. Ce n'est donc pas une caractéristique objective du lieu. Ce n'est que lorsqu'un lieu possède des marqueurs spatiaux correspondant à cet imaginaire et allant dans le sens que ses visiteurs lui prêtent qu'il réalise cette fonction, mais en tant que telle, elle en est indépendante.

Auschwitz-Birkenau a une importance culturelle majeure en tant que symbole. Il faudrait à ce niveau parler plus précisément d'Auschwitz plutôt que du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau. D'un côté, « Auschwitz résume en un lieu et en un nom la criminalité du régime nazi » [187]. Par métonymie, ou plus exactement comme synecdoque, Auschwitz désigne la déportation et le génocide dans son ensemble, et réciproquement, tout ce qui est associé aux crimes nazis renvoie à Auschwitz. Cette situation se joue à fois au niveau du nom propre et de certains éléments matériels. Les images et les récits associés à Auschwitz ont une valeur de synecdoque équivalente au nom propre Auschwitz pour renvoyer aux crimes nazis dans leur ensemble. C'est le cas de celle du portail avec l'inscription *Arbeit Macht Frei* : c'est bien la forme de l'inscription à Auschwitz, et non celle qui lui a été donnée dans d'autres camps de concentration qui est reprise pour désigner les camps nazis en général.

En même temps, au delà de la manière dont Auschwitz est le signe de la politique nazie d'extermination et du nazisme, l'historienne Annette Wieviorka remarque que ce nom « est carrément érigé en concept, celui du mal absolu, celui de ce que l'homme a pu faire, peut toujours faire à l'homme. »[188]. Auschwitz dépasse ainsi le symbole de la déportation et du génocide commis par les nazis pour être celui de tout

---

[186] Levine Paul, « To choose to go to Birkenau. Reflexions on visiting a death camp, August 1996 », *Multiethnica*, 18/19, 1996, Philippe Violier, « Proposition pour un modèle d'analyse dynamique des lieux touristiques », in Jean-Pierre Lemasson et Philippe Violier (dir.), « Destinations et territoire, Volume 1. Coprésence à l'oeuvre », *Téoros*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2009, p. 26-27 ; Jérôme Piriou, « Le haut-lieu touristique », *Téoros*, 30 - 1 | 2011.

[187] Annette Wieviorka, *Auschwitz 60 ans après*, Paris, Seuil, 2005, p. 13-14, 20 ; voir aussi Janina Struk, *Photographing the Holocaus. Interpretations of the Evidence*, Londres et New York, I.B. Tauris, 2004, p.189, 231 ; Andrew Charlesworth, « Contesting places of memory: the case of Auschwitz », in *Environment and Planing D: Society and Space*, 12, p. 153 ; Jacques Walter, *La Shoah à l'épreuve de l'image*, Paris, PUF, 2005, p. 31 ; Dominique Trouche, *Les mises en scène communicationnelles des sites historiques des guerres mondiales*, Paris, op. cit., p. 186.

[188] Annette Wieviorka, *Auschwitz. La mémoire d'un lieu*, op. cit., p.14.

crime de masse. La mémoire collective a intégré Auschwitz comme principe du mal, mais aussi comme espace de ce mal : « Auschwitz et Auschwitz-Birkenau sont des lieux largement illisibles. Des écrans où individuellement et collectivement sont projetés les cauchemars et les rêves. »[189]

Cette centralité du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau associé au nom symbolique Auschwitz apparaît dans deux éléments permettant de caractériser un haut lieu : son importance médiatique et sa forte fréquentation. Les représentations médiatiques fournissent l'imaginaire qui permet de désigner un lieu touristique comme un haut lieu[190]. La description donnée par Jacques Walter et Julie Maeck de l'histoire des représentations visuelles de la politique nazie d'extermination suggère qu'une grande partie de ces représentations concernent directement Auschwitz-Birkenau. De plus, cette description évoque que des images d'Auschwitz-Birkenau sont largement utilisées comme illustrations ou pour jouer un « rôle allégorique »[191] visant à représenter ce qui n'est pas précisément raconté ou narré, à savoir le meurtre de masse systématique. Ce sont essentiellement l'usage des mêmes représentations qui prennent ainsi une forme stéréotypée leur permettant d'être non seulement immédiatement reconnues, mais aussi de créer un réseau d'intertextualités visuelles entre les différents contextes où elles ont été vues. En reproduisant des représentations immédiatement identifiables d'Auschwitz, l'objectif n'est pas seulement d'imposer l'authenticité de la politique nazie d'extermination en vertu de leur valeur attestative, mais d'identifier immédiatement symboliquement ce dont il s'agit. Ces images sont entrées dans la mémoire collective comme représentation de ce que fut le génocide. Elles constituent donc un réservoir d'images donnant les ressources nécessaires à la fabrication de références collectives culturelles. Alors que chaque représentation montre une situation et un événement particulier, la relative uniformité de celles qui sont diffusées induit la constitution d'un archétype de l'image du génocide. Ce n'est pas tant ce qu'il s'est passé précisément à Auschwitz qui est illustré, que ce qu'Auschwitz symbolise.

---

[189] Annette Wieviorka, *ibid*., 2006, p.17.

[190] Philippe Violier, «Tourisme et médias : regards d'un géographe », *Le Temps des Médias*, 8, 2007, p. 159-170 ; Raul Valdes Muños et Jean-Charles Chébat, « La compréhension du choix de destination touristique. Vers un modèle de comportement axé sur le dynamisme des ensembles de choix de destination de touriste », *ADETEM, Revue Française du Marketin*g, 163, 1997, p. 19-36.

[191] Jacques Walter, *La Shoah à l'épreuve de l'image*, op. cit. ; Julie Maeck, *Montrer la Shoah à la télévision de 1960 à nos jours*, Paris, Nouveau monde Editions, 2009, p. 223 ; voir aussi Barbie Zelizer, *Remembering to Forget. Holocaust memory through the camera's eye*,1998, Chicago, University of Chicago Press,1998, ou les exemples pris par Tim Cole, *Selling the Holocaust. From Auschwitz to Schindler*, op. cit..

En plus de cet imaginaire contribuant à en faire un lieu connu et reconnu, le Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau est un lieu effectivement très visité[192]. Le site est situé à proximité de Cracovie et de ses infrastructures aéroportuaires et touristiques, alors que les autres sites historiques associés au génocide[193] ont moins de facilités d'accès et de capacité d'accueil. Le nombre des visiteurs de multiples nationalités y est en constante augmentation[194].

La conséquence de la nature symbolique d'Auschwitz est sa déshistoricisation. L'expression du symbole dans le musée-mémorial, nommé par Tim Cole le « mythe » d'Auschwitz[195], se distingue de l'événement historique à proprement parler[196]. Auschwitz subsume la complexité de l'histoire et est lui même, en un sens, désincarné, afin de pouvoir renvoyer à une multiplicité de situations particulières[197]. D'un côté, présenter les crimes nazis et en particulier le génocide à travers le « prisme » du symbole *Auschwitz* peut donner l'illusion qu'Auschwitz permet d'appréhender ou de comprendre la complexité de l'événement résumé dans un symbole. D'un autre côté, la matérialité et la spécificité du camp d'Auschwitz-Birkenau risquent de se réduire à des symboles immédiatement lisibles comme tels et non plus en vertu de leurs qualités matérielles et fonctionnelles *objectives.*

Cette situation apparaît même dans l'usage scolaire d'Auschwitz. Iannis Roder constate que les programmes et manuels scolaires ont une tendance à confondre le génocide des juifs et des Tsiganes avec l'univers concentrationnaire[198]. Cette confusion se produit sans doute particulièrement dans les glissements référentiels qui ne s'encombrent pas de la spécificité des différents crimes. Il ne s'agit pas en évoquant

---

[192] Les statistiques du nombre de visiteur total et par pays d'origine sont disponibles dans le Rapport Annuel du Musée Méorial d'État d'AUschwitz Birkenau : http://auschwitz.org/en/museum/museum-reports/

[193] Anna Wisniewska et Czeslaw Rajca, *Majdanek: The Concentration Camp of Lublin*, Lublin, Panstwowe Muzeum na Majdanku, 1997, p. 46.

[194] Piotr Cywinski « Auschwitz, site mémoriel au XXIe siècle : réalités, enjeux, questions », in Annette Wieviorka et Piotr Cywinski, *Le futur* d'Auschwitz, op. cit., p. 201; Annette Wieviorka, *Auschwitz. La mémoire d'un lieu*, op. cit., p. 227.

[195] Tim Cole, *Selling the Holocaust. From Auschwitz to Schindler*, op. cit., p. 4 ; Lawrence Langer, *Admitting the Holocaust*, New York, Oxford, Oxford University Press 1996, p. 33.

[196] Tim Cole, *Selling the Holocaust. From Auschwitz to Schindler*, ibid., p.105-110.

[197] Ruth Gruber, *Jewish Heritage Travel: a guide to central and deastern Europe*, New-York, John Wiley and Sons, 1992, p. 38 ; Robert Van Pelt et Deborak Dwork, « *Reclaming Auschwitz* », in Geoffrey Hartman (ed.), *Holocaust Remembrance: the shape of memory*, Oxford, Blackwell Publishers, 1993 ; Robert Van Pelt et Deborah Dwork, *Auschwitz 1270 to the présent*, New Haven, Yale University Press, 1996, p. 362 ; Tim Cole, *Selling the Holocaust. From Auschwitz to Schindler*, ibid., 1999, p.105-110.

[198] Iannis Roder, « Le prisme d' Auschwitz », Enseigner l'histoire de la Shoah France 1950-2010, *Revue d'histoire de la Shoah*, op. cit., p. 330.

ainsi Auschwitz ou ses images de faire référence à un lieu ou à un événement précis comme l'exemplifie la fonction de l'inscription *Arbeit Macht Frei.* Contrairement à la tour de garde du camp d'extermination de Birkenau qui est un lieu du génocide, ces mots sont inscrits sur les portails d'entrée des camps de concentration, mais ils en sont venus par glissement à renvoyer également au génocide. La question, à ce point, n'est pas l'illégitimité de ce glissement, mais de constater la dimension métonymique de cette image. En effet elle renvoie d'une manière générale au système concentrationnaire sans faire la différence entre les différentes sortes de camps. Ce glissement référentiel peut venir du fait que, si le camp d'Auschwitz à proprement parler fut un camp de concentration et non d'extermination, le nom *Auschwitz* est associé au génocide. Les différents crimes que sont la déportation concentrationnaire et l'extermination de populations sont signifiés par cette image d'Auschwitz. De même les crématoires sont associés à l'extermination alors que tous les camps de concentration en possédaient pour éliminer les corps morts de mauvais traitements. Associer les crématoires à l'extermination produit un triple effet de déspécification des différents lieux et évènements associés aux crimes nazis. D'abord les camps de concentrations sont amalgamés avec Auschwitz, pourtant seul camp où des chambres à gaz intégrées furent associées aux crématoires. En même temps, la spécificité d'Auschwitz est oubliée, puisque dans les autres centres de mise à mort sans crématoire comme Treblinka ou Belzec, les corps étaient brulés sur des buchés. Enfin, pour le lieu d'Auschwitz lui-même, son évolution est négligée puisque l'extermination avait commencé avant l'achèvement des crématoires.

Lieu particulier d'un événement particulier A en croire certains enseignants justifiant les raisons pour lesquelles ils ont emmené leurs élèves dans ce lieu précis plutôt que dans un autre associé à la politique nazie d'extermination, ils visitent ce lieu en particulier dans la mesure où le site s'accorde avec cet imaginaire symbolique car il est le seul centre de mise à mort dont il reste des traces tangibles[199]. Au delà de cette dimension symbolique d'Auschwitz, le Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau définit un site particulier n'étant pas équivalent à d'autre lieux, qui pourraient être également symboliques de la politique nazie d'extermination ou de l'horreur des massacres de

[199] Alban Perrin, « Les voyages d'études à Auschwitz. Enseigner l'histoire de la Shoah sur les lieux du crime », dans Enseigner l'histoire de la Shoah France 1950-2010, *ibid*., p. 430 ; Iannis Roder, « Le prisme d' Auschwitz », *ibid*, p. 320.

masse en général[200]. Ce sont les traces d'un événement particulier qui y sont perçues : non seulement la politique nazie d'extermination, mais de plus un de ses moments particuliers. L'expérience de visite ne saurait être seulement celle du symbole[201].

Ce camp particulier n'est pas réductible aux autres et possède ses spécificités en raison de son histoire particulière[202]. D'un côté Birkenau est le seul centre de mise à mort où les nazis ont construit des structures intégrées de gazage et d'incinération et où les ruines des installations génocidaires sont encore visibles. À Treblinka, Sobibor ou Belzec, les centres de mise à mort de l'*Aktion Reinhart* ont disparu car ils ont été démantelés par les nazis eux-mêmes. D'un autre côté, une des spécificités essentielles d'Auschwitz est la présence de dissonances historiques. En effet si l'Auschwitz symbolique est une entité unique renvoyant à un concept plus qu'à un événement historicisé, cette unicité subsume un ensemble de situations distinctes. Cette dissonance se joue à deux niveaux. Auschwitz a été à la fois un camp de concentration et un camp d'extermination lié au génocide, donc le lieu où de nombreuses catégories de population ont été déportées en étant liées à l'une ou à l'autre de ces deux fonctions. Finalement, selon les estimations faites en 1998[203] un million trois cent mille personnes ont été déportées de toute l'Europe dans les différents camps d'Auschwitz, un million cent mille déportés y sont morts, dont neuf cent soixante mille Juifs, soixante dix à soixante quinze mille Polonais non juifs, vingt et un mille Tsiganes, quinze mille prisonniers de guerre soviétiques et dix à quinze mille détenus non juifs d'autres nationalités. Sept mille ont été libérés par les soviétiques. Environ neuf cent mille personnes furent tuées immédiatement après leur arrivée et sur les quatre cent mille qui furent enregistrées

---

[200] Paul Williams, *Memorial Museums. The global rush to Commemorate atrocities*, op. cit..

[201] Katie Young, « Auschwitz-Birkenau: the challenge of heritage management following the Cold war », in William Logan et Keir Reeves (eds), *Places of Pain and Shame, dealing with difficult heritage*, op. cit., p. 63.

[202] Yisrael Gutman et Michael Berenbaum, *Anatomy of the Auschwitz Death Camp*, Bloomington, Indiana University Press, 1994 ; Robert Van Pelt et Deborah Dwork, *Auschwitz 1270 to the présent*, op. cit. ; Sybille Steinbacher, *Auschwitz: A History*, Munich, Verlag C. H. Beck, 2005 ; Wieviorka Annette, *Auschwitz. La mémoire d'un lieu*, op. cit. ; voir également la brochure du Musée Mémorial d'État d'Auschwitz-Birkenau : http://www.auschwitz.org/gfx/auschwitz/userfiles/auschwitz/historia_terazniejszosc/auschwitz_historia_i_terazniejszosc_wer_francuska_2010.pdf

[203] Franciszek Piper, « *Auschwitz Concentration Camp* », in Michael Berenbaum et Abraham J. Peck (ed.), *The Holocaust and History. The Known, the Unknown, the Disputed and the Reexamined*, Bloomington, Indiana University Press, 1998. Ces estimations ont pu être depuis révisées, les ordres de grandeurs sont restés similaires ; chiffres confirmés par Tal Buttmann, « *La centralité d'Auschwitz-Birkenau dans les représentations de la Shoah* », in Annette Wieviorka et Piot Cyminki (dirs.), *Le Futur d'Auschwitz*, op. cit., p. 97.

comme prisonniers du camp de concentration, environ deux cent mille sont mortes de faim, de maladie, et du travail forcé.

Auschwitz fut en premier lieu créé en 1940 comme camp de concentration, lié essentiellement à une politique de répression et rapidement à une volonté d'utilisation de main-d'oeuvre pour l'économie allemande. Le camp n’est alors pas destiné aux juifs, ceux qui y sont envoyés sont astreints aux travaux forcés en tant que main d’œuvre. Si les conditions de travail entraînent rapidement de nombreuses morts, il ne s’agit pas d’extermination systématique. Il faut donc distinguer ce camp de travail de ceux spécifiquement destinés aux juifs où le travail peut être vu comme une stratégie d’extermination alors même qu'ils y avaient été envoyés pour travailler. L'aménagement de Birkenau est décidé en mars 1941, il est destiné aux prisonniers de guerre soviétiques. Les premiers convois de juifs dans le cadre de la solution finale arrivent dans les camps d’Auschwitz près d'un an après la décision de construire Birkenau. Les juifs sont donc déportés massivement à Auschwitz à partir de 1942. Même lorsque Birkenau fut opérationnel comme centre d’extermination, après la construction et les mises en service, entre mars et juin 1943 de quatre structures intégrées de gazage et d'incinération, contrairement à Chelmno et aux centres de *l'Aktion Reinhard*, les nazis procédèrent à Auschwitz à la sélection de juifs pour le travail. Auschwitz articule ainsi les deux logiques, sans les séparer rigoureusement, entre concentration et extermination. La séparation n’est pas stricte entre les camps dans la mesure où les déportés pouvaient passer de l’un à l’autre et où, notamment Birkenau était à la fois un centre d’extermination et un camp où les déportés travaillaient. La division administrative du camp organisé en novembre 1943 explicite ses différentes fonctions : Auschwitz I correspond au camp de concentration souche, Auschwitz II-Birkenau est le centre d’extermination industrielle et Auschwitz III-Monowitz est attaché à des installations industrielles dans lesquelles les déportés travaillent. Le fonctionnement d’Auschwitz est ainsi spécifique par rapport aux autres centres et aux pratiques de mises à mort génocidaires des nazis.

À cette dissonance des logiques mises en œuvre à Auschwitz, s’ajoutent les dissonances des différentes catégories de déportés. Il y a d’abord celle entre les déportés voués à l’extermination et les autres. Parmi cette seconde catégorie regroupée à Auschwitz dans le cas des hommes, se trouvent les détenus politiques – tels la plupart

des Polonais déportés –, ceux de droit commun, une partie de ceux jugés asociaux et les prisonniers de guerre soviétiques non protégés par les conventions internationales. Dans un premier temps, il y eu également les premiers juifs polonais déportés individuellement, avant que ne soit mise en place la disparition de la totalité des juifs, dans le cadre de la solution finale qui commence à Auschwitz en 1942. A partir de ce moment, bien que parmi les déportés destinés à être exterminés des juifs étaient sélectionnés pour le travail, ils ne furent qu'une minorité car 80 % en moyenne étaient immédiatement assassinés. Si ces déportés n'étaient pas destinés à sortir du camp, au moins dans un avenir proche, des prisonniers de rééducation condamnés à moins de 56 jours de camp de concentration y furent également envoyés et ceux qui survivaient étaient relâchés à l'expiration de leur peine. Parmi les déportés destinés à être exterminés, si la plupart furent juifs, les tziganes inclus dans la catégorie des asociaux furent également concernés. Il faut alors recontextualiser deux éléments symboliques associés à Auschwitz. D'un côté, si les tatouages symbolisent le génocide, à partir de 1942 ils se rapportent en fait prioritairement à ces détenus non juifs. Seuls deux cent mille parmi les un million cent mille juifs arrivés eurent leur numéro tatoué. D'un autre côté, Auschwitz n'est qu'un des éléments du dispositif d'extermination. La quasi-totalité des victimes ont été tuées en dehors du système concentrationnaire et un grand nombre de ceux exterminés dans ce système l'ont été dans d'autres lieux. Auschwitz est donc un des moyens spécifique du génocide.

Au niveau même de la population juive destinée à être exterminée, il y a une disparité d'expériences entre ceux sélectionnés, ceux ayant vécu au camp pour travailler et les membres des Sonderkommandos. La disparité la plus importante et la plus générale à l'intérieur de toutes catégories de population déportées concerne la situation des femmes. Leur situation fut plus dure que celle des hommes car elles disposèrent dès le départ de moins d'espace et d'installations sanitaires encore plus insuffisantes. De plus, contrairement aux hommes, toutes les catégories de déportées sont regroupées à partir d'aout 1942 dans un secteur de Birkenau.

L'histoire du Musée-Mémorial Cette complexité de l'événement apparaît dans l'histoire même du Musée-Mémorial[204]. Dès les années 1950, le site devient un haut-

[204] Jean-Charles Szurek, « Le camp- musée de Auschwitz », in Alain Brossat, Sonia Combe, Jean-Yves Potel, Jean-Charles Szurek (dir), *A l'Est, la mémoire retrouvée*, Paris, La découverte, 1990 ; Carole Rittner et John Roth (eds), *Memory offended: the Auschwitz Convent Contovercy*, Westport (

lieu international destiné à devenir un symbole. Le caractère universel de la mémoire inscrite à Auschwitz-Birkenau est explicite depuis que le site a été classé 1979 au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO. Dans la mesure où l'institution n'a pas de catégorie spécifique pour expliciter ce choix et justifier son classement, elle a inclus le site dans la quatrième catégorie : « être directement ou matériellement associé à des événements ou des traditions vivantes, des idées ou des croyances, des œuvres artistiques et littéraires d'une valeur universelle exceptionnelle. ». Indépendamment des problèmes que pose cette classification, elle indique que cette mémoire dépasse son contexte propre pour concerner toute l'humanité. C'est en vertu de cette dimension particulière que l'inscription des différentes mémoires a été un enjeu.

Si la volonté de transformer le camp en lieu mémoriel est née parmi les déportés eux-mêmes au cours de leur internement, cette mémoire a été dans un premier temps prise en charge par le pouvoir communiste. Lors de sa création, le musée-mémorial est désigné comme un « monument du martyrologue et de la lutte du peuple polonais et des autres peuples ». Il y a alors une représentation de l'internement à Auschwitz comme étant politique, et la mise de côté de la présentation de l'histoire spécifique des juifs et des autres internés promis à l'extermination. Birkenau est annexé à la mémoire du camp de concentration d' Auschwitz I, de sorte que « tout mort à Auschwitz devient par la grâce de sa mort un héros de la Pologne »[205], et que les juifs ne sont vus que comme les membres d'une nation dont des individus ont été déportés parmi les autres. L'identité juive de la majorité des victimes n'est pas précisée sur la dalle d'origine du Monument International inauguré en 1967 à Birkenau : « 4 millions de personnes ont souffert et sont mortes ici dans les mains des meurtriers nazis entre 1940 et 1945. Aux héros de Auschwitz qui sont morts ici, en luttant contre le génocide hitlérien, pour la liberté et la dignité de l'homme, pour la paix et la fraternité des peuples. ». A partir des années 1970, l'insistance sur les déportés polonais s'est progressivement déplacée vers une prise en

---

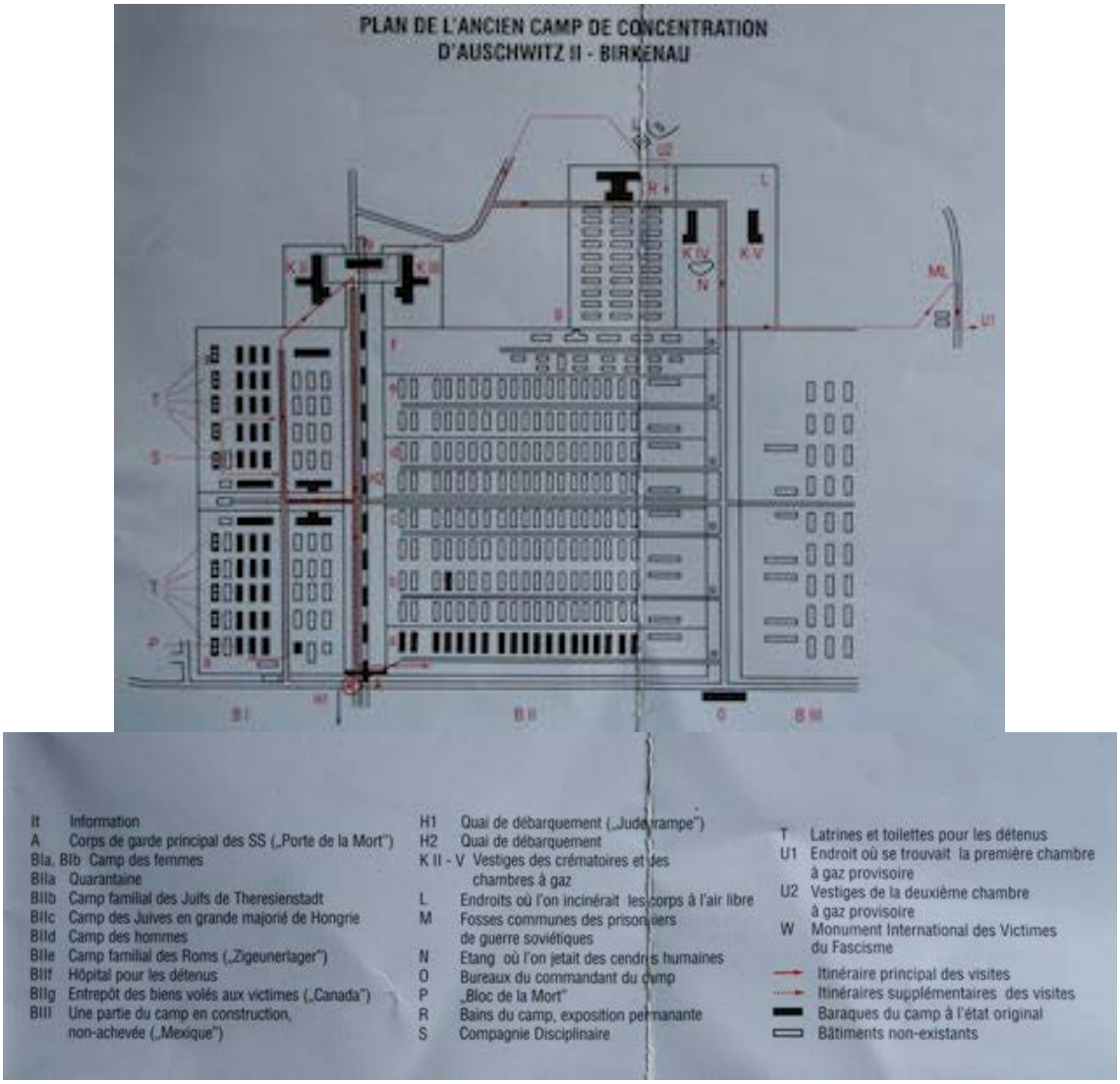
Connecticut), Geenwood Press, 1991; Jonathan Huerner, *Auschwitz, Poland and the Politics of Commemoration, 1945-1979*, Athens, Ohio University Press, 2003 ; Jonathan Huner, « Auschwitz, Poland and the Politics of Commemoration, 1945-1979 », *Polish and Polish-Amirican Studies Series*, Athens, Ohio University Press, 2003, p. 53 ; Piotr Cywinski, « Auschwitz, site mémoriel au XXIe sècle : réalités, enjeux, questions », in *ibid.* ; Katie Young, « Auschwitz-Birkenau: the challenge of heritage management following the Cold war », in William Logan et Keir Reeves, (eds), *Places of Pain and Shame, dealing with difficult heritage*, op. cit., p. 59 ; Voir également la brochure du Musée Mémorial d'État d'Auschwitz-Birkenau : http://www.auschwitz.org/gfx/auschwitz/userfiles/auschwitz/historia_terazniejszosc/auschwitz_historia_i_terazniejszosc_wer_francuska_2010.pdf

[205] Annette Wiewiorka, *Auschwitz. La mémoire d'un lieu*, op. cit., p. 243.

charge chrétienne de la mémoire. Celle ci est considérée alors en tant qu'élément du nationalisme polonais qui se définit comme catholique, donc en décalage avec le régime communisme. L'installation en 1984 d'un couvent de Carmélites dans l'ancien entrepôt de zyklon B à Birkenau est ainsi la marque de la reconnaissance de la spécificité de leur déportation à Auschwitz. Cette présence a cependant provoqué une opposition de la part des communautés juives.

Dans la seconde moitié des années 1980, s'affrontent alors violemment mémoire juive et mémoire polonaise communiste et surtout catholique. C'est le moment où la Shoah et donc le sort particulier des juifs deviennent largement présents dans les débats publics et où la mémoire juive devient progressivement dominante. C'est autour d'elle que se réorganise alors le site. Cette évolution peut être symbolisée par le changement de la plaque commémorative du monument international en 1994 : « Que ce lieu où les nazis ont assassiné un million et demi d'hommes, de femmes et d'enfants, en majorité des Juifs de divers pays d'Europe, soit à jamais pour l'humanité un cri de désespoir et un avertissement. Auschwitz - Birkenau 1940 - 1945 ». Au delà de la réévaluation du nombre de morts, la mention que la plupart des victimes de ce lieu furent déportés comme juifs y est inscrite. C'est à cette mémoire juive qu'est associée aujourd'hui le symbole qu'Auschwitz.

b. La topographie de Birkenau[206]



Le camps de concentration de Birkenau Le site de Birkenau apparaît comme conservé en l'état. Même si cet état correspond en fait à l'état du site dans les années 1950, les ruines et la discrétion des éléments muséographiques aussi bien que des interventions de conservation ou de restauration font que le site se présente comme la trace non modifiée des évènements qui s'y sont déroulés. Ces ruines sont dans un environnement envahi par la végétation. Le site est recouvert d'herbe. Il apparaît de la route qui le longe avant d'arriver au parking, derrière une barrière de barbelés et des miradors en bois.

[206] Les photographies illustrant le site sont celles qui ont servi à la visite virtuelle. Elles ont été prises 10 jours après la visite, dans des conditions climatiques différentes. En particulier, il n'y avait pas de neige pendant la visite. Le plan est tiré du facicule en vente au Musée-Mémorial.

L'entrée se fait par un portail donnant directement dans le camp des femmes. Ce portail est une simple porte grillagée en fer, dans la continuité des barbelés entourant le camp. Elle n'a pas le caractère monumental du portail en briques avec la tour de garde. Les bus se garent juste devant sur un petit parking où sont formés les groupes pour la visite. Le portail étant ouvert, ils pénètrent alors directement dans l'espace du camp. Il n'y a pas véritablement d'élément architectural marquant ce passage. Les visiteurs entrent directement. L'entrée dans le camp ne suit donc pas le chemin de l'arrivée des déportés soumis à la sélection dont la majorité est destinée à être directement exterminée.

Habituellement, la visite commence par la *Judenrampe* par laquelle arrivaient les déportés, avant la prolongation de la voie de chemin de fer à l'intérieur du camp. Ces deux lignes de chemin de fer sont abandonnées, rouillées et recouvertes de végétation, sans muséographie ni mémorialisation. L'entrée dans le camp se fait par le portail avec la tour de garde. Depuis la salle à son sommet, une vue panoramique du camp permet de bien distinguer ses différentes parties. Les visiteurs remontent ensuite le quai en suivant les rails jusqu'aux crématoires. Puis la visite se concentre sur la dimension concentrationnaire du camp. Après avoir visité le Sauna, les visiteurs traversent le camp de concentration en retournant vers le parking. Il y a ainsi une séparation entre les deux fonctions du camp qui sont clairement distinguées et évoquées l'une après l'autre. Cependant, le jour de la visite que j'ai faite avec les élèves participant à l'enquête, il n'était pas possible de passer sous le portail avec la tour de garde ni d'accéder au parking qui lui fait face. La *Judenrampe* n'a donc pas été visitée et l'entrée s'est faite directement dans le camp de concentration. La visite commence donc par l'évocation du camp de concentration en traversant le camp des femmes, avant une présentation des lieux de l'extermination sans qu'il n'y ait véritablement de transition entre les deux. Il y a ainsi un enchevêtrement des différentes dimensions du

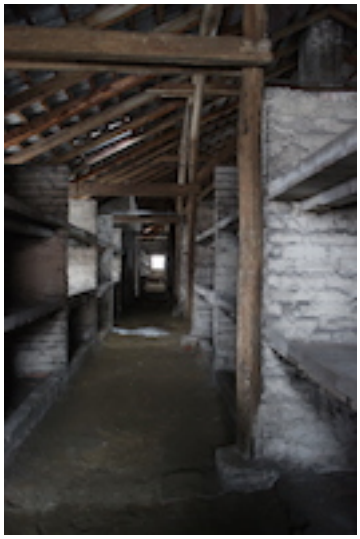
camp.

La visite commence donc par la traversée du camp de concentration. Sur la gauche, les bâtiments en briques du camp des femmes sont en relatif bon état et certains sont étayés. Ils sont alignés le long de l'allée. Sur la droite, il y a un bâtiment en bois près de l'entrée et surtout les cheminées en briques qui restent des anciens baraquements en bois. L'espace et l'horizon sont donc relativement dégagés derrière ces colonnes reliées deux par deux par un conduit en briques légèrement au dessus du niveau du sol. Elles se dressent et forment un paysage de ruines. Derrière elles, se trouve le portail d'entrée en briques avec sa tour de garde. En avançant le long de l'allée, il faut se retourner pour le voir. Au moment où la visite est faite, il est recouvert d'un chapiteau en construction et entouré de machines outils préparant le site pour la cérémonie du 70ème anniversaire de la libération du camp. Ce bâtiment n'est alors pas reconnaissable au moment de l'entrée dans le camp. Il le devient après plusieurs dizaines de mètres lorsqu'il est possible de voir ce qu'il y a sous le chapiteau qui en couvre les côtés. Avant d'avancer sur une allée rectiligne entre ces deux espaces, a lieu un premier arrêt. Les accompagnateurs présentent alors généralement le camp et introduisent sa fonction de concentration, en précisant que la section traversée est celle des femmes. Ils parlent également de ces que les visiteurs voient, en expliquant en particulier que les colonnes de briques sont les cheminées des baraquements en bois disparus. Dans certains cas, ils parlent des conditions de vie des déportés. Au bout de l'allée, les visiteurs passent à nouveau un portail semblable à celui par lequel l'entrée dans le camp s'est faite. Ils se trouvent alors dans une allée transversale séparant les différentes sections du camp. Un panneau indique le plan général du camp et plus précisément l'organisation des baraquements dans la section qui vient d'être traversée. Dans la mesure où les visiteurs ne sont pas montés dans la tour de garde, c'est la seule perception qu'ils ont du camp dans sa globalité pour en comprendre l'organisation. Ce moment est l'occasion d'un second arrêt où les accompagnateurs décrivent

l’organisation générale du camp à l’aide de ce plan. Ils insistent alors sur sa dimension de concentration en reparlant du camp des femmes qui vient d’être traversé.

Une partie des visiteurs traverse cette allée pour poursuivre dans la section suivante. Ils passent un nouveau portail et avance le long d’une année similaire à celle de la première section traversée. Les visiteurs traversent alors une nouvelle section correspondant à la fonction de concentration du camp. Ils arrivent ensuite directement de cet espace concentrationnaire à celui de l’extermination composée des crématoires ainsi que du Monument International. Sur le chemin, le groupe s’arrête pour visiter un l’un des baraquements en brique où se trouvent deux petites pièces destinées aux kapos de part et d’autre de l’entrée. Le sol est en terre, l’intérieur est très sombre et humide vu l'absence d'éclairage et de chauffage, il faut ainsi quelques instant pour s’habituer à la pénombre. Sans aucune muséographie ou expographie, cet espace ne semble pas véritablement entretenu et a une allure plus ou moins abandonnée. Les éléments qui s'y

trouvent sont directement accessibles et peuvent être touchés en s'approchant. Il s’agit des dortoirs des déportés formés de quatre rangées de box en briques réparties autour de deux couloirs. Certains box sont divisés en trois étages par des planches de bois. Les accompagnateurs expliquent plus précisément les conditions de la vie quotidienne, en particulier à travers des anecdotes sur la manière dont les déportés dormaient, la promiscuité, les conditions insalubres des dortoirs et le manque général d’hygiène. Les visiteurs qui ne visitent pas un l’un des baraquements en brique ont ces informations lorsqu’ils rentrent dans le camp, au début de la visite. Ils ont donc ces informations sans percevoir directement le lieu où les déportés vivaient.



Les espaces de l’extermination Ces visiteurs là tournent directement vers la droite à la fin de la première section traversée. Ils suivent l’allée séparant les différentes sections et se rendent vers le quai d’arrivée des trains qui acheminaient les déportés. De l’autre côté, le camp continue avec un paysage similaire à celui de droite de la section traversée. Sur la gauche, près du portail en brique, une rangée de baraquement en bois ne font pas partie de la visite. C’est à partir de ce moment que les visiteurs suivent le chemin des déportés vers la chambre à gaz. Il s’agit d’une allée large entre les sections du camps à droite et à gauche, elle va du portail d’entrée avec la tour de garde jusqu’aux crématoires avec un chemin et des rails qui les relient. Les visiteurs sont alors à peu près à mi-chemin. En arrivant dans cet espace, sur la droite, un mirador en bois se dresse, sous lequel deux panneaux montrent des photographies du débarquement d’un convoi. Les visiteurs sont alors face au portail d’entrée en brique. C’est la première fois qu’il apparaît véritablement sans que les côtés du chapiteau ne le cachent. Sur le côté droit, les visiteurs voient, devant un baraquement en bois, des panneaux avec des

photographies d'époque prises à cet endroit. Elles représentent des prisonniers entourés de SS. Ces photographies proviennent respectivement de *L'Album d' Auschwitz* et de la *Bauleitung*. Sur les rails, un wagon fermé à l'intérieur est posé. Devant le wagon, les accompagnateurs expliquent, en se basant largement sur ces photographies, les conditions de l'arrivée des déportés destinés à être exterminés, ainsi que celles de la sélection. L'histoire du camp, les conditions de construction du quai et l'existence de la *Judenrampe* sont évoqués. Ils insistent alors sur la dimension exterminatrice du camp. Les visiteurs suivent ensuite cette allée vers les crématoires.

Leurs ruines n'apparaissent qu'au dernier moment. Lorsque les visiteurs marchent vers elles, le Monument International et la rangée de bouleaux derrière lui sont visibles, contrairement aux ruines qui ne le sont qu'en arrivant à leur niveau. Les groupes ayant traversé une seconde section du camp de concentration s'arrêtent devant les ruines de gauche, les autres devant les ruines de droite. Elles sont entourées d'une chaine interdisant de s'en approcher de trop près. Les ruines du crématoire II, sur la gauche, laissent distinguer le plancher du local où se trouvaient les fours et ce qui reste des rails qui servaient à y transporter les corps des victimes. Sous les murs et les plafonds effondrés, il est impossible de distinguer et d'identifier la forme des salles qui s'y trouvaient. Dans celles du crématoire III, sur la droite, on voit les vestiges de l'escalier menant du vestiaire de la chambre à gaz aux crématoires. La forme de la salle est repérable et d'une manière générale l'empreinte au sol du bâtiment, dans la mesure

où les murs et les plafonds ont été déblayés. Les ruines ne montrent pas le bâtiment effondré, mais les fondations de ce qui a autrefois été un bâtiment. Même si les deux sont à l'état de ruines, celles-ci ne permettent donc pas de distinguer la même chose. À côté de chacune des ruines se trouvent des panneaux avec le plan du crématoire. Ce plan est accompagné d'un côté par deux photographies de l'extérieur du bâtiment, dont l'une montrant des déportés arrivant au camp, et d'un autre côté par une photographie de l'extérieur du crématoire et par une photographie des fours. Des légendes présentent ces images et donnent des informations générales sur les crématoires. Les visiteurs s'arrêtent devant ces panneaux et les accompagnateurs les commentent en précisant le processus d'extermination. Ils parlent alors à la fois du parcours des déportés exterminés et du rôle des *Sonderkommandos*. Ceux qui n'ont pas remonté le quai d'arrivée en longeant les rails, mais ont poursuivi à travers une section du camp de concentration avant d'arriver aux crématoires, ont à ce moment l'explication de l'arrivée dans le camp et de la sélection, que les autres ont eu au niveau du wagon. Ils ont donc cette explication sans images photographiques et sans être sur le lieu. C'est tout de même à ce moment qu'en se retournant, ils voient véritablement le portail d'entrée avec la tour de garde et les rails.

Entre les deux crématoires, le Mémorial International se situe au niveau de l’arrivée des rails. Il est formé d'un rang de blocs de pierre ressemblant à des sarcophages, d’un socle sur lequel sont posées quatre pierres carrées et lisses ainsi que vingt et une dalles fixées dans le sol. Sur ces dalles, un textes est inscrit en vingt et une langues : « Que ce lieu où les nazis ont assassiné un million et demi d’hommes, de femmes, d’enfants, en majorité des juifs de divers pays d’Europe, soit à jamais pour l’humanité un cri de désespoir et un avertissement !». Cet ensemble est construit sur un parvis légèrement surélevé et recouvert de pavés. Il intègre un portail et des éléments en béton supportant les barbelés qui le transpercent. On se rend ainsi au pied de la sculpture en montant plusieurs marches. Sur trois côtés une rangée d’arbres l’entoure et derrière lui se dressent des portes drapeaux, mais sans drapeaux le jour de notre visite. Devant ce mémorial les visiteurs se retrouvent tous et font une minute de silence. C’est le seul moment de la visite où les accompagnateurs ne parlent pas directement du camp,

mais l’inscrivent dans une perspective plus large. A cette occasion, la rescapée rappelle qu’il faut se méfier des hommes politiques et des partis extrêmes, et un des accompagnateurs du Mémorial de la Shoah parle des attentats contre Charlie Hebdo. C’est aussi le seul moment où les accompagnateurs du Mémorial de la Shoah prennent la parole à la place des guides du Musée-Mémorial d’Auschwitz-Birkenau, sans que ce soit en complément de ce qu’ils disent. Si les visiteurs passent devant cet espace mémoriel au moment de la présentation des ruines des crématoires, ils ne s’y arrêtent alors pas. Ils ne stationnent devant le Mémorial International qu'à fin de la visite du matin lors du moment commémoratif, avant de retourner vers le parking d’entrée.

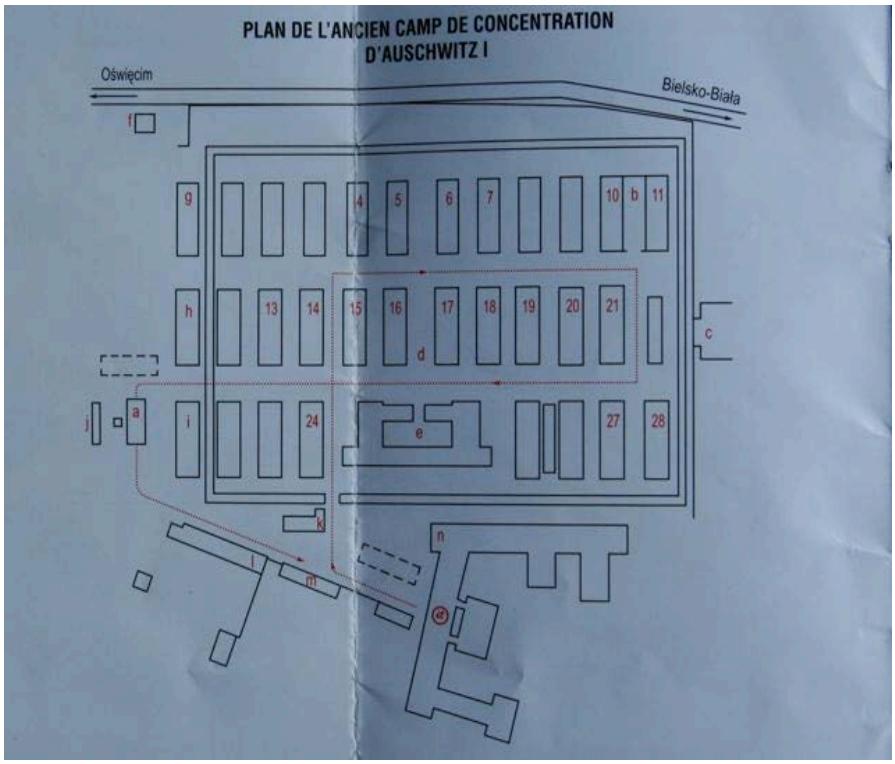
Le Sauna et le Canada Avant cette commémoration et après s’être arrêtés devant les ruines, les visiteurs poursuivent vers la gauche en direction du Sauna. Ils suivent alors un chemin qui, contrairement aux allées empruntées jusque là, est relativement sinueux. Ils traversent le rideau d’arbres et de barbelés entourant l’espace de l’extermination et passent entre deux grands miradors en bois. Sur la gauche, il y a des toilettes où certains visiteurs s’arrêtent. Ils ne continuent pas tout droit dans la forêt, mais tournent pour longer la station d'épuration. Elle se compose de cylindres, de trous cylindriques et d’une maison en briques rouges. Les accompagnateurs n’expliquent pas de quoi il s’agit, en fait ils ne font pas d’arrêt entre les ruines des crématoires et le Sauna. En face du bâtiment du Sauna, sur la droite lorsque les visiteurs arrivent des crématoires, des traces au sol marquent l’emplacement des baraquements du Canada où les affaires prises aux déportés étaient conservées. Un panneau avec une photographie montre des déportés rangeant un tas de vêtements. Les accompagnateurs parlent alors rapidement du Canada en expliquant sa fonction, ils indiquent aussi parfois que de l’autre côté des arbres, en continuant tout droit, il y a un autre crématoire et des fosses.

Le bâtiment du Sauna est un long bâtiment en briques, par lequel passaient les déportés qui entraient dans le camp pour se déshabiller et recevoir leurs uniformes. Leurs vêtements y étaient désinfectés avant d'être mis dans le Canada. Il n'y a presque aucune explication ou présentation du lieu dans l'expographie, sa compréhension dépend donc des explications des accompagnateurs. Ils expliquent la fonction générale du Sauna dans la première pièce, sans entrer par la suite dans le détail des différents espaces traversés ou des éléments perçus. Ils insistent notamment sur la manière dont les déportés étaient déshabillés et humiliés avant d'être enregistrés. Les visiteurs entrent alors dans une pièce dont les murs et le sol sont en béton, mais dont une partie de ce sol est recouvert de dalles en plexiglass. Elles obligent à faire le tour de la pièce pour arriver à l'autre bout où des objets ayant appartenu à des déportés sont exposés derrière des fenêtres. Les visiteurs suivent ensuite un couloir où ils longent les installations destinées à désinfecter les vêtements. Ce sont des chaudières pour les chambres à désinfection par air chaud. Ils traversent également des salles en béton qui étaient les pièces des coiffeurs, une salle d'examen, et là où s'effectuait le tatouage du matricule, etc. Le nom des pièces écrit en allemand est encore visible, il désigne leur fonction. Les visiteurs passent rapidement devant ces éléments sans s'y arrêter et sans que les accompagnateurs ne les désignent.

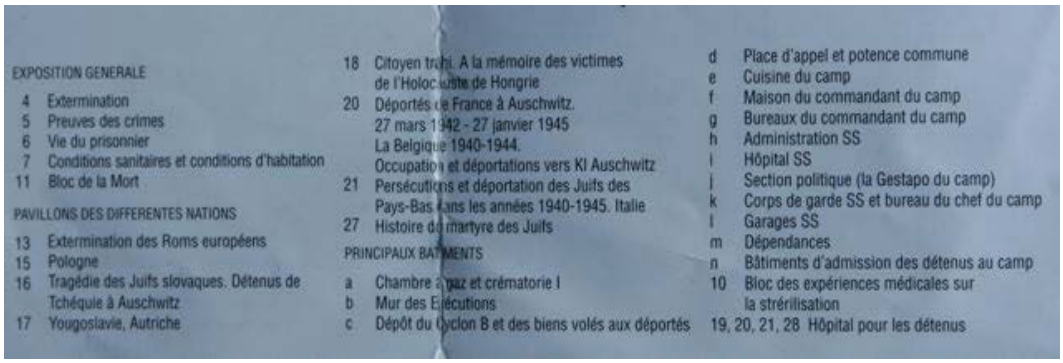
Le couloir débouche sur la salle d’attente et d’habillage où un mur est recouvert avec des photographies de déportés avant leur déportation, elles ont été retrouvées dans les affaires entreposées au Canada au moment de la libération du camp. Les accompagnateurs ne précisent pas la fonction originaire de cette pièce et laissent un temps relativement long aux visiteurs pour observer les photographies sans faire de commentaire. Elles sont exposées sur les deux côtés d’un mur au milieu de la pièce Ce mur se reflète dans le sol. Sur le côté qui ne fait pas face aux visiteurs quand ils entrent dans la pièce, il y a en plus des citations marquées en différentes langues. Derrière ce mur de photographies, est placé un wagonnet retrouvé dans l'étang proche de la chambre à gaz - crématoire IV et du sauna, qui était utilisé pour transporter les cendres humaines.

En sortant du Sauna, les visiteurs se rendent vers le Mémorial International pour la commémoration, puis retournent rapidement au parking sur la demande des accompagnateurs, sans prendre le temps de considérer à nouveau des éléments du camp. Le déjeuner à lieu très rapidement sur le parking d'Auschwitz.

b. La topographie d'Auschwitz[207]



[207] Les photographies illustrant le site sont celles qui ont servi à la visite virtuelle. À l'exception de celles reprise sur le site Auschwitz.org qui sont indiquées comme telles, elles ont été prises 10 jours après la visite, dans des conditions climatiques différentes. En particulier, il n'y avait pas de neige pendant la visite. Le plan est tiré du fascicule en vente au Musée-Mémorial.



EXPOSITION GENERALE

4 Extermination
5 Preuves des crimes
6 Vie du prisonnier
7 Conditions sanitaires et conditions d'habitation
11 Bloc de la Mort

PAVILLONS DES DIFFERENTES NATIONS

13 Extermination des Roms européens
15 Pologne
16 Tragédie des Juifs slovaques. Détenus de Tchéquie à Auschwitz
17 Yougoslavie, Autriche
18 Citoyen trahi. A la mémoire des victimes de l'Holocauste de Hongrie
20 Déportés de France à Auschwitz. 27 mars 1942 - 27 janvier 1945
La Belgique 1940-1944. Occupation et déportations vers KI Auschwitz
21 Persécutions et déportation des Juifs des Pays-Bas dans les années 1940-1945. Italie
27 Histoire du martyre des Juifs

PRINCIPAUX BATIMENTS

a Chambre à gaz et crématorie I
b Mur des Exécutions
c Dépôt du Cyclon B et des biens volés aux déportés
d Place d'appel et potence commune
e Cuisine du camp
f Maison du commandant du camp
g Bureaux du commandant du camp
h Administration SS
i Hôpital SS
j Section politique (la Gestapo du camp)
k Corps de garde SS et bureau du chef du camp
l Garages SS
m Dépendances
n Bâtiments d'admission des détenus au camp
10 Bloc des expériences médicales sur la stérilisation
19, 20, 21, 28 Hôpital pour les détenus

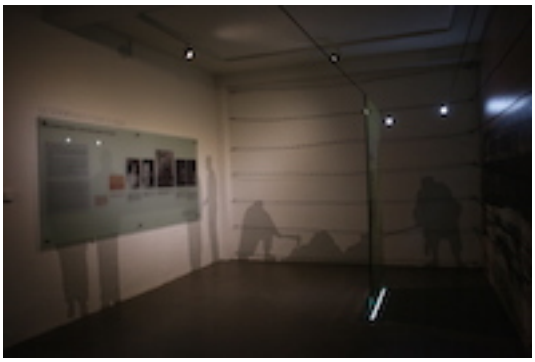
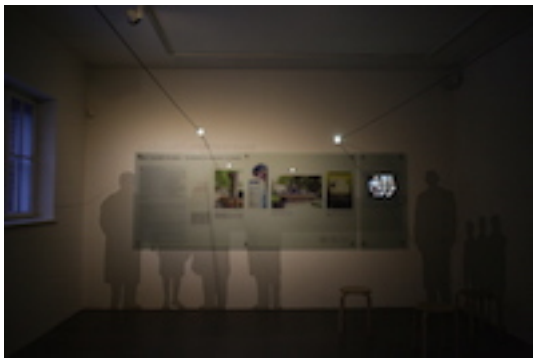
L'apparence extérieure L'entrée dans Auschwitz se fait en deux moments. Après la traversée du bâtiment d'accueil, les groupes sont formés dans un espace entre celui-ci et le portail d'entrée portant l'inscription *Arbeit Macht Frei*. Si le bâtiment d'accueil est l'ancien centre de réception des déportés, il n'est pas désigné comme tel et ne fait pas l'objet d'un commentaire historique : sa seule fonction actuelle n'est pas historique mais touristique. Après l'avoir traversé, les accompagnateurs distribuent les casques qui permettront aux visiteurs de les entendre sans qu'ils n'aient à parler trop fort. Contrairement à Birkenau, il y a un passage marqué entre l'espace quotidien du parking et l'espace du camp. En effet, l'entrée se fait avant de passer le portail et donc de traverser la clôture de barbelés. Le camp est alors visible sur la droite, mais ne présente pas à première vue des caractéristiques immédiatement reconnaissables comme c'est le cas à Birkenau. Il s'agit de bâtiments en briques rouges de deux ou trois étages ayant l'apparence d'une citée ouvrière. L'ensemble est entouré d'une clôture de barbelés peu visible, hormis les poteaux en béton sur lesquels les fils sont tendus. Un premier arrêt se fait au bout de cet espace de transition, devant le portail d'entrée. Si ce portail est un symbole du génocide, il n'en est pas une trace historique à proprement parler puisque la majorité des arrivants, surtout les juifs, entraient directement à Birkenau. Ces prisonniers pénétraient pour la première fois à Auschwitz par un centre de réception. Les accompagnateurs donnent d'ailleurs à ce moment des informations sur l'histoire et le fonctionnement du camp. Elles renvoient alors à sa fonction de concentration. Ils expliquent en particulier les dessins présentés sur un panneau qui montrent des déportés passant sous le portail du camp pour aller travailler devant un orchestre. Ils sont devant un bâtiment de garde en bois. De l'autre côté du portail, devant le bâtiment des cuisines, à droite d'autres panneaux montrent des dessins similaires.

Le camp visité se compose de deux allées bordées de bâtiments en briques rouges alignés et tous semblables. Sur une des allées se trouvent les bâtiments de l'exposition permanente et sur l'autre ceux des expositions nationales. Les visiteurs commencent par longer l'allée des expositions nationales. Les douze expositions ont été crées en coopération avec les différents pays dont des citoyens ont été déportés à Auschwitz. Elles présentent l'histoire des déportés de chaque nation sans reprendre les éléments donnés dans l'exposition générale. Elles se concentrent donc essentiellement sur les différents contextes de déportation. La diversité des victimes est ainsi marquée par ces expositions.. Il y a en plus deux expositions concernant « La destruction des roms européens » et « Le martyr et la lutte des juifs en Europe entre 1933 et 1945 ». La seule exposition visitée est l'exposition française dans le bloc 20, qui est d'ailleurs le seul bloc visité. Cette exposition située au bout de l'allée sur la gauche s'appelle « Les déportés de France vers le camps de concentration d'Auschwitz : 27 mars 1442 – 21 janvier 1945 ». Avant d'y arriver, les visiteurs s'arrêtent une première fois au niveau de la place d'appel qui se présente sous la forme d'un espace entre deux baraquements. Juste devant cet espace se dresse un abri en bois pour un garde et une potence simplement composée d'une poutre horizontale soutenue par trois poteaux. Derrière la potence, deux panneaux donnent respectivement des informations sous forme écrite et illustrent par des images les pendaisons.

Les visiteurs remontent ensuite la seconde allée en visitant les cinq blocs de l'exposition permanente. Les blocs 4, 5, 6 et 7 et 11 sont respectivement appelés « Extermination », « Preuves des crimes contre l'humanité », « La vie des prisonniers », « Les conditions de vie des prisonniers » et le « Bloc de la mort ». Selon les groupes, la visite de ces blocs se fait dans le sens de celui de leur numérotation – correspondant à l'ordre marqué sur les brochures vendues à l'entrée du camp qui suggèrent un itinéraire aux visiteurs individuels – ou en sens inverse. Dans le premier cas, l'exposition française est visitée en dernier, et dans le second cas en premier. Il y a une certaine cohérence dans ce second choix qui présente aux visiteurs une certaine gradation allant de l'arrestation à la mort. En effet la visite commence alors par l'exposition française présentant à la fois la déportation politique et la déportation raciale, puis continue par l'évocation du camps de concentration, pour finir par l'extermination avant de visiter la chambre à gaz et le crématoire. Cette organisation de la visite est cependant en elle-même trompeuse, dans la mesure où l'extermination a eu lieu à Birkenau et non à Auschwitz.

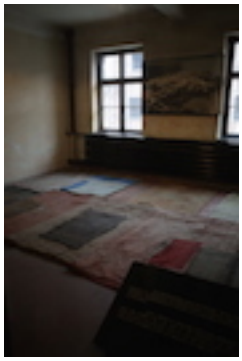
L’exposition française La première exposition visitée est l’exposition française dans l’ancien hôpital du camp. Les accompagnateurs présentent rapidement le principe des expositions nationales et incitent les visiteurs à découvrir cette exposition particulière. Ils sont ensuite laissés libres pendant qu’ils la parcourent et retrouvent les accompagnateurs à la sortie. L'exposition se compose de deux sections de chaque côté d’un couloir central. La première retrace l'histoire de la persécution des juifs dans la France occupée, et met en lumière les responsabilités propres de Vichy, sans pour autant ignorer les résistants qui furent déportés. Quatre salles sont réparties en trois parties intitulées « Portraits », « Exclure, recenser, interner » et « Déportation, sélection, extermination ». Dans chaque pièce plusieurs panneaux disposés sur les murs donnent des informations sur le contexte historique français et présentent des images illustratives qui les accompagnent. Des câbles au plafond traversent les murs sur lesquels sont accrochés, au centre de chaque pièce, des panneaux présentant le destin de cinq déportés. La première salle les présente, puis leurs destins particuliers sont ensuite pris dans le contexte donné par les panneaux exposés sur les murs. Ils sont suivis de salle en salle, grâce aux câbles qui assurent une continuité en portant les panneaux où ils sont évoqués. Tous ces contextes sont ainsi traversés par ces mêmes déportés dont on peut suivre l'évolution, car à chaque fois, il y a une photographie de la personne suivie, au moment où elle est concernée par le contexte de la salle. Sur les murs de chacune des salles sont dessinées des ombres qui représentent des personnes dans des attitudes correspondant à la thématique de chaque salle. On y voit par exemple des silhouettes de policiers à côté du panneaux présentant « Le temps des lois » ou des enfants en train de jouer à côté de celui sur « Le sauvetage ».

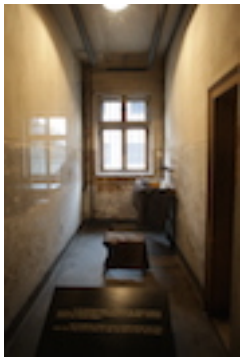
Après la troisième partie composée d’une seule salle, les visiteurs traversent le couloir central du bâtiment pour se rendre dans la seconde section. Au bout du couloir, se trouve une plaque noire sur laquelle est inscrit : « Souviens-toi. Soixante seize mille Juifs ont été déportés de France, dont plus de deux mille enfants. Près de soixante neuf mille d’entre eux ont été déportés à Auschwitz, près de neuf cents à Kaunas, plus de deux mille à Maïdaneck, plus de deux mille à Sobibor. De tous ces déportés, deux mille cinq cents seulement sont revenus, soit 3% d’entre eux. Plus de trois mille résistants ont été déportés à Auschwitz. Parmi ces derniers seuls neuf cent soixante neuf sont revenus. » La seconde section de l’exposition est composée de quatre salles appelées « Matricules », « Auschwitz », « Retour » et « Se souvenir ». Les murs de la première sont des panneaux blancs, sur lesquels sont indiqués pour chaque convoi parti de France, son numéro, sa date, son origine géographique, le nombre total de déportés, le nombre d’entre eux gazés à l’arrivée ainsi que le nombre d’hommes et de femmes sélectionnés. La seconde et la troisième salles reprennent la présentation des salles de la première section de l’exposition pour évoquer les conditions de vie et la résistance dans le camp ainsi que les conditions du retour et la mémoire. Dans cette dernière partie, une vidéo passe d'ailleurs des témoignages. Les murs de la dernière salle sont recouverts de photographies d’enfants avant leur déportation accompagnées de leurs noms. Un dispositif multimédia dans cette salle permet également de retrouver le nom des déportés.

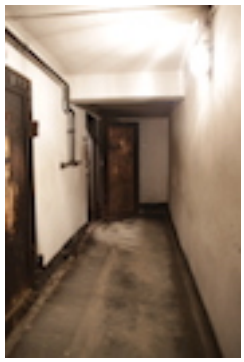
Le bloc de la mort Après l'exposition française, les visiteurs se rendent directement au bloc 11. Il s'agit de la prison du camp où étaient jugés et internés des déportés ou des personnes extérieures au camp pour actes de résistances. Ce n'est donc pas un lieu directement associé à l'extermination, même si de nombreux détenus étaient condamnés à mort et que des essais de meurtre avec le Zyklon B s'y sont déroulés. Devant le bâtiment, un panneau en présente le plan et la fonction. Les visiteurs ne s'arrêtent pas devant car les informations qu'il contient seront données au fur et à mesure de la visite. Le rez-de-chaussée est formé d'un couloir central d'où l'on peut voir plusieurs pièces derrière des vitres qui remplacent les anciennes portes. Elles ont ainsi la forme de *period room*. Après une pièce montrant le lieu où les nazis prononçaient les sentences contre les prisonniers avec un bureau pour les SS, se trouvent plusieurs dortoirs, salles de lavabos et latrines. Dans l'un des dortoirs, une photographie montre des déportés qui dorment par terre sur des paillasses. Un autre est composé de lits superposés en bois où des uniformes de déportés sont posés sur les lavabos. L'ensemble est clair, ordonné, organisé et propre, il a ainsi l'apparence d'une reconstitution, contrairement au l'un des baraquements en brique de Birkenau que quelques visiteurs ont vu. Pendant que les visiteurs avancent les uns derrière les autres dans ce couloir, le guide parle des conditions de vie dans ces lieux et de ce qui pouvait entrainer un enfermement dans cette prison. Ils insistent ne particulier à cette occasion sur la présence de résistants polonais dans le camps. Enfin, au fond du couloir, derrière

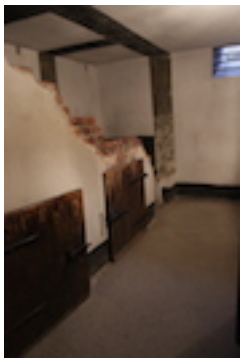
plusieurs grilles, il y a une potence.





Le sous-sol est composé de plusieurs couloirs étroits donnant sur des cellules. De même qu’à l’étage, les visiteurs se suivent en file indienne tout en restant relativement groupés afin de capter le signal du micro du guide. La plupart des cellules sont fermées, mais il est possible de regarder dedans à travers un judas. Les quelques cellules ouvertes permettent de constater l'exiguïté et l'obscurité, même si leur présentation les montre toujours propres et ordonnées. Dans l’une d’elle en particulier, des cierges, des couronnes de fleurs et une plaque en mémoire du Père Kolbe sont exposés. Le guide, juste devant un bas relief montrant des visages de déportés, raconte qu'il s’agit d’un prêtre qui a pris la place d’un condamné et est mort dans de grandes souffrances. Au bout d’un des couloirs, se trouvent les cellules disciplinaires où les prisonniers ne pouvaient ni s’asseoir ni être debout. Elles sont coupées afin que les visiteurs voient l’intérieur. Le guide insiste alors sur la souffrance des prisonniers dans cet endroit.





En sortant du bloc 11, les visiteurs entrent directement dans la cour attenante où étaient fusillés ou torturés les condamnés. Elle est coincée entre les blocs 11 et un autre bâtiment où logeaient des déportés et est fermée par un portail par lequel on entre. Contrairement à celles du bloc 11, les fenêtres du bâtiment adjacent sont murées par des planches de bois afin que les autres déportés ne puissent pas voir ce qu'il se passait dans la cour. Au fond de cette cour, les visiteurs sont devant un mur où les exécutions par balles étaient pratiquées et qui sert aujourd’hui de mémorial. Sur le côté gauche restent deux poteaux auxquels des prisonniers étaient suspendus par les bras. Le guide donne des explications sur les différents emplois de la cour et incite les visiteurs à un cours moment de recueillement.

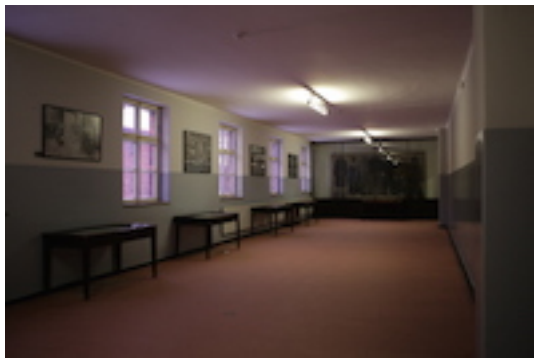
Les blocs 6 et 7 Après avoir visité la prison et la cour des exécutions, les visiteurs poursuivent par les blocs consacrés aux conditions de vie. Chaque groupe

visite l'un des deux : soir le 6 soit le 7. Dans chacun des deux blocs, un couloir central présente des photographies - portraits d'identité de déportés. Elles sont alignées sur trois niveaux dans une perspective s'étendant sur toute la longueur du couloir. Elles ont été prises par les SS lors de l'enregistrement des déportés arrivant directement à Auschwitz I. Il s'agit de prisonniers politiques dont le nom, la date d'arrivée dans le camp et la date de décès sont précisées. Les prisonniers juifs qui, à partir du printemps de 1942, étaient amenés par transports massifs, n'étaient pas photographiés, et à partir de 1943 seuls les prisonniers estimés particulièrement dangereux l'étaient[208]. Les accompagnateurs n'insistent pas sur cette spécificité, mais ils s'arrêtent particulièrement devant les photographies de français. Ils demandent alors aux visiteurs de constater la faible espérance de vie au camp.

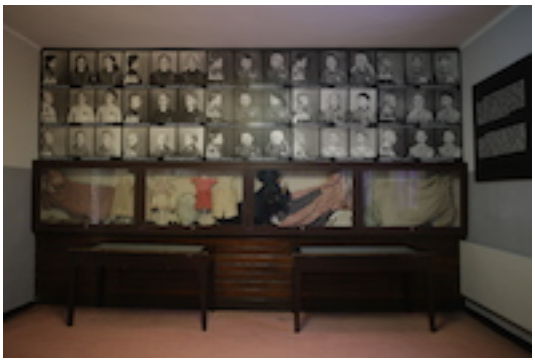
Dans le bloc 7, les portes dans le couloir sont remplacées par des vitres donnant sur des reconstitutions de dortoirs comme au rez-de-chaussée du bloc 11. Dans le bloc 6, quatre salles d'exposition sont aménagées. Dans la longueur de la première salle, plusieurs vitrines horizontales présentent des documents, en particulier des listes de déportés établies à leur entrée dans le camp par les nazis, ou des listes établies par les Soviétiques après la libération du camp. Sur les murs plusieurs panneaux montrent respectivement un dessin avec un SS brutalisant un déporté, des photographies

[208] Tadeuz Iwaszko, in *Auschwitz, camp hitlérien d'extermination*, Editions Interpress, Varsovie 1986, p. 56 et 57.

d'identification faites au moment de l'enregistrement des déportés et des photographies en gros plan de tatouages de matricule faits directement sur leur peau. Sur les deux autres murs, d'un côté un panneau avec un texte rappelle que les déportés sont morts de mauvais traitements et de l'autre côté des uniformes de déportés sont placés sur des cintres derrière une vitre. Le guide parle à cette occasion des tatouages. Dans la seconde salle, l'état de souffrance des déportés pendant leur vie au camp est montré concrètement. Toute la longueur de la pièce est occupée par de grandes photographies prises à la libération du camp montrant l'état de malnutrition et de maladie des déportés. Ce sont des corps décharnés dont les traits sont marqués par l'épuisement, la malnutrition et la souffrance. Plusieurs sont des photographies d'enfants. Ces conditions de vie sont également exprimées par une sculpture de Mieczyslaw Stobierski au fond de la pièce. Elle représente un groupe de déportés assis devant une gamelle vide. Devant cette sculpture, une vitrine expose une ration quotidienne composée d'un morceau de pain et de gamelles de soupe. Sur le mur faisant face aux grandes photographies, deux vitrines horizontales exposent des documents. Les visiteurs s'arrêtent longuement dans cette pièce et le guide détaille les conditions de vie en insistant sur les maladies, la malnutrition et la quantité importante de travail obligatoire. Il parle également de la dureté des conditions climatiques en faisant le rapport avec les vêtements vus dans la salle précédente qui ne suffisaient pas à protéger du froid.



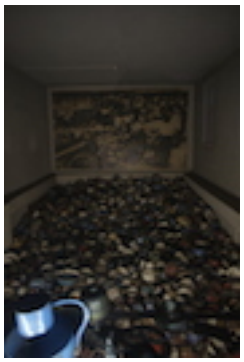
Dans la troisième salle, sont exposés des dessins de déportés montrant la vie dans le camp. Le guide ne précise pas qu'il s'agit de dessins de déportés et ne s'y arrête pas. Les visiteurs passent donc rapidement dans cette pièce sans prendre le temps de les regarder. Ils passent également rapidement dans la quatrième salle consacrée aux enfants. Le guide ne la commente pas et n'y évoque rien. Il y a d'un côté deux photographies d'enfants derrière des barbelés qui occupent tout un mur, et de l'autre une vitrine où sont présentés des vêtements d'enfants sous des portraits d'identité qui ont été faits au moment de l'enregistrement à l'entrée du camp. Devant la grande photographie, une sculpture d'Anna Raynoch Brzozowska représente une mère et son enfant. Ils sont décharnés avec le visage marqué. La position de la sculpture est telle que les deux personnages tournent la tête vers ceux de la photographie.

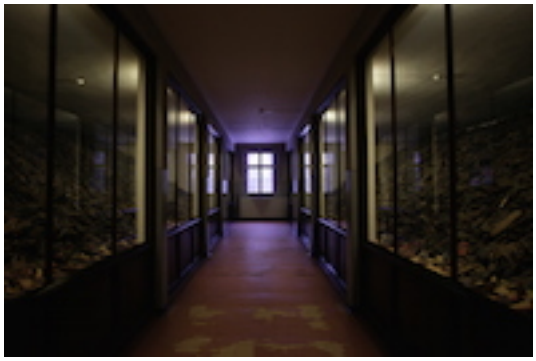
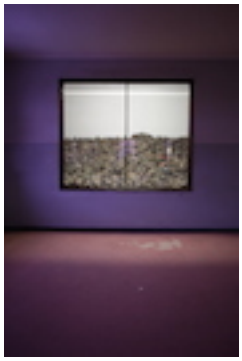


Les blocs 4 et 5 Après les blocs présentant des éléments associés aux conditions de vie et à la souffrance des victimes, les visiteurs se rendent dans le bloc 5 associé à

leur disparition. Ils voient alors des objets que les déportés avaient emmenés avec eux lors de leur déportation, avec la fausse promesse de pouvoir s'installer ailleurs. Ces objets ont été retrouvés à la libération dans le Canada et ne représentent qu'une partie infime de ce qui leur a été pris à leur arrivée au camp. Les accompagnateurs rappellent cette situation avant d'entrer dans le bloc et invitent les visiteurs à le parcourir en silence. Les photographies sont interdites, comme le rappelle un panneau à l'entrée, mais cela n'empêche pas quelques visiteurs d'en prendre. Les visiteurs défilent le long des vitres derrière lesquelles sont ces objets. La plupart des fenêtres de ces blocs sont recouvertes d'un filtre mauve. Il limite ainsi l'éclairage naturel venant de l'extérieur et donne aux salles d'exposition une teinte uniforme. Au rez-de-chaussée, il y a d'un côté des vêtements religieux, des prothèses alignées les unes à côté des autres de manière relativement ordonnée contre un mur, et d'un autre côté des chaussures, des casseroles et des affaires de toilettes entassées en désordre dans le volume d'une salle entière. Ces ensembles sont à chaque fois présentés comme des tableaux qui seraient des « fenêtres sur le monde ». En effet, les vitres sont situées à mi hauteur dans un mur afin de permettre de voir au travers.

A l'étage, des chaussures et des valises sont dans deux sales distinctes et leur présentation est différente. Les deux types d'objets sont non seulement désordonnés et entassés en hauteur et non en profondeur, mais de plus, la vitre derrière laquelle ils sont occupe tout le mur sur la longueur du bâtiment. De par cette configuration, la vitre sépare l'espace d'une même pièce où sont les visiteurs, et ne découpe pas une ouverture dans un mur afin de voir de l'autre côté. Il y a ainsi une présence plus forte de chacun de ces objets. Les chaussures en particulier sont présentées des deux côtés de la salle, de sorte que les visiteurs avancent le long d'un couloir étroit entre les deux vitres.



Le dernier bâtiment visité concerne l'extermination. Il s'agit du bloc 4. A l'entrée est inscrit sur un panneau une citation attribuée à George Santayana : « Quiconque oublie son passé est condamné à le revivre ». Les deux premières salles au rez-de-chaussée évoquent la déportation en général et introduisent la spécificité du traitement des juifs qui est l'objet du reste de l'exposition. En entrant dans la première salle, sur la droite, une grande carte d'Europe indique les lieux de provenance des déportés. Le guide la commente en insistant sur la centralité d'Auschwitz dans le dispositif nazi et rappelle l'organisation et les infrastructures nécessaires pour convoyer les déportés à travers de telles distances. Au fond de la pièce, faisant face à cette carte, une grande photographie occupant tout le mur montre des femmes et des enfants déportés au moment de leur arrivée. Ils sont encore habillés en civil et marchent le long des barbelés de Birkenau. Sur l'un des murs dans la longueur de la pièce, des panneaux

donnent des informations sur le nombre de morts des différentes catégories de déportés et des citations de dignitaires nazis concernant le projet d'extermination des juifs. Sur le mur en face, une niche dans le mur contient une urne remplie des cendres de juifs dont les corps ont été brulés.

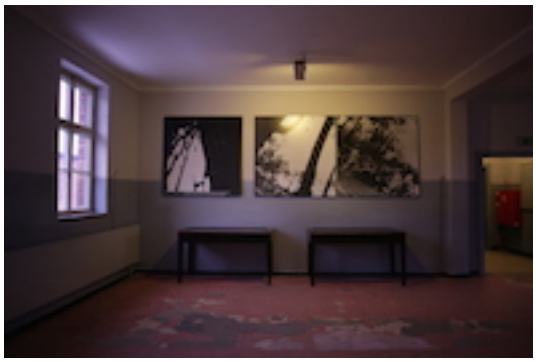
La seconde salle présente des vitrines de documents administratifs nazis et surtout de grands panneaux sur toute sa longueur. Sur ces panneaux, des photographies illustrent le sort des différentes catégories de prisonniers avant leur arrivée au camp. Ils présentent également des informations plus précises sur le nombre de déportés de chaque origine. Les visiteurs s'arrêtent longuement face à ce panneau, mais ne considèrent pas les vitrines comme étant dignes d'attention. Le guide explique à la fois la politique de répression et la politique antisémite qui ont mené à Auschwitz. Il parle rapidement de la politique d'invasion et en particulier de l'occupation de la Pologne, ainsi que de la déportation des résistants. Il développe plus précisément les politiques nazies antijuives dans les années 1930, la volonté de déporter les juifs vers l'est, la décision de la solution finale à la conférence de Wansee. Il évoque aussi à ce moment la Shoah par balles. C'est là que sont précisées véritablement d'une part la différence entre les fonctions de concentration et d'exterminations des différents camps, et de l'autre la spécificité d'Auschwitz qui est les deux à la fois.

Cette différence à l'intérieur du camp est développée dans la salle suivante qui présente des photographies de l'arrivée au camp des juifs Hongrois. Il y a également

une sculpture de Mieczyslaw Stobierski de l'intérieur d'un wagon de déportation plein de personnes entassées. Les photographies proviennent de la même série que celles exposées sur le site de Birkenau. Le guide rappelle les conditions de l'arrivée et de la sélection qui ont été déjà évoquées à Birkenau. Il précise alors la condition particulière des juifs dans le camp et la manière dont une minorité n'est pas exterminée tout de suite pour rejoindre le camp de concentration. Au centre de la pièce un panneau a été placé avec une carte reprenant de manière simplifiée celle de l'entrée de la première salle et un texte évoquant le processus de sélection.

Les visiteurs se rendent ensuite à l'étage où est présentée l'extermination à proprement parler. Les deux pièces sont relativement sombres, de sorte que ce qui y est présenté ressort particulièrement. Dans la première salle sur la gauche, une grande sculpture blanche de Mieczyslaw Stobierski est au centre de la pièce. Elle figure les chambres à gaz -crématoires II et III qui étaient d'un modèle identique. Chacune comprend une salle de crémation avec cinq fours *Topf* à 3 creusets incinérateurs et un sous-sol avec deux morgues semi enterrées, aménagées en salle de déshabillage et en chambres à gaz. Un ascenseur hissait les cadavres du sous-sol à la salle des fours du rez-de-chaussée. Les bâtiments sont coupés afin d'en montrer l'intérieur. On y voit des figures de déportés en train d'attendre, de se déshabiller et d'être gazés, ainsi que des membres du *Sonderkommando* brulant leurs corps. En rappelant les ruines vues à Birkenau, le guide commente longuement ce processus. De chaque côté de cette grande maquette et à droite de la porte par laquelle on entre dans cette salle, sont présentés les photographies prises clandestinement par les membres du *Sonderkommando*. Elles n'offrent aucune image de la mise à mort dans les chambres à gaz. Prises depuis la chambre à gaz elles montrent d'une part la crémation des corps gazés dans des fosses d'incinération à l'air libre, et d'autre part, devant la chambre à gaz du crématoire V des femmes poussées vers cette même chambre à gaz. Ces images sont floues et mal cadrées, de sorte qu'elles ne sont pas immédiatement compréhensibles sans

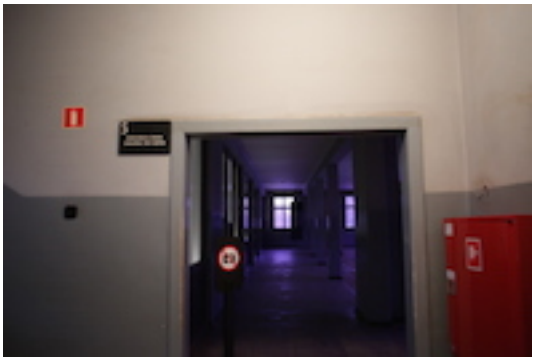
explications. Or, le guide n'en donne pas. Du côté gauche de la porte d'entrée, une vitre dans le mur permet de voir un amas de boites ayant contenu du gaz, et à côté dans une vitrine, on peut le voir sous forme de cristaux tel qu'il était avant le contact avec l'air. Les visiteurs ne contournent pas la sculpture du crématoire pour aller dans l'espace derrière.



En face de cette salle, une autre contient un amas de cheveux sur toute la longueur de la pièce. De la même manière que les objets du bloc 5, ils proviennent des restes que les nazis n'ont pas eu le temps de détruire ou d'emporter avant l'arrivée des Soviétiques. Les visiteurs avancent le long d'une grande vitre. Comme pour la présentation des valises et des chaussures à l'étage du bloc 4, la vitre les séparant des cheveux n'est pas une ouverture permettant de voir dans une autre pièce, mais ouvre sur un espace partagé. Après avoir remonté sur toute la longueur de la vitre, un texte sur un panneau apprend qu'il s'agit de cheveux de déportés ayant été gazés. Sur le mur faisant face à l'amas de cheveux, une grande photographie montre des ballots contenant des cheveux prêts à être envoyés à l'industrie textile. Enfin, en revenant vers la porte pour sortir, sur la gauche, se trouvent des rouleaux de toile faites de cheveux, sur lesquels sont disposés des cheveux tressés prêts à être tissés. Sur la gauche de cette vitre, un panneau explique le processus. Le guide ne parle pas dans cette pièce.

Dans le rez de chaussé de la dernière salle traversée, le pillage des affaires des

déportés est évoqué par de grandes photographies du Canada sur les murs. Deux photographies montrent également le Canada en train de bruler lorsque les nazis y ont mis le feu avant d'évacuer le camp. Des vitrines horizontales exposent des documents relatifs à l'inventaire de ces objets, et au milieu de la pièce, une photographie aérienne du camp met en évidence l'importance du Canada. Les visiteurs s'arrêtent peu dans cette pièce. Le guide rappelle seulement très rapidement la fonction du Canada.



Le crématoire I Lorsque les participants sortent du bloc 4 en achevant ainsi l'exposition, il fait nuit. Les visiteurs ne voient donc pas les éléments muséographiques situés sur leur parcours bien que les bâtiments et les barbelés soient tout de même éclairés. Ils traversent une partie du camp pour en sortir par une ouverture faite dans la clôture au niveau de la potence où a été exécuté Rudolf Höss, le commandant du camp du 1er mai 1940 au 1er décembre 1943, puis de nouveau entre mai et septembre 1944. Ils ne s'arrêtent pas devant cette potence et les guides n'en parlent pas.

Les participants se rendent directement au crématoire d'Auschwitz, dit « crématoire I ». Les visiteurs suivent alors les guides qui ne précisent pas qu'ils vont voir la chambre et le crématoire. Dans la mesure où le complexe n'est pas éclairé, ils ne s'en rendent compte qu'en y entrant, de plus les deux panneaux montrant le plan à l'entrée ne sont pas visibles. Même s'il s'agit d'un complexe expérimental largement reconstitué composé de trois pièces en béton, il est le seul à pouvoir être visité. Les pièces sont restaurées dans leur état d'origine malgré quelques erreurs. La seule muséographie est constituée des barrières empêchant les visiteurs de toucher les reconstitutions des fours crématoires. Dans la petite entrée, le guide donne des explications sur l'endroit où les visiteurs se trouvent alors. La seconde salle est la chambre à gaz et la troisième celle des fours crématoires avec des rails dans le sol. Elles permettaient de déplacer les wagons contenant les corps. En sortant du crématoire, les visiteurs se dirigent vers la sortie du camps en longeant les barbelés et en traversant à nouveau l'espace les séparant du bâtiment d'accueil.

C. Un espace non homogène

Introduction

Ce sont différents lieux particuliers qui sont visités et non Auschwitz en tant que totalité. Si les participants restent concentrés, c'est donc en fonction de la nature des différents éléments qu'ils perçoivent. La valeur donnée à chacun de ces lieux dépend de l'expérience qui en est faite. Elle les qualifie comme espaces visités. Les participants sont plus ou moins touchés et intéressés par l'un ou par l'autre de ces éléments, en fonction de leurs dispositions personnelles. Son considérés comme intéressants les moments de la visite sur lesquels les participants s'arrêtent lorsqu'ils racontent leur visite. Ils sont l'occasion de la description d'une pluralité d'expériences qui ont en commun d'être importantes pour eux. Ce qui est plus ou moins intéressant correspond au degré relatif d'importance donné dans le récit de la visite. De la même manière, ce qui est délaissé est considéré comme inintéressant. Si plusieurs participant utilisent directement ce terme avant de préciser ce qui est intéressant ou se contentent de dire qu'un moment de la visite n'est pas intéressant, la manière dont ils racontent leur vécu permet de dresser une topographie du lieu et une typologie des différents éléments matériels en fonction de leur intérêt relatif.

Cette qualification relative de chacun se fait selon deux logiques qui jouent ensemble et se recoupent largement bien qu'elles ne se confondent pas. La première dimension est conjoncturelle. Il s'agit de la manière dont se déroule une visite particulière, avec son rythme et son enchainement particulier. La narration qui se met en place désigne certains moments comme étant particulièrement intéressants. La seconde dimension dépend de la forme même du dispositif visité. Elle renvoie aux qualités qui rendent plus ou moins intéressants les différents éléments perçus. Cela ne dépend cependant pas de qualités objectives, mais de la manière dont elles sont perçues. Ils doivent donc porter des marques connotatives ou dénotatives les désignant comme intéressants de sorte que les visiteurs les reconnaissent comme tels. A un niveau minimal, l'exposition de tous les éléments dans un lieu désigné comme un musée d'histoire ou un site historique joue ce rôle. Cependant, dans la mesure où l'intérêt des participants n'est pas homogène pendant la visite, il faut déterminer au niveau du rapport aux éléments matériels ce qui produit les différences observées.

1. Ce qu'il y a à percevoir : la nature des différents moments de la visite

Introduction.

Les caractéristiques propres des différents éléments perçus déterminent essentiellement la nature et l'intensité de l'expérience. Le fait d'être en face d'éléments matériels identifiables comme étant des restes de ce qu'il s'est passé rend certains moments de la visite particulièrement intéressants. L'expérience qui en est faite se joue à deux niveaux : la perception de l'authenticité et la reconnaissance de ce dont il s'agit. Plus un élément apparaît comme un reste de ce qui était déjà là à l'époque, mieux il est identifiable immédiatement, plus il est jugé intéressant et est l'occasion d'une expérience particulière. Deux moments de la visite ressortent ainsi : les restes humains ainsi que les objets ayant appartenu aux déportés dans les blocs 4 et 5 de l'exposition d'Auschwitz et l'un des baraquements en brique visité de Birkenau. Cette prédominance ne signifie pas que les autres éléments ne soient pas également importants. Les autres lieux visités le sont également à partir du moment où ils sont identifiables et où ils ne sont pas mis à distance.

La présence sur le lieu semble fondamentale. Le fait d'être confronté à des éléments matériels produit un effet différent de ce qui a été donné comme information préalablement, en particulier par les enseignants en cours ou pendant la préparation de la visite. Le rapport direct visuel et tactile permet de se rendre compte et de s'imaginer au delà de la simple attestation de quelque chose déjà su. La vue et le toucher comme perceptions du lieu sont mis en avant en tant que conditions nécessaires pour se rendre compte et imaginer : grâce à ces sens l'expérience est concrète. Les autres éléments donnés pendant la visite, c'est-à-dire les commentaires des accompagnateurs et les représentations de situations notamment par des photographies, sont intéressants dans la mesure où ils sont mis en rapport avec un lieu. Ces éléments permettent de préciser ce qu'ils perçoivent visuellement et tactilement. Ils apportent à la fois des informations sur des situations et une incarnation du passé de ce qui était vécu dans des anecdotes. La

seule exception est constituée des photographies de déportés malades dans le bloc 6. Elles sont à la fois abstraites de tout espace visité et sans qu'un même degré de matérialité que les objets leur soit reconnu : pourtant elles sont considérées comme particulièrement intéressantes.

A part dans ce dernier cas, à chaque fois ces différents éléments sont perçus en relation et en articulation les uns avec les autres et non pas séparément. L'expérience que les participants produisent dépend du moment de la visite et du médium qui les touche le plus. Être devant une photographie associée à un lieu au moment de la perception de ce dernier ou être devant cette photographie en dehors de ce lieu ne sont pas deux situations équivalentes par rapport à l'expérience qui en est retirée. Dans chacun des cas, c'est l'un ou l'autre élément qui est au fondement de ce dont ils se rendent compte et de ce qu'ils imaginent : l'un des éléments est utilisé dans l'économie de l'autre ou pour préciser l'autre. A ce niveau la question de la dynamique de la visite et celle de la nature des éléments perçus ne jouent pas de manière parallèle mais se confondent.

Dans ce cadre général se dégage une topographie de l'intérêt des participants. À l'intérieur de ce répertoire, chacun a une expérience propre déterminée par sa sensibilité propre aux différents éléments matériels et aux différents évènements auxquels ils renvoient. Ils ont donc à chaque fois des réactions propres. Par contre, des moments de la visite qui ne sont pas désignés comme étant intéressants provoquent chez tous la même réaction. Elle ne dépend alors pas de leur perspective propre mais d'une impossibilité : devant de telles choses il est impossible de ressentir. De fait, tous partagent cette réaction et la reconnaissent chez les autres lors de la visite, ce qui justifie d'autant plus cette inférence.

a. La perception du lieu

Toucher le lieu La présence sur le lieu – que ce soit le site en général ou les différents espaces qui le composent – est déterminante pour tous les participants. L'effet d'un contact perceptif et physique est alors exprimé. La différence avec un musée ne se situant pas dans un site historique est le fait d'être là où les déportés ont été. Être sur le

lieu permet de mieux s'y intéresser, contrairement à ce qui a pu être appréhendé préalablement en France. Tous les participants comparent ainsi le sentiment de certitude pendant la visite à celui qu'ils ont eu devant des objets ou des photographies au Mémorial de Caen présentés dans une scénographie artificielle. Ils évoquent également la différence ressentie par rapport au côté abstrait de ce qui est vu dans un livre ou un film.

> Pb4f : « Ha c'est totalement différent. D'aller sur place en Pologne, ouais, c'est totalement différent. Quand une personne vous raconte ce qu'il y a eu, ça touche, sachant qu'un petit peu, mais quand on va sur place c'est fpouf, c'est un ressenti hee, c'est pas du tout pareil. On s'imagine, on comprend mieux hee, on peut arriver à voir ce que des gens ont ressenti, la douleur qu'il y a eu (…) Oui, et on visualise aussi et aussi comment c'était le camp parce que même avec des photos, on ne peut pas vraiment voir comment s'est placé et enfin tout ce qu'il y a eu. Et du coup, ouais je conseille à tout le monde d'aller là-bas, vraiment (…) Ben on imagine plus, on voit vraiment, tandis que quand on nous dit qu'il y a eu un camp, quelques photos, donc on s'imagine à peu près comment c'est mais quand on l'a sous les yeux c'est pas du tout pareil, parce qu'on se dit qu'on marche sur des pas dans quoi d'autres gens ont marché et qui ont souffert et on ressent quand même la douleur en allant là-bas, on sent que c'est pas juste un camp normal, surtout quand on sait ce qu'il y a eu. »
>
> Pc2m : « Par exemple dans *La vie est belle*, à la fin du film on est un peu bouleversé et là, oui j'ai été aussi un peu bouleversé (…) Sur place c'est pas pareil, il n'y a pas besoin vraiment de musique et tout, de mise en scène, c'est réel et vraiment … enfin, on n'est plus dans la fiction, on se prend vraiment la réalité dans la tronche oui. »
>
> Pa6m : « Ben je pense que c'est plus traduire les émotions, parce que le savoir, le savoir on peut l'acquérir en lisant des livres, en, enfin en assistant à des cours, des choses comme ça, alors que les émotions ça va être plus difficile de les ressentir que si on est sur des livres ou à regarder des films, c'est peut-être plus abstrait et c'est cela que j'ai mis en avant je pense. La visite c'était peut-être plus le côté émotionnel, limite plus que historique, peut-être (…) Ben d'un point de vue historique peut-être pas, d'un point de vue émotionnel oui, je pense parce que, enfin la visite, c'est le plus, c'est vraiment le, c'est la meilleure solution pour se plonger dedans quoi, pour ressentir quelque chose. »
>
> Pb4f : « La déportée nous a dit les mêmes choses à Caen que dans les camps, mais ce n'est pas pareil, parce que on est sur le lieu, elle nous raconte, elle nous dit son ressenti et hee c'est pas pareil. »

Même si le Musée-Mémorial est le produit d'une mise en scène à travers une scénographie et une muséographie, elle n'apparaît pas comme telle. L'immersion est vécue comme étant la meilleure solution pour vraiment être intéressé. Il y a un rapport tactile et non seulement visuel qui donne une coprésence avec les déportés dans le passé. Plusieurs participants le disent explicitement en des termes très proches, pour justifier une prise de photographie de l'intérieur du Sauna ou pour indiquer la différence entre ce qu'ils perçoivent pendant la visite et ce qu'ils pourraient percevoir dans un musée. C'est également ce qui est mis en avant à propos du la chambre à gaz de Birkenau dont l'intérêt vient du fait de toucher avec les pieds le sol où les victimes

gisaient mortes. Cette présence est indispensable pour qu'un élément soit intéressant. Si tous ne l'expriment pas aussi explicitement cette expérience semble largement partagée à trois reprises. Elle se produit essentiellement sur la rampe de Birkenau, dans le bâtiment visité à Birkenau et dans le crématoire d'Auschwitz dans la mesure où ces participants ne se souviennent pas qu'il s'agit d'une reconstitution.

Pa2f : « Et ça je l'ai pris en photo, après la qualité n'est pas top, pour voir les murs d'origine et le sol d'origine justement tout ça pour un travail d'imagination. »

Pa4f : « On était dans l'ambiance, enfin ambiance entre guillemets. Mais on était vraiment dans l'endroit où ça s'est passé et he je pense que c'était pire en fait. Parce que ça aurait été, je ne sais pas ça aurait été à Caen, on a été au Mémorial et on a vu aussi des choses, mais hee non, ça n'aurait pas fait pareil je pense. »

Pb4f : « Hee…... c'est pas là qu'ils étaient hee gazés je crois …c'est hee, je ne sais pas comment je pourrais dire, mais c'est assez étrange. Et on se dit que là en fait des gens sont morts ici où qu'on est, donc. C'est un drôle de ressenti … ben disons que à l'endroit où j'ai marché, des gens ont marché aussi, alors que là où j'étais, des gens ils étaient morts alors. »

Pb4f : « Hee le lieu en lui-même me fait plus ressentir. On peut quand même imaginer le ressenti des personnes quoi, de là-bas (…) C'est le fait de y être, d'être sur hee, de marcher sur un endroit où que ça s'est passé, c'est marcher dans le camp. »

Pb2f : « Le manque de moyens en fait pour eux, ils étaient vraiment, enfin ils dormaient à même le sol, en fait sur presque rien (…) Je pense oui ça nous aurait procuré de l'émotion çà, de rentrer dans les baraquements, de voir où ils dormaient, même de voir les baraquements, enfin là où ils se lavaient aussi je pense. Donc ça aurait été mieux, plus complet (…) Comment ils ont pu vivre autant de temps là-dedans, enfin dans ces conditions et puis je me suis rendue compte que ben c'était normal qu'ils mouraient. »

Pa1m: « Enfin là où on mettait les prisonniers, si ça, c'est le bâtiment un, oui là, c'était plus, il y a eu des bâtiments qui m'ont surtout impressionné, ben déjà ce bâtiment où on a visité, où on a vu les lieux où étaient emprisonnés les gens, c'était assez reconstitué, surtout le moment où on est descendu he dans le sous-sol, l'endroit où on les faisait mourir de faim. »

Pb5f : « Parce qu'on sait qu'ils étaient, il y en avait plusieurs dedans donc du coup ça devait pas être facile parce que quand on voit la taille des lits hee (…) Oui, je ne sais pas pourquoi, mais sur les paillasses, je ne sais pas, c'est pas pareil on a l'impression que c'est plus des couvertures posées par terre, ben voilà, que les lits, ça c'est un lit et ils dorment dedans, ils sont à plusieurs. »

Pc1f : « C'est quand j'allais sur les endroits où les gens sont morts, enfin là, je me dis il y a des gens qui sont morts ici et pareil dans la chambre à gaz je me dis qu'il y a des milliers de personnes qui sont allées là et qui sont mortes, là, par terre, et il y avait des griffures sur les murs. »

L'importance de cette présence apparaît également de manière négative lorsque qu'il est question soit d'éléments qui pourrait être intéressants mais sont seulement vus sans pouvoir être touchés, soit d'un regret explicite de ne pas pouvoir en toucher d'autres. Dans le premier cas, il est remarquable que le portail de Birkenau qui est pourtant un élément symbolique important ne soit jamais évoqué dans ce sens. Sans passer dessous, il n'y a que l'effet visuel sans l'effet de présence physique par le toucher.

Par contre les participants sont marqués par les barbelés encadrant la porte par laquelle ils entrent dans le camp. Le portail est impressionnant ou symbolique, mais non comme quelque chose d'intéressant. Plus de la moitié des participants regrettent d'ailleurs de ne pas passer sous ce portail que les déportés empruntaient pour entrer dans le camp, et cinq d'entre eux de ne pas voir l'intérieur du wagon. Ne pas emprunter le même chemin que les déportés et ne le voir que de loin minimise son intérêt. L'important est de marcher et d'être sur les pas des déportés. Sans ces deux conditions, tout en étant sur le lieu même, regarder le lieu semblerait produire un effet similaire donnée par une photographie dans un musée.

Pa6m : « Ben c'était he ce que, enfin ce que beaucoup de gens attendaient et s'imaginaient, c'était le portail de Auschwitz 1 avec l'inscription *Arbeit macht frei*, ça ça m'a aussi, ça m'a aussi impressionné de savoir qu'il y a certains éléments qui ont été reconstitués dans les deux camps, mais que ce portail là il est vraiment d'origine. »

Pc4m : « On est passé sous le portail, c'est pareil, la photo, il y a du symbolique avec les trois mots. »

Pa3m : « J'espérais he refaire cette fameuse photo avec he, un peu symbolique avec l'entrée de la gare. »

Pb2f : « Je me suis dit ça y est, on y est, on voit ce que c'est. »

Pb2f : « Hum celle-ci là, oui je l'ai reconnue, l'entrée par laquelle normalement on aurait dû rentrer. Ouais je l'ai reconnue. Je regrette un peu (…) On n'a pas pu voir comment c'était et de près vraiment, et je me suis, enfin, on aurait encore plus pu suivre le chemin qu'ils ont pris en fait, si on serait rentré par là (…) Ouais, pour moi ça aurait été bien, enfin j'aurais plus apprécié. Ben encore une fois pour plus se mettre à leur place. »

Pb1f : « Ben on, ça fait plus réaliste, je trouve qu'on voit plus de trucs (…) Ben pour voir, enfin il était fermé, mais j'aurais bien aimé aussi voir à l'intérieur, on ne se rend pas compte de l'espace qu'il y a à l'intérieur, voir comment ils pouvaient se mettre dedans quoi (…) Ben pour savoir et m' imaginer enfin comment ils se positionnaient dans le wagon avec autant de personnes. »

L'impression d'être devant une photographie quand il n'y a pas de contact tactile est également mise en avant par les deux-tiers des participants à propos des lieux de vie d'Auschwitz présentés derrière des vitres dans les blocs 7 et 11. Cependant, pour plus d'un quart d'entre eux, il y a équivalence entre ce qu'ils voient dans ces conditions et une photographie. Une seule participante supprime cette nuance en affirmant finalement que, au moins pour les objets du bloc 6, les vitres ne changent rien. Cette comparaison ne signifie pas qu'ils sont face à ces vitres de la même manière que face aux photographies d'époque présentées dans le musée. Ils sont en fait comme devant des photographies du site tel qu'il est aujourd'hui. L'expression de leur manque d'intérêt est de même nature que celle pour les photographies utilisées pour faite la visite virtuelle pendant l'entretien: elles ne permettraient pas la même expérience que la visite.

Au contraire, les photographies présentées dans le musée d'Auschwitz sont intéressantes. Elles sont considérées comme la mise en présence directe d'une vision d'époque alors que les vitres présentent une quasi-photographie des traces. Ils sont alors devant une représentation au second degré, alors que la photographie d'époque la donne au premier degré : elle est un élément authentique et non l'image d'un élément authentique. Sans faire cette comparaison avec les photographies, quatre autres participants déplorent de percevoir ces espaces derrière une vitre à cause d'une part de l'impossibilité de toucher et d'autre part de ne pas être dans le lieu même où les choses se sont passées. Il y a une certaine frustration de ne pas avoir pu y pénétrer lors de la visite. La manière dont en parle une participante est éclairante par l'emploi des temps verbaux à propos de l'effet d'une photographie vue après coup du passage dans les pièces du musée et de la présence sur les lieux de vie des déportés. Elle indique qu'elle se rend plus compte – verbe au présent – en regardant simplement une photographie lors de l'entretien, ce qu'elle n'a pas réussi à faire sans entrer dans les baraques – verbe au passé – mais qu'elle aurait pu faire – verbe au futur antérieur– si elle y était entrée.

Pa1m : « Je ne pense pas que ça rajouterait quelque chose de rentrer dedans, ce serait vraiment, tu dirais ben voilà je suis rentré dedans, j'en sais rien, non pour moi ça ne change pas grand-chose que ça soit une barrière ou une vitre. »

Pa6m : « Sur le moment, oui ça m'a pas plus perturbé que ça le fait qu'il y ait des vitres, (…) Non, ça ne change pas grand-chose, on se rend bien compte quand même de ce que c'était. »

Pc1f : « Bah les objets on n'a pas besoin non plus de se balader entre les objets pour pouvoir bien les voir, ce n'est pas comme un lieu où on voyait les lits et qu'on ne pouvait pas aller dedans, on a toujours envie d'aller voir derrière et tout, alors que au final je sais que ça ne m'apporterait rien de pouvoir marcher à côté des chaussures mêmes si elles sont derrière une vitre ou pas. »

Pa4f : « Ça m'a fait bizarre mais hee j'aurais préféré rentrer, pouvoir toucher parce que je suis vraiment sensible, je préfère toucher, on se rend plus compte, c'est vraiment le contact avec les choses. »

Pb5f : « J'aurais préféré rentrer ben on aurait vu ça de plus près, on aurait été dans la pièce quoi, c'est pas pareil que de voir derrière une vitre ça fait un petit peu comme si on montrait des photos, c'est différent (…) Parce que si on aurait été là-bas, on aurait pu regarder, enfin on aurait pu se promener dans la pièce et voir un petit peu tout et puis on aurait pu un peu toucher aussi. Donc c'est différent (…) Ben je sais pas, je me serais mieux rendue compte, par exemple la matière des couvertures et tout ça, parce que enfin, je ne sais pas, on ne peut pas y aller, on n'est pas vraiment dans la pièce, c'est comme si on nous montrait quelque chose à travers un ordinateur, à travers leurs vitres c'est pareil. Je ne sais pas, on ne peut pas se trouver dans la pièce, toucher, être à côté et c'est différent (…) Ben oui on pourrait dire que c'est plus abstrait parce que je ne suis pas dans la pièce même, je vois juste la pièce, je ne peux pas y aller donc. »

Pa4f : « C'est une frustration parce que si on était rentré, bon après ce n'est pas correct de toucher mais je pense que si j'avais pu toucher quelque chose, ça m'aurait fait un déclic parce que je me serais dit"ouais, mince, ils étaient là, c'est des restes". Parce que sur le sol finalement, on a marché là où les gens sont morts et on a pu être dans les pièces, non pas

dans les pièces, dans les endroits où ils ont été etc. et he il n'y avait pas d'interdit quoi, on pouvait aller où on voulait dans Birkenau. Là c'était un musée, c'était différent, on n'avait pas les mêmes, ouais enfin moi j'étais un peu frustrée de ne pas pouvoir, je me serais peut-être plus rendue compte. »

Pb2f : « Mouais je pense, on se rend plus compte que ce qu'on a vu l'après-midi, et du coup de le voir vraiment quand on y était, enfin de rentrer dedans, on se serait plus rendu compte que voir par des carreaux comme l'après-midi. »

Cette situation n'implique cependant pas une absence totale d'intérêt. Une seule participante va dans ce sens en comparant la vitre à un mur qui la sépare de l'histoire de ces objets donc de ce qu'il s'est passé.

Pc3f : « Ça c'est comme c'était comme une photo. Quand c'est enfermé comme ça c'est comme si une partie de l'histoire était fermée, tu ne peux pas rentrer. »

Les autres déplorent tout ce qui les sépare d'un lieu ou d'un objet car la matérialité disparaît au profit de l'abstraction, mais sans forcement aller jusqu'à cette extrémité. Un participant atténue par exemple l'effet de l'absence d'accès direct aux objets et au lieu : elle lui permet moins de s'imaginer, sans l'en empêcher totalement. De la même manière, deux de ceux rapportant être devant les vitrines du musée d'Auschwitz comme devant une photographie ne considèrent pas que le fait de ne pas pouvoir toucher implique un désintérêt. Ils emploient la même expression que celle concernant l'effet produit par les vitres : ça ne change pas grand chose, c'est à dire en suggérant que c'est un peu moins bien, sans être pour autant bien grave. Il semble que les garçons soient le moins fortement gênés par la présentation derrière des vitres, sans que la question du genre ne soit pourtant jamais évoquée par les participants à ce propos. Le rapport sensible de la vision sur le lieu leur suffit, semblablement à ceux qui voient des photographies sans les mettre en rapport avec les lieux visités. Deux participants comprennent d'ailleurs l'impossibilité de toucher certaines choses dans la mesure où cette présentation correspond à celle attendue dans un musée qui doit protéger les éléments matériels.

Pc4m : « Ça fait moins intime parce que en fait je pense que d'être à côté des endroits où ils dormaient, ça permet un peu d'être sur leurs pas, comme à ce qu'on avait dit par rapport à l'allée comme on n'y a pas été. Je pense en fait que vraiment de pouvoir être proche du lieu, ça nous permet un peu d'imaginer et de nous mettre à leur place plutôt que là, on est limité et on ne peut pas accéder, ça permet moins de s'imaginer (…) Je regardais plus ce qu'il y avait à l'intérieur, je ne me rendais vraiment pas compte qu'il avait une vitre quoi, et ça aurait été une corde ou autre, cela aurait été pareil. »

Pa6m : « Sur le moment, oui ça m'a pas plus perturbé que ça le fait qu'il y ait des vitres, (…) Non, ça ne change pas grand-chose, on se rend bien compte quand même de ce que c'était. »

Pa6m : « De toute manière même si elles n'avaient pas été là, on aurait pas le droit de

toucher à tout ça. »

Pc1f : « De toute manière je ne pourrais pas les toucher. »

Ne pas être intéressé L'incapacité à reconnaitre ce qui est perçu comme étant les éléments d'un camp de concentration et d'extermination limite également la capacité à être intéressé. Si tous considèrent cette perception du lieu comme étant essentielle, elle ne suffit pas pour la plupart des participants. Elle est nécessaire, mais pas suffisante. Tous partagent cette réaction et la reconnaissent chez les autres lors de la visite. Ce n'est pas toujours le cas, mais souvent cette situation est en effet marquée par l'emploi d'un pronom indéfini ne renvoyant pas au sujet de l'énonciation mais à l'ensemble du groupe. Cette réaction se produit parce qu'il n'a rien à percevoir.

Pc2m : « Ben pof, on est descendu du bus comme ça, on ne savait pas trop ce qui nous attendait vraiment, enfin on savait ce qui nous attendait, mais on était comme indifférent, enfin pas indifférent, mais on voyait en étant impressionné un peu, c'était imposant quoi (…) ben on descendait quoi c'était comme aller voir un musée (…) Ben pouf c'était que des cheminées seules comme ça, enfin ça ne fait pas grand-chose de voir des ruines comme ça. - *Et quand tu l'as su, ça t'a fait quelque chose d'être devant des chambres à gaz ?* - C'était que des ruines donc pas vraiment. »

Pc1f : « J'étais là-bas et j'avais l'impression que j'étais à moitié détachée et, enfin je pensais que j'allais peut-être pleurer ou alors avoir envie de partir, mais quand c'était Birkenau, je ne sais pas, je n'avais pas vraiment l'impression que c'était pas vraiment là que ça s'était vraiment passé (…) Quand je marchais entre les baraques et puis la plupart qui étaient détruites et puis quand il nous disait" bon voilà, là, il y a eu une chambre à gaz", je n'arrivais pas. Je me disais OK, c'était là, mais comme il n'y a plus les bâtiments, je n'arrivais pas à me dire, je pensais que j'allais être plus touchée que ça. Il y a juste dans la baraque en fait oui ça m'a fait bizarre mais sinon, ouais je sais pas, ce n'est pas du tout comme je m'imaginais. Je m'imaginais vraiment que j'allais être pas bien, que j'allais pleurer et même personne dans ma classe n'a pleuré pendant cette visite là, c'était plus l'après-midi. »

La différence générale entre Birkenau et le musée d'Auschwitz est faite en ces termes: à Birkenau, contrairement à Auschwitz, il n'y a rien à voir. Dans le musée d'Auschwitz les participants reconnaissent ce qu'ils voient comme se rapprochant de la réalité de l'époque du fonctionnement du camp. On retrouve alors l'expression de « concret » caractérisant quelque chose qui peut être vu et reconnu. Un des participants précise que le moment de la visite devant les cheveux du bloc 4 s'oppose à celui des ruines des chambres à gaz et crématoires de Birkenau où il y a trop d'imagination à avoir à cause du manque de support matériel. Il s'agit à Birkenau d'une imagination qui n'est pas concrète, semblable à celle qui pourrait être faite indépendamment de la visite. Ils sont dans l'ambiance à Auschwitz alors qu'ils ont du mal – sous-entendu à s'intéresser – à Birkenau. Sans être toujours explicité aussi clairement, cet aspect ressort

de l’opposition faite par les participants à un moment où à un autre dans leur manière de raconter. L'opposition qu'ils font est ainsi comprise par la mise en relation de leurs deux discours.

Plusieurs participants utilisent par exemple explicitement cette opposition pour insister sur leur le manque d’intérêt face aux ruines des chambres à gaz et des crématoires de Birkenau, ou pour justifier le fait de trouver pire ou plus dure la visite du musée d’Auschwitz ou celle du site de Birkenau. Dans ce second cas, l’un ou l’autre est pour eux le plus concret et les touche le plus en fonction de leur sensibilité personnelle. Les participants soulignent surtout l’absence d’effet produit par les ruines des chambres à gaz et crématoires de Birkenau. Par contre, ils s’intéressent directement à deux endroits de Birkenau : la rampe d’arrivée et les baraquements en brique. Ceux-ci sont reconnaissables contrairement aux ruines, et laissés en état contrairement aux lieux d’exposition. Une des participantes oppose en ce sens les ruines des chambres à gaz et crématoires de Birkenau et la chambre à gaz expérimentale du crématoire d’Auschwitz,. La seconde est dite utile, alors qu’elle reconnaît ne pas pouvoir mettre ni d'images ni de mots sur les ruines. Sans faire explicitement la comparaison dans la mesure où il s'agit de deux temps différents de l'entretien et que d'elle même, elle ne pense pas à reprendre ses propos du matin, elle indique bien le manque d'efficacité des ruines pour susciter une réaction.

Pa6m : « Le premier crématoire où on voit ce qu'il en reste parce que les nazis avaient tenté de les détruire, tout ce qu'on voit c'est des pierres, donc il faut vraiment les imaginer, alors que là, c'est réel quoi. Les cheveux on sait que c'est vraiment réel. »

Pa1m : « D'extérieur on se rend plus compte he, je pense qu'on s'en rend plus compte à Auschwitz peut-être parce que c'est encore là, la nature n'a pas repris le dessus on va dire, et he, je ne sais pas, ça c'est enfin, c'est pas, c'est pas, on n'a pas l'impression que c'est abandonné, alors si ça recommençait demain, ça pourrait très bien être réutilisé comme endroit je pense, sans super modification, que Birkenau, si ça recommence demain he, il faudrait tout revoir et reconstruire les bâtiments qui ont complètement été détruits. He quand on marchait dans les chambres à gaz, à la droite il n'y avait plus rien et c'est de l' herbe en haut, il n'y avait plus rien. »

Pa2f : « Je pense que j'étais plus marquée par le camp de concentration, parce que vraiment il y avait tous les bâtiments, il y avait encore la chambre à gaz il y avait les grandes allées et c'était un peu plus tard donc la lumière avait un peu baissé et je pense que j'étais plus dans l'ambiance, mais le matin je pense que j'avais de trop grandes espérances, en fait, par rapport à ma visite. J'ai quand même été marquée, mais peut-être pas, je n'ai être pas eu la visite que je souhaitais en fait, c'est-à-dire avec toute ces maisons en moins, ces bâtiments qui avaient été brûlés par les Allemands, on avait du mal parce que c'était vraiment un grand espace. »

Pc2m: « Ben le matin oui, j'ai pas, comme beaucoup de choses sont en ruine, il y a de l'herbe et elle nous avait dit " nous il y avait de la boue", on essaie de s'imaginer mais je ne sais pas, c'était, enfin je n'ai pas été vraiment choqué par le matin, j'étais choqué par ce qu'il nous

racontait oui. Et bon, là, il y en avait qui dormaient et qui recevaient les excréments de ceux qui étaient au-dessus, oui là, j'étais un peu, ça m'a mis un peu mal à l'aise, mais sinon c'était moins visuel, c'était plus après-midi (…) Oui beaucoup, c'est plus concret, authentique quoi (…) J'ai été plus choqué par le côté travail que par le camp d'extermination, parce que c'est moins visible, il y a trop de choses en ruine (…) Ben oui l'après-midi rien n'a été détruit donc c'était plus, enfin plus marquant. »

Pb2f : « Le matin, oui j'avais plus du mal à imaginer en fait. Je voyais plus, enfin c'était des ruines, donc c'est plus oui, après-midi que j'ai ressenti encore plus d'émotion. »

Pa6m : « Et l'après-midi, c'était un moment là plus dans les émotions, plus émotionnel, plus intime mais historique à la fois puisqu'on avait des salles où on avait le nombre des déportés en fonction des pays, leur trajet dans toute l'Europe, cet aspect historique et aussi émotionnel avec les valises, les objets, les chaussures tout ça, c'était très fort aussi. Et là je pense que, enfin, on a senti qu'à ce moment-là, oui he, enfin je ne pense pas que personne, enfin tout le monde a été touché par cet aspect là je pense. »

Pb4f : « Ben disons que je suis passée par un endroit où que les gens ont été, sont morts. Donc c'est plus perturbant malgré les conditions de vie, si, ça reste touchant, mais hee, je veux dire que quand on va sur un endroit où qu'il y a un nombre énorme de personnes mortes, à cet endroit-là, c'est plus poignant quand même. »

Pc4m : « Parce que celui du matin il est beaucoup plus obscur que celui qu'on avait l'après-midi (...) Je veux dire que le matin c'est vraiment, limite, dans le camp du matin on dirait qu'on aurait pas pu faire pire. »

Pa2f : « Les chambres à gaz avaient toutes été détruites et ça je ne le savais pas, je pensais qu'elles étaient encore debout, il en a juste une qui était encore en place, c'est dans le camp he, le premier camp, le camp de travail, pas d'extermination, le camp de concentration. Et en fait c'était une chambre à gaz qui servait, enfin qui était expérimentale (...) Mais en même temps c'est sûr et certain enfin j'ai réussi à m'imaginer ce que c'était, même si pour moi c'était surtout des images de photos ou de films qui revenaient en tête, mais c'était déjà utile. (...) Moi je sais que les premières chambres à gaz, donc enfin celles-ci, j'ai eu du mal à m'imaginer ce que c'était, j'ai eu du mal à mettre des mots et des images de chambres à gaz. »

Plus des deux tiers des participants affirment ainsi que les ruines ne produisent pas d’effet en elles-mêmes, donc qu'être sur les lieux où les déportés ont été ne suffit généralement pas. Ce constat est largement partagé à propos des ruines des chambres à gaz de Birkenau et dans une moindre mesure des cellules du bloc 11 de l’exposition d’Auschwitz ainsi que du Sauna. Il n’est alors pas possible de visualiser. Le récit d'une participante où ce terme revient six fois en moins de trente secondes en est emblématique. Devant les ruines des chambres à gaz et des crématoires de Birkenau, les participants ne reconnaissent pas ce qu’il y a à voir, bien qu’ils sachent ce qu'il s'y est passé. En particulier, ils constatent que non seulement ce sont des ruines ressemblant à n'importe quel bâtiment détruit, mais aussi qu' on ne peux même pas y accéder. Dans ces conditions, il n'y a ni reconnaissance ni même perception d'être sur le lieu où ont été gazées les victimes. En outre, plus d'un tiers des participants trouvent que la neige présente sur les photographies regardées lors de la visite virtuelle accentue la difficulté

d'appréhension des ruines en rendant encore moins visible ce qu'elle recouvre. Sans pouvoir percevoir vraiment la réalité du lieu tel qu'il était, ils ne s'intéressent pas à qu'il s'y est passé parce que c'est moins visible, pour reprendre une des expressions les plus fréquentes. Plus des deux tiers des participants ont par conséquent des difficultés à ressentir devant les ruines.

> Pb3f : « Pour moi oui parce que dans le premier camp, il n'y avait rien en fait, tout était détruit. Donc pour moi, je n'arrivais pas à visualiser le camp. Que à Birkenau, non, je n'arrivais pas à visualiser en fait. Avec les photos oui, mais après je regardais le sol et je me disais " bon il y a des gens qui sont passés ici", mais je n'arrivais pas à visualiser la scène en fait, j'arrivais pas à voir quoi (…) Ouais, enfin quand j'avançais pour aller vers les chambres à gaz, j'essayais de me dire, en fait, que tout tout le groupe là où on était, avant c'était des gens qui étaient juifs et qui allaient se faire assassiner par des Allemands en fait. J'essayais de visualiser, mais comme c'était, je n'y arrivais pas. Je n'arrivais pas à me dire, que là, peut être à ma place il y avait un enfant qui marchait ou une personne âgée, enfin peu importe, je n'arrivais pas, non je n'arrivais pas à visualiser(…) Je n'arrivais pas à visualiser, donc je me disais " tant pis, je fais ma journée". »
>
> Pa1m : « Ben elles sont en ruines, on n'a pas accès, c'est bloqué et on ne peut voir qu'à côté. Ben après, comme je le disais si on ne sait pas que ce sont des chambres à gaz, enfin si on ne savait pas que c'était des chambres à gaz, on ne peut pas s'en rendre compte comme ça. Je ne sais pas, quelqu'un qui passe et qui n'a pas lu, n'a pas eu de guides ne peut pas savoir que c'est une chambre à gaz, pour lui ce sera un bâtiment qui est détruit. »

Seuls trois participants sont intéressés par ces ruines et deux autres font une différence entre les deux ruines des crématoires de Birkenau pour constater que l'une d'elle permet de mieux voir. Si celui où une pièce reste visible a été dans de rares cas jugé plus intéressant, aucun des participants ne parvient pour autant à exprimer l'expérience qu'il en a faite. Son expérience serait comme limitée au constat de la possibilité d'un intérêt sans que celui-ci ne soit véritablement actif. Dans ce cas les participants reconnaissent malgré tout des éléments dans les ruines. L'ensemble du fonctionnement n'est pas alors envisagé, mais juste ce qui a pu se passer dans un endroit précis reconnu dans un lieu éclairé par des explications et informations. Pour les crématoires, une seule participante réussit non seulement à évoquer un tel processus mais aussi à le détailler. Pour les autres, ces quelques éléments reconnaissables ne suffisent pas. Une de ces participantes dit de façon directe que les explications sur les ruines sont ennuyeuses en faisant référence à la trace d'une pièce de ce lieu que certains jugent potentiellement intéressante. Cette non concordance des jugements dans différents récits est fréquente.

> Pa6m : « Enfin, il me semble que sur le premier il reste plus des ruines, on voit un peu plus il me semble, enfin on en voit un peu plus; je pense, oui, ça permet de mieux s'imaginer, enfin moi pour le premier, j'avais trouvé ça plus frappant, oui, plus marquant je pense, étant donné que les ruines étaient plus impressionnantes, il en reste plus, on avait plus de facilité à

imaginer comment il était à l'origine, la grandeur de ce crématoire. Oui mais aussi là, on voit les chambres à gaz, vestiaires, tout ça, enfin encore une fois, c'est pas mal, c'est vraiment bien pour se rendre compte quoi, c'est important de passer là pour s'imaginer, pour se remettre dans le contexte. »

Pa2f : « Ben en fait j'ai du mal à visualiser, je me dis c'est ça, elle ne s'est pas trompée et en fait c'est vraiment ça et là j'essaie de faire tout un travail d'imagination, j'essaye en même temps tout en écoutant un peu la guide de me repérer et de me dire, "quoi c'était ça", et quand elle nous dit en fait que c'était une pièce en dessous, ben j'arrive en fait à me dire " ah c'était là où les gens descendaient ", par exemple je me disais, là on ne voit pas très bien mais ici c'est là où les gens descendaient et qu'il y avait une pièce pour qu'ils se changent, et au fur et à mesure des explications j'ai un peu pu me visualiser en fait à quoi ça ressemblait (…) Et donc ça c'est la chambre à gaz où j'ai pu le plus me rapprocher et donc j'étais devant avec la guide et là vraiment elle nous a tout tout expliqué, et comment ça marche etc. et après avoir pu voir la première chambre à gaz, j'ai vraiment pu imaginer. Et puis là c'était un peu pour prendre en même temps mes amies, en même temps la guide et en même temps l'entrée, l'entrée pour moi c'était vraiment hyper important parce que j'essayais de regarder des éléments où la pierre était tombée, où la pierre était usée, voir justement qu'il y avait une certaine utilisation de tout cela. »

Pb5f : « A un moment donné ils ont parlé, je ne me souviens plus, c'était un bâtiment et on ne voyait plus que la fosse tellement il était en ruine. Ils décrivaient mais je ne pouvais pas vraiment m'imaginer en fait (…) Il n'y avait plus rien du bâtiment, elle nous expliquait en gros ce que c'était avant et tout, et ça me faisait, ça me saoulait un peu parce que je n'arrivais pas voir ce qu'il y avait là, et puis ça ne m'intéressait pas de parler d'un bâtiment qui n'était plus là, que l'après-midi on parlait des photos et tout ça et on parlait vraiment des conditions, enfin je trouve ça mieux. »

Pour ce qui est d'Auschwitz, bien que le site puisse ne pas apparaître intéressant, il faut faire une différence en son sein entre son l'apparence extérieure et l'exposition du musée. Si tous considèrent que l'exposition est intéressante, pour plus de la moitié des participants le site n'a extérieurement pas assez l'air d'un camp de concentration parce qu'il fait plus musée. L'un d'entre eux ajoute au constat de cette perception trop muséale d'Auschwitz, celle d'un excès de propreté et d'organisation à Birkenau dont l'aspect le désoriente quelque peu. Ceux qui évoquent cette sorte d'indétermination quant à l'aspect du camp sont généralement les mêmes qui opposent les moments où il n'y a rien à voir avec ceux où ils identifient les choses. Que se soit Birkenau ou Auschwitz, les lieux visités apparaissent souvent comme étant trop différents de ce qu'ils ont été, en tout cas tels qu'ils auraient été à priori dans l'esprit des participants avant leur voyage. Cette non concordance paraît se jouer sur trois plans : la ressemblance avec un village, l'esthétisation et le caractère muséal.

L'aspect extérieur d'Auschwitz ressemble à une petite ville ou à un village. Les participants ont l'impression de se rendent compte que la vie aurait été moins dure pour les déportés qu'à Birkenau, tout en précisant souvent savoir que ce n'est pas vrai. La

conclusion qu'ils en tirent généralement est que l'état actuel du camp rend le site inintéressant pour faire l'expérience d'Auschwitz ou de la politique nazie d'extermination. Quand bien même il y aurait quelque chose d'identifiable et d'identifier à voir, cela ne correspondrait pas à un camp. De même qu'avec les ruines à Birkenau, ces participants avouent ne pas en reconnaître un. Bien qu'une grosse majorité fasse simplement référence à une petite ville, le site d'Auschwitz est aussi comparé à une ville fantôme ou à Eurodisney. Parfois ce constat s'accompagne d'une perception esthétique du lieu dont la beauté actuelle est plus remarquée que son ancienne fonction de concentration. Un ton un peu sarcastique témoigne pour l'un d'une déception par rapport aux renseignements qu'il avait eus au préalable dans son entourage sur Auschwitz. Un autre n'est pas vraiment surpris parce qu'il se réfère aux propos de la rescapée qui les accompagnent : elle leur avait elle même présenté cet aspect du camps juste avant leur arrivée. Une autre participante oppose quant à elle cet aspect d'Auschwitz à celui du camp de Birkenau qu'elle juge ne pas être beau.

Ce caractère non esthétique est pour elle ce qui devrait prévaloir dans un lieu tel qu'Auschwitz-Birkenau, c'est pourquoi elle est déstabilisée lorsque ce n'est pas le cas comme pour le camp d'Auschwitz. Sur un troisième plan enfin, plus de la moitié des participants estiment qu'Auschwitz fait un peu trop musée. Ils trouvent que la forme muséale des espaces intérieurs limite également leur intérêt. Les dortoirs et lavabos du bloc 11 ou du bloc 7 exposés derrière des vitres sur le modèle des *period room*, ainsi que le Sauna sont principalement concernés par cette remarque. Au vide de ces pièces s'ajoute leur aspect tellement neuf, qu'il peut faire douter qu'elles soient d'époque ; or ce sentiment d'authenticité est pour certains une condition indispensable pour être vraiment touchés. En ce sens, les préparatifs pour les cérémonies du 70ème anniversaire de la libération du camp produisent une modification, notamment du portail d'entrée de Birkenau. Elle est à l'origine de l'impossibilité d'y entrer en suivant ce qui est reconnu comme étant le trajet des déportés sous le portail avec la tour de garde.

Le problème n'est pas alors simplement de ne pas pouvoir toucher mais aussi l'impression d'être dans un musée et de l'ambiance générale impliquée par un tel lieu. Il semblerait que cet aspect fasse référence non à une garantie d'authenticité mais au contraire à une certaine artificialité : être dans un musée entraîne à la fois une distance avec l'événement dont ils perçoivent les traces et une limite de leur intérêt et de leur

engagement vis-à-vis de ces traces. Ils se sentent moins en contact. Une participante constate que la forme muséale classique de présentation des objets dans le bloc 5 hors de leur contexte est efficace plus pour voir que pour véritablement être intéressé. Contrairement à l'absence de reconnaissance, cette apparence de musée ne semble cependant pas impliquer un désintérêt total, mais essentiellement une gêne semblable à celle provoquée par les vitres interdisant de pénétrer dans certains espaces du musée d'Auschwitz. D'ailleurs, ceux qui ressentent une gêne occasionnée par les vitres à un degré moindre parviennent parfois à dépasser cette impression première. C'est le cas par exemple pour une participante par une mise en relation avec ce que leur disent les guides, tout en pouvant s'écarter du groupe grâce aux casques et rester ainsi devant des éléments favorisant plus ou moins son intérêt. Une autre est un peu gênée, mais elle minimise en estimant qu'il y a une double légitimité à cette présentation. Au delà du point de vue de la nécessité matérielle, elle justifie éthiquement cette présentation. Elle permet en effet de souligner que les visiteurs n'étant que des spectateurs ne sauraient penser pouvoir connaître la réalité vécue par les déportés.

Pb4f : « Hee, on se dirait juste qu'on rentre quelque part, enfin,... on dirait plus hee..., des bâtiments, un espèce de petit village. »

Pa2f: « Et là ici j'étais surprise par l'organisation très très carrée des bâtiments, et en fait on nous a dit après que c'était une ancienne caserne donc je me suis fait " ha donc ils utilisaient des éléments qui existaient déjà ", et oui, je ne sais pas, j'avais l'impression qu'on entrait dans une ville fantôme en fait. »

Pa3m : « Ça m'a foutu une claque parce que, he, pardonnez-moi du mot, mais c'est Eurodisney, pas Eurodisney dans le sens où ça fait parc d'attraction, mais quand on rentre dans le camp, c'est joli vraiment, les maisons sont bien bâties, architecturées (...) Mais c'est tellement déguisé finalement, que c'est ça que j'ai he mis le plus en avant, que c'est la surprise totale au final. On arrive dans un lieu, et là, on ne s'y attend pas du tout, parce que c'est bien propre, les maisons sont bien bâties en briques rouges etc. »

Pa5m : « Hee mon père m'a passé beaucoup de témoignages hee et aussi des écrits de sa famille mais heee et puis il a expliqué ce qui se passait précisément dans le camp, ce qui se passait à Auschwitz1 et tout, mais dans ma tête je me faisais tout un film et tout et puis quand je suis arrivé à Auschwitz, il ne manquait plus que les pâquerettes et hee, les biches qui couraient dans les champs, c'était angélique. »

Pa1m : « Le matin, comme le disait la rescapée, c'est un parc, c'est beau quoi, enfin, c'est la nature qui est là, c'est florissant, enfin je ne sais pas, c'est un parc qui pourrait très bien faire ben promenade du dimanche quoi, si on ne connaissait pas le passé (…) Je disais, quelqu'un qui ne s'y connaît pas, qui ne connaît pas le passé de cet endroit, ça peut être un parc de visite, en fin de balade. »

Pc1f : « Ce qui m'a déstabilisé c'est que ça faisait vraiment un petit quartier, limite c'était bien entretenu, je ne trouvais pas ça moche quoi cet endroit comparé à Birkenau. Donc je trouvais que c'était encore plus déstabilisant. (…). On ne va pas dire que c'est très beau comme endroit quand même, enfin quand on regarde ce n'est pas, le but était de mettre plein de gens donc ils n'allaient pas faire de belles maisons (…) Déjà à cause des ruines mais après c'est vrai que au loin on voyait tous les arbres et tout et ce n'était pas super moche non

plus mais comparé à Auschwitz 1 je ne trouvais pas ça très beau, Auschwitz s'était bien entretenu, je ne sais pas, ça faisait plus petite ville. »

Pa4f : « Justement il y a rien, c'étaient des pièces, c'était du ciment en plus, c'est couleur ciment, que c'est des pièces où il y a vraiment rien (…) On sent qu'il y a eu une histoire, qui y a eu des gens, que là, voir une pièce où il y a des murs mais à part ça il n'y a rien, on n'arrive pas à se projeter et à se dire qu'il s'est vraiment passé quelque chose. Et ça paraît tellement neuf qu'on se dit" qu'est-ce qui s'est passé, ils ont construit ça pour la visite", alors que vraiment il y avait quelque chose. »

Pc1f : « Bahhh, un peu bizarre en me disant que c'était déjà, ben moi, c'est toujours le fait que ce soit le vrai sol ou les vrais murs, parce que là, je sais que le sol il est d'origine, il y a peut-être juste le plafond, je ne sais plus ce qu'ils nous ont dit. Mais c'est toujours le fait que ce soit le vrai truc qui me touche encore plus. Et après, j'essaie d'imaginer mais bon c'est toujours un peu difficile vu que là, tout est vide alors que normalement tout est plein. »

Pc2m : « Ben pouff, ben justement c'est un peu décrédibiliser la chose (…) Ben c'est, he ça ne fait plus du tout authentique quoi, oui ça m'a un peu déçu (…) Bah tant pis quoi. »

Pc1f : « Ben ouais ça fait toujours un peu plus détaché (…) C'est mieux, ça rend mieux, mais après ça reste quand même derrière une vitre donc ça fait toujours musée et ça fera toujours un peu musée (…) Ha oui parce que c'est comme si on regardait une photo, même si, enfin on voit, mais ça fait quand même figé quoi. »

Pa2f : « Dans le camp de concentration c'était vraiment une visite comme une visite d'un musée, donc je pense que j'ai plus ressenti ça comme un musée même si j'ai peut-être plus réussi à rentrer, enfin dans mon imaginaire réussir à, je ne sais pas, à ressentir un peu tout ce décor, et c'est ça, ce dont on a parlé et c'était grâce au fait qu'on était, qu'on pouvait observer en fait directement, même si on était un petit peu plus loin, on était libre d'observer notamment, on pouvait s'attarder comme je te disais sur certains éléments de chambres etc. »

Pa2f : « C'est... pour moi c'est un peu gênant du point de vue de la visite où on aimerait bien s'approcher des éléments mais moi je trouve ça normal pour préserver l'intégrité des endroits, enfin, je pense le fait de voir que d'un point de vue de spectateurs ça nous remet bien dans notre position, où nous en fait on n'a pas connu ça, on n'a pas connu ce camp en marche, mais on le connaît en fait maintenant, au niveau présent quoi. »

b. La perception des informations et des témoins

Entendre des informations La mobilisation de l'ouïe s'ajoute à celle des sens de la vue et du toucher pour percevoir des informations complémentaires. L'essentiel des informations est donnée oralement par des guides ou d'anciens déportés accompagnant la visite, car le musée et le site comportent en eux-mêmes très peu d'informations interprétatives. Les paroles des guides ne sont pas formellement données par le même procédés le matin et l'après midi. A Birkenau les participants écoutent directement alors qu'à Auschwitz des casques avec écouteurs sont distribués. Les appréciations des participants sont très variées. La satisfaction provient toujours du côté pratique des casques permettant de choisir l'endroit de la pièce qui intéresse le plus sans être

forcément à côté de la guide pour l'entendre. Par contre ceux qui n'aiment pas les casques avancent soit le manque de contact direct avec le guide, soit le fait d'être coupé des autres camarades, soit le côté touristique renforçant l'impression de musée.

> Pc2m: « *Et tu as pensé quoi de ces écouteurs, ça a changé quoi par rapport au matin ?*- Ben c'était pour mieux entendre le guide. On pouvait un peu plus s'éparpiller et écouter en même temps (…) on pouvait rester attentif et regarder autre part. »
>
> Pc4m : « Pour le contact je trouve que c'est mieux quand il n'y avait pas le casque. Le contact dans le sens on se sentait vraiment plus concerné et on se sentait plus proche du guide tout simplement en fait. ».
>
> Pa1m : « He ça se voit que heee, enfin heee c'est, c'est devenu un musée quoi, he c'est un musée que, je ne sais pas comment dire. »

Tous les participants estiment que les informations historiques et les explications données par les guides sont indispensables pour percevoir quelque chose du camp et pour s'y intéresser. Même s'ils ne s'en souviennent pas ou affirment parfois ne pas avoir appris ou retenu ces informations, leur importance apparaît dans la manière dont ils parlent des différents éléments matériels. Elles leur permettent de mieux percevoir ce qui les intéresse déjà tout en ne rendant pas attirants les lieux qu'ils ne reconnaissent pas. Cet aspect apparaît également négativement, lorsque une participante compare une visite faite avec sa classe au camp de Drancy avec celle d'Auschwitz-Birkenau. A Drancy le manque d'informations contextuelles l'avait empêchée de se rendre compte de là où ils étaient. Elle en tire la conclusion que celles données à d'Auschwitz-Birkenau rendent le lieu plus concret, même si elle affirme par ailleurs n'être pas intéressée par elles. À l'inverse, elle compare aussi l'intérêt qu'avait su procurer une guide dynamique lors d'une visite au camp des Mille avec le ton monotone de celle d'Auschwitz l'ayant mis mal à l'aise par son attitude distante avec le groupe.

> Pb2f : « Quand on arrive sur Drancy il n'y a pas de personnes qui nous expliquent, en fait c'est nous, en tout cas c'est nous qui avons fait le tour, qui avons regardé un peu à droite et à gauche (…) On est arrivé, on a parlé un peu devant et après on avait genre un petit questionnaire, on était de groupe par groupe et on devait analyser un peu le contexte. Et on a interrogé aussi une personne qui vivait justement dans ces immeubles, ce qu'elle ressentait en fait de vivre sur un camp. Ben nous on était tombé sur une dame qui nous a pas trop parlé et he la plupart ils disaient qu'il ne fallait pas oublier, il fallait en parler en fait. Voilà (…) Ben j'ai préféré Auschwitz en comparant à Drancy, j'ai trouvé Auschwitz plus concret que Drancy. (...) Je trouvais que la guide elle était assez monotone en fait quand elle parlait, Par exemple au camp des Milles, le guide était assez dynamique. (…) Je trouvais qu'elle n'avait pas cette capacité là.... ouais, qu'elle nous mette, qu'elle nous fasse participer des fois aussi. »

Ce que disent les accompagnateurs Ces informations contextuelles historiques données à plusieurs occasions pendant la visite sont rappelées essentiellement pour

évoquer des lieux qu'elles permettent de reconnaître à Birkenau. Plus des deux-tiers des participants décrivent leur expérience dans les baraques de Birkenau en reprenant des informations des accompagnateurs. Deux d'entre eux expliquent par exemple que les informations entendues dans l'un des baraquements en briques permettent d'imaginer les désagréments d'une si terrible promiscuité, l'ambiance entre les déportés et les souffrances à cause du froid. Les deux emploient le pronom on pour indiquer un ressenti partagé mais le second insiste sur ce partage en ajoutant tous à on a ressenti.

> Pc2m: « Ouais, c'est surtout, la guide nous avait dit comme ils étaient tous malades déjà, elle nous a dit que dans un baraquement qui n'est pas très grand, c'est comme si on mettait tout notre lycée dedans, alors là, oui ils devaient vraiment être entassés partout et aussi que oui, il y en avait qui étaient malades alors les plus en forme étaient en haut et que en fait les excréments descendaient jusqu'en bas et que celui qui était en bas voilà. Là on se met des images en tête et ce n'est pas très agréable. »
>
> Pc4m : « Oui forcément, du coup he quand ils nous décrivent par exemple la loi du plus fort, on s'imaginait comment ça se déroulait en fait, les relations que les juifs devaient avoir entre eux quand ils étaient dedans, du coup on s'est tous imaginé sur le moment en fait quand on était dans le lieu (…) Ben c'est voilà le fait que les baraques c'était he, c'était quand même enfin he, ben pour moi les baraques c'était quand même le lieu, enfin ça devait être horrible d'être à l'intérieur et le temps devait être super long. En plus comme il nous disait qu'il faisait jusqu'à -20 l'hiver, j'imagine que, bah en fait c'est ça qu'on s'est imaginé du coup. C'est pour ça que pour moi le matin ça m'a plus marqué … Je pense qu'à partir du moment où on a vu les baraques, tout le monde s'est mis à imaginer et du coup tout le monde était concentré. »

A part quelques exceptions, les informations ne suffisent pas lorsque les participants ne reconnaissent pas ce qu'ils voient des ruines des chambres à gaz et crématoires de Birkenau. Pour quelques uns cependant, elles permettent de compenser un peu le fait qu'Auschwitz n'ait pas extérieurement l'air d'être un camp. Ils se référent alors à des paroles du guide, qui à un moment donné, les marquent sur des aspects aussi différents que les motifs de se retrouver dans la prison, le commentaire d'une photo particulière ou le sort de certains polonais. Ce sont donc bien les informations données qui leur permettent de s'approprier vraiment le lieu perçu. Dans cette même perspective, une participante dont la présentation d'éléments derrière des vitres fermait l'histoire, affirme symétriquement qu'une information lui permet d'accéder à l'histoire et à la perception intime d'un objet ou d'un endroit. A la différence des ruines de Birkenau, il y a malgré tout à Auschwitz un certain nombre d'indices montrant qu'il s'agit d'un camp.

Les barbelés par exemple en sont un, alors que rien dans les ruines indépendamment des informations fournies ne suggère qu'il s'agisse de chambres à gaz et de crématoires.

> Pc4m : « *Et il y a des moments où tu as plus écouté que regardé?* - Ben le matin comme je l'ai dit, dans la baraque enfin comme il n'y avait pas vraiment de détail, tout semblait être pareil, je me suis concentré sur ce qu'il disait. L'après-midi j'ai plutôt observé. (…) Là, j'ai plus écouté oui et quand il expliquait que ça ressemblait à des vrais vestiaires, là oui j'ai plus écouté.
>
> Pb4f : « L'après-midi, j'étais vraiment he, on va dire, vraiment à fond dans le truc, que le matin je l'étais un petit peu moins. C'est pas que ça ne m'intéressait pas le matin, mais ça me touchait moins parce que, voilà je ne voyais pas les choses. - *Mais tu écoutais quand même ce que disait la guide ?* - Oui, mais je n'ai pas retenu. Alors que l'après-midi, oui, j'ai retenu pas mal de trucs. »
>
> Pb3f : « Donc après on a fait le chemin de la mort entre guillemets vers les chambres à gaz. Elles étaient détruites donc je n'arrivais pas à trop réaliser en fait. Je regardais mais c'était des bâtiments détruits. Je n'arrivais pas à me dire qu'il y avait des gens qui sont morts dedans en fait. Et comme elle nous expliquait que c'est là qu'ils ont pris les premiers coups, qu'ils sont rentrés, qu'ils les ont déshabillés et tout ça, ben je la regardais et je me disais c'est pas possible quoi, je me disais que c'était par réel. Donc après on a avancé. Ben on est pas resté très longtemps vers les chambres à gaz, j'ai pas trop réalisé sur le coup. »

Le informations concernant ces ruines sont reçues comme celles données séparément des lieux et sont alors plutôt considérées comme fastidieuses. Elles ne semblent pas avoir de valeur en elles-mêmes, ce qui explique que les participants ne s'en souviennent pas. Les ruines ou d'une manière générale les lieux n'étant pas reconnus comme intéressants ne le deviennent pas en vertu d'informations. Plusieurs participants disent explicitement que les ruines ne leur permettent pas de réaliser les événements s'y s'étant passés, et qu'ils ne sont finalement pas plus accrochés par les détails apportés par la guide. L'une avoue ne pas trop réaliser sur le coup et un autre montre un double échec pour la reconnaissance d'un lieu et de l'intérêt porté. L'apparence générale de Birkenau ne leur parle pas et ce qu'en avait dit la déportée ne correspond pas à ce qu'ils voient. L'information n'apporte alors rien.

Même lorsque des participants se souviennent des paroles des accompagnateurs au sujet de ces lieux, ils n'en concluent pas forcément un intérêt pour ces endroits. Ils rapportent alors les éléments dont ils se souviennent en revoyant les photographies de ces lieux pendant la visite virtuelle. Ils y voient simplement la marque d'une nécessité de la présence d'un accompagnateur. Pour un participant, ils sont par exemple utiles pour indiquer ce que représentent les emplacements des différentes ruines de Birkenau. Il ne peut pas en effet discerner tout seul qu'il se trouve sur les ruines du crématoire. Un autre prouve cette utilité en étant capable de rapporter les précisions de la guide sur le

processus technique du gazage. Le fait qu'ils s'en souviennent lors de l'entretien en regardant à nouveau ces lieux n'est donc pas contradictoire avec l'affirmation à la fois de ne rien apprendre et d'apprendre à Birkenau.

> Pc2m : « Ben le matin oui, j'ai pas, comme beaucoup de choses sont en ruine, il y a de l'herbe et elle nous avait dit " nous il y avait de boue", on essaie de s'imaginer mais je ne sais pas, c'était, enfin je n'ai pas été vraiment choqué par le matin. »
>
> Pa6m : « On nous l'a dit, non j'aurais pas su tout seul, mais on nous a dit que ça c'était l'emplacement des crématoires, enfin on nous a délimité un peu la chambre à gaz, les crématoires, et tout ça, et je savais qu'ils avaient été partiellement détruits, mais c'est vrai que pour le coup, je ne pensais pas qu'ils étaient autant détruits, il n'en restait plus grand chose mais on voyait quand même ce, qui, enfin, ce qu'il en restait, les cheminées, et hee je pense là c'est nécessaire d'avoir des guides avec soi pour nous indiquer les différents éléments historiques de l'emplacement des crématoires, tout ça. »
>
> Pa1m : « Il nous a raconté qu'il y avait un vestiaire où ils se déshabillaient, puis on leur disait ce que c'était une douche, voilà et que après ils devraient rentrer dans l'autre pièce et que à travers des petites cheminées à l'extérieur, on mettait, on lançait un sorte de cristaux qui se transformait en gaz, c'est zyklon je crois, zyklon B, je ne sais plus, mais he, ben je trouve que c'est, je ne sais pas he, bah je trouve ça voilà, c'est impressionnant quand même là, mais voilà, c'est surtout des vestiges, on ne voit que ça de l'intérieur, tout le reste c'était soit au loin ou c'était recouvert des plafonds qui s'étaient détruits quoi. »

Les informations du musée. Les participants ne prêtent pas un grand intérêt aux informations historiques sur le site de Birkenau, ni pour celles de l'exposition du musée quand elles n'ont pas pour objet de préciser un aspect en rapport avec des lieux ou avec des photographies auxquels ils s'intéressent déjà.

À Birkenau, presque aucun participant ne se souvient des plans des crématoires et de l'ensemble du site. Dans ce second cas, il est possible de conclure que s'ils étaient montés à la tour de garde au dessus du portail d'entrée et avaient eu une vision globale de camp, ils auraient mieux compris ce plan et s'y seraient intéressés. Sans pouvoir le rattacher à une perception du lieu quand ils étaient sur place, ils reconnaissent en effet que la vue du haut de la tour présentée pendant la visite virtuelle leur permet de mieux le saisir.

> Pb1f : « Mais je n'arrivais pas à me repérer. Il a montré, mais je ne voyais pas du tout (…) ben des explications, oui parce que après en marchant elle disait" ce que je vous ai dit, c'est là" mais heureusement qu'elle redisait, parce que moi j'avais rien compris du tout quand elle nous avait expliqué sur le plan. »
>
> Pa2f : « Mais en fait, justement, cette vue du haut, comme la photo 88, c'est intéressant parce que nous on n'a pas vu en fait de haut enfin, et c'est vrai que vu de haut, peut-être on peut plus s'imaginer en voyant un peu plus les proportions etc. alors que nous, c'est vrai, on avait du mal et qu'en fait on faisait un grand tour, on ne rentrait pas dans les chemins justement qui parcouraient tous ces grands espaces. »

À Auschwitz, il s'agit essentiellement des informations contextuelles dans le bloc 4 et surtout dans l'exposition française du bloc 20. Elles concernent la déportation et les populations déportées sans avoir aucun lien direct avec des éléments perçus. Si une seule participante avoue explicitement n'être pas du tout intéressée par celles du bloc 4, la plupart utilisent des adverbes atténuant des propos assez similaires sur le fond : *un peu* pour modérer l'expression de l'ennui ou un peu moins pour exprimer celle de la concentration sur le sujet. Il y a une certaine mauvaise conscience à révéler qu'une telle visite peut être à certains moments pas très intéressante. Concernant également l'exposition française, plus de la moitié des participants préfèrent regarder des photographies qui illustrent plus qu'elles ne représentent les informations contextuelles données. En fait un seul fait exception en consacrant un peu de temps à leur lecture. Malgré une bonne disposition a priori envers ce qui touche le contexte français, ces informations ne sont pas jugées dignes d'intérêt pour deux raisons. D'une part elles ne sont pas des précisions par rapport aux photographies les accompagnant et d'autre part ces photographies ne sont pas attachées à des lieux particuliers. Elles illustrent ces informations contextuelles générales sur l'histoire de la seconde guerre mondiale en présentant des situations typiques sans relation directe avec les lieux ni avec les éléments matériels présents dans la visite. Ces photographies sont secondes par rapport au texte historique et n'ont pas le caractère concret de celles de l'exposition générale, même s'il s'agit de photographies d'époque. Leur présentation même les place par rapport au texte, de sorte qu'au premier coup d'oeil celui-ci apparaît comme étant l'essentiel. En général cette exposition apporte moins d'intérêt que celles avec des photographies du camp dans le bloc 6 ou des objets présenté dans le bloc 5.

> Pa5m : « Là, la visite, j'ai vraiment commencé à, elle m'a fait vraiment, c'était intéressant mais c'était un peu ennuyeux, j'ai commencé à m'endormir et c'est quand on est monté à l'étage et on a vu les choses (…) Ouais, ben moi ça m'a moins, j'étais moins hee, j'étais, comment dire heeee, moins concentré. »
>
> Pa1m : « Si il y a un bâtiment spécialement français, je pense qu'il y avait une bonne part de français dans ce camp, ce n'était pas que trois ou quatre, et he, même si trois ou quatre c'est déjà beaucoup, et je ne sais pas he on en apprend plus, ben c'est pas plus personnel, mais ce ça nous touche plus parce que c'est notre propre pays, et qui sait, peut-être que si je remonte mon arbre généalogique, peut-être que ces gens-là ils sont dans ma famille. »

Seuls les chiffres des déportés présentés dans le bloc 20 sont souvent estimés intéressants. Un des récits est emblématique sur cette épisode de leur visite : tout en ayant un manque d'intérêt pour ce bâtiment et ne s'y attardant pas, l'auteur de ce récit lit les chiffes contrairement aux autres textes présents au même endroit. A l'opposer deux

participants ne se souviennent pas de la présence de chiffres dans la salle des convois de l'exposition française, alors que l'un des deux prétend les connaître déjà. Les autres les évoquent au minimum et plus d'un quart peuvent en citer exactement quelques uns. Ces chiffres ne sont pas directement associés visuellement à un lieu ou à des éléments matériels, mais ils s'articulent à la perception de Birkenau. Si les informations historiques sur le contexte français de la seconde guerre mondiale ne sont pas directement rattachables aux lieux visités, les chiffres globaux peuvent l'être plus facilement car ils se rapportent à tous les déportés arrivés au camp. De la même façon que les lieux non reconnus comme intéressants ne le deviennent pas en vertus d'informations, les chiffres en eux-mêmes n'intéressent pas les participants. Ils ne sont attentifs qu'aux chiffres se rapportant à ce qui les intéresse préalablement. La manière dont une participante cite les chiffres concernant les enfants, à l'opposé de son apathie face au nombre de convois, va dans ce sens. L'articulation entre la perception des lieux et les chiffres donnés est très claire pour elle, mais elle ne prête pas attention à d'autres chiffres présents dans la même salle se rapportant globalement au même sujet sans précisément être en rapport avec des enfants.

Pc4m : « Est ce que c'est celle où il y avait au fond une salle avec l'explication de tous les, merde comment on appelle ça, les trains dans lesquels ont été emmenés les gens, les convois pardon. Est-ce que c'est celle-là, ouais qui est au fond.... J'ai pas mal lu tous les chiffres qui montraient le nombre de gens et tout. (...) C'est vrai que les textes he, enfin je ne me suis pas vraiment attardé en fait sur les textes, (…) Je n'avais pas trop le courage de lire, j'aurais dû, mais non je ne l'ai pas vraiment fait (…) En fait je me suis pas attardé. »

Pb5f : « *La salle suivante avec les numéros de convois.* - Heee. - *Tu ne te rappelles pas non plus ?* - Non. »

Pa1m : « C'est peut-être la salle qui m'a le plus parlé parce que on voit le nombre de personnes qui sont parties, qui sont mortes là-bas, ceux qui ont survécu. »

Pc1f : « Ben c'est impressionnant, je me rappelle je suis restée un petit peu. Oui, ça fait bizarre, c'est impressionnant (…) Je ne sais pas, quand c'est marqué que tous ces déportés il n'y en a eu que 3 % qui sont revenus, enfin c'est rien. Je ne sais pas, ça fait une masse de gens qui sont morts … ils mettaient tout le nombre de déportés, le nombre des gens qui étaient exterminés directement, du coup c'était impressionnant. »

Pb3f : « Quand je lisais, enfin quand j'ai vu les chiffres je me disais " ouf c'est incroyable", enfin, je trouvais ça énorme, j'arrivais pas à, je voyais 11 000 enfants, 76 000 juifs. Enfin, je ne sais pas, ça m'a, je ne me suis pas sentie bien en fait. J'ai regardé et je me suis dit" vraiment, ce n'est pas possible 11 000 enfants, c'est horrible quoi" (…) Ouais, c'est surtout les chiffres, et pourtant j'en avais entendu beaucoup des chiffres, en cours, tout ça (…) Là on était dans l'endroit même en fait, je pense que c'est sûrement ça, j'étais trop dedans. Enfin, je ne sais pas, j'essayais de trop visualiser, et quand j'ai vu le nombre d'enfants j'ai dit " non je ne peux pas rester là, je peux pas voir ça en fait". Je ne voulais pas à imaginer encore plus avec les chiffres, parce que déjà, 11 000, je me disais" c'est quand même beaucoup", même moi dans ma tête je n'arriverai pas à imaginer 11 000 enfants. Enfin non, je voulais juste sortir (...)

Je suis rentrée, j'ai regardé juste les premiers quand on est rentré, donc sur la gauche, j'ai

regardé juste sur la gauche, mais j'ai juste lu, juste un et après je suis ressortie enfin je n'ai pas prêté attention. »

Anecdotes et récits Les anecdotes des accompagnateurs marquent plus l'ensemble des participants à la fois que les informations historiques contextuelles et que celles sur la fonction des différents espaces visités. Ils y portent attention pendant leur visite. Elles incarnent dans des récits particuliers ce que les déportés ont pu vivre dans des mises en scène conjoncturelles de situations. Même considérées comme représentatives ou typiques, elles sont construites autour de situations particulières et incarnées dans les lieux qu'ils perçoivent. Une participante ne se souvenant que rarement des informations historiques et ne faisant référence qu'à celles concernant des lieux perçus pendant sa visite, se souvient pourtant d'une anecdote dite par la guide en revoyant pendant la visite virtuelle la photo devant laquelle elle l'a entendue. De la même manière, bien que ne prenant pas souvent le temps de se concentrer sur la logique du dispositif destiné à faire suivre le destin de déportés, tous les participants sauf un regardent et impriment dans leur souvenir des portraits descendant des fils ou des ombres sur les murs de l'exposition française du bloc 20. Ce sont les seules photographies de cette salle auxquelles ils s'intéressent, contrairement à celles illustrant la situation historique en France. Ainsi le choix muséographique semble être fructueux pour certains participants.

Pb5f : « Oui parce que il me semble qu'elle avait parlé dans celle- là d'une petite fille qu'elle connaissait … oui, d'une petite fille qu'elle connaissait qui après avoir été internée dans le camp était ressortie, elle avait été, je ne sais pas comment dire, adoptée on va dire par une famille et hee et que elle leur avait posé des problèmes parce que quand elle jouait avec les enfants dans la rue, elle jouait à brûler des juifs comme au camp quoi. Elle nous avait raconté ça et je m'en rappelle. »

Pb5f : « Hee ben là, par contre, c'était très historique donc heee, la disposition était super bien faite mais nous on n'a pas eu le temps de regarder et heee j'aimais bien cette continuité, les fils qui étaient accrochés au plafond et hee, il y avait de moins en moins d'informations, bah en fait chaque fils correspondait à un personnage et he, à une victime. Plus on avançait dans le musée, moins il y avait d'information heee. Moi je trouvais que le musée français était très bien (…) En fait non dans ce musée je n'ai rien appris même pas une petite information on va dire. »

Pa1m : « On nous a raconté l'histoire de la personne qui s'est dévouée pour aller à la place d'une personne, pour aller mourir (...) Ah voilà, c'est là où le pape est venu he. »

Ces histoires les frappent car elles sont associées aux lieux de vie et aux éléments matériels comme le sont les vêtements et les photographies appréhendés pendant la visite. Ce n'est cependant pas le cas de l'anecdote du Père Kolbe, pourtant racontée dans sa cellule de la prison du bloc 11 d'Auschwitz. Cette histoire particulière

ne réussit pas à s’incarner dans les lieux visités. L’un des participant se souvient vaguement du fait qu’un homme s'est dévoué pour mourir à la place d'un autre mais il n’associe pas cette histoire à la cellule où elle s’est déroulée : en la revoyant pendant la visite virtuelle, il sait juste que le pape y est venu. Seules deux participantes se rappellent d'une bribe de l'histoire: l'une se souvient de l'anecdote mais pas du nom, l'autre connaît ce nom mais ne sait pas de quoi il s'agit.

> Pb5f : « Ben je me rappelle que la guide nous a parlé d'une personne qui était morte dedans pour avoir sauvé d'autres personnes, je ne sais plus exactement. »
>
> Pb2f: « Il y a eu quelqu'un d'important, c'était pas, enfin par rapport à la religion qu'il avait été là, je ne sais plus.

Témoignages Certaines anecdotes viennent des accompagnateurs, mais les participants insistent particulièrement sur les récits de vie transmis par la rescapée accompagnant la visite. Sans sa présence, la visite serait différente pour les participants du groupe qu'elle suit. Si les autres regrettent son peu de présence avec eux à Auschwitz-Birkenau, pratiquement tous se souviennent de ce qu’elle a dit pendant la préparation préalable à leur visite. Une participante rapporte les propos d'une de ses amies voulant expliquer qu’entendre la rescapée uniquement avant la visite ne permet pas de replacer son récit dans le contexte d'Auschwitz. Elle indique ainsi que la simultanéité du témoignage et de la visite rend celui-ci plus intéressant. Dans tous les cas, ce que dit la déportée a une place singulière. Sa présence induit une plus grande attention et écoute. Que ce soit sur l'aspect du camp à l'époque de la déportation, de ce qu'elle a subi ou de son tatouage, ses paroles sont toujours d’une manière ou d’une autre intéressantes. Cette attention est particulièrement marquée dans la forme du récit des participants qui rapportent précisément la manière dont la voix et le visage de la rescapée s’animent à l'évocation de son passé dans ce camp. Certains saisissent à la fois son ton humoristique à propos de situations passées terribles et les larmes retenues au fond de ses yeux. Au contraire, les propos des guides favorisent moins une écoute attentive.

> Pa4f : « Ben tout d'abord c'était important pour moi. Déjà j'ai choisi de me mettre dans le groupe avec où je voulais être avec Ginette parce que je trouvais que la visite, c'était pas pareil vu que on était avec un guide qui elle n'a pas vécu tout ce qui s'est passé malgré qu'elle soit polonaise. Et c'était important pour moi, pour moi ma conscience, et puis d'être avec Ginette c'était plus important pour moi parce que je savais que si j'avais eu la guide ça ne m'aurait pas fait pareil, je me serais pas intéressée de la même façon, parce que Ginette elle donne des informations et on sent vraiment que, même si elle fait, même si c'est une personne forte, on sent qu'il y a encore de l'émotion quand elle parle, et on sent la dureté de la chose quand elle évoque les choses qu'elle a vécues. »

Pb3f : « Moi j'ai une copine qui m'a dit" elle nous a tout raconté, mais on ne voyait pas comment ça aurait pu être dans le camp en fait", que moi, quand Ginette m'a raconté dans le camp, comme elle disait" ha ben moi j'étais là-bas", des trucs comme ça, enfin c'était pas pareil, c'était mieux je trouve d'être dans l'endroit où elle était quoi. C'était plus simple, on va dire de visualiser ce qu'elle avait vécu. »

Pa2f : « Je sais que j'ai été marquée par ce que Ginette avait dit par rapport à l'herbe, ça ça m'a marquée, c'est là vraiment qu'on se dit, en fait, ça je ne le savais pas quoi, ça c'est des choses qu'on ne peut pas s'imaginer, c'est justement grâce à ces personnes-là quoi on réussit un peu à s'imaginer. »

Pa5m : « Ce n'est pas le fait d'avoir vécu la déportation, c'est le fait de s'être humiliées, être dénudées lorsqu'elles sont lavées et tout. Vraiment la nudité c'est ce qui l'a le plus traumatisée lors de sa déportation. Elle nous a raconté hee, mais elle racontait toujours en caricaturant les scènes et tout. Vraiment, c'est elle qui m'a beaucoup ému. »

Pb2f : « Ginette elle nous a montré son tatouage, je crois qu'elle l'avait encore et je pense que ça doit être dur pour elle parce que dès qu'elle le voit elle doit se remémorer tout ça. Et c'est plus à ce moment-là, quand j'ai vu son tatouage à elle, que sur les photos que ça m'a le plus interpellé. »

Pb1f : « Comment expliquer, les gens se sentent plus dans l'endroit, plus comment ça s'est passé, parce qu'il y a un personne qui a été déportée ou qui a vécu ça dans son entourage. Donc on est déjà plus attentif (…) C'est plus, on va dire concret, enfin oui la personne en face que lire, parce que après, on n'est pas sûr que la personne vraiment, enfin on ne voit pas son visage, on ne sait pas ce qu'elle ressent, voilà (…) Ben on va dire que la guide elle n' a pas vécu ça, donc en fait elle raconte tout ce qu'elle a appris et qu'elle connaît, que Mme Kolinska a vécu, donc elle sait vraiment de quoi elle parle (…) Donc on sent plus de compréhension, en gros on est déjà plus à l'écoute d'une personne qui l'a vraiment vécu. »

D’une manière ou d’une autre, tous soulignent ce qu’apporte le témoignage oral par rapport à la perception du lieu et des éléments matériels. Il permet d’incarner ce qui est perçu et de le rendre vivant en lui associant des vécus et des sentiments. Tout ce qu'elle dit est d’emblée concret car rattaché à sa personne qui a vécu l’évènement, donc sans besoin d’établir un rapport avec les éléments matériels perçus. La sincérité émanant d'une personne ayant vécu ce drame apporte forcément un intérêt différent. Il s’agit d’un contact direct donné avec ce qui est arrive. Le témoignage de la rescapée est lui-même concret car attaché à sa présence physique qui établie une continuité biographique similaire à celle des traces matérielles. Cette dimension est en général sous entendue sauf par deux participants qui l’explicitent. L'un s'en tient au terme de présence physique alors que l'autre y met un degré supplémentaire dépassant le corps charnel par l'expression il y a une personne. Cet aspect de présence semble avoir une nécessité similaire à celle du contact tactile avec le lieu, en donnant une dimension différente de ce qui est simplement vu ou entendu. Au contraire, les autres accompagnateurs reconstruisent des informations et ont appris des choses non vécues par eux-mêmes. Même si ce qu’ils disent suffit à certains participants, plus des deux-

tiers insistent sur l'importance d'être en contact physique avec la rescapée dans la mesure où sa personne apporte du concret aux anecdotes des accompagnateurs. Ils n'ont pas vécu la déportation et racontent ce qu'ils en ont appris, donc de manière indirecte. C'est ainsi que leur savoir est parfois renvoyé au savoir objectif des historiens. Une participante fait à ce sujet un lapsus : elle emploie le mot confiance au sujet de la présence de la rescapée alors qu'elle veut dire qu'elle permet de prendre conscience. Ce qu'elle dit est encore plus vrai que ce que racontent les autres accompagnateurs.

Pa5m : « Hee puff. Ben elle nous racontait heee, ha voilà, les informations c'étaient des photos des arrivages des déportés hee à ce niveau-là, ben elle nous racontait que quand elle est arrivée hee, elle nous racontait, voilà, elle nous racontait comment les gens arrivaient et dans quelles conditions, comment les Allemands les traitaient et hee la séparation des hommes et des femmes, hee et dans quelle direction ils prenaient les camps, le travail ou l'extermination immédiate ? (...) Elle a raconté qu'elles se racontaient des potins dans les toilettes, elles donnaient un nom, je ne sais plus. Non mais sinon elle prenait soin de nous parler de la saleté, de la malnutrition. Mais elle a fait aussi référence à des Allemands qui les ont aidées en fait. Elle travaillait dans l'usine. Donc elle n'a pas fait que dénigrer les Allemands, elle a aussi évoqué le fait que certains Allemands étaient contraints de faire le travail, mais qu'ils n'étaient pas pour la déportation. Donc elle donnait un autre point de vue que de certains déportés qui avaient la haine envers tous les Allemands, tous les gens qui participaient à ces déportations. »

Pc2m : « Ce n'est pas que des choses que l'on nous raconte, que des gens qui ne l'ont pas vécu nous racontent là, c'est quelqu'un qui l'a vraiment vécu qui nous le raconte (…) Ben plus réaliste … parce que elle raconte des choses qu'elle a vraiment vécues (…) Mais elle on est sûr de ce qu'elle raconte (…) On nous disait déjà d'avance que c'est une rescapée, donc on se dit que oui il va y avoir, ça doit être vrai (…) He ben les guides c'est pas forcément mécanique, mais quand ils parlent c'est qu'ils racontent quelque chose qu'ils connaissent que elle, c'est différent parce qu'elle a vécu des choses, elle ne paraît pas montrer mais elle paraît sincère et c'est un peu, c'est différent comme ressenti (…) He ben on est un peu plus proche en fait, oui c'est plus, je ne sais pas trop comment expliquer, c'est, enfin plus pas sincère, enfin je ne sais pas trop comment expliquer …avec le guide c'est plus, enfin c'est plus comme une histoire que lui il a apprise et elle c'est plus quelque chose qu'elle a vécu. »

Pa5m : « Elle a une présence physique (…) Ben hee je pense que quand tu lis un livre de témoignages, c'est tout un travail, c'est toute une réflexion, c'est retravaillé, alors que là, le fait de la voir physiquement. »

Pc3f : « Oui, bien sûr, parce que normalement pour nous, pour moi, c'est difficile à croire quand tu vois et quand tu entends pas. Une fois que tu as un visage, une voix, des expressions de quelqu'un, ça devient vrai, il y a une personne. »

Pb5f : « Je pense que si j'aurais pas eu le témoignage de cette dame, je n'aurais pas ressenti le voyage pareil (…) Non, ça m'aurait pas touchée autant parce que je l'ai vraiment vu en face de moi et je me suis dit sur le coup " la dame qui est là, qui est en face elle y a vraiment été, elle a vécu ça ". Mais j'ai vraiment réalisé en plus, je me suis dit " oui elle la vraiment été là-bas, elle a vécu toutes ces horreurs ", tout ce qu'elle a raconté elle l'a vécu. Ç'aurait été sur vidéo ou son livre, c'est pas pareil, ça ne m'aurait pas vraiment touchée que là, elle était en face de moi, donc c'est vraiment réel. »

Pb2f : « Oui parce que ce qu'elle nous a parlé en fait c'était du concret. »

Pc2m : « Ben oui, ben c'est encore plus concret, c'est encore plus réel. »

Pa1m : « La guide polonaise elle avait he, elle avait un aspect historique, elle nous racontait, oui précisément ce qui s'est passé d'un point de vue en gros d'historien quoi, la rescapée, ben

elle avait un point de vue, c'était direct quoi, elle l'a vécu, elle l'a vraiment vécu et, je ne sais pas, c'est plus fort que quelqu'un raconte ce ce que cette personne a vécu enfin quand elle raconte ce qu'elle a vécu que quelqu'un qui raconte que telles personnes a, enfin c'est mieux quand c'est direct que indirect quoi, que ça passe par une personne (…) La rescapée nous racontait sa vie dans les baraques etc. he Après, j'ai pas, j'ai pas précisément peut-être pas, mais elle nous a raconté quand j'étais avec elle, ou à côté d'elle, elle nous racontait ce qu'elle a vécu dans les baraques, ce qu'on n'a pas visité quoi, et ça nous permet de voir de l'intérieur et subjectivement he ce qu'elle a vécu et pas d'un côté objectif et indirect d'un historien qui peut nous raconter ce qu'il sait. »

Pa4f : « Ben on se serait, on aurait pris moins confiance, ça se dit ce que je viens de dire ou pas (…) Je ne suis pas sûr que ça soit très français, non, c'est pas pareil parce que elle la guide, elle n'a pas vécu ce qui s'est passé donc on se serait dit" ouais c'est une information comme une autre" et savoir que Ginette, c'est quelqu'un qui a vécu les choses, forcément on a une autre interprétation et on s'imagine plus avec une personne qui raconte et qui a vécu que quelqu'un qui nous raconte et qui fait son métier, c'est mon opinion. - *Donc tu as dit qu'on aurait moins pris confiance ?* - Pris conscience. - *Tu as dit confiance ?* - Ha ben c'était conscience alors. Oui parce que c'est quelqu'un qui, enfin ça va être dur ce que je vais dire, et qui est vide face à ça. Elle fait tout le temps le même discours, tous les jours, et ce n'est pas du tout la même interprétation que Ginette, qui elle, vient raconter aux élèves et que elle, l'a vraiment vécu et qu'elle vient transmettre son histoire. »

Pc1f : « Ben elle aurait pu raconter ce qu'elle avait vécu elle, comment elle l'a vu en même temps que la visite. Ben je sais que la baraque qu'on a visitée justement, c'était là où elle était mais elle aurait peut-être plus pu expliquer les ressenti et tout et peut-être les souvenirs qu'elle a : à quel endroit elle voyait ça (...) Oui c'est mieux parce que c'est directement, chaque endroit elle pourrait se souvenir de quelque chose, avant ou après c'est vrai qu'on a forcément des choses à dire et là ça serait directement quoi (...) Ben un guide il l'a appris alors que elle, c'est vraiment ce qu'elle a vécu, alors du coup c'est encore plus vrai, on peut encore moins douter de la parole de la personne. Du coup on peut encore plus imaginer ce qui s'est passé et comment c'était. »

Pb3f : « Ha non le témoignage est plus parlant quand même parce que c'est, enfin c'est une femme qui a quand même vécu tout ça, c'est vrai que les photos on ne connaissait pas les gens donc forcément on ne sait pas trop ce qui s'est passé, que Ginette elle nous a vraiment expliqué tout ce qu'elle a vécu, tout ça, donc c'est vrai que quand on avançait on l'imaginait en fait y vivre avec sa famille, ou toute seule, enfin j'ai trouvé ça plus parlant, quand elle nous en parlait que quand les guides nous expliquaient les photos en fait (…) Parce que c'est de la vraie histoire en fait, c'est ça qui me, en plus ça m'intéressait beaucoup parce que je ne la connaissais pas du tout. Donc vu que je ne savais pas son histoire, je l'écoutais vraiment c'est comme ça après, en voyant le camp que j'imaginais plus (…) Oui, je pense parce que après, si ça parle d' une vraie histoire, je veux dire d'une personne qui l'a vraiment vécue, là je pense que je verrais les dessins différemment. »

Si les participants ne peuvent que rarement se remémorer avec précision les détails de ce témoignage, de même que les informations et les anecdotes données par les guides, ils sont pourtant fondamentaux à leur expérience. Leur importance expliquerait qu'ils puissent revenir en partie à la mémoire des participants quand ils revoient en photographie les lieux y étant associés. Ces éléments dits par la rescapée permettent donc de rendre vivant le lieu. Elle transmet non seulement des informations, mais également des sentiments perçus comme authentiques car produits directement par son

expérience. Elle donne des informations intimes, telles que sa culpabilité d'être restée en vie contrairement à son frère, son traumatisme quand elle a du se mettre nue et plein de petits détails concernant son attitude pendant la déportation. L'une des participantes revient deux fois sur le fait que l'herbe recouvrant le camps aujourd'hui n'était à l'époque que de la boue produite par des milliers de pas sur un sol mouillé. Elle reconnait que réussir à imaginer vraiment la situation de l'époque est possible uniquement grâce aux récits des survivants. Le témoignage est complémentaire de la visite du lieu et de la perception des éléments matériels.

Tous les participants insistent ainsi sur le rapport au lieu des récits et anecdotes, bien qu'il y ait des nuances importantes exprimées sur l'enchaînement entre les deux. Dans un cas, un participant décrit son expérience de visite en étapes distinctes articulées entre elles : la rencontre avec le témoignage de la rescapée sur un lieu, puis le regard posé sur ce lieu. Dans un autre cas, le témoignage et la visite ne s'articulent pas mais se succèdent : la visite elle-même complète le témoignage. La rencontre à Caen avec la déportée et le voyage sont les deux composants discrets de l'expérience. Cette mise en rapport est évoquée d'une manière ou d'une autre par tous les participants, qu'ils reçoivent le témoignage directement pendant la visite ou qu'ils se souviennent des paroles dites pendant la journée de préparation préalable avec la rescapée. Ceux qu'elles accompagnent trouvent une complémentarité avec les guides, correspondant à la différence entre leurs informations historiques précises et ses anecdotes personnelles sur son vécu. Pour les autres, les anecdotes des accompagnateurs se rapportent au récit antérieur de la déportée en tant que compléments ou répétitions. La plupart se souvenant bien de ce qu'elle a dit pendant la préparation au voyage, sa présence sur le site ne changerait pas fondamentalement leur visite. En fait, même celui qui montre le plus d'enthousiasme sur son rôle ne trouve pas au fond une grande différence avec le moment où elle n'accompagne pas son groupe, même s'il préférerait être avec elle.

Pa5m : « L'émotion elle devenait par du fait que, en fait, on fermait les yeux et il y a Ginette Kolinka qui parlait de son expérience, et l'émotion elle venait à travers l'expérience de Ginette mais, à travers ses mots mais pas à travers l'image que l'on voyait, ben de Auschwitz-Birkenau (…) Humm ouais. Là, c'est le témoignage qui m'a le plus choqué, parce que ce qui l'a plus traumatisé, Ginette, ce n'est pas le, ben dans sa manière de nous raconter, je ne sais pas, le fait d'avoir envoyé, indirectement son père et son frère vers le camp d'extermination. Ce n'est pas le fait d'avoir vécu la déportation, c'est le fait de s'être humiliées, être dénudées lorsqu'elles sont lavées et tout. Vraiment la nudité c'est ce qui l'a le plus traumatisée lors de sa déportation. Elle nous a raconté hee, mais elle racontait toujours en caricaturant les scènes et tout. Vraiment, c'est elle qui m'a beaucoup ému. »

Pb2f : « Ben on ressent de l'émotion, elle nous raconte des anecdotes par exemple et elle en

parle naturellement, et je ne sais pas moi, si je serais capable d'en parler naturellement après toutes ces souffrances (…) Enfin vous voyez quand même, elle disait des anecdotes sur le ton de l'humour, mais on voyait dans ses yeux, elle avait les larmes aux yeux. »

Pa2f : « Et non, parce que en fait parce qu'on du mal à, c'est vrai, à s'imaginer un peu, parce que nous c'était vraiment très propre, il y avait de l'herbe et Ginette nous a dit que s'il y avait eu de l'herbe à cette époque-là, elle l'aurait mangée et nous elle a dit, jamais, nous on a eu de l'herbe, c'était que de la boue, de l'eau (...) Je sais que j'ai été marquée parce que Ginette avait dit par rapport à l'herbe, ça m'a marquée, c'est là vraiment qu'on se dit, en fait, ça je ne le savais pas quoi, ça c'est des choses qu'on ne peut pas s'imaginer, c'est justement grâce à ces personnes-là quoi on réussit un peu à s'imaginer. »

Pa5m : « Heee ben hee, on a une première vision quand on arrive sur le lieu. Moi je regarde, il n'y a rien qui se passe dans ma tête je me dis juste hee que c'est grand, que c'est quand même immense. Bah après, dans ma tête, Auschwitz-Birkenau je pensais que ça allait être petit et en fait c'est assez vaste, même très vaste. Donc j'étais choqué par l'immensité de l'endroit et heee j'appelais Ginette pour venir me voir, et elle a dit " regardez une deuxième fois le camp, et écoutez-moi, et arrêter de regarder autour de vous" et en fait, ben à chaque fois qu'elle témoignait sur un lieu de Auschwitz, on le regardait et puis on s'imaginait la scène, on posait vraiment des mots sur un endroit précis qu'on voyait réellement, et je trouvais que ça avait encore plus d'émotion. Mais sans le témoignage de Ginette, je n'aurais pas ressenti autant d'émotion sur Auschwitz-Birkenau. »

Pc4m : « Oui, parce qu'on a eu le témoignage de Ginette un mois avant et déjà je pense que son témoignage déjà nous en appris beaucoup et en gros en quelque sorte, le témoignage de Ginette c'était la première étape, la visite était la deuxième. La visite en fait elle nous a apporté les réponses qu'on a pas eues par Ginette. »

Pa6m : « Il y avait un grand grand, il y avait un respect, vraiment, vraiment, vraiment présent, que ce soit des élèves évidemment mais aussi le guide, c'est-à-dire le guide faisait son exposé et puis à un moment Mme Kolinka intervenait et racontait son expérience, et même si elle, bon ben coupait la parole, ça ne gênait pas finalement parce qu'elle intervenait, etc. Et donc c'était une sorte de d'alternance, en fait, entre he cette personne qui symbolisait le passé, funeste, et he le guide qui nous racontait des détails historiques, la vie au camp quoi, la mort plutôt. »

Pa1m : « Hum, je pense qu'il y a un peu des deux, enfin je pense que c'est complémentaire, la guide toute seule ça n'aurait pas été aussi fort et la rescapée toute seule ça n'aurait pas été aussi précis, historiquement je pense. il me semble, au début c'est ce qu'elles avaient fait, elles faisaient la visite toutes les deux... ouais, quand il y avait les deux à la fois, elles se complémentaient quoi. C'est complémentaire. »

Pc2f: « On avait déjà entendu Ginette en fait, on avait déjà parlé avec elle. Donc on était là avec un guide et il nous expliquait, et en même temps je faisais une relation de ce que disait Ginette avec les informations … oui, comme le guide et il disait des tas de choses, l'information générale et il y avait sentiment de Ginette, et ça, ça m'apportait mes propres sentiments (…) Oui c'est très important mais on a eu le témoignage à Caen. »

Pa5m : « Bah, moi j'aurais préféré que Ginette nous accompagne dans Auschwitz1, mais heee, c'était tout aussi intéressant, tout aussi émouvant avec le guide. »

Seul le témoignage oral est reconnu comme tel pendant la visite et produit donc cet effet particulier. La plupart des participants le disent explicitement lorsqu'ils parlent de leur confrontation aux œuvres d'art faites par des rescapés et exposées dans le musée d'Auschwitz dans les blocs 4 et 6. Ils font à cette occasion une comparaison avec le type de témoignage oral de la rescapée et avec les récits qu'ils ont lus. Le témoignage

oral est vraiment le plus authentique et le plus important. Une seule participante estime que les œuvres d'art sont intéressantes et une autre reconnaît une complémentarité entre les différents médiums. La différence avec ce témoignage est la présence physique de la personne dont le corps marque une continuité avec l'événement et en est une trace authentique. L'importance de la perception des sentiments transmis et celle de la présence physique se révèlent ainsi de manière négative par le moindre intérêt porté aux témoignages sous forme de d'œuvre d'art par rapport aux témoignages oraux, en raison de la présence moins forte donnée par les premiers.

Pb5f : « Enfin la personne je l'ai en face de moi et si je veux lui poser une question je lui pose et voilà elle répond, que là c'est juste des dessins. Donc tu vois ça ne me parles pas plus que ça., (…) c'est différent, je me dis elle l'a vécu, elle a vraiment été sur place et là elle nous dit face à face. Donc je me dis" j'ai en face de moi quelqu'un qui a vraiment été là-bas, qui a vécu tout ce qu' elle raconte", donc c'est pas pareil qu'un bouquin, c'est juste comme tout à l'heure, c'est écrit quoi, c'est tout, c'est pas, ça me parlerait pas quoi. »

Pc2m : « Le témoignage écrit, enfin quand on le lit, on lit pas avec la manière de la personne qui fait passer des émotions. »

Pc4m : « Moi ça me parle moins que des paroles que un témoignage on peut savoir en détail ce qu'il ressent, mais là, un dessin, je veux dire que moi avec un dessin j'arrive moins à m'imaginer que si quelqu'un explique clairement son ressenti. Moi un dessin ça me fait moins ressentir une émotion que des paroles. (…) Je pense que un dessin qui montre vraiment la misère de ce qu'ils ont vécu, ça me ferait plus de choses que de lire un texte. »

Pb2f : « Je pense ça serait le livre parce que on le lit en fait, là on interprète en fait ce que lui il a ressenti que en lisant, il y a vraiment les mots enfin, sur un témoignage je pense que l'écrit est plus important qu' une sculpture par exemple, je ne sais pas, mais après...»

Pc2f : « Hum ça dépend de chaque personne, les personnes qui s'expriment par dessins et les personnes qui s'expriment en parlant, moi par exemple je m'exprime avec l'écriture, ça dépend de la personne. (…) Ben aux mots il faut mettre une image et aux images il faut mettre des mots. »

Pb2f : « Il aurait été là en train de nous en parler, ça aurait été aussi poignant, en fait comme Ginette, mais là (…) Et c'est vraiment la présence physique moi qui (…) »

c. La perception des représentations du lieu

Représentation, lieu et informations discursives Les photographies d'époque exposées sont les seconds éléments qui s'articulent aux lieux. Elles sont présentées soit sur le site même de certains moments particuliers de la vie des déportés, soit surtout dans le musée d'Auschwitz aux blocs 4, 6 et 7. Une maquette du complexe des crématoires s'y trouve également dans le bloc 4. En donnant à voir une situation et des personnes, les photographies et la maquette permettent d'incarner. Les participants

voient les personnes en situation et fondent leur expérience sur une activité d'induction moins importante que celle nécessitée en percevant seulement des lieux.

Les photographies sont d'ailleurs parfois perçues comme montrant ce qu'il s'est véritablement passé. La formulation de l'une des participantes sur leur importance est assez caractéristique de la pensée de l'ensemble des participants : elle commence par dire qu'elle *imagine*, puis ajoute que ce n'est pas pareil pour terminer par ce n'est pas quelque chose qu'on a imaginé. Elle montre ainsi que même s'il s'agit toujours d'imaginer et même si l'imagination sur les lieux où quelque chose s'est passé est déjà concrète, cette imagination à partir des photographies est encore plus concrète. Ce qui est imaginé des déportés et des scènes de la vie du camp gagne un degré de certitude plus élevé puisqu'ils sont directement vus sur ces photographies. Les photographies et les objets permettent de voir plus l'histoire et de visualiser. Un seul préfère ne pas voir des photographies lors de la visite afin de laisser l'imagination plus libre.

Pb5f : « J' arrive quand même à m'imaginer mais ce n'est pas pareil. Quand on a la photo c'est la preuve en fait. Donc ce n'est pas du tout pareil que quand j'imagine. Parce que quand j'imagine, je suppose que ce n'est pas forcément pareil. Tandis que quand je vois les photos c'est pas mon imagination qui est un petit peu comme ça ou comme ça, c'est les gens, ils étaient comme ça, c'était comme ça là-bas (...) Mais c'est plus facile quand on voit les images parce qu'on se met dedans, mais quand on a la preuve, c'est mieux. On sait que c'est vrai et pas que c'est quelque chose qu'on a imaginé ou raconté. »

Pb5f : « Ben on voit plus en détail, je veux dire on voit plus l'histoire que le matin on voit que les bâtiments, que là, on voit vraiment les photos, les objets, c'est plus l'histoire (…) Ben c'est mieux de voir l'histoire une fois qu'on a vu on va dire le terrain (…) Ben on comprend mieux. Enfin une fois qu'on a vu l'endroit, on comprend mieux, on visualise mieux on va dire après, on comprend mieux. »

Pc3f : « Je pensais qu'il ne faut pas que ça aille avec, il faut mettre des photos, mais pas trop, comme ça tu as le temps de réfléchir et d'imaginer et en même temps de regarder (…) Oui il ne faut pas voler la place à l'imagination. »

Une articulation est faite essentiellement entre ces photographies et les lieux perçus. Les participants reprennent ce qu'ils voient pendant la visite virtuelle ou ont vu sur le lieu en le mettant en relation avec des représentations: cette confrontation permet celle du présent et du passé. Plus des trois quarts mettent en relation les informations données par les accompagnateurs et par la rescapée avec les photographies, par l'intermédiaire du rapport fait avec les lieux. Le plus souvent, cette articulation avec ces informations n'est explicitée que lorsque la question de leurs rapports est posée. Elle est alors plutôt rappelée en relation directe avec le lieu qu'avec ses représentations : c'est dans la mesure où le lieu est associé aux photographies que les informations historiques

et surtout les anecdotes sont mises en rapport avec ce lieu. Les photographies concrétisent l'anecdote de la même manière qu'elles donnent une incarnation au lieu en montrant comment il était véritablement et surtout en permettant de percevoir directement les déportés qui l'ont habité. L'usage ne se fait que dans un sens : les photographies peuvent aider le rapport au témoignage, mais elles n'apportent pas grand chose sans témoignage : les visages sur les photographies ne transmettent souvent rien en eux mêmes, au mieux ils incarnent un témoignage.

Pa1m : « Oui je me souviens on est resté un petit moment, c'est là, d'ailleurs qu'on a croisé d'autres groupes, ben c'est intéressant, on a des photos, on a la photo de l'époque et juste à côté, ben au même endroit, quasiment au même endroit, on a le lieu et on peut voir une confrontation, les deux réalités quoi, le passé et le présent quoi, qui sont au même endroit. »

Pb4f : « C'est, c'est pas le même ressenti. Les photos c'est he, c'est touchant aussi, mais hee ce n'est pas pareil (…) Humm (petit silence), ben disons que hee une personne, comment je pourrais dire, Ginette qui a été du coup he, elle exprime son ressenti à elle et he on l'a en face de nous cette personne, alors que les photos, ben on voit les visages mais on ne voit que des visages. »

Le rapport est cependant inversé lorsque qu'il concerne non pas la relation entre les photographies et les anecdotes ou informations, mais celle avec les lieux. Dans ces rares cas, la photographie ne permet pas d'incarner le discours des accompagnateurs ou de la rescapée ; le discours sert à contextualiser la photographie. Une participante pense ainsi qu'elle n'aurait pas su raconter à son retour une anecdote dite par la guide – qui l'a pourtant marquée puisqu'elle s'en souvient en détail – sans voir la photo du déporté concerné par l'anecdote en question, mais la photo seule n'aurait pas eu le même effet.

Pb3f : « Elle est beaucoup restée sur celle-ci, parce qu'elle nous racontait que justement sur la photo, il y avait, je crois, il y avait deux, ici il y a un déporté et en fait il retrouve sa femme qui vient d'arriver. Et en fait elle nous disait que cette photo était quand même incroyable, c'était presque improbable qu'un déporté retrouve sa femme (…) Ben quand elle nous a raconté, c'est vrai que ça m'a, et enfin c'est dingue quand même que il est là, il retrouve sa femme, et en fait elle nous racontait, enfin d'après ce qu'elle sait, he il ne pouvait rien lui dire en fait de ce qui se passait ici. Donc apparemment, il avait dit qu' elle ne devait pas rester avec les enfants, qu'elle devait être seule pour travailler, en fait pour pas mourir là-bas. Ce qu'il avait fait lui (…) Ben ça, sans la photo, je pense que j'arriverai moins à en parler. Je pense que je parlerai quand même que j'ai vu une photo où il y avait, comme par hasard, un homme qui retrouve sa femme, oui, ça je pourrais en parler, mais avec la photo je trouve ça mieux par ce que on voit vraiment le couple en fait qui se retrouve, et c'est plus parlant. »

Les articulations entre ces différents médiums sont reconnues par tous les participants à peu d'exception près. Dans le rapport au lieu, cette reconnaissance passe par une dévaluation des photographies. Deux participantes séparent radicalement les lieux visités et leurs photographies en ne les mettant pas relation lorsqu'elles s'imaginent. La première sépare de manière étanche son expérience de la visite du site

et de l’exposition : ce n’est que la présence directe du lieu qui l’intéresse. La vision des photographies de lieux investis lors de la visite de l'exposition ne lui fait pas repenser à ce qu’elle a vu et ne lui permet pas de s’imaginer comme elle le fait sur place. La seconde ne théorise pas cette séparation de manière aussi explicite tout en estimant aussi que seule la présence sur le lieu lui permet imaginer le ressenti des victimes, même si les photographies les montrent en situation sur ce même lieu. Ainsi pour l'une et l'autre les photographies et les lieux ne seraient pas véritablement complémentaires comme ils le sont pour la majorité des participants. Elles dévaluent l'articulation entre des photographies et le lieu au profit du lieu lui-même. Leur position permet de supposer que des photos vues sur le lieu même visité le matin, sont ressenties différemment de celles vues dans le musée l'après-midi. De plus l'une d'elle, par une autre remarque dévalue les photographies en elles-mêmes au profit des témoignages.

Symétriquement, certains participants vont jusqu’à considérer que les photographies remplacent les informations et anecdotes. Sans aller aussi loin dans la dévaluation ou la valorisation de la représentation photographique, deux participants trouvent simplement que celles vues sur place n'apportent rien de nouveau par rapport au cours. En comparant l'utilité des photographies déjà vues en classe avec celle des photographies vues pendant la visite, ces dernières ne sont qu'une aide pour se représenter ce qui est justement essentiel dans la visite, à savoir les informations et les anecdotes.

Pc3f : « Ben franchement pour avoir des sentiments, il fallait être là, moi je ne sais pas, c'est pas la même chose (….) Quand tu es là d'une certaine façon tu fais parti de l'histoire, tu es présent et tu as l'impression que tu peux toucher mais une photo c'est loin. Et là ce n'est pas la même chose non, ce n'est pas pareil. C'est juste que c'est comme, ben j'ai pas vécu ça, ce n'est pas moi, ce n'est pas mes souvenirs et j'ai besoin d'être là. »

Pb4f : « Hee le lieu en lui-même me fait plus ressentir. On peut quand même imaginer le ressenti des personnes quoi, de là-bas (…) C'est le fait de y être, d'être sur hee, de marcher sur un endroit où que ça s'est passé, c'est marcher dans le camp. »

Pb4f : « Heeum c'est, c'est pas le même ressenti. Les photos c'est he, c'est touchant aussi, mais hee ce n'est pas pareil. (…) Humm (petit silence), ben disons que hee une personne, comment je pourrais dire, Ginette qui a été du coup hhe, elle exprime son ressenti à elle et he on l'a en face de nous cette personne, alors que les photos, ben on voit les visages mais on ne voit que des visages. »

Pc1f : « Oui on s'imaginait quand même mieux parce que on voyais, on voyait l'endroit où nous c'était désert, il n'y avait personne et sur la photo on voit plein de gens, enfin on se rend plus compte ouais (…) C'est quand même mieux avec des images (…) Je ne sais pas, je préfère parce que, mais comme je n'y étais pas donc je ne peux pas imaginer, même si on me dit des millions de personnes, je n'arrive pas à m'imaginer ce que ça donnerait des millions de personnes dans le même endroit, donc du coup je préfère avoir l'image. »

Pa5m : « Elles expriment la même chose, elles n'ont rien d'exceptionnel par rapport aux livres d'histoire. C'est juste qu'elles sont plus grandes. On a déjà fait des analyses dessus, voilà des photos en cours. »

Les photographies, les plans et les dessins sur le site Le rapport aux photographies est surtout évoqué à propos de celles exposées à Auschwitz, contrairement à celles présentes sur le site de Birkenau. Ce déséquilibre pourrait être la raison pour laquelle beaucoup de participants considèrent avoir plus appris dans le musée que sur le site.

Alors que le souvenir des photos exposées sur le site de Birkenau près du wagon reste présent chez plus de la moitié des participants, seulement deux se souviennent des photographies et des plans de la chambre à gaz et des crématoires. Seules les photographies sur le site du wagon montrant l'arrivée des déportés sont regardées avec intérêt car elles mises en relation directe avec le lieu perçu. En voyant ces photos lors de la visite virtuelle de l'entretien, quelques participants regrettent de ne pas avoir visité les lieux qu'elles représentent. Cette situation est arrivée soit à ceux étant dans le groupe qui n'est pas passé à proximité du wagon où ces images sont exposées, soit, pour les autres, du fait de leur inattention au moment de leur présence sur ce lieu. Dans ce dernier cas, il est possible de supposer que le peu d'attention pour ces photographies vienne aussi d'une certaine concurrence avec les lieux qui ont la priorité de l'attention. Mais quelle qu'en soit la raison ils pensent avoir manqué un élément intéressant de la visite.

Les autres photographies ne sont pas intéressantes. Les représentations associées à des lieux qui ne sont pas intéressants ne le sont pas non plus. Les plans sont particulièrement concernés par ce désintérêt. Seul un tiers des participants les évoquent, et toujours pour préciser que ce type de représentations présente peu d'intérêt. Soit ils ne se souviennent pas de leur existence parce que le guide ne se serait pas arrêté, soit ils pensent les avoir vues mais n'en ont aucun souvenir. Dans tout les cas, ces représentations n'aident pas à comprendre la signification des ruines. Le plan est qualifié d'inutile pour deux participantes, une autre répond simplement *non* quand lui est demandé si le plan de la chambre à gaz et du crématoire lui permet de mieux les approcher. D'une manière générale, ils ne développent pas spontanément leur réaction.

Avant d'expliciter le fait de ne pas avoir utilisé le plan, ils se contentent de répondre de manière laconique à la question directe leur demandant s'ils s'en souviennent.

De la même manière, la plupart des participants n'ont pas remarqué les dessins sur le site d'Auschwitz. Si deux d'entre eux parlent des dessins exposés à l'endroit où les déportés étaient pendus, au niveau de la place d'appel juste avant le bloc 20, un seul les considère comme des supports de son expérience. Ils lui procurent un sentiment concret de la scène se passant dans le lieu qu'il perçoit. Mais en fait il présente surtout une analyse poussée de la représentation symbolique du dessin plus qu'une articulation avec ce qu'il a perçu par ailleurs. Dans la mesure où les participants ignorent que ces dessins sont le fait d'anciens déportés, il ne s'agit pour eux que de représentations alors que ce sont formellement des témoignages. Etant donné qu'ils sont particulièrement captivés par ce que leur a dit la rescapée, peut-être que s'ils avaient compris la vraie nature des dessins, ils leur auraient donné plus d'importance en tant que témoignage. De fait ils les délaissent relativement en tant que représentations n'ayant pas cette qualité. Dans les autres cas, le fait de ne pas s'intéresser aux dessins s'accompagne d'un non intérêt pour ce lieu particulier lié aux pendaisons. Le temps insuffisant resté à regarder pour véritablement réaliser peut aussi expliquer cet état de fait.

Pb3f : « C'est après que j'ai vu une photo des gens qui sortaient des wagons. Là, quand je vois cette photo là, je me dis" c'est juste un wagon" que sur les photos là il y a des personnes dedans, il y a des personnes qui sortent, ce n'est pas pareil quoi, ça m'a aidé à visualiser les choses. »

Pb1f : « Ces photos où ils montraient les trains avec les gens qui sortaient, où ils croyaient qu'ils allaient avoir une nouvelle vie et puis en fin de compte (…) Ben là par contre ça nous fait un peu quand même imaginer les personnes parce qu'on les voit sortir du train et il y en a, tous ceux qui sortent du train on les voit comme si qu'ils allaient être heureux, pas trop qu'ils vont mourir, ils ne s'y attendent même pas (…) On peut comparer la photo à l'image du train. En vrai on voit le train qui a la même position (…) On voit quand même le nombre de personnes sur les photos que même si on dit un nombre, on ne s'imagine combien ça peut représenter, on peut pas, on s'imagine largement moins, que sur les photos on voit quand même. »

Pc4m : « *Et si tu les avais vues et regardées, ça t'aurait aidé à t'imaginer mieux ?*

Ouais, ouais. Et tu me diras j'imaginais déjà forcément les gens entassés, enfin en grand nombre comme ça. - *Et de voir les photos, ça apporte quand même quelque chose ?* - Ça approfondit l'image que l'on a. »

Pc3f : « Il a dit de très loin que là, c'était le wagon. - *Est-ce que tu aurais aimé être sur le lieu pour voir des photos d'époque ?* - Ben oui, je pense que oui parce que ça m'aide à fabriquer des images. »

Pb1f : « Heeeeeee, les photos de ce qu'étaient les ruines j'ai eu du mal à les comprendre. »

Pb5f : « Quand on est arrivé, mais je n'ai pas écouté à ce moment-là parce que ça m'intéressait pas vraiment. - *Pourquoi ça ne te intéressait pas ?* - Bah, montrer un plan comme ça, je ne trouvais pas ça très utile. »

Pb3f : « Le plan, c'est juste le plan de la chambre à gaz donc je n'imagine pas des personnes dedans. »

Pc3f : « Hee il y a deux parties du lieu que j'ai ressenties très très proches d'abord c'est où ils faisaient les pendaisons, là, je suis passée en dessous et j'avais pas remarqué et là, j'ai regardé et il y avait un petit dessin à côté et ce moment là ça été très très choquant... c'était vraiment le sentiment(...) Normalement j'ai tendance à rêver quand je suis encore éveillée, ça je le fais tout le temps et quand j'étais là, ça explosait au maximum. »

Pc2m : « He je ne sais pas pourquoi, mais ouais, l'homme qui allait être pendu n'avait pas de visage, ça représentait tout le monde et c'était le fait que je vois la personne pendue et que je reconnaisse la poutre dessus qui était juste à côté, et là, ça fait voir quelque chose d'abstrait (…) Ça peut montrer l' émotion les dessins aussi, mais je ne sais pas. Ça peut montrer un instant qu'on n'a pas pu prendre photo mais ça fait moins vrai même si c'est important bien sûr (…) Ça montre un ressentiment (…) Oui, là, ça commençait vraiment à me déranger, là, où j'ai ressenti du malaise, les dessins oui c'était pas agréable et de savoir que c'était là-dessus que vraiment les gens étaient pendus …ben je sais pas, j'imaginais vraiment…là, c'est vraiment concret. »

Les représentations hors du lieu représenté Si ces représentations, qu'elles soient sous forme de photographies ou de plans ne sont généralement pas intéressantes aux yeux des participants, la situation est différente en ce qui concerne le rapport aux photographies et aux représentations vues dans l'exposition d'Auschwitz. Il s'agit des photographies de l'arrivée des déportés et de la maquette d'un crématoire dans le bloc 4 ainsi que les photos d'identité prises à l'arrivée des déportés exposées dans le couloir central des blocs 6 et 7. Même ceux n'y ayant pas porté grand intérêt reconnaissent en général que leur perception sur ces éléments a été importante dans la visite lorsque la question leur est explicitement posée. Ils insistent dans leur réponse sur la nécessité de placer cette exposition à Auschwitz-Birkenau et de l'inclure dans la même visite que le lieu. Une seule participante exprime clairement que la présence des représentations photographiques dans le musée d'Auschwitz n'a aucune importance: elles ne lui apportent rien par rapport à la visite de Birkenau.

Les deux tiers des participants se rappellent alors de ce qu'ils ont vu sur le lieu avant de visiter le musée. Les deux se révèlent complémentaires : après avoir perçu la réalité concrète, ils identifient plus précisément de quoi il s'agit. Une participante oppose en ce sens la maquette permettant de voir l'organisation du crématoire aux plans exposés sur le site de Birkenau considérés comme abstraits. Elle permet de voir vraiment la configuration du lieu. Ces représentations donnent directement aux participants une perception d' une situation et le déroulement d'une activité. Leur apport fonctionne aussi bien si le lieu a déjà été identifié ou s'il a été jugé inintéressant dans la

mesure où il n’y avait rien à reconnaître. L’intérêt est augmenté et ce qui est perçu et compris à Birkenau est précisé.

Pa6m : « Les photos ça a aidé pas mal parce que globalement on reconnaît les lieux, sur les photos on les reconnaît donc. »

Pb3f : « Non, j'ai fait le lien par rapport à ce qu'elle nous avait dit, mais c'est vrai que je n'ai pas visualisé exactement comment c'était en fait. J'ai vu la maquette, et puis, je regardais la maquette, mais je ne me disais pas" ha oui, j'ai vu un plan avant, et ça représente ça en fait" (…) ben vu que là, c'était représenté vraiment, enfin c'était en 3D, donc pour moi c'était vraiment fait pour qu'on s'y croit, quoi. On imagine vraiment ce qui se passait. Que le plan, c'est juste le plan de la chambre à gaz donc forcément je n'imagine pas des personnes dedans, que après avec la maquette, j'ai vu exactement comment c' était fait ? »

Pa6m : « Ouais, oui c'est ça, je m'en rappelle, ben là, on les avait déjà vues ces photos sur le site Auschwitz Birkenau, donc ben oui, je les avais déjà vues chez et je trouve que là elles sont moins marquantes parce qu'elles ne sont pas sur le lieu exact, enfin par rapport à Auschwitz 2 Birkenau, si je fais le lien avec la matinée, la, ces photos là elles marquent toujours, mais un peu moins, parce qu'elles sont, parce qu'on ne peut pas regarder autour de nous et visualiser, enfin moins visualiser. (…) ça m'a évidemment parlé, puisque je me rappellais de les avoir vues et d'avoir été sur place, mais c'est vrai au niveau de l'ordre de la visite je ne sais pas ce qui serait le mieux, mais je pense que l'ordre de notre visite franchement était pas trop mal fait. Ouai ouiai, ça permet de faire des liens entre les deux, oui, je pense que c'est aussi le rôle de ces photos. »

Pb1f : « Je ne pouvais pas me rendre compte qu'il y avait autant de personnes, quand je vois les photos, je me dis que c'est hallucinant quoi le nombre de personnes qu'il y a pu avoir, alors que nous on était pas beaucoup quoi. On ne peut pas comparer ce qu'il y a eu, enfin, c'est les photos qui m'ont aidée à me dire" voilà quoi on était là où il y a eu autant de personnes". »

Ces représentations sont alors l’occasion d’avoir une autre expérience et non de reproduire celle qui a eu lieu à Birkenau. Cette transformation se produit pour ceux s'étant servis des photographies exposées sur le site. Ainsi la participante dont le récit sur l'apport des photographies près du wagon est parmi les plus précis, mentionne le résultat acquis avec des photographies de l’exposition comme si elle n’avait pas remarqué celles sur le site. Les participants font une nouvelle expérience. La mise en relation des photographies avec le lieu implique un rapport à l’ensemble ainsi constitué qui est différent de celui au seul lieu. Dans le musée, ils partent des photographies et réinvestissent à partir d’elles ce qu’ils ont perçu sur le site. C’est la photographie et non le lieu qui donne le cadre de l’expérience induite. Ils ancrent ce qu’elles représentent sur le lieu plus qu’ils n’incarnent le lieu grâce à elles. Si le résultat est le même et si dans tous les cas les deux sont mis en rapport comme s’ils étaient présents ensembles, la logique dans laquelle les expériences se construisent est différente. Ils partent des visages ou des situations représentées.

Les propos d'une des participantes s'étant imaginée sur le site puis dans le musée montrent que deux intérêts distincts se sont produits sans que l'un soit l'origine ou la continuité de l'autre. L'attention centrée sur le lieu et aidée par les photographies, et l'attention centrée sur les photographies avec le souvenir du lieu, lui font s'imaginer des situations différentes. Quand elle est sur le lieu, c'est lui qu'elle utilise pour imaginer comment les déportés étaient. Les photographies des déportés qui arrivent ne l'aident pas à dépasser en imagination ce moment précis de l'arrivée. Dans le bloc 4, quand elle est face aux photographies du musée de l'arrivée de déportés, elle imagine leur trajet en sortant des wagons et utilise le lieu vu précédemment pour en reconstituer le déroulement parce qu'elle part du contexte général du musée où la photographie se trouve. Ces deux expériences ne sont cependant jamais mises en relation, ni au moment où la seconde se produit, ni après coup.

Pb1f : « Ces photos où ils montraient les trains avec les gens qui sortaient, où ils croyaient qu'ils allaient avoir une nouvelle vie et puis en fin de compte (…) Ben là par contre ça nous fait un peu quand même imaginer les personnes parce qu'on les voit sortir du train et il y en a, tous ceux qui sortent du train on les voit comme si qu'ils allaient être heureux, pas trop qu'ils vont mourir, ils ne s'y attendent même pas … On peut comparer la photo à l'image du train. En vrai on voit le train qui a la même position …On voit quand même le nombre de personnes sur les photos que même si on dit un nombre, on ne s'imagine combien ça peut représenter, on peut pas, on s'imagine largement moins, que sur les photos on voit quand même. (...) Parce que si on aurait vu les photos directement, les photos d'époque où il y a les déportés qui sortent des wagons et tout ça, et que après on aurait marché là où on voit les photos en fait, je pense que ça aurait été différent, j'aurais réagi différemment je pense. Je pense que j'aurais vu le camp différemment, le camp d'extermination parce que c'est vrai, je sais pas, j'aurais peut-être mieux vu l'endroit en fait. »

Pa2f : « A ce moment-là je repensais au matin quand j'étais justement à la même place en fait que ces personnes-là et je me repérais, et je me disais " ah oui, c'était là où étaient les gens" quoi ben en fait ça elle nous l'avait déjà expliqué le matin, la guide, sur les lieux justement du quai. »

Pa5m : « Oui, c'est hee, c'est les photos des arrivages du train et après hee ils repartent ils n'ont pas le temps de prendre les valises et les objets personnels, puis le classement entre les hommes et les femmes, entre les travailleurs (…) Ben oui je me souviens très bien de la visite du matin et ouais, je posais des objets, je posais des personnages he les personnes. Au niveau, dans ma tête, ça m'a permis de un peut classer les choses. A Auschwitz Birkenau on avait un peu de mal à s'imaginer he... là vraiment ça m'a vraiment permis de rattacher ces éléments. »

Pa6m : « On met des visages, enfin on imagine, on imagine ces familles, ces gens, on s'imagine être à leur place. »

Pb5f : « Ben on comprend mieux. »

Pb2f : « Quand j'ai vu les images ça me faisait de la tristesse parce que on voyait carrément l'humain. »

Pa1m : « J'ai mis les deux rapports, mais évidemment, là, on a pu voir comment c'était sur la maquette, mais hee (…) imaginer oui, ça m'a aidé à mieux m'imaginer mais, hee, je ne sais pas hee, mieux m'imaginer ça c'est sûr, mais ça apportait un complément, mais ça c'est important de voir cette maquette, on voit au moins à quoi ça ressemblait à l'époque avant que ce soit

détruit. »

Pa2f : « A ce moment-là je repensais au matin quand j'étais justement à la même place en fait que ces personnes-là et je me repérais, et je me disais « ah oui, c'était là où étaient les gens quoi » (…) ben c'est comme ça justement, qu'on a pu voir comment, parce qu'on avait compris en gros comment ça marchait les chambres à gaz, mais là vraiment, voir la maquette complètement explicative, et vraiment elle a pris du temps pour nous expliquer en fait. C'est là en fait qu'on a compris (…) voilà, de mettre vraiment des images précises. »

Au contraire, une représentation associée à un lieu non intéressant ne rend pas le lieu plus intéressant en lui-même, mais l'avoir vu permet de donner un caractère concret à la représentation. Cette situation est évoquée par les participants essentiellement à propos de la maquette du crématoire, mais la même logique est à l'œuvre pour d'autres moments. Elle se produit pour les participants peu intéressés par la rampe d'arrivée des déportés lors de la visite de Birkenau, lorsqu'ils voient les photographes d'époque les représentant à cet endroit. Ils reconnaissent le lieu et à partir de la photographie exposée dans le musée en font l'expérience de manière plus précise que celle possible avec simplement la perception du lieu. Ces représentations sont alors l'occasion d'une expérience particulière. Les participants opposent la difficulté à visualiser sur le site à la compréhension devant la maquette. Le déroulement du processus d'extermination est présent dans leur récit. Ils évoquent simplement le fait de comprendre vraiment le fonctionnement de la chambre à gaz et du crématoire, ou moins fréquemment, ils en racontent le détail. Il n'est question dans tous les cas que du moment de l'extermination : pas plus que dans le reste de la visite, celui-ci n'est mis en relation avec les autres moments. Dans ce cadre, les figurines de la maquette du bloc 4 représentant les déportés ne sont l'essentiel que pour trois participants. Elles n'ont alors de valeur qu'en fonction du dispositif dans lequel elles sont prises. Les autres participants sont plutôt concentrés sur l'ensemble plutôt que sur ses détails. La foule des déportés et le moment de l'extermination sont mis au premier plan. Les figurines faisant partie de l'ensemble ne sont prises en compte que comme les photographies, par l'utilisation à la fois de la mise en situation et des individualités.

Pb5f : « J'imaginais par rapport au lieu (...) Parce que là, on voit les rails que l'on a vues le matin, donc ça aurait mieux permis de se rendre compte quand on montait dessus, sur la place qu'il y avait, du nombre de gens qui pouvaient y avoir. Ben celles-là oui, parce que vu que là on voit les wagons et que la première visite on en a vus, je trouve que ç'aurait été plus en rapport. »

Pa2f : « Le matin quand j'étais arrivée devant ces chambres à gaz, en fait, c'était surtout dans l'émotionnel en fait, ressentir ce que ces personnes avaient vécu, et là c'était vraiment pour comprendre justement, le schéma des chambres à gaz. Je pense que c'est là, que je me suis vraiment posée plein de questions. »

Pa6m : « Ouais, j'ai trouvé ça utile, j'ai trouvé, là pour le coup, j'ai pas vraiment bien visualisé ce que j'avais vu le matin, j'ai fait le lien et j'ai trouvé ça vraiment utile pour le coup, ces longues files d'attente qui ensuite descendent sous terre, et ensuite les chambres à gaz, puis ensuite les crématoires, là, ça m'a vraiment permis de encore mieux visualiser. »

Pa2f : « Ben c'est comme ça justement, qu'on a pu voir comment, parce qu'on avait compris en gros comment ça marchait les chambres à gaz, mais là vraiment, voir la maquette complètement explicative, et vraiment elle a pris du temps pour nous expliquer en fait. C'est là en fait qu'on a compris (…) Mettre vraiment des images précises et avec les explications historiques de que ces bâtiments ont été. »

Pa6m : **«** Alors ça, c'était he, en fait c'était une maquette que je trouvais intéressante, où j'ai fait le lien avec la matinée donc ça c'était à Auschwitz 1 mais j'ai fait le lien avec la matinée, Auschwitz 2 Birkenau, donc c'était ceux qui étaient sélectionnés pour les chambres à gaz, donc là c'était les longues files d'attente. Le premier plan là, c'est les vestiaires où tout le monde se déshabillait, étant persuadés qu'ils allaient prendre une douche, ils laissaient leurs affaires, on leur disait qu'ils les récupéreraient après, et donc après sur la photo suivante, il me semble, parce que je ne pouvais pas avoir tout d'un coup, voilà, là, on voit la suite, donc les vestiaires, et là, c'est la chambre à gaz, là on voit, enfin on voit l'inhumanité, la solution finale comme ils l'appelaient (…) Je pense que c'était aussi, c'était ça, c'était notamment de se rendre compte de comment c'était, comment ça se passait, de mettre, là, on s'imaginait encore mieux, on voyait ça dans les lieux qu'on avait vu le matin ben aussi, oui, la précision des détails, enfin c'était, enfin c'est assez réaliste, c'est vraiment, enfin je trouvais ça bien fait et je trouvais que ça traduisait vraiment toute la souffrance, l'indicible de ce lieu. »

Pc3f : « La maquette avec toutes les personnes (…) Là tu vois vraiment, c'est trop bien fait, j'avais fixé mon regard sur une petite femme qui était enceinte, donc ça m'a choquée beaucoup parce que même si c'était une maquette, de toute façon je sais que elle était enceinte, et même mettre ça en réduit comme ça, c'était choquant. »

Pb5f : « Il faut savoir que ça permet, moi personnellement je trouve que ça permet d'ajouter de la vie à la maquette, que s'il n'y avait rien du tout on ne peut pas vraiment s'imaginer (...) Je crois que j'ai regardé, j'ai peut-être regardé mais m'arrêter hee en gros, figurines par figurines non. Je regardais plutôt en général. Bien sûr, j'ai peut-être regardé deux ou trois détails mais pas tout (…) Bah ils vont mourir, en gros c'est les petits bonhommes qui sont, voilà dans la maquette, c'est eux qui vont se faire gazer, voilà. Ils sont prêts, ils sont nus, ils sont prêts à partir, à mourir (…) Je trouve que ça avait l'air plutôt bien représenté hee ben comment était le camp. Du coup ça faisait pas pareil, parce que le matin c'était un camp vide et là, avec les petites figurines, ça faisait plus, enfin on s'imaginait plus le camp quand il était plein (…) Sur la maquette on voit très bien que ça avait l'air d'être blindé, le camp a l'air d'être plein, il y a plus de place quoi. Donc on imagine le nombre de personnes qui a dû mourir là-bas quoi. »

Dans tous les cas, le fait de visiter Birkenau avant Auschwitz semble avoir une importance significative sur la capacité des participants à trouver ces représentations intéressantes. Ils ne les jugent particulièrement intéressantes que dans la mesure où ils font le lien avec un lieu. Seuls deux participants disent que visiter Auschwitz avant Birkenau ne changerait rien. Par contre un tiers d'entre eux affirment qu’ils auraient préféré voir les représentations sur les sites eux-mêmes. Cette configuration aurait permis à la fois de se servir du lieu en percevant les représentations et de se servir des représentations en percevant le lieu. Le caractère concret de l’un et les informations données par l’autre auraient été concomitant. Quelques autres participants pensent qu'ils

auraient mieux profité de la visite si les représentations des sites avaient été regardées juste avant de voir ceux-ci.

Ces deux allégations pourraient cependant être mises en doute. La seconde va à l'encontre des affirmations sur le besoin du caractère concret donné par le lieu pour véritablement s'intéresser. Il est possible de supposer que dans beaucoup de cas, les représentations regardées avant le lieu n'auraient pas été jugées intéressantes. L'affirmation d'un intérêt renforcé par la présence des représentations sur le lieu va quant à elle à l'encontre d'un double constat : les photographies exposées sur le site de Birkenau n'ont généralement pas été remarquées, et lorsque parfois elles l'ont été, elles n'ont pas été jugées particulièrement intéressantes. Malgré ce que certains participants affirment lorsque la question leur est directement posée, ces photographies ne deviendraient intéressantes qu'en étant perçues dans l'exposition après que le visiteur ait perçu le lieu sans coprésence des deux. Un tiers des participants le disent explicitement en considérant que l'ordre de la visite était le bon. Ils font alors référence à l'articulation entre la perception du lieu et de ses représentations.

Pc4m : « Hee ouai, je pense que ça m'aurait aidé à imaginer parce que tu sait, je me souviens que quand on a vu cette entrée je ne me suis pas exactement imaginé de voir comme on voit sur les photos là. Donc je pense que oui ça m'aurait aidé. Ouais je pense, d'après moi ç'aurait été bien, ça m'aurait plus permis de vraiment imaginer, enfin d'avoir encore plus de détails (…) Je pense que de les voir sur place c'est mieux quand même que de les voir avant ou après. »

Pb1f : « Parce que si on aurait vu les photos directement, les photos d'époque où il y a les déportés qui sortent des wagons et tout ça, et que après on aurait marché là où on voit les photos en fait, je pense que ça aurait été différent, j'aurais réagi différemment je pense. Je pense que j'aurais vu le camp différemment, le camp d'extermination parce que c'est vrai, je sais pas, j'aurais peut-être mieux vu l'endroit en fait. »

Pc3f : « Hum je pense que ça devrait être le contraire, j'ai cette impression. L'après-midi tu es dans l'information et je pense que c'est nécessaire pour comprendre vraiment tout ça. »

Pb1f : « Ces photos où ils montraient les trains avec les gens qui sortaient, où ils croyaient qu'ils allaient avoir une nouvelle vie et puis en fin de compte (…) Ben là par contre ça nous fait un peu quand même imaginer les personnes parce qu'on les voit sortir du train et il y en a, tous ceux qui sortent du train on les voit comme si qu'ils allaient être heureux, pas trop qu'ils vont mourir, ils ne s'y attendent même pas … On peut comparer la photo à l'image du train. En vrai on voit le train qui a la même position …On voit quand même le nombre de personnes sur les photos que même si on dit un nombre, on ne s'imagine combien ça peut représenter, on peut pas, on s'imagine largement moins, que sur les photos on voit quand même. (...) Parce que si on aurait vu les photos directement, les photos d'époque où il y a les déportés qui sortent des wagons et tout ça, et que après on aurait marché là où on voit les photos en fait, je pense que ça aurait été différent, j'aurais réagi différemment je pense. Je pense que j'aurais vu le camp différemment, le camp d'extermination parce que c'est vrai, je sais pas, j'aurais peut-être mieux vu l'endroit en fait. »

Pa4f: « Peut-être j'aurais moins réalisé, si j'avais vu avant que après, je crois que là après, j'avais déjà des éléments que j'avais vus dans la matinée, et là vraiment ça m'a vraiment permis

de rattacher ces éléments. »

Pa5m : « Je préfère voir d'abord avant les ruines, et après voir ça (…) ben hee les ruines nous permettent d'abord d'avoir notre propre les réflexions sur la chose, sur ce qui s'est passé, de mettre des heee des images à ce qu'on assimile grâce à Ginette, puis à prévoir ça, ça approfondit la réflexion de Ginette, ça approfondit ce cas-là nous a appris, ça approfondit le savoir et ça nous donne plus des renseignements sur ce crime effroyable. »

Pb5f : « Ben c'est mieux de voir l'histoire une fois qu'on a vu on va dire le terrain. Ben on comprend mieux. Enfin une fois qu'on a vu l'endroit, on comprend mieux, on visualise mieux on va dire après, on comprend mieux. »

Une seule représentation associée à un lieu où rien n'a été perçu est pourtant considérée comme l'occasion d'une expérience particulière. Cette exception ne vient pas d'une photographie, mais de la maquette du crématoire et de la chambre à gaz exposée dans le musée d'Auschwitz au bloc 4. Devant sa photographie pendant la visite virtuelle, presque tous les participants se souviennent du site et y replacent ce qu'ils y ont saisi comme ils le font avec les photographies représentant l'arrivée dans le camp. Seuls trois ne s'en souviennent pas. Une maintient qu'elle ne se rappelle pas avoir vu cette maquette même devant la photo pendant l'entretien. Par contre les deux autres commencent par dire qu'ils n'en se souviennent pas, mais changent d'avis en voyant la photo sans pour autant dire qu'elle a été intéressante pour eux. Tous les autres participants ont été attentifs d'une manière ou d'une autre, même si deux d'entre eux ne parviennent pas à préciser l'expérience qu'ils en font. Le premier reste dubitatif sur ce qu'elle lui apporte en ponctuant son propos de je ne sais pas, le second estime qu'elle est un complément permettant de prendre en compte les émotions et ressentis des victimes, et non seulement leur situation. De même que les photographies de la rampe d'arrivée, la maquette permet de percevoir directement une situation et le déroulement d'une activité. Une participante reprend d'ailleurs la même séparation qu'elle a faite pour les photographies.

Pc2m: « J'ai regardé rapidement toute l'organisation que l'on n'avait pas pu voir le matin et oui, après, j'ai regardé les figurines pour voir le nombre vraiment qu'il y avait (…) Là, ils sont tous, je ne sais pas. Ben c'est des gens qu'on entasse dans des douches donc he, je ne sais pas trop. »

Pa6m : « Moi c'est plutôt la chambre à gaz, les corps complètement, enfin les uns sur les autres, entassés les uns sur les autres, en train de se débattre dans la douleur, donc ça c'est vraiment très (…) Les figurines sont importantes parce que perturbantes, ça perturbe, on se rend compte que vraiment ce que c'était. »

Pc3f : « Ben franchement pour avoir des sentiments, il fallait être là, moi je ne sais pas, c'est pas la même chose (….) Quand tu es là d'une certaine façon tu fais parti de l'histoire, tu es présent et tu as l'impression que tu peux toucher mais une photo c'est loin. Et là ce n'est pas la même chose non, ce n'est pas pareil. C'est juste que c'est comme, ben j'ai pas vécu ça, ce n'est pas moi, ce n'est pas mes souvenirs et j'ai besoin d'être là. »

Photos du SK Par contre, les photographies prises par le *Sonderkommando* exposées bloc 4 près de la maquette semblent ne pas avoir le même effet. La plupart des participants ne s'en souviennent pas. Indépendamment même de ces photographies, seuls deux participant ont retenu le terme de *Sonderkommando* et sont capables de dire à quoi il fait référence. Un seul en parle spontanément parce que ces images lui permettent d'imaginer. Quoi qu'il en soit, dans la mesure où ce que ces photographies montrent n'est pas immédiatement identifiable et reconnaissable, de même que les ruines de Birkenau, elles ne sont pas intéressantes. Sept participants les voient, mais sans y porter intérêt étant donné que souvent ils ne reconnaissent pas de quoi il s'agit. Trois d'entre eux uniquement font le rapprochement avec le processus d'extermination industriel et deux autres établissent ce rapport sans pourtant identifier la situation de la prise de vue ni son lien avec la chambre à gaz. En remarquant des corps et de la fumée, ils imaginent simplement que des corps sont brulés. Les deux derniers n'établissent pas le rapprochement, mais surtout font l'erreur de penser les photographies sont le fait des Allemands. Il y a même une double erreur d'interprétation non seulement sur l'origine de la photo mais aussi sur son contexte, en y voyant juste des déportés qui courent dans la forêt.

Pa3m : « On dit que c'est trois photos qui font preuve en fait de l'existence des chambres à gaz, et c'est fort, c'est très important de savoir que tout ce savoir là est basé sur trois photos et quelques témoignages des Sonderkommando. »

Pc2m : « C'était l'entrée des chambres à gaz, des photos rapidement prise d'un angle assez loin, on ne voit pas trop, on voit des femmes nues aller à la douche. »

Pa6m : « C'étaient des juifs qui, on sélectionnait des juifs pour retirer les, pour tondre les cheveux des femmes après le gazage, pour retirer les bagues et les dents en or, tout. »

Pa6m « Alors là je m'imaginais dans cette pièce là, les Sonderkommando, les juifs, enfin je m' imaginais au niveau psychologique ce qu'ils pouvait ressentir de, le travail qui leur était confié par les SS, comment, enfin comment ils pouvaient réaliser ce travail là tous les jours, sans relâche (…) Enfin je m'imaginais, quoi, le travail aussi, je me suis aussi imaginé le travail des Sonderkommando, c'étaient des juifs qui, on sélectionnait des juifs pour retirer les, pour tondre les cheveux des femmes après le gazage, pour retirer les bagues et les dents en or, tout (…) Je m'imaginais à la place de ces juifs qui savaient que tôt ou tard qu'ils allaient mourir, et qui étaient chargés de ce travail-là, et j'ai relié ça, après, dans l'après-midi avec les images qu'on a vues, avec les objets et tout ça. »

Pc2m : « C'était l'entrée des chambres à gaz, des photos rapidement prise d'un angle assez loin, on ne voit pas trop, on voit des femmes nues aller à la douche (…) Ce devait être un, c'était un Allemand qui a pris la photographie (…) C'était intéressant... ça concrétise la chose, parce que il n'y a aucune photo de l'entrée vraiment, il n'y a pas, il n'y a que des photos furtives en fait, mais oui c'est des photos importantes. »

Pa1m : « Une photo je ne sais plus, quelqu'un qui s'était caché qui avait réussi à prendre des femmes nues qui descendaient, qui partaient se faire gazer. »

Pc4m : « Oui je me souviens que le guide expliquait et je me souviens d'avoir vu, je suis allé la

voir, et après avant de repartir je suis retourné la voir... parce qu'elle est un peu choquante dans le sens où l'on voit tous les morts qui sont tous étalés comme ça là. Je sais que c'est pour ça que je suis revenu la voir parce que justement elle m'a interpellé (…) Et puis la fumée, bah je m'imaginais en fait tout ce qu'il se passait. »

Pc3f : « Je me rappelle clairement, ils sont en train de courir dans la forêt c'est la forêt, c'est ça qui est important parce que tu as vu plein de forêt et tu peux te dire oui c'étais là, c'était là. Ben ils étaient cachés dans la forêt, parce que c'était interdit de prendre des photos. (…) Je ne sais pas, c'est un allemand qui les as prises. »

d. La perception des éléments abstraits de leur lieu : restes humains, objets et portraits

Objets et restes humains Même si le fait d'être sur le lieu historique et d'en percevoir les traces photographiques a une grande importance, le moment le plus important de la visite est généralement l'exposition des cheveux humains et des objets des blocs 4 et 5 d'Auschwitz. Ces éléments sont considérés en eux-mêmes sans les replacer dans un lieu particulier. Seuls trois participants évoquent l'importance de les voir sur les lieux du crime. L'un les considère de ce point de vue explicitement de la même façon que le témoignage, un autre replace tous les objets vus l'après midi dans tous les lieux vus le matin. Quant au troisième, il imagine ce qu'il s'est passé en replaçant mentalement des objets de déportés dans les ruines des chambres à gaz. Bien qu'il les appelle des douches, il ne se méprend pas pour autant sur leur fonction. La manière dont il fait alors référence à un lieu n'étant pas en lui-même intéressant va cependant dans le sens d'une non articulation entre les lieux identifiables et l'intérêt pour les objets qu'il y met mentalement.

Pc2m : « *Et si tu n'avais vu que ces objets dans le mémorial de Caen ou ailleurs, indépendamment du lieu ?* Ça n'aurait peut-être pas été pareil, je ne sais pas trop, mais je pense que oui ça n'aurait peut-être pas été pareil parce que c'est bien d'associer des objets à un lieu (…) Ben c'est comme le témoignage de Ginette, c'était bien associé à un lieu, pour mettre les choses dans leur contexte. »

Pc4m : « En fait le fait de voir tout ça, avec tout ce qu'on a vu, ça c'était l'après-midi et quand on les a vus on se re-imaginait les gens, et du coup on les imagine quand on leur prend tout ce qui leur appartient et ensuite passer dans ce qu'on a vu le matin. Du coup ça nous fait un film, moi perso je me suis remémoré tout ce qu'on a vu le matin par rapport à tout ça. J'imaginais les gens à leur arrivée, on leur a tout pris et après tous ceux qui sont allés dans les baraques et tous ceux qui ont été gazés (...) Justement même quand j'étais par exemple devant les ruines des douches, donc forcément il y avait Thierry qui nous expliquait, mais du coup je ne m'imaginais pas, comme je te l'ai dit je n'arrivais pas à m'imaginer alors que du coup de voir les objets, moi personnellement je me suis beaucoup imaginé, on a pris les objets des gens et on les a emmenés dans les douches et du coup-là, on s'imagine plus en fait. »

Cette situation est similaire à celle qui se joue entre les lieux et les représentations y renvoyant. Les autres participants le montrent de manière négative en ne parlant pas des autres moments de la visite lorsqu'ils sont face aux cheveux et aux objets. Ils les considèrent en eux-mêmes. Leur présence matérielle est analogue à celle du lieu: il ne s'agit pas d'une représentation discursive ou photographique, mais du reste matériel des déportés. Le rapport à ces éléments est différent de celui engagé dans les autres moments où des objets sont présentés. D'un côté, les vêtements mis sur les lavabos dans le bloc 11 sont inclus dans le décor et considérés comme faisant partie du lieu. D'un autre côté, quelques participants sont également affectés à d'autres occasions de manière plus anecdotique. Dans cette optique, il est question aussi bien des chiffres dans l'exposition française du bloc 20 donnant le nombre de morts, que des éléments du bloc 4 comme des boites de gaz, des photographies prises par les *Sonderkommando* ou encore de la maquette du crématoire.

Pb4f : « *Ça c'est la plaque qui est au fond du grand couloir, tu l'as lue et ça t'as fait quoi ?* - Ben ça fait quand même beaucoup de monde. - *Et quand tu lis ça…* - Ben non c'est choquant du nombre de personnes qui a eu quoi. »

Pa4f : « Je me suis dit" mais c'est avec ça qui sont morts", je veux dire c'est horrible. En plus on voyait des grosses têtes de mort dessus, je trouve ça affreux. C'est ça qui m'a choquée. »

Pc4m : « Elle est un peu choquante dans le sens où l'on voit tous les morts qui sont tous étalés comme ça là. Je sais que c'est pour ça que je suis revenu la voir parce que justement elle m'a interpellé. Et puis la fumée, bah je m'imaginais en fait tout ce qu'il se passait. »

Pc2f : « J'avais fixé mon regard sur une petite femme qui était enceinte, donc ça m'a choquée beaucoup parce que même si c'était une maquette, de toute façon je sais que elle était enceinte, et même mettre ça en réduit comme ça, c'était choquant. »

Le rapport des participants aux cheveux exposés dans le bloc 4 de l'exposition d'Auschwitz est semblable à celui qu'ils ont envers les objets du bloc 5. Ils situent les cheveux par rapport aux autres éléments de même que les objets par rapport aux lieux et aux photographies. D'une part, la perception des cheveux, comme celle des objets à trois exceptions près, ne s'articule pas aux autres éléments matériels perçus lors de la visite. Ils sont en particulier abstraits de références aux lieux visités. Si les moments les plus marquants de la visite de quatre participants sont les cheveux exposés dans le bloc 4 et la chambre à gaz du crématoire d'Auschwitz,, ils ne les mettent pas pour autant en relation. Un seul fait une relation indirectement et de façon inversée à partir de la photo des *Sonderkommando* vue après la salle des cheveux. D'une manière générale, les cheveux sont plus intéressants, car un lieu comme la chambre à gaz du crématoire d'Auschwitz, demande un travail d'imagination plus important étant donné que ce qu'il

y a à voir n’est pas incarné. D’autre part, les cheveux sont considérés comme les autres objets, car une même séparation de l'usage fait entre les photographies des déportés et les objets s'y retrouve.

Pa6m : « J'associe, une fois que les juifs avaient été gazés, lorsque les *Sondercommando* venaient, venaient leur retirer tout ce qu'ils portaient de valeur, que ce soient les dents en or, les bagues, notamment les cheveux des femmes, et là j'associe cela à la pièce où juste on voyait ce qui restait des cheveux des femmes qui avaient été gazées juste après, et ça c'était marquant. »

Pc1f : « Mais en fait ce qui fait que c'est concret, c'est de se dire que les gens étaient là, alors que là où il y a les cheveux, je ne sais pas c'était peut-être, enfin je ne sais pas je ne sais pas ce que c'était comme bâtiment. Mais oui me dire que la chambre à gaz c'était vraiment là, les griffures c'est les gens qui sont morts dedans qui les ont faites, c'est ça qui rendait... »

Pc2m: « Les cheveux, c'était marquant parce que c'est visuel. Mais quand on imagine, c'est notre esprit vraiment qui imagine les choses il y en a peut-être qui arrivent vraiment à se mettre dans l'état d'esprit qu'ils pouvaient avoir, mais moi je n'arrive pas en tout cas à m'en approcher (...) Alors que les chambres à gaz c'est un espace vaste, mais on ne peut pas s'imaginer le gaz qui arrive. »

Seules deux participantes les jugent complémentaires afin de remettre un visage à ces cheveux séparés de leur propriétaire. La première laisse son imagination choisir au hasard le visage auquel pourraient appartenir tels cheveux. Au contraire, la seconde, en se souvenant des portraits des blocs 6 et 7, voit globalement en ces cheveux ceux qui étaient sur la tête des déportés avant qu'ils ne soient rasés. Deux autres considèrent à la fois ce qu'ils voient et ce que leur guide en dit. Ils construisent une image mentale et imaginent sans la rattacher à un lieu particulier mais uniquement à une situation abstraite de toute place. Il y a là une spécificité par rapport aux autres objets puisque les propos des accompagnateurs sur les objets ne sont jamais ainsi utilisés. Lorsqu’une différence est marquée entre le rapport aux différents objets et aux cheveux, elle consiste à estimer que l’un ou l’autre est plus proche des déportés. Ce classement se fait en fonction de la sensibilité de chacun à chaque élément et de l'intérêt porté à certains objets plus qu’à d'autres.

Pc3f : « Et quand tu vois les cheveux et tout, il y a les photos qui reviennent dans la tête et tu te dis que c'était peut-être lui ou peut-être lui. »

Pb4f : « Ben j'ai pu voir d'abord, enfin, des visages et je me dis" voilà ces cheveux ont appartenu à ces visages" (…) Ben je sais pas, je préfère d'abord voir des photos avec des visages (…) Oui, et puis sur les photos ils ont leurs cheveux et quand tu vas dans la pièce et bien en fait leurs cheveux ils sont là. »

Pc4m : « Je me souviens juste le guide qui a dit que on était pas obligé de voir et que l'on pouvait s'abstenir sur certaines choses mais moi j'y suis allé. En fait, c'est pareil, encore une fois je me suis imaginé quand on leur a fait ça en fait plutôt que de me dire que c'est dur. »

Pb5f : « Ben parce que la guide, elle nous avait dit que c'était hee, je ne me rappelle plus exactement, mais un truc du genre que les juifs, enfin les filles elles gardaient les cheveux longs jusqu'au mariage quoi, un truc comme ça, et qu'elles se les faisaient couper après. Et du

coup quand j'ai vu toutes les tresses, je me suis dit que c'était sûrement des jeunes, des jeunes femmes qui n'avaient pas encore été mariées, donc elles n'avaient pas eu d'enfants, rien et ça m'a fait plus bizarre, je me disais" voilà, elles étaient jeunes, elles n'ont pas vécu leur vie". (...)

Quand elle nous a expliqué, les jeunes filles juives, en fait elles gardaient leurs cheveux longs jusqu'à leur mariage, je crois que c'est ça, et du coup ça veut dire, je me suis dit, en fait elles étaient jeunes, elles étaient pas encore mariées, et ça veut dire que tous les cheveux ici, c'est juste une petite partie parce que c'est juste les jeunes filles en fait. Je me suis dit" c'est énorme, déjà elles sont mortes quand elles étaient jeunes," elles devaient être plus jeunes que moi je pense. »

En ce qui concerne les objets du bloc 5 entre eux, chacun n'est pas intéressant de la même manière. Les participants peuvent aussi avoir des rapports contradictoires au même objet en y voyant respectivement la masse ou l'individualité de chaque déporté. La sensibilité de chacun aux différents éléments qu'il perçoit explique la disparité des réactions. Ainsi une participante n'est pas frappée par les prothèses qui sont l'élément marquant pour un autre. Les lunettes ne l'interpellent pas non plus beaucoup alors qu'elles semblent être l'objet d'une immense stupeur pour une des ses camarades. Par contre, elle partage avec un participant le choc produit par les valises et les chaussures, mais elle est d'abord touchée par leur masse alors que lui fait le cheminement inverse. Les casseroles et les affaires de toilette sont les seuls objets qui ne sont importants pour aucun des participants. Ils sont ressentis comme les moins personnels et les moins attachés à celui qui eu a eu l'usage, ce qui peut paraître paradoxal concernant des affaires de toilette.

La différence de proximité avec les victimes est mise en avant au niveau de celle faite entre les objets du bloc 5 et les cheveux du bloc 4. Pourtant une participants parle des cheveux dans les même termes qu'une de ses camarades pour les prothèses. En fait, bien que les prothèses appartiennent à la catégorie des objets, elles ne peuvent être totalement séparées du corps humains comme le seraient des vêtements ou des valises. Elles sont une extension artificielle du corps et en ce sens elles se rapprochent des cheveux. Quand les participants disent tous plus ou moins explicitement que ce moment est l'un des plus forts de la visite, ils semblent la plupart du temps désigner la catégorie d'objet qui les intéresse. La seule exception est un participant qui refuse l'émotion au profit de la seule réflexion et se démarque ainsi souvent des autres[209] : les cheveux lui procurent simplement la curiosité de voir l'effet du temps sur leur couleur.

[209] Infra D 2

Pour les deux-tiers d'entre eux la différence avec le rapport aux objets est au niveau de l'intensité et non de la nature de leur intérêt. D'ailleurs la plupart placent les objets et les cheveux dans le même bloc de l'exposition, sans se souvenir que les premiers sont dans le bloc 4 et les seconds dans le 5. Une seule participante qui ne s'intéresse pas aux objets mais seulement aux cheveux fait clairement une différence entre les deux. Malgré tout, plus d'un tiers ne considère pas les cheveux comme des objets ayant appartenu aux déportés mais comme faisant partie de leur corps. Si quatre ont la même formule contenant corps humain, chacun y ajoute sa marque personnelle pouvant indiquer ce que cette constatation leur fait venir à l'esprit spontanément. Le premier en fait une sorte d'attestation de ce qu'il s'est passé en ce lieu et les trois autres expriment leur ressenti. La seule fille de ce groupe commence par penser à ses propres cheveux, l'importance qu'elle met à sa propre chevelure lui donne immédiatement une possibilité d'identification à elle-même.

Pb3f : « Je me dis que ça appartenait à des gens. Quand je vois la masse de lunettes, je ne réalise pas toutes les personnes qu' il y a pu avoir en fait. Je trouve ça, enfin c'est indescriptible en fait de voir ça. Ça me fait bizarre d'imaginer que tout ça, ça appartenait à des gens (…) He, les lunettes ça m'a pas vraiment touchée, je savais, enfin je visualisais les choses, je me disais que ça appartenait à des vraies personnes ou autres, mais c'est plus les chaussures et les valises en fait qui m'ont le plus... Quand je suis arrivée devant les valises, j'ai commencé à rester comme ça en fait, la main sur ma bouche, je n'arrivais pas réaliser que tout ça c'était à des gens, que les lunettes, c'est bizarre, ce n'est pas la même chose alors qu'ils le portaient sur eux, mais je ne sais pas, les valises pareil, c'était en masse. En fait je crois que c'est la masse qui me, ça m' oppressait en fait. Je regardais mais... Je me suis avancée, j'ai pas pris de photos au début. Je me suis avancée et j'ai regardé toute la pièce, toutes les chaussures qu'il y avait, je regardais partout. Et en fait, juste devant moi il y avait cette chaussure et je l'ai mesurée. »

Pc2m : « *Pourquoi les prothèses ?* - Parce que c'est comme une partie du corps de quelqu'un en fait, les prothèses, c'est comme, ouais comme si on avait démembré quelqu'un je trouve, et lui enlever sa prothèse comme ça. »

Pc4m : « Ben, c'est que les valises ça me laisse vraiment imaginer parce que ils partaient avec leurs affaires et tout et au final on leur a tout pris (...) En fait au début j'en ai regardé individuellement et puis après j'ai fait plus, j'ai plus regardé l'ensemble (...) En fait on se dit que ce n'est pas une masse de gens en fait c'est c'est chaque personne qui a tout perdu de ce qu'il avait. »

Pb2f : « Ben parce que les cheveux ça appartient, c'est important par exemple, moi mes cheveux, je n'aime pas qu'on touche à mes cheveux en fait. C'est quelque chose d'important pour moi, alors c'est plus les cheveux qui m'ont marquée. C'est un truc, ça appartient au corps en fait que les objets c'est plus, c'est un accessoire en fait. »

Pa4f : « Bahhh parce que en fait quand j'ai vu les cheveux, c'est pas méchant, mais on aurait dit un gros tas, pour moi, c'était moins personnel (...) C'était un amas, et même si c'était terrible de voir des cheveux comme ça parce qu'on se dit que ça a appartenu à des gens qui sont morts et qui ont laissé leur vie là-bas, mais vraiment les prothèses c'était, en plus on est tout près, enfin j'avais l'impression d'y être quoi, enfin de voir les gens, en fait j'avais l'impression de voir les gens encore avec leur prothèse. »

Pa3m : « J'essaye, de chercher un peu les teintes de cheveux différentes, je crois qu'avec le

temps les cheveux prennent la même couleur finalement avec le fonctionnement de la lumière ambiante. C'est pour augmenter l'effet d'accumulation, mais c'est pas pour autant he, ça ne peut pas permettre pour autant de rendre l'identité aux personnes, voilà. »

Pa1m : « Il s'est bien passé quelque chose, les cheveux, ben, ils ont bien appartenu à des gens, c'est même plus des objets, c'est une partie du corps quasiment intacte. »

Pc2m: « C'est un peu choquant de voir les piles de cheveux et les ossements, ils utilisaient tout leur corps. »

Pa6m : « C'est des parties d'un corps humain, ben voilà, les cheveux, les poils, ça fait parti de, c'est marquant, c'est encore plus marquant. »

Ce sentiment de présence se joue d'une manière différente que pour les lieux, car il ne passe pas par un rapport tactile. Leur perception n'est en effet pas gênée par le fait que des vitres séparent les visiteurs de ces objets et de ces cheveux. Lorsque la question directe leur est posée, ils affirment explicitement que la présence de la vitre ne change rien. Ces objets et cheveux ne sont pas mis en concurrence avec les lieux touchés : ils sont sur mis sur le même plan comme traces matérielles de crime. L'un et l'autre sont ce qu'il en reste.

Au contraire, lorsque la perception des objets et des cheveux est comparée avec celle des photographies, les deux ne sont pas exactement mis sur le même plan, puisqu'il semblerait y avoir obligatoirement un choix entre l'un ou l'autre. Soit les photographies soit les objets et cheveux sont mis en avant en fonction du rapport spécifique instauré avec eux, comme s'il fallait choisir le plus pertinent et non les considérer comme complémentaires. Seule leur présentation simultanée dans la dernière pièce du bloc 7 permet leur prise en compte commune. Cependant tous ne visitent pas ce bloc et très peu de ceux qui le visitent sont sensibles à cette coprésence des photographies et des objets ayant appartenus aux déportés avant leur déportation. Ceux qui ne voient cette présentation qu'en photographie pendant la visite virtuelle de l'entretien ont la même réaction.

En dehors de cette particularité du bloc 7, deux situations se présentent. Dans l'une, les objets et les cheveux sont considérés comme étant plus réels dans la mesure où il ne s'agit pas de représentations mais de restes matériels. Dans l'autre, les photographies permettent mieux de s'imaginer car elles représentent des situations et montrent des individus. Concernant la première réaction valorisant les objets et les cheveux, les participants sont devant les traces de ce qui a eu lieu directement. Les photographies ont une matérialité de degré inférieur. Un participant compare en ce sens

l'effet obtenu par les lunettes vues au musée et celui obtenu en les revoyant en photographie pendant l'entretien. L'autre réaction plus rare valorisant les photographies n'est exprimée que par deux participants. La fréquence de la première réaction explique pourquoi plus des deux tiers d'entre eux suggèrent plus ou moins explicitement que la perception des objets et des cheveux est un des moments les plus importants de la visite. Ils utilisent le plus souvent l'adverbe plus soit devant les verbes se rendre compte, imaginer et visualiser, soit dans l'expression prendre la réalité en face ou être choqué, soit encore parfois devant un verbe accentué comme ré imaginer ou un verbe employé métaphoriquement tel submerger. Un seul va plus loin et affirme explicitement que cet épisode est l'apothéose de la visite.

Pc1f : « Je ne sais pas comment expliquer. Bah les objets on n'a pas besoin non plus de se balader entre les objets pour pouvoir bien les voir, ce n'est pas comme un lieu où on voyait les lits et qu'on ne pouvait pas aller dedans, on a toujours envie d'aller voir derrière et tout, alors que au final je sais que ça ne m'apporterait rien de pouvoir marcher à côté des chaussures mêmes si elles sont derrière une vitre ou pas, de toute manière je ne les toucherais pas et ça ne changerait rien pour moi quoi. »

Pb3f : « Ça reste une photo, enfin pour moi ça reste une photo. C'est vrai que les photos ça me faisait moins mal que de voir des vêtements eux-mêmes, en fait. C'était bizarre (...) Hee, je ne sais pas, me dire que derrière une vitrine, enfin il y a juste une vitrine qui me sépare des biens qui appartenaient aux vraies personnes, enfin ce sont des vraies personnes aussi mais je ne sais pas, je trouve que l'objet ça me fait plus de choses que des photos. »

Pa1m : « Là, c'était pareil, c'était vraiment à eux. Que des photos, ce n'était pas, enfin par réel, mais que c'était juste photographié, donc forcément, je ne voyais pas exactement pareil que quand je prenais les lunettes, les vraies (…) Ben oui, oui. Pour moi c'est totalement différent en photo. Là, par exemple, on voit, mais ça ne me fait pas du tout pareil que quand j'étais devant. »

Pa5m : « Là où il y avait hee, ben c'est là qu'on voyait vraiment, on a commencé à voir les objets empilés, la masse hee des lunettes. Là, c'est vraiment l'apothéose, on prenait conscience de tout, tout, tout et on posait vraiment des objets sur ce qu'on a appris, sur ce qu'on a vu. »

Les représentations de déportés Une seconde catégorie d'éléments perçus sans être mis en rapport directement avec les lieux visités est formée par les représentations de déportés abstraites de lieux particuliers.

Il s'agit notamment des photographies les représentant en portrait sans arrière plan discernable. Ce sont des portraits d'identité pris à l'arrivée au camp exposés dans le couloir central du bloc 6 et du bloc 7. L'effet produit par ces portraits est diffèrent de celui produit dans le Sauna par ceux des déportés avant leur déportation , tout en étant souvent mis en relation. Même s'ils ne voient pas les lieux où elles ont été prises, ces images renvoient à des espaces et des situations de vie quotidienne. Pour les

participants, même sans attaches contextuelles précises dans le camp, elles renvoient à tous les lieux de vie en dehors du camp et sont ainsi mises en relation avec ces lieux lorsqu'elles sont perçues. Ces images induisent des réactions dissemblables selon qu'elles sont regardées en elles-mêmes ou en comparaison avec la situation des personnes subissant la déportation.

Une partie des participants visitent également l'ensemble du bloc 6 où dans la deuxième salle sont montrées des représentations de déportés malades et décharnés. Un seul groupe visite ces espaces, les autres groupes les voient en photographie pendant la visite virtuelle de l'entretien. Il s'agit de photographies, d'une sculpture, ainsi que de photographies montrant les tatouages. Ils représentent pour une participante le résultat de pratiques anormales et bizarres. Parmi les cinq participants qui ont visité cet espace, deux mettent les photographies de malades et la sculpture sur le même plan et deux autres trouvent que la sculpture est bien faite et belle: *ça* montre bien. Elle aide à donner un caractère concret, quand bien même elle n'est pas perçue comme une trace matérielle de l'événement. Elle rend concret en mettant un visage et permet ainsi de considérer des personnes concrètes sans pour autant les inscrire dans un lieu. La cinquième par contre avoue son désintérêt pour cette partie de sa visite. Elle est aussi l'unique participante à penser que la sculpture est l'oeuvre d'un nazi représentant fièrement les souffrances infligées. Son erreur peut expliquer sa réaction et le peu d'attention portée mais elle n'y voit même pas un intérêt au niveau de la représentation du ressenti des déportés. Finalement trois de ces participantes sont catégoriques sur le plus grand intérêt des photographies même si l'une nuance cette dévaluation de la sculpture dans la mesure où elle montre bien le désespoir des gens.

Cette distance prise vis-à-vis de la sculpture est encore plus accentuée à propos des dessins exposés dans la troisième salle de ce bloc 6. Si la sculpture est associée par l'expographie aux photographies d'époque, ce n'est pas leur cas. En raison de ce manque absolu de marque d'authenticité ressenti dans la salle, aucun des cinq visiteurs n'est intéressé par ces dessins. Deux participants ne font d'ailleurs pas confiance au dessinateur pour représenter comment ça s'est passé et comme c'était vraiment. Ces comparaisons entre les différentes sortes de représentations du bloc 6 sont faites d'une manière similaire par ceux qui n'ont pas visité le bloc et n'en ont vu que des photos lors de l'entretien. La sculpture leur apparaît comme une œuvre d'art non authentique,

contrairement aux photographies d'époque ou au discours de la rescapée qui est attesté par sa présence physique. Plus de la moitié d'entre eux estiment que les photos sont plus utiles que des oeuvres d'art pour réaliser la réalité de ce qu'il s'est passé.

Pb5f : « Franchement, je trouvais ça ben bizarre qu'on tatoue les gens, enfin là, on avait bien la photo sous les yeux avec le tatouage et je sais pas, je l'ai montré à mes parents et tout et je ne sais pas, je trouvais ça anormal en fait. Enfin tatouer les gens comme ça, c'est des êtres humains, ils ont un nom et ils ne sont pas un numéro quoi. Ça fait un peu comme si c'était des objets (…) Déjà c'était pas très soigné parce que c'était la même aiguille pour tout le monde, du coup il y avait toutes les maladies qui allaient avec tout ça. »

Pb1f : « Ben ça je trouve ça bien parce que ça représente hee bien je trouve, enfin les personnes, c'est en gros comme les photos mais plus en réel. On voit plus, on voit bien les expressions, c'est bien fait, les expressions du visage sont bien faites et les personnes comme elles sont mises, je trouvais que c'était bien fait (...) On voit les expressions, on essaye plus de comprendre devant une sculpture ce qu'on veut dire que devant un texte où c'est pas forcément l'intonation qui veut mettre tout ce qu'il veut faire ressentir (…) Ben personnellement oui parce que j'arrive jamais à voir les intonations et les expressions dans un texte que sur un sculpture on voit vraiment la forme des visages. »

Pb3f : « Je trouve il y a pas mal de détails. Je ne sais pas, ça m'a touchée, j'ai trouvé ça beau, quoi de... Beau dans le sens où il y a une explication quoi, ça montre, je ne sais pas. Oui, pour moi ça explique pas mal donc c'est beau entre guillemets de montrer ça en sculpture en fait autrement qu'en photo. Je trouvais ça en fait une bonne idée de montrer ça en différents aspects en dessin, en photo et en sculpture. »

Pb5f : « A la base je pensais que c'était les nazis, du coup j'ai pensé que c'était pour être fiers de montrer de ce qu'ils avaient réussi à faire des juifs quoi. Je l'ai prise en photo celle-là parce que, je ne sais pas, je la trouvais horrible. »

Pb2f : « Ben la sculpture elle caractérise bien en fait je trouve. (…) Non pas aussi forte que les photos mais he elle montre bien le désespoir des personnes aussi. Parce que ça n'a pas été des personnes réelles que les photos ça a été vraiment pris sur des personnes vivantes quoi. »

Pc4m : « *Ça change quoi de voir ces images dans des dessins faits par des anciens déportés plutôt que des photographies ?* - Ben pouf ben ça permet de, on peut voir comment, enfin comment eux ils vivaient la situation, je ne sais pas, non c'est différent parce que ce, enfin, je ne sais pas, ça me parle moins parce que ce n'est pas des vraies personnes comme sur les photos, donc ça me parle moins. »

Pc2m: « *Le plus marquant pour toi, c'est voir comme ça en sculpture ou bien les photos qu'on vient de voir ?* - Plutôt les photos, là on voit moins, on voit moins la maigreur et, ben ça fait moins vrai quoi. »

2. La dynamique de la visite

Introduction.

Ce rapport aux différents éléments présentés est souligné et accentué par le déroulement même de la visite. La manière dont les visiteurs entrent dans les différents espaces et passent de l'un à l'autre a un effet sur leur perception et l'intensité de leur attention. A Auschwitz en particulier, leur articulation est perçue comme une progression logique et non comme une succession de moments. Ce déroulement produit généralement un effet semblable sur l'expérience de chacun des participants. Si chacun est sensible selon sa personnalité à la nature des différents objets, ils le sont tous de manière similaire par rapport au déroulé de la visite.

a. Les conditions de la visite

Rentrer dedans au début de la visite En arrivant dans chacun des deux camps, les participants mettent un certain temps à réaliser vraiment qu'ils sont dedans et à être véritablement concentrés sur ce qui leur est donné à percevoir. Ils ne commencent généralement à s'intéresser et à découvrir ce qui les entoure qu'en arrivant dans un lieu particulièrement marquant. Avant ce moment, même ce qui aurait pu les intéresser n'est souvent même pas remarqué.

Lorsqu'ils accèdent à Birkenau, l'absence d'espace de transition entre le parking d'arrêt du bus et le camp implique que le premier moment de la visite commence à cet endroit. Ils sont fatigués en arrivant car ils se sont levés très tôt et ont besoin d'un temps pour se rendre compte d'où ils sont. Or ils n'ont eu aucun temps à la descente du bus et de plus ils ne sont pas passés sous le portail avec la tour de garde qui aurait marqué l'entrée dans le camp. Dans ces conditions, plusieurs ne remarquent pas immédiatement qu'il sont dans le camp. Ils ne s'intéressent donc pas tous à ce qu'ils voient ni à ce que les accompagnateurs leur disent. Si une participante affirme que passer sous ce portail n'aurait pas fondamentalement changé son expérience de visite, elle reconnaît qu'elle aurait quand même pu la commencer plus clairement dès l'entrée dans le camp. Elle ajoute à son propos une autre dimension : même lorsqu'elle a compris qu'elle est dans le camp, elle n'identifie pas ce qu'elle perçoit et donc ne parvient toujours pas à

s’intéresser. Un autre exprime la même chose en disant que cela ne correspondait pas à ce qu’il imaginait. Il n’y avait donc rien à voir.

Pa4f : « He ben pas pendant la visite, non, si le matin quand on est arrivé parce que on est parti très tôt de Caen et quand on est arrivé à Birkenau, on était un peu fatigué parce que en plus Ginette nous parlait dans le bus, mais moi, j'étais en train de m'endormir et je ne trouvais pas ça correct parce qu'elle était en train de nous raconter. En fait on luttait pour ne pas s'endormir parce qu'on était vraiment fatigué. Et quand on est arrivé on était un peu haouf fatigué (…) la fatigue he, au début ça été un peu dur de se mettre dedans malgré que l'ambiance soit lourde parce que on marchait en plus, donc c'était, plus on avançait et moins on était fatigué parce qu'on se dit "ouaaaa c'est horrible quoi". Donc au début vraiment quand on arrive, quand on est descendu du bus on était pas vraiment au top mais après on s'est mis dans le truc parce que c'était super intéressant. »

Pc1f : « Ben en fait moi déjà je m'imaginais, enfin quand on voit l'image de l'entrée d'Auschwitz, quand on voit les rails qui vont jusqu'à l'entrée, en fait j'imaginais que le camp était derrière, enfin je ne sais pas comment expliquer, en fait quand on voit cette image là, les photos, on est à l'intérieur alors que moi je pensais que l'on était à l'extérieur et qu'il fallait rentrer et que c'était derrière. Donc du coup ça m'a déjà changé complètement ma vision du camp (…) oui, du coup j'étais à l'intérieur du camp, je regardais et là je vois l'entrée donc moi je pensais ça on était dehors quand on voyait çà donc là, ça été le gros changement dans ma tête. (…) ha c'était une partie de que j'aurais bien voulu faire parce que c'est un des emblèmes du camp, enfin l'entrée comme ça, de me dire que je suis passée en dessous, c'est juste ça quoi, mais c'est presque rien dans la visite au final je ne pense pas, bha peut-être juste le fait que je sois entrée par la vraie porte, donc j'aurais vu les rails et tout, ça m'aurait peut-être mise tout de suite dans le truc. »

Pc1f : « Ben oui justement, je marchais et je me disais OK je suis dedans, mais je ne me rendais pas compte, je ne sais pas, c'était comme il y en avait là mais derrière tout était détruit, je ne sais pas, c'était bizarre. »

Pc4m : « Ben de toute manière, ouais forcément, on s'est levé tôt après on a eu du bus, on a eu l'avion on a encore eu du bus, forcément les transports ça ne nous aident pas à être, et le fait que je n'imaginais pas dedans, ce n'était pas par rapport à la fatigue physique, c'était plus par rapport à l'image, au fait que au fond je ne voyais pas ça comme ça parce que ce tout ce qu'on a vu de ça étaient des images en noir et blanc. Ce n'était pas la fatigue, c'était vraiment les images, le noir et blanc, qu'il y avait souvent de la neige, de la boue. »

La dynamique de la visite rejoint à ce niveau la question de la nature des éléments présentés. L'attention des participants a besoin d'être activée par la perception d’éléments reconnus comme étant authentiques et associés à leur propre image d’un camp de concentration et d’extermination, mais l'allée par laquelle ils entrent dans Birkenau ne peut répondre à ce besoin. Si en arrivant les barbelés et les miradors indiquent ou signalent qu’il s’agit bien d’un camp, beaucoup sont encore trop engourdis à la descente du bus pour les remarquer. Or juste après, la première allée dans laquelle ils s’avancent n’a aucun type d'éléments caractéristiques d'un camp.

La plupart des participants se souviennent mal de ce qu’ils perçoivent dans la traversée du camp des femmes. Ils se rappellent des bâtiments en briques sur la gauche

même s’ils ne se sont pas intéressés à eux, mais généralement ils n'ont pas souvenir des cheminées à droite. Ceux qui les ont identifiées à des cheminées de four crématoire n’y ont pas vraiment prêté attention même si elles leur ont permis de se mettre dans une certaine ambiance. Les cheminés étant un élément symboliquement associés aux fours, elles indiquent que la visite du camp a commencé, mais n’orientent pas réellement leur attention. En effet il n'y a que des ruines, ce qui signifie pour eux qu'il n'y a rien à voir. Pendant ce parcours, le moment où chacun se concentre et s’intéresse à ce qu’il voit varie. Quelques participants perçoivent l’ambiance du camp pendant cette traversée, mais la majorité n'y accède qu’en entrant dans l’un des baraquements en brique ou en arrivant sur le quai de débarquement, grâce à la vue du wagon et du portail d’entrée.

Le fait que les accompagnateurs ne désignent pas ce qui est perçu comme étant particulièrement intéressant semble être une des raisons de ce manque d’intérêt au début de la visite. C’est en particulier le cas à Birkenau où le premier temps est consacré à donner des informations générales sur l’histoire et l’organisation du camp. Ce que les participants entendent alors n'est pas ancré directement dans ce qui est perçu. Aucun ne le dit explicitement, mais ce non ancrage apparaît dans leur manière de raconter ces moments. Par exemple, une dit avoir remarqué les bâtiments en briques sur la gauche, mais pas les ruines sur la droite, car les accompagnateurs ne les auraient pas signalées. Les rares ayant prêté attention à ces bâtiments sont ceux qui se sont déjà mis dans l’ambiance en traversant le camp des femmes. Cependant il apparaît au vu des différents récits, que même en étant globalement intéressés par la visite, les participants prêtent beaucoup plus attention à ce qui est désigné par les accompagnateurs.

Pa1m : « Non, non en soi, je me souviens des bâtiments qui étaient à côté et qui sont encore intacts, mais les cheminées sont en débris, et je ne sais pas, je ne m'en souviens pas du tout (…) ben je crois que je ne savais même pas que c'était des cheminées, ben oui, c'est l'endroit où il ne reste que les cheminées des bâtiments, je ne sais pas, ça m'a (…) oui, c'est ça, OK, c'est pour ça donc, nous on avait plus l'impression, je crois je ne savais même pas que c'était des briques, je me souviens juste que c'est des vestiges, je pensais que c'était des bâtiments pétés, enfin des restes de bâtiments qu'ils avaient essayés de détruire, enfin, je ne sais pas, je ne me souviens pas. »

Pa2f : « Ben là vraiment, le sentiment c'était un peu genre comme une, pas une mémoire qui s'efface, mais si enfin, d'un côté on avait les bâtiments vraiment il y avait tout, tous les éléments étaient encore là et on regardait de l'autre côté, à droite, et il n'y avait plus rien, ce n'était plus que des cheminées. C'est particulier quand même, on voit bien, au départ on pouvait se dire que c'était vraiment tombé en ruine, et après grâce à la guide on a su que c'était les Allemands qui avaient presque tout détruit, et on se dit " ah oui, en fait, ça tient juste à quelques bâtiments ". Et puis ces cheminées quand même, c'est assez particulier. Ginette nous avait dit que on pouvait voir ces cheminées, mais elle a dit, "nous jamais on a eu un feu de cheminée ", et en même temps c'est un peu particulier, parce que beaucoup de personnes ont

été tuées dans les chambres à gaz, d'où l'importance des cheminées. Et là le seul élément qui reste, en fait, c'est les cheminées. Et donc c'est l'élément qui persiste dans le temps, la cheminée. »

Pb2f : « Ben he j'ai vu he toute l'étendue, des grands chemins et voilà (…) non je ne me rendais pas trop compte au tout début, non je ne me rendais pas compte que c'était vraiment là, il a fallu un petit instant et puis après je me suis mise dedans *(…)* enfin pas instantanément non plus mais he par exemple quand je suis descendue du bus je me disais he que je ne m'étais pas encore rendue compte que j' y étais vraiment, c'est après quand elle a commencer à parler, que l'on a senti l'ambiance enfin calme, froid. C'est là que je me suis dit" oui on n'y est vraiment". »

Pb1f : « Moi j'ai fait attention à ça, parce que j'ai regardé en passant toutes, toutes les maisons en briques. Et j'ai bien regardé, voir qu'elles étaient pareilles, bien symétriques, bien le même écart entre toutes les maisons. Donc moi j'ai fait plus attention à ça que de l'autre côté *(…)* elle nous en a montrées de l'autre côté, mais après elle n'a pas dit forcément de regarder toutes les maisons *(…)* hum ben si elle en a parlé, je ne me souviens pas. »

Pb1f : « Ben he la guide s'arrêtait devant, donc je regardais. »

Même si le décor est différent et si l’entrée est clairement marquée, la situation est similaire à Auschwitz. Après le déjeuner, les participants mettent généralement un certain temps à revenir dans la visite. Pour certains, l’espace permettant d’identifier clairement le moment où ils pénètrent dans le camp suffit à se mettre dans l’ambiance. Une participante dit d’ailleurs que l’entrée dans ce camp fait plus réaliste que celle du matin à Birkenau. Cependant, la plupart ne reconnaissent pas immédiatement l’espace dans lequel ils rentrent comme étant un camp. La raison n'en est plus son état de ruine mais symétriquement son état de restauration. Les deux tiers des participants ne se souviennent même pas avoir traversé la place d’appel. Le tiers qui l'évoque ne la juge pas intéressante et ne se souvient pas de sa fonction. Un seul dit que visite a véritablement commencé, non lorsqu’il passe sur cette place en tant que telle, mais quand il remarque les dessins de déportés pendus. Les autres n’ont pas vu qu'il y avait ces dessins. Ils ne sont donc pas entrés véritablement dans la visite à ce moment.

Pa6m : « C'est ça c'est l'entrée principale donc alors là, à ce moment-là, outre les éléments de la visite, on avait eu un retard du programme, on avait eu à peine 10 minutes pour manger, donc ça râlait un petit peu (rires) on va dire qu'on était pas encore trop dans l'ambiance du camp, donc, pour l'instant ça râlait un peu mais bon, on est rentré petit à petit et ha, donc là on nous a donné les casques pour la visite (…) oui, on est revenu dedans assez facilement, enfin, bon, on s'attendait à avoir un peu plus de temps, on était un peu en retard, bon tant pis. Donc on a dû patienter, mais on est rentré dans le camp et, là, la première émotion forte ça a été l'apparition du portail, le fameux portail, je pense que c'est un des éléments les plus, la porte de Birkenau c'est un des éléments les plus connus de Auschwitz, c'était assez fort. »

Pb5f : « Ben je me suis dit, ça y est, j'y suis quoi, c'est quand même plus réaliste que le matin ben parce que je me suis dit que ça y est, je suis dans le camp. Et je ne sais pas, le matin je n'étais pas trop dedans que l'après-midi là, ce n'était pas pareil. »

Pa1m : « Ha ça oui, on en a parlé, on a parlé par exemple de ceux qui sont restés dix neuf heures debout,, là à attendre (…) ça, le truc, le petit bâtiment en bois, enfin c'est pas un

bâtiment, mais la structure en bois, ça je l'avais complètement oubliée mais he la place d'appel, oui je m'en souviens et c'est juste à côté de l'entrée he. C'est là que les prisonniers ont attendu longtemps, enfin, c'était pas le plus agréable à faire, surtout que l'on attend plusieurs heures (...) ben du lieu, voila, si on ne m'avait pas dit, on est passé par là, on s'est arrêté enfin voilà je suis passée à côté he. »

Pc2m : « Non, ha ben si c'était pas là où les gens étaient pendus juste derrière (…) oui je me rappelle il y avait un dessin (…) oui, là, ça commençait vraiment à me déranger, là, où j'ai ressenti du malaise, les dessins oui c'était pas agréable et de savoir que c'était là-dessus que vraiment les gens étaient pendus. »

Ils ne sont véritablement concernés par la visite qu'à partir du moment où ils visitent un bloc dont le contenu les a intéressé. Selon l'ordre dans lequel est fait la visite, il s'agit de la présentation des cheveux du bloc 4 ou de la salle avec les numéros des convois de l'exposition française du bloc 20. Dans les deux cas, les premières salles de ces bâtiments ne sont pas jugées intéressantes. La manière dont ces participants considèrent les photographies de l'arrivée à Auschwitz dans une salle du bloc 4 se situant avant celle des cheveux, va dans le sens d'un manque d'intérêt du à une faible concentration. En effet, les autres participants qui ont commencé la visite par l'exposition française et sont donc dans leur visite depuis longtemps en arrivant au bloc 4 s'en souviennent. Par contre, la première partie de l'exposition française avec les panneaux d'informations historiques sur la situation des juifs dans la France occupée n'a intéressé presque aucun participant, indépendamment de l'ordre où la visite a été faite.

Pb2f : » Hee au début non, j'étais encore un peu, ben j'aurais voulu un peu plus de temps pour parler un peu de tout et de rien quoi, dont j'étais encore un peu pas trop concentrée on va dire. Mais au bout d'une dizaine de minutes j'ai réussi à me remettre dedans (…) ouais, j'ai réussi à me remettre dedans quand on est recentré dans 1 bâtiment, à l'intérieur de ce camp là »

Pb2f : « Non, oui c'est ça en fait, c'est d'un coup j'étais encore en train de parler un peu de tout et de rien, ben dans ma tête je pensais à des trucs de la vie courante quoi on va dire, et puis he voir tous ses cheveux d'un coup, je ne m'attendais pas et oui ça m'a marquée. »

Pa5m : « *Le bloc 4, qui est donc le premier que vous avez vu ?* - Ouais, au début de la visite. Là, la visite, j'ai vraiment commencé à, elle m'a fait vraiment, c'était intéressant mais c'était un peu ennuyeux, j'ai commencé à m'endormir et c'est quand on est monté à l'étage et on a vu les choses. Ouais, ben moi ça m'a moins, j'étais moins hee, j'étais, comment dire heeee, moins concentré (…) ouais, c'est des choses extérieures, c'est concret mais en fait hee je pense aussi que les explications de la guide, ben moi ça m'a endormi un moment »

La rapidité de la visite D'une manière générale pendant la visite, les participants s'intéressent à ce qu'on leur a préalablement désigné comme étant important, même lorsqu'ils regardent de leur côté. Cette attitude n'est pas seulement due à un suivi passif des accompagnateurs, elle doit sans doute être mise en rapport avec la raison la plus généralement évoquée d'un manque d'intérêt de certains éléments de la

visite. Elles s’est faite vite et ils n’ont pas eu le temps de s’intéresser à ce qui ne leur était pas désigné comme étant intéressant. Les deux tiers des participants affirment explicitement qu’il n’est pas possible de se rappeler de tout ce qu’ils ont perçu. Ils estiment avoir eu trop de choses à voir en trop peu de temps. Une participante dit qu’elle aurait mieux retenu si elle avait eu plus de temps pour s’intéresser à chaque chose. Il n'y a qu'un seul d'entre eux qui trouve la durée de la visite convenable et pas trop rapide.

Ce manque de temps est particulièrement mis en avant pour expliquer le manque d’intérêt dans certains moments particuliers de la visite. À Auschwitz, si certains n'en parlent que d’une manière générale, d'autres évoquent spécifiquement le manque de temps et la rapidité pour expliquer le manque d’intérêt pour certains éléments. Ce problème n'est pas attribué à l’ensemble de la visite comme à Birkenau. Il concerne la première partie de l’exposition française du bloc 20, le rez-de-chaussée du bloc 11 et les premières salles du bloc 4. Tous les moments de Birkenau sont par contre à un moment où à un autre évoqués en lien avec le problème du temps par au moins l’un des participants. Il s'agit aussi bien des déplacements entre deux arrêts que pendant ceux-ci. Dans le premier cas, les participants n’ont pas le temps de regarder l’organisation générale du camp, et dans le second de prendre leur temps pour regarder autour d’eux au delà de ce qui leur est désigné. Ces deux situations entraînent deux conséquences aussi dommageables l'une que l'autre. En premier lieu, le manque de temps destiné à développer l’intérêt éveillé conduit les participants à regarder au lieu d’être attentifs à ce qui leur est dit par les accompagnateurs. En second lieu, s'ils s'attardent à un endroit, il leur faut rattraper leur groupe en parcourant le camp sans avoir le temps de s'arrêter devant un élément ayant été désigné préalablement comme intéressant. Plusieurs participantes du groupe accompagnées par l’ancien enfant caché ont notamment été dans cette position. Elles l'ont systématiquement attendu à plusieurs reprises à cause de sa difficulté à marcher. Elles n’ont donc pas été présentes quand leur groupe s’est arrêté sur le quai de débarquement près du wagon, au niveau des crématoires et dans la première pièce du Sauna.

Pc2m : « On ne peut pas se rappeler de tout je pense »

Pc1f : « He oui, après je ne m'en rappelle plus exactement, il faut que je re regarde, de toute façon on a entendu tant de trucs d'un coup. »

Pc4m : « En général he en arrivant il nous laissait quelque temps pour observer donc hee, non par rapport à cela, ça allait parce qu'il n'enchaînait pas dès que l'on arrivait. Et en plus comme il

parlait longtemps on n'avait quand même le temps d'observer. »

Pb1f : « L'après-midi surtout parce que elle n'arrêtait pas de dire qu'il fallait qu'on se dépêche parce qu'il y avait d'autres groupes qui arrivaient ou autre, donc on n'avait pas le temps he de tout regarder et ça je trouvais ça un peu embêtant. »

Pc3f : « Oui j'ai essayé, mais après un moment je n'avais pas le temps et je lisais au moins les titres de chaque (…) peut-être mais j'ai l'impression qu'ils voulaient aller très très vite et ça me gênait un peu parce que moi je voulais lire et tout le monde partait,, le guide disait qu'on n'avait pas le temps donc tout le monde passait très vite, ils faisaient des photos et ils partaient (…) le guide a dit qu'on n'avait pas le temps en plus je pense que tout le monde se dépêchait et il disait d'avancer pour que les autres derrière puissent lire mais en fait ça ne servait à rien car tout le monde voulait se dépêcher et donc ça embêtait les personnes qui étaient là à lire. »

Pa5m : « On lisait assez rapidement parce qu'on n'avait pas le temps en fait (…) voilà, on regardait plutôt les grandes photos et he, on n'avait pas vraiment le temps de. On regardait ce qu'on pouvait en fait, parce que vraiment on speedait. »

Pb4f : « J'ai pas eu vraiment le temps, on avait que 15 minutes, je ne pouvais pas m'arrêter sur chaque (…) non, j'ai regardé un petit peu mais je ne suis pas restée longtemps que ça parce que la guide nous a dit de revenir devant, toujours pressé par le temps. »

Pc3f : « De regarder un peu, vite fait mais avec attention c'est-à-dire observer mais pas regarder (…) donc j'ai tout regardé mais pas observé pendant que j'avançais et ça ne sert à rien. »

Pb1f : « Ben pas forcément, on ne rentre pas dedans et on a juste regardé comme ça à la va-vite que si on serait rentré dedans, oui il y aurait fallu quand même plus de temps pour enfin toucher, et regarder comment c'était fait. Non, on est juste passé et on est juste passé pour regarder, il fallait qu'on reparte directement parce que elle était déjà repartie dans une autre pièce, donc on entendait déjà plus. »

Pb3f : « Ben les endroits où il y a des photos, j'aurais aimé aussi voir plus de photos pour plus voir des personnes qui avaient vécu là-bas. Enfin, j'aurais voulu, dans ce bâtiment-là, oui, j'aurais voulu tout voir en détail, le bâtiment avec les cheveux je pense que c'était pareil, je ne serais pas restée dedans plus que ça, mais les autres avec plein de photo oui, là où c'était moderne, où il y avait plein de photos, plein de documents, tout ça là, j'aurais aimé aussi prendre le temps en fait. »

Pb3f : « Oui ben vu que là elle nous disait "bon ben on se dépêche, on n'a pas le temps de voir" moi je me disais " ben bon je suis," et puis quand j'ai regardé l'heure " ha c'est bien ça". »

Pc2m : « Ouais, au retour, ben on avait pas trop le temps (…) non parce que on était assez pressé. »

Pc1f : « Heee ben quand on marchait autour des baraquements quoi. C'est vrai que quand on suivait le groupe il fallait aller vite, il n'y avait pas beaucoup de temps et puis si on passe vite, on oublie un peu plus vite, il faut quand même se poser un minimum et regarder autour et pouvoir se rendre compte plus, avoir bien l'image dans ma tête quoi. »

Pc4m : « Ben en fait généralement si, j'observais quand il y avait la transition, quand c'est le guide français qui parlait et avant que ce soit le guide polonais qui se mette à parler, souvent c'est à ce moment-là que moi j'observais. »

Pc1f : « C'est vrai que quand tu es dans le groupe on n'est pas tranquille quoi, donc c'est vrai que des fois on s'isolait un petit peu derrière mais après il fallait rattraper le groupe. Mais peut-être pour prendre un peu plus le temps, on s'imaginait plus. »

Pb1f : « Je voyais M. Etyngé qui était encore loin et qui ne savait pas où on allait rentrer. Donc moi et une amie d'une autre classe on l'a attendu par ce que c'est l'endroit où sa famille s'est faite enregistrer, l'endroit où sa famille s'est faite déshabiller, donc moi je l'ai attendu pour après aller revoir M. Boulanger pour avoir des explications parce que forcément on n'avait pas entendu et donc forcément la guide je ne la suivais pas tout le temps parce qu'elle allait trop

vite et que je préférais, enfin je trouvais que c'était plus, enfin M. Etyngé devait plus savoir, avait plus le besoin de savoir avant que lui il parte, parce que sa famille c'est là qu'ils ont passé les derniers moments de leur vie et puis moi j'ai trouvé que c'était à lui de plus savoir que moi. »

Ils n'ont eu du temps pour eux qu'à deux moments à Birkenau, en raison de la distance séparant le quai d'arrivée du wagon d'une part, et d'autre part les crématoires du Sauna. Cependant, tous n'ont pas profité de ce temps pour regarder autour d'eux ou pour écouter les informations qui leur étaient données. Seul un tiers des participants a profité de l'un de ces moments pour apprendre des choses et la même proportion affirment avoir utilisé ce temps pour regarder tout autour pendant le trajet. Un autre tiers s'est ennuyé pendant ces moments en les trouvant trop longs. Les autres se sont simplement dépêchés car ils étaient derrière leur groupe ou en ont profité pour échanger leurs impressions et pour faire véritablement connaissance avec leurs accompagnateurs. En effet l'établissement d'un rapport plus personnel était impossible lors des arrêts vu leur brièveté.

Pa6m : « Je sais que ce moment-là, c'était assez, effectivement c'était assez long et puis on allait un peu dans tous les sens, parce que moi, personnellement j'avais envie d'apprendre des choses à droite à gauche, donc il y avait d'un côté Mme Kolinka qui parlait de son expérience d'un autre côté il y avait les guides qui avançaient et qui parlaient, qui donnait plus de détails historiques. »

Pc4m : « J'ai trouvé un peu long, c'était juste avant qu'on visite la chambre à gaz. On a visité une baraque vraiment juste avant et je sais que, vous voyez des photos et je sais que j'ai trouvé ça un peu plus long. »

Pb5f : « Hee j'ai trouvé ça assez long quand même. J'ai trouvé, le matin surtout c'était long, parce que ça n'intéressait pas, donc c'était vraiment long. »

Pb5f : « Ben je ne sais pas, j'étais plutôt loin derrière. Ben, je regardais plus mais je trouvais ça un peu long (…) ho je sais pas, ça ne m'intéressait pas vraiment ce qu'elle dit, parce qu'elle allait trop vite. »

Pa6m : « Ben moment de partage, enfin on commençait un peu à faire le point sur nos impressions, même si on n'avait pas, on était loin de terminer la visite, mais on commençait un peu à faire le point, oui c'est vrai. »

Pa3m : « Ben il y avait pas mal de questions avec les élèves donc, il y avait aussi pas mal d'admiration envers cette femme de la part de certains élèves qui disaient que elle avait beaucoup de courage etc. Ha oui j'ai des souvenirs comme ça, elle avait beaucoup de courage cette personne, Mme Kolinka disait " non pas du tout, c'est pas du courage de faire ça", c'était une fervente obligation pour elle et hee, où il y avait de la tristesse peut-être mais il y avait beaucoup beaucoup d'admiration aussi. Elle disait " moi je reviens à Auschwitz presque tous les deux mois pour accompagner les élèves" »

Pa4f : « On a tous marché et j'ai discuté avec le monsieur qui a eu sa famille qui est déportée ici et qui a été sauvé par un Juste et qu'il racontait que c'était la première fois qu'il venait ici. Du coup c'était intéressant, en fait ce qui m'aurait plu aussi, c'est de rencontrer, ça n'a aucun rapport, mais j'aurais été contente aussi de rencontrer quelqu'un qui a caché des juifs. J'aurais trouvé ça intéressant de voir pourquoi il a fait ça, oui pourquoi il a caché des juifs parce qu'il

mettait sa vie en danger. »

Globalement, malgré quelques moments où certains se sont ennuyés, les deux-tiers des participants affirment qu'ils auraient aimé avoir plus de temps pour pouvoir se préoccuper de ce qu'ils ont relativement ou totalement délaissé. Quelques uns disent notamment qu'ils auraient lu les informations dans le bloc 20 ou se seraient arrêtés sur tous les éléments présentés dans les autres blocs d'Auschwitz s'ils avaient eu du temps, et même qu'ils se seraient plus intéressés à Birkenau. S'il n'est pas possible de savoir effectivement ce qu'ils auraient fait, cette affirmation peut être nuancée dans la mesure où la majorité d'entre eux désigne en même temps la nature de ces éléments présentés comme n'étant pas intéressante[210]. Seuls deux participants regrettent de ne pas avoir eu plus de temps devant ce qui les a interpellé. Cependant ils ne pensent pas que plus de temps leur aurait fait trouver intéressant sur place ce qu'ils jugent par ailleurs inintéressant à partir des photos de la visite virtuelle. Une en particulier regrette de ne pas avoir visité moins de choses en se concentrant sur ce qui l'attirait le plus. Sinon, le seul moment jugé intéressant où ils regrettent globalement de ne pas avoir eu plus de temps est le crématoire d'Auschwitz visité à la fin : ils étaient pressés en raison de l'horaire de l'avion du retour.

Pa1m : « Je ne me suis pas précipité vers la sortie comme les autres, je ne les ai pas vus, mais enfin j'étais un des derniers à sortir du bâtiment, et je prenais plus le temps de lire ce qu'il y avait etc., et en une après-midi il n'y a pas le temps de tout lire, c'est pas possible, c'est, il y a trop de choses à lire en une après-midi, surtout avec un guide. »

Pb5f : « Plutôt à Auschwitz, ça c'est sûr ben ici je pense, dans le premier bâtiment en fait parce que je trouve qu'il y avait beaucoup de documents, de photos, de dessins, de choses quand même importantes que je n'ai pas pu regarder vraiment comme j'aurais voulu le voir. »

Pb1f : « Ouais, l'après-midi surtout parce que elle n'arrêtait pas de dire qu'il fallait qu'on se dépêche parce qu'il y avait d'autres groupes qui arrivaient ou autre, donc on n'avait pas le temps he de tout regardait et ça je trouvais ça un peu embêtant. »

Pa1m : « He, on se rend compte de ce que c'est, et par exemple pour Auschwitz 2 je ne m'y attendais pas, que ce soit aussi grand, on m'a dit je ne sais plus combien de terrain de foot ça faisait et c'était gigantesque enfin, je ne m'y attendais pas. Je savais que c'était grand, je savais que c'était plus grand que le camp qu'on a visité l'après-midi, mais, he, c' était très très grand, c'était à perte de vue quoi. Là, on n'a pas eu le temps de tout voir, on a vu l'essentiel, mais on n'a pas le temps de tout voir. »

Pc1f : « Ben aux endroits, je ne sais plus, mais he, ben tous les endroits des cheveux, des chaussures, tout ça j'aurais bien resté un peu plus longtemps. Il y avait des endroits où il y avait des photos et tout ça, où on pouvait lire des petites pancartes et du coup on est pas resté longtemps et ça, ouais, j'aurais bien voulu mais bon, on était un peu contraint avec le temps et du coup on devait se dépêcher. »

Pb5f : « Ben oui, j'aurais préféré qu'on aille, qu'on fasse moins de chemin et que l'on prenne

[210] Supra A3 1

plus notre temps plutôt que de tracer comme ça, et d'expliquer les choses (…) oui, on n'en aurait fait moins mais plus longtemps à parler sur la même chose., Ça aurait été mieux. »

Pc4m : « Ben c'est vrai que le matin, enfin l'après-midi on n'avait plus de temps pour observer que le matin on a plus enchaîné. Du coup le matin, c'est pour ça des fois, que l'après-midi, je sais que j'ai quand même plus eu le temps d'observer mais ça n'empêche que c'est l'après-midi que j'ai que j'ai oublié le plus de choses, mais c'est vrai que le matin on avait moins de temps pour observer du coup c'est vrai que quand j'observais des fois je n'écoutais pas forcément (…) je pense que ça aurait été plutôt par exemple des sessions où ils expliquent et puis il nous laisse un peu observer du coup on peut réfléchir par rapport à ce qu'ils nous ont dit et après redire d'autres détails en fait. Mais après ça prendrait beaucoup trop de temps je pense et ça ne serait pas du tout pratique »

Pc4m : « Ben je sais que moi he comme je te l'ai dit tout à l'heure, quand je suis rentré par exemple dans la chambre à gaz j'étais le dernier et en fait généralement quand on visitait une pièce dans les grandes maisons j'étais souvent le dernier et j'étais en retrait des autres parce que j'observais en fait, en gros je prenais le temps d'observer. »

La fatigue à la fin La longueur et la rapidité de la visite ont comme effet la fatigue des visiteurs. Elle ne joue pas pendant la visite à proprement parler car leur concentration en compense les effets. Une participante associe cette absence de fatigue ressentie à la manière dont elle n’a pas pensé à fumer pendant la visite. Son intérêt l’a empêché d’y penser. A la fin de la journée la fatigue se ressent vraiment et implique une déconcentration dès qu’ils pensent arriver à sa fin. Elle est à la fois physique et émotionnelle. Son effet est une inattention lors du retour, en fin de matinée à Birkenau, vers le parking depuis le Sauna, et à partir de la sortie du dernier bloc visité à Auschwitz pendant la sortie du camp vers le crématoire. Dans le premier cas, ce qui n’avait pas été l’objet d’attention reste sans intérêt. Ils repassent sur les mêmes lieux, mais ne semblent pas les voir, ayant le parking et le déjeuner pour seule visée. Non seulement ils sont pressés par les accompagnateurs, mais de plus ils sont fatigués et ont faim. La tension et la concentration retombent après la visite du Sauna, dans la mesure où la commémoration et la minute de silence ne sont pas considérées comme des parties de la visite à proprement parler. Seuls deux participants n’ont pas ressentis cette fatigue et sont restés concentrés même pendant la pause déjeuner, même s’ils affirment paradoxalement avoir eu besoin de temps pour se remettre dans la visite de l’après-midi. Le déroulement de la fin d’après-midi présente les mêmes caractéristiques. Dès qu'ils pensent que la sortie du bloc 4 signifie la fin de la visite, les participants ressentent de la fatigue. La plupart précisent qu’ils ne s’ennuient pas pour autant, mais que le plus intéressant étant passé, ils ont tendance à décrocher.

Pb2f : « Non parce que c'est intéressant, donc he je n'ai pas ressenti cette fatigue. Je me suis dit que ça serait peut-être la seule fois où j'irai, donc non j'ai pas ressenti cette fatigue. j'en aurais bien fumé une, mais après tu te dis que c'est plus important d'écouter ça, et puis ces gens-là, ils

ont tellement été restreints on ne peut pas se permettre, par respect envers eux de se dire qu'on quitte la visite pour aller fumer. - *Tu avais faim?* - Non, même pas, parce que j'étais vraiment impliquée dedans. »

Pc4m : « Du coup il y a eu la fatigue émotionnelle, la fatigue physique et en plus on commençait tous à avoir faim la fatigue s'est fait ressentir. Et le soir aussi quand il commençait à être tard, on était fatigué. »

Pa1m : « C'est une journée fatigante, on peut dire, il s'est passé beaucoup de choses, on est rentré, on est parti tôt, on est rentré tard, on a eu du retard, on est rentré à 4:30 au lieu de 23:30, et he non, c'était, ben, je pense que pour une journée he, en une journée on a vu beaucoup de choses, mais après, he étaler la même visite sur deux jours, je pense que sur deux jours on aurait rien fait. Sur une journée, c'est une journée intense parce que voilà, les émotions etc. he c'est fort quand même. »

Pc4m : « Honnêtement ouais j'étais fatigué, et en plus j'avais faim. J'étais fatigué, j'avais faim, et c'est vrai que c'était un peu long le moment d'attendre (…)avant de manger, parce que ouais, je pense qu'on est levé depuis tôt et puis tu vois comme je l'ai dit, moi le matin c'est vrai lorsqu'on est arrivé sur place ça nous a un peu scotché. »

Pc2m : « Non, on avait juste un peu faim et on a fait une petite pause, mais on est tellement dedans, ça allait tellement vite, même pour manger c'était assez rapide, donc on n'a pas eu le temps en fait d'être vraiment fatigué. »

Pc4m : « Ben l'après-midi s'était he quand on était en train de visiter, c'était juste après en fait que l'on ait vu les objets appartenant aux gens, pour moi en tout cas, c'est là que la fatigue a commencé. Et après, on va dire, il y a eu la chambre à gaz qui nous a un peu abattu (…) ce n'est pas de l'ennui mais je pense qu'à la fin on commençait à être fatigué, même physiquement, à la fin la journée commençait à être longue (…) moins attentif je pense, et puis je me dis c'est vrai que après la visite des objets jusqu'à la chambre à gaz il y avait un petit moment où l'on a vu des choses qui ont un peu moins intéressé, et puis je pense aussi que je commençais à fatiguer. »

Pb5f : « Ouais, bah surtout en fin d'après-midi parce qu'on avait marché et tout ça, j'en avais marre un petit peu par contre, j'ai envie de dormir, j'ai mal aux pieds, j'avais envie de m'asseoir et d'arrêter de marcher parce que en plus la guide était en retard et que elle nous pressait un petit peu (…) hee je ne sais plus, la dernière heure je pense. On était vraiment en train de se dépêcher et j'en avais marre, je voulais entrer dans le bus et de me poser. »

b. La progression de la visite d'Auschwitz

Si le déroulé de la visite induit ainsi un manque d'intérêt pour certains moments qui apparaissent comme des transitions soit pour entrer dedans soit entre deux moments remarquables, l'articulation des éléments intéressants entre eux peut également avoir un tel effet. Ce n'est pas le cas à Birkenau où la visite est présentée comme une succession de moments relativement indépendants qui ne s'articulent pas véritablement. Par contre, la visite d'Auschwitz apparaît comme structurée selon une certaine progression. Elle fait ressortir particulièrement certains moments et en met d'autres relativement au second plan. Les deux les plus intéressants en raison de leurs qualités propres ressortent

ainsi par rapport aux autres. La salle présentant les cheveux dans le bloc 4 est un de ces deux points d'orgue de la visite lorsqu'elle est perçue en dernier, et le crématoire d'Auschwitz en est le second. Il est non seulement vu en dernier mais également après que la visite soit terminée dans l'esprit des participants.

Presque tous les participants sont satisfaits d'avoir commencé leur visite par l'exposition française du bloc 20 et de la finir par le bloc 4. Une seule participante ayant fait la visite dans l'autre sens préfère avoir commencé par le bloc 4 parce qu'il s'agit à la fois de ce qui est le plus marquant et surtout du seul moment de l'exposition renvoyant véritablement à l'extermination. Cette particularité lui a permis de garder l'extermination en tête pendant la suite de la visite. Les autres estiment qu'une progression se met en place en finissant par le bloc 4. Ils remarque une gradation où ils sont d'abord mis dans l'ambiance avant d'être face à ce qui est le plus intéressant. Un tel déroulement permet de mettre en contexte ces éléments particulièrement marquants de ce bloc. Cette progression permet de s'intéresser à ce qui semblerait moins intéressant après avoir vécu le plus marquant et important de la visite. Lorsque la question est posé sur la pertinence de l'ordre de leur visite, ceux ayant fait la visite dans cet ordre affirment d'une part qu'ils auraient été moins attentifs aux blocs 6, 7, 11 et à l'exposition française s'ils avaient vu les cheveux et les objets des blocs 4 et 5 ayant appartenu aux déportés en premier, et d'autre part qu'ils auraient été moins concernés par les objets s'ils avaient vu les cheveux avant. Réciproquement, presque tous les participants qui ont commencé par le bloc 4 disent qu'ils auraient été plus intéressés par le bloc 5 s'ils l'avaient visité en premier. L'intérêt est toujours moindre pour les objets s'il est comparé à celui pour les cheveux vus précédemment.

Pb2f :« Ben on commence par quelque chose de marquant et on finit aussi par quelque chose de marquant en fait. Donc on se met dedans d'un coup avec les cheveux et en même temps on en ressort avec l'émotion aussi quand on voit leurs conditions dans la prison et tout. Ben je pense que pour moi ça n'a pas été mal de le faire dans ce sens là (…) je pense que le sens de la visite, nous a fait en fait plus s'intéresser à l'extermination. »

Pb5f : « Ben, je trouve que ça a plus un lien en fait, parce que du coup on voit la prison, donc on voit un peu plus les conditions, après on voit comment ils sont devenus à cause de ces conditions et après on voit ben, on voit les objets, les cheveux, tout ça et on se dit que c'est fini. (…) je préfère le faire comme ça, pour moi c'est plus logique »

Pc2m : « Oui, je pense que cet ordre était bien parce que le plus choquant était à la fin. Ils en auraient peut-être dégoûté plus d'un si on avait fait l'autre ordre. »

Pc3f : « Ben je suppose que la visite était préparée pour rentrer petit à petit donc il commence par te mettre dans l'ambiance et quand tu arrives voir les objets tu es déjà dans ce monde. Tu as déjà les informations et tout, et comme ça tu comprends vraiment, et comme ça on sait que tu vas donner de l'importance à ce qu'il faut (…) les cheveux après parce que tu as le lieu et tu as

où les situer, sinon les objets tu ne sais pas où les situer et où les mettre mentalement bien sûr. Mais une fois que tu as tout ça les objets ça devient des détails très précis. »

Pb1f : « Enfin toutes les chaussures et tout ça, je pense que j'aurais moins profité des autres parce que je serais restée focalisée sur les cheveux. Je pense que j'aurais pris moins de photos ou autres, parce que je serais plus dans ma tête à penser aux cheveux, à me dire " haa il y avait beaucoup de cheveux, il y avait autant de personnes, enfin c'est un truc de fou". Je pense que je serais plus restée sur les cheveux que sur les bâtiments que j'allais voir après. »

Pb5f : « Oui, ben parce que les cheveux c'est plus choquant que les cartables par exemple. Donc voilà. Moi j'étais moins choquée parce que quand j'ai vu la masse des cheveux, je me suis dit que les cartables c'est rien, enfin c'est pas pareil. »

En dehors de cette comparaison abstraite entre l'ordre de la visite faite et de celui qui aurait pu être faite, tous les participants parlent de situations où des degrés différents d'intérêt se sont effectivement produits. Il apparaît en effet que les éléments présentés juste après les cheveux ou entre les objets et les cheveux n'ont pas été jugés intéressants par ceux qui ont fini leur visite par le bloc 4. Ainsi, aucun participant n’a été intéressé par les premières salles du bloc 4 juste après avoir vu les objets ayant appartenu aux déportés. La plupart ne se souviennent même pas de ces salles en les revoyant pendant la visite virtuelle. Cette raison est peut être une explication au fait que généralement dans leur souvenir, les objets et les cheveux sont présentés dans le même bloc. L’intérêt ne revient que devant les photographies de déportés arrivant à Birkenau parce qu'elles renvoient à des lieux les ayant préalablement intéressés. Aucun ne se souvient non plus de la dernière salle du bloc 4, après avoir vu l'amas de cheveux. A cette occasion d'ailleurs, tous expriment très explicitement l’impossibilité de s’intéresser à autre chose après ce moment. Plusieurs participants particulièrement intéressés par la salle avec les numéros des convois de l’exposition française ont aussi dans ce type de réaction. Ils ne se souviendraient pas des salles suivantes non seulement par manque de temps mais également parce qu’ils étaient encore concentrés sur ce qu’ils venaient de voir.

Pa5m : « Oui, avec les plans et tout, mais là, j'étais encore dans hee, ma tête était encore aux cheveux, je n'ai pas fait trop attention (…) bah heeeee j'arrive à prendre un peu du recul et à me vider la tête pour écouter quand même le reste de la visite. Mais je sais que, après j'en ai reparlé à ma camarade qui était à côté de moi, moi c'est le moment de la visite qui m'a le plus marqué les cheveux. »

Pb1f : « Non, pas du tout. Je suis restée, dans ma tête c'était les cheveux. »

Pc4m : « Là, je me souviens que là par contre j'étais vraiment détaché et je n'en pouvais plus, mais je me souviens avoir regardé les photos et je me souviens que tout le monde était derrière ici, et puis moi j'étais en train de regarder ce panneau là et j'étais complètement à l'ouest. Je n'ai rien retenu. »

Pa4f : « Non, mais j'étais un peu stressée en plus et j'étais pas, enfin avec tout ce que j'avais vu pendant la journée que je pense que ça fait, et en plus j'étais fatiguée et c'est vrai que cette

pièce là je l'ai un peu négligée parce que c'était la fin. »

Le crématoire d'Auschwitz est de son côté particulièrement marquant au delà de ses qualités propres, en cumulant en un sens les deux perspectives qui rendent la salle des cheveux si intéressante. Il est le point le plus élevé d'une gradation en étant sur le lieu même de l'extermination, et en même temps il est le lieu où les participants sont plongés directement après avoir cru la visite terminée. Ils sont d'autant plus surpris qu'ils sont déconcentrés et ne sont plus en mode visiteurs. De plus ils arrivent sur ce site une fois la nuit tombée : les participants se sont trouvé à l'intérieur sans s'y préparer en pouvant voir le bâtiment de l'extérieur. Ces deux situations se cumulent pour rendre ce moment le plus intéressant et le plus marquant. L'effet produit est même plus important que celui provoqué par les cheveux : les participants les ayant vu respectivement en dernier ou en premier ont pu décompresser ou finalement ont pu s'intéresser aux autres éléments de l'exposition. Or, après être passé dans le crématoire, les participants disent tous avoir continué à y penser en sortant du site. Il n'y a pas les mêmes conditions pour décompresser comme après les cheveux lorsqu'ils croyaient la visite terminée, même si elle l'est alors effectivement. Il semble qu'il ne soit pas possible de décompresser après le crématoire, non seulement en raison de sa nature propre mais également à cause de sa temporalité dans le cours de la visite.

Pb1f : « Ouais, pour moi je croyais qu'on allait partir là, et que c'était fini ouais, ça redescendait. On se dit que là, c'est bon, on va plus voir, on ne va pas voir pire quoi à ce moment là justement avant d'aller dans la chambre à gaz, quand on sort, je crois non c'est pas là qu'on redonnait les casques, c'est avant. C'est après ouais, on arrive, on marchait, on rigolait et on parlait d'autre chose, je ne sais même plus de quoi on parlait, mais je ne m'y attendais pas du tout en plus. Ben en fait j'étais surprise enfin, je suis arrivée et en direct, je dis " ben on est où, qu'est-ce qu'on fait là, enfin c'est quoi cet endroit" et là on a commencé à me dire" c'est une chambre à gaz" et en fait le premier réflexe que j'ai eu, c'est de regarder en l'air, genre voir où ils mettaient le poison, et là, j'ai voulu sortir (…) ouais, en fait à ce moment-là on a avancé, moi j'étais en train de parler et j'ai pas fait gaffe où on allait quoi et he après en fait j'ai regardé autour de moi, en fait au début j'ai réfléchi et je me suis dit " mais on est où quoi". J'ai demandé à quelqu'un, je fais " mais on est où là" et il me répond" je sais pas, attends, j'écoute la guide". » (…) ben quand on est sorti des cheveux, moi c'était fini en fait. Pour moi c'était vraiment fini, le camp il était fini, on allait retourner dans le bus, qu'on allait partir directement. Pour moi on allait à l'aéroport direct. Et en fait j'ai été surprise, enfin je ne m'y attendais pas, je pense que c'est ça qui m'a bloqué après. »

Pb3f : « Ouais, parce que c'était trop. Moi il y avait trop de choses qui me touchaient. En fait il y avait tellement de choses qui me touchaient que je suis sortie, je n'avais qu'une envie c'était de sortir. Donc dès que j'étais dehors, là, je me revois, c'est pour ça que je me suis dit " ho, c'est fini, maintenant j'ai vu trop de choses, c'est impossible qu'il y ait d'autres trucs" (…) Puis la guide nous a dit, bon on repart, et on est reparti he dans une chambre à gaz, sauf que je ne savais pas où on allait. Elle était plus loin donc je n'entendais pas, je parlais avec mes amis et je rigolais en fait, j'essayais d'évacuer tout ce que j'avais eu, en fait le fait d'avoir été oppressée, j'avais envie de rire en fait. J'avais pleuré, je me disais" il faut que je rigole maintenant". Donc

j'avais un peu enlevé le casque, et puis je rigolais tout ça et je suivais. Donc je suis rentrée dedans, puis c'est après avoir arrêté de parler que j'ai regardé autour de moi, et j'ai vu une pièce.

Pc1f : « Parce que nous, on est arrivé d'un seul coup et on m'a dit de rentrer, et hop on était dedans donc je ne me rappelle pas (…) ha oui, je n'avais même pas vu la cheminée. Ben il faisait totalement nuit et on était en train de reparler du truc d'avant (…) on s'attendait à ce que ça soit fini, on était déçu parce que on s'était dit qu'il y en aurait pas et au final on pensait qu'on allait même pas en voir, on pensait qu'il n'en avait plus du tout de chambres à gaz et au final on nous a fait rentrer d'un coup dedans. D'un autre côté on ne s'y attendait plus de la voir, et du coup ça était encore pire d'un coup. »

Pb3f *:* « Non, je ne parlais pas. Là, j'avais juste besoin d'être toute seule en fait. Je n'avais pas envie de rire, je n'avais pas envie d'en parler, je n'avais pas envie qu'on me parle, qu'on reste près de moi. Je suis restée dans mon coin (…) oui, c'est juste après les chaussures en fait, juste après les chaussures d'enfants j'avais besoin d' évacuer tout ça en fait. Que après la chambre à gaz, c'était de trop, en fait, c'était une accumulation. Et je suis ressortie et j'ai dit " non maintenant je veux plus en parler, c'est fini, maintenant qu'on est ici, je ne veux pas en parler tant qu'on est ici". Après juste au bus, dans le bus, je n'ai pas pu. Parce que on était encore en Pologne donc pour moi je me disais " non, on est encore, je ne veux pas en parler". »

D. Ce qui est appris : se rendre compte et imaginer

Introduction

L'expérience rattachée à un apprentissage est celle qui prend quantitativement la plus grande importance dans la manière dont les participants parlent de leur visite. Quand ils parlent de ce qu'ils ont appris, ils ne le font pas de manière connotative ou dénotative. Il semble ainsi qu'ils n'aient pas de difficulté à reconnaître et à exprimer ce qu'ils éprouvent à ce niveau. De plus, chaque participant se désigne explicitement comme étant responsable à la fois de ce qu'il éprouve et de la manière dont il le rapporte. Il se présente doublement comme un acteur actif. S'ils décrivent bien ce type d'expériences a postériori et les reconstituent en suspendant la question de ce qu'il s'est effectivement passé, ce sont bien les moments de la visite qui constituent le référent de leur discours. Ce faisant, ils s'inscrivent dans une certaine conception à la fois de l'apprentissage et de la connaissance. Le premier est une pratique active et non passive, la seconde est produite par l'activité du sujet apprenant à partir de perceptions. Ce ne sont donc pas seulement des idées transmises qui sont apprises, mais ce que le sujet fait de ce qu'il perçoit. Cette perception est concrète, par opposition à des savoir transmis ou construits à partir d'idées non associées à des éléments matériels. Il s'agit donc de l'expérience d'un phénomène.

Un apprentissage actif Au sujet de ce qu'ils apprennent pendant la visite, les participants ne font pas directement référence à des informations qu'ils auraient directement perçues et assimilées telles quelles. Ils désignent plutôt ce qu'ils construisent à partir de ces donnés pour se les approprier. Ils recomposent les éléments qu'ils perçoivent pour se rendre compte de notions générales les concernant et pour imaginer. En se rendant compte ou en prenant conscience de quelque chose, ils élaborent des pensées ou des idées générales relativement décontextualisées. Lorsqu'ils imaginent, ils sont soit spectateurs de ce qui a eu lieu, soit ils se mettent à la place des déportés. Ces notions et ces images mentales sont associées à des situations particulières les ayant provoquées pendant la visite.

En faisant référence à ce qu'ils apprennent, ils renvoient à ces usages, et non au fait de retenir des informations. Le contenu de ce qui est appris est produit par leur activité mentale et non constaté car lors de leur visite, ils reproduisent et réinvestissent

ce qui leur est donné. La visite est ainsi considérée comme un lieu d'expérience où se produit un réinvestissement de ce qui est proposé aux visiteurs. De manière corollaire, le savoir est regardé comme le résultat de cette activité. Il n’est pas une information répétée et compilée mais le résultat d’une expérience dynamique d’apprentissage. Les participants intègrent et s’approprieraient activement ce qui leur est proposé dans leur champ d’expérience, au lieu de prendre acte passivement d’une signification donnée. L’apprentissage est l’expérience subjective de ce qui est donné aux apprenants, c’est-à-dire la manière dont ils le réinvestissent et lui donnent une signification propre.

Les éléments donnés, aussi bien par les divers accompagnateurs que par la rescapée et par le Musée-Mémorial ont leur raison d’être: ils induisent les visiteurs à produire une telle activité. En eux-mêmes, ils ne créent pas directement l'apprentissage des participants, mais induisent cette activité par laquelle ils produisent le contenu appris durant la visite. Si les participants ne se souviennent pas toujours des informations données explicitement comme telles par les accompagnateurs ou par l’exposition, ils se souviennent de ces pensées et de ces images produites par les usages qu’ils en font.

L’apprentissage n’est donc pas l’imposition d’une façon de faire ou de penser. Il est la mise en place de l’opportunité pour un sujet apprenant de produire le plein accès à sa réelle autonomie, à ses capacités, à sa reconnaissance des valeurs les plus hautes et à son inventivité. En conséquence, la pratique éducative se fonde sur l’apprenant et non sur l'idéal d'adulte qu'il est censé atteindre. L’éducateur ou le dispositif éducatif dans le cas du musée est alors un médiateur organisant des possibilités d’apprentissage. Cette conception s’oppose à l’idée que l’apprentissage serait le fait de recevoir passivement, d’intégrer et d’être capable de rendre exactement une information. L'objectif est alors que ce rendu ait une forme constatative par rapport à l’information donnée à l’origine. Ainsi l’apprenant est mis au centre de l’activité d’apprentissage, et non l’enseignant.

Connaissance concrète Le résultat de cette activité est présenté comme étant concret parce qu’il est tiré des perceptions ayant lieu pendant la visite. Le fait d'être induit par leur perception des éléments matériels est ce qui a une valeur de connaissance attestée. Rendre concret signifie donner une réalité tangible à Auschwitz et à la politique nazie d’extermination. Ce sentiment de réalité passe ou est produit par plusieurs expériences. Il s’agit d’attester l’existence, de mettre des images sur des idées,

de se rendre compte d’un certain nombre de notions à partir des éléments matériels et d’imaginer ce qui a pu se passer.

L’enjeu est d’avoir une expérience qui ne soit pas considérée comme abstraite, c’est-à-dire conceptuelle ou intellectuelle. Les participants opposent ainsi ce qu’ils apprennent lors de la visite à ce qu’ils ont pensé et se sont figurés avant de la faire. Ils disent alors qu’ils se sont au préalable imaginés, en un tout autre sens que lorsqu’ils parlent de leur imagination pendant la visite. Un certain nombre d'entre eux utilisent dans les deux cas la notion d’imagination. Ils font cependant une différence entre cette action réinvestissant ce qu’ils perçoivent et celle préalable construisant un espace imaginaire. Ce dernier est produit à partir d’informations ne permettant pas d’avoir une vision précise notamment des espaces du lieu. Il semble que cette différence entre les deux usages de la notion puisse être celle entre imagination imaginaire et imagination concrète. Le sens de la première est la production d'une image à partir d’éléments théoriques. La seconde est prise au sens où l’on parle de culture matérielle pour désigner les informations produites à partir des objets et non d’informations théoriques.

La différence entre les deux sens tient à la nature des éléments à partir desquels les participants imaginent de manière imaginaire et de ceux à partir desquels ils apprennent. Ils ne sont pas perçus comme ayant le même rapport à leur objet, c’est-à-dire à ce qu'il s’est passé. Dans le cas de l’imagination imaginaire, les participants élaborent des pensées ou des représentations mentales à partir d’éléments considérés comme relativement abstraits, en tout cas ne permettant pas de percevoir ce qu'il s’est passé. Ces éléments sont d'une nature différente de ceux perçus pendant la visite qui sont des traces matérielles physiquement perçues assurant une continuité biographique avec l’événement. La connaissance produite par la visite se distingue de ce qui a été appris en classe à partir d’idées données sans être mises en relation avec des éléments matériels.

L’essentiel est alors d’associer une expérience phénoménale à un savoir de ce qu'il s’est passé à partir d’éléments matériels immédiatement constatés comme étant les traces authentiques de la politique nazie d’extermination. Cette expérience est perceptive, c’est-à-dire directement donnée par le contact des sens avec ce qui reste de l’événement – même si elle est en même temps conceptuelle, car attachée à certain nombre de notions et de concepts sur ce qu’a été Auschwitz-Birkenau. D’un côté les

éléments matériels permettent de déterminer ce qu’a été l’événement dont ils sont les traces. D'un autre côté, en tant que traces, ils ont un lien biographique avec ce dont ils sont les traces. La signification d’un élément matériel perçu comme étant la trace d’un événement est l’existence de cet événement. Ainsi l’essence donnée l'est comme existence et l’existence est celle de l’objet ainsi défini. Les participants se sentent alors proches de ce qui a eu lieu en étant en présence des traces laissées tout en y reconnaissant un lien direct ou biographique avec l’événement dont elles témoignent. Non seulement l’existence est attestée, mais cette qualité est étendue à l’essence qui y est liée.

Pour permettre l’élaboration de notions et d’images concrètes les informations doivent être indissociables des éléments matériels. La présence sur les lieux, donc au contact des choses matérielles authentiques, est tout de suite considérée comme permettant de se rendre compte et d' imaginer. Les informations données pendant la visite par les accompagnateurs ou tirées des éléments matériels s’articulent toujours ou plus exactement sont toujours articulées à ces éléments matériels. Les participants sont plus intéressés et retiennent les informations directement associées avec des choses qu’ils peuvent voir. Ils se souviennent de manière vague aussi bien de ce qu’ils ont appris antérieurement que des informations historiques générales transmises lors de la visite. Même s’ils en souviennent, elles ne semblent pas être importantes pour eux. Ils ne retiendraient essentiellement que les informations directement attachées à ce qu’ils perçoivent, et non les informations générales sur l’histoire et l’organisation du camp données principalement par les guides, mais sans support matériel. L’expérience de l’apprentissage n’est donc ni celle d’informations abstraites et théoriques ni le simple contact avec les éléments matériels, mais l’articulation des deux. En même temps, la connaissance qui en est tirée est produite par cette articulation où une intuition phénoménale reprise activement et mise en forme dans une notion ou une image mentale correspond à une idée de ce qui a eu lieu.

1. Apprendre l'histoire

Introduction.

Le résultat ou l'effet de la visite en terme d'apprentissage peut paraître au premier abord paradoxal. Les participants se souviennent peu ou de manière vague des informations qui leur ont été données par les accompagnateurs sur les sites et dans les expositions du Musée-Mémorial. En même temps, lorsqu'ils racontent leur visite, ils évoquent ces éléments informationnels. Ce paradoxe est redoublé par leur réponse directe à la question de ce qu'ils ont appris : ils reconnaissent souvent ne pas avoir appris beaucoup de choses. Certains vont jusqu'à affirmer que ce n'est pas ce qui les a véritablement intéressé, or souvent les mêmes disent aussi avoir appris beaucoup de choses durant la visite. Ce paradoxe est apparent et vient du fait qu'ils désignent deux choses radicalement différentes. Il faut faire une différence à la fois entre deux manières d'apprendre et deux contenus de ce qui est appris : des informations historiques destinées à être retenues telles quelles et des notions ou des représentations que les visiteurs se font pendant leur visite.

D'un côté, ils n'apprennent effectivement pas d'information historique sur l'histoire ou l'organisation du camp qui leur seraient directement données par les accompagnateurs et par les divers éléments du musée-mémorial. Ils évoquent souvent, mais de manière très générale, certains éléments sur les conditions de vie des déportés. Les connaissances historiques, qu'elles soient supposées déjà possédées avant la visite ou procurées par la visite, sont assez vagues. De plus, la plupart des éléments matériels ou des anecdotes sont largement décontextualisés. Ces deux attributs valent à la fois par rapport à la politique nazie d'extermination en général et par rapport à l'économie du camp. Ils se révèlent sur la politique nazie d'extermination lorsque les participants constatent que leur attente d'une compréhension du pourquoi n'est pas satisfaite. Il en va de même par rapport à l'économie du camp quand ils se rendent compte qu'ils ne comprennent pas son fonctionnement. Ils ont en particulier du mal à articuler les différents éléments à une logique d'ensemble alors qu'ils comprennent la fonction propre de chacun.

D'un autre côté, les participants utilisent ces éléments tirés de ce qui leur est dit et de ce qu'ils perçoivent pour construire des notions et des représentations mentales de

ce qui a eu lieu. C’est à ces notions et représentations qu’ils font référence lorsqu’ils disent avoir appris quelque chose lors de la visite. Ils le disent d'ailleurs très explicitement quand ils répondent à une question sur ce point. L’expérience de l’apprentissage est donc celle de ce processus mental par lequel les participants produisent un ensemble de notions et de représentations. Ainsi, même s’ils ne se souviennent pas et ne retiennent les informations fournies, ils s’en servent. Il ne faut donc pas conclure à un total désintérêt pour elles, malgré un désintérêt affiché et des difficultés à les redire. Cependant réciproquement, il ne s'agit pas d'affirmer que les participants soient en permanence attentifs à ces informations. En fait seules celles susceptibles d’être utilisées pour constituer ces notions et ces représentations sont véritablement écoutées.

Elles le sont généralement quand elles sont en rapport avec les restes ou des traces perçues comme authentiques. La spécificité de la visite se situe à ce niveau. Elle permet de donner des connaissances attestées parce qu'associées à ces éléments matériels. Les notions et représentations apprises le sont dans la mesure où elles sont considérées comme concrètes, car associées et produites à partir de ces éléments matériels authentiques. Cette situation permet de caractériser la spécificité de l’apprentissage lors de la visite, par rapport à celui d’informations données dans d’autres contextes.

a. Apprendre l’existence

Tirer un savoir du rapport à la matérialité Tous les participants ont une connaissance préalable de la politique nazie d’extermination qui est due au minimum à leurs cours au collège et au lycée. Leur présence à Auschwitz représente le passage d'un savoir scolaire, livresque ou filmique plus ou moins acquis à un autre perçu comme venant, ou étant étroitement associé à des traces et restes matériels de ce qu'il s’est passé. Les participants opposent le fait de percevoir directement et celui de lire, de voir en photographie ou d’apprendre en cours. Cette présence matérielle donne à la visite une dimension particulière par rapport à l’enseignement scolaire. Une proximité avec l’événement touche même ceux avouant que le cours en classe ne les avait pas intéressés. Malgré la distance temporelle, il y a un contact avec un événement ayant eu

lieu soixante-dix ans auparavant. Plus des trois quarts des participants présentent leur visite comme s'ajoutant à un ensemble de discours et de représentations de la politique nazie d'extermination en général et d'Auschwitz en particulier.

Indépendamment de ce qu'a été cet événement, son existence même aurait été une information abstraite jusqu'à ce qu'elle soit rendue concrète et certaine par sa perception à travers des traces matérielles. Le premier enjeu de la visite est de rendre concret quelque chose dont ils ont déjà entendu parlé, en particulier pendant les cours d'histoire des années précédentes. La visite permet alors de matérialiser l'existence de la politique nazie d'extermination et notamment d'Auschwitz-Birkenau. La différence est due au fait que, lors de la visite, les participants estiment être devant la réalité. Ils disent que c'était vraiment la vérité, ou la réalité telle qu'elle est prise en pleine face. Les traces perçues renvoient à la réalité de ce qui a eu lieu bien plus que ce qu'ils avaient vu ou entendu préalablement. La perception directe et le contact physique sont essentiels.

P Pa5m : « Parce que on pose vraiment l'image sur des mots, sur ce qu'on apprend en cours, sur notre connaissance personnelle. »

b3f : « Quand j'étais en cours, au collège qu'on parle de ça, moi je regardais les photos, je veux dire, c'est horrible, comment c'est possible enfin. mais je me disais "ho bon ben c'est un cours d'histoire quoi", enfin, après j'écrivais mes cours et on avait des contrôles dessus, mais quand on est sur le lieu, c'est totalement différent. »

Pa6m : « Ben de voir la réalité telle qu'elle était quoi, c'était pas comme lire des choses dans un manuel d'histoire ou voir des images, là c'était vraiment le fait sur place aussi (…) Ben on se sent plus proche, ça nous touche parce que c'est moins abstrait qu'un livre, qu'un manuel, ou même qu'un film, là on ne peut pas faire plus, là on est vraiment sur le lieu de ce qui s'est passé il y a 70 ans. »

Pc2m : « C'était pour voir quelque chose de concret qu'on a appris en cours. »

Pc1f : « J'ai toujours voulu savoir, enfin j'avais envie d'aller sur le lieu, je ne sais pas comment expliquer. C'est pour conclure tout ce que j'ai appris quoi (…) Enfin pour pouvoir aboutir mon apprentissage. »

Pb1f : « Ben au moins, enfin, on voit les choses, donc on n'est pas derrière un bouquin en train de faire oui peut-être ça ressemble à ça en regardant une photo, on a vu des choses vraiment vraies, he on a vu tous les bâtiments, même si on est pas tous rentrés dedans et donc c'est plus intéressant de le voir en vrai que par un bouquin. »

A un premier niveau, les participants apprennent l'existence de ce qui a eu lieu, indépendamment de la nature de l'évènement. Avant même de poser la question de ce qu'ils ont appris ou de ce qu'ils connaissent d'Auschwitz après leur visite, le premier effet de celle-ci est de permettre de percevoir des preuves de l'existence. La transmission de l'authenticité de ce qu'il s'est passé semble même être plus importante

que le contenu informationnel permettant d'en préciser la nature. Cela apparait implicitement lorsque certains reconnaissent s'être intéressés à des documents d'époque en raison de ce caractère authentique sans se poser la question de leur nature, ou même de leur signification lorsqu'ils sont écrits en Allemand, tels les documents administratifs des nazis exposés dans une des salles du rez de chaussée du bloc 4. Ils mettent les différents éléments matériels sur le même plan, indépendamment de leurs différences de nature et des informations dissemblables qu'ils peuvent délivrer sur la politique nazie d'extermination ou sur Auschwitz. D'une manière ou d'une autre, tous les participants ont cette expérience, même s'ils l'énoncent plus au moins clairement. Plus de la moitié se considèrent ainsi comme étant des témoins de l'événement transitivement par ses traces : ils estiment pouvoir témoigner de la vérité de ce qu'il s'est passé.

Indépendamment des informations historiques apprises, la présence et la perception directe des restes et des traces matérielles apportent la certitude de l'existence. Si cette dimension est implicitement sous entendue par tous les participants jugeant que la visite permet de percevoir une réalité, par opposition aux livres et aux cours d'histoire, plus des deux tiers affirment explicitement que la mise en présence des éléments matériels a comme effet l'impossibilité de douter. Une même proportion d'entre eux parlent même de preuves. La présence des éléments matériels permettrait ainsi de s'opposer à toute incrédulité vis-à-vis de ce qui a eu lieu à Auschwitz. Cependant les deux ensembles ne se recoupant pas exactement, l'impossibilité de douter n'est pas réductible pour tous à des preuves[211].

Pb1f : « Ben je sais pas, déjà quand je suis arrivée et que j'ai vu, il y avait des vitrines et tout ça, je voulais voir quand même ce qui était à l'intérieur quoi. Histoire de voir tout ce qu'il y avait à Auschwitz mais après il y avait des choses en allemand et tout ça et j'ai fait "bon je ne comprends rien "alors je suis partie. Mais je trouvais ça quand même intéressant de regarder, de savoir ce qu'il y avait là-dedans (…) Ben même si je ne comprenais pas je me disais que enfin ces papiers, c'est des papiers d'époque quand même. Donc quand j'ai vu les vitrines je voulais absolument voir quand même ce qu'il y avait dedans. Je ne voulais pas partir sans savoir ce que il y avait dedans, même si je l'ai pas pris en photo. »

Pa6m : « C'est la réalité quoi et on voit l'étendue du camp, les derniers objets ayant appartenu aux survivants et les témoignages des survivants. »

Pa6m : « Hee peut-être pas parce que je pense qu'il y a beaucoup, enfin pour beaucoup d'entre nous, quand on vient à Auschwitz, on a déjà beaucoup d'informations historiques et je pense que la motivation qu'on a à venir sur le site est peut-être plus pour les preuves, peut-être plus pour ça, le côté preuve, le côté plus objet qui ont appartenu aux juifs, tout ça et c'est cohérent de mettre, de laisser les éléments historiques à notre portée pour nous rappeler, on peut très bien oublier aussi, mais pour ma part, oui, j'ai quand même pas mal de connaissances sur le

sujet. »

Pa6m : « Les derniers témoins sont en train de disparaître, bon je me mets un peu à la place des derniers témoins... un jour ils ne seront plus là pour nous transmettre ce qu'ils ont vécu et que c'est important, c'est important de prendre la relève entre guillemets, de, à notre tour, de transmettre ce qui s'est passé hee même si on n'est pas des témoins directs, mais on a entendu des témoignages, je pense que c'est important pour hee perpétuer, enfin perpétuer la mémoire. »

Pb2f : « Mais ceux qui ont pas eu la chance d'être encore là, c'est important d'en parler pour eux. Mais justement il faut écouter le témoignage de personnes qui sont encore vivantes, il faut les écouter et s'en souvenir pour en parler après. »

Pa4f : « On a vu les convois, on a vu les cheveux, on a vu les affaires, les valises, on a même vu les pots de gaz, c'est atroce ça aussi. Parce qu'on a vu et on a une preuve visuelle. »

Si rien ne permet de penser qu'ils doutaient au préalable de l'existence de la politique nazie d'extermination et d'Auschwitz, l'effet produit par cette présence est un outil contre le négationnisme même si leur propre situation n'est pas en cause. La conscience de l'existence change de nature grâce à la visite et le savoir de cette existence se produit avant même la transmission de tout contenu sur ce qu'a été Auschwitz-Birkenau. Cette incrédulité n'est pas celle des négationnistes. Il serait sans doute possible de la qualifier de bienveillante. Elle renvoie à l'impossibilité de croire à quelque chose d'aussi incroyable. Sans remettre en cause l'existence de la politique nazie d'extermination, se trouver devant ce qui semble être quelque chose d'inimaginable peut provoquer l'incrédulité. C'est dans ce sens que certains mettent un bémol à leur affirmation de ne jamais avoir douté au préalable. Il y a une impossibilité morale d'accepter que des humains aient agit de la sorte. Le contact avec ce qui est saisi comme des traces authentiques permet de lever cette incrédulité. La présence des éléments matériels apporte un supplément de certitude.

Le besoin de ce supplément de certitude sur quelque chose dont on ne doute pas n'est pas un paradoxe. Une participante affirme prendre conscience de ce dont elle ne doute pas. Il ne s'agirait pas simplement d'une différence de degré, mais de nature. Il devient un savoir assuré. Un des participant dit qu'il fait face à la réalité telle qu'elle est. Le statut de connaissance est lié à l'expérience directe, et non plus médiatisé par des livres, des films ou des enseignants. Dans cette optique, l'un d'entre eux va jusqu'à prétendre qu'il veut se forger sa propre opinion sur la réalité en faisant la visite d'Auschwitz.

Pc1f : « Rendre concret l'histoire, se dire que ça s'est vraiment passé donc du coup, parce qu'il y a encore les négationnistes qui disent que ça ne s'est pas passé. »

Pa2f : « Ben parce que en fait je me dis, on se dit “mais c'est absurde de faire des choses comme Hitler a fait", et du coup des fois on se dit “ben non", parce qu'on a vu un reportage en cours et il y avait des images ou les corps étaient brûlés, et on se demande si c'est vrai quoi, on se dit "mais pourquoi" et d'y avoir été on se dit "ben oui c'est vrai c'est vraiment atroce ce personnage-là"(…) Hum, alors que ça l'a été. Je le savais, je savais au fond de moi je savais que ça avait existé, que c'était des vraies photos ou autres, mais pour moi, ce n'était pas possible. »

Pc3f : « C'est difficile à croire, c'est choquant parce que tu ne t'imagines pas que quelqu'un qui est capable de faire une chose comme ça. Mais oui, tu vois tout, ça devient réel, c'est plus facile à comprendre, pas plus facile à accepter. En fait tu ne peux pas avoir confiance, je ne sais pas, tu te dis oui c'est vrai mais il y a toujours une partie de toi qui ne veux pas accepter ça. »

Pa4f : « Quand moi j'ai vu, je me suis rendue compte parce que j'ai pris conscience que ça avait vraiment existé. Enfin j'ai jamais douté de l'existence mais de voir ce n'est pas pareil que de l'apprendre à l'école, de voir des diaporamas, des photos, des reportages, je trouve que ce n'est pas du tout la même chose. »

Pa6m : « Le contenu, ben le fait de oui de faire face, ben de voir la réalité telle qu'elle était quoi. »

Pa1m : « Ben de se rendre compte, on n'en parle depuis le collège de ça et d'Auschwitz, on a vu les deux camps principaux, le plus connu, et j'avais envie de voir ça en vrai, de me rendre compte par moi-même, forger ma propre opinion. »

L’authenticité des éléments matériels Ce savoir ne vaut que dans la limite où les éléments authentiques discernés le sont vraiment. L’impression d’être devant la réalité n’est possible que dans la mesure où il y a une confiance absolue dans l’authenticité des éléments matériels et dans la véracité des informations données lors de la visite. Les participants reconnaissent cette authenticité spontanément comme évidente[212]. Trois arguments soutiennent cette évidence : la confiance dans les accompagnateurs, la reconnaissance immédiate de l’authenticité de ce qui est présenté, et la reconnaissance de la nature de ce qui est présenté comme étant associée à un camp nazi. Chacun de ces arguments repose en fait sur la présomption de la fiabilité d’une information donnée indépendamment des éléments matériels en eux mêmes. Chacun pourrait donner lieu à une régression infinie de justifications justifiant les précédentes. Les trois arguments avancés pour répondre à une demande d'explication de la raison de la croyance dans l’authenticité de ce qui est perçu sont eux-mêmes des affirmations qui demanderaient d’être justifiées. La convocation d’un argument moral est une réponse à cette situation car il s’agit alors d’une affirmation n'ayant pas à se justifier. Ce type d'argument est exactement symétrique à celui qui pourrait entrainer un doute. Il se base sur la proposition suivante : s’il n’est pas possible de concevoir un tel crime, alors les traces qui en restent sont vraies. Plusieurs participants avancent comme argument que

personne ne peut imaginer d'inventer pareille chose. Prendre comme argument l'impossibilité de falsifier des restes humains vus dans le bloc 4 comme le font certains peut être regardé comme allant dans le même sens.

Pc3f : « On voit que, ben c'est vrai, ce n'est pas une reconstitution, c'est un vrai wagon. On voit comment c'était quoi. »

Pa1m : « Ça se voit que ce n'était pas une brocante qui était là avant, c'est, à moins que la personne n'ait pas réussi à vendre ses produits, il y en avait beaucoup mais he, non, il s'est bien passé quelque chose, les cheveux, ben, ils ont bien appartenu à des gens, c'est même plus des objets, c'est une partie du corps qui est quasiment intacte. »

Pb4f : « Bon pour moi c'est, je pense qu'on ne peut pas mentir sur quelque chose de comme ça (…) On ne pourrait pas tricher et refaire les choses pour refaire une histoire. C'est leur histoire et c'est comme ça (…) Je me dis qu'on ne peut pas mentir là-dessus, c'est obligé d'être vrai. »

Pc1f : « On ne peut pas mettre des trucs faux à Auschwitz quand même, c'est quand même l'endroit le pire et ils ont quand même intérêt à mettre des vraies preuves quoi. Ils ne vont pas s'amuser à prendre d'autres cheveux. »

Si le premier argument avancé est indépendant du lieu en lui-même, il permet aux deux autres de fonctionner dans la mesure où il garantit une confiance dans ce qui est perçu. Les institutions organisant la visite sont considérées comme fiables par les participants : aussi bien le Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau, le Mémorial de la Shoah que le cadre scolaire. Ils font spontanément confiance à leurs enseignants qui sont d'une certaine manière les garants de tout ce qu'ils perçoivent durant la visite - d'autant plus qu'ils avaient constaté lors de la préparation du voyage la concordance entre les propos de l'ancienne déportée et l'apprentissage fait en classe.

Pb4f : « Enfin, après on n'était pas là pour voir donc on croit ce qu'on nous dit hein (…). Oui on fait confiance aux gens qui nous le racontent et puis quand on écoute les témoignages, ça s'y rapproche quand même. »

Les deux autres arguments tiennent à l'impression immédiate produite par la perception des différents éléments matériels. Ils concordent avec une certaine représentation de ce qui a l'air authentique et de ce dont a l'air un camp nazi. L'adhésion est de la sorte spontanée et évidente. Un ensemble d'éléments connotatifs ou dénotatifs permettent de reconnaître qu'il s'agit de choses authentiques. Pour plus des deux-tiers des participants ce qu'ils voient à l'air d'être vrai. Les éléments matériels sont donc identifiés comme étant d'origine par leur apparence même. Une participante de façon caractéristique répond à la question qu'elle pose elle-même sur la possibilité d'un doute sur l'authenticité de ce qu'elle voit : elle affirme l'impossibilité d'avoir inventé ce qui paraît si vrai. Un autre ajoute comme argument la quantité importante d'éléments matériels présents : qu'ils soient fictifs comme l'affirment les négationnistes

lui semble incohérent vu leur nombre. La quantité induit une adhésion spontanée à l'authenticité de ces éléments.

Pa4f : « Huuummmhe, ben en venant c'est ce que je me suis dit sur la route, et même c'est marrant parce que j'y ai pensé ce matin avant l'entretien, j'y ai pensé et je me suis dit "ben peut-être que si ça se trouve, c'est une reconstitution". Mais ça paraît tellement vrai que je pense que ce n'est pas quelque chose d'inventer. »

Pa1m : « On voyait vraiment que ça avait existé, à moins que ce soit du décor, que ça ait été refait, ou que la personne raconte n'importe quoi sur ça (…) Mais il y a une preuve, une photo je ne sais plus, quelqu'un qui s'était caché qui avait réussi à prendre des femmes nues qui descendaient, qui partaient se faire gazer, là, on voit (..) Je n'ai pas du tout leur point de vue, il y a tellement de preuves qui montrent que cela a existé tous ces endroits, que enfin je ne vois pas où est-ce qu'ils pourraient croire que c'est faux. »

Le troisième argument est solidaire du second. Le lieu où tout s'est passé est identifié symboliquement. Les participants reconnaissent qu'il s'agit d'un camp de concentration à la présence des barbelés et de l'organisation interne du camp. Les portails d'entrée de chacun des camps, parfois déjà vus au préalable en photographie ou dans des films, jouent un rôle important dans cette reconnaissance. La confiance se justifie réciproquement au niveau des éléments matériels et de ce qui est déjà connu puisque les deux se correspondent. Il s'agit d images déjà connues grâce à un livre et reconnues dans un lieu perçu, ou de savoirs théoriques par rapport à des photographies authentiques. Le savoir de l'authenticité est à ce niveau inséparable de celui de la nature ou de l'essence de ce qu'il s'est passé à Auschwitz-Birkenau.

C'est pourquoi une différence existe entre la visite d'Auschwitz et celle d'un autre lieu dont les participants auraient entendu parlé. Un seul participant est tenté de minimiser cette différence, avant d'ajouter spontanément un bémol à sa démonstration. Les autres y insistent implicitement, en précisant que la présence matérielle atteste l'existence de quelque chose de particulier. Concernant l'apport de la perception directe des éléments matériels par rapport aux savoirs préalables seuls, ils attribuent une dimension particulière à cette proximité venant de la nature même du lieu et de ce qu'il s'y est passé. Ainsi, les informations correspondant aux éléments matériels perçus, qu'elles soient préalables ou données lors de la visite semblent avoir un statut de connaissance impossible à mettre en doute. La preuve vaudrait non seulement pour l'existence, mais également pour la nature ou l'essence de ce qu'il s'est passé à Auschwitz-Birkenau. La question se pose donc de la nature de ce qui est vécu par les participants comme étant attestée, c'est à dire de ce qu'ils en savent et en ont appris.

Pc4m : « Auschwitz c'est l'endroit dont on entend parler depuis on est jeune. Auschwitz c'est

vraiment le lieu, quand on est étudiant et qu'on étudie l'histoire, pour nous c'est vraiment le lieu en fait où tout s'est passé. Pour nous au début on est vraiment limité à celui-là je pense que parce que il symbolise. »

Pc2m : « Hee ça fait toujours bizarre, comme quand on voit quelque chose dans un film et que après on le voit en vrai, ben ça donne une impression, on se dit que ah oui c'est vrai ce n'est pas de la fiction (..) Là, je la vois au loin, comme vraiment on a vu la photo, comme c'était sur plein, tous les camps avaient cette porte là. Là, ça concrétise tout. »

Pc3f : « Parce que quand tu n'es pas là tu dis oui, il y avait ça, il y avait ça, mais une fois que tu es là, tu te dis ah ben oui, ça correspond à ça et explique beaucoup plus à fond ce que ça faisait. Tu trouves beaucoup plus d'informations que tu trouves dans un bouquin bien sûr. »

Pa3m : « Oui, oui bien sûr c'est, on dit que c'est trois photos qui font preuve en fait de l'existence des chambres à gaz, (…) En fait je trouve ça fort de faire confiance à trois photos finalement parce que, on atteste des chambres à gaz, mais moi personnellement je vois des personnes en train de se déshabiller, oui, je sens plus. Mais l'étude en détail des explications du livre nous montrent en fait, c'est bien, ça là-dessus, il n'y a pas de souci. »

Pa1m : « Ben, on voit ce que c'est, c'est comme quand on va voir un autre monument, he un étranger qui vient à Paris qui va voir la tour Eiffel et qui a appris l'histoire de la tour Eiffel, je pense que ça lui fera un plus de voir la chose en vrai. On se rend bien compte quoi, même si ça n'a rien à voir la tour Eiffel avec le camp de Auschwitz, he. »

Pa2f: « J'ai regardé l'ensemble et je me dis suis dit, oui j'y suis, c'est là que tout s'est passé et cela m'a mis une petite boule au ventre et je pense que, cette boulle au ventre, elle a duré toute la visite... le travail d'imagination m'imprégnait en fait de ces lieux et de pouvoir me dire " c'est ici que les gens ont été tués " oui c'est un million et quelques personnes. »

b. Les limites de ce qui a été appris sur l’histoire d’Auschwitz

Acquérir une connaissance attestée Ce qui est vu sur le lieu acquiert le statut de savoir, soit comme une confirmation liée à des éléments concrets soit comme une correction de ce les participants pensaient au préalable. Plus des deux tiers d'entre eux opposent la nature de ce savoir sur Auschwitz à celle qu’ils avaient au préalable. Ils le font de la même manière que leur opposition de la nature de leur certitude préalable de l’existence avec le savoir assuré qu’ils tirent de la visite. Il ne s’agit pas simplement d’apprendre l’existence mais également de se rendre compte de manière plus concrète de ce qu’a été Auschwitz en particulier et la politique nazie d’extermination en général. Ils insistent sur la différence entre ce qu’ils perçoivent et apprennent lors de la visite avec ce qu’ils s’étaient imaginés et avaient appris au préalable. Quand ils parlent d’imagination dans ce contexte, ils désignent l’imagination imaginaire, c’est-à-dire les constructions mentales faites au préalable. Ils opposent ainsi ce qu’ils imaginent et ce qu’ils voient, en associant le caractère concret de la preuve à ce qu’ils constatent de leurs propres yeux. Lorsque ce qui a été imaginé de manière abstraite et théorique et ce

qui est tiré des éléments matériels ne correspondent pas, ce second contenu a une plus grande valeur en raison du contact direct avec les éléments matériels. Ils confrontent ce qui n'était pas forcément bien imaginé à ce qui est vu concrètement.

Si le plus souvent leur explication se limite à affirmer que ce n'est pas pareil, parfois ils essaient de dépasser ce qui est plus une constatation qu'une explication. Le caractère peu fiable de ce qu'on imagine est avancé par un participant. Un autre donne une démonstration justifiant cette transformation du savoir dans la mesure où les d'hypothèses ne sont plus posées à partir de connaissances théoriques. L'une des participante dit en ce sens que c'était irréel avant la visite d'où son impossibilité de s'imaginer véritablement. Ce passage de l'irréel au réel est marqué par la perception physique. Ce point suggéré dans plusieurs récits est développé par une participante qui insiste sur les couleurs et les sensations physiques lors de l'arrivée sur le site. Il ne s'agit plus seulement d'une expérience mentale. Quand bien même se rendre compte et imaginer sont bien des activités mentales, elles se font à partir de la texture même de la matière. Dans ce cas de cette jeune fille, ce sont les couleurs qui éveillent le plus sa sensibilité.

Cette dimension est sous entendue même lorsque les participants n'ont pas besoin d'abandonner ce qu'ils imaginaient ou savaient préalablement. Par contre, ceux qui l'évoquent le font généralement pour raconter comment ils se démarquent de ce qu'ils imaginaient. Ils opposent ce qu'ils avaient imaginé avec ce qu'ils imaginent pendant la visite. L'imagination imaginaire et les informations théoriques à partir desquelles elle s'était construite n'étaient pas associées à des éléments matériels estimés pouvoir fournir le savoir de l'existence de leurs objets. Les participants prennent conscience de cette différence au niveau du contenu de ce qu'ont été Auschwitz et la politique nazie d'extermination. Avant même de tirer une information de ce qu'ils voient, ils se séparent de ce qu'ils imaginaient préalablement. Cette opération rejoint celle qu'ils avaient fait pour leur première réaction en arrivant, indissociable du savoir acquis qu'Auschwitz et la politique nazie d'extermination ont existé.

Pc4m : « Je pense que c'est vraiment une manière pour nous de vraiment se rendre compte à quoi ça ressemble et justement de, par rapport à tout ce qu'on sait, d'avoir l'image de tout ce qu'on a appris. »

Pc2m : « Je n'en doutais pas mais bon c'est vraiment pour voir parce que comme on a que des images d' Auschwitz, c'était pour voir concrètement à quoi ça ressemblait. Sur des photos on ne voit pas vraiment, que là on voit bien (…) Ben notre esprit n'imagine pas forcément bien ce

qu'il y a autour dans une photo, voilà quoi, notre esprit n'interprète pas forcément de la bonne manière des photos ou des documents. »

Pb2f : « C'est moins fort les photos. J'arrive quand même à m'imaginer mais ce n'est pas pareil. Quand on a la photo c'est la preuve en fait. Donc ce n'est pas du tout pareil que quand j'imagine. Parce que quand j'imagine, je suppose que ce n'est pas forcément pareil. Tandis que quand je vois les photos c'est pas mon imagination qui est un petit peu comme ça ou comme ça, c'est les gens, ils étaient comme ça, c'était comme ça là-bas. »

Pa5m : « Ben hee, une fois que tu es allé à Auschwitz hee, tu t'en rends vraiment compte de ce qui s'est passé, de ce qu'ont vécu les déportés, alors que lorsque tu vas, ben apprendre dans l'histoire, tu te fais une image, tu te fais une idée et tu heee apprends mais sans vraiment savoir hee comment est le lieu. Ben tu apprends en cours d'histoire, tu fais ton devoir, et après la vie continue et tu ne réfléchis pas hee concrètement à ce qui c'est hee, à commencer par le lieu, comment s'est passée la déportation ou comment c'est dans ce lieu. »

Pc3f : « Ben je ne pouvais pas m'imaginer là, puisque ça je l'ai ressenti quand il était irréel, ben une fois que tu es là, ben non c'est pas vrai je suis pas là, parce que je viens de l'Équateur et c'est très très loin et j'ai la chance d'arriver dans une grande ville et dans cette classe, donc ça se voyait comme un rêve, je n'avais pas trop réfléchi avant de partir. »

Pc3f : « Peut-être oui, parce que c'était comme ça que j'attendais que ce soit parce que quand je suis arrivée il y avait les couleurs. C'est peut-être pour ça aussi que ça m'a pris plus de temps pour rentrer dedans … ben je pense quand il fait froid, que tu arrives à sentir quand ça vient plus physiquement, tu te mets dans la place de quelqu'un plus facilement, parce que ça devient physique. C'est plus difficile de faire mentalement que physiquement peut-être (…) Peut-être un peu les couleurs sont importantes, c'est très important, ça change toute la perspective. J'ai une relation de sentiments avec les couleurs. J'exprime beaucoup les couleurs. »

Pb4f : « Ben hee, avant que j'y aille hee j'imaginais ce qui avait pu y avoir sans le voir donc hee je pouvais pas comprendre, alors que quand j'étais sur place, j’ai imaginé et je me suis mise à la place, j'ai essayé de me mettre à la place des gens. »

Un savoir historique limité Ce savoir concret est composé d’informations historiques sur Auschwitz ou la politique nazie d’extermination, à la fois contextualisées et permettant de comprendre l’organisation générale du camp visité. Souvent, spontanément ou dans une réponse succincte à une question sur le sujet, les participants affirment comprendre et retenir ces informations sur le fonctionnement et l’organisation générale du camp. Cependant, face à une demande d'explicitation et de précision, ils reconnaissent vite eux-mêmes n’en avoir qu’une idée vague. Ils passent de la certitude affirmée de voir clairement le rapport entre extermination et concentration à la reconnaissance en fait de ne pas véritablement le comprendre. Cette absence apparaît à la fois comme caractérisant leurs savoirs préalables et ce qu’ils retirent de la visite. Si beaucoup affirment avoir déjà un savoir préalable de l’histoire et de l’organisation du camp, ce savoir se révèle vague lorsqu’ils tentent de le mobiliser, que ce soit pendant la visite ou pendant l'entretien. Plus d’un tiers des participants reconnaissent le camp grâce à un ensemble d’éléments symboliques, et non en y discernant des éléments associés à un savoir sur ce qu’ont été Auschwitz-Birkenau ou la politique nazie d’extermination.

C’est le cas notamment des barbelés ou des portails d’entrée des camps. Ils bien sont identifiés par ceux qui les remarquent comme les éléments caractéristiques d’une prison et d’un camp, mais ces parties sont plus associées à des notions générales et vagues qu’à un savoir à proprement parler.

Pc4m : « Du coup j'ai pas compris la chambre à gaz, mais je sais de ce que je dis, il y a des choses qui ne sont pas forcément vraies. Oui mais je pense qu'on nous a tout expliqué et après je suis passé à côté de certaines choses. »

Pa2f : « Parce que c'était, ça montre que c'est un camp de concentration, (…) Quand même c'est représentatif en fait de l'ordre qui était en place à ce moment-là, la surveillance complète de ces personnes-là, et là c'était pareil, c'était encore pour reprendre, pour tous les fils barbelés partout. (…) Pour moi il y a une barrière, des barbelés, c'est un élément important du camp, cela montre vraiment que c'est un camp d'extermination pas particulièrement, mais un camp en général, un sentiment d'insécurité je pense quand on voit ces éléments là. »

Aucun des participant ne parvient à expliquer ni le contexte historique ni le fonctionnement du camp si la question directe leur est posée. Cette organisation n’est pas précisée par les participants évoquant simplement et rapidement l’apport de la visite par rapport au cours Ils sous entendant ainsi que ce dernier leur avait apporté des connaissance sur ce point. Elle n'est pas plus présente chez ceux affirmant explicitement avoir des connaissances préalables solides. Ils ne savent que vaguement ce dont ils font l’expérience concrète, sans être capable de le définir véritablement. Ils restent à un niveau imprécis de généralités en évoquant la déportation et l’extermination des juifs, tout en déplorant ne pas comprendre ni le comment ni le pourquoi. Ce qui est perçu pendant la visite ne permet pas de comprendre le pourquoi et transmet même l’idée de l’impossibilité de cette compréhension malgré les informations historiques contextuelles apportées par les accompagnateurs.

Les informations proprement historiques sur le camp ne sont donc retenues ni au niveau de son histoire ni à celui de son organisation. Elles manquent pour la compréhension du déroulement de la concentration et de l’extermination. Si même après leur visite ils n’ont pas ce savoir historique, il est possible de douter qu’ils l’aient véritablement eu avant. Tous sont d’ailleurs d’accord sur le fait que ces éléments d’information ne leur sont pas apportés par les organisateurs du voyage Pourtant les enseignants les accompagnant certifient qu'ils les ont reçues deux reprises : lors d’une journée de préparation au Mémorial de la Shoah et dans le bus entre l’aéroport de Cracovie et le Musée-Mémorial.

Pc4m : « En cours he on étudie plus de l'organisation, et comme je l'ai dit moi plutôt ce qui m'intéresse c'est plus le ressenti. Ce n'est pas ça qu'on apprend en cours en fait, c'est plus

l'organisation. En fait en partant on savait plus de choses sur l'organisation que sur le ressenti (…) On voit beaucoup plus l'organisation en fait. Et du coup le fait de savoir plus de choses là-dessus fait que ce qui m'intriguait c'était justement l'autre partie où l'on n'en savait un peu moins. L'organisation on en savait déjà beaucoup, ça, on pouvait déjà un petit peu savoir comment ça se déroulait. »

Pc3f : « Parce que j'essayais de comprendre pourquoi, jusqu'à quel point on pouvait arriver. Quand les choses comme ça arrive tu te dis que ce n'est pas possible, comment quelqu'un a pu faire ça. Ben en fait, toujours ça ne se limite pas. »

Au niveau de l'histoire du camp, ils reconnaissent tous ne pas avoir d'idées claires sur les processus politiques, administratifs et techniques qui ont présidé à sa construction. Les seules évocations assez vagues concernent la centralité d'Auschwitz dans le dispositif nazi et l'intention exterminatrice de Hitler. Sur le premier point, la centralité géographique d'Auschwitz-Birkenau en Europe, montrée sur une carte et commentée par un guide dans une salle du rez de chaussée du bloc 4, n'a frappé que deux participants. Cette conscience correspond cependant à l'idée plus largement répandue de l'exemplarité de ce qu'il s'est passé à Auschwitz. Ils perçoivent le camp non seulement comme un symbole de la politique nazie d'extermination et de la criminalité nazie, mais aussi comme un lieu qui en est représentatif. Une participante affirme explicitement sa certitude que ce qui a eu lieu à Auschwitz s'est passé dans tous les camps, y compris les camps de concentration. Sur le second point, lorsque la question leur est posée, ils renvoient systématiquement et uniquement à l'antisémitisme nazi. La plupart d'entre eux ont d'ailleurs une vision intentionnaliste du système nazi menant à la politique nazie d'extermination : son unique raison évoquée est la volonté de Hitler.

Cette incompréhension va généralement de pair avec leur méconnaissance de la diversité des statuts des déportés. Elle n'est retenue que par six d'entre eux seulement. En particulier l'information sur la présence à Auschwitz de non-juifs est soit non entendue soit oubliée, et même les deux qui s'en souviennent ne savent pas la fonction véritable de la prison d'Auschwitz. Ces manques de clarté dans l'esprit des participants s'expliqueraient par les amalgames faits lors de leur passage à la prison dans le bloc 11. Celle ci est le moment de la visite le plus directement lié aux prisonniers polonais et elle est généralement soit associée à l'extermination, soit comprise comme lieu disciplinaire pour les déportés. Ce problème se pose également aux blocs 6 et 7 où tous, même ceux qui se souviennent de la présence de non-juifs dans le camp, identifient les portraits de déportés comme étant uniquement ceux de juifs.

Pa4f : « Ha je ne connais pas du tout Dachau mais il paraît que c'est pas mal non plus. Enfin c'est ma grand-mère en fait qui a été visiter et elle m'a aussi dit que c'était atroce et que après elle n'avait pas dormi pendant une semaine (…) Ben je pense oui. Je pense que les choses qu'ils ont faites à Auschwitz ils les ont faits dans tous les autres camps. »

Pb5f : « C'est vrai que le fonctionnement, je trouve que ça n'a pas de rapport avec le pourquoi, parce que ce que je n'arrive pas à comprendre, quand je te dis " comprendre pourquoi ", c'est plus pourquoi c'est juste parce que un seul homme n'a pas aimé les juifs, tout le monde s'est mis à les haïr et à vouloir, tout le monde a voulu finir par les voir morts quoi. »

Sur le plan des connaissances sur l'organisation et le fonctionnement des camps, les participants ne parviennent que rarement à leur donner sens dans une organisation ou un fonctionnement général du camp permettant de comprendre le déroulement de l'extermination et de la concentration. Ils ne sont pas plus capables de reconstituer une image ou une conscience générale du fonctionnement du camp. Ils n'auraient donc ni compris ni retenu comment avaient lieu la concentration ou l'extermination. Ils montrent une grande confusion à propos du fonctionnement du camp et de l'articulation de ses différents espaces. Une participante avoue même ne pas comprendre pourquoi on parle de l'existence de deux camps dont l'un serait pour l'extermination et l'autre pour la concentration. À l'exception de deux, ils sont largement incapables de préciser les espaces dédiés à l'extermination et à la concentration.

Pa5m : « Hummm, je crois qu'à Auschwitz 1 ben c'est un camp autant de concentration que d'extermination et heeee, je ne sais plus. Auschwitz 1, c'est pas des camps de, des camps où ils dormaient (…) Birkenau c'est hee, c'est aussi un camp de travail parce qu'ils construisaient de nouveaux baraquements dans la continuité et Auschwitz 1 c'est hee, c'était moins, c'était un camp d'extermination avec les fours crématoires et les fours à gaz et c'était plus camp où ils étaient confinés les juifs, parce qu'il y avait un obstacle je crois et donc he je pense que c'était le camp hee où les juifs allaient dormir après avoir travaillé. C'est là que c'était l'allée de la mort et que les gens arrivaient par le train et après ils étaient he, c'est un peu confus dans ma tête, c'est-à-dire que je mélange les deux, je mélange l'arrivée avec le, bah en fait à l'arrivée je ne sais pas trop, ils étaient, ils attendaient, dès qu'ils descendaient ils attendaient et après ils étaient choisis, enfin ceux qui travaillaient et ceux qui allaient se faire gazer directement. Moi je sais qu'il y a eu un truc avec les vêtements etc. hee, je ne sais plus, ils leur enlevaient les vêtements. Parce que Ginette, je me souviens ce que Ginette a dit mais, en fait je n'ai pas trop compris à quel moment les juifs ils étaient dans l'usine où ils se faisaient doucher et tout, je n'ai pas compris à quel moment ça se passait, si c'était avant de se faire gazer ou si c'était à l'arrivée, c'est vrai il y a des moments où j'ai pas trop compris en fait. »

Pc1f : « Non, ça je n'ai jamais réussi, peut-être pas comprendre mais enfin, je ne comprenais pas pourquoi à Birkenau, enfin je ne sais pas déjà pourquoi il y avait deux camps différents. Pour moi je trouvais ça, enfin je ne comprenais pas pourquoi il y avait un camp d'extermination où ils travaillaient aussi, enfin, tout le monde n'est pas directement envoyé au crématoire donc forcément ils faisaient quelque chose, disons pas en attendant mais enfin, il y avait quelque chose à côté. On s'est posé la question d'ailleurs. »

Leur inaptitude sur ce point concerne aussi bien le rapport entre les deux camps que l'organisation interne de chacun. C'est l'articulation des différents espaces traversés

qui pose problème. Lorsqu’ils recomposent la logique organisationnelle du camp, ils juxtaposent ces éléments perçus et les informations qui leur sont attachées sans reconstituer leur lien logique ou historique global. Ils agencent ce qu’ils ont saisi avec la vue d’ensemble déterminée par une information qui reste nécessairement abstraite étant donné qu'ils ne perçoivent pas tout le camp dans un seul regard.

Les participants ont en effet généralement retenus la fonction de l’essentiel des différents espaces. En particulier ils apprennent comment fonctionnaient les chambres à gaz, le fait que certains déportés n’étaient pas exterminés tout de suite et la pratique dans le camp de tortures et d’autres modes d’exécution que le gaz. Certains retiennent aussi des détails historiques. Plus de la moitié des participants se souviennent de la construction de la rampe de Birkenau. Ce sont généralement, mais pas systématiquement, ceux ayant retenu le déroulement du processus de sélection et les modalités d’arrivée. L'un d'eux se souvient également avoir appris que le camp a été construit en détruisant des maisons de polonais, un autre se rappelle des dernières paroles du commandant du camp pendu à Auschwitz après la guerre.

Ce n’est que dans de rares cas que des lieux particuliers sont parfois reconnus dans leur fonction sans que les participants ne réussissent à la préciser, et que d’autres sont assimilés à des fonctions n'étant pas les leurs. Dans le premier cas, quatre participants uniquement ont un souvenir clair du déroulement de la sélection et de l’arrivé au camp. La plupart prétendent savoir de quoi il s’agit avant d'être confrontés à une question précise. Dans le second cas, trois d'entre eux assimilent les cheminées restantes des baraquements en brique de Birkenau à des cheminées de chambres à gaz et quatre pensent que les installations techniques du Sauna étaient des fours crématoires. La majorité de ceux avouant avoir initialement fait des erreurs certifient les avoir corrigées sur le moment en ayant écouté le guide, mais quelques uns se remémorent cette erreur comme étant la réalité de ces lieux. Ainsi une participante ayant assimilé au départ le sauna aux fours crématoires, termine son propos en disant d'un air ému que les victimes étaient passées sur ce carrelage bien qu’elle se rappelle avoir eu la bonne explication. Elle n'a pas intériorisé le contenu de cette explication.

Pa2f : « Heuuu, en fait c'était plus avec un travail d'imagination, enfin pas d'imagination parce que je me référais à ce que je connaissais, selon ce que j'en avais entendu parlé, et je savais que dans le camp d'extermination, en fait il y avait les gens, enfin ils avaient, enfin ce n'est pas une durée de vie, mais leur vie elle était, enfin dans le camp ça s'arrêtait à un ou deux mois et c'était vraiment des exceptions si ça durait plus, et je me disais, en fait c'était un flot constant de

personnes humaines et on les envoyait, une grande partie, parce que ça on a vachement appuyé là-dessus pendant la visite, enfin les guides ont appuyé là-dessus, les trois quart des personnes à l'arrivée étaient directement envoyées en chambre à gaz. Et je sais que il y a une période, c'est en 42 je crois, ou juillet 42, je ne suis pas sûre, il y a eu une période de convois énormes en fait, et il y a eu un nombre de tués énormes à cette période là, et j'essaie de me dire en fait, comment en fait les gens faisaient au moment de leur journée, quand est-ce qu'on les appelait, qu'est-ce qu'ils devaient faire, comment ils se repéraient, s'ils pouvaient avoir des repères, les endroits par exemple où ils devaient se coucher, comment ils se repéraient pour être là à l'appel, si jamais ils étaient en retard qu'est ce qu'on leur faisait. »

Pa6m : « Sur Auschwitz 1, c'était pas des baraques, les maisons étaient déjà là avant, c'était dans une ville. »

Pa3m : « On nous a raconté l'anecdote que le commandant de camp avait été pendu ici, et on s'est arrêté dessus, oui, on s'est arrêté devant, oui, et on nous avait dit que le commandant du crématorium avait été, s'était fait pendre, et avait dit juste avant qu'il avait bien fait son travail. »

Pa2f : « Et au départ, quand on est arrivé le matin, en fait, quand on est arrivé justement dans cette grande, cet espace qui ressemblait en fait un peu à une maison, en fait et on s'est dit, quand on a vu les sortes de four, on s'est dit : "ah mais c'est ici en fait les fours etc. ", et ils nous ont dit, non non, c'est pas ici, ici c'était pour laver les vêtements en fait. Et on s'est dit "ah c'est étonnant, je ne savais pas que ça existait ", on savait pas en fait que ça existait et aussi cette grande salle. On voyait vraiment le vrai carrelage, là où les gens étaient passés. »

Peu d’intérêt pour les informations Si plus des deux-tiers des participants déclarent être allés à Auschwitz pour apprendre quelque chose sur le fonctionnement du camp et trois pour essayer de comprendre pourquoi il s'y est passé de telles choses, ils confessent donc tous que ces attentes sont déçues. Aucun ne parle spontanément de ce qu’il a appris sur l’histoire du camp ou sur son fonctionnement. Ils ne le font, et souvent avec hésitation, qu'en répondant à des questions précises et directes. Lorsqu’ils retiennent ce type d’information, ce serait, pour reprendre le terme d’une participante, « des petits trucs comme ça ». Même si elle affirme juste après qu’elle s’en rappellera toujours, et qu'elle est très marquée, elle a du mal à répondre à des questions précises. Finalement, pour aucun participant l'apprentissage d’informations historiques contextualisant la politique nazie d’extermination est la dimension la plus importante. D’une manière générale, cet intérêt a été seulement préalable et non présent pendant la visite. Il n’entre pas en jeu dans l’expérience de visite du site d’Auschwitz-Birkenau, quand bien même il fait partie des motivations des participants. Juste deux parmi eux peuvent décrire correctement l'organisation du camp à partir d'un plan. Une seule avoue ne pas s'en rappeler parce que cet aspect ne l’intéressait pas pendant la visite même si elle avait participé au voyage initialement dans cette optique.

Ce manque d'intérêt apparaît bien non seulement dans leur désintérêt pour les moments de l'exposition où sont écrites ces informations, mais également dans leur non inclination à poser des questions. Deux participants seulement montrent leur intérêt et ce qu'ils ont quelque peu retenu de leur lecture au moment où ils revoient ce lieu pendant l'entretien. Alors qu'ils ne l'avaient pas évoqué dans leur réponse à la question générale concernant l'apprentissage tiré de la visite, ils expliquent cet intérêt par leur implication plus forte pour ce qui touche l'histoire de la France dans l'exposition française du bloc 20. A contrario ils ne cachent pas leur désintérêt pour des panneaux de contextualisation historique dans le bloc 4 de l'exposition permanente. Au sujet des questions pouvant être posées aux guides et accompagnateurs, quelques uns conviennent ne pas poser de questions quand ils ne comprennent pas quelque chose. Seules deux participantes disent explicitement demander des explications si elles en éprouvent le besoin. Ces informations ne seraient donc pas en général perçues comme assez essentielles pour dépasser la gêne de poser une question. De toute manière il semble qu'un court instant suffise pour oublier l'idée même de la poser.

Pb5f : « Je n'ai jamais compris pourquoi il y avait eu ça he et pourquoi ils ont vécu ça en fait. Donc ça m'a toujours intéressé d'essayer de comprendre et j'ai toujours pas compris. Ben ça m'a permis de voir vraiment où est-ce qu'ils ont été. Après ça ne m'a pas vraiment aidé à comprendre pourquoi mais ça m'a aidé à comprendre les conditions qu'ils ont eues. Parce que quand on en parle en cours, ce n'est pas pareil. »

Pa2f : « J'ai appris des petits trucs comme ça, et aussi bien sûr par rapport à l'organisation du camp, on ne savait pas vraiment en fait. Cela m'a un petit peu marquée, la preuve c'est que je m'en rappelle encore et ça m'a un peu marquée, mais pas comme les éléments comme le crématoire ou l'immensité du camp ou plein de choses comme ça. Ça m'a marquée, mais différemment, je sais que maintenant je vais m'en rappeler. En fait les choses que je ne savais pas, pendant la visite, ça m'a marquée et je sais que je vais m'en rappeler. »

Pb5f : « Je ne me rappelle plus trop. Je sais que ben moi ce qui m'intéresse le plus c'était vraiment les conditions de vie donc j'ai plus retenu ça. Après je ne me rappelle plus trop (…) C'est vrai que le fonctionnement et l'histoire, je trouve que ça n'a pas de rapport avec le pourquoi, parce que ce que je n'arrive pas à comprendre. »

Pa6m : « Moi j'ai trouvé ça intéressant parce que, voilà, ça nous concerne un peu petit peu plus forcément que le reste, mais, c'est là, où j'ai pu apprendre pas mal de choses d'un point de vue historique sur le nombre des déportés, les sélections à l'arrivée et oui, la situation des juifs en France, l'évolution du régime de Vichy, le fait qu'on est, enfin les rafles du Vél d'Hiv, tout ça, la politique de collaboration, la responsabilité de la France dans la déportation je pense. »

Pc2m : « Nous on a vu pas mal le convoi numéro 42 parce que c'est des familles de Grandville qui étaient déportées. (…) Ben c'est impressionnant le nombre de convois qu'il a eu, rien que français. »

Pc3f : « C'est moi qui lui posai des questions. Déjà ben les choses que je ne comprenais pas trop et qu'il avait dit et par exemple sur les conditions, des questions générales, des choses que je n'avais pas trop comprises, ce n'était pas clair pour moi. »

Pa2f : « C'est ici où j'étais avec une amie, on a été voir le guide qui était un peu devant parce

que l'on marchait. On est allé voir la Guide et on lui a demandé justement, c'était quoi ces éléments sur le côté. »

Pb3f : « Ça m'a intriguée, je ne sais pas ce que c'est, c'était une pièce qui descendait vers quelque chose, je trouvais ça vraiment étrange (…) Non, je n'ai pas posé de questions parce qu'il parlait et je ne voulais pas l'interrompre. (…) Et puis des fois on avait une question et puis on a oublié. »

c. Une expérience non apprenante des informations et des éléments matériels

Regarder plus qu'écouter Si les informations sur l'histoire de la politique nazie d'extermination et d'Auschwitz ne sont pas au centre de la visite, tous les participants affirment avoir beaucoup retiré et appris de leur voyage. Ce constat incite à se demander quelle est la nature de ces apports et quelles modalités en sont à l'origine. L'apport d'une expérience de visite ne se mesurerait donc pas à la somme d'informations historiques sur le camp ou son contexte.

Les raisons de leur désintérêt pour les informations générales historiques ou de contextualisation sont toujours plus ou moins expliquées par les participants. Ils donnent parfois des raisons conjoncturelles – présence des journalistes les distrayant, fait d'être accaparé par un ami ayant une réaction émotionnelle très intense ou rapidité de la visite ne laissant pas le temps d'assimiler toutes les informations. En réalité pour tous –sauf un, leur défaut d'écoute est dû avant tout au fait de regarder ce qui se présente à eux. La concentration sur les paroles des guides est difficile parce que leur attention est accaparée par ce qu'ils voient. Plusieurs d'entre eux vont jusqu'à assurer que les informations et explications données ne sont pas indispensables lorsqu'il y a quelque chose à voir. Réciproquement, certains n'écoutent que si ce qu'ils voient ne les intéresse pas, mais justement ils ne s'en souviennent pas vu leur désintérêt à ces moments là. Leur récit reflète les liens paradoxaux entre l'intérêt et le fait de regarder ou d'écouter. Cette tendance à regarder plutôt qu'à écouter se conjugue avec la contrainte temporelle et la rapidité de la visite. En effet, presque tous les participants se retrouvent, à un moment où à un autre, séparés du groupe continuant à avancer pendant qu'ils regardent quelque chose. Leur réaction montre alors bien qu'il est plus important pour eux de regarder que d'écouter. En effet ils ne se dépêchent pas toujours pour rattraper le groupe afin d'entendre toutes les explications. Les détails perçus visuellement sont vraiment les plus importants.

Au delà de situations particulières où ils affirment ne pas écouter les guides pour mieux regarder, les participants écoutent ce qui se rapporte directement à leur perception. S'il y a effectivement des moments où ils sont à la traine ou n'écoutent pas, dans l'ensemble ils écoutent tout en regardant. Il sont attentifs et retiennent ce qu'ils associent aux éléments matériels perçus. Ils sont plus attentifs quand ce qu'ils perçoivent les intéresse d'une façon ou d'une autre, que face à un discours informatif non directement rattaché à une perception. Un tel discours serait presque équivalent à celui donné en cours par les enseignants.

Un décalage apparaît entre leur affirmation de ne pas souvent écouter les accompagnateurs et la manière dont ils racontent leur visite et ce qu'ils en tirent. En réalité la majorité des participants écoutent lorsque le propos se rapporte à quelque chose qui les intéresse visuellement. Seuls trois explicitent ce fait mais il ressort de l'ensemble des récits de la visite. Leur attention provient de leur appréciation que quelque chose est à voir, les mettant ainsi dans une disposition à écouter. L'étendue du camp ou les bâtiments dont ils visitent les pièces sont des éléments qu'ils comprennent visuellement et alors ils s'intéressent aux informations les concernant. De même, tout en retenant très vaguement les informations générales, ils apprennent quelque chose des conditions de vie associées avec des éléments matériels directement visibles et compréhensibles visuellement[213]. Deux autres explications avancées pour justifier le fait de s'être plutôt intéressé aux conditions de vie et au ressenti des déportés sont d'un côté le sentiment d'en savoir déjà plus sur l'organisation et l'histoire du camp et d'un autre le fait d'avoir été accompagné par une ancienne déportée lors de la visite. Tous les participants évoquent des détails et des anecdotes à ce sujet lorsqu'ils racontent leur visite. Un participant parle ainsi en même temps des lieux lui faisant ressentir la violence et ce que les survivants en disent.

Pc2m : « Ça peut m'ouvrir aussi les yeux sur des choses auxquelles je n'avais pas pensé. »

Pa2f : « J'ai vraiment regardé en fait ce qui me plaisait, enfin pas ce qui me plaisait, mais ce que je voulais voir au lieu d'écouter vraiment le guide en lui-même (…) et donc je regardais un peu partout, je m'intéressais, je regardais le bois comment il était fait, enfin des petits éléments bêtes mais pour moi qui me semblent importants. »

Pb2f : « Ben en fait, comme ça, j'ai pas forcément, j'ai pas beaucoup retenu en fait de ce qu'elle a dit et je pense que rien que de voir, ça m'aurait suffi. »

Natacha : « Par exemple quand il y avait des photos et tout ça j'écoutais carrément pas ce qu'elle disait, donc du coup j'étais plus en train de regarder et d'imaginer on va dire que quand c'était des choses qui nous intéressaient un peu moins, ben j'écoutais l'histoire. Par exemple

[213] Supra A. 2. b

quand on est passé, je ne sais pas c'est un espèce de sous-sol là, qu'on est passé, qu'il n'y avait, je ne sais pas comment ça s'appelle, un peu comme des petits trucs de prison là, des petites chambres, là, j'écoutais plus parce que ça n'intéressait un peu moins. J'écoutais ce qu'elle disait pour voir le rapport que quand c'était les photos, je n'écoutais pas trop parce que j'étais plus en train de regarder les trucs plutôt que d'écouter. »

Pa1m : « Oui je suivais la guide, comme elle était en avance, elle allait plus vite que la rescapée, et voilà, des fois on était bien écarté et la guide ne parlait pas forcément en marchant, voilà, le groupe était parsemé on va dire sur la distance, je n'en sais rien, mais sur une bonne distance, c'était un peu parsemé, il y en avait un peu devant, un peu derrière et he, j'étais en gros, au bout d'un moment au milieu vers l'avant, quoi et puis je me retrouvais seul, ou quasiment seul, enfin je ne parlais à personne, j'avançais tout seul et je voyais, j'en profitais de regarder etc., et de ne pas, enfin de faire bien attention à chaque détail quoi. »

Pa2f : « Alors quand la guide nous parlait d'un élément qui était important ben tout de suite je pense que j'aurais attaché à ce lieu et que ça m'a marquée peut-être plus, mais maintenant c'est sûr que j'ai du mal à me rappeler en fait ce que la guide nous a dit. Après je sais que c'est un peu en rapport avec le cours, c'était comme si c'était un cours d'histoire mais vraiment en plus précis donc. »

Pb5f : « Pas que ça ne m'intéressait pas le matin, mais ça me touchait moins parce que, voilà je ne voyais pas les choses. »

Pc4m : « L'organisation on en savait déjà beaucoup, ça on pouvait déjà un petit peu savoir comment ça se déroulait, mais du coup sur l'état d'esprit des gens, et même aujourd'hui en fait, on ne savait pas ce qu'ils ressentaient. En fait ce qui m'intrigue ce sont les choses qu'on ne peut pas savoir, c'est tout ce que les gens peuvent penser. On a pu apprendre grâce à Ginette mais Ginette c'est un cas parmi plein d'autres. »

Pc4m : « Tout au long de la visite, on en voit plus en fait on en voit plus à chaque fois, d'abord sur Birkenau, sur les baraques, sur les chambres à gaz, les vestiaires, tout ça, les crématoires. Sur Auschwitz 1, les prisons, l'hôpital aussi. Donc je pense qu'on en apprend plus sur les conditions de vie tout au long de la visite, alors que le matin on passe, enfin on insiste plutôt sur les chambres à gaz et le crématoire, le matin (…) On en a quand même parlé parce qu'on a vu après les pièces, la pièce où étaient rassemblés ceux qui étaient sélectionnés pour le travail, donc on nous en a quand même parler, aussi comment ça se passait à l'arrivée des convois, à l'arrivée des trains, que tous les détenus étaient emmenés dans leur baraque, comment, enfin, l'ambiance aussi du camp, enfin, ça c'est les survivants qui nous l'ont racontés, que les SS c'était des cris permanents, quoi, les soldats pour quoi que ce soit, c'était des hurlements, des ordres enfin c'était tout de suite très agressif, très, voilà. Ils se servaient de leurs armes pour se faire craindre, pour se faire respecter, que l'on prenait une balle dans la tête pour pas grand-chose. Quand on se remet, se remet à la place de ces juifs, on a du mal même à se mettre à leur place, imaginer ce que c'était. »

D'une manière générale, la raison d'être des informations données pendant la visite est leur utilisation par rapport à ce qui est perçu. Un participant l'explicite en exprimant son regret de ne pas avoir plus de temps à chaque fois afin d'écouter dans un premier temps puis dans un second de regarder et d'imaginer. En faisant cette distinction, il suggère bien la différence entre les deux expériences car il les sépare temporellement tout en les faisant dépendre l'une de l'autre. Si ces deux expériences se chevauchent et s'entrecroisent pendant la visite pour donner cette impression

paradoxale, c’est bien dans la perspective de l’observation que les informations données prennent leur importance et non en elles-mêmes.

Les lieux dont certains ne comprennent ou ne retiennent pas la fonction et le fonctionnement sont d’ailleurs ceux à propos desquels les informations historiques données ne sont pas écoutées. Elles ne sont pas retenues par la plupart des participants dans la mesure où il n’y a que des ruines à en voir. Pourtant quelques uns assurant avoir retenu pas mal de connaissances pendant leur visite les associent généralement à ces lieux. En fait ces différents participants ne parlent pas des mêmes sites. Les plus nombreux, en évoquant le déroulement de l’extermination, font un lien avec les ruines des crématoires de Birkenau et le crématoire d’Auschwitz où ils saisissent les lieux. Les rares certifiant avoir appris des éléments sur processus d’extermination à Birkenau sont ceux qui réussissent à identifier des éléments fonctionnels dans les ruines des crématoires.

Tous les participants ne se sont en effet pas intéressés aux mêmes informations attachées aux mêmes éléments matériels. Dans ce cadre commun, chacun s’est intéressé spécifiquement à des moments particuliers de la visite en fonction de ce qu'il reconnaît comme étant visuellement marquant. Ces distinctions dépendent des dispositions personnelles et des intérêts propres de chacun. Un des participants remarque d’ailleurs que même si chaque personne ne se souvient que d'une petite partie en fonction de ses penchants propres, en définitive l'information globale ne sera pas globalement oubliée au niveau collectif.

Pc4m : « Je pense que ça aurait été plutôt par exemple des sessions où ils expliquent et puis ils nous laissent un peu observer, du coup on peut réfléchir par rapport à ce qu'ils nous ont dit et après redire d'autres détails en fait. Mais après, ça prendrait beaucoup trop de temps je pense, et ça ne serait pas du tout pratique. »

Pc1f : « Il nous expliquait que d'abord ils passaient par les vestiaires, ensuite on leur disait qu'ils allaient prendre la douche et au final après ils étaient brûlés. Oui je crois que c'était ça. »

Pc2m : « On voit quand même une bonne partie des chambres à gaz et puis il y en a une partie en ruine et on nous explique comment c'était, et ça fait quand même, enfin on voit vraiment comment c'était organisé. »

Pa5m : « Ben ça, c'est le lieu d'extermination où ils se faisait gazer. là ça hee, là, ça faisait vraiment zone de guerre, c'est chaotique, tout est détruit et hee par contre c'est le moment de la visite où j'ai ressenti le plus d'émotions. »

Pa6m : « Je me suis hee, quand je me suis retrouvé devant les crématoires j'ai trouvé ça he, ben j'ai trouvé ça d'abord immense, ben j'y trouvais ça vraiment, enfin c'était une industrie de, du meurtre, quoi, de tueries. J'ai d'abord trouvé ça grand même s'il ne restait qu'une partie et j'ai associé ça après, dans l'après-midi, à tout ce qu'on a vu par la suite. »

Un rapport actif à ce qui est donné Si ce que les participants apprennent est en rapport avec ce qu'ils perçoivent, il n'associent pas ces informations à celles transmises par les accompagnateurs. Lorsqu'il est question d'apprentissage par rapport à la visite, ils font référence à des choses dites dans des moments où ils affirment généralement ne pas écouter. Ils émettent une réponse négative à une question sur l'attention qu'ils y portent, et pourtant ce sont bien à ces informations qu'ils font référence. Certains d'entre eux ont d'ailleurs dit à un autre moment de l'entretien où il n'est pas question spécifiquement d'apprentissage, qu'ils écoutaient avec intérêt des informations associées à ce qui les intéressent visuellement. Mais de fait même dans ce cas, ils ne se souviennent pas toujours clairement des choses hormis quelques anecdotes. D'autres affirment ne pas écouter car ils préfèrent imaginer à partir seulement de ce qu'ils voient, mais les images mentales qu'ils construisent alors trahissent une utilisation des informations dites. Pourtant que ce soit les uns ou les autres il faut bien qu'ils aient écouté ces informations pour pouvoir y faire référence. Tous les participants semblent partager cette dualité. Certains l'explicitent en affirmant à la fois écouter et ne pas écouter. En répondant à la question générale posée à propos des différents moments de la visite, tous assurent leur concentration et leur écoute, par contre dans l'évocation des mêmes moments dans leur récit de la visite ils avouent leur manque d'écoute.

Pb2f : « Il n'y avait pas forcément beaucoup de choses qu'ils m'ont plus appris mais c'est plus du visuel en fait. »

Pb3f : « Donc il y a des moments où je regardais là où ils dormaient, là où ils travaillaient et j'essayais de m'imaginer la scène en fait. C'est comme ça que en fait j'essayais de comprendre, d'imaginer des gens ici, en train de travailler avec les Allemands qui leur criaient dessus, des trucs comme ça. Et quand elle expliquait, je me disais "ha ça c'est ce que je pensais "où quand elle racontait des trucs, je me faisais"ha ça je le savais", mais c'est, fpou, j'étais tellement oppressée que j'arrivais pas à écouter, à regarder, à penser à autre chose enfin, à ne pas me mettre trop dedans, c'était un peu compliqué. »

Pc4m : « Ben je pense que c'est parce que je me suis imaginé le fait, ben c'est pareil en gros c'est encore le fait de s'imaginer. Je pense que je suis resté un peu à côté parce que, je ne sais pas, simplement je me suis imaginé les gens dedans et je ne sais pas, je suis resté un peu dessus. »

Pc2m : « Oui par exemple, quand on était devant le crématoire, il expliquait et moi je prenais un plan … non je n'écoutais pas trop … ce n'est pas agréable, on reste parce que on est intéressé par ce que dit le guide, mais c'est pas agréable (…) mais j'écoutais quand même un peu passivement, mais c'était des choses que oui, bon il disait des choses. »

Pa1m : « Après, en fait c'est les détails, je n'ai pas tout forcément retenu (…) Baf, avec les détails en fait, c'est ce qui changeait un peu du cours par exemple. Donc c'est ce que je changeais, donc c'était, non, je pense que si elle aurait pas dit les détails ça aurait manqué (…) Moi j'ai écouté pas mal la guide oui ça m'apporter des connaissances, même si je ne me souviens pas de tout exactement. »

Pb2f : « Je me suis imaginée enfin leur vie, comment ils étaient traités (…) ben les souffrances

qu'ils ont endurées (…) Pour moi oui j'ai appris, c'est pas pareil de voir sur les livres et en parler, là, c'était vraiment, on sent soi-même, je ne sais pas, une sensation assez pesante en fait parce qu'il y a quand même eu des milliers de morts donc, pour moi, ils sont toujours là, donc on marchait un peu sur leurs traces. »

Pa1m : « Ben, surtout me rendre compte, c'est important, parce que ce genre de visite, on s'en souviendra sûrement toute notre vie. »

Pa4f : « Quand on a vu vraiment les affaires des gens et tout ça, ça été horrible vraiment. Et je pense qu'il n'y a pas que pour moi et ouais, je ne sais pas, on s'est vraiment rendu compte là, c'est vraiment là où on a pris conscience. »

Les deux affirmations sont cependant moins contradictoires qu'il n'y paraît. Les participants reconnaissent tous au moins implicitement que les informations historiques et contextuelles sont essentielles comme matériaux pour leur activité mentale durant la visite. Si ces informations ne se sont pas intégralement imprimées dans leur esprit, elles sont pourtant essentielles sur le coup. Plus que des informations elles-mêmes, ils se souviennent de ce qu'ils en font. Dans le récit spontané de leur visite ou dans la réponse à une question sur ce qu'ils ont appris, ils renvoient généralement à des pensées, à des notions générales et à des constructions mentales. Ils les ont élaborées aussi bien à partir des informations qu'en se basant de ce qu'ils voient. Ils font références à des choses non qu'ils reçoivent mais qu'ils concluent et tirent de ce qu'ils recueillent. Tous les participants sauf un font référence à ces éléments pour répondre à ce type de questions. Ils parlent spontanément de ce qu'ils imaginent pour répondre à ces mêmes questions. D'ailleurs quand elles sont posées directement, certains répondent en remplaçant dans leurs propos le terme d'apprentissage présent dans la question par celui de se rendre compte.

Cet apprentissage est différent de celui des informations historiques. L'information apprise n'est pas passivement reçue mais produite par les participants à partir essentiellement de ce qu'ils perçoivent et de ce qui leur est dit de ce qu'ils perçoivent. Les informations leur permettant de comprendre quelque chose à la politique nazie d'extermination et à Auschwitz passent par cette double activité de se rendre compte et d'imaginer. D'après le récit de leur visite, cet usage sur le moment aurait été plus important pour eux que le fait de les retenir.

D'un côté, ce sont des notions générales ou des pensées induites par ce qu'ils perçoivent et par ce qui leur en est dit. Les formes d'expression prises par les participants inclinent en effet à penser que cette activité se ferait aussi bien à partir des

éléments matériels perçus que des informations entendues. Une des participantes le dit sans ambiguïté. Son résultat produit des notions, plus que des informations historiques : des pensées restant largement décontextualisées. Si elles sont attachées à des éléments matériels perçus, elles ne s'inscrivent pas dans une narration ou une explication historique les mettant en perspective ou les situant dans l'organisation ou l'histoire d'Auschwitz. Ces notions ne sont pas historicisées puisqu'elles ne renvoient pas à des situations que les participants pourraient décrire ou évoquer en détail. Elles proviennent bien de ce qu'ils perçoivent ou d'anecdotes qui leur sont racontées, donc d'éléments particuliers, mais ceux-ci ne sont pas associés à des situations ou à des contextes précis. Ce sont des généralisations. Ils se rendent compte par exemple de la mort, plus que des conditions particulières dans lesquelles les déportés sont morts. Une participante souligne explicitement que l'idée de souffrance dont elle se rend compte est pour elle une notion générale. En effet elle la détache du sort particulier de déportés qu'elle se représente. Elle parle de la souffrance en général, celle qui concerne l'histoire de l'humanité, en précisant que cette démarche est compliquée.

Pb1f : « C'est plus intéressant de le voir en vrai que par un bouquin On se rend plus compte des choses, on apprend plus et on comprend mieux. »

Pb2f : « Autant des deux... oui, parce que les images parlent autant que les descriptions. »

Pa1m : « En fait on pense beaucoup de choses pendant la visite, on remet un peu en cause ce qu'est la vie, ce qu'est la mort, pas forcément philosophiquement mais he, on se rend vraiment compte de ce qu'est la mort et ce qu'est la torture, enfin la douleur, quoi. »

Pc3f : « C'était la souffrance en général, la méchanceté en général (…) Les choses comme ça je ne les limite pas à un homme, à une nationalité. Moi je vois tout ça en une seule personne. Je ne limite pas. Donc la souffrance et tout ça, c'est comme si c'était tout un ensemble. (…) Pas des individus individuels parce que je ne vois pas les têtes. Donc c'est plus ce, ce n'est même pas juste que la guerre que je voyais là, plus l'histoire du monde, tous les événements qui arrivaient comme ça où il y a de la méchanceté et de la souffrance. C'est comme si tout devenait là, j'ai matérialisé tout ça, mais je n'avais pas en tête une personne, c'était un ensemble (…) En plus, Ginette nous avait dit un jour "avec toutes les personnes avec qui j'ai parlé, elles se sentaient comme moi", donc j'ai pris ce sentiment et j'ai généralisé (…) Oui, parce que en fait, oui, c'est général, c'est tout un ensemble mais en même temps, quand tu vois en photo ben c'est pas qu'une personne, c'est toutes les photos que tu vois là, ça matérialise en fait. C'est compliqué, ben en fait. »

D'un autre côté, a lieu une seconde activité mentale complémentaire : imaginer, c'est-à-dire de reconstruire des représentations mentales. Cette activité est à la fois différente de ce qu'ils font en s'imaginent et de l'imagination qu'ils avaient du camp avant la visite. Certains participants emploient le verbe pronominal s'imaginer pour faire référence à ces notions générales. Il faut alors peut-être entendre ce terme au sens courant et quotidien, lorsqu'on dit s'imaginer bien quelque chose. Il ne s'agit pas de

construire une image ou une situation mentale, mais bien de se rendre compte. En s'imaginant ils se rendraient compte ou penseraient à des notions générale, plus qu'ils ne reconstruiraient mentalement ce qui a eu lieu. Ce ne sont pas alors des images. L'usage du terme s'imaginer renverrait à son usage courant pour signifier qu'on se rend compte de quelque chose abstraitement sans pour autant le percevoir mentalement. Par comparaison avec ce qui est décrit lorsqu'ils imaginent, ils renvoient à des idées plus qu'à des représentations. Ces constatations concernent pratiquement l'ensemble des participants. Ils sont cependant exprimées plus ou moins clairement dans la mesure où eux mêmes ne théorisent pas les différents emplois des mots qu'ils utilisent spontanément Cependant cette spontanéité produit parfois des phrases pouvant exemplifier ce que tous ont voulu dire par imaginer ou s'imaginer et éclairer ce à quoi ces termes renvoient. L'usage des deux termes par une participante fait bien apparaître la différence en glissant de l'un à l'autre. Les propos d'une autre sur ce qu'elle imagine plus et imagine moins permettent pour leur part de comprendre qu'imaginer renvoient à des images. Lorsqu'ils évoquent des images à propos des moments où ils se rendent compte, les participants font référence à ce qu'ils voient et non à des reconstitutions mentales. Cette image est ce dont ils se souviennent.

Quand ils imaginent sous forme d'image, ils disent souvent non pas qu'ils voient mais qu'ils visualisent. L'emploi de ce verbe suggère bien qu'il ne s'agit pas de constater ce qui est vu, mais de se rendre compte dans et par sa perception, en fait de reconstituer dans sa tête. Cette visualisation est perçue comme un degré supérieure de vision, de sorte qu'elle permettrait de mieux se rendre compte. Les participants formulent alors qu'ils *voient vraiment*. En imaginant, il s'agit de se fabriquer des images et de se faire des projections permettant de percevoir ce qui a été. Une seule participante va plus loin en considérant qu'elle se crée de faux souvenirs comme si elle voyait ce qu'il s'est passé grâce à la production de son imagination.

Pb4f : « On visualise aussi et aussi comment c'était le camp parce que même avec des photos, on ne peut pas vraiment voir comment s'est placé et enfin tout ce qu'il y a eu (...) Ben on *imagine* plus, on voit vraiment, tandis que quand on nous dit qu'il y a eu un camp, quelques photos, donc on *s'imagine* à peu près comment c'est mais quand on l'a sous les yeux c'est pas du tout pareil. »

Pb5f : « C'est pour ça que là, j'imaginais plus. Je voyais, c'est comme quand on a vu les cheveux. C'est là que je me suis rendue compte (...) J'imaginais moins que ça faisait beaucoup de personnes et comme là c'était en plus grand, je me suis dit c'est énorme. »

Pc1f : « Si on passe vite, on oublie un peu plus vite, il faut quand même se poser un minimum et regarder autour et pouvoir se rendre compte plus, avoir bien l'image dans ma tête quoi. »

Pb4f : « Oui, et on visualise aussi et aussi comment c'était le camp parce que même avec des photos, on ne peut pas vraiment voir comment c'est placé et enfin tout ce qu'il y a eu. »

Pb3f : « Je réfléchissais beaucoup, je ne l'écoutais pas forcément, je regardais autour de moi et j'essayais de visualiser, en fait de comprendre pourquoi, pourquoi ça, en fait, pourquoi ce camp. Et quand elle parlait et qu'elle expliquait tout ce qui s'était passé, tout ça, je l'écoutais mais je n'arrivais pas trop à comprendre, à me dire que c'est arrivé (…) En fait j'essayais trop de visualiser, donc forcément quand j'étais là-bas je ne pensais que ça, je ne pensais que aux personnes qui étaient là-bas quoi. »

Pb2f : « Oui, ça m'a aidé un peu. Ben on voyait étape par étape ce qui leur faisait faire et oui, ça m'a aidé à reconstituer dans ma tête. »

Pa5m : « Ben c'est émouvant mais aussi, mais en fait l'imagination pour moi, permet aussi de mieux voir. »

Pc3f : « Ça m'aide à fabriquer des images, ce n'est pas un souvenir parce qu'on va dire ça, c'est des faux souvenirs mais ça aide, ça donne une image (…) Quand je prends cette photo là ça m'aide à créer mes faux souvenirs parce que je l'exprime comme si c'était des faux souvenirs parce que ce n'est pas mes souvenirs mais j'étais en train de les fabriquer. »

Si tous le suggèrent, très peu cependant explicitent la différence entre ce qu'ils constatent et perçoivent par rapport à ce qu'ils imaginent de manière active. Une participante fait apparaître clairement la différence: elle décrit cette activité en montrant comment elle utilise ce qu'elle perçoit et les informations dont elle dispose sur ces éléments matériels pour composer une image différente de ce qu'elle a juste perçu. Même si le résultat de cette activité a la forme d'une image mentale construite par les participants similaire à celle de ce qu'ils imaginaient avant la visite, l'information change de nature. Elle devient véritablement un savoir quand une expérience sensible y correspond et en un sens vient la confirmer. Par opposition à ce qu'ils imaginaient avant la visite de manière idéelle, cette imagination est dite concrète car elle est associée à la perception d'éléments matériels. Ce qu'ils imaginent pendant la visite est construit à partir d'éléments matériels qui attestent du passé-[214]. En ce sens, une participante parle à la fois d'imagination et de non imagination par rapport à ce qu'elle fait des photographies.

Pc2m : « Les cheveux, c'était marquant parce que c'est visuel. Mais quand on imagine, c'est notre esprit vraiment qui imagine les choses il y en a peut-être qui arrivent vraiment à se mettre dans l'état d'esprit qu'ils pouvaient avoir, mais moi je n'arrive pas en tout cas à m'en approcher. »

Pa2f : « Heuuu, en fait c'était plus avec un travail d'imagination, enfin pas d'imagination parce que je me référais à ce que je connaissais, selon ce que j'en avais entendu parler, et je savais que dans le camp d'extermination, en fait il y avait les gens, enfin ils avaient, enfin ce n'est pas une durée de vie, mais leur vie elle était, enfin dans le camp ça s'arrêtait à un ou deux mois et c'était vraiment des exceptions si ça durait plus, et je me disais, en fait c'était un flot constant de personnes humaines et on les envoyait, une grande partie, parce que ça on a vachement

[214] Infra F 2 b

appuyé là-dessus pendant la visite, enfin les guides ont appuyé là-dessus, les trois quart des personnes à l'arrivée étaient directement envoyées en chambre à gaz. Et je sais que il y a une période, c'est en 42 je crois, ou juillet 42, je ne suis pas sûre, il y a eu une période de convois énormes en fait, et il y a eu un nombre de tués énormes à cette période là, et j'essaie de me dire en fait, comment en fait les gens faisaient au moment de leur journée, quand est-ce qu'on les appelait, qu'est-ce qu'ils devaient faire, comment ils se repéraient, s'ils pouvaient avoir des repères, les endroits par exemple où ils devaient se coucher, comment ils se repéraient pour être là à l'appel, si jamais ils étaient en retard qu'est ce qu'on leur faisait. »

Pa5m : « Ben ces marques sont restées depuis hee soixante dix ans, ben je me suis dit, ben là, c'était vraiment une image, on posait vraiment une image sur hee les hypothèses, parce qu'en fait on sait ce qui s'est passé dans le crématoire, mais il n'y a jamais de témoignages puisque personne ne s'en sortait des chambres gaz. Donc on émettait des hypothèses. Et là, vraiment on affirmait quelque chose sur des hypothèses que l'on se faisait. »

Pc1f : « J'ai toujours vu l'image de l'entrée avec le bâtiment, les rails et tout, mais au final je n'imaginais pas ça dans ce sens là, je n'imaginais pas, je voyais jamais où allaient les rails. (…) c'est toujours mieux d'être vraiment là-bas quoi. (…) Il y a juste dans la baraque en fait oui, ça m'a fait bizarre mais sinon, ouais je sais pas, ce n'est pas du tout comme je m'imaginais. »

Pa5m : « Je me faisais toute une image dans ma tête, je pensais que ça allait être délabré, que ça allait, que c'était tout fouillis, que l'ambiance serait encore plus pesante et que je serais submergé par l'émotion. Mais quand je suis arrivé là-bas que ce soit tant au camp de Auschwitz Birkenau, que à Auschwitz1, ben j'étais choqué du fait que l'herbe était bien coupé, il y avait des petits chemins de terre, les maisons, bah c'était délabré mais en même temps il y avait de la reconstruction, tout était propre, tout était reconstitué à moitié. Même à Auschwitz1 hee ça disait hee, ça faisait résidence hee, on aurait dit un quartier résidentiel en fait, et moi j'étais choqué. »

Pb5f : « J' arrive quand même à m'imaginer mais ce n'est pas pareil. Quand on a la photo c'est la preuve en fait. Donc ce n'est pas du tout pareil que quand j'imagine. Parce que quand j'imagine, je suppose que ce n'est pas forcément pareil. Tandis que quand je vois les photos c'est pas mon imagination qui est un petit peu comme ça ou comme ça, c'est les gens, ils étaient comme ça, c'était comme ça là-bas (...) Mais c'est plus facile quand on voit les images parce qu'on se met dedans, mais quand on a la preuve, c'est mieux. On sait que c'est vrai et pas que c'est quelque chose qu'on a imaginé ou raconté. »

La pertinence des notions et représentations mentales Ce dont les participants se rendent compte et ce qu’ils imaginent ainsi constitue un répertoire commun à tous que chacun n’actualise pas de la même manière que les autres Tous admettent en effet à un moment où à un autre que les notions et images mentales qu’ils produisent ne rendent pas justice à ce qui a eu lieu. En fonction de leur sensibilité propre, presque tous les participants considèrent qu’il y a certaines notions ou certaines images mentales qui ne peuvent pas être produites de manières adéquates. La plupart du temps ils en concluent qu’il n’est pas possible de s’en rendre compte ou de les imaginer et renoncent simplement à le faire : ils ne peuvent pas se rendre compte ou imaginer. Ils ne le font alors pas et éventuellement se concentrent sur d’autres notions ou d’autres images mentales qui entrent dans leur champ d’expérience.

Pa2f : « Je me dis, en fait que c'est abominable, ce n'est pas possible d'imaginer ça en fait ça, je n'arrivais même pas à imaginer que ça existait tout ça hum, non, j'ai vraiment eu du mal ici, c'est

pour cela que je pense que je suis restée assez longtemps dans cette pièce, parce que je n'arrivais pas à m'imaginer en fait. Ici on a fait une minute de silence aussi, je m'en rappelle. »

Pc4m : « Non j'imagine leur souffrance parce que je ne peux pas me mettre à leur place, je ne sais pas du tout ce qu'ils pensent ou ce qu'ils vivent, non c'est plutôt leur souffrance. »

Pb5f : « Ça j'ai eu plus de mal, j'ai eu plus de mal à imaginer he. Je sais que les profs nous ont raconté que apparemment ils mettaient beaucoup de temps à mourir, dont ils souffraient aussi énormément. Mais j'ai eu plus de mal à m'imaginer ça plus que de m'imaginer les gens qui devaient travailler et qui mouraient sur place. »

Pc1f : « Ben moi je m'imaginais plus en spectateur parce que je ne pouvais pas vraiment m'identifier aux victimes, il n'y avait pas vraiment de cas concrets et je ne pouvais pas m'identifier à une personne en particulier, mais oui je m'imaginais plus légitimement spectateur, voir ça, enfin je ne comprenais pas trop. »

Dans de nombreuses situations, les participants affirment cependant que même lorsqu'ils se rendent compte et imaginent, ils le font mal. Plusieurs participants disent dans la même phrase qu'ils se rendent compte ou imaginent et qu'ils ne peuvent pas se rendre compte ou imaginer. Il ne s'agit pas d'une contradiction mais d'une manière d'exprimer une conscience de mal le faire. Ils le font quand même, parce que c'est le moyen par lequel ils apprennent quelque chose sur ce qu'il s'est passé tout en ayant conscience que cela ne permet pas d'en rendre parfaitement compte. Les participants disent qu'ils ont conscience que la représentation qu'ils produisent à partir de ce qui leur est proposé pendant la visite et que celle mise en place par le Musée-Mémorial et par les organisateurs ne sont pas parfaites. Ils n'ont pas l'illusion qu'il serait possible de produire une image exactement semblable à l'idéal, sans pour autant en conclure l'interdiction d'en produire. Une seule participante apporte un jugement négatif et en déduit une condamnation de toute tentative de représentation. Dans la mesure où elle ne saurait être exacte, alors elle est condamnable moralement : c'est une illusion qui éloigne au lieu de rapprocher de la conscience de l'événement. Il est pour elle irrespectueux d'imaginer ou de prétendre se rendre compte. Elle le fait quand même pour la même raison que les autres, mais dénonce sa propre activité là où ils l'acceptent avec ses limites.

Pc2m: « Oui c'est surtout qu'on se rend compte du lieu, on ne peut pas vraiment imaginer le niveau de vie qu'avaient les gens, parce que comme on l'a vu avec le témoignage de Ginette, elle nous disait que maintenant c'est limite beaux quand il neige, alors que avant il n'y avait pas beaucoup d'herbes, il y avait plein, déjà il y avait des bâtiments plus, et on ne peut pas vraiment se rendre compte, on peut s'imaginer mais c'est peut-être un peu faussé hé oui on ne peut qu'imaginer. (…) Ben on essaye d'imaginer, on peut toujours essayer de se rendre compte, mais ça ne sera jamais vraiment comme c'était. C'est impossible. » »

Pc1f : « Ben si on peut savoir, mais on ne peut pas ni visualiser comment c'était parce que les lieux ont changé et ni se mettre à la place des personnes (…) on peut s'approcher plus près de la vérité mais on ne peut pas l'atteindre. Ben on essaye quand même, oui (…) on peut se rendre

compte mais ça ne sera jamais pareil que comment elles étaient quoi (…) ben on essaye d'imaginer, on peut toujours essayer de se rendre compte, mais ça ne sera jamais vraiment comme c'était. C'est impossible. »

Pa5m : « On s'imagine mieux, là, c'est plus réaliste (…) ouais, ben ouais ça montre qu'ils étaient tous entassés en fait he on ne s'imagine pas trop, mais … »

Pa4f : « Elle disait qu'on ne peut pas se mettre à la place des gens tant qu'on n'a pas vécu ce qu'ils ont vécu et tout (…), ça nous a aidé à mieux s'imaginer ce qu'elle avait vécu et essayer au maximum de le retenir. (…) je me rends compte mais je pense que par rapport à elle, je ne me rendrai compte jamais comme elle, c'est sur. Mais j'essaye de me rendre compte à ma manière et avec ce que je vois et ce que j'ai pu constater (…) Je ne peux pas me rendre compte mais ce qu'elle a vécu c'est vraiment ancrée à l'intérieur et je me rend compte quand même de ce qui s'est passé parce que j'en ai pris conscience et que je l'ai vu, j'ai marché, j'ai observé enfin bah voilà »

Pb4f : « C'était pas possible. ben j'ai essayé hee. Ben, personne ne peut se mettre à leur place, c'est impossible parce que moi je ne l'ai pas vécu donc je ne peux pas me mettre à la place réellement (…) ça permet d'approcher un peu quand même et heee. »

Pb2f : « J'essayais de m'identifier à eux, mais hee, j'ai du mal (…) il faut le vivre en fait pour savoir la souffrance (…) j'essayer de l'imaginer parce que, enfin on essaie toujours un peu de se mettre à la place pour essayer de ressentir, en fait, mais on n'y arrive pas parce que on ne l'a pas vécu. Moi j'ai essayé peut-être pour essayer de comprendre, de me mettre à leur place juste un instant, et après, précisément je saurai pas. »

Pc3f : « Je pense que je n'ai pas le droit de faire ça (…) he je ne sais pas si j'ai le droit à me mettre, oui tu peux te mettre, de montrer de l'empathie, mais en même temps tu ne peux pas, tu n'as pas le droit de dire" oui il a senti ça" parce que en fait tu ne peux pas assumer, tout ce que tu peux faire c'est regarder, penser à ce qu'ils ont senti comme tu penses à l'information, au lieu, à l'histoire et après donner tes propres. Mais je ne sais pas si tu te peux te mettre à la place, c'est inimaginable (…) Ce n'était pas bien de rentrer c'était irrespectueux … et de faire des images que l'on peut pas (…) oui j'essaie de le faire, mais je ne me sens pas bien, je me sens comme si je n'avais pas le droit. (…) parce que Ginette a demandé à le faire et par contre c'est inévitable de faire quelque chose quand tu es là, mais en même temps tu n'as pas le droit de dire ça s'est passé ou ça ne s'est pas passé. Tu ne peux jamais savoir comme c'était vraiment. Tu peut dire oui ça c'était comme ça, mais tu ne peux pas, c'est pour ça que je ne raconte pas les histoires parce que je sais que quelqu'un va donner plus d'importance ou laisser l'importance, c'est la même chose. (…) je ne sais pas trop si j'ai le droit de le faire. »

Cela se produit à différent moment de la visite en fonction de la sensibilité de chacun, mais il semble également possible à ce niveau de dégager une topographie en fonction de ce qui produit cette impression de mal se rendre compte et imaginer. Elle est produite par deux situations : lorsque les participants ont conscience du décalage entre ce qu'ils perçoivent et l'apparence originale du camp et lorsqu'ils ont conscience que ce qu'il s'est passé là dépasse leur champ d'expérience possible.

La première situation concerne essentiellement les espaces extérieurs d'Auschwitz et les pièces de vie associées à l'idée d'une vie moins dure en raison de leur état de restauration[215], et ceux de Birkenau ainsi que le Sauna où les participants

[215] Infra D 2 b

considèrent qu'il n'y a rien à voir. Si la plupart du temps le fait qu'il n'y ait rien à voir est simplement associé au fait de ne pas pouvoir s'intéresser[216], dans certains cas les participants disent qu'ils essayent en vain. Le constat du manque d'intérêt pour ces moments de la visite doit ainsi être relativisé. S'ils ne sont pas l'occasion de la production de notions ou d'images mentales, ce n'est pas en raison d'un désintérêt *a priori*. Il apparaît dans la mesure où ils sont déceptifs : les participants ont essayés de se rendre compte ou d'imaginer, mais n'ont pas réussi à le faire de manière qu'ils jugent adéquate. Le même effet est produit en ayant un sentiment esthétique lorsque certains espaces apparaissent comme beaux[217] ou lorsque les participants prennent conscience qu'ils ne subissent pas les conditions climatiques avec la même rigueur que les déportés.

Pa4f : « J'ai pris les sanitaires, ça aussi ça m'a choquée. En fait j'ai eu du mal à me projeter là quand j'ai vu les toilettes parce que j'ai du mal à m'imaginer qu'il y ait eu des gens qui puissent avoir été là. »

Matéo : « Oui je ne pouvais pas trop m'imaginer, en fait à la fois je ne pouvais pas trop m'imaginer mais c'est vrai qu'il a dit que ça ressemblait à des vrais vestiaires et que les gens avaient l'impression que après ils allaient manger tout, c'est vrai que ça fait quand même imaginer mais je sais que au fond, je ne peux pas vraiment savoir à quoi ça ressemblait et ce que les gens pensaient réellement. Même si je m'imaginais. »

Pc4m: « C'est surtout qu'on se rend compte du lieu, on ne peut pas vraiment imaginer le niveau de vie qu'avaient les gens, parce que comme on l'a vu avec le témoignage de Ginette, elle nous disait que maintenant c'est limite beau quand il neige, alors que avant il n'y avait pas beaucoup d'herbe, il y avait plein, déjà il y avait des bâtiments plus, et on ne peut pas vraiment se rendre compte, on peut s'imaginer mais c'est peut-être un peu faussé hé oui on ne peut qu'imaginer. »

Pb1f : « Mme Kolinka nous a bien expliqué que quand elle était c'était tout blanc, mais par contre ce n'était pas de la neige blanche, elle nous avait dit que ben y avait des cendres, que la neige était toute noire. Mais on voit moins les bâtiments on dirait moins que en gros c'est vieux. Moi je trouve que ça fait en gros que c'est plus regardable que comme ça (…) ben c'est plus beau à voir quoi. »

Pb3f : « Après, ce n'est pas des choses que je voyais, c'est quand on est ressorti dehors, enfin il ne faisait pas très très froid en plus, c'était la même température que chez nous, enfin il faisait bon et moi j'étais avec mon gros manteau et tout, avec mon écharpe, et je me disais" eux, enfin, je arrivais pas imaginer combien de degrés il faisait à ce moment-là quoi, parce que de ce que j'avais entendu qu'il faisait très très froid, c'était un hiver les plus froids je crois, comme par hasard au moment de la guerre et puis je n'arrivais pas à visualiser qu'est-ce que eux, enfin comment ils ressentaient le froid en fait, vu que moi, il ne faisait pas froid et je me voyais moi leur place en fait (…) Je pense que si il aurait fait beaucoup plus froid, là je me serais dit" comment ils ont fait, moi j'ai plein de trucs sur le dos et eux ils avaient rien du tout, et j'ai froid comme ça, alors eux ça devait être pire" … mais je ne ressens pas pareil. »

Quand bien même il serait possible de voir comment c'était, dans certaines situations il n'est tout de même pas possible de se rendre compte ou d'imaginer car ce

[216] Supra C 1 a
[217] Infra E 1 b

qu'il s'est passé dépasse tout ce qui peut être conçu ou imaginer. C'est le cas des lieux associés directement à la souffrance et à l'horreur des conditions de vie ainsi qu'à l'extermination : les blocs 4, 6, 11 et la chambre à gaz d'Auschwitz. Les participants considèrent que même s'ils se rendent compte et s'imaginent, ce qu'il s'est passé dépasse leur capacité de compréhension et d'imagination. Il n'est possible ni de se mettre à la place des victimes, ni de comprendre ce qu'elles ont vécu, même s'il faut essayer de le faire de manière imparfaite. C'est l'impossibilité de faire entrer ce qu'il s'est passé dans leur champ d'expérience qui interdit aux participants de considérer qu'ils peuvent se rendre compte ou imaginer bien. Ils le font quand même, avec la conscience que ce dont il s'agit véritablement leur échappe et reste donc de l'ordre du traumatisme[218].

Pc4m : « Je pense que c'est quand on est rentré dedans que je me suis plus imaginé les conditions de vie en fait (…) mais on ne peut pas se rendre compte parce que nous au final on ne sait même pas comment eux ils vivaient ça, enfin le ressenti de ces gens-là. Nous on vient là comme ça, ben on n'a rien vécu de ce que ce qu'ils ont vécu, du trajet qu'ils ont du vivre avant, je veux dire qu'ils ne devaient pas avoir du tout le même état d'esprit, nous on vient juste en petit comité en bus et puis voilà on sait que cela a un but scolaire; donc forcément notre état d'esprit n'est pas du tout pareil (…) ben je pense que toute manière on ne peut pas s'imaginer vraiment (…) ben ouai parce que, mais moi en fait je ne peux pas m'imaginer ce qu'ils sont vécus mais ce qui met mal c'est que c'est que je me dis comment ils ont vécu eux que moi j'arrive même pas à imaginer. (…) Je ne peux pas comprendre vraiment ce que eux ils ont, ben comment ils l'ont vécu en fait (…) moi je suis resté pas mal de temps de temps pour imaginer »

Pb4f : « J'ai essayé de me mettre à la place des gens, parce que je pense que personne ne pourra ressentir ce que les personnes ressentaient, je pense que c'est impossible, mais hee le lieu en lui-même ne fait plus ressentir. On peut quand même imaginer le ressenti des personnes quoi, de là-bas. »

Pb2f : « Non, on ne pourra jamais être à leur place et savoir ce qu'ils ont enduré - *Pendant la visite tu te disais que ce que tu imaginais ça correspondait à peu près quand même* - Ça correspondait oui, à peu près, ben pas autant, on peut pas s'imaginer autant (…) voilà c'est après que je me suis dit he que mon imagination ne peut pas être aussi forte que ce qu'ils ont vécu en fait. »

[218] Infra E2a

2. Se rendre compte et imaginer

Introduction.

En parlant de ce qu'ils apprennent grâce à la visite et d'une manière plus générale de ce qu'ils en retirent, les participants exposent donc ce dont ils se rendent compte et ce qu'ils imaginent, principalement à propos des conditions de vie des déportés.

Quand ils se rendent compte, ils font référence à plusieurs types de notions caractéristiques concernant ces lieux. Ces notions sont soit générales, soit plus spécifiquement liées à la concentration ou à l'extermination, soit plus rarement à l'existence de rescapés. A partir des notions générales d'autres notions plus précises se déploient. Les premières concernent l'immensité du lieu et du nombre de victimes, le fait que les déportés étaient des individus, la non bienveillance de l'endroit et l'organisation des nazis. Les quatre notions se référant à la concentration sont l'horreur et la dureté des conditions de vie, la déshumanisation, la souffrance ressentie et la situation à priori moins dure à Auschwitz qu'à Birkenau. Enfin, les trois notions liées à l'extermination sont le fait que les déportés ne sont pas repartis, la disparition de ceux qui ont été exterminés et la possibilité de déportation de leurs propres familles dans d'autres circonstances. Ces onze notions sont partagées par l'ensemble des participants. Ils y font tous plus ou moins référence en s'attardant plus ou moins sur certaines d'entre elles en fonction de leur personnalité et de leurs intérêts propres.

Quand ils imaginent, les participants renvoient à la construction d'images mentales sur le camp, la vie, la mort et le ressenti des victimes. Ils imaginent ce qu'il s'est passé et ce qui été ressenti de manière extérieure et se mettent à la place des victimes. Dans le premier cas, ils ne font pas partie de la scène qu'ils construisent mentalement. Ils ne sont pas dans l'image mentale, ou alors comme observateurs sur le modèle d'une caméra ayant une focalisation externe. Dans le second cas, ils en font partie et subissent ce qu'ont subi les déportés selon une focalisation interne. Dans la même perspective, il peut s'agit non directement des participants mais de leurs proches. Ils retrouvent alors une focalisation externe tout en ayant une identification et un rapport affectif particulier. Même si ce n'est qu'une tendance, ce serait surtout les filles qui se mettent à la place des déportés. Quoi qu'il en soit de cette nuance, dans les deux

situations de focalisation interne, tous intègrent ce qu'ils imaginent à leur champ d'expérience en y plaçant des individus avec qui ils ont un lien d'identification affectif, c'est à dire eux mêmes ou leurs proches. Au contraire, lorsqu'ils sont extérieurs à ce qu'ils imaginent, le lien d'empathie serait plus distant : ils perçoivent plus qu'ils ne ressentent. Le résultat de ces constructions mentales ne sont alors plus des notions générales mais des représentations particulières. Elles ne sont cependant pas plus contextualisées, c'est-à-dire associées à des savoirs sur l'histoire du camp et de la politique nazie d'extermination, même si elles concernent des lieux ou des moments spécifiques qui pourraient sembler se prêter à une mise en situation plus précise et circonstanciée.

a. Se rendre compte de l'énormité

L'immensité Au niveau le plus général, les participants se rendent compte de l'étendue de ce qu'il s'est passé. Cette étendue n'est rattachée ni à des savoirs contextuels, ni au système concentrationnaire ou à la politique nazie en général. Elle n'est pas plus liée au fonctionnement du camp qui recevait et organisait la vie et la mort de tant de personnes. Ils constatent l'immensité et, à partir de ce constat, ils tirent une signification générale associée à ce qu'ils perçoivent en l'associant avec le nombre important de victimes. Cela se fait d'un côté à partir de l'immensité du lieu ainsi que de la quantité importante d'objets, et d'un autre côté à partir des photographies où l'on voit la masse des déportés ainsi que des séries de portraits de déportés ou des inscriptions montrant le chiffre des victimes.

Dans la premier cas, il s'agit du contact avec les éléments matériels dont l'étendue physique ou l'amas dépasse l'entendement. Dès l'arrivée, l'immensité de Birkenau permet donc de se rendre compte de l'étendue de ce qui a eu lieu. Les objets et les cheveux des blocs 4 et 5 permettent ensuite une perception plus directe de la masse des individus auxquels ils ont appartenus. Les quelques documents d'époque du bloc 6 montrant des listes de déportés ou des billets qu'ils avaient achetés pour leur transport jouent ce même rôle. Certains font aussi référence à la même expérience en racontant ce qu'ils imaginent devant les affaires des déportés dans le bloc 5. Ils ne semblent pas construire une image ou une situation mentale de ce qui a été: ils se rendent juste

compte de la quantité impressionnante. Cette énormité est également évoquée, mais une seule fois, à propos de la diversité des origines des déportés transparaissant dans les objets qui leur appartenaient. Dans ces cas le terme imaginer est utilisé pour signifier se rendre compte. Cet usage peut d'ailleurs être confirmé dans la mesure où pour la plupart des participants il n'est pas possible de s'imaginer cette immensité au sens premier du terme. Sans employer le même mot, le fond du propos est similaire.

Pb4f : « C'est vrai que c'est vachement grand et he je ne m'attendais pas que ce soit un camp aussi grand (…) Je he me suis dit pour qu'il soit aussi grand c'est qu'il devait y avoir vachement de monde, enfin beaucoup de personnes. »

Pb2f : « Non, ben oui bien sûr, mais je pense qu'on s'en rend compte quand on est sur place, on se rend compte que la proportion des choses … je le savais, mais je ne me rendais pas autant en fait. C'est que les chiffres, des images qu'on voit quand on étudie en cours, mais là, sur place c'est émouvant... ben la hauteur des crimes en fait, par exemple quand on a vu tous les cheveux qui étaient dans les vitrines, c'est énorme, toutes les images aussi que l'on voit, d'enfants qui ont été tués … oui la quantité, c'est ça, c'est énorme … ouais, de la quantité. Une personne qui ne voulait pas d'eux quoi, combien il a tué autant. Comme je vous disais, enfin sur un livre on ne ressent pas l'atmosphère, on ne voit pas la proportion des choses que quand on est là, c'est froid, enfin c'est pesant et he on se rend compte de l'étendue du camp quoi. »

Pb3f : « On réfléchissait comment c'était possible d'avoir autant de cheveux, enfin un cheveu c'est rien, enfin pour moi, c'est super légers des cheveux quoi. Il nous disait que il y avait je ne sais pas combien de tonnes de cheveux, et je me disais "mais c'est combien de femmes ça, c'est combien de personnes", enfin je me posais plein de questions dans la tête en fait (…) Je n'arrivais pas à me dire qu'il y avait autant de personnes, parce que j'avais le chiffre dans ma tête en fait, un million, là, on était pas à un million, déjà là c'est beaucoup, comment c'est possible qu'il y ait autant de personnes, j'arrivais pas à me dire qu'il y avait autant de personnes. C'était plus le nombre. »

Pc1f : « Le pire c'était les cheveux parce que c'était aux gens vraiment et puis en plus leurs affaires. Mais les cheveux c'est pire parce qu'il y en avait quand même une quantité impressionnante, alors du coup j'imaginais tous les gens (…) Mais là, c'est la quantité qui est impressionnante, parce que il y en a vraiment des montagnes, je ne sais pas combien il y en a. »

Pa1m : « Pareil aussi les chaussures, on voyait au bord des fenêtres, il y avait différents types de chaussures, là elles se ressemblent toutes les chaussures, mais sur le bord des fenêtres, on voyait les chaussures qui étaient posées, elles étaient quasiment toutes différentes et tous les types de chaussures, ça appartenait à différents styles vestimentaire et à différentes cultures. Donc on voit que à travers les chaussures qui étaient là, il y en a c'était des chaussons, d'autres des chaussures en cuir, etc. On voit les différentes cultures, les différents styles vestimentaires, ils ne venaient pas tous du même endroit quoi. »

Pb4f : « Quand j'ai vu hee les tonnes de cheveux, de chaussures, de valises, de vêtements de tous les accessoires qu'il y a pu avoir, c'est, c'est énorme et off pas imaginable. »

Pb5f : « C'est là que je me suis rendue compte que ça faisait vraiment, on ne se rend pas vraiment compte, et quand j'ai vu les cheveux et c'était simplement, une petite partie on va dire. C'était énorme comme chiffre, et se dire qu'il n'y avait pas tous ceux qui sont morts là-bas, je me suis dit que c'était encore plus, et là, c'est énorme comme chiffre. Je ne me rendais pas compte. »

De manière encore plus littérale que les lieux dans la mesure où la masse des déportés est directement représentée, les photographies de leur l'arrivée au camps

montrent aux participants l'étendu du crime au delà des individus particuliers figurés. La réaction est relativement différente suivant les photographies. Certaines dans le bloc 4 présentent la masse des déportés tous ensembles, d'autres individuelles sont mises en série dans un long couloir dans les blocs 6 et 7. Dans les deux cas, elles renvoient effectivement au nombre énorme de personnes déportés. La seconde présentation permet en plus à un participant de se rendre compte que la quantité de déportés s'inscrit dans la durée : s'il y en a eu autant, c'est aussi parce que le phénomène a duré plusieurs années. Ces photos qui s'étalent ainsi en longueur introduisent une perception temporelle de l'événement. La correspondance avec une durée provient à la fois du nécessaire déplacement du visiteur dans le couloir et du temps requit pour regarder le nombre des portraits, alors que les photographies de groupe permettent d'appréhender d'un seul coup l'ensemble d'une masse.

Pb1f : « Ben moi pour ma part quand on est arrivé sur les photos qu'on voit tous les déportés sortir des wagons, j'ai dit à une amie à moi "ha punaise, on était au même endroit quoi". On a marché là où ils ont été, là où ils étaient tous en rang, où il y a le tri. Enfin, je sais pas, je leur disais surtout ça, qu'on était là où ils étaient (...) Enfin me rendre compte, peut-être pas parce que je ne pouvais pas me rendre compte qu'il y avait autant de personnes, quand je vois les photos, je me dis que c'est hallucinant quoi le nombre de personnes qu'il y a pu avoir, alors que nous on était pas beaucoup quoi. On ne peut pas comparer ce qu'il y a eu, enfin, c'est les photos qui m'ont aidée à me dire "voilà quoi on était là où il y a eu autant de personnes". »

Pa1m : « Bon voilà, ça c'est le couloir, encore une fois les photos, je ne sais pas, ça m'impressionne à chaque fois de voir les photos, en plus elles sont rangées comme un couloir, on a l'impression que c'est infini, comme si il y avait un nombre infini de personnes. Pareil comme dans l'autre salle où elles étaient tout autour, on à l'impression qu'il y a une infinité de personnes, que ça ne va jamais se terminer. »

Pa6m : « Là, ça fait exposition mais, mais sur un long couloir, ça fait plus, c'est plus long, on sent plus comme une sorte de parcours un petit peu, ouais, c'était comme une sorte de parcours je dirais (…) hee, on voit, ben l'effet du temps, je dirais, plus. On se rend compte que ça s'inscrit dans la durée en fait …le temps à Auschwitz, l'année 1941, 1942, 1943, et on voit, plus on avance, plus les victimes sont arrivées tard. »

Le troisième élément provoquant cet effet n'est pas un reste matériel sous forme d'artéfact ou de représentation. Il s'agit des chiffres donnant explicitement le nombre de victimes, soit sur les plaques du mémorial international de Birkenau soit sur la plaque du souvenir dans l'exposition française du bloc 20. Les participants les mettent en rapport avec l'immensité du lieu ou la masse présente sur les photographies pour leur attribuer une portée et une signification plus générale que le simple ordre de grandeur donné.

Pa6m : « Ben je trouve ça important toutes ces plaques dans toutes les langues parce que ça ne concerne pas un ou deux, ça concerne l'humanité entière (…) Ça aide à se rendent compte de l'immensité de ce qui s'est passé, le fait qu'il n'ait pas d'équivalent, dans toute histoire il n'y a

pas d'équivalent, nulle part, de ça, c'est le caractère unique de ce génocide là. »

Pc4m : « He une prise de conscience je pense parce que encore une fois c'est des chiffres he et c'est he (…) Je sais que c'est beaucoup quand même (…) Par rapport au chiffre encore, me dire que là, il y avait tant de personnes je crois qu'il y avait écrit le nombre de gazés et tout. C'est surtout forcément, c'est pas ça qui m'a interpellé, ce qui m'intéressait le plus c'était cette ligne là en fait (…) Bah ça met mal à l'aise forcément. En fait du coup je me suis dit qu'il a eu tout ceux qui ont été gazés, du coup je me suis dit que tous les autres en fait ils ont vécu tout ce qu'on a vu le matin dans les baraques (…) En fait, au début en gros j'ai un peu pensé à la proportion de ceux qui ont été gazés par rapport à ceux qui sont arrivés et puis après je me suis imaginé par rapport au matin de ceux qui sont restés en fait. Du coup ça m'a fait penser à ça. »

L'individualité des victimes Dans cette immensité, différents éléments suscitent chez les participants la conscience que tout renvoie à des personnes ayant eu une individualité propre avant que la déportation ne les noie dans une masse. Des anecdotes sur la vie du camp incarnent individuellement des déportés, des photographies permettent de leur donner un visage, et des objets évoquent ceux qui les ont possédés. Des niveaux de personnalisation plus ou moins forts se dégagent suivant ce dont les participants se servent : soit des objet leur ayant appartenu, soit des objets renvoyant au corps, soit une histoire personnelle supposée attachée à un objet.

Cela apparaît notamment dans les réactions devant les photographies. Grace à celles-ci, l'individualité des déportés est rendue concrète en mettant un visage sur quelqu'un de mort. En joignant une histoire singulière ou un visage particulier sur une des personnes à l'intérieur de la masse dont ils ont pris conscience, les participants se rendent compte que cette masse est composée d'une multitude d'individus. Ils se rendent alors tous compte des mêmes notions. Ils considèrent d'un côté la masse et la disparition, et d'un autre l'individualité et l'horreur de ce que les gens ont vécu. Ils se rendent compte de la quantité de déportés en les regardant globalement, puis de leur individualité en lisant les indications qui accompagnent chaque photographie présentée dans les deux couloirs des blocs 6 et 7. Ils réalisent ainsi le temps souvent bien court entre l'arrivée et la mort. Cette prise de conscience de l'individualité des victimes s'articule donc avec celle de l'étendue du crime. Ce dernier concerne alors une addition de personnes et non une entité abstraite globale comme une population. D'ailleurs un des participants emploie le terme de groupe moins globalisant que celui de masse lorsqu'il dit s'être rendu compte de l'individualité des déportés. Si elle n'est pas véritablement explicitée lorsqu'ils racontent les anecdotes des guides ou des témoins, cette dimension ressort de leur façon d'en parler. Dans la dernière salle de l'exposition française du bloc 20, certains participants du lycée dont le projet concerne les déportés

de leur ville sont particulièrement touchés par cette individualisation parce qu'ils connaissent à priori certains des noms qu'ils pourraient retrouver sur le dispositif multimédia de cette salle.

Pa1m : « Il nous racontait là, les personnes qui travaillaient dans les vêtements et des fois qui récupéraient des choses dans les vêtements pour se nourrir. »

Pc1f : « Ben quand je vois comme ça, ça fait masse et après je m'arrête un peu plus devant chaque personne et je me dis, celui-là il a une vie, il a eu une vie avant, il y a vraiment les deux (…) Il ne faut pas oublier qu'il y en a eu des millions et pourtant chacun ils avaient tous une vie ils étaient tous quelqu'un et au final ils étaient réduits à rien. »

Pb1f : « Ben là par contre ça nous fait un peu quand même imaginer les personnes parce qu'on les voit sortir du train et il y en a, tous ceux qui sortent du train on les voit comme si qu'ils allaient être heureux, pas trop qu'ils vont mourir, ils ne s'y attendent même pas. »

Pc2m : « Les objets, parce que on se rend compte que ça a appartenu à des personnes et on peut prendre conscience que oui, il y a eu des personnes qui sont venues et à qui on a volé tout ça. »

Pa4f : « Voir les prothèses, ça c'est quelque chose qui m'a vraiment touchée et j'avais l'impression de voir une personne en voyant toutes les jambes, c'était vraiment (…) Pour moi, c'était moins personnel que quand j'ai vu, c'était chaque personne avec chaque, tandis que là c'était un amas, et même si c'était terrible de voir des cheveux comme ça parce qu'on se dit que ça a appartenu à des gens qui sont morts et qui ont laissé leur vie là-bas, mais vraiment les prothèses c'était, en plus on est tout près, enfin j'avais l'impression d'y être quoi, enfin de voir les gens, en fait j'avais l'impression de voir les gens encore avec leur prothèse. En tout cas c'était bouleversant (…) Ah oui ça aussi c'était horrible les valises, parce qu'il y a vraiment les noms des gens avec parfois la date qu'ils arrivent et tout ça ben ça renvoie à des gens. »

Pb5f : « Quand elle nous a expliqué, les jeunes filles juives, en fait elles gardaient leurs cheveux longs jusqu'à leur mariage, je crois que c'est ça, et du coup ça veut dire, je me suis dit, en fait elles étaient jeunes, elles étaient pas encore mariées, et ça veut dire que tous les cheveux ici, c'est juste une petite partie parce que c'est juste les jeunes filles en fait. Je me suis dit “c’est énorme, déjà elles sont mortes quand elles étaient jeunes, “elles devaient plus jeunes que moi je pense et je me suis dit "ben c'est énorme “parce que si on compte en plus celles qui ont plus de enfin qui sont déjà mariées. »

Pb2f : « Ben on voit comment était la personne, de parler de mort sans voir vraiment leur visage, c'est pareil, c'est pas trop concret, alors que de mettre un visage sur quelqu'un de mort c'est plus concret. »

Pa1m : « Il y a la date du décès et oui, il y en a qui sont restés longtemps, comme d'autres qui sont restés peu longtemps, ouais, l'individualité de chacun et savoir quand ils sont morts, précisément quand ils sont morts, on sait combien de temps ils ont vécu après la photo. »

Pc2m : « C'est des juifs inconnus, personne ne sait qui ils étaient, c'est vraiment inconnu. C'est des gens qui voilà, sont passé dans l'oubli. C'est attristant (…) Au début c'est le groupe, mais c'est vrai que quand on regarde plus les particuliers, ça met une image, on voit la tête de la personne, des enfants et tout et on se dit que eux aussi ont souffert et là, c'est plus marquant (…) Oui ça rend encore plus concret, oui (…) Un cas particulier, oui ça concrétise un peu le général. »

a2f : « Ici c'est surtout le fait de voir le numéro des convois, parce que tout ça ça m'a appris certaines choses, mais c'est surtout de voir les convois et surtout le convoi de la personne que je suis, quoi oui ça ça m'a vraiment touchée. »

Un événement pas bienveillant Avant même d'évoquer directement l'horreur des conditions de vie et de l'extermination qui concernent ces individus pris dans la masse des victimes, plusieurs participants disent se rendre compte que ce n'est pas bienveillant, pas gentil, pas joyeux ou pas très gai. Ils utilisent alors la forme négative et non leur équivalent en positif comme malveillant, hostile ou sinistre. Ils marquent ainsi une opposition explicite à ce qui a eu lieu à Auschwitz et à ceux qui l'ont perpétré.

Pc2m : « Oui, on voit que c'est sérieux quoi, les barbelés ce n'est pas une image bienveillante. »

Pa1m : « Ha si, ça m'a impressionné, je sais pas, j'ai pas pensé à parler de ça, mais si c'est impressionnant, enfin, on voit que c'est un lieu, c'est pas gentil comme lieu, enfin pas comment ça gentil, c'est plutôt, c'est une prison quoi. C'est pas, c'est rien que les barbelés, c'est à dire qu'ils ne pouvaient pas partir, je pense que ça introduit le camp de voir ça en premier. On voit que c'est pas joyeux quoi. »

Pb2f : « Ça fait froid enfin sombre et puis ce n'est pas gai du tout quoi, c'était vraiment, on voyait, ça faisait penser à la mort quoi. »

Cette absence de bienveillance est associée à l'organisation du camp. Bien que l'essentiel des expériences faites pendant la visite concernent les victimes, certains participants assurent également se rendre compte de ce que les nazis ont fait. Ils prennent conscience de leur activité en tant que telle, et non seulement de leurs conséquences à travers la considération de leurs victimes. Mais cette dimension est présente dans peu d'entretiens. D'une manière générale, les participants évoquent l'organisation mise en place par les nazis par rapport à ses effets sur les victimes et non en elle même en fonction d'un intérêt pour les bourreaux.

En fait, peu d'éléments de la visite y renvoient ou y font référence directement et surtout, les participants montrent ou disent explicitement avoir plus d'intérêt pour les victimes. C'est la raison donnée par l'un d'eux pour justifier son manque total d'intérêt pour les miradors. Chaque évocation des miradors met en relief l'impression de prison donnée par le camp et l'implication pour les déportés, mais ne renvoie pas aux gardiens. Durant la visite, les actions commises par les nazis sont plus présentes par leurs effets que par leur mise en place organisationnelle. Les participants s'en rendent donc compte indirectement. Seul un d'entre eux prétend regretter que l'attention ne se soit pas plus portée sur les bourreaux, sans sembler réaliser que la visite s'y prête peu. Malgré cette situation, et tout en affirmant que ce n'est pas pour eux un élément particulièrement important, plus d'un tiers des participants spontanément se rendent compte non seulement de l'effet du camp sur les victimes, mais aussi de la présence des nazis qui ont organisé le camp. Aucun des autres ne dit ni ne suggère rien niant la présence et

l'action des nazis, mais rien non plus dans leurs paroles n'indique qu'ils s'en sont rendus compte grâce à ce qu'ils visitent.

Pa1m : « C'était les nazis qui étaient dedans, et je ne sais pas, moi je me focalisais plus sur ce qu'avaient vécu les déportés dans le camp, que les nazis he, ce qu'ils vivaient he. »

Pc2m : « Ben oui, comme on parle beaucoup des déportés, on ne parle pas vraiment de l'encadrement et des violences nazies, donc c'est pour ça qu'on ressent plus de peine et c'est après, en se disant que ouai c'est à cause d'eux. »

Pour ceux qui s'en rendent compte, leur présence apparait en fonction de ce qui impressionne et retient l'attention de chacun. Les uns insistent sur le côté ordonné et industriel du camp, d'autres y voient une planification de la souffrance. Certains l'évoquent en se focalisant sur un point du processus d'extermination comme les boîtes de Zyklon B exposées dans le bloc 4. D'autres encore se rendent compte en voyant les ruines que les nazis n'ont voulu laisser aucune trace, qu'elles sont une marque par le vide voulue et organisée par les nazis. Leur présence peut également apparaître à un degré moindre d'induction et d'abstraction lorsque leurs traces explicites sont perçues. Ainsi les noms inscrits en allemand de certaines pièces du Sauna sont remarqués par plus d'un quart des participants. S'ils ne parviennent pas à expliquer ce qui les intéresse dans ces inscriptions, leur façon de s'exprimer suggère qu'ils y voient la marque de l'organisation des nazis et qu'ils se rendent compte de leur présence. Les documents d'époque exposés dans des vitrines à Auschwitz apportent une expérience du même ordre aux participants qui les regardent. Bien que la signification de leur contenu soit écrit en allemand et non traduit, ils les reconnaissent comme la marque de l'action des nazis et donc se rendent compte de leur activité dans l'organisation du camps. Une participante y voit même une preuve supplémentaire d'une organisation sans faille. Un autre, à partir de ces mêmes registres fait une association entre se rendre compte de l'action des nazis et se rendre compte de l'effet de ces actions sur les victimes.

Pa4f : « He ce que j'en pense, c'est que. Ben quand je suis arrivée en fait je me suis dit "ça fait industrie je trouve", (…) J'ai pensé à des cheminées quand je suis arrivée, du coup j'ai pensé à une industrialisation des gens, c'est horrible ce que je dis, mais ça m'a fait bizarre parce que d'un côté tout était symétrique. Ce que je veux dire c'est que tout était aligné, enfin on sent l'organisation des Allemands et je restais bouche bée devant ça. Ouais, c'est l'organisation, comment c'était, tout était bien fait, bien aligné et chaque maison, chaque baraquement était pareil, il y avait des rampes bien précises, des niveaux. Enfin ça a été réfléchi, c'est ça qui est horrible. »

Pc2m : « Oui, ben c'est l'organisation du camp, l'organisation pour la souffrance des victimes aussi. C'était bien organisé dans le sens où il y avait une chambre pour ça, un compartiment pour chaque chose, c'est ça qui était horrible quoi parce que tout était super bien organisé, c'était planifié. »

Pa6m : « Le processus de gazage par le fameux zyklon B, je savais que c'était à cause de ce gaz là que les juifs étaient assassinés, mais je ne savais pas que c'était d'abord des cristaux solubles et qu'après par la chaleur humaine, ça s'enclenchait comme ça, je ne pensais pas que c'était des boîtes comme ça, j'ai appris des choses aussi l'après-midi grâce à ça, ça m'a appris des choses. »

Pb4f : « Oui he je me suis dit que en fait ils ont voulu he tout supprimer pour qu'il n'y ait aucune trace (…) He par les ruines je pense. »

Pb3f : « On a vu là où ils se sont faits désinfecter, je crois, et au fur et à mesure qu'on avançait on nous expliquait ce qui se passait. C'était écrit en allemand, moi j'ai pris en photo, même si je ne comprenais rien, je prenais en photo et he elle disait que c'était là qu'ils se sont faits tatoués, il fallait qu'ils sachent le dire en allemand, Je pense que j'aurais été martyrisée tellement que j'y arriverai pas. Parce qu'elle nous disait que s'ils n'y arrivaient pas, ils se prenaient des coups. »

Pa2f : « Ben je m'y suis intéressée, mais je savais qu'il y avait eu une sorte, comment dire, d'organisation, ils avaient gardé des traces écrites, c'est vrai que ça m'a quand même marquée parce qu'on voyait les registres etc. ah oui, ils étaient organisés jusqu'au bout. »

Pa6m : « J'étais plus concentré sur les photos ou la carte, les documents aussi oui (…) ben parce que, il y a beaucoup de choses qui, bon là il me semble que c'était des documents nazis, c'était les registres des SS, et je trouve qu'il y a forcément beaucoup d'objets juifs, mais peut-être un peu moins d'objets qui appartenaient aux SS, je trouve intéressant de voir, de se pencher là-dessus sur le registre, à quel point la méthodologie encore une fois des nazis, à quel point tout était calculé, était bien enregistré, était bien, enfin j'ai trouvé ça intéressant (…) Les documents qui ont pu être conservés, on se rend compte, ben à chaque fois c'était la date d'arrivée, le nom et le prénom des personnes, le numéro de déportés, la race, enfin les registres oui, ça sert aussi de preuve, je trouve. »

Au delà de cette présence en creux ou explicite de ceux qui ont mis en place le camp, plus d'un tiers des participants se rendent compte également de l'état esprit général des nazis. L'aspect du lieu permet non seulement de se rendre compte de leur organisation du camp mais aussi de leur mentalité. Tous les participants en concluent qu'ils ne comprennent pas comment cela a été possible, en sous entendant en fait une interrogation plus sur le pourquoi que sur les processus. Ils se rendent compte implicitement que les nazis étaient cruels ou monstrueux, soit par l'incompréhensibilité de ce qu'ils ont fait soit à partir du résultat de leurs actions. De même que pour les réactions face aux objets où différents degrés de personnalisation peuvent être identifiés[219], celles concernant l'attitude des nazis envers les déportés présentent des différents niveaux dans l'expression. Les réactions vont de l'incompréhension à l'indignation, le plus souvent indiquée par le mot choqué, en passant par la colère. Globalement l'incompréhension et l'indignation sont le plus fréquemment présentes dans les différents récits.

[219] Supra F 2 a

Ces réactions proviennent généralement du constat de l'efficacité de l'organisation des nazis qui se concrétise quand les participants se rendent compte de ce qu'elle a produit : la concentration et la mort. Seul un participant dit se rendre compte que les nazis ne sont pas parvenus à réaliser leur objectif. Il évoque l'échec de l'entreprise nazie malgré le nombre de morts, mais avec beaucoup d'hésitation et en avouant qu'il ne sait pas bien l'expliquer. Les termes de survivant et de rescapé employés par plus de la moitié des participants indiquent peut-être qu'ils ont également conscience que l'objectif de destruction totale des juifs d'Europe n'a pas été à son terme. Là où les autres concluent implicitement à une réussite totale de l'organisation nazie, eux implicitement y mettent un bémol. Tous ont été en contact avec une ancienne déportée à Caen ou pendant la visite mais seuls ces participants la désignent parfois comme survivante ou rescapée. Pour les autres, elle est Ginette, madame Kolinka ou la déportée. Les premiers font ainsi ressortir la victoire de cette femme face à l'entreprise de destruction nazie.

Il s'agit alors presque toujours de se rendre compte à partir de la nature des actions, sans considérer les motivations en amont. Seulement trois des participants évoquent cette dimension. Le premier déduit la mentalité des nazis de l'ambiance plus sombre crée dans le camp par la nuit, comme si elle en était une sorte de métaphore. La visite permet aux deux autres de comprendre en partie les raisons de cette barbarie. Ils s'approchent de la réponse au « pourquoi » espérée de la visite par beaucoup de participants, mais qui ne s'est pas produite. En se basant sur quelques lieux du camp, l'un s'attache à montrer que le cynisme en est l'origine psychologique. L'autre conclut de la souffrance de leurs victimes non seulement la méchanceté des nazis, mais celle plus large des êtres humains. Elle élargit ainsi la perspective qui dépasse le cas particulier des actions des nazis. Elle les considère ainsi comme emblématiques d'une possibilité de l'humanité.

Pb4f : «Si aussi, ben c'était très carré en fait, tous ces camps là ils étaient vraiment symétriques, enfin bien ordonnés. Je pense que c'était aussi, enfin, comme leur mentalité en fait aux nazis, carré, enfin droit un peu. Un peu trop droit, toujours bien ordonnée. »

Pb1f : « Je ne sais même pas comment les gens ont pu tuer, tout détruire et puis partir comme ça sans culpabiliser, sans s'en vouloir, sans rien du tout he, vraiment je ne sais pas, pour moi c'est inhumain (…) Ben oui, je me suis demandée comment on pouvait faire ça. »

Pc2m : « Ça me choque aussi que des gens fassent ça sans ressentir quoi que ce soit. »

Maria-Laura : « J'étais fâchée parce que là ce n'est pas juste, ils n'avaient pas le droit à tuer »

Pa6m : « Ben on ressent du dégoût quelque part, du dégoût de toute cette machine, de tout ça,

enfin ouais, c'est du dégoût, c'est difficile à exprimer, c'est un mélange ouais, de dégoût, de colère, d'incompréhension. »

Pa5m : « Ben hehhh, ben ça pas marché dans le sens où ça n'a pas perduré dans le temps, mais dans l'instant entre 39 et 45. Ouais, ça a, ben ils ont montré aussi heeee (petit silence). Non ils n'ont pas réussi en fait parce que, je ne sais pas. »

Pc4m : « En fait, la nuit je me suis plutôt imaginé justement l'organisation de ce qu'ils faisaient dès que la nuit tombait. Et justement entre ces bâtiments, les nazis entre eux. Je ne sais pas pourquoi quand le guide a fini je me suis plutôt imaginé ça justement par rapport aux exécutions (…) Ouais dans l'ambiance générale c'était plus sombre. »

Pa3m : « Oui bien sûr, bien sûr que j'ai les appris des choses pendant la visite, on a des détails qui, qui nous échappent toutes façons, et les livres sont là pour nous le rappeler, c'est ce qui m'a marqué aussi le plus c'est ce que he, j'arrivais pas à me représenter, je ne savais pas en fait tout le cynisme, tout ce cynisme de la part des nazis qui gardaient les camps, et he, à partir de là j'ai compris, en tout cas j'ai eu le sentiment de comprendre des choses, pourquoi he, en tout cas d'avoir le sentiment d'expliquer en partie les raisons de cet, de cet, comment dire (silence), les raisons de toute cette barbarie, parce que de toute façon quand quelqu'un est forcément cynique, je pense que c'est pas, on n'en arrive à, quelqu'un de cynique ça va, mais quand c'est collectif ça peut aller très loin comme on a vu, et he, et toute notre visite si on avait fait attention, reposait sur le cynisme. La célèbre entrée, le travail rend libre, le fait de marquer hôpital alors que c'était un endroit où on laissait les gens mourir finalement, et he c'est peut-être ça qui m'a le plus marqué, toute cette mascarade, le fait de mettre à côté des chambres à gaz, les camions de la Croix-Rouge, enfin des camions avec les signes de la Croix-Rouge, j'en avais aucune idée » (...) J'ai eu cette volonté d'aller au-delà de cette dénonciation, parce que si on reste dans sa dénonciation, finalement, on rentre aussi un peu dans le jeu de ces personnes qui ont fait une vraie boucherie. »

Pc3f : « C'était pas pour les nazis, non, c'était la souffrance en général, la méchanceté en général … pour moi la méchanceté et les choses comme ça je ne les limite pas à un homme, à une nationalité. Moi je vois tout ça en une seule personne. Je ne limite pas. Donc la souffrance et tout ça, c'est comme si c'était tout un ensemble. Je ne voyais pas par exemple les nazis, c'était tout un ensemble. »

b. Se rendre compte des conditions de vie et de la mort

L'étendu du crime et le fait qu'il concerne des individus pris dans cette masse et le caractère non bienveillant de l'évènement sont les notions les plus générales. Elles peuvent être considérées comme étant la forme globale de l'expérience des participants. Dans ce cadre, ils se rendent compte de notions plus précises, mais toujours générales étant donné qu'elles concernent la forme du camp. Elles concernent le cadre du vécu des victimes et n'entrent pas dans le détail de ce vécu. En un sens, ce sont des précisions des notions générales.

L'horreur, la deshumanisation et la souffrance L'ensemble des éléments matériels et des informations ou anecdotes évoquent l'horreur des conditions de vie,

cependant plus des trois quart des participants n'en parlent essentiellement qu'à l'occasion de l'évocation des dortoirs des blocs 7 et 11 et des représentations photographiques des déportés des blocs 4, 6 et 7. Dans les deux cas, les traces de ces conditions apparaissent directement. Le travail de pensée ou d'induction dans l'élaboration des notions ne serait pas très important à ce niveau puisque le rapport est relativement immédiat entre le constat de ce qu'ils voient et ce dont ils se rendent compte. Le plus souvent la première réaction est de constater ce qu'ils voient et d'en tirer une impression conjoncturelle avant de se rendre compte d'une notion générale associée. Sans plus de détails ni de précisions sur ce qu'il s'y passait, les conditions de vie dans l'un des baraquements en briques de Birkenau peuvent être qualifiées d'horribles, soit sous forme de constatation, soit en y incluant une explication. Cette même présentation se produit parfois également par rapport aux photographies et sculptures représentant des déportés. Dans le bloc 6, les représentations individuelles montrant des déportés malades renvoient tous les participants plus spécifiquement à l'horreur et à la souffrance des individus en raison de leur maigreur. Si les vêtements vus dans ce même bloc 6 sont beaucoup moins l'occasion de cette expérience que les dortoirs des baraquements et les représentations photographiques des déportés, trois participantes en tirent également une prise de conscience des conditions de vie. Elles réalisent que ces vêtements, étant inadaptés à l'hiver, laissent les déportés exposés au froid.

Pc1f : « Quand il nous disait qu'on était rentré dans une baraque et ils nous ont dit qu'on pourrait mettre la totalité de notre lycée pour dormir dedans, enfin tout ça, et après on imagine et je ne sais pas, c'est horrible. Les enfants aussi après, c'est horrible et c'est encore pire pour les enfants. »

Pb1f : « L'on se dit, ben les gens ils étaient dans le même état, de toutes les façons c'est fait pour représenter ce qui s'est passé. Ils étaient dans le même état, ils avaient la même tête, ils étaient aussi maigres que les statues (…) Hee ça m'a fait bizarre parce que je me dis, enfin ils avaient un poids correct normal quoi et maintenant on les voit sur les photos ils ont vraiment que les os, ils n'ont plus rien (…) Ben je me suis dit he ils sont trop maigres, je me demande comment ils pouvaient encore tenir debout (…) He si, sur ces photos-là, oui. Par rapport à d'autres moments je me suis décomposée sur celle là parce que en plus il y a une dame qui avait, je ne peux pas dire quel âge je ne sais pas, mais c'était en gros une mère et sur les photos toute maigre comme ça et tout on dirait qu'elles sont largement plus jeunes, et là on leur donnait dix sept ou dix huit ans alors qu'elles en avaient trente et quelque (…) Ben je restais à regarder en me disant, enfin toujours en me posant la question : comment ils font pour tenir encore. »

Pb3f : « On est rentré, et en fait quand je suis rentrée dans le grand couloir, il y avait un grand couloir avec des photos. Donc j'ai pris en photo mais je n'ai pas trop réalisé le nombre des photos qu'il y avait. Et on est rentré, on a regardé toutes les photos qu'il y avait, il y avait un enfant qui avait la peau sur les os, ça m'a bouf, je l'ai pris en photo mais je suis restée he choquée que les enfants soient aussi maigres, même les femmes, il y avait des photos de qui

avait eu des expérience, ils ont eu des expériences sur eux, on voyait, il y avait des trous, enfin c'était choquant. Et après on a vu ce qu'ils mangeaient, et on nous expliquait que c'était du pain qui était pourri dedans, avec une soupe où il y avait des légumes pourris dedans. Enfin moi, je regardais et je me disais “comment des gens ont pu manger ça". Quand je vois à l'époque qu'on est maintenant, on ne réalise pas comment c'était à l'époque et je me dis que c'est horrible quoi, qu'on ait pu donner ça des hommes, à des femmes, à des enfants. »

Pb5f : « Il avait une partie des vêtements qui était pour l'été, une partie pour l'hiver et je ne voyais pas trop la différence entre les deux en fait, enfin pour moi c'était pareil alors que pourtant l'hiver il fait deux fois plus froid. L'hiver ça devait être horrible, l'hiver ils devaient avoir froid, en Pologne il fait plus froid que ici. Du coup je me suis dit, "il faisait super froid, ça a dû être compliqué, ça a dû être dur"(...) Parce que on voit un peu le type de vêtements qu'ils portaient alors qu'il devait faire super froid donc du coup ça aide à avoir un petit peu les conditions. »

Cette horreur est pour plus de la moitié des participants inséparable de la prise de conscience de la déshumanisation vécue par les déportés. L'un d'eux remarque que dans chaque pièce il y a une connotation animale. Certains les détaillent d'ailleurs plus précisément : les déportés sont entassés comme des bêtes dans les dortoirs, les lavabos ressemblent à des abreuvoirs, les barbelés évoquent des cages. Au delà de ces explicitations, la prise de conscience de la déshumanisation est partagée par pratiquement tous les participants qui utilisent un vocabulaire lié à l’animalité ou le formulent en terme de réification. L'un d'eux ajoute un élément qui selon lui serait lié à cette déshumanisation : l’absence de différence de traitement entre les hommes et les femmes. Les déportés sont ravalés au rang d'animaux, mais un participant a une position singulière liée à son engagement personnel pour la cause animale. Il se rend compte inversement de la condition des animaux ravalés au rang de déportés. En faisant référence au wagon sur les rails, il inverse le raisonnement et se rend compte que les animaux sont traités comme les nazis traitaient les déportés. Il est ainsi conforté dans sa condamnation de la consommation de produits provenant d'animaux. D'ailleurs, un peu plus tard dans l'entretien, il fait une remarque se rapportant aux sandwichs de la pause du midi qui contiennent de la viande.

Pa5m : « C'est là vraiment où je voyais toutes les photos où ils étaient rasés, déshumanisés (...) En fait on heeee, elle expliquait tout au long de la visite ce que ben, représentait les photos. C'étaient des déportés politiques qui avaient des rayures et heee ainsi de suite. Mais moi ce qui m'a vraiment choqué c'est cette non distinction entre hommes et femmes. »

Pa6m : « Savoir que oui là on est sur une sorte de lit superposé à trois couchettes, ils étaient déjà trois, enfin ils étaient entassés comme des bêtes, il y a toute absence d'humanité dans, enfin voilà, je ne sais pas, ils étaient traités comme des sous hommes. »

Pa4f : « En fait quand j'ai vu ça j'ai pensé à un abreuvoir, ça m'a fait penser parce que je me suis dit "ils sont complètement déshumanisés “et en fait ça m'a fait penser à un abreuvoir comme des animaux. Ça fait comme des mangeoires. »

Pb2f : « Ben voir ces personnes à travers des barbelés, ça fait vraiment en cage, comme des animaux. »

Pb5f : « Franchement, je trouvais ça ben bizarre qu'on tatoue les gens, enfin là, on avait bien la photo sous les yeux avec le tatouage et je sais pas, je l'ai montrée à mes parents et tout et je ne sais pas, je trouvais ça anormal en fait. Enfin tatouer les gens comme ça, c'est des êtres humains, ils ont un nom et ils ne sont pas un numéro quoi. Ça fait un peu comme si c'était des objets. »

Pc4m : « Ben là, en fait on dirait que en fait ils ont perdu toute leur personnalité parce que au final on dirait que ils sont, on dirait qu'ils sont tous les mêmes au final parce qu'ils n'ont plus leur identité propre en fait (…) On leur donnait des vêtements qui n'étaient pas à leur taille et du coup c'est vrai que là je me suis pas mal imaginé les gens en gros perdre tout ce qui leur appartenait et puis en fait c'est à partir de ce moment qu'ils n'étaient qu'un numéro, enfin, une personne comme les autres parce qu'ils étaient tous, enfin ils n'avaient plus leur personnalité qu'ils avaient avant, ils n'étaient plus les gens qu'ils étaient quoi. »

Pa5m : « Oui le couloir heee avec d'un côté les hommes et d'un côté des femmes, et moi ce qui m'a percuté c'est que ça ne faisait aucune différence, j'avais vraiment du mal. C'est là vraiment où je voyais toutes les photos où ils étaient rasés, déshumanisés... hee là on voyait vraiment comment hee les femmes en particulier étaient traitées dans les camps, et elles étaient rasées, elles s'étaient complètement déféminisées, elles étaient traitées comme du bétail. »

Pa1m : « On disait que c'était choquant de mettre des humains dans des compartiments qui sont censés être pour des animaux, qu'ils ont vécu quelque chose d'horrible les gens, il y en a qui sont morts, ils sont restés longtemps dedans, d'autres qui sont sortis blessés etc. et très affaiblis, alors je ne vois pas pourquoi he si ça été mauvais pour des humains de faire subir ça à des animaux, alors qu'ils sont tout autant entassés et qu'ils doivent sûrement passer beaucoup de temps dedans pour aller à l'abattoir (...) Mais je ne sais pas, on visite en gros un grand grand abattoir humain, et eh,, il doit y avoir des gens qui mangent des sandwiches avec de la viande dedans, enfin je trouve ça contradictoire, d'un côté on étudie des morts et ils mangent du mort. »

Cette horreur des conditions et de la déshumanisation infligée aux déportés renvoie également aux souffrances qui ont été ressenties. Cette pensée, partagée sous différentes formes peut être considérée comme étant celle demandant le plus d'abstraction et d'induction par rapport à ce qu'ils perçoivent – même si la rescapée accompagnant la visite leur expose les souvenirs de son propre ressenti à l'époque de sa déportation. L'effet des photographies montrant des déportés vivant déjà dans le camp est primordial à ce niveau. Leur comparaison avec celles prises à leur arrivée avant les souffrances endurées met celles-ci en avant : les participants décrivent avec précision les expressions différentes des visages et les attitudes.

La plupart exposent à ce sujet ce qu'ils imaginent plus que ce dont ils se rendent compte, mais cette dimension est alors sous-entendue. Lorsqu'ils évoquent ainsi la souffrance, ils le font généralement en identifiant le vécu d'un individu ou en essayant de se mettre à la place d'une victime. Il ne s'agit pas pour eux de penser à la souffrance en tant que notion générale, mais d'en construire une représentation mentale. Ces

représentations permettent de s’en rendre compte, même si il y a médiatisation par l’imagination plutôt que production directe à partir de ce qu’ils perçoivent. Cependant les six d'entre eux qui en prennent conscience grâce à un lieu précis ou à des photographies ne semblent pas réaliser que leur imagination à jouer. Leurs propos paraissent s'appuyer uniquement sur ce qu'ils ont vu.

Si ces trois notions que sont l’horreur des conditions de vie, la déshumanisation et la souffrance sont associées au camp dans sa globalité et à la politique nazie d’extermination en général, près de la moitié participants pensent se rendre compte que les conditions de vie étaient moins dures à Auschwitz qu’à Birkenau. Certains se contentent de constater que l'apparence d'Auschwitz fait plus civilisée et d’autres présentent globalement la différence entre les deux sites. Un seul produit une comparaison élaborée qui oppose différents éléments de chacun des camps. Se rendre ainsi compte de cette différence ne signifie paradoxalement pas nécessairement que les participants perçoivent moins l’horreur, la déshumanisation et la souffrance pendant la visite d’Auschwitz. La plupart affirment sans détour que le premier regard les a abusés, mais d'autres sembleraient moins assumer l'erreur. Cette position concerne ceux qui développent le sujet en tentant de minimiser ce qu'ils ont rapidement évoqué de faux. La conclusion tirée est alors qu’on se rend moins compte à Auschwitz qu’à Birkenau. Plutôt que d'admettre directement s'être rendu compte faussement pendant un moment de la visite que la vie était moins dure dans l’un des camps, ils disent qu'Auschwitz permet moins de s'en rendre compte.

Pb1f : « Ben c'est une personne qui déjà qui n'a pas encore été en gros, rasée, déshabillée et tout, donc après elle n'est pas heureuse, ça se voit aussi sur la photo hein, par rapport au visage et que là, on voit vraiment la tête des gens comment ils sont, ils sont dépités, ils sont tristes, ils sont malheureux (…) Donc je pense quand même que c'est quand même dur, quoi. (...) On voit sur leur tête qu'ils sont complètement décomposés, qu'ils sont à bout (…) Après c'est pas pareil, lorsqu'on va dire que les photos prises avant, ils étaient heureux, ils ne savaient pas qu'ils allaient être déportés que là ils y sont et ils ne savent pas s'ils vont mourir ou pas. »

Pb5f : « Je me disais enfin, on voit sur la photo qu'ils sont pas à l'aise, on voit qu'ils ont dû souffrir et que savoir qu'ils sont morts aussi, j'ai trouvé ça dur, ils ont rien fait (...) Plus la souffrance, on voit leur visage, enfin je ne sais pas comment expliquer, on voit qu'ils souffrent. »

Pb3f : « J'ai trouvé ça hallucinant, que ça ait pu exister, il y avait des cellules. Laisser des gens comme ça. Enfin vous pouvez pas prendre de photos, mais même moi je n'aurais pas pu en prendre parce que pour le respect aux victimes et tout ça, je pense que je ne l'aurais pas fait. Mais ça, je pense que je ne l'ai même pas raconté à mes parents, on était descendu comme ça pour aller voir des cellules. »

Pc1f : « Ben oui, là, quand même ils ont des lits quoi, c'est plus civilisé quoi. »

Pc4m : « Quand on voit toutes les grandes maisons, on dirait que c'est limite un petit village, on ne s'imagine pas du tout que c'est la suite du camp c'était quand même des habitats différents. Ça paraissait plus confortable en quelque sorte. Ben ce qu'on a vu le matin et l'après-midi ça n'avait rien à voir, les conditions en tout cas elles avaient l'air totalement différentes. Enfin elles avaient l'air encore plus compliquées le matin que l'après-midi. »

Pa6m : « Je trouve que Birkenau fait encore plus, ressemble plus à un camp en fait, Birkenau fait encore plus camp, alors que là, ben on ne devine pas forcément que c'est un camp, quand on est dans Auschwitz 1, faut s'imaginer, mais ça fait plus, le fait que ça soit des maisons de briques, ça sent plus l'humain, enfin il y a plus d'humanité dans ces lieux, que d'humanité dans Birkenau. Birkenau, c'est l'industrie et les longues baraques très très basses, avec les longs grillages, les miradors, tout ça, ça fait encore plus ben oui l'industrie de la mort. Je trouve qu'il y avait un peu plus d'humanité, évidemment à première vue dans Auschwitz 1 par ces maisons en briques, ces fenêtres. Voilà (…) Ben ces longues allées, ben je m'imaginais les détenus, enfin marcher là où je marchais, là, je me replongeais dedans, la vie d'un détenu, mais encore une fois j'ai trouvé qu'il y avait un peu plus d'humanité dans Auschwitz 1, à première vue en restant à l'extérieur que à Birkenau, parce que, je ne sais pas, déjà des maisons en briques ça fait un peu plus, ça fait plus bah, maison normale, habitable.».

Pa6m : « Voilà ça fait plus accueillant, je veux dire légèrement plus accueillant. Évidemment quand on rentre, une fois qu'on est à l'intérieur c'est très différent (…) Ça rajoute, enfin c'est, ça donne un sentiment de, ben ça fait plus, encore une fois ça fait plus humain peut-être que Birkenau, mais he, c'est très trompeur, une fois l'intérieur, les conditions sont tout aussi horribles. »

Pa1m : « Humm je ne l'ai pas ressenti, la différence, je ne me la suis pas posée d'ailleurs, je sais pas, hum j'avais jusque l'impression qu'à Birkenau on était moins bien logé qu'à Auschwitz (…) C'est la même chose pour moi c'est la même chose, c'est juste que j'ai l'impression que c'était, qu'ils avaient une vie plus, même si c'est faux, qu'ils avaient une vie plus dure à Birkenau qu'à Auschwitz, parce que Auschwitz comme c'est des bâtiments fermés, on a l'impression qu'ils ont, enfin c'est plus, c'est plus confortable, alors que non, ils dorment sur le sol etc. mais on a l'impression que c'est plus confortable que à Birkenau, même si ça ne l'est pas. »

La mort due aux conditions de vie La visite ne se limite pas seulement à des notions sur la concentration mais aussi sur les processus menant à la mort. La mort a la forme de la disparition des personnes qui ne sont jamais reparties des camps plus que de l'agonie vécue des victimes. Elle devient concrète lorsque les participants se trouvent physiquement en présence des affaires restées des déportés ou des lieux jadis habités et désormais vides. Ils se rendent compte du vide pour exprimer la disparition des déportés, non plus à partir de la présence de leurs affaires mais de l'absence de ceux qui les utilisaient. La mort est présente à l'esprit des participants pendant toute la visite. Il n'y en a cependant que deux pour estimer que cette dimension est aussi essentielle que le fait de se rendre compte des conditions de vie. Elle apparait essentiellement de deux manières.

D'un côté, le vide de l'un des baraquements en brique et du site évoque la mort. L'absence en serait la manifestation littérale. L'impression de vide de l'intérieur d'un

des baraquements en brique fait se rendre compte que ce qui pourrait être associé à la vie des déportés dans le camp a disparu, tout comme les victimes qui sont mortes. Une participante, autant sensible au vide des baraquements en brique de Birkenau qu'à celui des camps, explicite l'effacement de leur vie en ponctuant son propos de ça n'existe plus. Même si rien dans ses paroles ne permet de savoir si le choix de ce terme a été fait consciemment en référence au four crématoire, elle utilise la métaphore de la cendre et de la fumée pour marquer qu'il ne reste rien des déportés. Les pièces avec des traces sur les murs d'objets disparus et les bâtiments dont il ne reste qu'un champ immense de cheminées, évoquent d'absence. Ils sont le symbole de la disparition des déportés et de l'effacement de la mémoire même de leur existence.

Pc3f : « Là, quand on rentre, je ne sais pas qui me dis que c'était ça, que c'était ça. Là, j'ai commencé à rentrer dedans, et quand tu rentres et que tu vois que c'est tout obscur, tu as l'impression qu'il fait plus froid dedans que dehors. Et là, tu vois les lits, les choses comme ça et celles qui ne sont pas là, ça ça m'a choquée. Il y a une photo où tu vois juste les marques … ça m'a choqué par exemple parce que là, j'ai dit par exemple "c'est ça qui reste". »

Pc3f : « Á des moments ça n'existe plus, il y a par exemple des enfants, des personnes sont en train de faire la fête et ça a disparu. C'est devenu de la fumée en fait. Tu es choquée là que ça n'existe plus. Et tu es triste à cause de ça parce que ça n'existe plus. »

Pc3f : « Mais je le prends comme un symbole, c'est ça qui a disparu et qui reste. Tu sais que c'était là, il reste les marques, mais il n'est plus là. C'est comme ça, c'est un symbole. »

Pa2f : « Ben là vraiment, le sentiment c'était un peu genre comme une, ben une mémoire, qui s'efface. »

D'un autre côté, ce qui rappelle que les déportés ont eu une vie avant leur déportation et en marque leur existence fait penser en creux ou en négatif à leur disparition. Cette réaction est donc induite par les affaires des déportés et des photographies, particulièrement celles montrant des personnes avant leur déportation. Le renvoi à la disparition devant les photos exposées dans le Sauna et datant de la vie antérieure des déportés est le plus fréquent tout en étant pas exclusif. Il peut aussi parfois se produire devant celles prises dans le camp, en particulier devant les photos accompagnées des dates d'entrée et de mort. Si ces portraits permettent de se rendre compte de l'individualité dans la masse et de la disparition de ces personnes ayant eu une vie avant le camp, ils sont également pour plus de la moitié des participants un support à l'imagination. Ils imaginent ces personnes heureuses avant leur déportation. En général ils le font sans plus de précisions, mais parfois ils recréent dans leur imagination des séquences de leur vécu antérieur.

Pb2f : « Enfin, c'était marquant ça, parce qu'on se dit que tous ces gens-là, ils sont morts quoi. »

Pa4f : « Si, si ça m'a marquée, je ne suis pas aperçue de ne pas en avoir parlé, mais à chaque pas que je faisais je me disais "ouais il y a quelqu'un qui est mort là “et c'est vrai que la mort était omniprésente dans ma tête et même l'après-midi. »

Pb5f : **«** Ben ça je me rappelle de les avoir bien regardées, surtout qu'il y avait des dates. Les dates de quand ils sont morts. Je crois aussi qu'il y avait des dates de quand ils sont arrivés,, combien de temps ils sont restés au camp. Donc du coup j'ai regardé pour voir combien de temps il y en a qui sont restés, s'il y en a qui sont restés plus longtemps, s'il y en a qui sont morts une semaine après (…) Ben je trouve que c'était assez différent. Enfin il y en a qui sont restés un moment et y a qui sont morts au tout début. Déjà quand on voit leur tête, on voit qu'ils souffrent quoi, on voit qu'ils sont là, qu'ils ont peur et qu'ils ont envie de mourir plutôt que de rester là. »

Pc4m: « Oui parce que je me dis que qu'avant de venir là, oui en fait retracer un peu leur vie parce que c'est vrai que quand on voit quelqu'un, que l'on voit juste un visage, on arrive pas vraiment à se dire que lui il a fait ça ou quoi, alors que quand on voit des familles entières je trouve que ça nous pousse plus à imaginer ce qu'ils ont vécu avant. »

Pc3f : « Il y avait un qui était trop content, il était à une fête ou une chose comme ça et les enfants qui sont pris en retrait, ils ont l'air content, ils sont à une soirée, je ne sais pas. »

Pa4f : « C'est des photos de leur famille ou de leur baptême, des photos de mariage, des photos d'identité, enfin c'est pas des photos de prisonniers quand ils étaient dans le camp. C'est des photos à eux, des moments de complicité comme celle-ci où elle est avec sa fille je suppose. »

La même notion de disparition est présente par rapport aux affaires des déportés. Les participants réalisent que leurs affaires sont encore là parce les déportés ne sont jamais repartis. Ils ne lient alors généralement pas cette prise de conscience à l’extermination industrielle dans les chambres à gaz, mais aux conditions de vie dont ils perçoivent la dureté et l’horreur. Si un des participants explicite la nature du lien entre la présence des objets et la mort des déportés, ce lien reste cependant implicite pour la majorité puisque seulement un tiers d'entre eux l'ont fait. Il est également arrivé qu'un participant réalise devant des objets en même temps l’individualité des victimes et la disparition de ces gens qui ont été vivants. Il ne s'agit plus alors exactement de se rendre compte qu’ils ne sont pas repartis, mais qu'ils n'existent plus.

En fonction du rapport particulier et personnel de chaque participant avec chaque objet[220], la disparition se montre particulièrement face à certains objets très personnels palliant à une insuffisance physique comme les prothèses ou face aux cheveux renvoyant directement à un corps humain qui n'est plus là. En s'intéressant à l’individualité des différentes propriétaires de ces objets, ils ont aussi tendance à imaginer et non seulement à se rendre compte. Ils construisent des situations particulières où parfois ils mettent en scène leurs proches. A partir de ce type d’objet

[220] Infra C 2 b

particulier, ils peuvent ainsi se rendre compte de notions attachées à ce que ressentaient ou pensaient les déportés. Ceux qui imaginent leurs proches à la place des déportés le font systématiquement à partir des chaussures du bloc 5 en reconnaissant une taille qui pourrait leur correspondre. Cet usage est cependant moins important que celui utilisé pour se rendre compte de notions générales.

Pa1m : « On peut voir que les objets ça apporte, quoi, enfin ils ne sont pas repartis avec, quoi (…) On voit he, on voit que c'est, c'est toujours là, qu'ils ne sont pas repartis avec, que eux sont partis, eux ils sont morts et que les objets sont restés ici, qu'ils n'ont pas bougés, qu'ils sont quasiment pareils qu'il y a soixante dix ans. »

Pa4f : « Quand j'ai vu les prothèses en fait, c'est la que je me suis, enfin je pensais aux gens et même quand je voyais les affaires des enfants les valises et tout ça je me dis "bah, ça appartenait à quelqu'un, c'était quelqu'un qui avait une identité", quand on a vu les papiers des gens que je me disais ”ça a appartenu à quelqu'un, mais quelqu'un qui n'est plus là". »

Pb1f : « Haa la la, les chaussures d'enfants c'est horrible quoi, ça me fait penser à mon neveu. »

Pb3f: « Il y avait une chaussure juste en face de moi et j'ai fait comme ça avec mes doigts pour mesurer la chaussure en fait, et c'était la même taille que la chaussure de mon neveu. »

En dehors de ces moments particuliers de la visite, plus de la moitié des participants précisent la notion de disparition surtout en se rappelant s’être rendus compte que les déportés arrivés au camp ne sont jamais repartis. La possibilité de cette expérience est due au fait même d’être dans un camp. Ils reconnaissent différents éléments symbolisant une prison très dure dont il était impossible de sortir. Les dispositifs destinés à contenir les prisonniers apparaissent comme scellant définitivement leur destin par leur forme même, celle d’une prison à perpétuité. Les barbelés et les miradors reportent à l'impossibilité de sortir vivant du camp. L'identification à une prison appartient formellement aux conditions de vie plutôt qu’à l’extermination, pourtant les éléments vus dans la prison leur font penser que ceux qui y étaient n’en sont jamais partis. Ils estiment soit qu'ils sont morts de faim, soit qu'ils ont été exécutés, soit encore qu'il ils se sont suicidés pour échapper aux souffrances. Une participante parle de l'impossibilité de fuir au vu du format des fils barbelés, un autre se dit persuadé que toute tentative d'évasion mène à la mort et une troisième reprend l'idée du suicide pour échapper à la souffrance en se jetant sur les barbelés.

Pa6m : « C'était assez marquant de voir que dans un camp d'extermination il y a aussi des prisons, une prison dans une prison. »

Pa4f: « Du coup les barbelés aussi ça me fait penser à une prison, quelque chose d'où on ne peut pas sortir, pas d'échappatoire (…) C'est ce que je disais, il n'y a pas d'échappatoire possible … parce que ce n'est pas les petits barbelés de jardin hein, c'est vraiment, il faut y aller pour, enfin s'évader, on ne peut pas quoi. »

Pb4f : « Ben ça montrait vraiment hee l'enfermement des personnes qui sont dedans et qui, s'ils

essayent d'en sortir et ben ils sont tués. »

Pb2f : « C'était pour les gens qui souhaitaient entre guillemets se suicider, s'ils allaient par là ils étaient sûrs de se faire tuer. Donc si, ça je m'en souviens. (…) Ben ça, cet endroit-là, oui, ça m'avait marquée un peu parce que pour moi, c'était en fait une issue s'ils voulaient mourir les gens qui étaient là...c'était peut-être la seule en fait parce qu'ils ne voyaient pas d'autre moyen de s'en sortir. Partir du camp c'était impossible. »

L'extermination Cette conscience de la mort due aux conditions de vie est en effet plus importante celle de la mort due à l'extermination. Celle-ci est généralement évoquée à propos de lieux associés à la mort mais renvoyant plus à proprement parler aux conditions de vie. Il s'agit de ceux de la prison du bloc 11 d'Auschwitz où les prisonniers étaient torturés ou exécutés. Dans la mesure où ils ne comprennent pas bien le rôle de la prison, les participants associent à l'extermination ceux qui y étaient tués.

Pa1m : « On a vu les lieux où étaient emprisonnés les gens, c'était assez reconstitué, surtout le moment où on est descendu he dans le sous-sol, l'endroit où on les faisait mourir de faim. »

Pa3m : « C'était des personnes condamnées de l'extérieur pour les interroger et c'était souvent des personnes qui allaient être exécutées ensuite en fait. »

Pc3f : « Ce qui me touchait le plus c'était la petite chambre où ils mettaient plein de monde et les laissaient la nuit comme ça ils se suicident peut-être. »

En dehors de l'évocation de ces moments, un seul participant dit explicitement se rendre compte du génocide grâce à sa visite. Les autres donnent deux explications au fait de ne pas s'en être vraiment rendu compte. D'une part, le génocide a été quantitativement moins présent durant la visite. D'autre part d'un point de vue qualitatif, ils estiment que la souffrance des victimes a été plus grande pour ceux vivant l'horreur du camp que pour ceux ayant été achevés tout de suite. Trois participants expriment d'ailleurs le regret de ne pas pouvoir suffisamment se rendre compte de l'extermination. L'un déplore ne pas avoir visiter la gare parce que le sort des juifs se scellait à cet endroit, une autre dit s'être sentie frustrée par le peu de temps consacré aux fours crématoires, enfin le troisième évoque son insatisfaction concernant le moment très court de la visite des ruines des chambres à gaz. Ce peu de temps ne lui aurait permis ni de renforcer ni d'augmenter les connaissances qu'il avait au préalable. Les regrets explicitement exprimés sont dus à la fois au problème de la quantité et de la qualité des explications concernant des lieux d'extermination, mais l'origine commune des deux problèmes est le manque de temps.

Pb4f : « Hee les conditions de vie dans le camp, c'est horrible aussi (petit rire)… même si ça reste quelque chose de perturbant, parce que être traité comme ça, ben c'est pas normal. (…) ben disons que je suis passée par un endroit où que les gens ont été, sont morts. Donc c'est plus perturbant malgré les conditions de vie, si, ça reste touchant, mais hee, je veux dire que quand

on va sur un endroit où qu'a eu un nombre énorme de personnes mortes, à cet endroit-là, c'est plus poignant quand même. »

Pa6m : « La prise de conscience de ce que c'était, enfin de ce génocide, de ce dont l'humanité est capable, pour en arriver là. »

Pc3f : « Oui parce que c'est là où ils restent, c'est là, que la souffrance... parce que quand tu es en vie tu souffres, tous les sentiments c'est encore quand tu es en vie. Après si par exemple moi je suis morte, après j'ai rien. Et c'est celui qui est encore vivant qui va avoir des répercussions. Les souffrances c'est en vie. »

Pa5m : « J'ai regretté de ne pas visiter aussi la gare, normalement l'entrée déterminait hee le sort des juifs. ».

Pa4f : « Mais je trouve ça dommage en fait, j'étais un peu frustrée, frustrée oui et non, c'est-à-dire que on est rentré dans une pièce et on a vu qu'il n'y en avait deux. Elle nous a juste parlé et puis après on est passé à autre chose. Et je me suis dit "ben je suis venue là pour vraiment le voir", ça paraît atroce mais je suis venue là pour le voir et me rende compte, du coup elle a passé un moment qui était important dans la visite. »

Pa1m : « Ben elles sont en ruine, on n'a pas accès, c'est bloqué et on ne peut voir qu'à côté. Ben après, comme je le disais si on ne sait pas que ce sont des chambres à gaz, enfin si on ne savait pas que c'était des chambres à gaz, on ne peut pas s'en rendre compte. C'est vrai que j'ai plus l'impression, ben je sais comment ils ont été tués, en fait plus les conditions dans lesquelles ils ont été tués que les morts en eux-mêmes, parce que je ne me suis pas vraiment rendu compte comment ils ont été tués du coup. C'est-à-dire qu'on a passé très rapidement, mais je pense justement que le fait qu'elle soit passée un petit peu vite, que du coup, enfin moi je suis plus resté sur les conditions de vie… parce que moi je sais comment ils étaient tués, mais moi avec la visite, ouais, c'était plus sur les conditions de vie, comment ils étaient traités, ouais, c'était plus sur ça que sur vraiment comment ils faisaient pour les tuer plutôt. »

Le seul moment où la notion de l'extermination est présente pour tous est celui de la visite du crématoire d'Auschwitz. A l'exception de deux participants, elle n'est pas appréhendée en tant que reconstitution. Deux d'entre eux précisent que c'est dans ce lieu en particulier qu'ils pensent à l'extermination industrielle par les chambres à gaz. Leurs propos suggérèrent qu'ils n'y auraient pas vraiment songé avant. Une de ces participantes s'attache juste à la description du bâtiment et du processus. Elle explique qu'elle a mal vécu émotionnellement ce moment et qu'elle elle ne tient pas à le revivre sur le même mode. L'autre insiste plus sur l'effet que lui produit la prise de conscience de cette atrocité. A Birkenau la situation est différente. La pensée de l'extermination industrielle par les chambres à gaz y est peu présente parce très peu de participants reconnaissent les traces de la mort dans les ruines et les tas de pierre. A la question de ce qu'ils pensent des ruines des chambres à gaz et crématoires, seuls deux participants se reportent effectivement à l'extermination.

Pb3f : « Donc je suis rentrée dedans, puis c'est après avoir arrêté de parler que j'ai regardé autour de moi, et j'ai vu une pièce. C'était, le sol était noir et les murs étaient gris un peu, il y avait des taches de noir un peu partout et, je regardais comme ça, je lève la tête et je vois un gros trou en fait un carré, et j'ai une amie qui était à côté de moi qui me dis "c'est là qu'ils

lançaient le poison", et là, en fait j'ai regardé comme ça, et je me suis dit “je ne peux pas rester là". Je me suis dit qu'il y avait des gens qui étaient tombés par terre à cause de ça, qui étaient morts par terre. »

Pa5m : « Et là, vraiment là, ça m'a, parce que en fait on ne s'en rendait pas compte he que tous les juifs qui ont été exterminés ici, et hee là, quand je suis rentré dedans, je ne parlais plus, c'était horrible. Ben j'en transpirais, j'en tremblais, mon coeur il battait super fort. Vraiment là, à ce moment-là je me suis vraiment rendu compte de l'atrocité. »

Pa5m : « Ben ça, c'est le lieu d'extermination où ils se faisaient gazer, c'est chaotique, tout est détruit et hee par contre c'est le moment de la visite où j'ai ressenti le plus d'émotion. »

Pa6m : « Je ressens du dégoût quelque part, du dégoût de toute cette machine, de tout ça, comment la haine de quelques personnes, peut amener à tout ça, quoi, c'est enfin (...) Je pense que c'est un peu ce sentiment-là qui demeure toute la journée et il se fait plus ressentir à certains moments comme ouais les crématoires ».

Le rapport au trajet menant vers ces ruines et suivant la rampe d’arrivée des déportés est plus ambigu. Si une seule participante utilise le terme, il est possible de déduire des propos de plus d'un quart des participants que l'extermination est présente à leur esprit. En effet, ils sont marqués par le fait de marcher là où étaient ceux qui allaient vers la mort. Cependant, la plupart du temps ce lieu est associé à l’arrivée au camp, sans que ne soit faite à ce niveau la distinction entre concentration et extermination. Les participants sont dans un lieu qui historiquement est celui de l’arrivée des déportés voués à l'extermination industrielle, mais ils ne l’associent pas toujours à cette situation particulière.

Pb5f : « C'était plus le chemin à faire pour être exterminé tout ça. »

Pa3m : « Là où on marchait, les poussières qui volaient de toute façon pouvait être des cendres des déportés, ça fait froid dans le dos. »

Pa4f : « On regardait le sol, et on avait tous la même réaction, c'était de se dire "il y a des morts par terre à l'époque", et c'était horrible. »

Pa2f : « Dans un chemin, dans une allée où là on se dit vraiment c'est là que des personnes ont été exécutées, pourtant on sait que partout des gens sont morts. »

Pa1m : « Sur la route qui menait aux chambres à gaz et qu'on a emprunté, ben j'en ai parlé avec un ami de la classe, et he, et on se remettait, enfin on a fait le même chemin qu'eux directement he aux chambres à gaz, et les personnes qui étaient là n'étaient pas conscientes, elles ne savaient pas qu'elles allaient se faire tuer et, je ne sais pas, mais alors que nous on le sait, enfin on sait ce qui s'est passé et alors, c'est ça qui m'a le plus, j'y ai peut-être plus pensé, ça m'a fait plus ressentir des choses. »

Deux autres éléments peuvent être liés à la notion d'extermination industrielle, même si l’induction faite est illégitime au regard de leur nature historique. Les ruines des baraquements en brique et des installations de désinfection du Sauna de Birkenau sont parfois respectivement regardées en tant que cheminées des crématoires et

crématoires ou chambres à gaz. Ces lieux sont alors pour les participants des éléments leur permettant de se rendre compte de l'extermination.

c. Construire une image mentale

Imaginer La pluparts des participants ajoutent au fait de se rendre compte, la construction d'une représentation mentale à partir de ce qu'ils saisissent. Il s'agit généralement d'une image, mais également parfois de sentiments ou d'identification des victimes à eux ou à des proches. Ils imaginent comment était le camp et ce que les déportés ont pu ressentir. Ils observent ainsi d'une certaine manière ce qui a eu lieu. Ils se servent de ces éléments pour renforcer ce dont ils se rendent compte, et tirent de ce produit de leur imagination les mêmes notions que de ce qu'ils perçoivent directement. Ce processus se produit selon trois modalités correspondant à des niveaux d'abstraction croissants par rapport à ce qui est perçu. Le premier stade de l'imagination porterait sur l'aspect et l'ambiance du camp pendant la guerre, aussi bien d'un point de vue visuel que sonore. A un deuxième stade, l'imagination se porte non sur les conditions de vie en tant que telles mais sur les déportés en train de les vivre, et même dans certains cas – avec plus ou moins de lucidité sur le fait – sur une présence résiduelle de ces gens sur les lieux actuels. A un troisième stade, ils imaginent des fantômes. De même que les participants se rendent peu compte de l'extermination, ils l'imaginent peu. Parmi eux, seuls deux font d'une construction mentale de la représentation des déportés travaillant dans le crématoire. Ils mettent en situation les photographies et la maquette dans le bloc 4 du musée d'Auschwitz dans un décor construit à partir de ce qui est appréhendé à Birkenau.

Pc1f : « Là du coup, je me suis encore imaginée les gens qui mettaient les corps. »

Pa6m : « Je me suis hee, quand je me suis retrouvé devant les crématoires j'ai trouvé ça he, ben j'ai trouvé ça d'abord immense, ben j'y trouvais ça vraiment, enfin c'était une industrie de, du meurtre, quoi, de tueries. J'ai d'abord trouvé ça grand même s'il ne restait qu'une partie et j'ai associé ça après, dans l'après-midi, à tout ce qu'on a vu par la suite. Enfin je m'imaginais, quoi, le travail aussi, je me suis aussi imaginé le travail des Sonderkommando, c'étaient des juifs qui, on sélectionnait des juifs pour retirer les, pour tondre les cheveux des femmes après le gazage, pour retirer les bagues et les dents, en or, tout ça (…) Je m'imaginais à la place de ces juifs qui savaient qui tôt ou tard qu'ils allaient mourir, et qui étaient chargés de ce travail-là, et j'ai relié ça, après, dans l'après-midi avec les images qu'on a vues, avec les objets et tout ça. »

Les déportés dans leur cadre de vie À un premier niveau, trois participants transposent ce qu'ils perçoivent dans le passé. Le produit de leur imagination n'est pas habité. Il ne serait donc pas question d'imaginer la vie des déportés, mais juste l'aspect qu'aurait eu le camp pendant la guerre. Ils pensent et se rendent compte qu'il y a eu des victimes en ayant en tête cette notion sans se la représenter en image. En même temps, ils imaginent comment était le lieu sans se représenter des déportés en tant que personnes ou en les incluant comme un simple élément faisant partie du décor. Dans le premier cas, les déportés sont évoqués simplement pour montrer la possibilité de se rendre compte de ce qu'ils vivaient. Ils ne s'imaginent pas, au sens où il n'y a pas de représentations ou d'images mentales incarnant ce dont ils se rendent compte. Ils imaginent comment étaient les conditions de vie. Dans le second cas, l'imagination produit des images visuelles et sonores dans lesquelles les déportés sont mis sur le même plan que la boue ou les bruits. Il y a alors construction de l'image d'un décor tel qu'il aurait été, habité de personnes génériques, sans considération de l'individualité de chacune d'elles. Même si une seule participante l'explicite vraiment, cette configuration ressort de la tournure de presque tous les récits se rapportant à ce qu'ils imaginent. Cette participante développe sa manière d'imaginer et ajoute à cette représentation mentale deux dimensions qui ne sont presque pas évoquées par ses camarades. Une est visuelle : elle décrit ce qu'elle perçoit comme une image en mouvement correspondant à celle d'un traveling compensé. Alors que les autres se rendent compte de l'immensité, elle l'imagine en voyant l'espace et le temps se dilater. L'autre dimension particulière de sa manière d'imaginer se rapporte à la présence d'une voix intérieure : elle se rend compte de manière imaginative puisque ce dont elle se rend compte – ce qui est là – prend une forme auditive concrète à intérieur de son esprit.

Pa5m : « Après je trouve que c'est vraiment hee, après ça montrait aussi dans les conditions dans lesquelles ils vivaient. Moi je m'imaginais, je trouve ça affreux, moi je trouve ça dégueulasse, moi je trouve que les pièces elles n'était pas saines. Mais en fait je me disais "comment ils pouvaient tenir en travaillant très tôt le matin, en rentrant très tard le soir " et puis dormir dans des conditions pareilles, tous entassés, aux yeux de tout le monde, aux yeux d'inconnus. »

Pa6m : « J'ai pensé à toutes les victimes, je me suis imaginé dans le camp dans son fonctionnement, à l'époque comment il fonctionnait, j'ai essayé de fermer les yeux et de m'imaginer cet endroit-là plein de boue, plein de détenus, plein de hurlements, de bruits des trains qui arrivent, j'ai essayé de m'imaginer ça à ce moment-là. »

Pc3f : « Il n'y a personne. Il y a juste ça et l'entrée et tous les mouvements et tout c'est à côté. Moi je m'imagine comme si tu es dans un tunnel en train et tu as tous ceux qui bougent à côté de toi, mais toi tu es immobile. »

Pc3f : « Il y a la dilatation de la place parce que c'était dans l'ancien camp et il n'y a rien, il y a

la nuit qui est tombée et là, c'est comme si tout s'était arrêté. En plus il y avait du vent et j'avais l'impression qu'il y avait des feuilles qui passaient sur la route, et là, à ce moment le temps n'existait pas et les notions ont changé (...) C'est comme si le temps avait disparu, s'était arrêté. Tu es là, et voilà. »

Pc3f : « Des fois je laissais mon imagination. Et en plus quand tu es avec quelqu'un tu n'arrives pas à fermer totalement. Donc quand je suis vraiment toute seule j'ai la petite voix et j'ai l'opportunité de vraiment imaginer, de tout ce qui est là. »

A un deuxième niveau la moitié des participants imaginent que ces décors sont habités par des déportés. Ils se placent dans cette perspective quand ils considèrent la manière dont ils y vivent en transposant les conditions climatiques vécues pendant la visite sur le quotidien des déportés. A partir de cet environnement reconstruit dans leur esprit, ils utilisent les autres éléments appréhendés, soit pour définir une situation précise, soit pour y placer des déportés vus en photographie. Par exemple, certains imaginent le moment où des objets vus au bloc 5 du musée d'Auschwitz ont été pris aux déportés en les replaçant dans le décor vide imaginé à partir du site de Birkenau. La présence imaginaire des déportés est alors construite à partir de la situation imaginée dans la représentation faite des objets. Réciproquement, lorsque les participants s'aident des photographies ou des anecdotes racontées pour peupler le décor produit par leur imagination, cette présence devient à la fois le prétexte et le centre de la représentation. Un participant présente chacune de ces deux situations quand d'une part il certifie que voir des photographies sur le site l'aide à imaginer et que d'autre part il se remémore les paroles de la rescapée lors de la préparation du voyage.

Pa6m: « He alors j'ai trouvé que la nuit était tombée vachement vite déjà, à cinq heure il faisait nuit noire et le fait de finir dans la nuit bah déjà on se met dans les conditions, enfin comment c'était à cette période de l'année, c'est-à-dire que la nuit tombe très vite et he à cette heure-là, je crois que les déportés, c'est l'appel qui commence et on s'imagine attendant dans le froid après une journée de travail sans presque rien à manger, attendre dans le froid des heures durant et finir dans la nuit et dans le froid, ça nous permet aussi de se rendre compte de ça, des conditions de vie. »

Pc4m :« Je m'imaginais les gens arrivés lorsqu'on leur a pris tout ce qui leur appartenait et ça justement je pense que c'est quelque chose que l'on a beaucoup imaginé (…) En fait justement je m'imaginais les gens qui arrivaient en masse et puis après pour chaque objet que je voyais j'imaginais des gens différents et je me disais, que au final ce n'était pas juste un groupe de gens, c'étaient plusieurs personnes qui ont été détruites (…) Devant les objets, oui, oui parce que, en fait le fait de voir tout ça, avec tout ce qu'on a vu, ça c'était l'après-midi et quand on les a vus on se re imaginait les gens, et du coup on les imagine quand on leur prend tout ce qui leur appartient et ensuite passer dans ce qu'on a vu le matin. Du coup ça nous fait un film, moi perso je me suis remémoré tout ce qu'on a vu le matin par rapport à tout ça. J'imaginais les gens à leur arrivée, on leur a tout pris à tous ceux qui sont allés dans les baraques et à tous ceux qui ont été gazés. »

Pc4m : « Hee ouiai, je pense que ça m'aurait aidé à imaginer parce que tu sais, je me souviens que quand on a vu cette entrée je ne me suis pas exactement imaginé de voir comme on voit sur

les photos là. Donc je pense que oui ça m'aurait aidé. Ouais je pense, d'après moi ç'aurait été bien, ça m'aurait plus permis de vraiment imaginer, enfin d'avoir encore plus de détails (...) Et d'être dans le lieu, en gros ça m'a permis de m'imaginer Ginette là-bas en fait. En fait ça m'a aidé à imaginer une fois que j'y étais. »

Plus d'un quart des participants imaginent également la vie des déportés avant leur déportation à partir des photographies exposées. Dans ce cas, l'image mentale est construite directement à partir des photographies, et non plus à partir du lieu rendu habité grâce à ce que permettent d'imaginer les photographies. Cette imagination s'accompagne généralement du fait de se rendre compte à la fois de l'individualité des personnes ayant eu une vie singulière avant d'être pris dans le système nazi et de leur disparition.

Pa6m : « Là, on voit que toutes ces personnes elles avaient une vie, avant Auschwitz, ben c'était des personnes comme n'importe qui, elles étaient accusées d'être juives, et c'était que ça (…) C'est un lieu, j'ai trouvé ce lieu-là intéressant aussi, par ce que on, ça participe encore une fois, on met des visages, enfin on imagine, on imagine ces familles, ces gens, on s'imagine à leur place, ils arrivent là et ils n'ont aucune idée de ce qui va leur arriver, ils s'attendent à arriver dans un camp de travail, à un camp de concentration et c'est très loin de ce qu'ils s'imaginent, c'est, voilà c'est impressionnant. »

Maria -Laura : « Je prends quelques visages, il y avait un qui était trop content, il était à une fête ou une chose comme ça et les enfants qui sont pris en retrait, ils ont l'air contents, ils sont à une soirée, je ne sais pas et j'ai pris cette photo là et je sais que ce n'est pas vrai mais j'ai fait une histoire à cette personne là. Avant tout ça, il faisait quoi, sa famille, sa vie, ses problèmes. Je faisais une histoire (…) On vit une autre vie, ça n'arrive pas dans le camp. Tu ne peux pas imaginer ça, tu es en vie, tu vas bien et maintenant ils sont rentrés là et ils sont disparus. »

La présence des fantômes L'imagination de la présence des déportés est de nature encore plus onirique. A un troisième niveau d'abstraction par rapport à ce qui est perçu, les participants imaginent leur présence mais comme des esprits ou des fantômes. Ils le disent toujours très rapidement, généralement sur un ton indiquant bien qu'il ne faut pas prendre la formulation trop au sérieux. Ils ne construisent pas vraiment la représentation mentale de spectres les observant. Ils tentent plutôt d'expliquer une gêne et le sentiment d'être dans un lieu où des personnes sont mortes et où l'horreur est perceptible. Il s'agit cependant d'imagination au sens où ils disent métaphoriquement que *c'est comme si.* Ils construisent donc mentalement une situation. Il y a donc une différence avec les autres moments où ils imaginent, car ils ne prennent pas leur propre imagination au sérieux et lui donnent une dimension métaphorique. Les récits ne désignent en effet pas l'impression de présence ressentie à un moment donné. Ils cherchent à comprennent leur malaise dans le camp en lui donnant comme justification

leur imagination. Il n’y a cependant qu'une seule participante qui est capable de reconnaître l'aspect métaphorique d'une telle expression.

Cette imagination se produit à deux occasions. D’un côté, l'acte d'imaginer la présence d'esprits ou de fantômes est provoqué par l’ambiance due à la tombée de la nuit en fin de visite. Plus d'un tiers des participants évoquent cet épisode particulier plus ou moins explicitement. S’ils expriment un sentiment de peur ou d’étrangeté du à la nuit, tous n'y ajoutent pas forcement explicitement une dimension fantomatique. L'obscurité les conduit aussi à identifier un lieu dans lequel ils voient tant de choses terribles à la scène d’un film d’horreur. C'est partir de cette pensée qu'ils imaginent du surréel. Un seul participant, après des propos imprécis tournant autours de la peur, revient vite à une imagination sur les déportées et leurs gardiens qui pourrait être qualifiée de plus réaliste. D’un autre côté, dans le bloc 20, les ombres peintes sur les murs de l’exposition française d’Auschwitz produisent un trouble, de la peur ou un frisson associés à une présence fantomatique. Les participants se sentent observés et essaient d'expliquer ce sentiment en disant qu’ils imaginent la présence des anciens déportés La conscience de la dimension métaphorique de ce sentiment de présence apparaît dans la forme de l'intérêt que trois participants portent sur le procédé muséographique. Ils justifient le travail de leur imagination sur la présence par l' effet d'un artifice voulu par les concepteurs du site. Si les deux premiers évoquent rapidement soit le but des concepteurs soit l'aspect technique du projecteur, le troisième explique avec force d'exemples pourquoi il trouve ce dispositif pertinent.

Malgré tout, le ton à la fois ironique et gêné des autres participants sur le sujet de l'obscurité indiqueraient peut-être qu’ils le vivent de cette manière, étant donné que les autres moments où ils imaginent les déportés sont présentés avec exactitude et sur un mode sérieux. En effet dans les autres cas, ils estiment que le produit de leur imagination leur permet de se rapprocher de ce qu'il se serait véritablement passé. Deux types d'indices pourraient indiquer qu' aucun d'entre eux n'est vraiment dupe du produit de son imagination. Le premier serait le fait de retrouver le sens métaphorique du terme fantôme quand ils le reprennent dans leurs récits, même s'il n'est pas alors explicite. Le second est la lucidité de certains d'entre eux sur leur impression de présence. Ils la montre soit en précisant savoir que ce n'était pas réel soit en riant sur leurs propres propos.

Pb3f: « He, non j'ai pas eu peur mais, je sais pas, je sais pas comment expliquer, je trouvais ça bizarre, c'était, je visualisais trop en fait, je regardais partout et je me disais “mais vraiment c'est bizarre ça, je ne peux pas regarder ça". Enfin, pour moi, enfin c'est pas comme si c'était des fantômes mais enfin, je me sentais, j'ai envie de, de dire en fait, j'avais pas envie de rester dans cet endroit-là. (..) j'avais peur (…) (rires) Ben je crois un peu aux esprits et des millions et des millions de morts dans cet endroit-là la nuit, je ne pourrai pas y dormir quoi. »

Pc3f : « C'est que l'on ne voit pas, je ne sais pas, c'est comme si tout est, comme si des fantômes venaient te chercher (…) Ben tu as la lumière, je ne crois pas dans les fantômes mais c'est une façon de le mettre en pratique. Non, en fait la nuit, le fait que tu vois moins, tu ne vois pas ce qu'il y a, dans l'obscurité tu es vraiment limité et c'est la tête qui travaille (…) Oui donc et en plus tu sens qu'il y a des personnes qui se cachent. »

Pb4f : « C'est, ça fait peur (rires). C'est pas pareil que quand c'est, que quand on est en pleine journée … ça change tout, c'est pas pareil (…) C'est sombre, c'est très sombre (…) Là, c'est plus, c'est l'ensemble des bâtiments, comment il faisait sombre. »

Pb1f : « Ça fait à moitié hanté, ou je ne sais pas comment dire, (…) Bah c'était pas pareil je trouve enfin, quand il fait jour ça fait un peu moins peur que quand il fait nuit enfin je trouve que l'endroit n'est pas le même (…) Ben vu qu'il fait sombre, c'est un peu hee, je sais pas, ça fait comme un film d'horreur, je me dis qu'il y a eu plein de morts ici donc ça fait trop bizarre quoi. »

Pa1m : « La nuit ben il fait nuit, je ne sais pas, ça faisait un peu, pas peur mais c'est un peu plus, c'est plus, je ne sais pas (...) On en était là la nuit, on s'imagine les gens qui sont dans les camps, enfin dans les baraques avec les gardes qui surveillent etc. »

Pb4f : « Hee il y avait une pièce où ce qui avait une espèce de petite banderole qui faisait tout le mur avec toutes les dates des déportations. Et he aussi les murs où il y avaient comme des formes, enfin des ombres, ça m'a même fait peur (rires) (...) J'ai cru que il y avait quelqu'un (rires). Je n'étais pas toute seule à avoir ressenti ça. »

Pa4f : « Mais il y avait des ombres (...) Je ne sais pas, j'avais l'impression qu'il y avait des gens avec nous et c'était bizarre (...) Ben on a l'impression que c'était des vivants qui revenaient, c'était un petit peu étrange. »

Pc4m : « Hee et ce qu'ils représentent, comme si les gens qui sont morts là-bas qui regardaient qu'il y avait des gens qui s'intéressaient à ce qui leur est arrivé, un truc comme ça (…) Ben, ce n'est que des ombres, je ne sais pas trop c'était pas évident. Mais en fait je ne sais pas si c'était ça le but mais moi j'ai pris comme ça. »

Pa6m : « Déjà dans un premier temps je cherchais où était le projecteur, parce que je le trouvais bien caché, ça faisait comme une sorte de présence dans la salle. »

Pa3m : « Parce que l'on se dit que finalement les personnes qui sont là, enfin sans mauvais jeu de mots, ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. Bon, elles ont été réduites aux ombres, elles ne sont plus que des ombres, un peu des spectres qui se baladent comme ça, plus des hommes finalement. On a tout ce souvenir qu'on a vu un peu dans Peter Pan où il tarde à retrouver son ombre, sauf que là, c'est un peu le contraire, c'est plutôt l'ombre qui essaie de retrouver son corps d'origine, en fait. Donc, c'était assez pertinent de mettre des ombres, je trouve. Puis on pense, par exemple, à Kessel « l'armée des ombres » etc. non et puis, l' ombre symbolise énormément de choses he, le côté anonyme, ces personnes qui ont été rendues à l' anonymat etc. Non j'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de valeur apportée avec ce travail.

Pb3f : « Je sais pas, j'ai ressenti comme si ils étaient là, comme si c'était des vrais gens, comme si dans ce bâtiment là il y avait des personnes comme ça et qu'ils étaient encore là, enfin, comme si c'était des ombres, enfin des vraies ombres d'une vraie personne. Je ne sais pas si j'ai bien exprimé mais je ne sais pas, enfin je savais que ce n'était pas réel, en fait c'était modernisé, c'était pour l'effet du bâtiment quoi. Je ne sais pas, je me visualisais trop et je me disais “si ça se trouve c'était une vraie personne et si ça se trouve elle est vraiment là", enfin des choses

comme ça. »

Se mettre à la place À un niveau de plus à la fois d'induction par rapport à ce qu'ils perçoivent et de proximité avec les déportés, certains imaginent ce que ces derniers ont ressenti et pensé à partir des situations imaginées. Ce travail de l'imagination est déclenché selon la personnalité et la sensibilité de chaque participant. Certains sont plus sensibles à la présence sur un lieu ou à sa vision, d'autres par ce qui est perçu comme étant des traces des déportés ou par une anecdote sur leur vie racontée par un accompagnateur.

Imaginer le ressenti d'un déporté procurerait un degré de ressenti moins fort que d"imaginer soi-même ou un proche être à sa place. Ils imaginent alors qu'ils habitent leurs images mentales et construisent la représentation de ce qu'ils auraient ressentis – ou de ce que leurs proches auraient ressentis – dans une situation similaire. Ils appréhendent ainsi les scènes qu'ils se représentent d'un point de vue interne soit en se mettant à la place des déportés soit en imaginant ce qu'ils auraient pensé et ressenti dans leur situation. Pour se mettre à la place d'un autre, il s'agit de se transposer dans le corps et l'esprit de cet autre. Imaginer être soi-même ou imaginer un proche être un déporté vivant parmi les déportés et subissant les sévices est une représentation mentale différente Dans ce cas, il ne s'agit pas de provoquer une empathie pour les victimes en les imaginant, mais d'être à leur place. La différence entre les deux se situe au niveau de l'identification qui est dans un cas faite avec soi-même et dans l'autre avec un tiers. C'est alors celui-ci qui est considéré comme pouvant souffrir à l'identique des victimes

Les participants ne cherchent pas alors à reproduire ce que les déportés auraient pensé, mais imaginent ce qu'ils auraient pensé ou ressenti eux-mêmes mis dans une telle situation où ils se projettent mentalement. En imaginant la manière dont ils auraient réagi dans une situation similaire, ils arrivent mieux à approcher le vécu et les sentiments des déportés qu'en essayant de les imaginer. Les sentiments et pensées rapportés par la rescapée accompagnant la visite peuvent être incorporés et utilisés par les participants pour qu'ils les fassent leurs et s'imaginent eux-mêmes au lieu d'imaginer la rescapée à l'époque de sa déportation. Une participante tente de préciser véritablement ce qui se joue alors : elle adapte les sentiments de l'ancienne déportés pour mieux les ressentir et dans un deuxième temps elle les mélange à ses propres ressentis. Le résultat final est le couplage des deux. Si elle est la seule à expliciter cette

relation, d'autres reconnaissent utiliser les propos de la rescapée sur ses ressentis et ses pensées, même si ce sont les leurs qu'ils imaginent et non la projection de ce qui leur a été raconté.

Pc4m : « Les baraques, c'était un peu le même genre quand je les imaginais dans les vestiaires (…) Ben ouais, moi c'était plutôt, en fait je me suis imaginé ce qu'ils pensaient quand ils étaient dans les vestiaires (…) Et du coup je m'imaginais que justement qu' ils ne s'imaginaient pas du tout de ce qui allait leur arriver. »

Pa5m : « Parce que vraiment, dans hee, à Auschwitz1, dans les fours crématoires, non c'est pas des fours crématoires, c'est les chambres à gaz, on voyait vraiment hee l'agonie que pouvaient avoir les juifs avec les marques de griffures, les mains hee. Je trouve qu'on s'imaginait plus, on imaginait la scène, on s'imaginait l'odeur, on imaginait leurs sentiments. »

Pa6m : « Oui le mur d'exécution, alors là, quand on avait vu cet endroit-là il faisait déjà nuit, mais on nous a dit aussi que le mur avait été reconstitué, mais on imagine, oui on imagine, pour les détenus, on se dit qu'il fallait mieux finir comme ça que passer un quart d'heure dans une chambre à gaz à subir des souffrances, des souffrances indicibles, enfin (…) Dans cette cour, c'est le, c'est le silence, on imagine des détenus he en train de, en train de savoir qu'ils sont en train de vivre leur dernière seconde, on imagine, oui c'était les exécutions, ça fait, ouais. »

Pa4f : « Je me suis mise dans la peau de quelqu'un qui était au camp. »

Pc2m : « Ben pour essayer de savoir, on essaye de plus approcher vraiment le plus possible de comment c'était, le plus possible pour voir vraiment comment ils vivaient, enfin he comment dire, enfin quand on voit, quand on nous explique comment c'était, on se demande, on se met forcément à la place et on se demande nous, comment on aurait réagi. Qu'est-ce qu'on aurait fait, et ce que on serait mort directement ou est-ce qu'on serait allé dans le camp de concentration (…) Ben he oui j'essaye aussi, enfin de voir comment, enfin de me mettre à leur place, c'est aussi de voir ma compréhension dans le sens de ne pas savoir ce qui va se passer ensuite. »

Pc3f : « Je n'ai pas vécu ça, c'était elle, alors je ne peux pas prendre tout ce qu'elle a eu, je prends tout ce qu'elle disait, ses sentiments et tout ça et je l'adapte comme moi je le sens, donc c'est pas ce sentiment-là, il y a modification (…) Je ne sais pas, mais je pense que c'était bien que j'étais toute seule parce que ça me permet de l'imaginer toute seule, de mettre mes propres sentiments, pas que les siens. Donc j'ai pris son histoire et je la fais personnelle. (…) C'était encore à elle mais j'ai ce sentiment et après j'ai le mien qui vient. Donc ça se fait en mélange en fait. »

Pa6m : « Ginette Kolinka était avec nous, pour nous parler, pour qu'on s'imagine comment c'était avant. (...) C'était un moment fort parce que on s'imaginait d'attendre dans le froid, comme ça, sans savoir ce qui allait se passer après, l'angoisse, l'inquiétude, tout ça, on se rendait bien compte de tout ça et encore une fois grâce à la survivante Mme Kolinka, enfin c'était important qu'elle soit là pour nous expliquer un peu comment ça s'était passé pour elle et aussi pour les autres, enfin, de cet environnement là, de l'arrivée. »

Presque tous participants imaginent faire directement partie des victimes. Ils se placent dans le même décor et prennent en compte ce qui leur a été fait. Cette imagination concerne donc à nouveau plus les conditions de vie que l'extermination. Moins fréquemment, quelques un se mettent également à la place de ceux qui allaient être exterminés immédiatement. Il s'agit cependant d'un épisode se situant avant le processus d'extermination à proprement parler et provenant d'une mise en situation du

trajet vers le crématoire plus que de sa visite . Plusieurs se mettent en particulier à la place des enfants car ils se sentent encore plus proches de l'inexpérience enfantine que de la maturité adulte. Ils décontextualisent dans leur perspective ce qui leur est raconté dans des anecdotes mettant en scène des adultes. Ils les replacent dans les situations de photographies où se trouvent effectivement des enfants comme dans la quatrième salle du bloc 6 consacrée aux enfants ou dans la deuxième section de l'exposition du bloc 20 avec des photographies d'enfants avant leur déportation – même s'ils sont généralement alors plus jeunes qu'eux. Ils réinvestissent les expressions qu'ils y perçoivent pour se les approprier et s'identifier aux enfants en les vivant. Cette identification est parfois motivée par l'idée selon laquelle le pire de tout est ce qui a été fait aux enfants.

Pc4m : « He ouais, parce que là, il y avait, c'était beaucoup des enfants là. Et je me souviens, du coup je sais qu'il y avait même des photos individuelles je me suis plus attardé dessus du fait que je savais que c'était des enfants (…) He peut-être parce que je me reconnais un peu plus, ben je m'imagine plus à leur place que une personne adulte qui a déjà vécu plein de choses, alors que un enfant qui n'a pas vécu grand-chose, je pense que du coup je m'identifie plus à eux. »

Pb3f : « Oui, ben oui, ça me faisait du mal parce que je me mettais à la place des enfants et je me disais qu'ils n'ont rien vécu, ils étaient tous jeunes, et en fait ils sont arrivés dans un camp et ils ne savaient même pas pourquoi. Il sont nés juifs, ils sont nés avec une famille juive, enfin ils n'y étaient pour rien. Et c'est ça en fait que je ne comprenais pas, et c'est ça que j'essayais de réaliser comment on peut faire du mal à une personne qui ne sait même pas pourquoi elle a cette religion, pourquoi elle est ici ou pourquoi elle est née comme ça, enfin pour moi, c'était des humains, ils étaient normaux comme nous enfin, on est tout pareil, et pour moi c'était ça en fait. Je regardais la chaussure et je me disais "mais cet enfant il est comme mon neveu quoi". Enfin juif ou pas, c'était pareil (…) Quand c'est des enfants ça me touche plus, parce que je me dis que ça aurait pu être moi. »

Pa6m : « Comment ça se passait à l'arrivée des convois, à l'arrivée des trains, que tous les détenus étaient emmenés dans leur baraque, comment, enfin, l'ambiance aussi du camp, enfin, ça c'est les survivants qui nous l'ont raconté que les SS c'était des cris permanents, quoi, les soldats pour quoi que ce soit, c'était des hurlements, des ordres enfin c'était tout de suite très agressif, très, voilà. Ils se servaient de leurs armes pour se faire craindre, pour se faire respecter, que l'on prenait une balle dans la tête pour pas grand-chose. Quand on se remet, se remet à la place de ces juifs, on a du mal même à se mettre à leur place, imaginer ce que c'était. »

Ces constructions mentales se font essentiellement à partir de l'ambiance générale du camp, des ressentis supposés des déportés et à partir de situations observées sur des photographies. Dans les situations où ils se mettent à la place des déportés, ils le font à partir de ce qu'ils imaginent et sur leurs propres ressentis. Un participant raconte, tout en suggérant la difficulté d'y parvenir, qu'il chercherait à se mettre à leur place en partant de la reconstitution des sonorités[221]. Une autre se représente la fatigue des

déportés en s'appuyant sur celle qu'elle ressent elle- même à la fin de la journée[222]. D'autres imaginent également devant des photographies avec des déportés et se mettent à leur place dans la situation présentée. Ces constructions mentales peuvent donc être produites en imaginant être soi-même dans le camp avec ceux qui sont en photos et vivre et ressentir les mêmes choses, ou en s'imaginant être une des personnes prises en photo, surtout s'il y a une proximité d'âge entre le personnage de la photo et celui ou celle qui le regarde.

Pa2f : « J'essaie de m'imaginer, en fait, comment ils géraient en fait leur quotidien et, je ne sais pas, ce moment-là, il faisait nuit en fait, ce moment-là quand on l'a visité c'était pas un des premiers éléments qu'on a visité, mais c'est un des derniers justement, et je pense qu'à ce moment-là on était, en plus on était fatigué, et je pense qu'on a pu rentrer dans la peau, en fait, de quelqu'un qu'il est à cette époque-là, parce que eux ils étaient fatigués en permanence et nous on a réussi enfin je pense, moi personnellement, j'ai réussi à me dire un peu ce qu'ils ressentaient quoi. Je pense que je suis vachement en fait dans le ressenti. (….) Par la pression, justement j'essayais vraiment de me dire, ben c'était toute une organisation qu'il fallait respecter, l'appel, connaître notre prénom enfin notre numéro en allemand, même pour des personnes qui ne parlaient pas l'allemand, enfin c'est des choses qui pourraient paraître bêtes mais je pense qui sont éreintantes à vivre au quotidien. (…) Je pense que j'essaye là surtout de me comporter en fait comme quelqu'un du camp et même dans ma tête j'essaye de penser comme quelqu'un du camp, tout en essayant de comprendre comment tout cela s'organisait mais aussi vraiment comprendre. »

Pa6m : « Les photos des victimes aussi, il y avait une salle pleine, une galerie avec plein de photos, on se sent encore plus proche, on s'imagine à la place des personnes qui étaient là en fait, moi je me rappelle qu'à un moment donné je m'étais imaginé vivre ce qu'ils ont vécu hee avec, bee ils étaient avec différents membres de ma famille, des amis, et enfin perdre son humanité, être complètement déshumanisé et quand on se remet dans le contexte et qu'on s'imagine à la place des juifs et ce qu'ils ont vécu là on peut, on peut commencer à vraiment ressentir hee, vraiment ressentir une part de ce qu'ils ont vécu. »

Pa4f : « Elles ont mon âge, pratiquement, à l'époque j'avais dix sept ans … (rires) oui mais en janvier j'ai eu dix huit ans. Enfin elles ont l'âge proche de moi et c'est vrai que j'ai essayé de m'identifier à elles, parce que les gens ils étaient plutôt âgés dans le camp et j'ai essayé de m'identifier à elles pour voir ce que ça aurait fait quoi quoi. C'est pour ça que je les ai prises en photo. »

Les participants imaginent ce qu'ils auraient pensé dans ces moments. Ils ont alors leurs propres sentiments et leurs propres pensées. Ils n'imagineraient pas celles que d'autres ont eu selon une focalisation externe. Les deux sentiments les plus évoqués sont la claustrophobie dans la prison d'Auschwitz du bloc 11 et la réaction au froid. Le premier peut s'entendre dans tous les récits, sauf dans celui où la seule préoccupation du participant est de comparer cette prison avec celle du camp de Natzwiller. Près de la moitié d'entre eux s'attachent à être précis dans les termes et à argumenter, mais les autres indiquent une tentative d'imaginer être à la place des déportés pour mieux

ressentir l'horreur de la situation d'enfermement sans toujours utiliser le terme claustrophobie. L'expression de sentiments liés au froid est un peu moins fréquente que celle liée à la prison. Si plus d'un quart des participants se rappellent avoir eux-mêmes souffert du froid, et que plus d'un quart d'entre eux se rendent compte que les déportés avaient souffert du froid, seules trois participantes se mettent à la place des déportés transis de froid en hiver. Une le fonde à partir de la simple constatation de leurs vêtements dans une vitrine du bloc 6. Une autre ayant froid elle même se compare aux déportés qui n'avaient pas de quoi se protéger. La troisième participante fait une réflexion sur le degré de difficulté à se mettre à leur place en étant habillée chaudement tout en ayant froid tout de même.

Pa1m : « Je m'imaginais, c'est assez, du côté claustrophobie, je ne suis pas claustrophobe mais, c'est claustrophobe dans le fait qu'ils restaient dans une petite pièce comme ça toute la nuit debout, je ne sais pas, tu essaierais, tu ne peux rien faire, tu peux à peine te retourner sur toi-même, c'est désagréable. (…) Ben je n'aimerais pas être à leur place c'est normal, aucune personne n'a envie d'être à leur place. »

Pc1f : « J'essayais d'imaginer ce que ça faisait de mourir comme ça. Enfin c'était, ouais (…) Oui, ben là je me mettais à leur place et j'essayais de me dire "si jamais tu meurs comme ça", bah c'était horrible pour eux. »

Pb1f : « Les vêtements des déportés. Donc hee il y en avait plusieurs en fonction des personnes et c'est là que je me suis dit, je me suis arrêtée devant cette vitrine là parce que je me suis dit, il y en a un pour l'hiver et un pour pas l'hiver et pour moi je ne voyais pas de différence. Là je me suis mise un peu à leur place en disant, ils n'avaient rien sur eux, ils n'avaient que ça, ils travaillaient dehors dans le froid par -20 et comment ils ont pu tenir sans rien manger. »

Pb3f : « Moi je me disais "c'est horrible quoi, nous on a un gros manteau, il ne fait même pas très très froid alors que lui n'avait que ça quoi". Là je me dis "mais comment je fais pour avoir froid alors que eux ils avaient vraiment froid, ils avaient des raisons d'avoir froid, alors que nous, non" (…) C'est vrai à ce moment-là, quand j'ai vu les vêtements, elle nous a expliqué qu'ils n'avaient que ça sur le dos et qu'il faisait très très froid, il y en a beaucoup qui mouraient de froid, puis moi je me regardais avec mon gros manteau et ma grosse écharpe et que eux ils n'avaient pas ça et que moi j'ai froid comme ça. »

Pc3f : « Ben je pense quand il fait froid, que tu arrives à sentir quand ça vient plus physiquement, tu te mets dans la place de quelqu'un plus facilement, parce que ça devient physique. C'est plus difficile de faire mentalement que physiquement peut-être. Mais quand même si j'étais là et qu'il faisait froid, j'étais totalement habillée alors ça change, il fallait être en T-shirt peut-être. »

Une seule participante s'est mise à la place des nazis. Elle ne cherche pas à comprendre leur absence d'humanité, mais face aux photographies de déportés, elle raconte avoir l'impression d'être un bourreau passant en revue les victimes. Ce point de vue pourrait s'expliquer d'après ses propos à la fois par une profonde empathie envers les déportés et une certaine culpabilité de ne pas être dans leur situation. Elle est libre par exemple de se déplacer comme les Allemands l'étaient dans le camp. Son

identification étant marquée négativement n'est pas dans ce cas surprenante ou choquante. Lorsque les autres imaginent se mettre à la place des bourreaux, c'est au contraire pour affirmer qu'ils n'auraient pas pu agir comme ils l'ont fait.

Pc3f : « Tu as l'impression comme si c'était toi le méchant (…) Oui parce que toi tu marches libres alors que les autres étaient enfermés et nous en est en train de marcher librement, comme les militaires allemands. (…) Je m'imaginais les militaires qui prenaient les personnes avec agression. »

Pb5f : « Ben j'ai plus pensé à comment on peut faire ça et puis après je me suis mise un peu à leur place, mais j'ai plus pensé, enfin moi j'aurais été un nazi où quelqu'un là-dedans, je n'aurais pas pu le laisser. »

Perdre des proches Un tiers des participants ajoutent une dimension au fait de s'imaginer ou de se mettre à la place. Certaines filles ne s'identifient pas aux victimes, mais à ceux qui ont perdu des proches. La situation est renforcée par le fait qu'elles imaginent leurs proches comme étant des victimes. De même qu'elles peuvent imaginer qu'elles-mêmes sont déportées, ces participantes imaginent ainsi un neveu ou petit frère dans ce contexte. Une d'entre elles reconstitue son arrivée fictive avec son petit frère puis glisse sur ce que ressentaient ceux qui avaient survécu aux conditions du voyage. Elles imaginent ces scènes en voyant soit des objets ayant appartenu à des enfants soit des photographies d'enfants. Le lien affectif personnel les fait d'autant plus se rendre compte de l'horreur de la déportation. Dans leurs récits, la différence porte uniquement sur l'origine de l'identification à ces enfants si particuliers pour elles. L'une voit une chaussure lui semblant correspondre à la même taille, l'autre repère une photographie d'un enfant qui lui paraît du même âge. Cette identification s'étend à tous ceux qui ont perdu des proches. Lorsqu'elles imaginent leurs proches déportés, elles se mettent à la place par exemple d'une tante dont le neveu aurait été déporté. Elles ne se contentent pas de constater que leurs proches auraient pu l'être et n'imaginent pas seulement ce qui leur seraient arrivé, mais également ce qu'elles-mêmes auraient vécu. Une des participantes a d'ailleurs la même réaction face au récit de la rescapée. Alors que tous les autres considèrent sa souffrance de femme déportée, elle imagine ce qu'elle ressent d'avoir perdu son père qui n'est pas revenu du camp. Elle peut ainsi s'identifier à la déportée en tant qu'orpheline et non en tant que déportée.

Pb2f : « Par exemple s'imaginer sortir du wagon, être avec mon frère par exemple et de me dire que, je ne sais pas, déjà ça devait être une épreuve assez dure. On vient de faire un long trajet, la plupart sont morts à côté de nous, et on arrive, je ne sais pas, ils s'attendaient peut-être avoir un repas, une douche et non, en fait ils sont, il y en a un petit peu qui sont pris pour aller sur le camp et d'autres qui sont directement mis à le crématoire. Je ne sais même pas s'ils s'en rendent compte eux mêmes vraiment parce qu'ils sont tellement fatigués. »

Pb3f : « Et en fait il y avait la chaussure juste en face de moi et j'ai fait comme ça avec mes doigts pour mesurer la chaussure en fait, et c'était la même taille que la chaussure de mon neveu. Alors ça m'a fait mal en fait, j'ai commencé à avoir les larmes aux yeux et je suis ressortie (…) Parce que, en fait, quand j'ai regardé la chaussure de l'enfant, j'ai mesuré avec mes doigts et c'était la même taille que les chaussures de mon neveu et je me suis dit que mon neveu aurait pu y être, en fait, et ça m'a mis mal, ouais, je me suis dit c'est horrible un enfant de deux ans aurait pu y être quoi. »

Pb5f : « Surtout quand je vois les photos, j'ai pris une photo d'un petit bébé qui devait avoir six mois et mon neveu à ce moment-là avait six mois. Et du coup quand la guide a dit qu'ils l'ont tué, ben je me suis dit c'est horrible parce que je me dis que mon neveu a le même âge. Si on aurait été à cette époque et qu'il aurait été juif, ç'aurait pu être mon neveu. »

Pb5f : « Quand je me mets à la place de la, par exemple la famille du petit garçon. Parce que j'imagine que, en imaginant que la mère par exemple où le père aient été déporté là-bas, qu'ils ont perdu leur petit bébé. Et j'imagine mon neveu, j'imagine si par exemple moi j'aurais été en ce temps-là, qu'ils auraient tué mon neveu et que moi je serais partie là-bas, je pense que je n'aurais pas supporté de devoir travailler dans des conditions terribles, sachant que j'ai perdu un petit bébé quoi, je n'aurais pas pu. Donc ouais, je me mets à leur place. (...) Que la dame quand elle nous a raconté ça, ça dû être horrible, parce que elle nous a raconté qu'elle a perdu son père et son frère, je crois, et voilà, c'est horrible de dire qu'on les perd, qu'on est là-bas, qu'on a personne vraiment pour nous consoler, on est dans des conditions de vie horribles alors qu'on vient de perdre quelqu'un de sa famille. »

A l’exception de l'une d'entre elles, elles appartiennent au groupe ayant préparé un projet avec un ancien enfant caché venu à Auschwitz avec le groupe. En un sens, il est dans la même situation que les participants : il visite ce qu’il n’a pas vécu mais ce qu'il aurait pu vivre dans d’autres circonstances. Elles considèrent que la souffrance et l’extermination des déportés ne concernent pas seulement les juifs dans la mesure où ce qui est arrivé pourrait tomber sur n’importe quel groupe social dans des contextes particuliers. Il ne s’agit plus de s’approprier ce qui est dit comme avec les récits de ce qu'il s’est passé dans le camp. Elles peuvent véritablement s’identifier à cet homme sans avoir à modifier ce qu’il dit pour le réinvestir car elles sont fictivement doublement dans la même situation. En effet elles sont là où elles auraient pu être envoyées et où leur famille aurait pu mourir. Une expression leur est commune : elles sont tristes pour lui. Une seule participante ne faisant pas partie de ce groupe accompagné d’un ancien enfant caché évoque une expérience similaire en se mettant à la place d’un proche de déporté. Elle se rend compte que son petit frère aurait pu être une des victimes et imagine comment les membres de sa famille auraient réagi en se mettant à leur place. Elle montre bien la différence entre le fait de se rendre compte et d’imaginer en se mettant à la place dans la mesure où l’idée que son petit frère aurait pu être déporté reste au niveau d’une idée alors qu’elle s’identifie à la famille de ces enfants effectivement tués.

Pb4f : « J'étais triste pour lui. Honnêtement j'étais vraiment triste pour lui. Ça m'a fait de la peine, je me suis dit, si ça serait arrivé à moi, des personnes de mon entourage seraient décédées là-bas, exterminées là-bas et que j'y retournerai des années plus tard, ça me ferait bizarre je pense. »

Pc1f : « Parce que à chaque fois je me réfère à mes petits frères en fait, j'imagine tout le temps que c'est mes petits frères qui vont là-bas et du coup je trouve ça horrible, enfin je m'imagine à la place des mamans, enfin ç'est horrible de m'imaginer le petit qui ne sait pas se débrouiller, je trouve ça pire (…) Oui quand j'imagine des enfants et on a vu des montagnes de chaussures de petits et tout, et j'imagine, oui chaque fois ça me prend plus parce que je suis pas mal avec mes petits frères, des petits que je connais, et j'imagine ceux de cette époque-là qui se sont retrouvés au milieu, ils ont été séparés de tout le monde et ils ont perdu des fois déjà leur père et leur mère enfin je trouve ça horrible. »

E. Ce qui est ressenti : émotions, sentiments et chocs

Introduction.

Apprendre et ressentir En même temps qu'ils font une expérience spéculative d'apprentissage où ils construisent des notions et des images mentales concrètes valant comme les prédicats d'un événement, les participants font l'expérience affective de sentiments et d'émotions qu'ils produisent à partir de ce qui leur est donné. Ce n'est ainsi pas l'événement qu'il s'agit de définir mais un certain rapport a lui. De même que lorsqu'ils apprennent, les participants désignent le produit et l'action de leur propre activité lorsqu'ils ressentent. Chacun se désigne explicitement comme étant responsable à la fois de ce qu'il éprouve et de la manière dont il rapporte ses ressentis. Il se présente doublement comme un acteur actif. La visite ne produit pas les ressentis directement, mais induit chaque participant à construire le sien. Ils ne sont pas le résultat d'une réceptivité passive. Le ressenti n'est pas seulement une réaction, mais une action par laquelle les participants reprennent ce qui leur est donné pour en produire leurs propres sentiments ou émotions. Il s'inscrit donc dans une réception active et ne se limite pas à une réaction passive.

Les ressentis ainsi produits sont rétrospectivement décrits qualitativement plus importants que ce qui est appris, même si les participants en parlent quantitativement moins pendant l'entretien. Apprendre et ressentir sont en fait largement intriquées et se produisent ensemble dans les mêmes moments. Les deux activités sont qualifiées de concrètes dans la mesure où elles sont l'effet du rapport à des éléments matériels. De la même manière que lorsqu'il s'agit de se rendre compte ou d'imaginer, ce sont essentiellement les moments où il y a quelque chose à percevoir qui est associé à ce qu'ont subi les victimes. Les deux activités spéculatives et affectives se superposent donc ainsi largement. Elles pourraient même être considérées comme les deux modalités de la même expérience, selon qu'elles sont regardées de manière spéculative ou affective.

Il ne semble pas tant que les participants ressentent quelque chose à partir de ces notions et de ces représentations mentales, mais qu'ils ressentent de manière indistincte avec elles. Cela ne signifie pas que ces deux modalités aient lieux toujours en même temps. En fait elles se produisent selon des logiques associées et sont rendues possibles

par les mêmes moments de la visite. Leur intrication n'implique pas que l'une soit nécessaire à l'existence de l'autre. Quand elles se produisent ensemble elles sont intriquées, mais il arrive que l'intérêt spéculatif se produise seul. Qu'il y ait ou non un ressenti et ce qu'est ce ressenti même dépend de la sensibilité affective de chaque participant à ce qu'il perçoit. Le paramètre individuel se retrouve en jeu comme pour la définition des notions et représentations mentales.

Emotions, sentiments et choc Les participants parlent de ces ressentis selon une certaine conception des sentiments et des émotions qui transparait dans la manière dont ils les mettent en forme. Ils disent souvent qu'ils sont touchés ou que ce qu'ils vivent est fort sans préciser ce qu'ils entendent par là, par contre ils évoquent deux grandes catégories de ressentis. Les premiers sont des dispositions orientant la nature de l'expérience qui est faite : l'intérêt et la certitude de l'authenticité de ce qui leur est donné. Ces dispositions orientent leur expérience dans des perspectives à la fois spéculatives et affectives en leur faisant viser et agir à partir de ce qui leur est donné selon elles. Ces deux dispositions sont bien des ressentis dans la mesure où elles sont définies affectivement comme étant des sentiments. Si la certitude est l'impression que leur fait le site lorsqu'ils le visitent, elle entretient l'intérêt qui n'est pas directement produit par la visite en elle-même. Elle est une sorte de donnée préalable se modifiant au moment de la visite, mais qui en définit l'orientation initiale. L'intérêt des participants est une condition de possibilité pour la production de ressentis aussi bien spéculatifs qu'affectifs.

La seconde catégorie de ressentis est l'ensemble de ceux provoqués par ce qui est donné pendant la visite. Ils peuvent être eux-mêmes distingués en trois sous catégories fonction de la forme de leur sémiotisation.

Dans la première, le simple fait de raconter une visite au musée-mémorial d'Auschwitz Birkenau suffit à renvoyer à une situation où des ressentis importants sont éprouvés. Un cadre général est ainsi donné en instaurant un contexte où des expressions de sentiments négatifs sont attendues. Ils sont supposés avoir une certaine intensité, même quand celle-ci n'est pas explicitée. La verbalisation de la situation suffit à ce niveau pour indiquer la présence de ressentis intenses et négatifs. La situation implique une certaine expérience sans qu'elle n'ait toujours besoin d'être dite ni explicitement ni implicitement. Il y a alors une inférence de la situation vers l'expérience. Les ressentis,

contrairement aux notions et aux images mentales, sont présents durant toute la visite avec une intensité importante. Dans ce contexte général, deux sortes de ressentis se détachent. Ils sont explicitement associés à des situations particulières qui les provoquent pendant la visite.

Dans la seconde, les ressentis sont décrits et surtout nommés explicitement. Ils se distinguent par la clarté de leur énonciation, et de manière corollaire par l'évidence de ce que leur énonciation veut dire. Les participant désignent clairement une affection dont la nature et les enjeux sont immédiatement compréhensibles. Ils sont effectivement exprimés en donnant l'impression que ce qu'ils veulent dire est évident et ne demande pas à être explicité. Il semble ainsi que les participants n'aient de difficulté ni à reconnaître ni à exprimer ce qu'ils éprouvent à ce niveau. Cette clarté est supposée aussi bien pour eux-mêmes que pour leur interlocuteur. Cette sous-catégorie est composée par des sentiments et des émotions.

Dans la troisième sous-catégorie, les ressentis ne sont ni nommés ni décrits explicitement mais évoqués de manière connotative ou dénotative par des comportements et des expressions renvoyant à un certain type de ressenti sans le désigner véritablement. Il s'agit de l'inférence d'une expérience à partir de signes qui en seraient l'effet, en vertu d'un rapport relativement stable observé entre ces signes et cette expérience éprouvée. Dans la mesure où les situations où il se produit sont similaires à celles où ont lieu les sentiments et les émotions, sa simple évocation ne suffit pas à le qualifier en particulier. Le ressenti garde alors toujours une part irréductible d'indétermination puisque sa caractérisation n'est pas explicitement spécifiée. Restant largement non spécifié, il est donc déduit par celui qui interprète son expression qui en est en quelque sorte l'indice. Ce type de ressenti est donc exprimé de manière vague. Il est désigné par un ensemble de périphrases et d'expressions à la fois somatiques et discursives qui cherchent à le saisir et à en définir les enjeux sans parvenir à le saisir clairement et distinctement. Son évocation passe par la description de réactions et non par l'explicitation discursive de la nature du ressenti en question, comme si ce que les participants voulaient dire n'était ni évident ni immédiatement compréhensible à la fois pour eux-mêmes et pour leur interlocuteur.

1. Être intéressé par l'apprentissage et le ressenti

Introduction

Les participants sont dans un état d'esprit affectif les mettant dans une disposition à apprendre les notions et images mentales qu'ils construisent. Ils ressentent un intérêt pour Auschwitz en particulier et pour la politique nazie d'extermination en général. Ce qui est appris est fondé sur un intérêt qui, s'il est une disposition à l'apprentissage spéculatif, apparaît également comme étant un ressenti. Les participants sont de la même manière intéressés par ce qu'ils ressentent. Cette disposition est inséparable du caractère concret de l'expérience ainsi faite. Cette certitude se donne en effet de manière spéculative lorsqu'il s'agit de reconnaître des marques dénotatives ou connotatives de l'authenticité, mais également de manière affective. L'intérêt pour apprendre et ressentir se fonde sur la même certitude de l'authenticité des éléments matériels perçus. Cet intérêt est la condition de possibilité des deux productions spéculatives et affectives.

D'un point de vue affectif, les ressentis qui seront alors produits sont eux-mêmes concrets, de la même manière que le sont les notions et images mentales. Si d'un point de vue spéculatif, le fait d'être intéressé met dans une disposition à apprendre, d'un point de vue affectif, il met dans une disposition à être touché. Le fait d'être dans une situation concrète ou authentique procure un effet sensible qui serait une sorte de terreau sur lequel les autres ressentis sont vécus. Il est possible de reconnaître deux sortes de ressentis dans cet ensemble correspondant à ceux des sentiments et des émotions. L'effet affectif le plus immédiat est celui des sentiments. Il s'agit d'états affectifs produits comme des impressions induites par ce qui est perçu et étroitement associés avec des notions ou des images mentales particulières. Ce sont les sentiments d'horreur et d'étrangeté qui sont intriqués aux notions attachées à l'horreur de ce qui s'est passé et à la souffrance des déportés. Elles s'accompagnent dans de nombreuses situations d'une impression d'être submergé. Les participants sont alors impressionnés devant les horreurs dont ils se rendent compte et imaginent. Ils ont des sentiments d'oppression et d'obscurité. Un second ensemble est composé d'actions affectives. Les participants ne produisent pas une impression à partir de ce qui leur est donné, mais adressent leurs

ressentis à un objet. Ce sont des sentiments de tristesse envers les déportés et de dégoût envers les bourreaux.

Si les participants parlent quantitativement plus des sentiments que des émotions, il ne faut peut-être ne pas y voir nécessairement la marque de leur moins grande importance. Dans la mesure où ils énoncent clairement les termes de tristesse, de dégoût ou de colère, et qu'ils en supposent une compréhension commune, il est possible de penser qu'ils ne prennent pas la peine de préciser une identification immédiate, claire et comprise de la même façon par tout le monde. La tristesse, le dégoût et la colère renvoient à des ressentis précisément définis. C'est peut être moins le cas de l'horreur et de l'étrangeté. Si elles sont clairement identifiées, ce sont également des ressentis moins quotidiens. De plus, si elles ne sont pas explicitées par les participants, ces réactions sont généralement associées à des réactions somatiques qui échappent largement à la conscience de celui qui les a. Il s'agit notamment de réactions faciales et de gestes que les participants ne peuvent détecter sur eux-mêmes. Certains voient d'ailleurs les manifestations somatiques des autres sans pour autant les reconnaître chez eux. Une hypothèse peut alors être posée: l'observation des participants durant la visite aurait permis de voir ces manifestations. En raison de la méthode de recherche, les expressions non-verbales telles les mimiques faciales et les modifications vocales – pourtant d'une importance capitale dans l'expression des émotions – sont peu souvent signalées. La raison en est sans doute qu'elles sont peu perçues au cours de l'action par les acteurs eux-mêmes et donc mal mémorisées.

a. Être intéressé spéculativement et affectivement par le concret

L'intérêt et la certitude comme ressentis Les participants étant volontaires pour le projet et le voyage ont a priori un intérêt pour Auschwitz-Birkenau qui est le cadre de ce qui les marque. Le fait même de vouloir participer à ce voyage est la marque de cet intérêt. Tous l'expriment plus ou moins explicitement et le manifestent par la concentration. Dans leurs réponses à la question sur la raison de leur voyage, ils parlent tous d'abord de leur intérêt. Au delà de la référence à d'autres sentiments comme le respect, l'intérêt est largement mis en avant. Cet intérêt préalable a la forme d'une curiosité qui a incité plus des deux tiers des participants à faire ce voyage. Cet intérêt

pour l'histoire n'est pas justifié par un désir de science. Ils le justifient généralement par le fait d'aimer cette période ou l'histoire en général. L'argument donné n'est pas d'ordre spéculatif mais affectif. L'intérêt préalable pour l'apprentissage historique a donc bien la forme d'un ressenti et non celle du résultat d'une réflexion.

Pb3f : « Déjà ça m'intéressait alors qu'en cours c'est pas du tout pareil, et pour moi c'est un endroit qu'on doit respecter. »

Pb5f : « J'ai toujours aimé le thème de la seconde guerre mondiale donc du coup ça m'intéressait d'aller voir les camps en vrai, et puis je ne sais pas, ma grande soeur m'a toujours dit que c'était une expérience et que je l'aurai qu'une fois, surtout pour le prix tout, c'était vachement intéressant. Du coup ça m'a donné encore plus envie d'y aller parce que après c'est quelque chose qu'on ne verra pas en France quoi. »

Pa4f : « Mais je veux dire j'étais vraiment, enfin j'aime bien l'histoire. »

Pa6m : « Je suis quelqu'un qui est plutôt passionné par le domaine historique, enfin par l'histoire en général. »

Cette dimension affective est d'autant plus explicitée lorsque certains participants l'évoquent en référence à leur histoire personnelle. Ils se sentent concernés par le thème du voyage. Deux participants sont en effet dans un cas particulier par rapport à leur histoire familiale. De manière symétrique un garçon a une partie de sa famille qui a été déportée par les Allemands mais aussi l'autre partie qui a souffert de la guerre au Viêt-Nam, et une fille est d'origine Autrichienne donc d'une famille ayant été concernée par le nazisme. Le premier expose avec précision l'histoire de sa famille et les retombées des drames vécus sur les valeurs qui lui ont été inculquées. La seconde se contente d'indiquer le sentiment de culpabilité de sa famille et la difficulté d'en parler, non avec ses parents, mais avec les membres de sa famille qui auraient été favorables à l'annexion de l'Autriche par les nazis. Une participante se dit également affectivement impliquée en raison de l'histoire de la famille de son meilleur ami. Même s'ils considèrent que ce qu'il s'est passé à Auschwitz concerne tous les êtres humains, donc eux-mêmes[223], les autres participants n'évoquent pas cet aspect pour justifier leur intérêt.

Pa5m : « Ouff, c'est que j'ai trouvé que c'était hyper intéressant parce que vraiment la période de la seconde guerre mondiale, la déportation des juifs, c'est la période dans l'histoire contemporaine que je comprends le mieux et qui m'intéresse le plus, et du fait aussi que j'ai de la famille qui soit juive et qu'ils ont connu la déportation. Donc ça me paraissait intéressant et essentiel pour moi la mise en relation. Donc en fait c'est les histoires familiales qu'ont vécues la famille de mon père et la famille de ma mère qui sont totalement différentes. Mais hee, elles se rapprochent du fait que dans chacune des familles de mes parents, ils ont tous perdu quelque chose, ils ont tous perdu de la famille et ils sont tous perdus des biens matériels. Ils ont été humiliés. Et mes parents l'ont mis en relation dans leur façon de nous éduquer, nous apprendre

[223] Infra D 1a 2a

à faire la différence entre le bien et le mal, en relativisant ce qui est important et ce qui n'est pas important, en relativisant he bouf ce qu'on a vraiment besoin, ce qui est vraiment important, tels que les amis, la famille. L'argent c'est un plus dans la vie, et en fait ils se sont nourris de l'histoire familiale pour vraiment nous inculquer les vraies valeurs qui sont vraiment importantes dans notre vie. Le voyage d'Auschwitz, c'était aussi pour mettre une image sur l'histoire familiale de mon père, parce que j'ai déjà posé des images sur l'histoire de ma mère, en faisant des voyages au Vietnam avec les parents. Et puis moi je trouve ça important d'aller en Pologne par rapport à mon père et tout. »

Pb2f : « Je suis originaire d'Autriche donc c'était pris par le parti nazi donc du coup de voir ce qu'ils ont fait, je me sens plus concernée, j'en ai parlé avec mes parents et tout. J'avais vraiment envie d'y aller pour voir de mes propres yeux comment c'était parce que c'est un des camps des plus importants (…) Ben justement, on en parle pas du coup dans ma famille, parce qu'ils se sentent coupables en fait d'avoir soutenu quelqu'un qui a fait un crime en fait. »

Pb1f : « C'est que mon meilleur ami est juif donc je voulais savoir un peu, en gros l'histoire de ses ancêtres et je voulais savoir aussi comment les gens pouvaient être inhumains, à quel point ils pouvaient faire du mal à l' époque, comment ils ont pu faire ça, comment ils ont tué autant de personnes. »

Pendant la visite, cet intérêt est maintenu par le fait d'être au contact avec des éléments matériels authentiques et donc d'apprendre des choses concrètes de manière concrète. La certitude de l'authenticité de ces éléments données par la reconnaissance de marques la connotant ou la dénotant n'est pas seulement ce qui permet de se rendre compte et d'imaginer, c'est-à-dire de donner une qualification concrète au résultat de ces deux activités. Il n'est pas seulement question de ce qui permet d'avoir une connaissance d'Auschwitz ou de la politique nazie d'extermination. La certitude de l'existence est ainsi non seulement un prédicat associé aux éléments matériels, ainsi qu'aux notions et aux images mentales construites à partir d'eux, mais également un ressenti qui se produit. Les participants ont donc à ce niveau une activité affective : lorsque ce ressenti est associé aux notions et images mentales, il contribue à les attester. Il y a un sentiment au delà d' une connaissance de la certitude de ce qui est appris.

Plus des deux-tiers des participants disent au moins une fois ce qu'ils ressentent face à un élément matériel en évoquant le caractère authentique et concret de celui-ci, plutôt qu'en explicitant un ressenti ou une émotion. La certitude de l'existence et d'une proximité avec un évènement par le contact avec ses traces matérielles peut être à ce niveau considérée comme un sentiment. La plupart sont touchés car indépendamment de la manière dont les éléments matériels permettent de se rendre compte ou d'imaginer, il y a un effet sensible ressenti du caractère concret. L'intérêt et le sentiment d'authenticité sont ainsi liés l'un à l'autre.

Pa6m : « Ben quelque part les émotions participent aussi à argumenter, à prouver que he, enfin,

si on a ressenti vraiment quelque chose sur place et aussi parce qu'on se rend compte de la réalité de ce qui s'est passé, là, on est plus en train d'imaginer, on voit, les émotions participent à cette prise de conscience, parce que là on prend réellement conscience. »

Pa6m : « On est plus proche de ce qui s'est passé, il y a un sentiment de proximité, on sait que l'on est en train de marcher, de voir des bâtiments, des choses qui ont été là il y a 70 ans avec tout ce qui s'est passé (...) Ça m'a aussi, ça m'a aussi impressionné de savoir qu'il y a certains éléments qui ont été reconstitués dans les deux camps, mais que ce portail là il est vraiment d'origine. Quand c'est d'origine, c'est d'autant plus fort. Là ça m'a vraiment fait quelque chose, ça fait quelque chose à tout le monde je pense, ce portail là notamment. »

Pb4f : « Ha c'est totalement différent. D'aller sur place en Pologne, ouais, c'est totalement différent. Quand une personne vous raconte ce qu'il y a eu, ça touche, sachant qu'un petit peu mais quand on va sur place c'est fpouf, c'est un ressenti hee, c'est pas du tout pareil. On s'imagine, on comprend mieux hee, on peut arriver à voir ce que des gens ont ressenti, la douleur qu'il y a eu. »

Pb2f : « En fait c'était du concret, donc c'est comment je le perçois au niveau de l'émotion. »

Pc1f : « Parce que ça touche plus enfin, je sais pas, encore une fois rendre concret d'histoire, se dire que ça s'est vraiment passé donc du coup. »

Intérêt spéculatif et intérêt affectif Cet intérêt et ce sentiment d'authenticité mettent les participants dans une certaine disposition vis-à-vis de ce qu'ils visitent. A un premier niveau, il s'agit d'une disposition à apprendre. Suivant la disposition de leurs intérêts préalables, c'est essentiellement un intérêt pour les informations historiques qu'ils espèrent apprendre. En effet ils les associent à la perspective du projet dans lequel leur classe est engagée autour du professeur d'histoire. Bien que cette dimension soit relativement absente de leur expérience de visite, lorsque leur est demandé pourquoi ils ont voulu participer au voyage ils font référence à leur volonté d'apprendre soit sur l'histoire en générale, soit sur la période de la seconde guerre, soit plus précisément sur ce qui concerne Hitler et le sort des juifs. Ces aspects vont dans le sens de leur expérience de visite. Les participants répondent à leur intérêt spéculatif préalable, même ce qu'ils visent des informations historiques contextuelles est déplacé aux notions et images mentales qu'ils produisent. Le fait de s'imaginer et de se rendre compte renvoie à un intérêt spéculatif dont l'enjeu est d'apprendre quelque chose sur ce qu'a été Auschwitz en particulier et la politique nazie d'extermination en général. Tous les participants sont intéressés par ce qu'ils perçoivent et reconnaissent comme les traces authentiques d'un camp, et par ce dont ils se rendent compte et imaginent[224]. Même lorsque le fait d'être intéressé n'est pas clairement lié une notion ou une représentation mentale particulière, il est au niveau le plus immédiat associé au moins à la perception de la réalité et donc indirectement au fait de se rendre compte et à la connaissance de la

[224] Supra B 3 a

réalité. La plupart disent avoir eu cet intérêt de manière explicite mais sans prononcer le terme. Dans leurs récits de la visite, seul un tiers l'a utilisé au moins une fois et l'un d'eux le fait au nom de toute sa classe. Plusieurs parlent aussi plutôt de curiosité.

Pb4f : « Ben on a eu le projet de faire he sur les Justes, avec ce qui s'est passé, avec Hitler et tout, les déportations et tout ça. Et du coup je trouve ça intéressant parce que je m'intéresse pas mal à l'histoire. »

Pa4f : « Ben j'ai eu envie d'abord pour le voyage, je ne vais pas le cacher (…) Le projet m'intéresse aussi, parce que, après, ben là on est en train de travailler dessus, et je trouve ça intéressant de voir à Caen, particulièrement à Caen, parce que quand on parle des déportés, pour moi c'est plus, enfin c'est pas à Caen que je pense en premier, c'est plus Paris ou des choses comme ça, enfin par rapport à ce que j'ai entendu. (…) c'est vrai qu'avec le voyage, ça a favorisé l'envie que j'ai eu de partir. »

Pb4f : « Et du coup je trouve ça intéressant parce que je m'intéresse pas mal à l'histoire. J'aime bien l'histoire et du coup hee, ben oui, c'est intéressant et c'est bien de savoir, ce qu'il y a eu, ce qui s'est passé parce que on sait pas forcément tout. »

Pb3f : « Déjà j'ai voulu être dans le projet parce que ça m'intéressait les trucs d'histoire, c'est ce qui était autour d'une histoire de Auschwitz, ça m'intéressait déjà au collège avec la seconde guerre mondiale tout ça, ça m'intéressait quand même pas mal. »

Pa4f : « Ben parce que en fait je me dis, on se dit "mais c'est absurde de faire des choses comme Hitler a fait", et du coup des fois on se dit "ben non", parce qu'on a vu un reportage en cours et il y avait des images ou les corps étaient brûlés, et on se demande si c'est vrai quoi, on se dit “mais pourquoi “et d'y avoir été on se dit "ben oui c'est vrai c'est vraiment atroce ce personnage-là"… C'est en fait ce qui m'intéressait le plus. »

Pb1f : « Déjà quand je suis arrivée et que j'ai vu il y avait des vitrines et tout ça, je voulais voir quand même ce qui était à l'intérieur quoi. Histoire de voir tout ce qu'il y avait à Auschwitz mais après il y avait des choses en allemand et tout ça et j'ai fait "bon je ne comprends rien “alors je suis partie. Mais je trouvais ça quand même intéressant de regarder, de savoir ce qu'il y avait là-dedans (…) Ben même si je ne comprenais pas je me disais que enfin ces papiers, c'est des papiers d'époque quand même. Donc quand j'ai vu les vitrines je voulais absolument voir quand même ce qu'il y avait dedans. Je ne voulais pas partir sans savoir ce que il y avait dedans. »

Pa6m : « Oui, c'était une pièce intéressante, on se rend compte de ce, on se rend compte, pour le coup, à quel point c'était tout petit. Vraiment, mettre de trois personnes là-dedans. (...) Là, ça m'a vraiment permis de encore mieux visualiser, j'ai trouvé ça vraiment intéressant. »

Pc4m : « Ça intéressait tout le monde, du moins dans ma classe en tout cas. »

Pb5f : « En fait c'est la curiosité de me demander comment on pouvait faire une prison parce qu'ils sont déjà en prison en fait, donc du coup je regardais qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de pire là-dedans que dans le camp général. »

Les participants mettent également en avant un intérêt pour ce qu'ils ressentent. Bien que le fait d'avoir un ressenti ne paraisse pas être l'essentiel de leur motivation pour participer à la visite, tous s'attendent à ressentir quelque chose de fort. Cette attente provoque généralement plus à proprement parler une appréhension qu'un intérêt. Elle se produit avant la visite ou lors de la visite à l'approche de certains éléments attendus parce qu'ils devraient produire des ressentis particulièrement forts. Ils s'attendent à la

perception de quelque chose de choquant qui provoque en eux des ressentis négatifs. Si une participante dit être intéressée par l'horreur, la plupart sont inquiets quant à leur manière de réagir. En plus de l'inquiétude concernant la capacité à supporter ce qui va être ressenti, la question se pose sur la manière dont ce ressenti s'exprime pendant la visite. Il ne s'agit pas à ce niveau d'une question sociale où chacun veut être perçu par les autres comme réagissant bien, mais d'une crainte de passer à côté de la visite à cause de ce ressenti, étant donné que l'intérêt préalable s'oriente plus vers l'apprentissage. Dans un seul cas l'appréhension est due à la crainte de n'être pas suffisamment touché, et non à celle de ne pas savoir gérer le fait d'être trop touché. La peur de certains participants ne semble pas être véritablement un sentiment de peur mais une manière conventionnelle d'exprimer cette appréhension.

Pb1f : « je sais pas, en fait je savais que j'allais voir des cheveux en plus, déjà de base quand on était à Birkenau j'attendais quand même ce moment mais je me disais, enfin je pense que si je les aurais vu avant, enfin j'aurais été stressée toute la journée, que j'aurais pas été bien toute la journée (…) Oui, ben on nous l'avait dit donc moi, c'est le truc que je pensais le plus. Les cheveux, je me disais "ça va me faire bizarre, je ne sais pas comment je vais réagir "parce que je n'imaginais pas une pièce aussi grande, autant de cheveux, que cet espace, que ce n'était pas à ce point là. Quand le prof nous disait "vous aller voir les cheveux, vous allez tous vous mettre comme ça" je me disais "bon bah oui, on va voir des cheveux". Mais bon, de la hauteur de la pile de cheveux je me disais "mais haaa". Quand je l'ai vue, je pense que je l'aurais vu le matin, j'aurais été différente je crois en visitant Birkenau (…) Le fait de le savoir, j'appréhendais en fait cette pièce et dès que j'y suis arrivée, je me suis mise mal toute suite quoi. »

Maria -Laura : « Bahaa en fait tout ce qui s'est passé ça m'intéresse beaucoup, quand j'ai entendu que on allait à Auschwitz, moi j'avais fait ça en Équateur. Donc je me suis dit et bien je vais y aller... ça m'intéresse beaucoup cet événement mais aussi la partie mauvaise des humains, ça montre beaucoup les méchancetés. »

Pb3f : « En fait j'étais trop dedans j'avais peur de ça. J'avais peur de trop, je ne dirais pas m'investir mais d'être trop dedans en fait et c'est pour ça, j'ai quand même mal réagi parce que j'ai pleuré devant des chaussures. Enfin je suis restée un peu bête je me suis dit "voilà j'ai pleuré devant des chaussures"(petit rire) (…) je ne saurais pas comment expliquer, enfin pour moi c'est mal réagi par ce que on ne devrait pas réagir comme ça en fait. Pour moi, j'aurais dû comprendre, comprendre la guide, comprendre ce qui s'était passé là-bas mais pas on pleurer en fait. J'aurais du juste comprendre et puis comprendre mon cours d'histoire en fait. Pour moi je n'aurais pas dû pleurer, je ne sais pas, en fait je suis trop sensible, en fait je savais très bien que j'allais craquer là-bas, mais je ne sais pas, pour moi je n'aurais pas dû réagir comme ça, enfin je ne sais pas si c'est mal ou pas de pleurer là-bas, mais avec toutes les personnes qui ont vécu, en fait il y avait Ginette aussi qui était là et je me disais "moi je pleure et elle ne pleure pas". Donc c'est ça aussi, je me disais que c'était bizarre que moi je pleure alors qu'elle, elle y a vécu. Que moi c'était la 1e fois que j'y allais, je ne connaissais pas du tout, je n'ai pas vécu ce qu'ils ont vécu. Enfin pour moi, c'était, pas un manque de respect, mais c'était, je ne sais pas, ça me faisait du mal de pleurer pour ça. »

Pa4f : « J'ai vachement appréhendé. Ben à ce qui allait se passer et puis, ça peut paraît bizarre, j'appréhendais ma réaction en fait. Je ne savais pas comment j'allais réagir en voyant et je ne savais pas si j'allais pleurer, si ça allait rien me faire, si j'allais être indifférente, je savais pas le voyage, ce qu'on allait faire, enfin pas les activités, mais on ne savait pas trop ce qu'on allait faire et du coup c'est pour ça que j'appréhendais. »

Pc1f : « Je ne savais pas, si ça se trouve j'allais tout de suite rentrer dedans un peu et m'effondrer et des choses comme ça, mais je ne savais pas lui, du coup je ne savais pas et j'avais quand même peur, enfin je ne sais pas si c'est de la peur ou de l'appréhension un peu, mais de me dire comment ça va se passer quand je vais rentrer dedans, qu'est-ce que je vais faire, comment je vais me sentir et au final je n'ai pas pleuré, mais je serais restée plus longtemps je pense que ça se serait passé quand même (…) On nous avait dit que qu'il ne fallait pas avoir peur de ce qu'on allait ressentir, que tout le monde réagissait différemment, j'avais une copine à moi, son frère il avait fait parti de ne sais plus quoi il s'était rendu plusieurs fois là-bas il avait dit que la première fois qu'il y était allé il avait eu envie de vomir et donc du coup moi je ne savais pas du tout comment j'allais réagir. Moi je pensais vraiment que j'allais avoir envie de pleurer. Même par les films et les reportages, parce que j'aime bien regarder des reportages, et j'avais regardé plein de trucs et je ne sais pas, j'avais l'impression que tellement j'attendais ce moment, je ne sais pas ce que j'allais vraiment ressentir et tout ce que je pensais. »

Indépendamment de ces appréhensions préalables, le ressenti affectif est un élément central de l'expérience de visite. Certains en sont surpris même s'ils s'y attendaient : ils ne s'attendent pas à une expérience sensible qualitativement aussi importante que celle de l'apprentissage. Tous disent qu'ils sont affectivement marqués par leur visite dans des termes assez proches. Même un participant pour lequel le plus important est voir des choses concrètes pour apprendre et non des sentiments, précise que *ça ne nous fait pas rien*. S'il se réfère aux autres quant aux ressentis affectifs présents pendant la visite, la manière dont il raconte la sienne inclut à de nombreuses reprises de tels ressentis pour lui-même. Un seul participant n'a rien ressenti et un autre qui a beaucoup de ressentis est cependant globalement moins submergé par l'émotion que ce qu'il anticipait. Ce garçon est le seul qui ne se pas cache pas de pleurer. Il se singularise par sa nature émotive, car ses émotions préalables étaient encore plus fortes.

Cet intérêt affectif se manifeste par l'empathie. Elle marque une sensibilité particulière à la souffrance. C'est dans cette perspective que les éléments perçus sont visés et utilisés. L'empathie n'est pas seulement l'apanage de ceux qui se rendent compte de la possibilité de déportations de leur propre famille dans d'autres circonstances. Elle concerne aussi d'une manière générale ceux qui se rendent compte ou imaginent l'horreur et la souffrance. Une seule fois le terme d'empathie est employé à deux reprises par une participante à propos des objets renvoyant plus à l'extermination qu'aux conditions de vie, alors que chez les autres ce ressenti apparaît sans être dit explicitement. Cette participante est alors intéressée par ce qui lui fait ressentir et non ce qui lui fait apprendre.

Pb3f : « Oui, ouais, parce que je ne pensais pas en fait réagir comme ça. Pour moi je croyais que ça allait bien se passer, parce que j'allais apprendre beaucoup de choses, j'allais être super

intéressée par ce que la guide disait. Je suis restée plus dans mon point de vue en fait, je regardais les choses et je me disais “c’est pas possible en fait". »

Pa4f : « Ben je me suis plus rendue compte de ce qui s'était passé et ça m'a marqué et je pense que je m'en souviendrai toute ma vie. »

Pc2m : « Les preuves concrètes c'est pour savoir ce que ça a été, les sentiments pour prouver aussi que nous on est choqué et vraiment que ça ne nous fait pas rien de voir et tout ça.... Mais en y repensant c'est moins fort... Je pense que ça ne faisait pas rien aux gens, les gens beaucoup ont été choqués. (...) Le camp de concentration, ben que j'avais été choqué par les cheveux. »

Pa5m : « Ha ben moi hee, alors moi j'ai trouvé que le lieu était complètement différent de ce que j'apprenais en cours et hee j'étais en fait choqué par ce que j'ai vu en fait dans le bon et dans le mauvais sens. Je me faisais toute une image dans ma tête, je pensais que ça allait être délabré, que ça allait, que c'était un tout fouillis, que l'ambiance serait encore plus pesante et que je serais submergé par l'émotion. »

Pc3f : « Ben c'est plus de montrer empathie (…) Ben les lunettes c'est quelque chose de plus personnel donc tu es plus en empathie. »

Ce qui est ainsi ressenti est finalement ce qui est le plus important pour les participants pendant la visite[225]. Certains l’expriment non seulement pour eux mêmes mais aussi pour l'ensemble du groupe ainsi que pour ceux auxquels ils racontent la visite. En remarquant notamment les mêmes ressentis sur le visage de tous les autres, ils constatent que tous le monde ressent comme eux[226]. Si tous les participants ne parlent pas toujours explicitement d’intérêt pour les ressentis, la manière dont ils le disent et l’importance relative de cette dimension dans le récit de leur journée le suggère. Le plus souvent il semble que les moments présentés comme intéressants soient ceux émotionnellement les plus forts. C’est le cas par exemple pour pratiquement toutes les filles dans les espaces associés à des enfants. Elles sont particulièrement bouleversées par cette dimension qui suscite chez elles un fort intérêt.

Pc4m : « Tout le monde était intéressé. Ça se voyait quand je regardais le visage des gens, tout le monde était très touché et ça intéressait tout le monde, du moins dans ma classe en tout cas. »

Pa6m : « Plus que des détails historiques, enfin je pense que les gens étaient beaucoup intéressés, enfin que ce soit ma famille, et notamment les journalistes, ils s'attendaient à de vives réactions ou au contraire à de la passivité, ça dépend, je pense que les gens étaient plus intéressés par le côté émotionnel de la chose une fois sur place, ben après, je dirais que moi personnellement ça m'a touché, c'est, c'est, enfin sur place c'est émouvant. »

Pc2m : « J'ai aussi essayé de capter les émotions sur le visage des gens pendant les explications. (…) j'étais entre guillemets content, ben ça ne fait pas rien aux gens (...) Il y a eu quelques pleurs, quoi. »

Pb1f : « Oui à chaque fois c'est plus les enfants qui m'interpellaient le plus. Je regardais, je ne sais pas, je trouvais ça intéressant. »

[225] Infra E 2 a
[226] Infra E

Ce ressenti est tellement intense que plusieurs participants précisent qu'ils ne veulent plus le revivre pendant l'entretien. S'ils s'en souviennent et acceptent d'en parler, c'est dans la mesure où ils ne le revivent pas vraiment. Ces ressentis effectivement produits lors de la visite ne sont cependant pas toujours à la hauteur d'une attente et d'une appréhension trop forte de ressentis. Ce décalage se produit surtout à Birkenau où ils ressentent peu de choses, hormis en visitant les baraques. Ils considèrent en effet qu'il n'y a rien à percevoir. En raison de l'intensité de ce qu'ils vivent, leur déception semblerait en fait plus signifier l'attente de ressentis incommensurablement forts que l'absence de ressentis. De plus, certains constatent surtout qu'ils ne manifestent pas extérieurement leurs ressentis comme ils s'y attendaient. Ils n'éprouvent pas rien, mais ils ne manifestent pas ce qu'ils éprouvent comme ils pensaient le faire.

Pb1f : « Enfin je me mets à la place des familles, des gens qui ont perdu des proches, he M. Etyngé par exemple qui est venu avec nous qui avait perdu ses proches là-bas, he enfin je me mets à leur place et vraiment je sais que c'est un endroit où je ne retournerai pas parce que je trouve ça douloureux, horrible, ce n'est pas un sentiment agréable du tout. »

Pb5f : « Quand j'aurais vu un film qui parlait d'Hitler, ça m'aurait intéressée de le regarder ben ça m'aurait intéressée pour histoire et maintenant je n'ai plus envie de regarder des trucs comme ça. Ce n'est pas que ça m'écoeure, mais je ne peux pas. J'en ai assez vu je pense. »

Pc1f : « Je m'imaginais vraiment que j'allais être pas bien, que j'allais pleurer et même personne dans ma classe n'a pleuré pendant cette visite là, c'était plus l'après-midi (...) Je me suis dit que, je ne sais pas, c'était comme si ça me désintéressait, alors que pas du tout, mais je pensais que j'allais être pire que ça (…) ils ont tous dit à peu près la même chose que moi qu'ils ne s'imaginaient pas trop comme ça et que du coup au final ils ressentaient la même chose à peu près »

Pa4f : « C'est vrai que j'étais un peu déçue de ma réaction face au camp mais (…) ben parce que en fait, à la base je ne suis pas, je suis un peu émotive et c'est vrai que là, he enfin je ne me suis pas mise à pleurer alors que je voyais toutes mes amies qui étaient en train de pleurer, et je me suis dit "mais je suis un monstre en fait, je ne pleure pas, qu'est-ce qui m'arrive", pourtant je suis quelqu'un qui réagit facilement. J'ai été émue mais je n'ai pas pleuré comme les copines quoi et enfin, j'étais gênée, pourtant à l'intérieur de moi j'étais vraiment touchée mais ça n'arrivait pas à s'exprimer. »

Cet intérêt pour ce qui est ressenti est marqué par le rapport des participants à leurs photographies. Près de la moitié d'entre eux les font pour les montrer à leurs familles et amis. Ils les utilisent comme support de leurs récits ou pour remplacer des explications qu'ils pensent trop difficiles à dire[227]. Cependant au delà de cet usage, leur prise est largement déterminée par un intérêt émotionnel et non spéculatif. Cette détermination se fait de deux manières qui bien que contradictoires, vont toutes deux dans le sens d'une importance particulière donnée aux ressentis : certains prennent en

[227] Infra E

photographie ce qui les touche, d'autres ne prennent pas de photographies quand ils sont trop captivés par ce qu'ils voient et donc ne le font que dans les moments ne les touchant pas véritablement. Une participante également ne prend pas de photographies dans une des salles parce qu'elle est tellement touchée qu'elle préfère ne pas avoir la possibilité ni de revivre un moment si dur ni de le faire vivre à d'autres personnes.

Pb3f : « C'est vrai que j'ai pris en photo le long du couloir, mais après je l'ai prise pour montrer que c'était comme ça. C'est vrai que quand je l'ai montrée à mes proches j'ai dit "bon là, c'est moderne, vous voyez, il n'y a rien de spécial à voir", mais je l'ai prise en photo quand même. je l'avais prise quand même pour qu'ils voient comme s'ils avaient fait la visite avec moi. »

Pb4f : « J'aurais pas su décrire et he les personnes qui voyaient, que les photo, ben ils peuvent voir à peu près comment sont constitués les camps. Ils ont quelque chose de visuel donc. »

Pa2f : « J'essayais de prendre des photos de choses qui m'avaient marquée, qui m'ont été importantes. »

Pb1f : « Et puis moi, tout ce qui est enfant ça me, c'est pour ça que je prends en photo, enfin, tout ce qui est enfant j'ai pris en photo parce que je ne supporte pas qu'on fasse du mal et encore moins aux enfants. »

Pa6m : « J'avais pas besoin personnellement de prendre tout ça en photo c'est encore une fois cette idée de pas he, de vraiment profiter de la visite, de s'immerger et pas de rester coller à mon téléphone pour prendre des photos.».

Pb3f : « En fait, je sais, mais je ne sais pas comment le dire avec mes mots en fait. Parce que, pourquoi je n'ai pas pris en photo les salles. Je ne pourrais même pas expliquer, je n'avais pas envie en fait, je savais ce qu'il allait se passer dedans, on m'avait expliqué que c'est à ce moment-là qu'ils se faisaient déshabillés, tatoués, rasés ou des trucs comme ça. Et je pense qu'au fond de moi je ne voulais pas prendre là où ils étaient en fait. Je ne voulais pas prendre la photo et me dire que là il y avait des personnes à la même place que moi qui étaient soit nues, soit en train de se faire raser. Je ne voulais pas en fait avoir cette photo là dans mon ordinateur ou même la montrer à des gens. Ça je ne voulais pas. »

Notions, images et ressentis Les ressentis qui sont le résultat de cette disposition à ressentir sont produits de la même manière que les différentes notions et représentations mentales. D'un côté, comme les notions et les représentations mentales, les ressentis sont produits par les participants à partir de ce qu'ils perçoivent. Même si un participant trouve que le guide polonais transmet des émotions, pour ressentir lui-même il ne reproduit pas ce ressenti mais l'utilise pour produire le sien propre. D'un autre côté, les ressentis sont concrets dans la mesure où ils sont formés à partir de la perception d'éléments matériels. Le fait d'être en contact physique avec les éléments matériels est inséparable d'une certitude de l'authenticité qui induit à ressentir et rend concret ce ressenti. De même que lorsqu'il s'agit de se rende compte ou d'imaginer, il y a ressenti quand il y a quelque chose à voir. Les moments de la visite où les participants ressentent quelque chose sont donc ceux qui en même temps permettent de se rendre compte et d'imaginer. Être sur place permet non seulement de se rendre compte et

d’imaginer, mais fait réagir affectivement. Un participant dit ainsi explicitement que le fait de se rendre compte et d’imaginer et le fait d’être touché se produisent de manière concomitante.

Pc4m : « Mais je trouve que le guide polonais il faisait beaucoup plus transmettre les émotions que le guide français. (...) Hee le guide polonais avec le casque, oui il parle, il a parlé ici. »

Pb5f : « Ça me touchait moins parce que, voilà je ne voyais pas les choses. »

Pc4m : « Pour nous faire réagir, justement parce que ça nous fait plus réagir que avoir des paroles, c'est vrai que ça nous a quand même vachement appris, mais mettre une image c'est vraiment ce qui nous permet de vraiment un peu de redescendre sur terre et de se rend compte de ce que c'est exactement. Par exemple tu vois les chambres à gaz, je sais qu'on en parle en cours et forcément il y a des gens que ça dérange un peu mais pas au point de quand ils y étaient en fait. Une fois qu'ils y sont ben c'est là qu'ils se rendent vraiment compte et on voit bien que ça les touche encore plus que juste en entendre parler. »

Cependant, contrairement à ce qui est observé lorsque les participants disent apprendre, le rapport entre ce qui est associé à un ressenti particulier et ce qui n’est l’est pas n’est pas binaire. Il y a une différence d’intensité et non passage de l’absence à la présence. Globalement ils ressentent pendant toute la visite. S'ils s'ennuient dans un moment où ils ne sont pas intéressés parce qu'il il n’y a rien à voir, il s'agit plus de l’impossibilité de se rendre compte ou d’imaginer que de l'absence de ressenti. Au contraire, lorsqu’ils sont déçus de ne pas ressentir, il semble qu’ils le soient de ne pas ressentir des choses aussi fortes que celles de leurs attentes. Plusieurs participants utilisent un terme modérateur pour évoquent en ce sens les ruines des chambres à gaz et des crématoires de Birkenau : ils n’ont pas particulièrement de ressenti ou n’en ont pas plus que ça. D'autres essaient de différencier dans les ruines ce qui permet quand même de voir un peu et sert ainsi à se mettre dans le contexte. Même si les ruines ne leur font rien fait par rapport au ressenti plus important à Auschwitz, cela n’implique pas qu’ils n’en aient aucun à Birkenau. Symétriquement, s’ils sont plus touchés par les baraquements en brique de Birkenau dans la mesure où les espaces vus à Auschwitz ressemblent à des reconstitutions de musée, cela ne veut pas dire pour autant qu’ils ne sont pas touchés du tout dans le second cas.

Pb5f : Ça ne m'intéressait pas, du coup j'écoutais juste (…) Ce n'est pas que ça intéresse pas, mais je trouvais ça, je ne sais pas, ennuyant. »

Pc1f : « Ben je m'imaginais pas le camp comme ça, baf en partie mais je ne pensais pas que ça allait être complètement détruit, Birkenau je ne pensais pas que ça allait être comme ça et du coup j'ai du coup une image dans ma tête de ce que c'est. Et je pensais que j'allais être encore moins bien que comment j'ai été, je ne sais pas comment le dire, quoi, j'étais là-bas et j'avais l'impression que j'étais à moitié détachée, enfin je pensais que j'allais peut-être pleurer ou alors avoir envie de partir, mais quand c'était Birkenau, je ne sais pas, je n'avais pas vraiment l'impression que c'était vraiment là que ça s'était vraiment passé, enfin c'était bizarre. (..) Il y a

juste dans la baraque en fait oui ça m'a fait bizarre mais sinon, ouais je sais pas, ce n'est pas du tout comme je m'imaginais. Je m'imaginais vraiment que j'allais être pas bien, que j'allais pleurer et même personne dans ma classe n'a pleuré pendant cette visite là, c'était plus l'après-midi. Je me suis dit que, je ne sais pas, c'était comme si ça me désintéressait, alors que pas du tout, mais je pensais que j'allais être pire que ça. »

Pa5m : « Ça ne m'a pas touché particulièrement mais he ben en fait nous on se posait la question de ce que c'était en fait et ça nous a juste permis de savoir ce que c'est. Mais ça m'a pas vraiment touché au cœur. »

Pb3f : « Mais pour moi, c'est bizarre ce que je vais dire, mais pour moi ça reste des ruines, ça ne me choquait pas plus que ça, ou émotionnellement ça ne me faisait rien de spécial. »

Pa2f: « Je pense, pfiii, je pense peut-être le premier, enfin, il me semble que sur le premier il reste plus de ruines, on voit un peu plus il me semble, enfin on en voit un peu plus (...) enfin moi pour le premier, j'avais trouvé ça plus frappant, je pense. c'est important de passer là pour s'imaginer, pour se remettre dans le contexte ».

Pa6m : « À Birkenau, on est plus à l'extérieur, ça fait encore plus vaste mais Auschwitz 1 ça fait plus office de musée, je dirais ça fait plus musée et dans les émotions he, ben on en voit, on voit des horreurs partout sur Birkenau et sur Auschwitz. Sur Birkenau on voit ce qu'il reste des chambres à gaz, des crématoires, les douches aussi pour ceux qui étaient sélectionnés, et les baraques. À Auschwitz 1 on voit on voit la même chose, mais en plus réduit, avec des, avec les, encore une fois les explications des guides, sur comment ça se passait une journée, une journée type et aussi le nombre des exécutions, tout ça, donc au niveau des émotions, j'en ai ressenties dans les deux camps, mais peut-être encore plus dans Auschwitz 1 je pense. »

Pa4f : « Par rapport à l'après-midi, parce que c'est vrai que le matin ça été dur aussi parce que c'était lourd, c'était pesant et on était tous émus, mais l'après-midi c'était pire (…) Même si j'ai été émue, je pense que c'était l'après-midi. J'étais émue mais he le matin, mais l'après-midi c'était vraiment le pire. »

Pb4f : « C'est à ce moment-là que j'ai plus ressenti de tristesse, c'est à Birkenau que j'ai ressenti le plus de tristesse alors que ben oui, c'était surtout de tristesse. »

Pc4m : « Ben quand on est rentré dans cet endroit-là avec toutes les maisons, c'est pareil, je pense que ça nous touchait beaucoup moins parce que d'extérieur ça apparaissait vraiment moins horrible en fait que quand on était dans Birkenau avec les baraques et les ruines. »

Être à Auschwitz-Birkenau produit un ressenti par le fait même d'être sur le lieu, donc pendant l'ensemble de la visite. Plusieurs opposent en ce sens l'effet produit par la visite d'Auschwitz-Birkenau avec celle de la visite du Mémorial de Caen. Non seulement être sur le lieu permet de mieux se rendre compte et imaginer, mais aussi d'être plus touché. Ne pas ressentir signifierait plutôt moins ressentir. Même les moments où ils sont détachés semblent avoir un intérêt affectif. Ils disent y ressentir quelque chose lorsqu'ils les évoquent d'une manière générale, bien qu'ils assurent le contraire quand ils en parlent précisément lors de l'entretien topographique. Dans cette optique tout est affectivement important dans la visite sans que l'importance soit la même tout le temps.

La différence entre ce ressenti général et celui associé à des moments particuliers est à la fois au niveau de son intensité et des notions ou images mentales auxquels il est intriqué. Lorsque la réaction affective est liée à la situation globale de la visite sur ce lieux où l'horreur et la souffrance se sont passées, elle est associée au fait d'être sur le lieu même et donc concerne à la fois l'ensemble et chacun des moments perçus pendant la visite. Lorsque les ressentis sont associés à des moments particuliers, ils sont largement intriqués avec les notions et images mentales associées à ces lieux. Dans ce dernier cas, ils sont le produit de deux activités parallèles faites à partir du même donné. Un participant est par exemple surtout intéressé par ce qu'il imagine tout en mettant sur le même plan ce qu'il ressent et ce qu'il imagine, mais en considérant quand même que les deux sont complémentaires. Les deux activités sont indissociables. Les participants sont marqués quand ils se rendent compte ou imaginent, et réciproquement. Ils ressentent comme si les deux n'étaient pas séparables.

Pc4m : « He je ne sais pas parce que on est dans un musée, je ne sais pas, c'est différent. (…) Quand on est dans un musée, en tout cas moi ça ne touche pas du tout de la même façon que quand on est sur un lieu comme Auschwitz (…) On ne peut pas être indifférent à certaines images. Mais je sais que en tout cas même si certaines photos me touchent, devant des images ou des objets quand je suis dans un musée ça m'a beaucoup moins touché que lorsque j'étais sur les lieux. »

Pa4f : « En fait, pendant la visite, tout a été important, il y a des choses qui m'ont vraiment choquée plus que d'autres, je ne dis pas que ça ce n'est pas important, mais vraiment tout a été important, de A jusqu'à Z vraiment ça été important pour moi. »

Pa6m : « On s'imagine à la place des personnes qui étaient là en fait... quand on se remet dans le contexte et qu'on s'imagine à la place des juifs et ce qu'ils ont vécu là on peut, on peut et qu'on s'imagine à la place des juifs et ce qu'ils ont vécu là on peut, on peut commencer à vraiment ressentir hee, vraiment ressentir une part de ce qu'ils ont vécu. (…) J'ai ressenti la même chose, c'est vrai que je me suis imaginé la vie de ces personnes avant. (...) Ben c'est un peu complémentaire, pour moi il faut un travail de l'imagination pour un ressenti émotionnel, pour moi c'est complémentaire. »

Pa6m : « Oui, c'était une pièce intéressante (…) j'ai ressenti la même chose, c'est vrai que je me suis imaginé la vie de ces personnes avant. (...) Ben c'est un peu complémentaire, pour moi il faut un travail de l'imagination pour un ressenti émotionnel, pour moi c'est complémentaire. »

Pb5f : « Surtout quand je vois les photos, j'ai pris une photo d'un petit bébé qui devait avoir six mois et mon neveu à ce moment-là avait six mois. Et du coup quand la guide a dit qu'ils l'ont tué, ben je me suis dit c'est horrible parce que je me dis que mon neveu a le même âge. Si on aurait été à cette époque et qu'il aurait été juif, ç'aurait pu être mon neveu. Donc je me suis mis à la place des gens qui sont morts. »

Pa2f : « Ben les photos, justement on voit ce truc là et en fait on s'est arrêté ici devant les photos, je pense que vraiment c'était pour qu'on s'imagine en fait on était et oui vraiment c'est ici que ça été marquant parce que là on se disait, c'est pour ça que j'ai filmé quand je suis partie par là parce que c'était ici que la vie ou la mort des personnes étaient choisies. »

Pc3f : « Ça m'a fait quelque chose parce que en fait ça m'a touchée plus que les habits parce que je m'imagine quelqu'un dans le miroir en train de se faire la barbe et après il n'est plus là. »

Si le ressenti et l'apprentissage sont ainsi globalement associés aux mêmes moments et aux mêmes conditions, les deux ne sont pas nécessairement produits ensembles. Le rapport affectif aux éléments matériels dépend de la sensibilité de chacun, de même que chaque participant a une expérience singulière de ce qui lui permet de se rendre compte et d'imaginer. Tous ne sont pas touchés par les mêmes éléments qui les font se rendre compte et imaginer, même si dans tous les cas, ce sont des éléments matériels reconnaissables.

Il y a un certain nombre de moments de dissonance quand des participants se rendent compte et imaginent à partir d'un élément qui les intéresse sans qu'aucun ressenti ne soit produit. Cette situation se produit pour presque tous les participants au moins une fois au cours de leur visite. Réciproquement même si cette situation est rare, certains participants peuvent ressentir quelque chose à un moment sans s'être bien rendu compte de quoi il s'agit et imaginer. Elle s'est produite également pour presque tous les participants au moins une fois au cours de leur visite. Il est par exemple possible aussi bien d'être intéressé par la sculpture exposée dans le bloc 6, représentant des déportés décharnés devant des gamelles vides, en se rendant compte de la souffrance sans pour autant ressentir quelque chose, que de ne pas s'en rendre compte et d' éprouver quand même de la tristesse.

Le fait de se rendre compte ou d'imaginer et le fait de ressentir dépendent ainsi du rapport personnel à chaque élément matériel proposé. La manière dont les participants racontent leur visite et la comparaison entre ces récits permet d'observer la différence entre les participants. Ils ressentent lorsqu'ils considèrent qu'un élément leur permet de percevoir quelque chose et que cet élément leur parle. Or, ils ne reconnaissent pas et ne sont pas toujours intéressés affectivement par les mêmes choses. Même si plusieurs participants expriment leur propre ressenti tout en pensant que tous ont le même[228], chacun a un rapport spécifique aux différents éléments et est plus ou moins sensible à ce que chaque élément donne à percevoir**.** Une participante associe la reconnaissance d'un ressenti global similaire et l'existence de nuances différentes pour chacun aux mêmes moments de la visite. De fait, alors que la plupart sont touchés devant les chiffres de déportés de chaque convoi dans l'exposition française du bloc 20, deux participantes ne ressentent rien de particulier.

[228] Infra E 2 a

Il y a donc deux niveaux de discordance possibles qui définissent les positions de chacun des participants face à chaque élément. Quatre positions sont possibles : se rendre compte ou imaginer et ressentir, se rendre compte ou imaginer et ne pas ressentir, ne pas se rendre compte ou imaginer et ressentir, ne pas se rendre compte ou imaginer et ne pas ressentir. Cette absence de concordance entre les actions de se rendre compte ou d'imaginer avec celle de ressentir dépend donc de chacun. Il ne s'agit pas de choix déterminés par la manière dont la visite est faite, étant donné que les participants d'un même groupe ne se trouvent pas dans une seule configuration.

Pb2f : « Ben la sculpture elle caractérise bien en fait je trouve, non pas aussi forte mais he elle montre bien le désespoir des personnes aussi. (…) Bah je l'aurais su, je me serai plus attardée quand même sur les photos même si ça témoigne bien de son ressenti à ce déporté. »

Pb1f : « Hee, ben pas du bien, ça c'est sûr, je ne sais pas comment m'exprimer mais hee, surtout de la tristesse parce que l'on se dit, ben les gens ils étaient dans le même état, de toutes façons c'est fait pour représenter ce qui s'est passé. »

Pb4f : « Je pense que chacun ressent sa propre émotion, son propre ressenti (…) Bah hee des personnes qui ont peut-être moins ressenti, peut-être d'autres qui ont plus ressenti (…) Ouais, je pense que le ressenti de tout le monde se rapproche un petit peu je pense, tout le monde ressent un petit peu la même chose. »

Pc1f : « Ben rien de spécial, comme dans un musée normal. Oui, c'était intéressant et j'étais intéressée mais je n'étais pas he touchée plus que ça vu que ça faisait vraiment ambiance musée. On aurait été dans un musée à Paris ou n'importe où quoi... ».

Pb3f : « Oui, je suis rentrée, j'ai regardé juste les premiers quand on est rentré, donc sur la gauche, j'ai regardé juste sur la gauche, mais j'ai juste lu, juste un et après je suis ressortie, enfin je n'ai pas prêté attention. Non, j'ai pas trop prêté attention. »

b. L'horreur et l'oppression comme sentiments face à la souffrance

Être horrifié L'intrication entre les ressentis et les notions dont les participants se rendent compte est particulièrement explicite dans le cas des émotions. Dans un certain nombre de situations, les participants ne mentionnent pas explicitement leurs sentiments, mais répondent à une question sur leurs ressentis en exprimant ce dont ils se rendent compte. Pour exprimer ce qu'ils ressentent les participants se réfèrent à ce dont ils se rendent compte. Les deux sont ainsi non seulement indissociables comme les deux modalités de la même expérience, mais de plus il est possible de conclure que la nature des ressentis correspond exactement aux notions évoquées. En réponse à la question de ce qu'ils ressentent, ils montrent ce dont ils se rendent compte, ce sont là des réponses

concernant différents moments de la visite dans lesquels aucun ressenti n'est explicitement exprimé.

Pa6m : « Là, les traits sont plus marqués par la souffrance en quelque sorte, certains visages n'expriment rien, enfin on a plus une impression de vide, de tristesse, en observant ces photos là que celles d'avant, je dirais. »

Pb1f : « Hee, bah je me demandais où c'est qu'on allait. Je savais qu'on était dans le sous-sol mais pour voir quoi, je ne savais pas. Mais je ne sais pas si c'est dans ce bâtiment-là, dans ce bloc là ou pas, mais on est rentré, il y avait une toute petite grille, il fallait qu'on regarde en dessous, c'est des gens qui dormaient dedans. - *Et ça t'évoquait quoi ?* - Ben une prison. Je me demandais comment ils faisaient pour rester dedans, je veux dire qu'il n'y a pas d'air, ils étaient beaucoup. »

Pb4f : « Pour qu'il soit aussi grand et qu'il devait y avoir vachement de monde, enfin beaucoup de personnes. Ben que les personnes elles étaient enfermées, il n'y n'avait pas vraiment de liberté. »

Pc4m : « Bon forcément on l'a à l'esprit, en fait quand on rentre dedans on a l'impression que du coup on rentre vraiment, à partir du moment où on passe les grillages en fait on a vraiment l'impression qu'on est dedans et que du coup on s'imagine que vraiment c'était impossible de partir. »

C’est ce qui se passe en particulier souvent pour exprimer le fait d’être horrifié en évoquant l’horreur. Certains moments ressortent en effet comme étant horribles. Il semble que ce soit le sentiment le plus fort. Il ne fait pas simplement référence à l’horreur de ce qu'il s’est passé, mais également à l’horreur ressentie. Il est d’une manière générale associé à toutes les notions et représentations produites, et essentiellement dans les moments spécifiques où les participants se rendent compte. L’usage du terme horrible a ainsi un double sens, renvoyant à la fois à l'événement et au sentiment devant l’événement. En ce second sens, il ne correspond pas seulement à l’horreur et à la dureté des conditions de vie, mais à toutes les notions et représentations mentales associées à la déportation et à la mort. Certains explicitent cette différence dans leurs propos soit en marquant une différence entre ce qui est horrible et le sentiment où ils sont horrifiés, soit en indiquant que l'usage du terme renvoie à un sentiment, soit en disant explicitement que le mot horrible fait référence à ce qui est éprouvé en s'entendant dire leurs propres paroles. Les termes horrible ou horreur qualifient alors le ressenti et non ce qu'il s’est passé à Auschwitz comme lorsqu’ils s’en rendent compte. Dans beaucoup de cas cependant, il n’est pas immédiatement possible de faire la différence à partir de ce que disent les participants[229]. C'est alors essentiellement le ton employé et la manière dont le participant exprime le fait que c’est horrible qui permet de percevoir qu'il parle de l’expression d’un ressenti et non

seulement du fait de se rendre compte de l'horreur. Une participante est singulièrement sensible à ce ressenti car elle a ce sentiment systématiquement dans les toutes les situations qui y sont propices.

Pa2f : « J'étais un peu horrifiée en fait de me dire, tout cela, cette image d'horreur elle est juste en face de moi en fait. »

Pb1f : « Je trouve ça douloureux, horrible, ce n'est pas un sentiment agréable du tout. »

Pa4f : « Là, on dirait que c'est des boîtes de conserves, quoi en gros, c'est horrible ce que je dis. »

Pb5f : « C'est dur d'y aller. Et c'est horrible de savoir l'histoire qu'il y a eu là-bas en fait (…) C'était horrible, que c'était un voyage qu'on avait bien fait de faire parce que on se rendait bien compte. »

Pb2f : « Ben je m'imaginais dedans pendant un certain temps, le pire ça devait être pour les gens qui étaient un peu claustros, avoir peur de se faire enfermer, ça devait être horrible. »

Pa1m : « Le bâtiment 11, on va dire que c'était le plus horrible des bâtiments. »

Ces moments se divisent essentiellement en deux types. D'un côté l'horreur ressentie face à la mort dans le crématoire d'Auschwitz et dans les salles des blocs 4 et 5 où sont exposés des objets et des cheveux ; d'un autre côté face à la souffrance dans la prison du bloc 11 et dans la salle du bloc 6 où se trouvent les photographies de déportés malades.

Dans le premier cas, un seul participant est horrifié de la souffrance des victimes dans le crématoire d'Auschwitz en imaginant ce qu'elles ont ressenti et perçu, et trois autres sont horrifiés à propos du crématoire, des objets et des cheveux. C'est alors essentiellement la quantité, la déshumanisation et le fait qu'ils ne soient jamais repartis qui provoquent ce sentiment, mais également le caractère concret de ces notions. Lorsqu'ils parlent ainsi de l'horreur provoquée par ce qu'il s'est passé, leur voix et l'expression de leur visage indiquent qu'ils ne semblent pas particulièrement émus. Ils ne le sont en tout cas pas plus qu'en parlant de leurs autres sentiments.

Pa5m : « Et même, on s'imaginait même l'odeur et la souffrance morale de ceux qui sont rentrés dedans. Et là, vraiment là, ça m'a, parce que en fait on ne s'en rendait pas compte he que tous les juifs qui ont été exterminés ici, et hee la, quand je suis rentré dedans, je ne parlais plus, c'était horrible. Ben j'en transpirais, j'en tremblais, mon coeur il battait super fort. »

Pa4f : « Et je me suis dit "ben je suis venue là pour vraiment le voir", ça paraît atroce mais je suis venue là pour le voir et me rende compte. »

Pc3f : « Dans les parties où il y a les cheveux, la, c'est horrible, c'est vraiment dur parce que c'est pas possible quoi. Et quand tu vois les cheveux et tout, il y a les photos qui reviennent dans la tête et tu te dis que c'était peut-être lui ou peut-être lui. »

Pc2m : « C'est horrible, tellement c'est concret, de voir ça avec un guide qui nous explique bien clairement et avec la déshumanisation des personnes. »

Il en va autrement dans le deuxième cas. Le sentiment d’horreur associé à la souffrance des victimes est plus intense que celui ressenti dans le crématoire ou devant les objets en raison de l'empathie. Il y a non seulement plus d’émotion dans la voix, mais aussi des manifestations non verbales de ce malaise. Ils coupent leurs propos avec certain nombre d'onomatopées et parfois ils laissent des bouts de phrases incomplètes comme s'ils n'arrivaient pas à tout exprimer. Dans la prison et devant les photos de déportés malades, le sentiment d’horreur sur la souffrance des victimes est celui de la plus forte horreur ressentie. Cette différence avec les sentiments provoqués par ce qu'il s’est passé sans faire référence aux souffrances des victimes concerne plus de la moitié des participants qui ressentent de l’horreur dans la prison du bloc 11. L'un d'entre eux donne à ce lieu une force plus importante par rapport aux objets qui ne sont des restes où n’apparaît pas la souffrance. S’il ressent ainsi, c’est parce que l'authenticité du lieu lui permet d'imaginer ce qu'il s'est passé à cet endroit précis.

Tous ceux qui visitent les baraquements en briques de Birkenau et le bloc 6 où sont exposés les photographies de déportés malades sont également horrifiés. Ils voient le lieu où la souffrance s’est déroulée et non seulement la mort qui en est le résultat. En fonction de la sensibilité de chacun, cette souffrance est due soit aux conditions climatiques, soit à l’humiliation et à la déshumanisation. Dans le bloc 6, les photographies de malades suscitent un sentiment d'horreur pour la souffrance vécue par les déportés. Cette vision de victimes de malnutrition a une résonnance spécifique en renvoyant à la nourriture, qui est un aspect de leur propre expérience de la vie quotidienne dont ils peuvent assez facilement imaginer les effets de la dureté du manque.

C’est également ce qui se produit par rapport aux baraquements en briques de Birkenau. Alors qu'elle ne les a pas vus sur place, une participante suggère, par la forme de son propos, son intense ressenti de l'horreur de la situation devant leurs photographies lors de la visite virtuelle. Elle met du temps à répondre à la question posée, commence une phrase sans la terminer en reconnaissant qu'elle ne sait pas quoi dire, puis entrecoupe sa phrase suivante de silences assez longs pour ne pas la terminer. L’actualité de ce qui est éprouvé peut être également être indiquée par la manière dont elle en parle dès l'instant où elle regarde la photographie. Dans les autres cas, les participants cherchent à se souvenir de ce qu’ils ont ressenti et à le sémiotiser le mieux

possible. Au contraire, cette participante s'exprime comme cela lui vient, sans chercher à le mettre en forme du mieux possible. Cette situation est la seule où un participant montre qu'il ressent pendant l'entretien ce que les autres ont ressenti pendant la visite. La plupart insistent plutôt sur le fait de ne pas pouvoir être autant touchés par sa photographie que par le lieu lui-même.

Pa5m : « Ben ce qui me touche le plus c'est les conditions de vie et les conditions dans lesquelles ils ont été traités en fait. Parce que l'extermination c'est une finalité, parce que les conditions de vie avant l'extermination et voilà je trouve que c'est moins. En fait ceux qui sont exterminés tout de suite, c'est horrible, mais ils n'ont pas connu la souffrance. Ils n'ont pas eu le temps de s'imaginer et le temps de vivre l'instant présent, ils n'ont pas. Ceux qui ont vraiment vécu hee je trouve que c'est plus horrible, plus inhumain et même ben c'est de la torture. »

Pa1m : « La petite cour où ils se faisaient exécuter, où ils se faisaient fusiller quoi. On a vu le mur, on voyait qu'il était abîmé le mur, donc, je ne sais pas (…) Parce que la salle où il y a tous les objets, he ils ont été mis là, voilà, ça été mis en oeuvre pour que ce soit là, exposé ainsi, ça a été réfléchi. Les cheveux ils n'ont pas été là d'origine, ils n'ont pas tous été regroupés d'origine. Après bien sûr ils ont mis tout ce qu'ils ont retrouvé ici, mais he que le bâtiment, on sait que, le bâtiment il y a eu des tortures et des prisonniers qui attendaient là-bas, on sait, en plus il nous avait dit que quand on rentrait dedans ce, on savait que voilà, on était fichu, c'était fini et he on n'en ressortait pas, on n'en ressortait pas vivant et he, là, c'est des lieux où il s'est passé quelque chose. On dit qu'il y a des gens, là où on marche, les gens sont morts ici. Les pièces ont une histoire, je ne dis pas non plus, les objets aussi ont une histoire mais, je ne sais pas, les objets ça permet de prendre compte de la réalité qui a vraiment existé, mais les salles permettent à l'imagination, de s'imaginer vraiment ce qui c'est passé. »

Pc4m : « Ben c'est voilà le fait que les baraques c'étaient he, c'était quand même enfin he, ben pour moi les baraques c'était quand même le lieu, enfin ça devait être horrible d'être à l'intérieur et le temps devait être super long. En plus comme il nous disait qu'il faisait jusqu'à -20 l'hiver, j'imagine que, bah en fait c'est ça qu'on s'est imaginé du coup. C'est pour ça que pour moi le matin ça m'a plus marqué. »

Pc1f : « Dans les baraques je m'imaginais tous les gens qui étaient dedans et du coup, ça fait bizarre, j'avais envie de sortir. Quand il nous disait qu'on était rentré dans une baraque et ils nous ont dit qu'on pourrait mettre la totalité de notre lycée pour dormir dedans, enfin tout ça, et après on imagine et je ne sais pas, c'est horrible. Tu n'as plus rien, tu n'as plus d'identité, tout le monde et là en fait ça fait vraiment des animaux quoi, on dirait qu'on garde des animaux. C'est horrible, plus d'intimité. »

Pc1f : « Ben c'est horrible quoi, ils sont tous maigres. »

Pb4f : « C'est horrible … ben, les conditions de vie des gens, ils étaient pas nourris ou peu nourris. »

Pb4f : « Je n'imaginais pas ça (silence) C'est vachement, je ne sais même pas quoi dire (silence).....être les uns sur les autres, être entassé comme ça c'est vraiment he (silence). »

Être impressionné et oppressé À côté de ces sentiments d'horreur, la plupart en évoquent quelques autres moins systématiquement. Ils sont généralement liés à une oppression. Ce qu'ils ressentent alors est moins intense, comme l'insinue une participante qui oppose des moments lourds et oppressants à des moments pires et horribles. Dans deux cas, les deux sentiments peuvent être mêlés : l'horreur apparaît

alors comme liée à l'oppression dans la mesure où elle est associée à la notion d'immensité du crime. Plusieurs moments favorisent ce mélange de sentiments : l'arrivée à Birkenau, la perspective de portraits des blocs 6 et 7 d'Auschwitz et les chiffres des déportés de l'exposition française du bloc 20. Les participants sont impressionnés à la fois par l'étendue qualitative et quantitative du crime en distinguant ce sentiment de celui de l'horreur.

D'un point de vue qualitatif, plus des deux tiers des participants sont impressionnés par le caractère extrême de ce qu'il s'est passé à certains endroits, aussi bien au niveau de la douleur que de l'horreur. Quantitativement, près de la moitié sont impressionnés le plus fortement par l'immensité de l'étendue du champ hérité des ruines de Birkenau, les chiffres donnés dans l'exposition française du bloc 20, les amoncellements d'objets incluant les cheveux dans les blocs 4 et 5, ainsi que la perspective des portraits de déportés dans les bloc 6 et 7. Tous emploient le terme impressionné, sauf deux qui expriment cependant un sentiment proche. L'une d'elle se sent toute petite devant l'ampleur aussi bien du lieu, que des objets montrés ou que du nombre de personnes concernées. L'autre indique ce même sentiment de grandeur impressionnante par le ton appuyé pris en prononçant deux fois le mot énorme. Elle se réfère au moment où elle est devant un chiffre qui lui fait se rendre compte de toutes les personnes mortes. Dans les tous cas, plus que par la masse en elle-même, ils sont surtout impressionnés par le fait que cet ensemble de victimes soit composé d'individus ayant eu une vie et une personnalité propre avant leur déportation.

Pa4f : « Le matin ça été dur aussi parce que c'était lourd, c'était pesant et on était tous émus, mais l'après-midi c'était pire (…) Oui oui, bien sûr c'était horrible aussi mais je veux dire que l'après-midi c'était la totale, c'était vraiment émouvant. »

Pa4f : « Quand je suis arrivée ben j'ai vu une autre dimension, c'était un renouveau. Je suis arrivée et j'ai vu une toute autre facette, j'ai vu la dureté comme si moi j'étais en fait... quand je marchais, je regardais par terre et je me disais "il y a eu des morts partout "et limite, je ne sais pas, c'était bizarre de marcher pour moi là où des gens sont morts. Même à Birkenau enfin on regardait le sol, parce que chaque fois, on était plusieurs je dit on, et on avait tout la même réaction c'était de se dire "il y avait des morts par terre à l'époque", et c'était horrible. (...) Ça c'était horrible pour moi, je l'ai pris en photo … tous les noms, je me dis mais c'est rien en fait par rapport à tous les morts qu'il y a eu. Je me dis "mais c'est des noms". »

Pb3f : « Quand je lisais, enfin quand j'ai vu les chiffres je me disais "ouf c'est incroyable", enfin, je trouvais ça énorme, j'arrivais pas à, je voyais 11 000 enfants, 76 000 juifs. Enfin, je ne sais pas, ça m'a, je ne me suis pas sentie bien en fait. J'ai regardé et je me suis dit "vraiment, ce n'est pas possible 11 000 enfants", c'est horrible quoi. »

Pa1m : « L'après-midi, ce qui m'a surtout impressionné, c'est, c'est je ne sais plus, c'était le bâtiment 1 je crois qui était une salle de torture, enfin là où on mettait les prisonniers, si ça, c'est le bâtiment 1, oui là, c'était plus, il y a eu de bâtiments qui m'ont surtout impressionné (...)

Mais sinon le 2e bâtiment, je ne sais plus lequel, celui où il y a toutes les photos, à droite il y a des hommes, à gauche il y a les femmes...c'était he impressionnant, c'était froid, triste, que ce lieu était horrible mais, ça c'est le ressenti. »

Pb2f : « L'ampleur comme là, on voit toutes les prothèses et tout, c'est vraiment l'ampleur en fait des choses (….) Ben qu'il y a eu des milliers de gens qui sont venus (…) Je me sens petite comparée à tout ça. »

Pb5f: « C'était énorme comme chiffre, et se dire qu'il n'y avait pas tous ceux qui sont morts là-bas, je me suis dit que c'était encore plus, et là, c'est énorme comme chiffre. Je ne me rendais pas compte (...) C'est aussi dur parce que je me suis rendue compte de tous les personnes qui sont mortes. »

Pa6m : « Je pense que c'est la grandeur du camp, je ne sais plus combien d'hectares ça fait, mais c'est immense (...) On sait qu'on est sur le lieu, un des plus grands cimetières du monde, littéralement sur le pire de l'humanité, et ce qui s'est passé là, il n'y a pas pire et hee donc par rapport à ça, on est, on est à la fois impressionné je pense, mais on a du mal à dire ce qu'on ressent. »

Le fait d'être impressionné renvoie alors à une forme d'oppression. Deux sortes d'immensité sont alors en jeu : d'un côté l'immensité de la souffrance ressentie et de l'autre l'immensité littérale de la grandeur physique. Un participant en les associant à différents moments de la visite révèle une différence. L'effet produit par Birkenau est alors différent de celui d'Auschwitz par référence aux objets et aux chiffres donnés. Si l'immensité impressionne dans le premier cas, dans le second ce sont les détails de l'horreur qui sont impressionnants. En un sens les deux usages sont même liés. En effet les moments où les participants sont quantitativement impressionnés correspondent le plus souvent à des éléments matériels qui sont à l'origine de la production des notions associées à l'horreur ou à la souffrance extrême.

Les artifices expographiques organisant certains espaces confinés produisent – souvent mais pas exclusivement – cet effet particulier. Au niveau qualitatif, les deux tiers des participants associent le fait d'être impressionné par l'immensité du nombre de victimes et à d'autres notions comme leur disparition. Quantitativement, ils ont également une sensation d'enfermement et d'engloutissement face aux objets ou aux portraits de déportés qui se trouvent dans les espaces physiquement fermés d'Auschwitz. Certains sont oppressés par les espaces confinés entourés de photos comme la dernière salle de l'exposition française dans le bloc 20 et les deux couloirs des blocs 6 et 7, par les cellules de la prison du bloc 11, et surtout par la salle du bloc 5 avec les chaussures exposées de chaque côté formant des murs qui entourent un étroit couloir. Cette configuration dans le bloc 5 est d'ailleurs celle qui provoque le plus souvent un sentiment d'oppression aux participants. La perception de la disparition de la masse des

déportés produit aussi une angoisse associée au fait d'avoir été oppressé. Un participant est très sensible à la différence entre les présentations des chaussures dans deux pièces du bloc 5. Dans l'une les visiteurs sont entre des murs formés par les chaussures, dans l'autre les visiteurs sont devant une fenêtre vitrée ayant la forme d'un tableau qui les sépare des chaussures.

Pa6m : « Ben ce qui m'a frappé, à Auschwitz 2 Birkenau, je pense que c'est la grandeur du camp, je ne sais plus combien d'hectares ça fait, mais c'est immense, c'est absolument immense donc je pense que c'est plus cet aspect-là, dans la matinée, sur Birkenau qui nous a impressionnés, enfin qui m'a impressionné et alors après sur Auschwitz1, là ce n'était pas la grandeur mais plus les détails, il y a eu beaucoup beaucoup d'objets ayant appartenu aux juifs qui étaient, ça fait plus musée que, que l'autre, j'ai décrit les pièces. Dans Auschwitz 1 c'étaient les cheveux des femmes qui étaient tondues,, les valises, les chaussures, les lunettes, tout ça c'était, enfin, là c'était encore un moment fort de la visite je pense et que j'ai décrit pour argumenter mes propos. »

Pb2f : « Une sensation assez pesante en fait parce qu'il y a quand même eu des milliers de morts donc, pour moi, ils sont toujours là, donc on marchait un peu sur leurs traces et he c'était assez pesant. Et puis surtout quand on a vu leur chemin quand ils allaient dans les chambres à gaz, il y en avait ils sortaient à peine du wagon et ils allaient directement se faire gazer. (...) Je n'aime pas être dans une pièce où il y a eu des morts. parce que, là, on se sent oppressé en fait."

Pb3f : « Il y avait l'endroit où des Allemands fusillaient des hommes ou des femmes auprès d'un mur, donc je voyais, il y avait plein de fleurs, pleins de bougies en mémoire des victimes. je n'aimais pas trop cet endroit en fait, ça m' oppressait (...) Quand je suis arrivée devant les valises, j'ai commencé à rester comme ça en fait, la main sur ma bouche, je n'arrivais pas réaliser que tout ça c'était à des gens, c'était en masse. En fait je crois que c'est la masse qui me, ça m'oppressait en fait. »

Pc4m : « Oppressé aussi parce que c'était he étroit quand même et non, c'était (...) Je me souviens quand j'étais dans cette pièce parce qu'on est vraiment entouré de photos, et c'est vrai qu'on se sent un peu oppressé parce qu'on est vraiment entouré. »

Pa6m : « Ben là on se sent un petit peu, peut-être pas oppressé, mais, c'est vrai que ça fait un petit peu le couloir qui passe entre les deux vitrines où il y a des grands tas de chaussures de chaque côté, donc ouais, on se sent un petit peu oppressé quand même. »

Pc4m : « Ouais, c'est pareil pour tous les objets. En fait on se dit que ce n'est pas une masse de gens en fait c'est chaque personne qui a tout perdu de ce qu'il avait (…) Dans la salle où on est vraiment entouré, je pense que c'est ça, parce que quand on regarde on ne voit que des chaussures, du coup ça montre vraiment, enfin ça montre le nombre de gens qui ont été victimes de tout ça (…) Ouais ouais, c'est pour ça, parce que là, si on se tourne on en voit donc c'est ça qui fait que il y a l'oppression. »

Pc2m : « Ben là on est encerclé, le nombre nous oppresse. Impressionnant. C'est plus oppressant, là, déjà l'endroit est plus confiné (...) Un peu coincé entre les deux, on est encore un peu oppressé entre les deux bâtiments et avec le mur, j'imagine bien la personne en face. »

Pa4f : « Mais c'était vide et à la fois c'était pesant, c'est-à-dire qu'il n'y avait rien mais comment c'est ce qui s'est passé ben on avait, en tout cas moi j'avais un poids sur la poitrine et j'étais anxieuse d'être là quoi. »

A côté de ces moments où l'oppression et le fait d'être impressionné sont ainsi liés parce que les participants se rendent compte ou imaginent ce qui est arrivé aux

victimes, le sentiment d'oppression apparaît également spécifiquement lorsqu'ils se mettent à la place des déportés. Ce sont également généralement des espaces où l'expographie produit cet effet. Ils font alors généralement référence à des moments de la visite qu'ils associent à des sentiments plus forts se rapportant à l'horreur de la claustrophobie. De manière apparemment moins forte, certains participants se sentent oppressés dans la deuxième section de l'exposition française du bloc 20 face aux ombres peintes qui leur font s'imaginer des fantômes et dans la pièce où sont exposées des photos montrant les victimes avant leur déportation. Une participante trouve ainsi que les ombres sont pesantes et deux autres se sentent tout petits et encerclés ou ont l'impression d'être fixés de tous les côtés par des regards auxquels on ne peux échapper.

Pa1m : « Je m"imaginais, c'est assez, du côté claustrophobie, je ne suis pas claustrophobe mais, c'est claustrophobe dans le fait qu'ils restaient dans une petite pièce comme ça toute la nuit debout, je ne sais pas, tu essaierais, tu ne peux rien faire, tu peux à peine te retourner sur toi-même. »

Pc3f : « L'extermination, le moment où je l'ai sentie la plus proche, c'était quand j'étais dans le crématoire après les crématoires. C'est là, et j'ai eu un peu de claustrophobie parce que par exemple le guide il disait que là, ils étaient 800 dans une petite pièce comme ça, et là, j'ai senti comme si c'était moi. Là, c'est comme si c'était moi puisque j'ai ressenti un peu de claustrophobie. »

Pa4f: « On a l'impression qu'il y avait des gens avec nous, je ne sais pas, c'était pesant. »

Pc4m: « Dans la salle où on est vraiment entouré, je pense que c'est ça, parce que quand on regarde on ne voit que des chaussures, du coup ça montre vraiment, enfin ça montre le nombre de gens qui ont été victimes de tout ça … Ouais ouais, c'est pour ça, parce que là, si on se tourne on en voit donc c'est ça qui fait que il y a l'oppression. (...) Là, je me sentais tout petit en fait. Je me souviens quand j'étais dans cette pièce parce qu'on est vraiment entouré de photos, et c'est vrai qu'on se sent un peu oppressé parce qu'on est vraiment entouré, de toutes les photos généralement des enfants, donc c'est vrai que c'était assez, ben je sais que ce n'était pas la même impression, le même malaise que avec les autres photos en fait. »

Pa5m : « C'est un peu oppressant, c'est hee vraiment tu as tout, je ne sais pas où on se sent même, moi je me suis senti un peu, pas responsable mais j'avais l'impression, en fait les photos nous fixent et ça oppresse. »

Dans ces situations, ce sentiment d'oppression peut prendre des formes particulières en ayant une caractéristique obscure. Utilisés par les deux tiers des participants, les sentiments liés aux termes glauque, morbide, sinistre ou sombre peuvent parfois être considérés comme une autre forme de l'oppression. En effet dans ce cas la personne se sent englobée par une pesanteur lugubre. Une participante fait explicitement le lien entre ce ressenti et le fait d'être impressionnée. Ce champ sémantique de l'obscurité n'est utilisé que trois fois rapidement dans d'autres contextes non qualifiés d'impressionnants. D'un côté trois participants l'emploie à propos des

documents des nazis sur l'organisation du camps, de l'urne contenant des cendres dans le bloc 4 et à propos du mémorial international de Birkenau, d'un autre côté pour désigner l'esthétique du site de Birkenau et celle de celui d'Auschwitz une fois la nuit tombée. Le ciel gris et sombre est la métaphore d'une visite déjà sombre en raison de son thème et la nuit qui tombe à la fin de la visite rend les lieux plus glauques ou plus sinistres. Ce sont alors des remarques esthétiques, concernant l'expographie et la muséographie qui sont ainsi désignées, puisqu'il ne s'agit pas de réagir à ce qu'il s'est passé à Auschwitz mais à des manières de le représenter. Dans ce cas, les participants font référence à l'effet que produisent les présentations du musée ou du mémorial, mais ils n'évoquent pas l'événement vers lequel elles font signe.

Pb2f : « Je me suis dit "ça y est, on y est, on voit ce que c'est "et puis déjà rien que de voir les bardages autour, c'était assez, ça faisait un peu glauque. (…) C'était un peu, ça faisait prison, enfermé. Ben c'était déjà assez impressionnant dès l'arrivée. »

Pa2f : « Ben je m'y suis intéressée, mais je savais qu'il y avait eu une sorte, comment dire, d'organisation, ils avaient gardé des traces écrites, c'est vrai que ça m'a quand même marquée parce qu'on voyait les registres. Ah oui, ils étaient organisés jusqu'au bout, enfin c'était morbide mais ça je trouve ça hyper morbide en fait. »

Pa5m : « Ho c'est affreux moi je trouve ça affreux de garder ça en fait. C'est bizarre, je trouve ça glauque. En soi l'objet est très beau mais c'est glauque en fait. »

Pc2m : « C'était peut-être le temps qui faisait ça, il faisait gris, il n'y a pas beaucoup de couleur, enfin ça ne donnait pas...pas très accueillant. »

Pa5m : « Ouais, c'était plus glauque. Je trouve que ben, déjà qu'il n'y a pas de lumière déjà on ne voyait pas. »

Pa6m : « Ça rend le lieu peut-être un peu plus sinistre, il y a peut-être de l'éclairage mais c'est peut-être encore plus sinistre. »

Un sentiment esthétique A côté des sentiments associés à ce qui a eu lieu à Auschwitz qui sont décrits comme durs, un sentiment de beauté est dans de rares cas lié aux moments de la visite où les participants ne se rendent pas compte ni imaginent. Ce sentiment n'est pas présenté comme correspondant à ce qu'il s'est passé, mais à la façon dont les traces s'inscrivent dans un paysage qui comporte des éléments reconnus comme beaux. Comme le sentiment d'oppression, celui-ci est généralement associé à des moments où la muséographie est largement présente. Il est essentiellement le résultat de choix sur la présentation des éléments matériels. De manière plus conjoncturelle, trois participantes ont ce sentiment esthétique par rapport à des éléments qui ne permettent pas de se rendre compte ou d'imaginer et que certains jugent même sans intérêt pour la visite. Par contre la restauration d'Auschwitz et les ruines de Birkenau laissées en état conduisent à un sentiment esthétique de plus du tiers des

participants. Même si ce n’est pas de la responsabilité des muséographes, plusieurs participants sont influencés par certaines conditions climatiques qui entourent les éléments matériels d'une ambiance particulière. Plusieurs trouvent que l'apparence générale aurait été plus belle sous la neige quand ils voient les lieux enneigés sur les photos pendant la visite virtuelle.

Pb4f : « On voit, il y a des gens qui se douchent, enfin collectivement, comme ça, sans, ils ont pas le choix, mais je sais pas, j'ai pris cette photo, j'ai pris cette photo, je l'ai trouvé jolie (…) oui (rires), c'est peut-être un peu bizarre de dire ça, mais oui je les trouvais jolie. »

Pb3f : « C'est avec les photos, juste à côté des photos il y a un panneau avec plusieurs inscriptions de plusieurs langues et il y avait en anglais, donc je l'ai pris en anglais C'est marqué “comment je peux chanter quand mon monde est... ", je crois que c'est vaste, enfin je ne sais pas, je trouve ça joli et j'ai voulu le prendre. Mais c'est vrai que après, au début je l'ai lu et puis j'ai, ça ne m'a pas touchée mais, je ne sais pas, j'ai trouvé ça beau dont j'ai voulu le prendre. Après c'est vrai que je n'ai pas trop réfléchi à pourquoi je le prenais (…) vu que j'ai trouvé ça joli, après je suis restée dessus, je n'ai pas regardé les autres. »

Pb1f : « Ben j'ai trouvé ça beau parce que ça donne un peu de joie, on va dire, enfin je trouve ça bien fais quoi, ben c'est pas de beau qu'il y ait des morts, mais je veux dire que c'est bien fait, c'est beau. »

Pa2f : « Les bâtiments, les pierres elles m'ont marquée, ben d'un point de vue esthétique en fait, toujours pareil je trouve que ces briques, c'est en même temps très beau. ».

Ce sentiment esthétique n’est cependant pas un sentiment par défaut. Dans ce cas il n'apparaitrait que lorsque les autres ressentis ne sont pas élaborés et que les participants sont disponibles pour avoir une expérience esthétique. Mais le contraire est aussi suggéré par le fait que l'idée de trouver Auschwitz moins dur que Birkenau soit associée à un sentiment de beauté pour plus des deux-tiers des participants. Le sentiment esthétique correspond bien alors à une notion. D’une manière générale, il est présent lorsque les participants se rendent compte qu’ils ne peuvent pas se rendre compte. Une seule participante ressent la beauté à un endroit où elle se rend compte et imagine, mais elle précise que les deux ne se produisent pas exactement au même moment : le sentiment esthétique disparaît quand elle pense à l’histoire du lieu.

Pa5m : « Mais moi je lui ai dit " regarde, l'herbe est bien coupé", il y a un beau soleil, le soleil reflète les fenêtres, les briques sont toutes belles et propres. »

Pb1f : « Ben un lotissement c'est beau, c'est agréable, ça fait maison, on peut vivre, on peut y dormir, on peut y être heureux, et puis quand on rentre dedans on voit la taille des pièces et le nombre de personnes qu'il y avait dedans. »

Pc1f : « Ce qui m'a déstabilisé c'est que ça faisait vraiment un petit quartier, limite c'était bien entretenu, je ne trouvais pas ça moche quoi cet endroit comparé à Birkenau. Donc je trouvais que c'était encore plus déstabilisant (…) ouais, on ne va pas dire que c'est très beau comme endroit quand même, enfin quand on regarde ce n'est pas, le but était de mettre plein de gens donc ils n'allaient pas faire de belles maisons. »

Pc3f : « Donc quand tu arrives tu vois ça, et tu vois le vert et il y a un sentiment de calme et de

beauté, et c'est après que ça revient quand tu commences à penser à l'histoire, ça change la perspective. Là je vois la beauté par exemple, c'est quelque chose de contraire donc c'est deux choses contraires en même temps. »

c. Deux émotions dominantes : tristesse et dégoût

La plupart des participants évoquent également des ressentis qui ne sont pas une impression affective comme les sentiments, mais sont eux même des actions. Si le sentiment est une impression produite par le rapport de chacun à ce qui lui est donné et non à une simple réception, les participants réagissent à ce qui leur est donné en produisant une émotion qui se retourne affectivement vers un objet et n'en imprime pas seulement la marque affective. C'est le cas de la tristesse, de la colère et du dégoût. La première émotion est tournée vers les victimes et les deux autres vers les bourreaux.

La tristesse pour les victimes L'émotion la plus partagée est la tristesse. Tous les participants la ressentent sauf deux, qui par ailleurs sont ceux qui ont éprouvé le plus un autre ressenti excédant le cadre de ce que les participants parviennent à définir clairement comme émotion[230]. Bien que dans l'évocation de la tristesse, les notions particulières y renvoyant ne soient pas toujours précisément explicitées, elle est essentiellement intriquée avec ce qui concerne la souffrance des déportés due à leurs conditions de vie et par fait de se trouver physiquement sur le lieu où ils sont morts. Les espaces de tristesse les plus fréquents sont ceux où se trouvent des photos de déportés quelles qu'elles soient et les salles avec les objets et les cheveux des blocs 5 et 4 . Dans les deux situations, l'individualité des victimes mortes est associée à la tristesse car les participants se rendent compte qu'il est question de personnes concrètes. Deux des participantes faisant partie du groupe accompagné par l'enfant caché déplacent ce sentiment en l'associant non aux morts, mais à ceux qui ont survécu tout en perdant leurs proches. Elles sont tristes non pas pour ce qui lui est arrivé directement mais parce qu'il a perdu ses proches. Cette émotion vient de l'identification avec la possibilité de perdre un proche. Celle ci est certainement plus facilement accessible pour des adolescents que l'acte d'imaginer les souffrances des déportés. Dans ce cas, la nature de la mort associée aux conditions de vie ou à l'extermination industrielle par le gaz n'est pas précisée.

[230] Infra C 2

Pb2f : « Je pense, oui parce que, par exemple quand j'en parle je dis "oui j'ai ressenti de l'émotion", c'était une atmosphère pesante, ça m'a donné disons de la tristesse d'imaginer la souffrance des gens. »

Pb5f : « Oui, ça me rend triste parce que je me mettais à leur place et j'essayais d'imaginer un petit peu, parce que je ne pense pas que j'ai réussi à sentir, mais un petit peu, de leur vie là-bas, moi j'ai eu la chance de naître alors qu'il n'y a pas eu de guerre, de vivre ma vie tranquille et eux, ils ont eu la malchance de naître à cette époque et de vivre çà. »

Pc1f : « C'est triste ceux qui ont vécu ça quoi. »

Pc4m : « Ça m'a plutôt mis mal à l'aise mais aussi triste parce que forcément du coup je me suis imaginé, par exemple les gens qui ont laissé leurs affaires. Et forcément ça rend triste parce que en fait on était dans le lieu où les gens sont morts. »

Pb5f : « Ben ça m'a fait bizarre, mais ça ne m'a pas paru triste. C'était bizarre de voir ça mais ça ne m'a pas rendue triste. Ben, oui ça m'a touchée quand même, mais ça ne m'a pas rendue triste sur le coup. »

Pb4f : « Oui, mais quand on voit tout, enfin toutes les affaires qu'ils ont retrouvées, les accessoires, notamment les cheveux, ça rend triste parce que tout ce qu'ils ont subi on le voit, on peut s'imaginer les milliers de personnes qui y a eu. Donc c'est triste. »

Pb1f : « Hee, ben pas du bien, ça c'est sûr, je ne sais pas comment m'exprimer mais hee, surtout de la tristesse parce que l'on se dit, ben les gens ils étaient dans le même état, de toutes façons c'est fait pour représenter ce qui s'est passé. Ils étaient dans le même état, ils avaient la même tête, ils étaient aussi maigres que les statues. »

Pb2f : « Ben de l'émotion de voir, de mettre un visage en fait (…) Ben de tristesse en fait de mettre un visage sur ces morts (…) Ben on voit comment était la personne, de parler de mort sans voir vraiment leur visage, c'est pareil, c'est pas trop concret, alors que de mettre un visage sur quelqu'un de mort c'est plus concret. »

Pb4f : « J'étais triste pour lui. Honnêtement j'étais vraiment triste pour lui. Ça m'a fait de la peine, je me suis dit, si ça serait arrivé à moi, des personnes de mon entourage seraient décédées là-bas, exterminées là-bas et que j'y retournerai des années plus tard, ça me ferait bizarre je pense. »

Pb5f : « Ben il m'a raconté, sa famille, la plupart des gens de sa famille étaient là-bas, lui il avait eu la chance d'être sauvé et he du coup je parlais avec lui que c'était la première fois qu'il venait sur les traces ben de sa famille et que ben, c'était dur. Et du coup ça m'a rendue un peu triste pour lui parce que je me suis dit "ça doit être dur", j'imagine-moi que si mes parents étaient morts là et que par contre j'aurais eu la chance d'être sauvée, c'est dur voir là où ses parents ont vécu et où ils sont morts. »

Peu de participants associent explicitement la tristesse à la mort industrielle. Moins d'un tiers la relie à leur réaction dans le crématoire et une seule est triste à la fois face aux objets du bloc 5, aux cheveux et aux boîtes de Zyklon B du bloc 4. Par contre, ceux qui identifient les installations techniques du Sauna à des fours crématoires ne ressentent pas particulièrement de tristesse. Une seule est triste, mais d'une autre manière que dans le crématoire d'Auschwitz, comme si elle pressentait son erreur quant à la destination de ces installations. La tristesse due à la mort des disparus provient donc plutôt des conditions de vie pour plus des deux tiers des participants.

Pb2f : « Ben de la tristesse de mourir de cette façon en fait. »

Pc4m : « Et forcément ça rend triste parce que en fait on était dans le lieu où les gens sont morts, donc forcément moi ça m'a rendu triste et he. »

Pa2f : « J'avais toujours la boule dans le ventre quand j'ai vu toutes les lunettes, mais là vraiment, quelle autre preuve qu'on peut avoir de tous ces meurtres et je ne sais pas, j'ai repensé au million de morts, je me suis dit, tout ça avec ça, ah oui ça m'a rendue triste. (...) Ben oui, là aussi je ne suis pas restée très longtemps parce que, ça m'a mise, enfin ça m'a rendue triste parce que je me suis dit que c'est avec ça qu'on a tué des millions de personnes en fait et j'ai bien gardé en image la forme des boites de zyklon B et je me suis dit que ben ça été l'instrument de, enfin, de ces meurtriers quoi. »

Pb5f : « Ben j'avais pensé à un peu comme des fours crématoires (…) ben ça m'a fait bizarre, mais ça ne m'a pas paru triste. C'était bizarre de voir ça mais ça ne m'a pas rendue triste (…) ben, oui ça m'a touchée quand même, mais ça ne m'a pas rendue triste sur le coup. »

Le fait que chaque participant parle globalement peu de ce sentiment n'implique pas qu'il n'ait pas été important. En effet, pour plus de la moitié de ceux qui en parlent, la tristesse n'est pas simplement attachée à des moments particuliers. Sa faible évocation ne signifie donc pas qu'elle soit nécessairement moins associée à des notions et représentations mentales, mais qu'elle peut la renvoyer à toutes ces notions et représentations mentales et à tous les moments de la visite. Cette émotion concerne l'ensemble de la visite et est ainsi associée à l'ensemble de ce dont les participants se rendent compte et imaginent. Dans ce cas, l'émotion globale est toujours dite au début de leur entretien quand ils exposent l'ensemble de leur visite.

Pb5f : « La tristesse était un peu présente du début à la fin on va dire. »

Pa2f : « Je ne vais pas parler d'une émotion en particulier, mais d'une émotion générale, oui cela m'a rendue triste. »

Pb2f : « Je pense à leurs souffrances, c'est ça qui me rend triste et tout ce qui est en rapport avec eux me fait penser à cette souffrance. »

Le dégoût et la colère envers les bourreaux Si les participants ressentent ainsi de la tristesse pour les victimes, près de la moitié d'entre eux ressentent symétriquement et de manière corollaire de la colère et du dégoût envers les bourreaux. La colère est moins partagée et moins souvent évoquée par ceux qui l'ont ressentie dans la mesure où la visite est plus centrée sur les déportés que sur leurs bourreaux. La description de ce sentiment est moins paradoxal qu'il ne le paraît au premier abord : présent toute la journée et moins présent que les sentiments associés aux victimes. La colère perdure toute la journée à l'état latent sans autant se manifester que ces autres sentiments étant donné que ce qui renvoie directement aux nazis est peu présent pendant la visite. Par contre cette colère se réveille particulièrement dans le crématoire d'Auschwitz, dans la

salle avec les numéros des convois du bloc 20 et devant les photographies de déportés décharnés dans le bloc 6. La haine est également exprimée une fois envers les alliés qui n'ont rien fait pour détruire le camp.

Contrairement à la tristesse, ce n’est pas ce qui a été infligé aux victimes qui provoque colère et dégoût, mais le fait que des hommes aient pu leur faire subir. Ce sont les actes des nazis et surtout toute l'organisation planifiée de la mort qui font ressentir ces deux sentiments. Un des participants les ressent dans les salles du Sauna où les traces visibles de mots allemands désignant leur fonction indiquent l’organisation et l’action des nazis. Dans plusieurs moments habituellement associés aux victimes comme les cheveux exposés dans le bloc 4, un autre les ressent aussi en pensant aux bourreaux.

Pc2f : « J'ai de la peine pour ceux à qui c'est arrivé et de la colère pour ceux qui ont organisé ça. »

Pc2m : « Oui comme on parle beaucoup des déportés, on ne parle pas vraiment de l'encadrement et des violences nazies, donc c'est pour ça qu'on ressent plus de peine. Et c'est après, en se disant que ouais c'est à cause d'eux et là on éprouve de la colère. »

Pa4f : « Bah pour certains on peut ressentir peut-être même de la haine pour, enfin de la haine ou de l'exaspération envers les alliés qui n'ont pas pris réellement compte de ce qui passait là-bas, qui n'ont pas réalisé, qui n'en ont pas fait une priorité alors que ça l'était, ça l'était réellement. »

Pc2f : « C'était de l'allemand, donc il nous disait ce que ça signifiait. - *Et ça fait quel effet quand tu visites ça ?*- Ben c'est le processus de déshumanisation, enfin un peu dégoûtée quoi enfin horrifiée à l'idée, enfin qu'on ne laissait personne. »

Pa6m : « Je pense que c'est un peu ce sentiment-là qui demeure toute la journée et il se fait plus ressentir à certains moments comme cette pièce là ou devant les cheveux des femmes, ouais les crématoires dans Auschwitz 2, je pense que c'est un sentiment qui reste présent à l'esprit toute la journée, mais oui avec des petites variations quand même, des pics où on ressent plus d'émotion dans ce genre de pièces que dans d'autres. »

Le dégoût s’accompagne souvent non seulement de colère ou de haine envers les nazis, mais aussi de culpabilité face à l’impossibilité de changer ce qu'il s’est passé. Ce dernier sentiment est associé à une tristesse qui est tournée sur soi et non orientée vers les victimes. Une seule participante ne fait pas de lien entre les deux et considère que le dégoût est plus fort que la colère. Une hiérarchie entre ces deux émotions est en fait difficile à établir. Il semble qu’il y ait une quasi équivalence d’intensité et d’importance entre les deux ressentis sauf si les deux sentiments ont des cibles différentes. Ils ne sont vraiment distingués qu'une seule fois: le participant qui dédie sa haine aux alliés parce qu'ils n'ont pas bombardé Auschwitz, destine son dégoût aux nazis. Un autre participant

présente la singularité d'articuler sa haine et son dégoût envers les nazis avec une certaine admiration envers eux en raison de leur ingénuité dans les techniques de mises à mort. Il est un de ceux qui ressentent les choses les plus fortes pendant la visite et son objectif n'est pas de faire l'apologie des nazis. En effet, son admiration de leur génie de la mort et de la destruction implique pour lui une dénonciation d'autant plus forte de ces criminels.

Pc2f : « La colère plutôt mais aussi j'ai une haine du nazisme. ».

Pa6m : « C'est un mélange ouais, de dégoût, de colère, d'incompréhension. »

Pa4f : « Hee de la tristesse pour les gens et de la haine en fait, je me suis dit pourquoi faire ça. »

Pc3f : « Coupable parce que, je ne sais pas, nous on fait parti de tout ce qui arrive et je sens que tout ça que j'ai vu là, que j'ai senti là, ça vit dans toutes les personnes. Je ne sais pas, c'est comme si je me sentais frustrée, comme si je voulais changer l'histoire, et en même temps tu te sens coupable parce que tu sais que tu ne peux pas changer, tu ne peux pas aller dans le temps, dans le futur, tu es juste là. Tu es frustré, tu es coupable, et en même temps tu es triste de savoir que tu ne peux rien changer. »

Pc3f : « Alors là, fâché tu as envie, tu a envie quand tu es fâché avec quelqu'un d'aller lui parler et de crier, dégoûté tu ne veux même pas penser à çà, tu ne veux pas le voir (…) Fâché tu veux crier, dégoûté la personne elle ne mérite même pas, elle ne mérite rien. Dégoûté c'est plus fort. »

Pa6m : « Hum on ressent, bah pour certains on peut ressentir peut-être même de la haine pour, enfin de la haine ou de l'exaspération envers les alliés, enfin oui les Américains les Anglais qui n'ont pas pris réellement compte de ce qui passait là-bas, qui n'ont pas réalisé, qui n'en ont pas fait une priorité alors que ça l'était, ça l'était réellement. »

Pa5m : « Ha non non non non, c'est l'horreur des gens qui sont morts. Ben, ça ne m'a pas touché mais genre, quand on dit Auschwitz, on pense hee à l'atrocité du lieu et tout, à toutes les actions qui ont été commises, mais moi hee j'avais un recul je me disais hee que malgré que les Allemands soient des gens inhumains, dans leur manière d'agir et de manipuler les juifs c'étaient assez ingénieux en fait. Dans le sens ou même hee tous les éléments techniques étaient hee assez évolués pour l'époque. »

2. Être choqué et touché

Introduction

En plus de ces sentiments et émotions identifiés, les participants décrivent un autre ressenti qui est à la fois le plus fort et le plus fréquemment évoqué mais qu'ils ne parviennent pas à définir clairement et distinctement. Il y a une incapacité à le nommer qui se manifeste par une manière de parler discontinue, par des manifestations somatiques et par l'usage de termes superlatifs faisant signe vers un ressenti

particulièrement fort. Certains se disent être choqués. Ce ressenti pourrait être ramené à une émotion plus qu'à un sentiment dans la mesure où les participants explicitent une réaction à ce qui les touche et non seulement le fait d'être touché. Cependant il semble être d'une nature différente. Les participants n'associent d'ailleurs pas explicitement cette réaction à des émotions. Si quelques uns cherchent à l' expliciter, tous le marquent d'une manière ou d'une autre – ne serait-ce que par des réactions somatiques associées à un désarroi devant quelque chose qui ne parvient pas à être compris. La différence avec les autres émotions et sentiments n'est pas d'intensité mais de nature. C'est ce dont témoigne le fait que les participants parlent d'une réaction somatique ou s'expriment de manière hyperbolique seulement à propos de ce ressenti. Un changement qualitatif se produit dans ce qui s'exprime par rapport à la manière d'exprimer des sentiments et émotions. Cette différence est celle entre ce qui entre dans le champ d'expérience et ce qui ne le peut pas quand bien même il serait attesté.

Ce ressenti est produit par différents éléments et prend différentes formes. Les deux éléments qui en sont principalement à l'origine sont les agissements envers les victimes et la souffrance de celles ci. L'intrication avec les notions et images mentales est généralement moins explicite qu'en ce qui concerne les sentiments et les émotions. Il est possible de supposer que la raison en est à la fois la cause et la conséquence du choc.

Il est provoqué par une incompréhension de ce qui est perçu comme attesté et entraîne ainsi un certain désarroi. Il ne procède pas d'une compréhension ou d'une analyse des notions et représentations qui l'accompagnent. Il advient immédiatement et les participants ont souvent du mal, d'une part à identifier exactement sa cause, et d'autre part à le définir de manière circonstancielle en l'associant à des notions ou à des images mentales. Ils évoquent alors des notions très générales recouvrant potentiellement plusieurs notions ou images mentales plus précises. De plus, il s'agit d'un traumatisme étant donné qu'il est largement lié à une incompréhension vis-à-vis de ce qu'ils perçoivent, de ce dont ils se rendent compte et de ce qu'ils imaginent. Ce ressenti constitue une infraction dans ce que les participants peuvent comprendre. Contrairement aux sentiments et aux émotions qui sont compris par les participants même s'ils demandent à être explicités à leurs interlocuteurs, les chocs surviennent sans que ni ce qui choque ni le ressenti lui-même ne parviennent à faire sens pour eux. Ils

renvoient à l'incompréhension à la fois de ce qu'ils perçoivent, comprennent ou imaginent et à celle du ressenti qu'ils vivent. Ils semblent en effet submergés par ce ressenti quand ils se confrontent à un réel qui les dépasse. Face à cette incompréhension, beaucoup de participants fuient ou restent vides et sans réaction. Certains également ont des gestes de nervosité, sont agités ou pleurent.

Ces différentes situations induisent des ressentis de différentes intensités. Elles sont évoquées plus ou moins explicitement en cherchant à définir soit des différences quantitatives entre des ressentis choquants, soit le choc par opposition avec ce qui marque simplement. Lorsqu'ils précisent ce sentiment dans les moments où il est particulièrement intense, ils parlent en fait des réactions qu'il implique. Etre marqué ne provoque généralement pas d'expression somatique ni superlative. Il ne s'agit cependant pas pour autant d'émotions comme les autres étant donné que les participants ne parviennent pas à les identifier de la même façon que ce qui est parfois explicitement désigné comme étant un choc. Ce sont toujours des ressentis qui ne parviennent pas à être compris, mais dont l'intensité n'est pas assez importante pour qu'ils soient dit choquants. Ces différences permettent finalement de définir d'une part un ressenti général choquant ou marquant associé à l'ensemble de la visite et d'autre part des moments forts où ce ressenti prend une valeur particulière. Il s'exprime alors de manière somatique et par une expression superlative.

a. L'expression d'un ressenti particulièrement fort

Ne pas comprendre A côté des sentiments et émotions explicitement et clairement désignés, les participants ont un ressenti particulièrement fort dont ils n'arrivent pas à préciser véritablement la nature. Tous à une exception près en parlent d'une manière ou d'une autre tout en ne le nommant pas. Il se caractérise par une incompréhension prenant la forme d'un ressenti choquant et traumatique. Ce ressenti est associé à l'impossibilité de donner un sens à ce qui est perçu ou à ce dont les participants se rendent compte et imaginent. Ils ne comprennent pas comment cela a été possible et ce sentiment a la forme d'un ressenti particulier. Il ne correspond pas à ce qui provoque le sentiment d'horreur qui est pourtant le plus fort de ceux qu'ils expriment.

Tous associent bien ce ressenti à leur incompréhension. Elle concerne aussi bien ce qu'on fait les nazis que la possibilité de vivre les souffrances subies par les déportés. L'interrogation sur le « pourquoi » ne relève pas simplement de l'intérêt spéculatif[231]. Il est la marque d'une impossibilité à comprendre et à intégrer ce qu'ils voient à une logique dont ils pourraient rendre compte. Cette dimension apparaît dans les formulations utilisées pour exprimer que la conduite des nazis est impensable et inconcevable, ou que le racisme à l'origine de ce qui a eu lieu à Auschwitz-Birkenau est aberrant. Plusieurs participants expriment leur incompréhension vis-à-vis d'une organisation impensable: non seulement des conditions de vie et de mort inimaginables ont été possibles, mais aussi une action inimaginable pour en mettre en place les conditions. La question alors n'est pas tant de savoir ce qu'il s'est passé que de constater l'effet que produit sur eux incommensurabilité de ce que les déportés ont enduré.

Cette incompréhension ne signifie donc pas que les participants ne tirent pas des notions ou des images mentales de ce qu'ils perçoivent dans les moments où ils ont ce ressenti. Elle se joue à un autre niveau. Le problème n'est pas l'identification de ce qu'ils perçoivent ou les notions et représentations mentales qu'ils construisent. Il se pose pour la compréhension et la conception que ce qu'ils constatent ait pu exister, même s'ils ont la certitude attestée de ce dont ils se rendent compte et imaginent. Ce qu'ils imaginent et ce dont ils se rendent compte ne prend alors pas véritablement de place dans leur champ d'expérience au sens où cela reste extérieur à ce qu'ils peuvent concevoir. Même s'ils se rendent compte où imaginent, les notions ou images mentales ainsi produites restent extérieures à ce qu'ils peuvent intégrer. Ils associent ce qu'ils perçoivent à l'horreur de ce qu'il s'est passé et à la souffrance des victimes sans parvenir à les inclure dans leur champ d'expérience et à leur donner un sens général. L'incapacité à saisir l'organisation générale du camp et à ne pas toujours comprendre l'agencement des différents éléments du camp [232] serait une manifestation spéculative de cette situation. Alors qu'ils identifient un certain nombre de sentiments et d'émotions, aucun participant ne semble y parvenir clairement pour ce ressenti de type traumatique.

Une tension se produit alors entre ce qui apparaît comme incompréhensible et impossible et le fait que cela renvoie à une réalité perçue comme attestée. Devant l'alignement de portraits dans un des couloirs des blocs 6 et 7, une participante déduit la

[231] Supra C 1 a
[232] Supra B 1 b

notion d'immensité du crime à partir de la longue perspective de l'accrochage. Elle constate donc de façon concrète cet élément. Cependant, lorsqu'elle en parle dans l'entretien, au ton de sa voix et à l'expression de son visage, il semblerait que cette réalité attestée soit perçue comme étant hors de ce qu'elle peut concevoir.

Pa6m : « On s'attendait quand même au pire, mais des fois même en s'attendant au pire, on est encore surpris par la cruauté, la cruauté des SS et des nazis, comment tout ça ça été pensé, ça été imaginé, ça a été conçu pour déshumaniser, pour massacrer, enfin ça reste impensable. »

Pa4f : « Elle m'a dit "comment on peut faire ça, c'est horrible de faire des trucs comme ça, comment on peut être humain et faire des choses comme ça "et je ne savais pas trop quoi lui dire (…) Parce que ce n'est pas mes idées et que je, enfin ouais, c'est une incompréhension qui me mène à ce que je ne conçois pas en fait des choses comme ça, que toute époque, tout personnage rien n'empêche, même si c'était quelqu'un, je vais dire n'importe quoi, mais ça serait mon idole, enfin j'en ai pas, qui ferait un truc comme ça, je dirais "non c'est pas parce que j'aime bien la personne que je vais concevoir des actes aussi horribles que les Allemands ont faits". »

Pc1f : « Enfin je trouvais ça aberrant ce, que ce soit une religion, une couleur de peau, enfin c'est n'importe quoi. Le racisme, du coup je ne comprends pas du tout, ça me paraît hallucinant qu'on puisse détester un peuple à ce point là et qu'on veuille exterminer tout le monde sous prétexte qu'ils sont juifs, alors qu'ils n'ont rien à voir, ça peut être des gens normaux qui n'ont rien fait, des familles. »

Pb3f : « Hum, ben oui parce que, enfin quand on voit une photo comme ça, on ne se dit pas que c'est réel quoi, enfin que il y a vraiment eu des enfants comme ça, des femmes. Enfin, pour moi ce n'était pas réel. (…) Je le savais, je savais au fond de moi je savais que ça avait existé, que c'était des vraies photos ou autres, mais pour moi, ce n'était pas possible. »

Quand ils parviennent à caractériser la force du ressenti, ils se disent choqués. Le champ sémantique de choc reflète quelque chose dont l'impact est tel qu'il ne parvient pas à être toujours bien compris et donc difficilement explicable par celui qui le ressent. Une participante ressentant un choc devant le crématoire à Auschwitz et de la tristesse à Birkenau peut exposer la raison de cette tristesse. Par contre elle ne sait pas répondre à une question posée sur la différence entre sa tristesse et son ressenti à Auschwitz, comme si la perception des choses dans Auschwitz dépassait son imagination.

Certains associent au contraire ce fort ressenti à d'autres, sans pour autant parvenir à identifier sa spécificité. Plusieurs le lient au sentiment d'horreur ou à l'émotion de la tristesse d'une manière qui suggère sa spécificité. Ils remarquent simplement que le choc se produit dans les mêmes espaces que d'autres ressentis. Il leur est donc associé, de la même manière qu'il l'est avec les notions et images mentales construites en même temps et intriquées avec lui. Pour la plupart il s'agit juste de ce qui les a en même temps le plus marqués. Ainsi une participante répond à la question de ce

que signifie pour elle être choqué en évoquant à la fois une réaction physique et une intensité particulière de ce qu'elle ressent. En fait ils ne définissent alors pas véritablement la nature de ce qu'ils ressentent lorsqu'ils se disent choqués.

La plupart du temps, les formulations de ce ressenti suggèrent que c'est un sentiment que, précisément, ils n'arrivent pas à saisir et à comprendre. Plusieurs participants avouent explicitement qu'ils ne savent pas comme dire pour désigner ce sentiment. Même lorsqu'ils le nomment choc, ils ne parviennent pas plus à définir ce dont il est question. Quelques uns définissent la notion de choc de façon tautologique en disant que le choc est ce qui est choquant. Certains autres concluent qu'il n'y a pas d'autre mot ou le répètent sans parvenir à préciser ce qu'ils veulent dire. D'autres cherchent leurs mots pour définir ce qu'ils ressentent et finissent par se dire choquer mais avec un petit mot indiquant que la formulation ne les satisfaisait pas, tout en n'en trouvant pas une autre. Bien que tous ne disent pas toujours systématiquement être choqué en utilisant ce terme, son usage est régulier et pratiquement toujours associé à des moments et à des raisons où leur ressenti s'exprime par une réaction somatique ou un superlatif. Dans ces conditions, il est donc possible d'admettre que ce terme désigne le sentiment y étant associé.

Pa5m : « Néanmoins hee, c'est ce que j'ai vu dedans hee les baraquements de Auschwitz1 qui m'a réellement hee (silence) qui m'a réellement choqué, mais ça m'a vraiment touché, c'était horrible. Ben j'ai pleuré même. »

Pb4f : « Ça nous choquait, que c'était horrible quoi. »

Pb4f : « Il y a les fours crématoires et tout ça, ouais, là c'est, je crois que c'est le moment qui m'a le plus choquée. Heee ben c'est pas heee, ben je n'ai pas eu le même ressenti quand j'ai été sur le camp de Birkenau même si ça m'a quand même, enfin c'est là où j'ai, c'est le premier camp que j'ai visité donc ça m'a quand même touchée beaucoup, mais hee non je n'ai pas le même ressenti. (…) Hee ben disons qu'à Birkenau j'ai vu ben heu les ombres, je ne sais pas quoi, j'ai été hee aussi où que les personnes se douchaient, se désinfectaient et tout ça mais hee, bah je sais pas, ça ne m'a pas fait pareil (rires). - *Et ça t'a fait quoi alors, le matin ?* - C'est à ce moment-là que j'ai plus ressenti de tristesse, c'est à Birkenau que j'ai ressenti le plus de tristesse alors que ben oui, c'était surtout de tristesse pour ce qu'ils ont vécu. »

Pb2f : « Je suis triste de les voir, parce que ça me choque de les voir, des gens comme ça si maigres et he oui enfin, et puis comment on peut les faire en arriver là. »

Maria- Laura : « Ce qui était choquant était triste. Tu es choqué et je pense qu'après vient la tristesse. »

Pa4f : « Pourquoi on pleure, parce que c'est vraiment atroce ce qu'on voit, pour moi c'était normal de ressentir des choses, ben voilà. »

Pb3f : **«** Ha pouf, choquée ouai, ben en fait, au camp de Birkenau, c'est au début que je suis restée choquée par comment c'était immense en fait. Ben en fait j'ai été choquée qu'il y ait autant, ben que ce soit aussi immense quoi. Ben ça n'avait rien à voir forcément avec le camp, mais je me dis "comment c'est immense, comment c'est possible que ça soit aussi grand qu'ils

ont fait pour un camp". Je me disais “c’est un camp d'extermination mais c'est immense quoi". Donc au début je suis restée choquée plus sur ça, mais après, choquée dans le sens où quand je me suis mise sur les rails pour prendre une photo, je suis resté choquée parce que je regardais l'endroit où j'étais et je me suis dit que c'était là, que les Allemands faisaient leur tri. Et en fait, moi je ne saurais pas expliquer choquée dans le sens, je ne sais pas, encore une fois j'essayais de visualiser, ça me choquait de me dire qu'il y a vraiment eu ça quoi, que ça été réel, c'est ça qui me choquait le plus en fait. »

Pb4f : « Ho là je suis complètement choquée (rires). C'est choquant, il n'y a pas d'autres mots (...) Sur chaque valise il y avait un nom différent donc vu la quantité de valise qu'il y avait, la quantité de personnes qui a eu (…) Heeee ben il y en a énormément je pense, ça m'a franchement choquée quand même, oui, là c'est la quantité qui m'a choquée. C'est vraiment he, je ne m'attendais pas autant, j'ai dû faire vite à mon avis, enfin. Je sais que j'y suis restée quand même longtemps dessus parce que ça m'a choquée. »

Pb3f : « Je me dis que c'est horrible quoi, qu'on ait pu faire ça à des hommes, à des femmes, à des enfants, je trouvais ça un peu, enfin, comment dire choquant. »

Pc2m : « Ben par le fait que he on utilisait les cheveux, enfin que c'était pour mettre dans les fourrures et tous, que le juif était réduit à l'état de produit, c'était pour fabriquer des choses, un homme ça le réduit à l'état d'animal et puis ils faisaient des expériences sur les juifs, il y en avait qui étaient castrés, donc ça oui c'est choquant. »

Malgré ce constat de la difficulté à nommer ce ressenti très fort correspondant à un choc, pendant l’entretien les participants sont amenés à décrire ce qu’ils ressentent, même s’ils ne parviennent pas à le synthétiser. Ils expriment ce qui se joue alors. La manière dont ils racontent permet de caractériser ce ressenti à travers la forme de l'expression. Ils ne le reformulent pas jusqu’au point de parvenir à le désigner, mais en cherchant comment approcher ce dont il s’agit. La plupart du temps cela se produit à travers la répétition de la narration de la visite à plusieurs niveaux ou à travers l’évocation successive de ce ressenti à plusieurs moments de la visite. Une même participante disant être choquée par un élément au début de son entretien, exprime implicitement son choc devant ce même élément lors de la visite virtuelle. Une autre reformule d’elle-même son rapport au crématoire d’Auschwitz dans une succession d’expressions utilisant des modalités différentes pour tenter de saisir son ressenti. Une troisième remarque à la fin de l'entretien que cet échange lui permet de mettre des mots sur ses ressentis les plus forts en les décrivant à défaut de parvenir à les nommer.

L’incompréhension apparaît par l’impossibilité à articuler leur récit. Les propos de deux participants éclairent les deux façons de reconnaître cette difficulté. L'un a la conscience de ne pouvoir, en tant que visiteur, ne ressentir qu'une petite part de ce que les déportés ont vécu, l'autre porte une interrogation sur la validité de ce que des visiteurs s'imaginent. Parfois également, l’incapacité à saisir leur ressenti est due à leur

manque de compréhension de ce qu'il s'est produit dans ces lieux. Tous à un moment de leur entretien utilisent des onomatopées. Le désarroi devant ce qu'ils ne comprennent pas se marque aussi par des propos déstructurés ou par leur incapacité à en dire quelque chose. Un soupir et un rire nerveux indiqueraient une difficulté à dire ce dont il s'agit ou l'envie de ne rien dire de plus. Dans le premier cas, une participante soupire quand elle dit essayer d'imaginer sans pouvoir y parvenir car ce qu'elle imaginerait dépasse ce qu'elle peut concevoir. Dans le second cas une autre marque son trouble par un rire.

Pb1f : « Ils disaient le poids quand ils sont rentrés, et le poids, ensuite, quand on voyait par exemple que en un mois la personne avait perdu 50 kg, par exemple il y en a qui était à 75 et ils arrivaient à 30. Ça c'est la même, donc moi ça m'a choquée quand ils montrent les os. (...) Ben je me suis dit he ils sont trop maigres, je me demande comment ils pouvaient encore tenir debout. (…) Je, ben après c'est à l'intérieur de moi, je sais pas comment expliquer, non j'arrive pas à expliquer. »

Pc3f : « Oui, les cheveux, c'est une impression étrange, tu n'arrives pas, là, c'est très précis, c'est près quoi. Froid, physiquement tu ne te sens pas protégée, et tu marches très longuement et tu as une boule dans la gorge, et encore plus même encore ça me fait des frissons. Comme je te dis, j'ai regardé les autres, c'est un peu vide, tu as ce sentiment-là mais en même temps tu es vide parce que c'est totalement déconcertant. Tu restes là un peu étonnée, tu n'arrives pas à trop réfléchir. (…) Oui, tu n'arrives pas, c'est normal dans une situation comme ça que tu n'arrives pas à penser, tu as trop mais tu es vide. »

Pb1f : **«** Je pense que je mets en mots ce que j'ai vu en fait, ce que j'ai ressenti à ce moment-là, je pense que au début je n'aurais pas pu mettre de mots dessus, et là, le fait d'en reparler, de voir des photos enfin quelques mois après, je pense que... (…) Non, juste le truc des chaussures quoi, quand j'ai vu les chaussures, là, j'ai quand même compris pourquoi ça me touchait, mais les cheveux je suis restée assez, je ne sais pas, je n'arrivais même moi, même si j'en parlais à personne, ou même si j'y pensais, je me disais pas tout ce que j'ai pu te dire. »

Pa6m : « Quand on se remet dans le contexte et qu'on s'imagine à la place des juifs et ce qu'ils ont vécu là on peut, on peut commencer à vraiment ressentir hee, vraiment ressentir une part de ce qu'ils ont vécu, une petite part, parce que, nous à côté c'est une visite, ce n'est pas grand-chose à côté de ce qu'ils ont vécu. »

Pb2f : « On se demande si on imagine bien. »

Pb3f : « "qu'est-ce que je fais là"(...) "pourquoi je reste là à regarder ça alors que ça me fait du mal"(...) "pourquoi j'essaye de réaliser ce qui se passe, ce qui s'est passé ici"(...) Je me suis dit "comment c'est possible qu'une personne meurt au bout de trois jours en arrivant dans un endroit", en fait, donc je n'arrivais pas à comprendre comment c'était possible, soit on l'avait tuée soit, enfin j'essayais de comprendre en fait (...) On a pris en photo, on est reparti mais après, j'ai regardé sur mon appareil photo et je me suis dit "ha c'est dingue quoi". »

Pa4f : « Parce que c'était tous les gens qui arrivaient, parce que après j'ai regardé la photo et je ne me souvenais pas du tout. Quand je marchais, je regardais la photo et je me disais "ha pfou", enfin j'essayais d'imaginer les gens comme s'ils étaient à côté de moi. »

Pb4f : « Ho là je suis complètement choquée (rires). C'est choquant, il n'y a pas d'autres mots. »

Cette situation de rupture dans l'entretien est similaire à celle où les participants interrompent le récit linéaire de leur visite pour décrire un espace de manière désordonnée. Elle se retrouve ainsi dans le récit des deux-tiers des participants à un

moment où à un autre et selon plusieurs modalités Soit ils passent d'un élément ou d'une notion à une autre sans établir de liens logiques, en liant le fait par exemple d'être émotif à celui de ne pas pleurer. Soit ils coupent la trame du discours par des onomatopées et des hésitations. Soit encore ils hésitent ou bégayent sans parvenir à trouver leurs mots pour terminer une phrase. En racontant de la sorte une situation, certains n'en proposent pas un récit organisé, mais juxtaposent sans coordination des notions, des ressentis et des perceptions. Cette manière de raconter correspond à celle dont ils se représentent l'organisation générale du camp: comme une juxtaposition de moments dont l'articulation ne fait pas sens. En effet la tentative de décrire l'organisation du camp est le plus souvent confuse.

Pb3f : « Je me suis dit" haff ça va être les cheveux". »

Pb1f : « Mais haaa comment c'est possible qu'il y ait tant de cheveux. »

Pa5m : « He puff ben elle nous racontait he, haa (...) Hum ouai là c'est le témoignage qui m'a le plus choqué. »

Pa5m : « Parce que ça faisait, hum, ben ça faisait un peu (...) Ouais ben moi ça m'a moins, j'étais moins, j'étais comment dire... »

Pa4f : « Ben parce que en fait, à la base je ne suis pas, je suis un peu émotive et c'est vrai que là, he enfin je ne me suis pas mise à pleurer. »

Lorsqu'ils formulent leur choc, ils décrivent leurs réactions somatiques pendant la visite ou utilisent l'emploi de termes superlatifs. Ces sont des formes différentes d'exprimer la même difficulté à dire ce ressenti. Les réactions somatiques étant plus précisément décrites par les participants, elles semblent de ce fait être les plus nombreuses tout en n'étant pas forcement les plus importantes pendant la visite. Elles prennent en effet plus de place dans le récit de la visite dans la mesure où elles sont racontées avec précision. Au contraire, les expressions superlatives apparaissent quand les participants parlent de certains ressentis ou de certains éléments perçus sans développer ni préciser ce ressenti. Il s'agit de la manière dont ils en parlent, plus que du contenu de leurs propos. Les participants développent moins leurs explications en s'exprimant de manière superlative qu'en racontant leur réactions somatiques, peut-être parce que celles ci se prêtent plus à une description que le fait de dire d'être particulièrement marqué.

Peu de participants indiquent être choqués sans l'exprimer de l'une de ces manières, même s'ils n'utilisent pas directement le terme. C'est le cas d'un participant

trouvant que le crématoire d'Auschwitz est simplement troublant tout en associant cette expression à une réaction somatique métaphorique exprimant ce qu'il a ressenti de plus fort pendant la visite. Pour lui ce terme serait le plus fort étant donné que dans l'entretien il ne parle pas une seule fois d'avoir été choqué mais trois fois d'avoir été perturbé. Un autre serait juste dérangé devant les photographies des corps décharnés du bloc 6 et dans les cellules du bloc 11, tout ayant une réaction somatique allant dans le sens de ne pas pouvoir rester: il ne part pas mais détourne le regard. Une seule participante paraît être choquée face aux cheveux du bloc 4 et aux photographies de malades du bloc 6 sans réaction somatique. Elle ne raconte pas ce moment de façon décousue ou en utilisant des termes superlatifs. Elle ne dit pas non plus prendre sur elle, et rien dans son récit ne permet de le supposer. Elle ne précise alors pas sa réaction. Cependant sa manière de décrire ce qu'elle a vu par la suite suggère qu'elle est restée un certain temps devant ces deux éléments et qu'elle les a regardés avec attention et intérêt puisqu'elle a pris une photographie.

Pa6m : « C'est quand même un petit coup de fouet, cette pièce-là, ça je m'en rappelle, là on imagine les Sonderkommando qui font leur travail et qui savent très bien qu'un jour ou l'autre c'est eux qui vont y passer, cette inhumanité, c'est troublant. (...) Enfin c'était pas un hôpital, c'était plus un sorte de laboratoire, c'était quand même très perturbant, très glauque très glauque cette partie là aussi. (...) Les figurines sont importantes parce que perturbantes, ça perturbe, on se rend compte que vraiment ce que c'était. (…) Je ne dirai pas choquant, mais ça perturbe. (...) Les personnes étaient perturbées même choquées, là je pense qu'on peut le dire, là, je pense qu'on peut employer ce terme là pour cette salle, ça représente comme les chaussures la masse, mais c'est plus fort parce que c'est he, c'est des parties d'un corps humain, ben voilà, les cheveux, les poils, ça fait partie de, c'est marquant, c'est encore plus marquant. »

Pc2m : « Dérangeant, ben on a envie de détourner le regard (...) Dans le camp où il y avait la torture... un peu un malaise, c'est dérangeant.. oui j'ai plus envie de partir. »

Pb5f : « Ben je sais pas, ça m'a choquée de voir tout ça et tous ces tonnes de cheveux, parce que je sais que mon prof nous en avait parlé (...) Mais je ne m'imaginais pas que c'était comme ça. (...) ben oui justement, non je suis restée, je suis restée parce que je voulais vraiment regarder et visualiser he la longueur. (...) Cette photo c'était pour montrer et he les photos des gens maigres, c'était pour mes parents et pour moi parce que c'était horrible, enfin je ne sais pas. Ca m'a choquée, on va dire, je ne sais pas pourquoi mais c'est quelque chose qui, oui, m'a choquée. »

Partir, rester bloqué et pleurer Au niveau du contenu et de la forme de leurs récits, les participants décrivent ainsi un ensemble de réactions somatiques qui se sont produites pendant la visite. Un participant fait explicitement le lien entre réaction somatique et ressenti d'un sentiment qualifié de choc. À part un participant, tous ont eu des réactions somatiques à un moment où à un autre. Elles se manifestent soit par une sorte de paralysie empêchant tout mouvement, soit par l'envie immédiate de sortir du

lieu, soit par des pleurs. Le fait de rester sans réaction peut sembler conventionnellement être associé à l'étonnement ou à l'incertitude, ce n'est cependant jamais le cas des participants. Cette situation est un indice du caractère littéral de cette expression. Ils décrivent ce qui leur est arrivé. Ils n'usent pas d'une expression signifiant l'étonnement, indépendamment des manifestations physiques effectivement produites. Les participants n'utilisent ces expressions que très rarement pour dire qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils perçoivent, se rendent compte ou imaginent. Si cette dimension est toujours sous entendue dès qu'ils évoquent un choc, le fait de ne pas l'expliciter avec une telle expression va dans le même sens que la description littérale d'une manifestation somatique.

Pc2m : « Ben he oui, il y a eu quand même pas mal de pleurs, je pense que ça ne faisait pas rien aux gens, les gens beaucoup ont été choqués. »

Pb1f: « Non, là, je n'ai rien dit, je suis restée comme ça avec ma main sur ma bouche et je ne parlais pas. J'ai attendu qu'on m'en parle en fait parce que moi, de moi-même, j'ai pas réussi à en parler, j'ai pas réussi à dire. (...)

Pb1f : « C'est sûrement une petite qui avait sa poupée, comme chaque petite fille quoi, elle avait sa poupée, ses vêtements sur elle, ils lui ont tout enlevé, tout pris, donc déjà la petite elle est morte et en plus ils ont pris tout ce qui lui appartenait, et puis quand on est petit, on tient à notre poupée ou à notre doudou. Enfin je trouve ça triste de lui enlever quoi. »

Pc3f : « En fait tu es tellement impressionné par les photos que tu n'arrives à rien, je ne sais pas, tu es choqué, c'est difficile. (...) Fâché tu as envie tu a envie quand tu es fâché avec quelqu'un d'aller lui parler et de crier. »

Les manifestations somatiques sont diverses selon les moments de la visite. Ressentir le besoin de partir vite, ne pas rentrer dans certains espaces, rester sur place par incapacité de réagir ou pleurer sont des réactions associées à trois situations. Elles correspondent essentiellement aux notions et aux images mentales concernant les conditions de vie des déportés : l'horreur, la souffrance et être sur le lieu de cette horreur et de cette souffrance.

L'évocation des notions associées à l'horreur de ce qui a eu lieu et spécifiquement de l'horreur de ce qu'ont vécu les victimes est à l'origine des réactions somatiques manifestées par plus de la moitié des participants. La plupart du temps, ils restent sans réaction. Le fait de rester sans réaction plutôt que de partir est largement dû à la conscience de l'importance de percevoir ce qui leur est présenté et de ne pas gâcher cette opportunité de se rendre compte ou d'imaginer. Il semblerait que certains d'entre eux veulent d'abord sortir puis en sont effectivement incapables en raison de cette conscience. Ils ont surtout cette réaction lorsqu'ils se retrouvent en face des mêmes

éléments à quelques minutes d'écart. Si le fait de rester sans réagir devant les chaussures est le signe d'une tension intérieure très forte, celui de partir vite l'est aussi lorsque d'autres chaussures de déportés se présentent à nouveau.

L'attention à ne pas manquer ces moments cruciaux explique que moins d'un tiers des participants réagissent à cette horreur non pas en restant figés mais en ne pouvant pas rester dans ces espaces. Cette impossibilité prend précisément deux formes: le fait d'en partir vite ou le refus de rentrer. A l'endroit où ont eu lieu des tortures dans le bloc 11, un participant a l'envie de partir sans le faire, par contre il n'entre même pas dans la salle des cheveux du bloc 4. Il se justifie envers lui-même en estimant qu'à partir du moment où il a compris qu'il d'agissait des cheveux, entrer les voir pour être encore plus choqué est du voyeurisme.

Pb3f: : « Et en fait, c'est pareil, là je suis restée bloquée dessus comme devant les cheveux, je suis restée comme ça devant et je regardais la tonne de chaussures. »

Pa5m : « Et en fait, moi le truc, je suis resté hyper longtemps dans la salle en fait et pendant que les autres étaient partis dans les autres baraquements, moi je regardais. Et comme ça, je cherchais tout, j'étais totalement choqué, mes yeux ne se décollaient pas des objets. »

Pa2f : « Oui ça j'ai vu, c'est ici où j'avais vraiment du mal à rester longtemps dans ces salles là en fait, c'est là où il va y avait les salles en fait qui regroupent les objets personnels, ben voilà (...) Donc je me suis tout de suite imaginée, en fait, le nombre impressionnant de personnes. »

Pb1f : « Celle-là, je suis restée devant, j'ai pris la photo, j'ai regardé et puis après, enfin la guide avançait dans cette salle tout monde regardait et puis moi je suis restée juste à la porte, j'ai pas regardé (…) non non je ne voulais pas re regarder encore ça en fait. Je sais pas, je trouvais ça enfin peut-être pas oppressant mais genre, trop de choses en fait tout d'un coup. J'ai préféré partir quoi. »

Pc2m : « Oui j'ai plus envie de partir et de dire que c'est pas possible quoi, enfin c'est horrible. J'ai pas forcément envie de pleurer mais peut-être un peu en colère … ben contre les gens qui ont fait ça. (...) Ben he oui, là où il y avait les cheveux, d'ailleurs je ne suis pas allé voir parce que je trouvais que c'était un peu du voyeurisme, enfin j'ai regardé de loin ça me suffisait (…) Parce que le guide a dit, oui après il y a des cheveux et vous n'êtes pas obligés de rentrer. J'ai regardé, je me suis dit, je vois de loin quoi donc j'ai regardé de loin et je me suis dit que c'était peut-être un peu du voyeurisme …ils sont rentrés, il y a le droit de le faire, mais c'est pour moi quoi, moi je me dis bon et surtout je n'ai pas besoin de voir ça quoi, je n'ai pas besoin de me choquer, j'ai compris que c'était des cheveux, voilà. »

Pour certains participants, le fait de partir vite d'un un espace est lié à celui de l'envie de pleurer, alors que réciproquement pour d'autres rester sans réagir est indissociable du fait de pleurer. Cette réaction est la marque d'un malaise qui déclenche en même temps l'envie de partir et peut accompagner aussi le fait de ne pas réussir à bouger. Seules trois participantes auraient pleuré en réaction à l'horreur de ce qu'il s'est passé, et une aurait failli le faire. Par contre plus d'un tiers auraient vu beaucoup de leurs

camarades pleurer dans le crématoire d'Auschwitz et face aux chaussures du bloc 5 alors qu'eux-mêmes ne pleurent pas. Plusieurs sont d'ailleurs partis très vite de ces espaces avant de sentir monter des larmes.

Pa2f : « Les grandes salles et tous les cheveux, le pire cela a été les petites chaussures des enfants, c'est pas que j'ai failli pleurer mais quand même, j'étais, après j'ai quitté la salle directement quand j'ai vu ça vraiment, là, ça a été les preuves en fait, c'est-à-dire des mini preuves qui font tout ça quoi, et oui cela ça m'a marquée, les cheveux, tout ça. »

Pc1f : « C'était vraiment bizarre parce que y en a qui ont pleuré et que moi je ne me suis pas sentie très bien, que je voulais sortir (…) Je voyais les autres, enfin j'ai vu deux copines à moi qui se sont mises à pleurer et moi je me dis c'est encore pire les griffures et tout (…) Des réactions différentes à la mienne he, non à part qu'il y en a qui pleurait, mais je pense que c'est pareil que moi quand même, c'est juste qu'ils sont plus émotifs. (…) Je me souviens juste de quelques personnes qui ont pleuré là-bas. »

Pc2m : « Il y en a quelques-uns qui ont pleuré devant le mais beaucoup aussi pour les cheveux (...) Les garçons pleuraient moins, non, ils ne pleuraient pas (…) Mes amis n'ont pas trop pleuré. »

Pa4f: « Je voyais toutes mes amies qui elles étaient en train de pleurer. »

Pb3f : « He, j'étais en train de pleurer devant les chaussures et j'ai un ami qui est venu me voir en me disant "on ressort", et c'est tout enfin. Sauf qu'au moment où je ressors il y avait une autre pièce avec autant de chaussures et en fait je me suis mise à pleurer. J'ai craquée devant cette pièce, je me suis même pas rentrée, je suis restée à l'entrée, et je restais choquée, j'ai commencé à pleurer et mes amis ont dit "tu veux sortir ou pas "et puis en fait je ne les écoutais pas, je restais bloquée devant les chaussures et je me disais "qu'est-ce que je fais là", pourquoi je reste là à regarder ça alors que ça me fait du mal", pourquoi j'essaye de réaliser ce qui se passe, ce qui s'est passé ici". Donc alors après, je les ai regardées et j'ai dit "oui je sors, sinon je vais encore pleurer plus et il va me falloir plein de mouchoirs". Donc je suis sortie, j'ai pris une grande inspiration parce que j'arrivais plus à respirer, je suffoquais en fait. Donc j'ai essayé de prendre l'air et de me calmer. »

La réaction particulière de chacun dans chaque moment dépend de sa sensibilité propre, mais deux espaces où ces réactions somatiques ont lieu le plus souvent peuvent être repérés. Cependant, il n'est pas possible d'y associer à chaque fois une réaction particulière puisque chacun de ces espaces est l'occasion de la manifestation des trois réactions somatiques évoquées. D'un côté, le fait d'être sur le site authentique renvoie bien à l'horreur qui s' y est passée au delà de lieux ou de situations particulières dans le camp et provoque aussi le besoin de partir pour plus d'un tiers des participants. Trois récits se recoupent sur l'impossibilité de rester là où des gens sont morts en général. D'un autre côté, même ceux qui ont ce ressenti général dû à l'ensemble, manifestent essentiellement des réactions somatiques associées à l'horreur face aux cheveux et aux objets exposés respectivement dans les bloc 4 et 5. La plupart ne réagissent ainsi de manière somatique à cette horreur que dans ces deux endroits. De la même manière qu'ils sont généralement associés par les participants à ce qu'ils apprennent, les ressentis

dans ces deux espaces sont relativement similaires. Les cheveux sont considérés comme les objets, même s'ils sont l'occasion souvent de ressentis plus forts. Ces réactions sont provoquées par des objets particuliers et également par la masse impressionnante de leur ensemble. Elles se produisent spécifiquement face aux chaussures pour certaines des filles ayant des enfants dans leur famille proche. Elles imaginent alors qu'elles auraient pu appartenir à ces enfants auxquels elles sont attachées. Elles n'évoquent pas pour autant la souffrance des déportés mais ce qui aurait pu arriver à leur frère ou neveu. Il s'agit donc d'une réaction à l'horreur de ce qu'il s'est passé plus focalisée que celle des autres participants faisant référence au sort de toutes les victimes auxquelles ces objets renvoient.

Pb2f : « Je n'aime pas être dans une pièce où il y a eu des morts, j'avais plus l'envie de ressortir vite. »

Pb1f : « Il y a eu des millions de morts dans cette pièce là et je me suis sentie tellement mal à l'aise que je n'ai pas pu rester dans cette pièce, j'ai dû sortir. »

Pc1f : « Là, j'ai pu rester une minute, peut-elle deux minutes le temps de regarder et de me dire OK c'est bon j'ai vu, et après je suis sortie. Et j'ai vu justement les fours et tout ça et je me suis dit" OK". Enfin là, c'était vraiment l'endroit où ils mouraient, c'était le pire de tout quoi. Du coup je suis sortie directement (…) C'était vraiment le truc le plus concret que j'ai vu sur l'histoire de toute la déportation. »

Pa4f : « Les prothèses des gens, et quand j'ai vu ça, en fait j'ai un moment où mon corps n'a plus suivi, j'ai regardé et je n'arrivais plus à exprimer. Je suis restée vide en fait devant ça et vraiment c'étais bizarre. Je me suis dit "comment on peut faire ça", vraiment et je suis restée vide. »

Pa5m : « Hee, en fait, c'est la masse de cheveux, et la masse de chaussures, c'était, là, on voyait vraiment, il y a des masses et des masses de gens qui sont passés par là. »

Pb3f : « Quand je suis arrivée devant les valises, j'ai commencé à rester comme ça en fait, la main sur ma bouche, je n'arrivais pas réaliser que tout ça c'était à des gens, que les lunettes, c'est bizarre, ce n'est pas la même chose alors qu'ils le portaient sur eux, mais je ne sais pas, les valises pareil, c'était en masse. En fait je crois que c'est la masse qui me, ça m' oppressait en fait. Je regardais mais (...) Donc je suis rentrée dans la pièce et he tout le long de la pièce, en fait j'ai longé toute la vitre et j'étais comme ça, j'arrivais pas, j'avais ma main sur la bouche, je n'arrivais pas à parler, je suis restée sur la tonne de cheveux et j'essayais de réaliser toutes les personnes toutes les personnes, en fait. Je me disais mais c'est impossible, autant de cheveux pour moi c'était impossible de réaliser ça. Je ne pensais pas que ça allait être aussi impressionnant. Donc la pièce c'était he tout le long, et après j'ai essayé de me décaler, en fait, ma tête ne tournait pas, je reste bloquée sur les cheveux mais mon corps voulait partir en fait, dont j'ai commencé à me tourner. (…) On réfléchissait comment c'était possible d'avoir autant de cheveux, enfin un cheveu c'est rien, enfin pour moi, c'est super léger des cheveux quoi. Il nous disait que il y avait je ne sais pas combien de tonnes de cheveux, et je me disais "mais c'est combien de femmes ça, c'est combien de personnes", enfin je me posais plein de questions dans la tête en fait. »

Pb3f : « Et en fait il y avait une chaussure juste en face de moi et j'ai fait comme ça avec mes doigts pour mesurer la chaussure en fait, et c'était la même taille que la chaussure de mon neveu. Alors ça m'a fait mal en fait (…) hum, c'est vrai que je suis restée bloquée, parce que étant donné que j' ai un neveu qui est petit, qui a deux ans et demi donc forcément je suis restée bloquée sur cette chaussure, je ne sais pas, à essayer de réaliser que ces chaussures

appartenaient à un enfant de l'âge de mon neveu en fait, pourquoi, pourquoi. »

Pb1f : « Haa la la, les chaussures d'enfants c'est horrible quoi, ça me fait penser à mon neveu. »

Pc1f : « On a vu des montagnes de chaussures de petits et tout, et j'imagine, oui chaque fois ça me prend plus parce que je suis pas mal avec mes petits frères, des petits que je connais. »

Pb4f : « Oui, mais quand on voit tout, enfin toutes les affaires qu'ils ont retrouvées, les accessoires, notamment les cheveux, ça rend triste parce que tout ce qu'ils ont subi on le voit, on peut s'imaginer les milliers de personnes qui y a eu. »

Les blocs 5 et 4 d'Auschwitz où sont exposés les objets et les cheveux ne sont pas exclusifs pour les manifestations sommatives. Si un seul participant pleure à Birkenau devant les baraquements en brique, à Auschwitz, quatre participants réagissent face aux photographies d'enfants du bloc 6, deux restent sans réaction dans la prison du bloc 11, et une part en courant en voyant le mur des fusillés. Une participante semble particulièrement disposée à réagir de manière somatique à ce qu'elle désigne comme étant l'horreur. Non seulement ses réactions se produisent dans plus de lieux, mais elle décline les trois principales réactions somatiques de rester bloquer, de partir vite et de pleurer.

La pièce du bloc 6 d'Auschwitz exposant les photographies de déportés malades et les baraquements en brique de Birkenau ne sont associés à la souffrance des déportés que par moins d'un tiers participants à propos de leurs manifestations somatiques – peut-être dans la mesure où ces deux lieux n'ont pas été visités par tous les participants. Certains ne les ont vus qu'en photographie en faisant la visite virtuelle. S'ils peuvent alors dire ce qu'ils auraient ressentis sans doute s'ils les avaient visités, ils ne s'imaginent pas leurs réactions somatiques et donc les sentiments particuliers qui s'expriment ainsi. Cependant, même parmi ceux étant allés dans ces espaces, peu décrivent de telles réactions dans ces moments. De même, peu évoquent la souffrance des morts perçue dans la chambre à gaz du crématoire d'Auschwitz, étant donné que certains estiment que cette mort est rapide et engendre moins de souffrance que le fait de vivre dans le camp[233].

La souffrance alors évoquée est de trois natures et chacune induit une réaction somatique différente. Lorsqu'il s'agit de la souffrance des conditions de vie en général la réaction consiste précisément à ne pas en avoir et à se sentir vide. Lorsqu'il s'agit de la souffrance spécifique des enfants ainsi que de celle des morts dans le crématoire, les

[233] Supra C 1c

participants ne peuvent pas rester. Ils ont ces réactions en même temps qu'ils se rendent compte et imaginent la souffrance ou qu'ils se mettent à la place de ceux qui ont souffert. Dans le premier cas, deux participantes ont l'envie de sortir de l'un des baraquements en briques de Birkenau en s'imaginant des enfants, et de la salle présentant des photographies de déportés malades du bloc 6 en se rendant compte de la souffrance. La deuxième emploie un terme fort à propos des enfant: ca m'a bouffé. Deux autres récits évoquent le fait d'être parti comme conséquence de l'imagination et de la prise de conscience de la souffrance des victimes mortes dans le crématoire d'Auschwitz. En se mettant à la place des victimes, ce qu'ils ressentent est trop insoutenable pour rester plus longtemps dans ce lieu.

Pa5m : « Néanmoins hee, c'est ce que j'ai vu dedans hee les baraquements de Auschwitz1 qui m'a réellement hee (silence) qui m'a réellement choqué, mais ça m'a vraiment touché, c'était horrible. Ben j'ai pleuré même. »

Pb3f : « Ben je me revois en fait encore rentrer dans cette salle et en fait vu que directement on voit un bébé, je me rappelle avoir plus regardé cette photo-là, au début, parce que la guide parlait. Je crois qu'elle parlait sur le côté des gens qui étaient sur le côté avec nous, mais hee au début je suis restée bloquée dessus, en fait sur l'enfant au début, en fait. Je suis restée dessus et je regardais son corps et je me disais "haa mais", c'est pareil, je ne regardais pas non plus, mais je me disais "nous on n'a pas la peau sur les os quoi" et après, enfin au début je suis plus restée sur cette photo là, après j'ai avancé et j'ai pris en photo au fur et à mesure et je suis partie. »

Pb3f : « Je lève la tête et je vois un gros trou en fait un carré, et j'ai une amie qui était à côté de moi qui me dis "c'est là qu'ils lançaient le poison", et là, en fait j'ai regardé comme ça, et je me suis dis "je ne peux pas rester là". Je me suis dit qu'il y avait des gens qui étaient tombés par terre à cause de ça, qui étaient morts par terre. Je regardais par terre, je ne savais plus où me mettre enfin. »

Pa2f : « On était presque tous, dans ces deux parties là de cette chambre et personne parlait, même pas les garçons d'abord qui faisaient un peu de bruit, personne ne parlait, et à la fin quand on n'en est sorti on s'est tous regardé et personne n'a rien dit mais, on sentait, c'était vraiment enfin le point culminant de la visite. Et voilà, et puis ça j'en ai parlé à mes parents, après, le lendemain soir et... »

Pb3f : « Ben vu que c'était vachement petit, les couloirs étaient très petits, c'est vrai que c'est surtout à ce moment-là que j'ai été, enfin j'en avais marre, on me faisait avancer, et moi j'avais envie de voir moi aussi. Enfin, tout le monde reste scotché par les cellules où ils restaient debout et nous on était tous bloqués dans le couloir en train de se serrer. »

Pc3f : « C'est le mur des fusiller, là et je m'approchais pour regarder les traces !...) J'était rentrée avec deux amis, ils avaient vu que je m'étais approchée et là je me tourne et je pleure, ils étaient en train de partir et ils m'ont laissée toute seule pour me faire encore plus peur et là je suis partie en courant. »

Pb3f : « J'ai commencé à avoir les larmes aux yeux et je suis ressortie, sauf qu'au moment où je ressors il y avait une autre pièce avec autant de chaussures et en fait je me suis mise à pleurer. J'ai craqué devant cette pièce, je me suis même pas rentrée, je suis restée à l'entrée, et je restais choquée, j'ai commencé à pleurer et mes amies ont dit "tu veux sortir ou pas" et puis en fait je ne les écoutais pas, je restais bloquée devant les chaussures (...) Je suis restée dans le couloir où il y avait plein de photos, je suis resté choquée sur une photo genre il y avait un photo d'un homme qui avait des marques de coups sur la tête, à ce moment-là je commençais un peu avoir les boules, on va dire, j'avais la boule au ventre, je n'arrivais plus à avancer, je traînais des

pieds en fait, je ne voulais pas aller dans les autres endroits. Je n'arrivais pas à avancer. »

Pc3f : « Tu es vide parce que c'est totalement déconcertant. Tu restes là un peu étonnée, tu n'arrives pas à trop réfléchir. Oui, tu n'arrives pas, c'est normal dans une situation comme ça que tu n'arrives pas à penser, tu as trop mais tu es vide. »

Pc1f : « Dans les baraques je m'imaginais tous les gens qui étaient dedans et du coup, ça fait bizarre, j'avais envie de sortir. Quand il nous disait qu'on était rentré dans une baraque et ils nous ont dit qu'on pourrait mettre la totalité de notre lycée pour dormir dedans, enfin tout ça, et après on imagine et je ne sais pas, c'est horrible. Les enfants aussi après, c'est horrible et c'est encore pire pour les enfants (…) Parce que à chaque fois je me fais référence à mes petits frères en fait, j'imagine tout le temps que c'est mes petits frères qui vont là-bas et du coup je trouve ça horrible, enfin je m'imagine à la place des mamans, enfin ça mais horrible de m'imaginer le petit qui ne sait pas se débrouiller, je trouve ça pire … ».

Pb3f : « Et on est rentré, on a regardé toutes les photos qu'il y avait, il y avait un enfant qui avait la peau sur les os, ça m'a bouffée, je l'ai pris en photo mais je suis restée he choquée que les enfants soient aussi maigres, même les femmes, il y avait des photos de qui avait eu des expérience, ils ont eu des expériences sur eux, on voyait, il y avait des trous, enfin c'était choquant. franchement je suis restée devant, on a pris en photo, on est reparti mais après, j'ai regardé sur mon appareil photo et je me suis dit “ha c'est dingue quoi". »

Pb5f : « Je ne sais plus si c'est le matin ou l'après-midi qu'il nous disait que apparemment, parce que moi je croyais au début que ceux qui étaient dans le crématoire, ça allait vite, que en 10 minutes ils étaient morts donc ils ne souffraient pas, mais on nous a dit que ça avait été à peu près une demi-heure. Du coup je me suis dit qu'ils ont peut-être bien souffert et que du coup ça ne faisait pas pareil. S'il ne m'aurait pas dit ça, je serais rentrée et j'aurais dit "voilà ils sont morts en 10 minutes et puis c'est tout" que là je me suis dit qu'ils ont dû souffrir et du coup j'étais pas très bien. »

Pb3f : « Je suis sortie dehors et pareil, j'ai repris une grande bouffée d'air parce que ce n'était pas de l'oppression, mais en fait je me suis imaginée à leur place, avec eux. Je me suis dit he que eux ils ne pensaient pas rentrer dans une pièce comme ça et mourir après en fait. »

L’expression superlative Une seconde manière d’exprimer un ressenti très fort qu’ils ne parviennent pas précisément à désigner est de le faire de manière superlative et parfois hyperbolique. Sauf deux d'entre eux, tous les participants disent ainsi à un moment ou à un autre avoir été fortement marqués et que certaines choses sont plus marquantes que les autres. Dans ce cas, ils utilisent un ensemble d’expressions qui, si elles ne sont pas formellement superlatives, renvoient à une expérience forte excédant ce qu’ils ont par ailleurs ressentis. Ils affirment avoir été percutés, bouleversés, impressionnés, perturbés, subjugués et hallucinés. L’émotion ne concerne pas ce qu’ils perçoivent, se rendent compte ou imaginent, mais le sentiment produit. Lorsque ces participants certifient d'une façon ou d'une autre avoir eu une expérience particulièrement dure, ils disent de manière superlative qu'elle a été produite par une réaction de malaise face à ce qui est poignant, atroce et insupportable, ou qu'elle les a rendus anxieux. Certains de manière plus neutre énoncent simplement qu’ils ne se

sentent pas bien, qu'ils n'aiment pas, qu'ils sont mal à l'aise, écoeurés, perturbés et troublés ou encore que ce moment n'est pas agréable.

Les termes employés renvoient à la réaction affective intense que certains éprouvent face à l'horreur et à la souffrance. Tous, sauf celui qui affirme être dans la réflexion, expriment leur ressenti face à l'horreur de ce qui a eu lieu. L'horreur face à l'ensemble du camp et à certains espaces particuliers des blocs 6 et 5 de l'exposition d'Auschwitz présentant les photographies des déportés malades, les vêtements et les objets, est alors associée au champ sémantique du bouleversement. Ils sont bouleversés, déstabilisés ou troublés. Ce mode d'expression superlatif, également présent au sujet de la souffrance des victimes, est employé par plus de participants que celui se rapportant aux réactions somatiques. Elles concernent la prison du bloc 11 d'Auschwitz, les baraquements en briques de Birkenau et les photographies de déportés malades dans le bloc 6. Il y a souvent une identification s'accompagnant d'une action de se mettre à la place des victimes. Cette dernière induit un ressenti particulier s'exprimant plus dans le timbre de la voix que dans les termes utilisés. Dans la plupart des cas, les participants n'utilisent pas véritablement de termes superlatifs, mais la manière dont ils en parlent signifie une telle expression. Le ressenti particulièrement fort apparait souvent indirectement lors de l'entretien: l'interviewer perçoit un visage décomposé et des larmes dans les yeux de celui qui lui parle.

Pa6m : « Oui c'est ça oui, c'était la salle la plus marquante je trouve, enfin, la plus marquante de ma visite, là, ce n'est plus des objets, c'est clairement, c'est, ça appartenait à des personnes réelles, c'est des cheveux humains quand même, donc c'était assez marquant pour tout le monde et là je me rappelle qu'il y avait eu un très grand silence au moment où on était rentré, il y avait eu un moment de silence, enfin les gens, les personnes étaient perturbées même choquées, là je pense qu'on peut le dire, là, je pense qu'on peut employer ce terme là pour cette salle, ça représente comme les chaussures la masse, mais c'est plus fort parce que c'est he, c'est des parties d'un corps humain, ben voilà, les cheveux, les poils, ça fait partie de, c'est marquant, c'est encore plus marquant. »

Pa4f : « Ça, ça a été bouleversant pour tout le monde, toutes mes amies, les vêtements pour enfants ça a été terrible (...) En fait j'avais l'impression de voir les gens encore avec leur prothèse. En tout cas c'était bouleversant. »

Pb3f : « Quand je suis arrivée devant les valises, j'ai commencé à rester comme ça en fait, la main sur ma bouche, je n'arrivais pas réaliser que tout ça c'était à des gens, c'était en masse. En fait je crois que c'est la masse qui me, ça m' oppressait en fait ».

Pa6m : « Ben là on se sent un petit peu, peut-être pas oppressé, mais, c'est vrai que ça fait un petit peu le couloir qui passe entre les deux vitrines où il y a des grands tas de chaussures de chaque côté, donc ouais, on se sent un petit peu oppressé quand même »

Pa4f : « Ah oui ce qui m'a bouleversée aussi c'est d'avoir vu le tatouage de Ginette (...) J'ai pratiquement vu tous les convois en fait... pour voir les nombres de déportés et les nombres de morts, je trouvais que c'était important et ça m'a vraiment bouleversée de voir toute une pièce

entière (...). »

Pb4f : « C'est horrible, les conditions de vie des gens, ils n'étaient pas nourris ou peu nourris. »

A la différence des expressions somatiques, les expressions superlatives concernent également à la fois le témoignage et la personne de la rescapée, et non seulement des espaces de la visite. Il s'agit aussi bien du contenu de ce qu'elle dit que de sa présence elle-même. Elle est en cela semblable aux éléments matériels présents sur le site qui touchent autant par leur authenticité que par ce qu'ils montrent. La différence vient du fait que la rescapée ajoute à ces deux dimensions une authenticité plus grande des souffrances qu'elle exprime. Les souffrances de la déportés ne sont pas induites de ce qui est perçu mais directement exprimées. Des participants suggèrent ou disent explicitement qu'elles sont plus concrètes et moins imaginaires. Plus de la moitié d'entre eux sont bouleversés par sa personne et la trouvent impressionnante. Ce ressenti concerne aussi bien ceux avec qui elle fait la visite, que ceux qui ne la voient que rapidement sur le site mais l'ont entendue et rencontrée lors de la préparation au mémorial de Caen. Ils marquent ce ressenti soit avec un terme très fort, comme poignant, soit en détaillant ce qu'elle a dit.

Pc1f : « Ben je trouvais que Ginette, enfin c'était impressionnant qu'elle soit autant en forme alors qu'elle était là. »

Pa5m : « Il y a Ginette qui parlait de son expérience, et l'émotion elle venait à travers l'expérience de Ginette mais, à travers ses mots mais pas à travers l'image que l'on voyait, ben de Auschwitz-Birkenau. (...) Humm ouais. Là, c'est le témoignage qui m'a le plus choqué, parce que ce qui l'a plus traumatisé Ginette, ce n'est pas le, ben dans sa manière de nous raconter, je ne sais pas, le fait d'avoir envoyé, indirectement son père et son frère vers le camp d'extermination. Ce n'est pas le fait d'avoir vécu la déportation, c'est le fait de s'être humiliée, être dénudée lorsqu'elles sont lavées et tout. Vraiment la nudité c'est ce qui l'a le plus traumatisée lors de sa déportation. Elle nous a raconté hee, mais elle racontait toujours en caricaturant les scènes et tout. Vraiment, c'est elle qui m'a beaucoup ému. »

Pb2f : « Oui, elle a témoigné sur les conditions de vie, mais oui, c'était aussi, c'était poignant. »

Pb3f : « Il y avait Ginette, moi je n'ai pas pu la rencontrer au mémorial donc ça m'intéressait son histoire, je ne la connaissais pas, donc j'écoutais ce qu'elle disait et puis je lui ai posé une question, je lui ai dit "mais ça vous fait pas du mal, pourquoi, enfin, ça ne vous donne pas envie de pleurer de voir tout ça", elle m'a dit "non, non, ça ne sert plus à rien de pleurer maintenant, moi je suis venu ici deux ans, j'ai été au camp Birkenau pendant deux ans, mais maintenant, j'y suis retournée certes, ça m'a fait pleurer mais maintenant je ne pleure plus "et en fait, dans ma tête c'était du courage je me disais "comment elle fait pour retourner là où sa famille est décédée, que elle a réussi à s'en sortir, mais savoir que des proches sont morts là-bas ", moi je n'aurais pas pu en fait, sensible comme je suis, je n'aurais pas pu y retourner plein de fois sans pleurer. Sauf que elle, elle rigolait, elle me disait "vous êtes ma mémoire, c'est pour ça que je préfère vous en parler en rigolant". »

Pa5m : « Ginette elle raconte son histoire hee, c'est pas larmoyant. Elle le raconte en relativisant les choses, elle le raconte avec le sourire même, elle hee transmet son histoire à travers aussi le rire en pouf, en caricaturant un peu les Allemands, non, en se caricaturant elle-

même, ses amis, et puis les juifs, puis elle se positionne oui, comme une victime, pas comme une héroïne, elle n'est pas prétentieuse, elle est simple et honnête, elle est humble et elle n'en fait pas des caisses et elle ne va pas se mettre à pleurer et à éprouver de la haine envers les responsables. En fait elle est droite (...) Elle m'a vraiment pris au coeur. C'est la sincérité de la personne elle-même : elle est Ginette. »

Dans quelques cas, les participants peuvent également décrire de manière superlative ce dont ils se rendent compte ou ce qu'ils imaginent pour associer ces notions ou ces images à un choc. Ils ne parlent pas alors explicitement d'un ressenti, mais la forme de leurs propos sur les notions ou images mentales renvoie conventionnellement à quelque chose d'associé à un ressenti très fort. Une participante présente ainsi la notion de l'immensité du crime par les millions de morts qu'il y a eu pour elle dans la pièce de la chambre à gaz du crématoire d'Auschwitz, et deux autres par les tonnes de cheveux qu'elles estiment voir dans le bloc 4.

Pb1f : « Sans mentir je me suis décomposée, je suis arrivée normalement et arrivée dedans, je suis devenue toute blanche, je me suis sentie mal, je me suis dit, "il y a eu des millions de morts dans cette pièce là "et je me suis sentie tellement mal à l'aise que je n'ai pas pu rester dans cette pièce, j'ai dû sortir. »

Pb1f : « Mais voir autant de cheveux, enfin il n'y a pas tous les cheveux qui ont été enlevés aux personnes, il y a des tonnes et des tonnes de cheveux, enfin on s'imagine, parce que des cheveux ce n'est pas lourd, c'est tout petit, je m'imagine le nombre de personnes. »

Pb4f : « Quand j'ai vu hee les tonnes de cheveux... »

Expression métaphorique Une troisième expression d'un ressenti très fort s'ajoute à celles somatiques et superlatives. Elle est en un sens la composition de ces deux dernières. Les participants parlent d'une manifestation somatique, mais le font d'une manière métaphorique qui ne renvoie pas à une sensation physique. Quelque chose de très fort est marquée hyperboliquement en utilisant des expressions le connotant. Ces réactions, en fonction de la sensibilité propre de chaque participant, peuvent s'articuler aussi bien avec l'incapacité à réagir qu'avec le ressenti de la nécessité de partir.

Plus d'un tiers des participants utilisent une telle métaphore somatique pour dire leur malaise. La cause de ces réactions est généralement explicitée, même si ce n'est pas toujours le cas. Il s'agit de la conscience d'être là où des gens sont morts, de l'horreur de ce qu'il s'est passé et spécifiquement de ce qui est arrivé aux enfants, de la masse des victimes et de leur souffrance. Ce sont principalement des expressions mettant en jeu le ventre : les cheveux dans le bloc 4 prennent au ventre, ou ils ont une boule au ventre.

D’autres sont pris au coeur ou ont une boule dans la gorge. Plus littéralement, dans la mesure où ces manifestations correspondent à des réactions somatiques qui ont véritablement eu lieu ou qui correspondent à la description littérale de réactions somatiques, il est question des larmes aux yeux sans vraiment pleurer, des frissons ou des problèmes pour respirer. Dans le cas particulier du crématoire d’Auschwitz et des cheveux, deux participants emploient une autre expression métaphorique : un petit coup de fouet.

Pb3f : « Et ça ça m'a choquée, je me suis dit “comment c'est possible qu'une personne meurt au bout de trois jours “en arrivant dans un endroit en fait, donc je n'arrivais pas à comprendre comment c'était possible, soit on l'avait tuée soit, enfin j'essayais de comprendre en fait. Donc à ce moment-là je commençais un peu avoir les boules, on va dire, j'avais la boule au ventre, je n'arrivais plus à avancer, je traînais des pieds en fait, je ne voulais pas aller dans les autres endroits. Je n'arrivais pas à avancer, ouais je reste bloquée. »

Pc2m : « Des gestes de nervosité, on sent un peu une boule dans le ventre, c'était un peu ça aussi. Pendant les cheveux et dans les endroits de torture, et là ça revenait avec le malaise. (...) Moi je me dis bon et surtout je n'ai pas besoin de voir ça quoi, je n'ai pas besoin de me choquer, j'ai compris que c'était des cheveux, voilà. »

Pb4f : « Ben, j'ai ressenti un peu de peur quand je suis surtout rentrée dans l'endroit qui, enfin dans le crime, crématorium c'est ça, oui (rires), il y a les fours crématoires et tout ça (…) Ouais, là c'est, je crois que c'est le moment qui m'a le plus choquée (…) Hee les conditions de vie dans le camp, c'est horrible aussi (petit rire) (…) Non, même si ça reste quelque chose de perturbant, parce que être traité comme ça, ben c'est pas normal. Et moi je sais c'est plus en visualisant les choses, en voyant que ça que ça m'a plus touchée (…) Je n'ai pas les mots (rires) (…) Ben disons que je suis passée par un endroit où que les gens ont été, sont morts. Donc c'est plus perturbant malgré les conditions de vie, si, ça reste touchant, mais hee, je veux dire que quand on va sur un endroit où qu'y a eu un nombre énorme de personnes mortes, à cet endroit-là, c'est plus poignant quand même. »

Pa2f : « C'est comme à la fin, de la visite du camp de concentration, quand on avait fini, en fait on a refait le chemin à l'envers, et là, je pense que là à ce retour tous les éléments que j'ai vus, j'ai pu en fait tout compacter et cela m'a augmenté ma boule au ventre,(...) J'ai vu un élément que j'avais vu par exemple sur une photo, le fait d'avoir vu la photo de la clairière avec toutes ces personne qui criaient, qui, enfin voilà un peu une vision d'horreur, et je voyais la clairière juste en face de moi, et j'étais là, ce n'était pas que j'avais peur et j'étais un peu horrifiée en fait de me dire, tout cela, cette image d'horreur elle est juste en face de moi en fait. »

Pa5m : « Ben en soi pour moi c'est la personnalité de Ginette. Moi dans tout le voyage, de Ginette j'ai tout apprécié, elle m'a vraiment pris au coeur. C'est la sincérité de la personne elle-même. »

Pc3f : « Froid, physiquement tu ne te sens pas protégé, et tu marches très longuement et tu as une boule dans la gorge, et encore plus même encore ça me fait des frissons. »

Pa5m : **«** Bon ben je pense que c'est la journée où j'ai été le plus calme. C'est la journée où j'ai le moins parler de ma vie (rires). C'est la journée où j'ai eu le plus d'émotions et je pense que les gens m'ont vu avec le plus d'émotions, avec les larmes aux yeux. C'est le seul contexte où je me suis mis dans cet état. »

Pc1f : « Heeee une boule au ventre, j'avais l'impression, je n'étais pas à l'aise du tout et, je ne sais pas j'avais besoin de sortir et de prendre l'air, j'avais l'impression que je ne pouvais pas y rester trop longtemps sinon, je ne sais pas j'avais l'impression que je respirais mal, j'avais mal au ventre et puis je sentais que si je restais trop longtemps j'avais avoir les larmes qui

montaient. Il y en a d'autres qui sont rentrées dedans et qui tout de suite se sont mises à pleurer donc du coup moi je n'étais pas bien, ouais c'était surtout le ventre et la respiration … je tremblais et je n'étais pas du tout à l'aise. »

Pa6m : « C'est quand même un petit coup de fouet, cette pièce-là, les toilettes, ça je m'en rappelle, là on imagine les Sonderkommando qui font leur travail et qui savent très bien qu'un jour ou l'autre c'est eux qui vont y passer, cette inhumanité, c'est troublant. »

b. Les degrés de ressentis

Ce qui choque plus ou moins Si une typologie des moments propices au choc est ainsi réalisable, tous les participants ne sont pas choqués dans chacun de ces moments. Une participante disant explicitement être triste et choquée à propos des photographies d'enfants dans le bloc 20, l'exprime implicitement pour le crématoire, alors que d'autres se disent explicitement choqués par ce même crématoire. Cette sensibilité propre de chacun se révèle par rapport aux objets du bloc 5 ayant appartenu aux déportés. Dans l'ensemble ces objets induisent un ressenti fort, mais selon les cas le choc se rapporte soit aux chaussures, soit aux prothèses, soit aux valises. Le fait d'être manifestées par des expressions similaires permet de rapprocher ces différentes expériences comme étant celles d'un même ressenti très fort, même si elles se rapportent à des expériences différentes.

Pc3f : « En plus tu vois sur les photos des petits-enfants (…) ça c'est le moment où c'est peut-être le plus choquant (…) Ce qui était choquant était triste. » (...) Quand on rentre dans la chambre au gaz l'après-midi, encore une fois, c'est comme si j'étais toute seule, enfin pas toute seule, mais tout le monde n'était pas là et c'était comme si je voyais les personnes, se faire brûler et tous, parce que tu rentres dans le crématorium. Et là, j'ai senti. »

Pb2f : « Ben pour moi he, le plus choquant c'était les chambres à gaz en fait, cette structure qu'ils ont construite pour tuer des gens à la chaîne en fait et je m'imaginais par exemple dans cette chambre en fait. »

Le choc exprimé de la même manière par différents participants ne semble cependant pas toujours équivalent à la fois au niveau de son rapport à ce qui le produit et de son intensité.

Le premier point est observé en considérant les notions auxquelles ce ressenti est associé. Il ne s'agit pas véritablement de leur cause car ces notions sont évoquées en parallèles, mais elles peuvent permettre de qualifier les éléments qui les provoquent. Leur qualification ressort en effet par la comparaison faite par les participants de leurs

expériences des différents lieux. Elles peuvent être en apparence similaires tout en étant associées à des notions différentes, de sorte que dans le même élément tous ne voient pas la même chose. Ce n’est donc pas le même élément qui induit le choc.

Selon qu’ils sont plus sensibles à la mort due aux conditions de vie ou à celle due à l’extermination industrielle, le ressenti le plus fort est provoqué par le crématoire d’Auschwitz ou les cellules du bloc 11. Certains qui ont eu un ressenti intense dans l'un de ces deux endroit estiment que ce ressenti n'est pas le même que celui qui a lieu face aux objets auxquels ils sont le plus sensibles. D’un côté, plus des deux-tiers des participants sont le plus choqués par le crématoire d’Auschwitz : il serait plus donc choquant pour eux que certains objets et les cheveux des blocs 5 et 4. Une des participantes trouve par exemple que ses réactions dans le crématoire et dans ces salles sont différentes. Elle a pourtant des réactions somatiques aussi bien dans le crématoire d'où elle sort vite que dans les salles des chaussures et des cheveux où respectivement elle refuse d'entrer et se trouve dans l'impossibilité de prononcer toute parole. Ce n’est pas cependant pas le cas de tous les participants : certains placent le crématoire au dessus de tout. L'un deux estime que le choc ressenti face aux cheveux est différent et moins insoutenable. D’un autre côté, ceux qui sont le plus choqués par les conditions de vie le sont aussi par la prison du bloc 11 et les photographies de malades du bloc 6. Ils les mettent généralement sur le même plan que certains objets du bloc 5 ou les cheveux du bloc 4, par opposition au crématoire. Ces participants évoquent alors pour le choc la même affirmation que celle donnée lorsqu’ils parlent de ce que la visite leur apprend: la souffrance a été plus grande pour les victimes qui n’ont pas été tuées rapidement.

Pb3f : « J'étais en train de pleurer devant les chaussures. »

Pa4f : « Les prothèses des gens, et quand j'ai vu ça, en fait j'ai un moment où mon corps n'a plus suivi, j'ai regardé et je n'arrivais plus à exprimer. Je suis restée vide en fait devant ça et vraiment c'étais bizarre. Je me suis dit comment on peut faire ça, vraiment et je suis restée vide. »

Pc4m : «Moi c'est surtout les valises en fait qui m'ont fait bizarre parce que il y en a tellement. »

Pb3f : « C'est juste après les chaussures en fait, juste après les chaussures d'enfants j'avais besoin d' évacuer tout ça en fait. Que après le crématoire, c'était de trop, en fait, c'était une accumulation. Et je suis ressortie et j'ai dit "non maintenant je veux plus en parler, c'est fini, maintenant qu'on est ici, je ne veux pas en parler tant qu'on est ici." »

Pc1f : « Ça fait plus concret, mais en fait ce qui fait que c'est concret c'est de se dire que les gens étaient là, alors que là où il y a les cheveux, je ne sais pas c'étais peut-être, enfin je ne sais pas je ne sais pas ce que c'était comme bâtiment. Mais oui me dire que le crématoire c'était vraiment là, les griffures c'est les gens qui sont morts dedans qui les ont faites, c'est ça qui rendait. (…) A part dire que ça fait bizarre, je ne sais pas, je ne sais pas comment le dire. Enfin

ça concrétise quand même, je ne sais pas (...) Les cheveux, oui, ça me prend toujours au ventre Bon les cheveux je n'avais pas envie de pleurer parce que ça faisait quand même musée, je trouvais ça horrible de me dire que c'était les cheveux des gens et tout ça mais, ce n'était pas pareil. »

Pc4m : « Je sais que quand on était dans le crématoire, la dernière chose que l'on a fait de la journée, eh bien moi ça, c'est quand même ce qui m'a le plus marqué dans le sens où lorsqu'on était dans, on a bien vu les 3/4 des gens qui se sont mis à pleurer. C'est vraiment l'endroit où l'on se sent le plus mal à l'aise et puis on a, moi non parce que ça m'intéresse mais je sais qu'il y en a plein que la seule chose qu'ils avaient envie c'était de ressortir du crématoire parce que c'est vraiment le moment qui a mis le plus mal à l'aise. Juste avant de partir, ça nous a tous calmés en fait. »

Pb1f : « Sans mentir je me suis décomposée, je suis arrivée normalement et arrivée dedans, je suis devenue toute blanche, je me suis sentie mal, je me suis dit, il y a eu des millions de morts dans cette pièce là et je me suis sentie tellement mal à l'aise que je n'ai pas pu rester dans cette pièce, j'ai dû sortir. (…) He un peu différent, ça m'a fait, enfin ce n'était pas le même sentiment, je me dis pas, enfin il n'y a pas eu des morts dans cette pièce là, on va dire. »

Pc2m : « Ben off ce qui m'a le plus marqué, c'était ouais, c'était de voir aussi qu'il y avait des endroits pour la torture, les chambres de torture et des gens restaient en vie après qu'ils repartaient mutilés et tout (…) C'est le côté, ouais torture, où c'était extermination ce n'était pas un groupe, là c'était des cas isolés, je ne sais pas pourquoi, un cas isolé vraiment, ça touchait une moins grande partie de personnes mais je trouvais ça encore pire que les chambres à gaz limite …parce que là, c'était une souffrance encore pire qui pouvait durer plusieurs jours que bon. »

Pa1m : « Ouais, le bâtiment 11 c'est quand même, c'est celui qui m'a le plus percuté, quoi parce que, un petit bunker, ils mouraient, ils mouraient tout de suite, enfin ils rentraient et dans l'heure ils étaient en général enfin, je pense qu'ils étaient morts dans la journée, c'est sûr, alors que dans le bâtiment 11 c' était lent, ils ne savaient pas, en plus il y avait l'endroit où on attendait pour se faire exécuter, des petites prisons là, des pièces, ils voyaient les exécutés, enfin ils voyaient qu'ils se faisaient tirer dessus et ils savaient très bien que c'est eux après qui allaient y passer. Je ne sais pas, je pense que c'est plus horrible d'attendre là-dedans que d'aller dans une chambre à gaz se faire he exécuter directement. »

Pc4m : « Ben c'est voilà le fait que les baraques c'était he, c'était quand même enfin he, ben pour moi les baraques c'était quand même le lieu, enfin ça devait être horrible d'être à l'intérieur et le temps devait être super long. En plus comme il nous disait qu'il faisait jusqu'à -20 l'hiver, j'imagine que, bah en fait c'est ça qu'on s'est imaginé du coup. C'est pour ça que pour moi le matin ça m'a plus marqué. (…) Oui, non en fait parce que, non non non, pas du tout parce que, ben c'est un peu au même niveau parce que même s'ils ne sont pas exterminés, enfin je veux dire que quand ils étaient encore en vie je pense que ça devait quand même être autant douloureux que lorsqu'ils devaient être exterminés. Les conditions justement que l'on nous expliquait, c'était tellement horrible à vivre que au fond je pense que c'est ce qui m'a le plus marqué, ce qu'ils devaient vivre au quotidien en fait (…) Limite dans le camp du matin on dirait qu'on aurait pas pu faire pire. »

Pb5f : « Je pense que c'est plus horrible pour les gens qui ont travaillé là-bas, qui ont survécu là-bas après qu'ils aient perdu des gens de leur famille, plutôt que pour ceux qui sont arrivés et qui sont morts directement parce que du coup, ils n'ont pas souffert. Je ne veux pas dire ça, mais ils n'ont pas vu les gens de leur famille mourir, ils n'ont pas travaillé après, ils ne sont pas, limite, morts de faim, pas comme ceux qui sont restés vivants quoi. »

Le fait que l’un ou l’autre de ces différents endroits puisse être plus choquant dépend de la sensibilité de chacun aux différents éléments matériels mais tous savent

justifier leur choix avec des arguments. Ceux ci sont particulièrement précis lorsqu'ils disent pourquoi tel ou tel objet exposé dans le bloc 5 les touche plus. Pour tel participant les chaussures impliquent un ressenti plus fort que les valises pour la même raison que l'inverse pour un autre. Parmi les différents éléments exposés dans le bloc 5 et dans la salle du bloc 4 consacrée aux cheveux – les deux blocs étant souvent considérés comme un seul –, tout n'est pas l'occasion du même ressenti, mais dans tous les cas chacun distingue des éléments attachées au corps des déportés. Une participante expose par degrés le choc que provoque ces éléments des deux blocs : les chaussures la choquent moins que les prothèses et ces dernières la choquent moins que les cheveux. Une autre se contente de dire que les éléments qui renvoient à un individu en particulier la touchent plus.

Pc4m : « Moi c'est surtout les valises en fait qui m'ont fait bizarre parce que il y en a tellement. »

Pb1f : « Je ne vois pas la tête des personnes donc he ça fait, on sait que ce sont des personnes qui sont venues avec, qui les ont portés, et on ne les voit pas avec leurs valises, mais je veux dire, là, on ne voit que les valises. »

Pc1f : « Pour moi les valises rentrent dans la même catégorie que les lunettes, même s'il y a les noms, c'est des objets, ce n'est pas pareil que des cheveux ou des prothèses. Ben je sais pas, ils ont marché dedans c'est eux qui les ont usées, enfin je ne sais pas (…) Ha je trouve ça plus personnel qu'une valise, une valise ça reste une valise, tout le monde, enfin je ne sais pas… les prothèses … parce que du coup c'est une partie de leur corps en même temps même si c'était pas eux. - *Donc c'est un peu comme les cheveux ?* - Non pas totalement mais je sais pas hee je ne m'attendais pas du tout à voir ça, enfin on n'est pas habitué à voir une masse de prothèses d'un coup. - *Mais tu ne t'es pas sentie mal comme devant les cheveux ?* - Non, pas autant, un peu mais pas autant. - *Mais plus que devant les autres objets ?* - Ouai. »

Pa4f : « Ça renvoie à des gens... ben en fait ce qui me touche le plus, ça renvoie à un individu en particulier. »

Des différences de degrés apparaissent également lorsqu'un même participant dit ou montre qu'il est choqué par différents éléments. Elles peuvent apparaître dans les différentes manières d'exprimer ce choc. Plusieurs participants font une différence entre les garçons et celles les filles au sujet des réactions somatiques et de l'usage de termes superlatifs. Les filles ont un ressenti fort et même celles qui ne l'ont pas montré avouent avoir pris sur elles. Au contraire un seul garçon dit avoir pleuré ou manifesté d'une manière ou d'une autre ses sentiments. Cette différence est remarquée par plusieurs participants. Une fille estime qu'elles ont tendance à surjouer ou à un peu trop jouer de leurs impressions et à montrer qu'elles sont impressionnées plus qu'elles ne le sont en réalité, alors que les garçons seraient moins hypocrites sur leurs sentiments. Au contraire, pour le garçon qui affirme ne pas vouloir cacher sa sensibilité, les filles sont

plus sensibles et réussissent mieux à exprimer ce qu'elles ressentent en osant pleurer, alors que les garçons cachent leurs sentiments et même les vivent moins. Plusieurs autres garçons vont également dans ce sens en essentialisant parfois ce constat. Là où la fille considère qu'il s'agit d'une manifestation différente d'un ressenti similaire, ils affirment que les filles sont plus émotives et donc susceptibles d'utiliser des expressions superlatives. Un de ces participants avance une explication psychologique et sociale en disant qu'ils veulent moins montrer leurs sentiments.

Pb2f : « En fait, j'ai pris sur moi toute la journée, pfou je sais plus. Le matin hee, non, c'est le matin que j'ai pris sur moi en fait parce que je les voyais toutes pleurer en plus, non c'est le matin que j'ai pris sur moi et l'après-midi justement j'étais vide. »

Pa2f : « Je me dis que parfois les filles elles peuvent un peu trop jouer de leurs impressions, par exemple elles vont parler de choses en disant que cela les a beaucoup impressionnées, alors qu'en fait pas vraiment, mais elles ont vu plusieurs personnes que cela avait impressionnées et elles se sont dit "ah il faut peut-être que je dise ça ", alors que les garçons, vraiment, je pense qu'ils sont peut-être un peu moins pas hypocrites sur leurs sentiments, mais vraiment je savais que les garçons quand ils parlaient d'un élément de leur visite, ils le disaient vraiment avec leur coeur. »

Pa3m : « Par contre he il n'y a pas eu du contentement d'avoir pleuré à Auschwitz, d'avoir fondu en larmes et puis après on est des adolescents, donc pleurer devant tout le monde c'est aussi se montrer. »

Pc2m : « Il y en a quelques-uns qui ont pleuré devant le crématoire mais beaucoup aussi pour les cheveux (...) Les garçons pleuraient moins, non, ils ne pleuraient pas (…) Mes amis n'ont pas trop pleuré. »

Pa4f: « Je voyais toutes mes amies qui elles étaient en train de pleurer. »

Pc4m : « Je sais que quand on était dans le crématoire, la dernière chose que l'on a faite de la journée, eh bien moi ça, c'est quand même ce qui m'a le plus marqué dans le sens où lorsqu'on était dans, on a bien vu les 3/4 des gens qui se sont mis à pleurer. »

Pa5m : « He ouf, he ben je pense que certains garçons qui étaient avec nous ont été moins he, ben ils étaient autant choqués mais hee ils montraient moins leurs sentiments, que beaucoup de filles de ma classe he, ça se voyait plus sur leur visage que c'était hee, leurs yeux pétillaient, alors que les garçons restaient froids. Mais sinon (…) bon, je pense que certains garçons ne veulent pas montrer, je ne sais pas, moi je m'en fous d'être sensible ou pas, mais après que pour certains garçons c'est plutôt une image extérieure. »

Cependant, à l'inverse de ce que semble penser les garçons sur une émotivité plus visible chez les filles, plus du tiers des participant affirmant avoir pris sur eux sont essentiellement des filles. Il ne s'agit pas d'une absence de ressenti, même si l'une d'elle se pose à un moment la question. Elle avoue s'être interrogée sur la signification de son manque de manifestation en voyant pleurer ses amies. Bien qu'elle dise explicitement plusieurs fois qu'elle ne s'est pas pour autant empêchée de ressentir, elle considère l'absence de manifestation somatique comme l'expression d'un problème émotionnel. Elle se qualifie alors elle même de monstre.

Prendre sur soi est bien ressentir l'imminence d'une réaction mais ne pas vouloir la montrer. De plus ceux qui affirment avoir pris sur eux font généralement référence à l'expression somatique spectaculaire consistant à pleurer. Ils sont quand même bloqués ou veulent sortir immédiatement d'un espace. Une participante qui ne veut pas pleurer ressent la même chose que ceux qui pleurent. Elle a le même choc que ceux qui le manifestent en pleurant dans le crématoire, mais pour elle, il se manifeste dans le ventre et la respiration. Deux participantes prennent sur elles en se demandant quelle est la bonne manière de réagir tout en n'étant pas sûres que, en l'occurrence, le fait de pleurer soit opportun. Elles ont chacune une explication différente à cette situation. La première ne veut pas se déconcentrer en pleurant. Cette participante prend donc sur elle pour rester attentive et ne pas se gâcher le voyage. Cette attitude est le pendant durant la visite de l'appréhension préalable à ne pas gâcher sa visite en se laissant aller à exprimer son ressenti d'une manière trop violente. Pour la seconde, le problème n'est pas tant de profiter de la visite que de réagir comme elle pense qu'il le faut. Dans les deux cas, elles n'ont par ailleurs pas d'autres réactions somatiques que des tremblements. Quelle qu'en soit la raison, il semble que cette situation ne soit pas facile à assumer. Ces participantes se réfèrent à une norme définie à la fois par ce qu'elles pensent être communément attendu d'une telle visite et par le constat de la réaction des autres.

Pa4f : « Ben parce que en fait, à la base je ne suis pas, je suis un peu émotive et c'est vrai que là, he enfin je ne me suis pas mise à pleurer alors que je voyais toutes mes amies qui elles étaient en train de pleurer, et je me suis dit "mais je suis un monstre en fait, je ne pleure pas, qu'est-ce qui m'arrive", pourtant je suis quelqu'un qui réagit. facilement. J'ai été émue mais je n'ai pas pleuré comme les copines quoi et enfin, j'étais gênée, pourtant à l'intérieur de moi j'étais vraiment touchée mais ça n'arrivait pas à s'exprimer. »

Pb4f : « Non j'étais plus sans expression. J'ai pas d'expression, j'ai pas pleuré mais j'ai pas eu d'expression, enfin je les ai gardées. Bah voilà, j'étais pas, je les ai pas faites sortir … non, c'est des choses que je garde pour moi. »

Pc1f : « Des réactions différentes à la mienne he, non à part qu'il y en a qui pleurait, mais je pense que c'est pareil que moi quand même, c'est juste qu'ils sont plus émotifs... moi je n'étais pas bien, ouais c'était surtout le ventre et la respiration. »

Pa4f : « Mais c'était plus un choc et comme je ne savais pas comment réagir, j'ai tout pris à l'intérieur. J'ai pas, parce que ça m'a vraiment touchée, normalement les choses qui me touchent c'est plus intérieurement que je le prends (…) Moi j'ai pris sur moi aussi, je me suis dit "je vais pas me mettre à pleurer non plus comme ça "mais c'est un tout, le poids, parce que vraiment on ressent un poids quand on est là-bas et du coup (…) Oui je pense parce que du coup comme je l'ai trop intériorisé et je me suis dit "je ne vais pas entre guillemets me gâcher le voyage à pleurer", parce que j'ai préféré profiter vraiment de ce qui s'était passé donc je me suis dit "je prends sur moi malgré que ça me touche énormément" (…) Parce que je me suis dit que si je pleurais ça allait aussi me gâcher mon voyage, je me suis plus dit, enfin dans ma tête je me suis plus dit "comment je dois réagir ?"».

Pc1f : « Quand je suis rentrée dans le crématoire, et je tremblais aussi, je ne sais pas, c'était de la peur à moitié, je tremblais et je n'étais pas du tout à l'aise, ben du coup peut-être peur que je réagisse mal, je ne sais pas trop, ça me fait souvent ça dans les lieux comme ça, quand j'étais allée à New York, j'étais allée au musée de l'attentat et là, c'était aussi, pareil c'était horrible aussi. Et c'est tout le temps cette même sensation que j'ai, c'est le ventre. »

Si les affirmations des participants sur la manière genrée de vivre ses ressentis ne sont pas confirmées par la manière dont les garçons et les filles racontent leur visite, elles permettent d'observer comment les garçons vivent leur expérience affective par rapport à celle qu'ils prêtent aux filles. La différence de genre ne semblant en fait pas véritablement pertinente pour rendre compte des nuances entre les différentes expressions de ressentis ou pour en dresser une typologie, les différences déterminées par le rapport et la sensibilité de chacun par rapport aux différents éléments sont une meilleure piste. Parmi les différents moments de la visite, les différents ressentis forts évoqués à propos d'endroits précis peuvent être parfois hiérarchisés en fonction de leur intensité. Une gradation et une typologie des chocs seraient possibles en fonction de la manière dont ils sont exprimés.

Il s'agit en premier lieu d'identifier pour chaque participant son expression de ce qui lui semble être choquant. Ensuite à partir de cette liste, il est possible d'en déduire une hiérarchie avec les autres moments de la visite en constatant qu'un même participant réagit ou en parle autrement. Dans quelques rares situations les participants font eux même une comparaison entre ce qui les choque plus ou moins. Leur but est de mettre en relief que ce qui choque le plus est le plus concret, sans pour autant toujours parvenir à l'exprimer clairement et ne pas se contredire au cours de l'entretien. Ainsi une participante dit à un moment que les photographies des déportés malades du bloc 6 ont un impact moins fort sur elle que les objets du bloc 5 parce que ceux- ci ont été touchés par les déportés. Mais plus loin dans l'entretien elle exprime superlativement sa réaction à ces photos et ne parvient pas alors à expliquer pourquoi la sculpture dans le bloc 6 avec des déportés décharnés, pourtant plus concrète, la touche moins que les photographies de déportés dans le même état.

Pa4f : « Du coup je trouvais ça, dans les deux sens du terme, je trouvais ça monstrueux. Elle était grande à la fois et le contenu, je ne sais pas, ça m'a touchée de voir les enfants. »

Pa2f : « J'ai pu juste voir une partie de l'autre côté où c'étaient des photos d'enfants, et cela ça m'a touchée par contre. »

Pc4m : « Je sais que quand on était dans le crématoire, la dernière chose que l'on a faite de la journée, eh bien moi ça, c'est quand même ce qui m'a le plus marqué dans le sens où lorsqu'on

était dans, on a bien vu les 3/4 des gens qui se sont mis à pleurer. »

Indépendamment de ces moments particuliers que chacun identifie comme choquants, certains participants disent être choqués pendant toute la visite tout en donnant un aspect saillant à des moments précis comme s'ils correspondaient à un choc particulier. Préciser que certains moments de la visite sont choquants en ayant dit précédemment dans l'entretien que l'ensemble est choquant suggère déjà une différence. De plus, dans les deux cas, ils ne décrivent pas identiquement ce sentiment. Ils expriment leur ressenti global soit en disant simplement qu'ils sont choqués soit en se servant d'une manifestation somatique métaphorique, alors qu'ils utilisent fréquemment des expressions somatiques de leur ressenti pour des moments particuliers. Il est possible de conclure que pour les participants s'exprimant ainsi, l'expression somatique métaphorique renvoie à un ressenti moins fort que l'expression somatique véritablement éprouvée.

Dans la même perspective, la corrélation est plus fréquente entre l'expression non somatique et l'intensité moins forte du ressenti. Lorsque des participants parlent par ailleurs de réactions somatiques, le fait qu'à d'autres moments ils marquent le fait d'être choqués par une expression superlative est souvent la marque d'un ressenti moins fort. Ni cette différence, ni cette corrélation ne peuvent cependant avoir de valeur générale car les contres exemples sont nombreux. Au niveau de la comparaison des intensités, une participante a une réaction somatique dans le bloc 6 et dans l'un des baraquements en briques de Birkenau, alors qu'elle trouve que le crématoire où les gens sont morts est pire sans pourtant y avoir aucune réaction somatique. Elle exprime son ressenti de manière superlative et ne fait référence à un effet somatique que de manière métaphorique. De même, un autre participant pleure devant les vitrines des cheveux et des objets des blocs 4 et 5, mais dans le crématoire, qu'il définit comme le lieu le plus marquant, il transpire et tremble sans nullement vouloir s'enfuir, il ne reste pas bloqué et ne sent pas monter des larmes.

Il n'est par contre possible que dans de rares cas de dresser une telle hiérarchie des chocs en fonction des réactions somatiques. Ainsi une élève restée sans réaction et bloquée face aux cheveux, part vite pour ne pas rentrer dans la pièce des chaussures où elle reconnaît celles appartenant à des enfants. Si elle identifie immédiatement la raison du choc pour les chaussures et peut l'exprimer, il en va tout autrement pour les cheveux.

À la toute fin de l'entretien elle est d'ailleurs consciente de cette différence. Ne comprenant pas sur le coup la raison de son choc devant les cheveux, il est possible d'émettre l'hypothèse que son sentiment d'incompréhension a plus d'intensité. Dans ce cas, le moment où elle reste bloquée serait associé au ressenti le plus fort.

Pb3f : « Ha pouf, choquée ouai, ben en fait, au camp de Birkenau, c'est au début que je suis restée choquée par comment c'était immense en fait. Ben en fait j'ai été choquée qu'il y ait autant, ben que ce soit aussi immense quoi. Ben ça n'avait rien à voir forcément avec le camp, mais je me dis "comment c'est immense, comment c'est possible que ça soit aussi grand qu'ils ont fait pour un camp". Je me disais"c'est un camp d'extermination mais c'est immense quoi". Donc au début je suis restée choquée plus sur ça, mais après, choquée dans le sens où quand je me suis mise sur les rails pour prendre une photo, je suis resté choquée parce que je regardais l'endroit où j'étais et je me suis dit que c'était là, que les Allemands faisaient leur tri. Et en fait, moi je ne saurais pas expliquer "choquée" dans le sens, je ne sais pas, encore une fois j'essayais de visualiser, ça me choquait de me dire qu'il y a vraiment eu ça quoi, que ça été réel, c'est ça qui me choquait le plus en fait. »

Pc4m : « Je pense que la boule que j'ai eu au début c'est parce que on arrive sur les lieux On se dit que eux ils étaient là et que enfin nous on vient en sachant ce qu'ils ont vécu. (…) C'est différent parce que déjà je pense que la boule que j'ai eu au début c'est parce que on arrive sur les lieux et du coup on commence à avoir une pression et puis après lorsqu'on voit les objets qui ont appartenu aux gens, ça met encore plus mal à l'aise. »

Pa2f : « Quand je suis arrivée j'ai regardé, j'ai regardé l'ensemble et je me dis suis dit, oui j'y suis, c'est là que tout s'est passé et cela m'a mis une petite boule au ventre et je pense que, cette boule au ventre, elle a duré toute la visite (...) C'est comme à la fin, de la visite du camp de concentration, quand on avait fini, en fait on a refait le chemin à l'envers, et là, je pense que là à ce retour avec tous les éléments que j'ai vus, j'ai pu en fait tout compacter et cela m'a augmenté ma boule au ventre, je pense que c'était vraiment un ressenti personnel, et je pense que chacun avait un ressenti par rapport à ça. »

Pa6m : « On sent un certain poids quand même sur la longueur de la visite. »

Pa4f : « J'avais un poids sur la poitrine et j'étais anxieuse d'être là quoi. »

Pa5m : « Disons qu'on a tous eu un peu, globalement on a tout le point de vue vraiment ça nous a vraiment hee, ça nous a tous, ça nous a tous un peu, comment dire hee fait frissonner. C'était très très pesant. »

Pa5m : « C'est ce que j'ai vu dedans hee les baraquements de Auschwitz1 qui m'a réellement hee (silence) qui m'a réellement choqué, mais ça m'a vraiment touché, c'était horrible. Ben j'ai pleuré même. (…) La vitrine avec tous les cheveux, les chaussures et hee les objets en peau d'humain je trouve ça, je ne sais pas, ça c'était vraiment vraiment une image sur quelque chose dont on était un peu ignorant. (...) A Auschwitz1, de tout ce qui m'a le plus marqué, c'est les chambres à gaz, c'est de voir et là vraiment. Et même, on s'imaginait même l'odeur et la souffrance morale de ceux qui sont rentrés dedans. Et là, vraiment là, ça m'a, parce que en fait on ne s'en rendait pas compte he que tous les juifs qui ont été exterminés ici, et hee là, quand je suis rentré dedans, je ne parlais plus, c'était horrible. Ben j'en transpirais, j'en tremblais, mon coeur il battait super fort. Vraiment là, à ce moment-là je me suis vraiment rendu compte de l'atrocité. C'était pire que les chaussures, c'était pire que les cheveux, c'était au-dessus de tout. »

Pb1f : « En fait on était à la porte et j'étais en train de parler avec une copine et je lui disais "haa la la, les chaussures d'enfants c'est horrible quoi, ça me fait penser à mon neveu "et tout ça. Elle me fait "moi aussi ça me fait bizarre, j'aime pas trop regarder ça "et tout. On en discutait quoi et puis après j'ai un copain qui est venu me voir en me disant "vient on sort je vois bien que tu n'es pas très bien, tu es pâle"(...) Moi je suis restée juste à la porte, j'ai pas regardé, non non je ne voulais pas re regarder encore ça en fait. (...) Là, je n'ai rien dit, je suis

restée comme ça avec ma main sur ma bouche et je ne parlais pas et après on m'a dit "ha t'as vu les cheveux" et j'ai fait “ho oui". J'ai attendu qu'on m'en parle en fait parce que moi, de moi-même, j'ai pas réussi à en parler, j'ai pas réussi à dire, je sais, ça aurait pu être mes cheveux, ça aurait pu être les cheveux de ma famille, je ne sais pas. J'imaginais plein de choses, que les chaussures j'ai directement dit que j'ai pensé à mon neveu et tout ça, que là non quand on est sorti, des cheveux, non j'en ai pas parlé, du tout. (...) Non, juste le truc des chaussures quoi, quand j'ai vu les chaussures, là, j'ai quand même compris pourquoi ça me touchait, mais les cheveux je suis restée assez, je ne sais pas je arrivais même moi, même si j'en parlais à personne, ou même si j'y pensais, je me disais pas tout ce que j'ai pu te dire. »

Les chocs et les autres ressentis Une constante se retrouve dans les différentes hiérarchies qui peuvent être établies chez les différents participants : lorsqu’ils disent simplement qu’ils sont choqués, cela renvoie toujours à un ressenti moins important que lorsqu’ils le manifestent par des expressions somatiques ou superlatives. Cette absence pourrait être le signe d'un sentiment moins fort, voir différent, quand bien même il serait nommé comme choc. A l’extrême, il est permis de supposer que dans certains cas les participants utilisent ce terme dans un sens courant. Ils ne qualifient pas véritablement un ressenti éprouvé mais désignent quelque chose d’étonnant. Mais rien ne va dans ce sens lorsque cette situation se présente dans un des moments de la visite repérée comme propice au choc et si au moins un participant l'exprime de manière somatique ou superlative. Par contre, parfois cela se produit dans les endroits où aucun participant n’exprime son ressenti de manière sommative ou superlative. La constatation est alors la suivante : si aucun participant n’exprime un ressenti fort dans une de ces situations, la plupart utilisent pour désigner ce qu’ils y ressentent un terme moins fort que celui de choc. De plus, deux participants disent explicitement que deux de ces situations ne sont pas choquantes, alors qu’aucun autre ne fait une remarque similaire à propos de ce qui provoque au moins une fois une expression somatique ou superlative. La maquette du crématoire dans le bloc 4 et le dortoir du bloc 11 que d’autres trouvent choquants, sans pour autant l’exprimer d’une manière particulière, leur semblent en effet perturbants mais pas choquants. En soit, cela ne suffit cependant pas pour affirmer que ceux qui disent être choqués dans ces moment n’ont pas véritablement éprouvé de choc. Il est en fait possible de dégager des arguments allant dans un sens ou dans l’autre.

Pa6m : « Les figurines sont importantes parce que perturbantes, ça perturbe, on se rend compte que vraiment ce que c'était … à non, je ne dirai pas choquant, mais ça perturbe. »

Pc3f : « Ça m'a choquée. Il y a une photo où tu vois juste les marques. Choquée ce n'est pas le mot ça m'a fait quelque chose, mais ce n'est pas le mot choqué. Mais en fait c'est de savoir qu'il y avait quelque chose et que maintenant c'est plus là, comme les personnes qui étaient là et maintenant elles ne sont plus là, et c'est un peu la même chose... il reste les marques, mais il n'est plus là. C'est comme ça, c'est un symbole. »

Quelques indices fournis par la manière de s'exprimer de certains participants dans ces situations vont dans le sens d'une différence de degré entre différents chocs ressentis. Certains modèrent l'affirmation selon laquelle ils sont choqués en relativisant le terme par sa juxtaposition avec un autre qui l'affaiblit. Ils le font soit en atténuant l'importance de l'élément dit choquant, soit en atténuant la force du ressenti, soit en suggérant que sa désignation comme choc n'est pas adéquate. Deux participants utilisent ainsi les deux premières modalités devant les ombres dans le bloc 20. Ils minimisent ce qui est perçu ou en atténuent le malaise éprouvé par la précision que ce n'est pas non plus excessif. Un autre rajoute à côté du terme choqué, on va dire, quand il raconte l'histoire du Père Kolbe qu'il a entendue dans le bloc 11, mais dont il ne se souvient pas véritablement et n'associe à aucun espace particulier. Il suggère que le mot choqué lui viendrait en premier sans être certain qu'il soit le plus adéquat. Les participants peuvent également donner une raison pour laquelle ils ne sont pas choqués tout juste après avoir affirmé l'être. Ainsi un participant est choqué à Birkenau par ce que disent les accompagnateurs, mais il constate en même temps que ce moment de la visite où il n'y a que des ruines à voir ne lui permet pas de ressentis concrets. Or c'est ce moment qui le marque le plus.

Des participants disent également qu'ils sont choqués, comme si de rien n'était. Dans ce cas, ils ne manifestent pas d'expression particulière ni ne décrivent même leur incompréhension Ils se contentent de qualifier une situation. Plusieurs participants réagissent de cette manière devant des objets tels que tels les lits, les gamelles et les sanitaires dans les blocs 6, 7 et 11 , ainsi que devant la maquette du crématoire du bloc 4 ou de la photo des déportés morts qui se trouve au début de ce bloc.

Pb1f : « Ben on s'y est repris à deux fois pour regarder, on croyait vraiment que c'était une silhouette alors que, non, en fin de compte c'est dessiné sur le mur. La pièce était super bien faite et que les barbelés, on s'y croirait vraiment quoi (…) Pas pire que par exemple devant les chaussures, parce que là, on voit des barbelés, et je veux dire, on ne voit pas plus, ben ça représente en gros le camp, Mais on ne voit pas plus d'objet, plus que de personne que ça donc. »

Pc2m : « Là c'est un peu plus troublant, ben he ça donne quand même un malaise, bon après ce n'est que des ombres sur un mur. C'est moins concret. - *Et au niveau de ton ressenti, parce que tu m'as parlé de malaise deux fois ?* - Ben ce n'est pas non plus excessif. - *C'est une différence de degré ou une différence de nature ?* - De degré. »

Pa1m : « Ça m'a, enfin c'était choquant, on va dire, en plus il a survécu des semaines avant de se faire piquer. »

Pc2m : « Ben le matin oui, j'ai pas, comme beaucoup de choses sont en ruines, il y a de l'herbe et elle nous avait dit "nous il y avait de boue", on essaie de s'imaginer mais je ne sais pas, c'était, enfin je n'ai pas été vraiment choqué par le matin, j'étais choqué par ce qu'il nous

racontait que là y en avait qui dormaient et qui recevaient les excréments de ceux qui était au-dessus, oui là, oui, ça m'a mis un peu mal à l'aise, mais sinon c'était moins visuel, c'était plus après-midi que... beaucoup, c'est plus concret, authentique quoi. Ben plus vrai quoi. »

Pb1f : « Donc ça c'est les lits, sans compter qu'ils dormaient à plusieurs dedans, donc ça m'a choquée, parce que je me dis, autant de lits dans une toute petite pièce avec autant de personnes. »

Pb5f : **«** Dans leur gamelle, ils manger dedans et ils faisaient leurs besoins dedans en même temps. Par exemple après ils faisaient leurs besoins la nuit et ils remangeaient la soupe le lendemain après. Ça c'est un truc qui m'a choquée, parce que je me suis dit c'est dégueulasse de laisser des gens vivre comme ça quoi. »

Pa4f : **«** J'ai pris les sanitaires, ça aussi ça m'a choquée. En fait j'ai eu du mal à me projeter là quand j'ai vu les toilettes par ce que j'ai du mal à m'imaginer qu'il y ait eu des gens qui puissent avoir été là. »

Maria- Laura : « Oui parce que là tu vois vraiment, c'est trop bien fait, j'avais fixé mon regard sur une petite femme qui était enceinte, donc ça m'a choquée beaucoup parce que même si c'était une maquette, de toute façon je sais que elle était enceinte, et même mettre ça en réduit comme ça, c'était choquant. »

Pc4m : « Parce qu'elle est un peu choquante dans le sens où l'on voit tous les morts qui sont tous étalés comme ça là. Je sais que c'est pour ça que je suis revenu la voir parce que justement elle m'a interpellé. »

Trois indices, allant dans le sens de l'expression d'un choc moins fort et non d'un ressenti qualitativement différent, peuvent cependant symétriquement être repérés. Les deux premiers amènent à considérer une continuité du choc au delà des moments particulièrement saillants. Dans le cas des espaces situés dans le bloc 4 entre la perception des objets choquants du bloc 5 et des cheveux à l'étage du bloc 4, les participants seraient toujours sous le choc de ces objets. Ils éprouvent véritablement ce sentiment fort, même s'il n'est pas directement provoqué par ce qu'ils perçoivent sur le moment. Il ne s'agit alors pas de l'expression d'un choc moins fort, mais de la trace d'un choc fort associé à ce qu'ils ont perçu quelques minutes avant et sans avoir changé de lieux. En effet ils identifient les deux blocs comme un seul et considèrent que les cheveux sont des objets même s'ils sont d'un type particulier.

Cependant le fait que les participants ne soient pas tous choqués semblablement par tous les objets met une limite à cette explication. Plus généralement, ceux choqués par l'ensemble de la visite associent tous ces moments à ce ressenti choquant. Si certains le rendent plus fort, il est présent partout. Le troisième argument est sans doute le plus convainquant. Il concerne la nature même de l'expression : quant ils ne sont pas choqués, la plupart le disent, même pour des moments où d'autres le sont. Ils sont simplement marqués ou perturbés par certains objets. Une participante oppose le fait

d’être choquée par les cheveux à celui d’être marquée par les cartables et un autre n’utilise un superlatif que pour les cheveux. Il semble même regarder les autres objets comme étant juste une aide de plus pour se rendre compte du nombre de personnes assassinées. Une différence similaire est ressentie par une participante juste touchée par les vêtements exposés dans le Sauna de Birkenau mais submergée et non seulement triste devant les objets du bloc 5 d'Auschwitz. Ses ressentis dans les deux cas ne sont donc pas au même niveau : la différence semble dépendre de la quantité et du choix muséographique de l'exposition des objets et non du fait d’être là où les déportés ont souffert de l'humiliation d'être dénudés.

Pb2f : « Une sensation assez pesante en fait parce qu'il y a quand même eu des milliers de morts donc, pour moi, ils sont toujours là, donc on marchait un peu sur leurs traces et he c'était assez pesant. Et puis surtout quand on a vu leur chemin quand ils allaient dans les chambres à gaz, il y en avait ils sortaient à peine du wagon et ils allaient directement se faire gazer. »

Pc1f : « Là, il y avait les ombres et ça c'était perturbant. Un moment on aurait dit il y avait tout le temps des gens. (…) L'impression qu'il y avait plus de monde peut-être, c'est tout. »

Pb5f : « Les objets ça ne m'aurait pas trop touchée non plus parce que c'est pas quelque chose qui me touche (…) les cheveux c'est plus choquant que les cartables par exemple. Donc voilà. Moi j'étais moins choquée parce que quand j'ai vu la masse des cheveux, je me suis dit que les cartables c'est rien, enfin c'est pas pareil, ben ça m'a marquée, mais pas plus que ça. »;

Pa6m : « Ah oui je me souviens, là c'est les lunettes, oui c'était aussi assez marquant, enfin comme tous les objets qui ont appartenu aux juifs, là on se rend compte de la masse, je trouve, avec ce genre de pièces d'exposition, on se rend vraiment compte de la masse, du nombre de personnes qui ont été assassinées dans ces lieux (…) C'était aussi impressionnant, mais enfin si on considère comme des objets les cheveux des femmes aussi, ben c'est ce qu'il y a de plus marquant quoi, oui je pense. »

La plupart des participants touchés, émus ou marqués par rapport à un certains nombre d’autres éléments, ne savent pas lors de l'entretien préciser le sentiment ou l’émotion dont il s’agit. Dans la mesure où ils n’expriment pas leur ressenti de manière somatique ou métaphorique, il est impossible de déterminer avec certitude si le fait d’être touché renvoie ou non à un sentiment de choc – en particulier pour ceux qui affirment avoir trop de pudeur pour extérioriser leur ressenti. La plupart du temps, l’expression d’un tel ressenti renverrait simplement au fait de se rendre compte et d’imaginer. En effet ces participants les jugent comme des actions importantes à faire et fortes en elles-mêmes. Ces ressentis ne seraient pas des chocs étant donné qu'ils ne sont pas particulièrement forts, même si tout ce qui est ressenti pendant la visite l’est. Lorsqu’ils sont évoqués, ils sont mis sur le même plan que les autres sentiments et émotions dont la nature est explicitée. Il semblerait pourtant que le fait d’être marqué ou touché soit moins fort ou tout au moins important pour les participants, puisque la

plupart du temps, ils ne parlent pas spontanément de ces ressentis, mais en réponse à une question directe. Quelques participants, en évoquant certaines photographies rapportent être simplement touchés ou émus. Ce sont essentiellement celles montrant l'arrivée des déportés exposées dans le bloc 4, des vêtements et un tatouage dans le bloc 6, ou encore celles des personnes avant leur déportation présentées dans le sauna de Birkenau et dans l'exposition française du bloc 20.

Pc3f : « Il y avait quelqu'un qui avait mis ça, il y a quelqu'un qui a expérimenté les souffrances, la tristesse et tout ça, habillé comme ça. Il n'est plus là et il n'a rien mais il reste les vêtements abîmés... - *Et tu t'es sentie comment face à ces chaussures ?* -Submergée (...) et là, je me mets à la place, si on prend mes affaires, tu te sens humilié... c'est fort, c'est un moment qui était vraiment touchant. »

Pa6m : « Oui oui, ça je m'en rappelle, c'était un moment fort de la visite ça, oui c'était le moment là, sur la 67, c'était un moment fort parce que on s'imaginait d'attendre dans le froid, comme ça, sans savoir ce qui allait se passer après, l'angoisse, l'inquiétude, tout ça »

Pb5f : « J'ai regardé pour, je ne sais pas, c'est touchant je trouve (…) Oui parce que motif que dès qu'on regarde quelque part, on est obligé de voir une photo, donc on est obligé d'être touché en fait. »

Pb1f : « Ben on voit les personnes qui sont arrivées dans le camp et on les voit avant d'être arrivées au camp parce que c'est des photos qui ont été prises quand en gros ils avaient leur vie, que c'était bien. Moi ça m'a en gros, c'est émouvant quoi. »

En plus de ces situations, les participants sont marqués ou touchés par le témoignage de la rescapée. Cela ne vaut que pour son témoignage, et non pour les anecdotes données par les accompagnateurs. Les participants opposent ainsi fréquemment le témoignage de la rescapée aux paroles des guides qui ne provoquent pas de ressenti particulier. De même que lorsqu'il s'agit d'apprendre en associant les explications des guides à ce qui est préalablement perçu et reconnu, leurs histoires ne permettent pas de produire un ressenti si les éléments vus dans le même temps ne l'induisent pas directement. Le ressenti n'est alors pas concret et donc n'est pas jugé intéressant, même si ces anecdotes pourraient être replacées par rapport à ce dont ils se rendent compte et à ce qu'ils imaginent concrètement à d'autres moments. Lorsque le discours des autres accompagnateurs est évoqué, il l'est toujours en rapport avec un élément matériel ou un lieu. Au contraire, l'effet affectif de la rescapée est produit par son seul discours : elle seule provoque la production d'un ressenti concret. Plus des deux-tiers des participants parlent de cette différence comme ils le font à propos de ce qui leur permet de se rendre compte ou d'imaginer. Ils considèrent que les guides sont des professionnels faisant certainement bien leur travail, mais qui n'apportent ni l'attestation de ce qu'il s'est passé ni une aide pour favoriser la production d'un ressenti

particulier. Cette nature concrète n’est pas seulement induite par la reconnaissance d’un lien biographique avec l’événement comme pour ce qu'ils apprennent grâce à la rescapée. La reconnaissance de l’authenticité de ce qu’elle dit passe alors par une relation sensible. Deux participantes sont marquées en percevant son visage, sa voix et ses expressions qui rendent vrai ce qui est difficile à croire. Cette mutation induit un ressenti propre qui n’est pas simplement celui qu’elle transmet, elle provoque une réaction affective concrète.

Pb1f : « Comment expliquer, les gens se sentent plus dans l'endroit, plus comment ça s'est passé, parce qu'il y a une personne qui a été déportée ou qui a vécu ça dans son entourage. Donc on est déjà plus attentif. - *Et si c'est quelqu'un d'autre qui raconte ?* - Non c'est pas pareil, parce qu'ils n'ont pas vécu, ils ont juste entendu. »

Pb5f : « Oui, parce que les guides ils savent l'histoire, ils racontent comment ils l'ont appris, on va dire, que elle, elle l'a vraiment vécu. Donc on aura eu vraiment de l'émotion parce qu'elle nous l'aurait raconté comme elle l'a ressenti. Alors vraiment appuyé sur des points qui l'ont touchée alors que le guide il nous raconte ça, pas sans émotion mais comme tous les jours il le raconte à tout le monde quoi. »

Pa1m : « Ben la guide polonaise elle avait he, elle avait un aspect historique, elle nous racontait, oui précisément ce qui s'est passé d'un point de vue en gros d'historien quoi, la rescapée, ben elle avait un point de vue, c'était direct quoi, elle l'a vécu, elle l'a vraiment vécu et, je ne sais pas, c'est plus fort que quelqu'un raconte ce que cette personne a vécu, enfin quand elle raconte ce qu'elle a vécu que quelqu'un qui raconte que telle personne, enfin c'est mieux quand c'est direct que indirect quoi, que ça passe par une personne. »

Pb4f : « Heeum c'est, c'est pas le même ressenti. Les photos c'est he, c'est touchant aussi, mais hee ce n'est pas pareil (…) Humm (petit silence), ben disons que hee une personne, comment je pourrais dire, Ginette qui a été du coup he, elle exprime son ressenti à elle et he on l'a en face de nous cette personne, alors que les photos, ben on voit les visages mais on ne voit que des visages. »

Pc3f : « C'est un sentiment, si tu écoutes un guide c'est comme si tu lis un bouquin, c'est froid, il n'y a pas de sentiment, c'est une information d'histoire. Mais si il y a quelqu'un qui te dit oui ça s'est passé et j'ai vécu ça, ben il y a un sentiment qui vient, elle partage ce sentiment et pas que l'histoire (…) Je n'ai pas vécu ça, c'était elle, alors je ne peux pas prendre tout ce qu'elle a eu, je prends tout ce qu'elle disait, ses sentiments et tout ça et je l'adapte comme moi je le sens, donc c'est pas ce sentiment-là, il y a modification (…) Oui, bien sûr, parce que normalement pour nous, pour moi, c'est difficile à croire quand tu vois et quand tu entends pas. Une fois que tu as un visage, une voix, des expressions de quelqu'un, ça devient vrai, il y a une personne. »

Par contre, inversement à ce qui se produit lorsqu’ils apprennent, ce n’est pas la perception d’un élément qui rend le témoignage intéressant. C’est le lieu qui précise quelque chose qui a été dit, et non l’inverse. Cette situation est évoquée de manière inversée dans le cas du discours d’un accompagnateur à propos des photographies de l’arrivée au camp au rez de chaussée du bloc 4. Le témoignage n’est pas alors précisé par l’élément matériel, mais le souvenir de ce qui a été dit permet de s’intéresser à un élément matériel. Si le résultat est le même, la logique y menant est ainsi inversée.

L’ancienne déportée transmet un vécu authentique et le ressenti qu’il provoque est déjà concret même s’il produit en lui-même un effet affectif moins fort que les éléments matériels et les lieux. De plus ce témoignage rend marquant des éléments matériels qui sinon n’auraient pas été affectivement intéressants. Contrairement à ce qui se joue lorsqu’ils sont dans une relation d’apprentissage avec la rescapée, cet intérêt pour ce qu’elle dit dépasse les limites de ce qu'ils perçoivent et reconnaissent. Un participant qui explicite ce mécanisme concernant globalement son rapport à Auschwitz-Birkenau, conclut que sans la rescapée il n'aurait pas autant ressenti. Cela se produit même dans des aspects de la visite qui excèdent ceux de son témoignage direct. En effet, en tant que survivante, elle parle de la chambre à gaz du crématoire d’Auschwitz en un sens de la même façon que les autres accompagnateurs. Malgré tout, ce qu’elle en dit provoque un ressenti intéressant car il est estimé concret. D’un point de vue affectif, son témoignage est placé en apposition de la visite, au sens où son souvenir et sa présence sont convoqués potentiellement pour tous les épisodes de la visite. Ils le sont même pour les ruines des crématoires de Birkenau qui ne correspondent pas à ce qu’elle a vécu, ou pour des épisodes qui semblent en eux mêmes moins forts.

Pb5f : « Ben j'aurais été moins touchée si j'avais fait directement l'après-midi parce que du coup je n'aurais pas eu tout ce que la guide avait dit le matin dans la première visite quoi. Donc ç'aurait été différent. »

Pa5m : « Là, le camp de Auschwitz-Birkenau je trouve qu'il était trop embelli, il n'exprimait pas assez d'émotion en fait. L'émotion elle devenait que par du fait que, en fait, on fermait les yeux et il y a Ginette qui parlait de son expérience, et l'émotion elle venait à travers l'expérience de Ginette mais, à travers ses mots mais pas à travers l'image que l'on voyait, ben de Auschwitz-Birkenau (…) Ben à chaque fois qu'elle témoignait sur un lieu de Auschwitz, on la regardait et puis on s'imaginait la scène, on posait vraiment des mots sur un endroit précis qu'on voyait réellement, et je trouvais que ça avait encore plus d'émotion. Mais sans le témoignage de Ginette, je n'aurais pas ressenti autant d'émotion sur Auschwitz-Birkenau. »

Pb1f : « Déshabiller des personnes devant d'autres personnes, comme Mme Kolinka nous disait, c'est le moment le plus horrible (...) Et il nous a juste dit que c'était la salle où ils se faisaient déshabiller ici. (…) Ben ça fait mal parce que Mme Kolinka, on dit que c'est dans cette pièce là en gros qu'elle a passé le pire moment de sa vie. »

Pb2f : « Parce que du coup Ginette elle nous a montré son tatouage, je crois qu'elle l'avait encore et je pense que ça doit être dur pour elle parce que dès qu'elle le voit elle doit se remémorer tout ça. Et c'est plus à ce moment-là, quand j'ai vu son tatouage à elle, que sur les photos que ça m'a le plus interpellée. »

Pa5m : « Hee si j'étais tout seul je pense que j'aurais mal percuté le fonctionnement. C'est grâce vraiment à des explications précises hee de Ginette. »

3. L'étrangeté de l'expérience

Introduction À côte de l'intérêt affectif pour ce qui est perçu et pour l'histoire vers laquelle ces traces font signes, les participants évoquent également de manière constante mais peu développée le rapport affectif qu'ils ont au fait de ressentir, de se rendre compte et d'imaginer. Ils disent alors que ça leur fait bizarre. Cette étrangeté n'est pas un critère permettant d'établir une hiérarchie entre les différents moments de la visite : au niveau le plus général, à la fois l'ensemble de la visite et plusieurs de ses parties sont à un moment où à un autre associés à un sentiment d'étrangeté.

Ce sentiment est attendu et anticipé par les participants avant leur visite et se manifeste tout au long de la visite. De ce point de vue, ce qui est éprouvé pendant la visite correspond à ce qui était attendu. Même si toutes les réactions des participants pendant la visite ne sont pas telles, et qu'ils disent parfois également que l'ensemble visité est bizarre, le sentiment de l'étrangeté ressenti est conforme à ce qui était attendu.

Pa1m : « En fait on se disait tous que ça allait être étrange et que on n'allait être mal à l'aise et quand on le disait, au fond on ne se rendait pas compte vraiment de ce que ça allait être vraiment. »

Pc1f : « Ha c'est bizarre, je m'imaginais pas que je réagirais comme ça, je pensais que ça allait être pire »

Un sentiment sur les notions et les ressentis Les participants disent plus généralement que *ça* leur fait bizarre. Cette expression correspond à une incompréhension. Un participant explicite en répondant à une question ce qu'il trouve bizarre en déplaçant le propos vers ce qui le dérange et produit un malaise. Il ne s'agit cependant pas d'un choc. Ce dernier ressenti renvoie à une infraction dans la vie affective des participants. Ce n'est pas le cas des sentiments de l'étrangeté et du bizarre qui sont compris comme tels. Ils renvoient à quelque chose qui est en décalage avec ce qui devrait exister, mais ne produisent pas un choc. Ce sont des sentiments et non un traumatisme.

Ce sentiment d'étrangeté ou celui du bizarre ne sont généralement pas directement provoqués par ce qui est perçu. Les éléments matériels en tant que tels ne le sont pas ou ne provoquent pas ces ressentis. Ils ne se produisent que dans de rares cas qui sont généralement des moments de la visite n'étant pas considérés comme essentiels. Les moments les plus souvent évoqués à ce sujet renvoient à la reconnaissance du camp comme étant un musée. Il s'agit particulièrement de trois

espaces : l'extérieur d'Auschwitz et de Birkenau, l'urne exposée dans le bloc 4 et l'exposition française d'Auschwitz dans le bloc 20, ainsi que de manière plus anecdotique le mémorial international de Birkenau qui n'est bizarre que pour une participante. Si deux participants considèrent que le fait de mettre une urne est bizarre, dans l'exposition française, plus d'un quart des participants trouvent bizarre l'expographie consistant à montrer des ombres peintes sur les murs. Ce n'est alors pas véritablement le sentiment d'oppression associé ni le fait de se rendre compte de la présence de fantômes qui l'est mais directement ce qui est perçu. Une seule participante dit que l'impression d'être avec des fantômes est étrange[234].

Des moments un peu plus importants de la visite ne sont évoqués qu'à deux reprises de manière rapide : deux participantes disent qu'elles trouvent bizarres les techniques mises au point par les nazis à propos des boites de cristaux de gaz du bloc 4 et des tatouages du bloc 6 .

Pa4f : « Cest horrible ce que je dis, mais ça m'a fait bizarre parce que d'un côté tout était symétrique. Ce que je veux dire c'est que tout était aligné, enfin on sent l'organisation des Allemands et je restais bouche bée devant ça. Ouais, c'est l'organisation, comment c'était, tout était bien fait, bien aligné et chaque maison, chaque baraquement était pareil, il y avait des rampes bien précises, des niveaux. (…) He en même temps il y a le musée, c'est vrai que c'est bizarre (…) enfin un bloc c'était déjà bizarre, un quatorzième bloc ça faisait armée, je ne sais pas c'est bizarre. Et ho la lanterne. Parce qu'elle était à côté et puis c'était marquée le même numéro, je me disais c'est la nuit et je pense qu'on ne voyait pas, la nuit seule. J'ai pris la porte aussi. C'était bien la porte, on aurait dit une porte, comme une porte d'immeuble, je me suis dit c'est bizarre. Donc là, j'ai pris aussi »

Pa5m : « Ho l'urne. c'est affreux moi je trouve ça affreux de garder ça en fait. C'est bizarre, je trouve ça glauque. »

Pc1f : « C'est vrai que d'un côté c'est bizarre de mettre une urne, ça comme ça. »

Pa4f : « Dans la pièce, et ça m'a intriguée aussi. Je ne sais pas, j'avais l'impression qu'il y avait des gens avec nous et c'était bizarre. Ben on a l'impression qu'il y avait des gens avec nous, je ne sais pas, c'était pesant. (…) Ben on a l'impression que c'était des vivants qui revenaient, c'était un petit peu étrange »

Pa6m : « Enfin j'ai trouvé ça étrange que le couloir se rétrécisse d'un seul coup, puis en rentrant dans cette salle là, dans un premier temps ça impressionne, oui déjà les câbles pour les trajets des personnes, la ligne de vie, les ombres aussi, c'est impressionnant un peu et puis c'est, enfin c'est intéressant de, je trouve ça intéressant, enfin la mise en scène est intéressante en tout cas. »

Pb3f : « Parce que en fait, je voyais tous les, enfin je ne regardais pas précisément tous les documents qui avaient été exposés mais je sais pas, je voyais des ombres partout, ça m'a pas oppressée, mais ça m'a enfin, c'est bizarre en fait, je voyais plein d'ombre partout, même dans le couloir il y avait des enfants en ombre ou des trucs comme ça. »

Pc1f : « Enfin je trouvais ça bizarre je trouvais que ça n'avait pas de rapport, en même temps ça serait bizarre de mettre une statue qui soit vraiment très représentative du génocide. Mais he je trouvais ça bizarre quoi, il y avait vraiment rien qui ne me faisait penser à ça quoi. Je ne

[234] Infra

trouvais pas ça génial. »

Pa4f : « Ça m'a fait bizarre de voir ça, je me suis dit" mais c'est avec ça qui sont morts", je veux dire c'est horrible. En plus on voyait des grosses têtes de mort dessus, je trouve ça affreux. C'est ça qui m'a choquée. Je l'ai pris en gros par ce que je me suis dit. (…) ben limite, je ne sais pas, ça me fait bizarre de voir ça et de me dire que les gens sont morts à cause de ça quoi. »

Pb5f : « Franchement, je trouvais ça ben bizarre qu'on tatoue les gens, enfin là, on avait bien la photo sous les yeux avec le tatouage et je sais pas, je l'ai montré à mes parents et tout et je ne sais pas, je trouvais ça anormal en fait. Enfin tatouer les gens comme ça, c'est des êtres humains, ils ont un nom et ils ne sont pas un numéro quoi. Ça fait un peu comme si c'était des objets. »

Dans les autres cas, ce sont les notions, les images mentales et les ressentis produits par les participants qui sont qualifiés de bizarres. Il s'agit d'un ressenti qualifiant ce qui est lié à des notions ou des ressentis différents de ceux auxquels ils pensent ou de ceux qu'ils perçoivent habituellement. Les participants ne disent généralement pas que c'est bizarre mais que ça leur fait bizarre. Deux participants l'explicitent en disant que ça fait bizarre de se rendre compte et en affirmant trouver étrange d'avoir avoir un drôle de ressenti. L'étrangeté peut alors être associée soit à d'autres ressentis soit à des notions, mais plus rarement à des images mentales. Tous les moments de la visite jugés intéressants sont concernés d'une manière générale et chacun l'est pour chaque participant en fonction de sa sensibilité propre.

Pc2m : « Ce qui fait bizarre de se rendre compte. Heee ben oui, dans le camp où il y avait la torture et tout, voir des petits espaces où ils entassaient plusieurs personnes, on se dit c'est pas possible et là, j'étais un peu, un peu un malaise, c'est dérangeant. »

Pc4m : « C'est hee, je ne sais pas comment je pourrais dire, mais c'est assez étrange. Et on se dit que là en fait des gens sont morts ici où qu'on est, donc. C'est un drôle de ressenti. »

En particulier, ce qui choque peut être perçu comme faisant bizarre : presque les deux tiers des participants ont un sentiment d'étrangeté dans des moments associés à un ressenti choquant ou au fait d'être fortement marqué. Une seule participants parle à ce sujet non directement du choc qu'elle ressent mais de son anticipation : là où les autres trouvent bizarre d'être choqués, elle trouve bizarre d'avoir peur de l'être dans la chambre à gaz du crématoire d'Auschwitz, sans évoquer de la même manière ce qu'elle y ressent. D'autres ressentis sont plus rarement qualifiés de bizarres sauf par deux participantes : l'une trouve que les sensations pendant la visite le sont et en particulier le fait d'avoir été souvent anxieuse; l'autre considère ainsi l'énormité du nombre des victimes qui l'impressionne

Pb1f : « Sur les photos (…) hee ça m'a fait bizarre parce que je me dis, enfin ils avaient un poids correct normal quoi et maintenant on les voit sur les photos ils ont vraiment que les os, ils n'ont plus rien. (…) Par rapport à d'autres moments je me suis décomposée sur celle là (…) Ben je restais à regarder en me disant, enfin toujours en me posant la question : comment ils font pour

tenir encore, surtout qu'ils montraient ce qu'ils mangeaient dans les gamelles. »

Pc4m : « Contre ça c'est un truc qui nous a choqué aussi. Moi c'est surtout les valises en fait qui m'ont fait bizarre parce que il y en a tellement. Dans ces maisons là, je pense que c'est ça qui m'a le plus marqué, ce sont les objets qui ont appartenu aux juifs. »

Pa4f: « Quand on est arrivé dans le musée et que on a vu les objets des gens, ça faisait vraiment bizarre parce que ce qui m'a le plus choquée c'est les prothèses des gens, et quand j'ai vu ça, en fait j'ai un moment où mon corps n'a plus suivi, j'ai regardé et je n'arrivais plus à exprimer. Je suis restée vide en fait devant ça et vraiment c'était bizarre. Je me suis dit comment on peut faire ça, vraiment et je suis restée vide. »

Pc1f : « Le crématoire ça fait bizarre mais enfin j'avais peur de comment j'allais être dedans. Ben c'est juste que je ne savais pas, je ne suis jamais allée dans un endroit avec autant d'histoire, enfin je ne savais pas comment je pouvais réagir face à ça. »

Pb3f : « Ben déjà moi, on était pas sur le sol même, enfin c'est bizarre, je ne sais pas, je regardais et vu que c'est vide, je n'arrivais pas à me dire il y avait des gens comme nous qui passait par là (…) j'ai trouvé ça très bizarre, enfin que ce soit dans une pièce, comme ça. »

Pc1f : « Oui, ça fait bizarre, c'est impressionnant. Je ne sais pas, quand c'est marqué que tous ces déportés il n'y en a eu que 3 % qui sont revenus, enfin c'est rien. Je ne sais pas, ça fait une masse de gens qui sont morts

En dehors du choc, c'est plus ce dont les participants se rendent compte qui fait bizarre. Les deux tiers des participants considèrent ainsi certaines choses qu'ils apprennent. C'est essentiellement lorsqu'ils se rendent compte que cela est concret en étant sur le lieu même où les victimes sont mortes et lorsqu'ils se rendent compte de cette mort. Dans les deux cas, le fait même d'être à Auschwitz fait bizarre indépendamment de ce qui est ressenti par ailleurs. Si deux participants seulement disent explicitement que *ça* fait bizarre que le lieu et les traces de la mort soient dans le réel et non plus quelque chose d'abstrait comme avant, tout ceux affirmant que la visite leur fait bizarre expriment quelque chose de similaire face au caractère concret de la disparition et de la mort. Cet aspect concerne potentiellement tous les moments de la visite associés à la disparition et à la mort qui sont au moins une fois évoqués, mais sans qu'aucun ne se dégage particulièrement. Il s'agit surtout de lieux comme le crématoire d'Auschwitz, les amoncellements de chaussures dans le bloc 5 d'Auschwitz ou l'étendue de Birkenau. Ce sont des moments où les participants prennent conscience de la mort de masse. Ce sont également quelques moments où ils se rendent compte de l'individualité des victimes et du fait qu'elles ont eu une vie avant leur disparition, en particulier devant les photographies d'enfants dans le bloc 6 d'Auschwitz et le mur de photographies prises avant la déportation dans le Sauna de Birkenau. Si elle n'est jamais évoquée comme un moment permettant de se rendre compte de la disparition des victimes, l'urne du bloc 4 d'Auschwitz l'est pourtant par une participante trouvant que

ça fait bizarre de se dire que les restes des gens sont véritablement là. Une autre participante dit quelque chose de similaire à propos des ombres peintes sur les murs de l'exposition française d'Auschwitz du bloc 20. Dans les deux cas et contrairement aux autres[235], c'est le fait de sentir une présence et donc d'être dans le lieu où restent des traces fantomatiques des morts qui est bizarre, non la muséographie.

Pc2m: « Ben elle nous explique, des choses qu'on nous avaient déjà dites quand on l'avait vue à Caen, elle nous réexplique et moi il y avait un truc qui m'intéressait, c'était de savoir sa relation avec Simone Veil, parce que je venais de lire son livre à Simone Veil et elle a dit des choses que je ne savais pas mais que je venais de lire dans le livre et il y avait un détail que j'avais lu dans le livre, là, ça m'a fait bizarre d'ailleurs à ce moment-là parce que il y avait quelque chose que j'avais lu dans le livre comme quoi Simone Veil disait "oui j'ai prêté une robe à une de mes amies", c'était pas marqué Ginette et là, elle dit que Mme Veil lui a donné une robe et tout. Et là vraiment ça m'a remis que c'était vraiment vrai, des témoignages qui se recoupent comme ça, c'est vraiment, ça m'a vraiment fait bizarre parce que oui, c'est vrai, c'est vraiment dans le réel. »

Pb4f : « Ha c'est totalement différent. D'aller sur place en Pologne, ouais, c'est totalement différent. Quand une personne vous raconte ce qu'il y a eu, ça touche, sachant qu'un petit peu mais quand on va sur place c'est fpouf, c'est un ressenti hee, c'est pas du tout pareil. On s'imagine, on comprend mieux hee, on peut arriver à voir ce que des gens ont ressenti, la douleur qu'il y a eu (…) c'est hee, ça c'est touchant, en fait c'est bizarre parce qu'on se dit qu'on marche sur des pas dans où d'autres gens ont marché et qui ont souffert et on ressent quand même la douleur en allant là-bas, on sent que c'est pas juste un camp normal, surtout quand on sait ce qu'il y a eu. »

Pa4f : « Je ne sais pas, c'était bizarre de marcher pour moi là où des gens sont morts. Même à Birkenau enfin on regardait le sol, parce que chaque fois, on était plusieurs, et on avait tout la même réaction c'était de se dire " il y avait des morts par terre à l'époque," et c'était horrible. »

Pc2m : « Ben ça faisait bizarre de rentrer et là, voir vraiment où les gens étaient entassés quoi, bah comme ça quoi, dans des endroits comme ça. (…) oui, ça fait bizarre on se dit là, c'est concret c'est pas une image, c'est la réalité (…) hee ça fait toujours bizarre, comme quand on voit quelque chose dans un film et que après on le voit en vrai, ben ça donne 1 impression, on se dit que " ah oui c'est vrai ce n'est pas de la fiction". (…) ben c'était étrange en fait. Enfin on dit que là, il y a eu des millions de morts et c'est un peu impensable et en même temps, bon après on voit des choses visuelles et c'est complètement bouleversant oui. C'est étrange. »

Pb5f : « Ben je ne sais pas, ben on se dit que c'est des juifs qui ont vécu avec l'horreur ici et nous on repasse et on voit leurs affaires, ils ne sont plus là (…) c'est, je ne sais pas, je me dis qu'il y a des gens qui sont morts dedans et hee, je ne sais pas, ça fait bizarre, oui ça m'a fait bizarre. Comme on entend souvent en parler en cours et tout. Je ne sais pas si c'était bien ça mais sur le coup je me suis dit " ho on en a parlé en cours, et là, j'en vois" (…) ben ça m'a fait bizarre, mais ça ne m'a pas paru triste. C'était bizarre de voir ça mais ça ne m'a pas rendu triste. »

Pa1m : « Il y a toutes les photos, à droite il y a des hommes, à gauche il y a les femmes, sur un long couloir, là, on prend la réalité en face, enfin, là, on voit le visage des gens qui sont morts et je regardais souvent, le lieu, le moment où ils sont arrivés, le moment où ils sont morts, la profession qu'ils faisaient quand c'était indiqué. Il y en a, ils sont morts même pas une semaine après. On se dit, là, la photo a été prise et que peut-être trois jours après il était mort, je ne sais pas, ça, ça fait bizarre. »

Pa4f: « Ben on est entouré en fait de toutes ces chaussures qui montent, voilà juste au plafond. On se sent entouré et hee ouais (…) ben ça fait drôle (rires) ben hee ça fait bizarre, on se dit que

[235] Supra

ses chaussures elles ont appartenu à des gens et on est entouré de ces chaussures là, et ces personnes elles ont été exterminées donc. »

Pb5f: « Ha oui, ça je m'en rappelle, je crois que je les ai pris en photo, celle-là parce que, justement c'est des enfants, enfin, je sais pas, voir qu'on prend des photos comme des prisonniers alors que c'est des petits gamins, ça fait bizarre. »

Pb4f : « J'ai trouvé ça he irréel parce que je me suis dit he, je ne sais pas comment exprimer, enfin ça paraît irréel parce qu'on se dit" ces gens-là, ils ont vraiment mais vraiment existé" et je trouve ça dingue parce que c'est un événement. (…) C'est des photos à eux, des moments de complicité comme celle-ci où elle est avec sa fille je suppose. Du coup c'est l'entrée dans la vie privée de gens qui sont morts et c'était étrange, vraiment c'était bizarre, on trouve ça et on se dit" non c'est pas possible, on n'a pas pu faire ça". »

Pb5f: « Bah ça fait un peu, enfin moi ça m'a fait un peu bizarre cette urne, je me disais c'est comme si un peu les gens étaient là, parce que c'est une partie d'eux, enfin une vraie partie d'eux. C'est pas un objet, donc ça fait un peu bizarre. Je sais pas, je me dis, enfin, c'est comme si ils sont là, qui ont vécus des choses horribles là, c'est quand ils étaient là. (…) Ben hee, je sais pas, c'est un sentiment, enfin je sais pas comment dire, c'est bizarre quoi. Je ne sais pas comment expliquer mais c'est bizarre de se dire enfin, c'est comme si j'étais avec eux alors que la guerre était finie. »

Pb4f : « Ben c'est un emprisonnement, ça montre l'emprisonnement en fait, c'est des personnes prises au piège des barbelés, ils peuvent pas ressortir (…) oui... ben c'est bizarre quand même, on a envie de couper les barbelés. (…) Ben si je commence à couper les barbelés, ils vont pas être contents (rire). »

Les conditions de vie ne sont par contre pas directement évoquées en ce sens. Lorsqu'elles le sont c'est la différence entre elles et les conditions dans lesquelles se fait la visite qui est mise en avant par un tiers des participants. Ce n'est pas véritablement le fait de se rendre compte qui est bizarre mais cette comparaison : les participants ont conscience qu'ils rentrent chez eux après la visite, qu'ils visitent dans des conditions de confort relatif malgré le froid et qu'ils connaissent l'histoire même lorsqu'ils se mettent à la place des victimes alors qu'elles mêmes ignoraient leur sort.

Pc1f : « Ça fait bizarre (…) parce que je me suis dit qu'il y a vraiment des gens qui ont été là, enfin qui sont morts là parce que en arrivant et qu'on se dit que nous on est là, nous tout va bien, on fait juste une petite visite et après le soir on va rentrer chez nous et on va être tranquille et tout, et là il y a des gens qui sont morts juste au-dessus de nous »

Pb5f: « Ben enfin ça fait bizarre, parce qu'on se dit, quand on voit les photos on se dit les gens y sont là, ils savent pas ce qui les attend et hee voilà, on voit que sur les photos ils ne sont pas encore on va dire encore trop malheureux parce qu'ils ne savent pas encore où ils vont, comment ça va se passer. Donc on voit bien qu'il y a une différence entre les photos là et les photos d'après. »

Seuls deux participants disent que ça leur fait bizarre d'imaginer. Cela se produit respectivement face à la sculpture du crématoire exposée dans le bloc 4 d'Auschwitz et en passant sous le portail d'entrée d'Auschwitz. Il est remarquable que ce dernier cas soit le seul où le fait de se mettre à la place implique un sentiment d'étrangeté. En effet alors que les autres trouvent souvent bizarre le décalage entre ce qui a été vécu par les

déportés et leur propre condition de visiteur[236], lorsqu'ils visualisent ce vécu, ils ne trouvent cependant pas cela bizarre.

Pb3f : « C'est les figurines surtout parce que je visualisais vraiment des hommes qui le faisaient quoi, c'était bizarre. »

Pc2m : « Ben ça fait une drôle d'impression de passer en dessous, j'ai pris un plan avec la caméra on passe en dessous, en me mettant un peu à la place (…) ben eux ça ne leur faisait pas grand-chose, mais non, c'est tellement, enfin on a tellement eu cette image, c'est tellement connoté que oui nous, ça nous fait quelque chose. »

[236] Supra

F. Le sens de la visite : le devoir de mémoire d'une visite touristique

Introduction.

Signification, sens et valeur de l'expérience L'expérience de visite des participants ne se limite pas à l'élaboration d'une représentation de la politique nazie d'extermination en général et de ce qu'il s'est passé à Auschwitz en particulier sous la forme de notions, images mentales et de ressentis. Ils les inscrivent dans une perspective plus large qui donne son sens à la visite. C'est la raison de son importante pour eux : elle ne se limite pas à ce qui a été appris et éprouvé sur le site. Ce qui est ainsi élaboré n'est pas seulement la conclusion de l'expérience de visite du Musée-Mémorial au sens où cette signification en est titrée. Elle est aussi ce qui la fonde rétrospectivement dans la mesure où elle y trouve son sens et sa raison d'être. La visite serait incomplète sans cette signification et ce sens car elle n'aurait ni fondement ni perspective. Elle ne serait donc qu'une expérience immédiate n'ayant de valeur que pour ce qui est éprouvé sur le moment. Dans une certaine mesure les notions, images mentales et ressentis apparaissent comme des moyens grâce auxquels une expérience seconde est possible. Elles valent non en elles-mêmes, mais parce qu'elles y conduisent.

Ce sens est d'un certain point de vue l'expérience de l'expérience de la visite, c'est à dire la manière dont elle est comprise et reprise pour élaborer des notions et des ressentis qui permettent de qualifier non ce qu'il s'est passé ou le rapport à ce passé, mais la signification de ce rapport. Ce sont des notions et des ressentis qui ont un autre référent et une autre dénotation que ceux élaborés pendant la visite : ils visent les visiteurs eux-mêmes dans leur rapport à Auschwitz et à la politique nazie d'extermination. Cette signification n'est ni explicitement inscrite ou contenue ni logiquement attachée à ce dont il est fait l'expérience dans le Musée-Mémorial : elle est ce qui qualifie l'expérience subjective des visiteurs à ce qui leur est donné. Donner une signification et un sens à la visite ne s'oppose donc pas à la mémoire particulière de ce qu'il s'est passé à Auschwitz. Ce n'est pas la perte par une déshistoricisation où l'événement particulier disparaitrait derrière une généralité.

Des sens métaphysiques et réflexifs La manière dont cette valeur est comprise et dont ce sens et cette signification sont déterminés définit une certaine conception du devoir de mémoire. Il s'agit d'affirmer l'importance du souvenir et la nécessité que cela

ne se reproduise pas par un engagement civique, c'est-à-dire des actions concrètes étant des obligations et des impératifs moraux. Ce devoir de mémoire peut prendre deux formes qu'il est possible d'appeler métaphysique et réflexive.

Dans le premier cas, il s'agit d'une responsabilité en tant qu'humain face à ce que l'humanité peut faire indépendamment de ses conditions d'existence contextuelles qui déterminent la forme que prennent les évènements et actions. Cette définition est métaphysique et non anthropologique étant donné qu'elle engage une définition ontologique de l'humain. Si les participants n'utilisent pas le terme métaphysique pour spécifier la manière dont ils donnent sens à leur visite, son usage est justifié par le besoin de distinguer cette perspective de celle réflexive. Si cela implique d'utiliser une notion extérieure au champ d'expérience et de compréhension des participants, il semble que ce soit nécessaire pour permettre de qualifier ce qui est en jeu. La manière dont les participants décrivent leur expérience montre bien une manière particulière de considérer le devoir de mémoire mais ne la nomme pas[237].

Dans le second cas, l'enjeu est d'avoir une réflexion critique sur le Musée-Mémorial. L'expérience affective immédiate est considérée comme étant la réponse attendue et passive au dispositif de la visite et non une expérience véritablement personnelle et intime. Il faut donc déconstruire l'idée de l'humanité qui est transmise et fonder le devoir de mémoire sur d'autres bases. La responsabilité est alors politique dans la mesure où l'enjeu est d'être attentif aux conditions historiques rendant possible le retour de l'horreur. Il ne s'agit plus d'une disposition intrinsèque des humains, mais de quelque chose rendu possible par leurs décisions politiques. L'humanité se définit alors non par rapport à une nature ontologique, mais aux possibilités montrées dans ses actions concrètes. La plus importante est d'inventer une forme d'existence où l'horreur de la politique nazie d'extermination serait absente. Il ne s'agit plus de prendre conscience de la nécessité d'empêcher ce qui demeure éventuel, mais de continuer un mouvement entamé depuis la lutte contre le nazisme. Ce mouvement aurait montré la possibilité de construire un monde où cette horreur ne se produit pas. C'est donc un optimisme anthropologique qui s'oppose au pessimisme métaphysique.

---

[237] Le choix du terme « métaphysique » pour la spécifier est choisi en référence à l'usage qu'en fait le philosophe Karl Jasper qui désigne ainsi un mode de culpabilité concernant chaque homme face à ce que l'humanité est capable de faire, mais ne doit pas être compris comme une référence à sa pensée (Karl Jasper, *La culpabilité allemande*, Paris, Éditions de Minuit, 1990).

Le tourisme obscur L’élaboration de ces idées étant indissociable du fait d’être parti à Auschwitz-Birkenau, elles sont inséparables d’une dimension touristique. Leur élaboration s’inscrit dans la pratique d’un tourisme mémoriel. Sa finalité n’est ni récréative ni véritablement culturelle mais mémorielle. L'élément touristique dans cette expérience est d'une part de se faire lors d’un voyage sur un site étranger hors du champ d’expérience habituelle des voyageurs, et d'autre part que ce voyage soit vécu comme un plaisir et non comme une contrainte. Cependant, cela ne signifie pas une suspension de l’intérêt pour l’expérience de la politique nazie d’extermination et le sens de cette expérience, qui, bien au contraire sont tous les deux désignés comme intéressants et justifiant le déplacement. Ce tourisme s’oppose à un tourisme faisant abstraction de la nature de ce qui est visité et du sens qu’il est possible d’en tirer. L'objectif d’être témoin des traces de l’horreur, de la souffrance et de la mort n’est ni de s’en amuser ni d’en apprendre le contexte historique, mais de prendre conscience qu’il ne faut pas que cela se reproduise.

D’un côté le but de ce voyage n’est donc pas l’amusement ou la détente. Si le voyage vers la Pologne peut être en lui-même perçu comme l’occasion d’un moment récréatif, cette dimension disparaît dès que la visite à proprement parler commence. Sinon, dans un lieu comme Auschwitz-Birkenau, une telle perspective irait dans le sens d’un voyeurisme ou d’un plaisir morbide fondé sur un plaisir pris à être en présence de la souffrance et de la mort en elle-même, indépendamment des significations métaphysiques, anthropologiques ou civiques. Ce rapport à ce qui est visité définit la spécificité du tourisme de mémoire sur un lieu par rapport à un autre tourisme dit obscur, dans lequel les visiteurs ne se sentent pas concernés par les événements qui s'y sont déroulés. D’un autre côté, si le tourisme mémoriel est une forme de tourisme culturel, il se distingue notamment de ses autres formes où la finalité est proprement culturelle et non métaphysique, anthropologique ou civique. Il s'agit alors de tourisme dit historique, destiné à transmettre un savoir ou d’un tourisme destiné à voir de ses propres yeux des éléments connus – qui peut être appelé tourisme de reconnaissance

1. Des perspectives métaphysiques et civiques

Introduction.

La souffrance des victimes est au cœur de l'expérience aussi bien spéculative qu'affective du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau, et à travers lui de la politique nazie d'extermination. Les participants sont dans une situation d'empathie vis-à-vis de cette souffrance qui détermine un rapport particulier à l'événement. Ils donnent à leur visite une double signification métaphysique et civique à partir de ce constat : l'expérience du site et de celle de la politique nazie d'extermination fournit le socle de l'expérience de la conscience de la nature humaine et de certains impératifs moraux. L'expérience conjoncturelle d'Auschwitz-Birkenau y trouve sa valeur et son sens. Elle détermine l'importance ou la nécessité de faire cette visite et, d'une manière plus générale celle de ne pas oublier ce qu'il s'est passé à Auschwitz. L'importance de la mémoire est établie non par la volonté de connaître le passé ou par des ressentis par rapport à lui, mais par une double signification métaphysique et civique. Celle ci fonde rétrospectivement le changement de perspective entre l'intérêt préalable pour l'histoire et l'impératif final de ne pas oublier. Si ce sens est souvent exprimé sous forme de sémiotisation de sentiments qu'ils ressentent ou de notions générales dont ils se rendent compte, ceux-ci ne sont pas des affects visant ou se tournant vers ce qu'il s'est passé. Ils concernent la situation propre de ceux qui les expriment. De plus, contrairement aux sentiments et notions tournés vers ce qu'il s'est passé à Auschwitz, ils ont la forme d'impératifs moraux produits après-coup produits par les participants. En effet, pendant la visite, la question de son sens n'est pas présente, elle n'apparaît qu'en étant remise en perspective dans sa globalité.

La visite au Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau permet essentiellement de prendre conscience que la nature humaine peut se définir qualitativement de deux façons permettant de caractériser tous les humains : ils sont susceptible d'infliger ou de ressentir la souffrance et en même temps ils sont doués d'empathie. La nature de l'événement touche ainsi à la définition et à l'existence de l'humanité au delà des groupes directement pris à partis. Elle engage chaque participant et chaque être humain dans son humanité même. C'est cette compréhension métaphysique de la nature humaine qui donne son sens à la visite, plus que sa dimension historienne.

D’un côté, le fait de subir la violence et de l’infliger étant inscrit dans la nature humaine, les visiteurs sont également concernés par les deux. Tout homme apparaît concerné par ce qu’ont subi ou fait ses semblables. Ce ne sont pas leurs propres actions ou leurs propres liens conjoncturels avec la politique nazie d’extermination qui sont ainsi en question, mais un lien métaphysique en tant que visiteurs appartenant à la même humanité que les bourreaux et que les victimes. Ce lien leur permet de s’identifier aussi bien à l’un qu’à l’autre. Dans cette perspective la visite fait ressentir à la fois la souffrance et la culpabilité car les visiteurs font partie de la même humanité que les victimes et les bourreaux.

Seule la capacité d’empathie distingue les visiteurs des bourreaux en permettant aux premiers d’avoir cette conscience métaphysique que les seconds n'ont pas. L’empathie permet de distinguer deux groupes à l’intérieur de cette humanité qui les incluent de manière constative puisque tout homme peut être aussi bien l’un que l’autre. Elle permet de spécifier ce qui dans l’humanité est véritablement inhumain et humain de manière normative et non constatative. En effet il ne s’agit pas de définir les différentes possibilités humaines telles qu’elles sont données mais de proposer un critère a priori permettant de qualifier ou non les individus dans une des deux catégories. Dans cette perspective, ce n’est pas le fait d’infliger la souffrance qui rend inhumain, mais le fait de ne pas ressentir d’empathie envers ceux qui souffrent. Si les deux sont liées pour autant que le ressenti de cette empathie implique de ne pas commettre ces actions, ce critère est plus large puisqu’il inclut non seulement les bourreaux mais également ceux qui, même sans passer à l’acte ne s’identifieraient pas aux victimes. Réciproquement, ceux qui passent à l’acte tout en ressentant de l’empathie seraient qualifiés comme d'humains. Il est possible de voir ici une définition éventuelle du génocide en tant qu’action destructrice particulière pour laquelle les bourreaux ne ressentent pas d’empathie et donc en corollaire pas de culpabilité.

Avoir ainsi de l’empathie pour les victimes implique une responsabilité afin que ne s'actualise pas cette possibilité de l’humanité. Le sens métaphysique implique en effet la possibilité d’un retour de l’horreur étant donné qu'elle est une possibilité ontologique de l’humanité. C’est parce que le fait d’infliger la souffrance reste une possibilité de l’humanité qu’il faut tout faire pour qu’elle ne s’actualise pas. Il y a donc un devoir de vigilance. Il faut agir pour que cela ne se reproduise pas en affirmant

l’impossibilité de se comporter de la sorte pour un être doué d’empathie, quand bien commettre l’horreur ferait partie de la nature humaine. Il y a ainsi une dualité au sein de cette nature capable du pire comme du meilleur tout en ayant la capacité d’empêcher ce pire. Pour répondre à cette situation, il est important de transmettre son expérience afin d’amener ceux qui ne peuvent faire la visite à réaliser leur devoir de conscience métaphysique et de responsabilité en tant qu’humain. Cette action est un devoir à la fois moral et civique. Quelque chose a été transmis qui doit continuer à se propager. Il s’agit de témoigner du témoignage. Ces significations sont importantes car elles sont ce dont les participants se font une opinion, et ce qu’ils pourront transmettre à d’autres. La conscience d’appartenir à la même humanité non seulement avec les humains du passé mais également avec les contemporains se réalise alors en acte.

En même temps que cette action vers les autres, ceux qui ont fait la visite doivent en témoigner par leurs actions. Cela passe par des actions civiques dans un comportement quotidien où il est important d’agir selon certaines valeurs et dans un engagement politique où il faut s’opposer aux partis politiques extrêmes. Paradoxalement, l’affirmation de l’incapacité à supporter la souffrance présente dans le camp n’implique que la conscience de l’incapacité de la faire subir et non l’obligation de soulager ceux qui en souffrent. Les obligations d’action restent ainsi au niveau civique et ne sont pas humanitaires.

a. L’importance mémorielle de l’histoire

Etre tourné vers les victimes Lorsque la visite est racontée, aussi bien au niveau de ce dont ils se sont rendus compte et ont imaginé qu’à celui de ce qu’ils ont ressenti, le souvenir des victimes et de leurs souffrances est central. Les participants définissent souvent le site du Musée-Mémorial comme un cimetière plutôt que comme un lieu historique. Qualifier Auschwitz-Birkenau de cimetière signifie constater que des personnes y sont mortes et identifier cet espace à celui de leur souvenir. Ce lieu est un cimetière particulier où l'on se souvient de la disparition et de la souffrance plutôt que de la vie des morts, comme le remarque une participante sur la forme de ce cimetière sans tombes. Les traces des morts ne sont pas des tombes qui témoignent de leur vie mais un vide qui est la marque de leur disparition.

Les éléments perçus ne sont pas à proprement parler les traces des déportés, mais celles de ce que leur ont fait les nazis. Le désintérêt des participants pour les informations historiques contextuelles trouve ainsi son sens. Ce n’est pas tant d’un événement historique dont il s’agit de se souvenir mais de ceux qui en furent victimes. Dans cette perspective, les informations historiennes contextualisant ce qui c’est passé ne sont pas considérées comme essentielles. Ce qui est appris est ce qui est advenu à ceux qui ont souffert. Cette insistance sur ce point a comme effet corollaire de le placer dans une certaine incompréhension puisque le contexte historique l’expliquant est relativement absent. Il n’y a alors pas rétrospectivement de signification à la mort des victimes. Trois participantes reviennent particulièrement sur cet aspect pour montrer que la mort à Auschwitz a été injuste parce qu’inutile et sans aucun sens. L'une d'elle fait un pas de plus en donnant à cette situation une dimension de savoir historique : l’injustice subie implique non seulement que nous ne parvenons pas à y trouver un sens après-coup, mais également qu’elle n’en avait pas pour les acteurs. Le fait de ne pas trouver de sens est donc une forme de savoir qui rend compte de ce qu’ils ont vécu.

Cet aspect fait la spécificité d’un lieu comme Auschwitz-Birkenau par rapport aussi bien aux cimetières destinés à la population morte naturellement de maladie et de vieillesse qu’aux cimetières militaires où la mort n'est pas injuste en prenant un sens qui la dépasse et la transcende. À Auschwitz-Birkenau l’insistance sur la souffrance est indissociable du caractère insensé et barbare. Dans les lieux historiques au contraire, la souffrance est mise au second plan par rapport à la signification historique de l’événement dans la grande histoire, politique et militaire. Plusieurs participants opposent en ce sens leur visite à Auschwitz-Birkenau avec celle des plages du débarquement en Normandie et des cimetières militaires. Ils les ont tous visités au moins une fois vu la proximité géographique des villes qu'ils habitent. Ces lieux ne présentent pas la souffrance des acteurs et, quand bien même elle serait prise en compte, cette souffrance serait différente car les soldats sont actifs et armés. La souffrance des soldats est secondaire face à un certain héroïsme et à la possibilité de survivre en se battant. Les participants renvoient implicitement à une conception héroïque du combat, par opposition à l’inhumanité de la déportation où les individus sont traités comme du bétail. L'un deux considère que la guerre n’est pas comparable à un abattoir ou à un assassinat. La différence de ressenti concerne explicitement la différence de situation entre victimes non armées et soldats d'une armée.

Pb1f : « J'ai visité des cimetières...que là, on voit pas de tombes, on voit rien, on voit que des photos. Ça n'est pas du tout pareil. »

Pb1f : « Même les cimetières de la guerre, ils sont morts pour se battre pour le pays, les cimetières c'est souvent les gens ils ont pas été tués ils sont morts par maladie ou autre que là ils se sont morts par injustice. »

Pb5f : « Ce sont des morts qui ont souffert, beaucoup souffert inutilement quoi. Ils ont souffert sans de bonnes raisons, juste parce que ils étaient juifs et du coup c'est une mort horrible qui n'est pas justifiée. »

Pb2f : « Enfin, là c'était sur un camp enfin c'était un cimetière he, je ne sais plus, j'en ai vu beaucoup, mais pour moi les soldats, en fait, ils s'attendaient à mourir à un certain temps. Il y en avait c'était voulu, ils voulaient aller au combat que les juifs n'ont rien demandé en fait (...) Oui ils souffrent les soldats, mais pour moi je l'ai moins ressenti qu'à Auschwitz. »

Pc4m : « En fait le ressenti des soldats, quand on parle de la guerre honnêtement on n'en parle peu alors que on en a quand même un peu parlé sur les juifs, du coup le fait qu'on en est juste parlé, ça me poussait en savoir plus alors que du coup c'était même pas évoqué pour les soldats, ça paraît bizarre, mais nous en fait on ne se pose même pas la question. Ça paraît étrange mais, je ne sais pas. (...) Hee ben j'ai déjà été sur les plages du débarquement, je ne sais pas pourquoi, mais on ne perçoit pas du tout de la même façon. Je sais que la façon de penser n'est pas du tout la même sur un lieu comme ça et un lieu comme Auschwitz (…) Bah je ne sais pas comment exprimer ça. En fait ce qui est bizarre, c'est que bon, les soldats en quelque sorte ils pouvaient se défendre dans le sens où ils étaient armés. Je ne sais pas, par rapport à ça, même comme on nous l'a appris ce n'est pas du tout pareil. Je veux dire, la guerre c'est sûr que c'est horrible mais je veux dire que la façon dont on nous l'a enseignée n'est pas du tout la même que la façon dont on nous a enseigné les juifs qui n'avaient aucun moyen de se défendre. Moi en tout cas mon état d'esprit n'est pas du tout le même quand je suis sur le lieu. »

Pc2m : « Ben c'est différent parce que là c'était deux camps qui se battaient l'un contre l'autre et presque égal, donc là, c'était de l'assassinat en fait, c'est la barbarie et vraiment encore pire que la guerre quoi, parce que c'était vraiment illégal. Il n'y avait pas deux camps qui se battaient, c'était un camp qui en opprimait un qui ne se défendait pas. »

C’est en ce sens que, si la plupart parlent de lieu de mémoire en reprenant le terme consacré, une participante estime qu’il vaudrait mieux parler de lieu de souvenir pour un lieu concernant un passé négatif associé à une souffrance et non à l’histoire. Les lieux de mémoire sont liés aux monuments aux morts ou aux éléments commémorant des souvenirs positifs, en particulier renvoyant à des faits d’arme glorieux. Cette différence permet d’accentuer la spécificité d’Auschwitz-Birkenau par rapport aux lieux de mémoire militaire traditionnels. Elle est peu exprimée et même regrettée par deux participantes. Elles ne s’intéressent pas pour autant au contexte historique d’Auschwitz, mais elles estiment qu’il faudrait également se souvenir des actes de résistances des déportés. Elles considèrent qu'ils se sont battus pour donner un sens à leur mort par leur résistance aux nazis en restant des êtres humains, ne serait-ce qu’en survivant quelque temps. Les seuls moments de la visite où cette dimension apparaît sont ceux où la rescapée raconte des anecdotes de sa vie quotidienne au camp ou chante une des

chansons que les déportés chantaient à l'époque. Au delà de l'horreur des conditions de vie menant à la mort, la vie apparaît comme une résistance au projet nazi et donc la mort qui en découle reprend un sens.

Pb3f : « On est dans un camp de mémoire. »

Pa4f : « J'appelle pas ça un lieu de mémoire en fait j'appelle ça, je ne sais pas, souvenir, lieu de souvenir plutôt que mémoire. Parce que une mémoire, je ne sais pas, pour moi une mémoire c'est quelque chose de plutôt positif (…) Pour moi ce n'est pas un lieu de mémoire quoi. C'est atroce, je ne pense pas qu'un lieu de mémoire c'est fait, enfin c'est pas un lieu de mémoire pour moi parce que on ne peut pas se souvenir des gens avec des camps de concentration, ce n'est pas possible. »

Pa3m : « C'est peut-être plus brutal de dire, oui mais il y a eu aussi des juifs, par rapport à ces millions de morts il reste des comportements en fait totalement positifs. »

Pa1m : « Je crois qu'ils chantaient, même qu'elle nous a raconté qu'ils chantaient là-dedans tout bas des chansons par exemple, des résistants, je ne sais plus le nom. »

Bien agir pendant la visite La conséquence de cette importance donnée aux victimes est la conscience du respect qui leur est dû dans le lieu où elles ont souffert et où elles sont mortes. Pendant la visite, les participants ressentent un devoir vis-à-vis d'elles qui impose une certaine attitude. Tous les participants sauf deux ont mis en avant l'attention ou de la concentration générale pendant la visite. Quelques uns sont surpris à la fois de leur propre attitude et globalement de celle du groupe : ils ne se doutaient pas d'avoir la capacité d'être aussi attentifs et concentrés. Ils en parlent par opposition à l'attitude qu'ils ont en classe. Lorsque se pose la question de leur différence de comportement, ils ne la justifient pas en invoquant le fait que l'expérience de la politique nazie d'extermination à Auschwitz-Birkenau soit concrète, contrairement à celle qui se passe en classe, ou en invoquant un intérêt pour l'histoire historienne. Ils renvoient à l'impératif d'être respectueux vis-à-vis de ce que les victimes ont vécu.

C'est donc un rapport aux victimes et une reconnaissance du caractère particulier de ce qu'elles ont subi qui implique de se sentir concerné. Les propos en deux étapes d'un des participants sur les raisons de leur concentration font apparaître cet enchaînement. Dans un premier temps, il donne la même importance à la nécessité d'être attentif pour apprendre et pour ne pas reproduire une telle horreur et dans un second temps il reconnaît finalement que l'impératif de respecter les victimes est plus important et plus fort.

Pa5m : « Bon ben je pense que c'est la journée où j'ai été le plus calme. C'est la journée où j'ai le moins parler de ma vie (rires). C'est la journée où j'ai eu le plus d'émotions et je pense que les gens m'ont vu avec le plus d'émotion, avec les larmes aux yeux. C'est le seul contexte où je

me suis mis dans cet état. »

Pc2m : « Enfin j'ai été agréablement surpris par le fait que tout le monde soit attentif (…) Je sais pas, on est encore jeune on est un peu immature des fois... »

Pb3f : « Déjà de un ça m'intéressait alors qu'en cours c'est pas du tout pareil, et pour moi c'est un endroit qu'on doit respecter, donc on doit pas gueuler, après c'est mon opinion personnelle. (…) Haa... ben pour moi les salles de cours, c'est pas pareil quoi. Hee...ben parce que je veux dire, il y a eu dans ces bâtiments là, les gens ils ont vécu des choses horribles, il y a eu des morts et tout dans les camps. Donc pour moi, ça fait comme si que on ne respectait pas les morts. Dans les salles de cours, d'après ce que je sais y'a pas eu de mort. »

Pc2m : « Le respect oui le respect pour les victimes d'une part, parce que c'est un vrai cimetière là-bas et oui, d'autre part ça je ne le sais pas trop justement ce qu'on en pense, pour pas que ça se reproduise. Je ne sais pas trop, mais je pense que oui respecter. »

À l’opposé, lorsque dans de rares cas ce comportement n’est pas observé, les participants considèrent que le sens de la visite a été raté par ceux qui agissent de manière inadéquate. Il n’est donc pas possible pour eux qu’elle puisse avoir un autre sens que celui qu’ils en ont tiré. Plusieurs participantes dénoncent en effet des comportements jugés irrespectueux et non un décalage par rapport à une norme sociale. Une telle dénonciation de certaines attitudes constatées n’est faite que par les participantes de l’un des groupes. Elles concernent deux de leurs condisciples pendant la minute de silence devant le mémorial international et dans le crématoire d’Auschwitz.

L’irrespect de deux filles constaté par des participantes les choque parce qu'il signifie que ces visiteuses ne sont pas touchées par le sort des victimes. Leur comportement est jugé irrespectueux parce qu’il est compris comme le produit d’un refus de se sentir concerné par la souffrance des victimes. Cette dimension ressort particulièrement dans la manière dont les deux participantes en parlent. La première montre que ceux qui ne respectent pas la mémoire des victimes juives d’Auschwitz-Birkenau la particularise comme si elle ne concernait que les juifs, alors qu'elle est l’occasion d’un hommage aux autres victimes de l'intolérance religieuse ou raciale. La seconde affirme qu’elles auraient réagi différemment si elles avaient vécu cette horreur, en suggérant qu’elles auraient compris pourquoi le respect est dû.

Pb5f : « Quand on a fait la minute de silence, elles ont rigolé tout ça. Quand on a été dans des lieux, bah je pense que c'était un four crématoire et il y en a une qui a gueulé des tas de trucs. »

Pb4f p: « Je pense que sur tous qu'on était, toute la classe qu'on avait été, tout le monde a fait la minute de silence donc je pense que ça touchait un peu tout le monde sauf elles. »

Pb2f : « On a fait la minute de silence, il y en a qui ne l'ont pas respectée (…) Parce qu'ils étaient pas concernés par ça en fait. Ben ils disaient que eux ils étaient, ils disaient "nous on est tunisien, on ne pense qu'à nous, pas aux autres" (…) Ben ça m'a choqué. On est sur un lieu où justement on apprend à respecter tout le monde, toutes les origines, toutes les religions et on

parle comme ça sur un lieu où il y a eu un crime contre une certaine communauté. »

Pb5f : « Rien que quand elles ont rigolé et parlé pendant la minute de silence alors que tout le monde se taisait, je me suis dit "c'est un manque de respect", je me dis que si elles avaient vécu ça je ne pense pas qu'elles auraient rigolé. »

Deux participantes disent presque explicitement que le fait d'avoir un tel comportement irrespectueux pendant la visite invalide rétroactivement la disposition préalable à la faire. Faire la visite ne suffit pas pour montrer son intérêt et les autres motivations valent moins que cet irrespect. Ces deux participantes ne comprennent pas pourquoi les deux filles irrespectueuses ont voulu et même ont été autorisées à participer au voyage. Elles sont jugées comme n'étant pas du tout intéressées et n'ayant jamais été intéressées. Il n'y a donc pas d'autres sens possibles à la visite. D'ailleurs ces participants reconnaissent que d'autres élèves n'ayant pas participé à la visite peuvent être intéressés à partir du moment où ils reconnaissent la signification que doit prendre la visite, même s'ils n'ont pas souhaité en faire directement l'expérience. La critique de l'irrespect n'est jamais tournée vers ceux qui ont pris la décision de ne pas venir à Auschwitz-Birkenau.

Pb1f : « Moi je sais en tant que prof j'aurais dit "si ça ne t'intéresse pas, si tu t'en fous complètement, pourquoi tu viens ?"et pourtant cette personne est venue quand même, mais bon (…) Moi je sais que je ne l' aurais pas fait venir …».

Pb5f : « Ben ceux avec qui j'avais parlé, tout le monde était d'accord. Sauf, je pense deux filles, je me demande pourquoi elles sont venues, (…) J'en sais rien, parce que pour moi si on n'a pas le respect des personnes qui sont mortes là-bas, donc des juifs, si on n'a pas ce respect là je ne vois pas pourquoi on va là-bas (…) Je pense juste qu'elles n'en avaient rien à cirer, c'est tout. Je crois jusqu'elles s'en foutaient et que je ne sais pas pourquoi elle sont venues vu qu'elles s'en fichaient. »

En dehors de ce cas particulier, les autres participants n'ont pas perçu de telles marques de perte du sens de la visite. Même lorsqu'ils voient un comportement en décalage, il n'est pas considéré à proprement parler comme un manque de respect. C'est ce qui se passe quand deux participants dénoncent ainsi chacun un aspect sans rapport avec la conscience de la souffrance humaine. L'un regrette l'inscription de graffitis sur les murs des baraquements en briques de Birkenau qui dénatureraient les traces de l'histoire. L'autre trouve déplacé de manger de la viande issue de bêtes mortes dans ce qu'il considère comme un lieu étant un abattoir.

Pc4m : « Non, pendant la minute de silence tout le monde était respectueux, heureusement d'ailleurs, il y a des limites quand même. Mais après je ne dis pas que l'on est des exemples, mais pour être honnête, moi ce que j'ai ressenti c'est que là, on a été respectueux, enfin je veux dire les gens de ma classe ils ont été respectueux. »

Pa1m: « Ha ben ça par exemple je ne trouve pas ça respectueux, si c'était des déportés, je pense qu'on aurait pu voir ça comme les dessins dans les grottes, enfin là, tu es en direct mais je trouve ça irrespectueux, ça abîme un monument.».

Pa1m : « Je ne sais pas, on visite en gros un grand abattoir humain, et eh,, il doit y avoir des gens pour manger des sandwiches avec de la viande dedans, enfin je trouve ça contradictoire, d'un côté on étudie des morts et ils mangent du mort. »

Le devoir de ne pas oublier Ce respect qui est la manifestation de la mise en avant des victimes est la forme mémorielle que prend l'intérêt. Lorsque plus des deux-tiers des participants disent explicitement que la visite est importante parce qu'elle permet de ne pas oublier l'histoire, c'est à cela qu'ils font référence Ils passent d'un intérêt pour les informations contextuelles avant le voyage, à la conscience d'un devoir de mémoire qui est à la fois une déduction et un fondement rétrospectif de l'apprentissage de notions et d'images mentales. Ce n'est pas de l'histoire en tant que logique et chronologie des événements dont il est question, mais des notions et images mentales construites sur la souffrance et la mort des victimes permettant de se souvenir des victimes. S'il est important de ne pas oublier, ce n'est donc pas simplement parce que tous les évènements passés devraient rester dans les mémoires. Une participante parle de réveil permis par la connaissance et non d'intérêt pour l'histoire.

Ils reprennent un impératif : il faut se souvenir car ce n'est pas possible que des personnes aient pu commettre de telles actions sans qu'elles soient connues pour que tout le monde s'en rende compte. Le souvenir a la forme d'un impératif moral plus que celle d'un intérêt. Un autre participant répète trois fois en quelques minutes l'importance de sa conscience morale. C'est ce qui donne sens à la visite

Pc3f : « Ben oui je le considère comme, c'est ça que je veux montrer, c'est ça mon réveil en fait. J'ai fait d'une façon de prendre comme un réveil le fait de connaître l'histoire. »

Pb3f : « C'est horrible quand même, je me dis que ce n'est pas possible que les gens sachent pas, c'est pas possible que des personnes fassent ça à d'autres personnes (…) Parce que, je ne sais pas, pour moi c'est important (…) oui, pour moi, j'ai envie qu'on n'oublie pas en fait (…) Oui, pour moi c'est comme ça, il faut qu'on se souvienne, il faut que les gens savent ce qui s'est passé et puis il ne faut pas que les gens oublient. Pour moi c'est impossible d'oublier ça parce que c'est trop important, c'est trop gros en fait pour oublier. »

Pa5m : « Et he ben he c'est aussi hee (petit silence) pour ma propre conscience morale, de ne pas oublier quelque chose ben que je pense qu'on ne doit pas oublier. Pour moi c'est lié à l'ignorance, parce que quand on oublie on est ignorant (…) Il ne faut pas être ignorant il ne faut pas oublier aussi hee pour hee. Après, pour sa propre conscience morale ça fait, j'aime pas trop dire ça, le sens moral ça fait he ça fait pour mon propre intérêt et pas pour l'intérêt des autres. Donc pour sa propre morale et aussi pour ne pas oublier ce rapport à ceux qui ont vécu à travers hee, du témoignage de leur famille. Donc pour moi, c'est une partie d'histoire telle que la ségrégation raciale aux États-Unis, je ne sais pas moi, tel que l'apartheid en Afrique du Sud.

C'est des choses qu'il ne faut pas oublier pour moi. »

Des significations élaborées après-coup Ce sens n’est cependant explicité dans le récit de la visite que lorsqu’il s’agit d’affirmer la nécessité d’un certain comportement. Ils ne le mettent pas en rapport directement avec ce dont ils se rendent compte, ce qu’ils imaginent ou ce qu’ils ressentent. Il n’est pas comme les notions, les images mentales ou les ressentis produits pendant la visite en étant confrontés aux lieux et aux éléments matériels. Il est déterminé après-coup. Ils en parlent d’ailleurs beaucoup moins lors de leurs récits spontanés qu' au moment où leur est demandé ce qu’ils ont retenu globalement de la visite. Il semble alors qu'ils développent plus leurs sentiments qu’ils ne racontent ce qu’ils ont vécu pendant la visite. C’est dans la mesure où l’entretien est fait après-coup que ce sens apparaît. Cela ne signifie pas qu’ils ne l' auraient pas évoqué pendant la visite si on leur avait demandé de la mettre en perspective, mais qu’ils ne l’ont pas fait spontanément et que les accompagnateurs ne les ont pas mis dans la disposition de le faire.

A un premier niveau, cela apparaît dans les récits de la visite par l'absence d’évocation du devoir de mémoire. Deux participantes affirment explicitement qu’il ne s'agit pas de ce qu'elles avaient pensé sur le lieu même. Ils associent la différence entre le sens perçu pendant la visite et celui donné après-coup à celle entre le cri de désespoir et l’avertissement évoquée à propos de la plaque commémorative du Mémorial International.

Pb5f : « C'est plus un sens en dehors de la visite. »

Pb4f : « Si bien sûr c'est important, enfin c'est mon point de vue maintenant. »

Pc3f : « Ben maintenant c'est un avertissement et à ce moment-là c'était un cri de désespoir, dans le temps, ça change (…) Avertissement plus présent que cri de désespoir durant la visite, mais avertissement plus important comme signification (…) Ben ça dépend de quel lieu quand j'ai vu ces images et tout ça c'était un cri désespoir, là où j'étais, la fin de toute la journée c'était un avertissement. »

Le devoir de mémoire est la conséquence de cette association. Alors que la visite est la considération de la souffrance à partir de moments et d’éléments matériels généralement précis et clairement identifiés, l’idée de ce que cela implique se pose en revenant après-coup sur la visite d’une manière globale et en la mettant en perspective. Les participants disent alors ce qu’ils se souviennent avoir pensé sur le moment et non la perspective qu’ils donnent après-coup. D’une manière générale, les participants

restent concentrés sur ce dont ils se rendent compte ou imaginent et sur ce qu'ils ressentent pendant la visite, sans se poser la question de son sens général ni de sa mise en perspective. S'ils parlent ainsi tout le long de leurs récits de la souffrance humaine, c'est avant tout parce qu'ils s'en sont rendus compte, l'ont imaginée ou l'ont ressentie. Ils ne parlent pas à cette occasion d'une signification générale donnée à leur journée et à la visite.

Pb3f : « Ce n'est pas que ce n'est pas important, moi en fait je suis restée, moi je suis restée plus sur ce que moi je ressentais, mais pas trop de ce qu'on allait en parler après, de ce que ça allait faire après. Pour moi c'était une visite pour que moi je comprenne, et que moi je visualise, enfin plus pour moi en fait, même pour plus tard, pour que j'en parle. C'était plus pour ça que de savoir pourquoi, enfin la morale des choses. »

b. Ce qui est humain

Une définition de l'humanité L'intérêt pour les victimes et leur souffrance débouche sur une signification métaphysique donnée à la visite. Il permet de prendre conscience de la nature ontologique de l'humanité au delà de la situation particulière dans laquelle cette prise de conscience intervient. Elle se fait de deux manières selon que l'accent est mis sur la souffrance des victimes en elle-même ou sur le rapport des participants à cette souffrance. L'humanité est définie qualitativement d'un côté à partir de l'expérience des acteurs en tant que victimes souffrantes ou que bourreaux faisant souffrir. D'un autre côté, elle l'est à partir de l'expérience des visiteurs en tant que doués d'empathie par opposition aux bourreaux.

Les bourreaux étant à la fois inclus et exclus de l'humanité, ces deux positions peuvent sembler contradictoires, mais elles sont en fait complémentaires dans la mesure où elles ne jouent pas sur le même plan. Il faut alors distinguer deux niveaux d'humanité selon ce qui est en jeu. D'une certaine manière il s'agit de deux modalités distinctes de l'humanité selon qu'elle est perçue comme souffrance ou comme percevant la souffrance d'autrui. La première modalité inclut tous les hommes, qu'ils soient disposés à souffrir ou à faire souffrir. Si la définition proposée est bien qualitative en définissant la nature humaine non comme l'ensemble des hommes mais comme l'ensemble des individus ayant certaines qualités, l'ensemble ainsi caractérisé est donné a posteriori. Il s'agit de constater que victimes et bourreaux sont les hommes et de définir leurs qualités. Dans la seconde modalité, un critère a priori potentiellement

excluant est proposé. La définition n’est plus constative mais normative. Ce critère est défini non en fonction de ce qui est arrivé aux victimes, mais en fonction du rapport à leur souffrance. Si dans le premier cas l'enjeu est d’opposer les bourreaux aux victimes en tant que faisant tous deux partie de l’humanité, dans le second cas il est d’opposer les participants aux bourreaux afin d’exclure ces derniers de l’humanité.

Ces deux définitions se complètent aussi car elles permettent de fonder le désintérêt pour les informations historiques contextuelles sur chacun de ces deux plans, malgré ce que les participants affirment de manière convenue sur leur intérêt préalable. Cette dimension n’apparaît pas pertinente puisque ce sont avant tout des êtres humains qui ont souffert indépendamment de leurs caractéristiques historiques ou sociales. Les victimes sont souvent simplement qualifiées d’êtres humains ou de personnes, comme si leurs caractéristiques propres n’étaient pas pertinentes à ce niveau. De plus, la problématique est déplacée du terrain historique vers le terrain métaphysique. Bien qu’une seule participante dise explicitement que son attente d’explication est comblée sur le plan métaphysique à défaut de l’être sur celui historique, une correspondance peut être constatée entre l’expression de cette attente et la prise de conscience de la possibilité morbide de l’humanité. Si les nazis sont ontologiquement inhumains, cela suffit à expliquer qu’ils agissent de manière inhumaine. Cette constatation est en fait moins tautologique qu’il n’y paraît. L’inhumanité n’est en effet pas constatée parce que les nazis commettraient des actes inhumains, mais pour leur rapport à ces actes.

Pb5f : « Ben je sais pas, ça me fait mal au coeur de voir qu'il y avait des gens, des humains qui ont vécu là-bas et que personne n'a rien fait, que même des soldats allemands qui les ont vus comme ça et ils n'ont pas eu pitié quoi, alors que ça devait être horrible. »

Pc3f : « Ça intéresse parce que j'essayais de comprendre pourquoi, jusqu'à quel point on pouvait arriver. Ben en fait dire oui je sais maintenant que l'homme il peut être assez méchant. »

Souffrance et cruauté métaphysiques A un premier niveau, les membres de l’humanité apparaissent comme des êtres vulnérables susceptibles de subir des souffrances et capables d’en infliger. La mise en avant de la souffrance et l’absence d’explications historiques contextuelles impliquent un double rapport aux victimes et aux bourreaux. Pour les participants, la proximité de l’horreur n’est pas seulement l’occasion d’une prise de conscience de ce qu'il s’est passé, mais de quelque chose de plus général concernant la nature de l’humanité. Plus des deux tiers des participants vont dans ce sens et fondent ainsi non seulement leur identification aux victimes, mais

d’une manière plus générale le sens de leur visite sur la signification qu’ils en tirent. Ils le font en se sentant concernés par la souffrance des victimes à la fois en tant qu’elle est subie et en tant qu’elle est infligée. Certains ressentent le la colère et de la haine envers les nazis[238].

Du côté de la souffrance subie, tous les hommes sont mis au même plan en tant qu’humains souffrant, au delà de leurs différences. Les participants réalisent toute la souffrance possible de l’humanité à partir des cas particuliers dont ils se rendent compte, imaginent et ressentent. Même si quelques uns reviennent sur la religion juive de la plupart des victimes de la politique nazie d’extermination, aucun ne parle vraiment des raisons ou du contexte historique. Du côté de l’horreur commise, le fait de provoquer des maux prend une valeur plus générale que ce qu'il s’est passé à Auschwitz-Birkenau. Au delà des actions commises par les nazis, une participante fait de la méchanceté un caractère général de l'humanité. Plus d'un tiers des participants prennent conscience pour la première fois de l'existence de l'inhumanité de l’humanité. Ils reconnaissent généralement qu’infliger de telles horreurs fait partie de la nature humaine avec des expressions telles que ce dont l'humanité est capable, la personne humaine n'est pas toujours bonne, l'être humain est vraiment horrible ou la partie mauvaise des humains. Les bourreaux restent donc des êtres humains. Une participante suggère que leurs actions ne les n’excluent pas de l’humanité, puisque qu'elle ne comprend pas comment les gens peuvent faire du mal à des personnes.

Pc3f : « Donc c'est plus ce, ce n'est même pas juste que la guerre que je voyais là, plus l'histoire du monde, tous les événements qui arrivaient comme ça où il y a de la méchanceté et de la souffrance. C'est comme si tout devenait là, j'ai matérialisé tout ça, mais je n'avais pas en tête une personne, c'était un ensemble. »

Pb3f : « Comment on peut faire du mal à une personne qui ne sait même pas pourquoi il a cette religion, pourquoi il est ici ou pourquoi il est né comme ça, enfin pour moi, c'était des humains, ils étaient normaux comme nous enfin, on est tout pareil, et pour moi c'était ça en fait. Je regardais la chaussure et je me disais "mais cet enfant il est comme mon neveu quoi". Enfin juif ou pas, c'était pareil. »

Pb2f : « Ben je ne comprends pas comment les gens peuvent faire du mal à des personnes, les torturer autant. »

Maria- Laura : « Pour moi la méchanceté et les choses comme ça je ne les limite pas à un homme, à une nationalité. Je ne voyais pas par exemple les nazis, c'était tout un ensemble. »

Pb1f : « Parce que après sinon, enfin je veux dire, que tout le monde croit que la vie est belle, enfin il n'y a pas de racisme, tout le monde est gentil, alors que par compte c'est pas vrai parce qu'il y a des gens qui sont capables de tuer, de gazer, de fusiller des personnes juste par rapport à leur religion. »

[238] Supra B 1 d

Pa6m : « La prise de conscience de ce que c'était, de ceux, enfin de ce génocide, de ce dont l'humanité est capable, pour en arriver là, c'est (…) enfin qui met en perspective la cruauté, l'inhumanité, l'horreur… ».

Pc3f : « Je ne sais pas si je pense différemment parce que j'ai toujours pensé qu'on est capable de faire certaines choses, mais c'est devenu plus important, c'est en densité que ça a changé, je pense que c'est ça qui a changé. »

Pa4f : « Je me dis que vraiment l'être humain était vraiment horrible. Je me suis dit comment on peut faire des choses comme ça (...) C'est l'être humain en fait qui m'a vraiment choqué, enfin ce que l'être humain est possible, enfin ce que l'être humain fait, je trouve ça vraiment ouais. »

Pa2f : « Une mémoire pour les personnes qui ont été tuées, une mémoire aussi des personne qui ont pu faire ça, toute cette horreur et justement entraîner cette mémoire pour montrer aux personnes que la personne humaine n'est pas toujours bonne. »

Pc3f : « La partie mauvaise des humains, ça montre beaucoup les méchancetés (...) Quand les choses comme ça arrive tu te dis que ce n'est pas possible, comment quelqu'un a pu faire ça. »

Pb2f : « Ben je ne comprends pas comment les gens peuvent faire du mal à des personnes, les torturer autant. »

En conséquence les participants reconnaissent que des hommes comme eux ont commis des horreurs. Il y a une identification aussi bien aux bourreaux qu'aux victimes. Une seule participante, sans considération de la différence temporelle, va jusqu'à se sentir coupable en faisant le lien entre ce qu'on pu faire des hommes et sa propre responsabilité en tant qu'humaine. Elle s'associe elle même dans le fait que tout vient de nous, c'est à dire de cette capacité humaine à faire le mal. Une de ses camarades ressent d'ailleurs de la honte[239].

Le fait d'être concerné familialement du côté des bourreaux et non des victimes ne joue cependant pas comme quelque chose menant à ce sentiment : la seule participante ayant des liens familiaux en relation avec les nazis n'a pas ce sentiment. Elle est autrichienne et sait que sa famille a soutenu le régime nazi et donc sa politique d'extermination. Elle ne ressent cependant pas de culpabilité personnelle et se démarque de ses grands parents par la haine qu'elle ressent envers Hitler[240]. Son cas donne une démonstration par l'absurde de la non nécessité d'être directement concerné pour ressentir de la culpabilité de même que pour s'identifier aux victimes.

Maria -Laura : « Nous on fait parti de tout ce qui arrive et je sens que tout ça que j'ai vu là, que j'ai senti là, ça vit dans toutes les personnes. Je ne sais pas, c'est comme si je me sentais frustrée, comme si je voulais changer l'histoire, et en même temps tu te sens coupable parce que tu sais que tu ne peux pas changer, tu ne peux pas aller dans le temps, ni dans le futur, tu es juste là. Tu es frustrée, tu es coupable, et en même temps tu es triste de savoir que tu ne peux

[239] Infra E
[240] Supra B 1 d

rien changer (…) Je ne sais pas, ça vient de nous, donc on est coupable. »

Pa4f : « C'est-à-dire que je me suis dit que finalement l'humain est horrible en fait, comment on a pu en arriver là. J'étais vraiment désolée, j'ai même eu honte d'être humaine. »

Pb2f : « Je suis originaire d'Autriche donc c'était pris par le parti nazi donc du coup de voir ce qu'ils ont fait, je me sens plus concernée, j'en ai parlé avec mes parents et tout. J'avais vraiment envie d'y aller pour voir de mes propres yeux comment c'était parce que c'est un des camps des plus importants (…) Ben justement, on en parle pas du coup dans ma famille, parce qu'ils se sentent coupables en fait d'avoir soutenu quelqu'un qui a fait un crime en fait (…) Oui, par ce que il y en a beaucoup qui l'ont soutenu en fait, dont je me demande comment ils ont pu le soutenir. Après, ils ne savaient pas forcément, mais il avait quand même des idées assez extrémistes et je ne sais pas; C'est un peu de l'incompréhension envers ces gens-là. »

Se sentir humain en ressentant de l'empathie Cette définition de l'humanité par ses actions identifie potentiellement les participants aussi bien aux victimes qu'aux bourreaux, mais à un second niveau la définition de l'humain comme étant doté d'empathie distingue les participants des bourreaux. Si l'empathie est bien la forme affective de l'intérêt pour la souffrance des victimes induisant les participants à avoir des ressentis dans la mesure où elle vise affectivement ce qui leur est donné à percevoir, elle a aussi une autre dimension. Cet intérêt signifie également une identification. L'empathie désigne alors une proximité qui se manifeste aussi bien dans l'intérêt spéculatif qu'affectif. Dans la plupart des cas, les participants expriment ce sentiment comme étant une dimension inséparable d'une inclusion de ces victimes du passé dans leur champ d'expérience en tant que des semblables. Une participante dit par exemple sa tristesse envers tous les proches des déportés qui ont perdu leur famille. Il y a une relation d'identification avec les victimes.

Les participants manifestent une proximité qu'ils n'explicitent pas toujours, mais qui transparait quand ils disent se sentir proches des déportés. Deux en particulier la formulent sans employer le terme d'empathie : l'un en répétant systématiquement qu'il est proche et l'autre en affirmant ressentir elle-même la même claustrophobie que les déportés. Même s'ils sont peu à formuler explicitement avoir vraiment ressenti globalement comme les déportés, cette proximité transparait dans leurs récits. Elle se révèle par des expressions telles que heureusement qu'on n'a pas vécu ça ou je me dis que je n'aurais pas pu vraiment vivre là-dedans. L'empathie n'apparaît donc pas seulement quand les participants se mettent à la place d'un déporté ou imaginent un de leurs proches à cette place. Même s'ils ne parlent pas directement de proximité, elle est présente chez des participants qui racontent par exemple leur expérience face aux photographies d'adolescents dans l'un des baraquements en briques de Birkenau.

L'une pense à leur âge qui est le même que le sien et de celui des ses amies. L' autre veut comprendre comment il aurait réagit dans ce bâtiment, et, pour y parvenir il essaie de se mettre à leur place.

Pb4f : « Oui, c'est triste de se dire qu'il y a eu des gens qui étaient là-bas à l'époque, qu'avaient eux-mêmes une famille et tout s'est dissous, ils ont perdu pas mal de gens, de proches, d'amis, de famille donc, ouais, c'est triste. »

Pa6m : « Ça apporte encore peut-être plus d'émotion, de réalité à la chose, plus de, plus de … je ne sais pas comment dire, ouais, on se sent plus proche des détenus (…) On se sent encore plus proche notamment avec les photos, les photos des victimes aussi, il y avait une salle pleine, une galerie avec plein de photos, on se sent encore plus proche, on s'imagine à la place des personnes qui étaient là en fait, moi je me rappelle qu'à un moment donné je m'étais imaginé vivre ce qui ils ont vécu hee avec, bee ils étaient avec différents membres de ma famille, des amis, et enfin perdre son humanité, être complètement déshumanisé et quand on se remet dans le contexte et qu'on s'imagine à la place des juifs et ce qu'ils ont vécu là on peut, on peut commencer à vraiment ressentir hee, vraiment ressentir une part de ce qu'ils ont vécu. »

Pc3f : « Là, j'ai senti comme si c'était moi. Là, c'est comme si c'était moi puisque j'ai ressenti un peu de claustrophobie et après on est passé aux crématoires, et c'est là que j'ai senti l'extermination la plus proche. »

Il y a ainsi une conviction que ce qu'il s’est passé à Auschwitz-Birkenau concerne chaque être humain. Si pour quatre participants ce qu'il s’est passé concerne essentiellement les personnes ayant un lien avec ces événements, ils montrent en même temps que de ne pas avoir une proximité personnelle avec eux ne signifie pas ne pas être concerné. Deux élargissent la notion de proximité de sorte qu’elle s'applique à n'importe quel visiteur. Cette empathie va plus loin que celle fondée sur le rapport avec la souffrance particulière d’un autre homme ressentie par celui qui est empathique. Ce n’est pas seulement le rapport entre deux individus se trouvant face à face même à plus d’un demi-siècle de distance grâces aux traces laissées. Elle prend une dimension universelle au delà de l’expérience particulière faite.

Le contenu qui fonde cette identification n’est cependant dans aucun cas explicité. Il s’agit d’un sentiment qui n’est ni justifié ni expliqué autrement que tautologiquement par l’appartenance à la communauté humaine. Il ne se fonde en particulier pas sur une commune souffrance, alors que c’est ce critère qui détermine les victimes dans la première définition omni-inclusive de l’humanité. La communauté avec les victimes ne se fonde pas là véritablement sur un des prédicats définis préalablement. Même si parfois certains se mettent à la place des victimes et imaginent leurs ressenti, l’empathie excède cette situation particulière. Ce ressenti n’est pas celui de leur souffrance mais de ce que provoque chez eux le rapport à cette souffrance.

L’affirmation de l’empathie permet aux participants de définir plus ce qu’ils ont en propre par rapport aux bourreaux que ce qu’ils ont de commun avec les victimes. Ce qui est supposé être partagé avec les victimes n'est pas plus explicité que ce partage ne l'est comme définissant ce qu’ils ont en commun.

Plus de la moitié des participants affirment alors leur propre humanité de manière négative en dénonçant l’inhumanité de ceux qui ne ressentent pas d’empathie. L’empathie pour les victimes et la dénonciation du manque d’empathie des bourreaux est la manière d’affirmer et de montrer leur propre humanité.. A ce niveau, ce qui est interrogé n’est pas tant la raison de la politique nazie d’extermination ou ce de qui a animé les nazis, mais leur capacité à ne pas se rendre compte de la souffrance de leurs victimes. Une participante affirme même un peu naïvement qu'elle ne pourrait pas avoir un tel comportement. Cette émotion est indissociable d’une profonde incompréhension des actions des nazis dont l'évocation est souvent assortie de on ne peut pas ou de comment c'est possible. Ce rapport se manifeste également dans l’expression de sentiments de colère et de haine envers Hitler et les nazis qualifiés d’inhumains[241]. Ce terme n’est pas employé de manière triviale pour désigner quelque chose de simplement condamnable, mais au sens littéral : les nazis ont évacué toute empathie et tout sentiment de culpabilité envers leurs victimes. L’empathie ressentie par les visiteurs est la preuve que contrairement aux nazis, tout cela ne leur fait pas rien.

Quand ils se rendent compte, imaginent ou ressentent l’horreur, les participants prennent conscience à la fois de leur empathie et de son absence chez les bourreaux, c'est à dire à la fois de la valeur de ce sentiment et de ce qui les distingue des nazis. Les participants ne comprennent pas comment les nazis ont pu ne pas se sentir coupables. Dans ce cas, la distinction par rapport aux nazis n'est pas construite sur l'évocation de sa propre culpabilité au nom d’une commune humanité, mais sur la dénonciation du manque d’empathie des nazis. Le caractère métaphysique de cette solidarité apparaît comme détaché de toute conscience d’une filiation avec les bourreaux. Ce n’est donc pas de commettre des horreurs ou de faire souffrir qui exclue de l’humanité et définit ce qui est inhumain, mais de ne pas avoir d’empathie envers ceux qui souffrent. Même si les deux sont liés dans la mesure où cette empathie est réputée interdire d’agir ainsi, la discrimination se fait en fonction du rapport à la souffrance d’autrui et du regard porté

[241] Supra C 1 d

sur autrui comme son semblable ou non. Cela rejoint la différence faite entre ce qu'il s'est passé à Auschwitz et ce qu'il advient dans une guerre : dans le second cas, les belligérant garderaient une empathie pour leurs adversaires et malgré la souffrance qu'ils font endurer, ils ne seraient pas inhumains.

Pb1f : « Parce qu'ils me paraissaient jeunes et je voulais savoir s'ils avaient tous à peu près la même catégorie d'âge, et je me disais "ils ont notre âge à nous quoi ". »

Pc2m : « Oui, ben oui, j'ai essayé oui, de me dire he comment c'est (...) Ben pour essayer de savoir, on essaye de plus approcher vraiment le plus possible de comment c'était, le plus possible pour voir vraiment comment ils vivaient, enfin he comment dire, enfin quand on voit, quand on nous explique comment c'était, on se demande, on se met forcément à la place et on se demande nous, comment on aurait réagi. »

Pb1f : « Donc moi déjà ce qui m'a intéressée quand on m'a proposé ce voyage, enfin ce voyage si je peux dire ça, déjà c'est que mon meilleur ami est juif donc je voulais savoir un peu, en gros l'histoire de ses ancêtres et je voulais savoir aussi comment les gens pouvaient être inhumains, à quel point ils pouvaient faire du mal à l' époque, comment ils ont pu faire ça, comment ils ont tué autant de personnes. »

Pa6m : « Il y a un sentiment de proximité, on sait que l'on est en train de marcher, de voir des bâtiments, des choses qui ont été là il y a 70 ans avec tout ce qui s'est passé. »

Pc1f : « Tous les génocides sont importants même si on se sent plus concerné par ceux qui nous sont proches. Je pense que nous on est quand même assez proches (…) oui je pense. Après on est toujours plus concerné par ce qui se passe à côté de chez nous. »

Pb5f : « Je n'aurais pas pu laisser les gens comme ça, souffrir, la plupart des gens perdaient leurs enfants, leurs parents, ils les voyaient mourir devant eux, et ce n'est pas humain. Ça devait être dur à vivre. »

Pb5f : « On ne peut pas laisser des gens mourir de faim, devenir tout maigres, perdre leurs familles et en avoir rien à faire. Enfin, de mon point de vue, on ne peut pas quoi. »

Pb3f : « Baff, je m'imaginais en fait je me disais "comment c'est possible" (...) Ben moi je ne trouvais pas ça possible en fait que des gens fassent ça à d'autres personnes. »

Pb1f : « Je sais que moi, si j'aurais à faire ça, je ne pourrais même pas, je serais trop culpabilisée après, ma conscience je ne l'assumerais pas au fond de moi. Je ne sais même pas comment les gens ont pu tuer, tout détruire et puis partir comme ça sans culpabiliser, sans s'en vouloir, sans rien du tout he, vraiment je ne sais pas, pour moi c'est inhumain. »

Pc2m : « Les preuves concrètes c'est pour savoir ce que ça a été, les sentiments pour prouver aussi que nous on est choqué et vraiment que ça ne nous fait pas rien de voir et tout ça. »

Peu de participants donnent un contenu positif à leur humanité au delà de l'empathie provoquée conjoncturellement pendant la visite. Seuls deux participants s'inscrivent dans une croyance éthique préalable plus large – c'est-à-dire au delà de la prise de conscience permise par la visite. La première lie ce sentiment aux valeurs catholiques transmises par sa famille, qui impliquent une attention aux autres. Cette attention définit qualitativement le fait d'être humaine. Le second, qui se présente en tant que militant engagé dans la cause animale, oppose sa conscience de la souffrance animale associée à celle des déportés à l'indifférence des autres pour les animaux. Il se

référé à la notion d 'être vivant dont les humains ne sont qu'une catégorie. L'affirmation de son humanité en ayant une empathie pour les humains est alors un prolongement ou un cas particulier de celle qu'il a envers les animaux. Chez d'autres participants au contraire, la comparaison d'Auschwitz-Birkenau avec un abattoir est plus de l'ordre du constat permis par la visite qu'une conséquence d'une décision éthique préalable. La proximité et l'identification ressenties pendant la visite se fondent ainsi sur la conviction que toute l'humanité est concernée par ce qu'il s'est passé dans ce camp: elles sont l'exemplification ou l'expérience déterminée par cette éthique générale. Les participants se rendent compte de ce qui n'apparaît pas avec la même acuité le reste du temps dans la vie quotidienne. Pour la plupart d'entre eux, elles sont surtout la conséquence de la visite, puisqu'elles se manifestent grâce à la confrontation directe aux traces des souffrances et de la mort.

Pa2f : « C'est un peu ma manière de montrer que je suis humaine en fait, et de montrer justement tout ce qui est inhumain pour moi (...) Et c'est ça pour moi, l'important enfin pas former les jeunes, si un peu de les former pour leur montrer qu'on ne peut pas faire ça, enfin, de quoi l'humain est possible, mais justement il faut montrer qu'il y a des limites et d'abord ça et puis aussi, vraiment montrer, enfin l'histoire, que ça a existé, c'est important. Mon père m'a appris que c'était important, mais pour moi en fait, ça devient naturel en fait de faire ça (…) Heu peut-être, parce qu'on nous dit souvent, à l'église, on nous dit que ton prochain il faut toujours que tu lui apportes quelque chose de bien etc., et justement montrer à mon prochain, les générations futures, ce qui a été fait avant. Pour moi c'est l'antithèse, enfin des chrétiens, enfin pour moi tout ce qui s'est passé (...) Mais oui je vois ce qui est bien et ce qui est mal … pour moi j'ai appelé ça être humain. »

Pa1m : « En fait je suis assez engagé dans la cause animale, la défense des animaux c'est quelque chose qui m'importe beaucoup et he j'essaie de comparer, par exemple ça, aux abattoirs, parce que pour moi c'est, je raconte ça, je comparais ça, j'en parlais surtout avec mon père, et par exemple les abattoirs, enfin on pleure sur le sort des sortes d'humains qui ont été exterminés, voilà, c'est grave quand même, mais on oublie souvent ce que ressentent les animaux qui sont abattus par milliards chaque année (…) Faut dire, c'est comme si on avait visité un grand abattoir humain, mais pour moi, bien sûr c'est, bien sûr notre propre espèce c'est toujours plus impressionnant qu'un abattoir d'animaux, mais he, je ne sais pas, parfois on a tendance à trop mettre, trop penser à nous-même et on oublie les autres espèces, alors que ça été prouvé, il n'y a pas longtemps que, comment dire, elles ressentaient la douleur etc. (…) Pour moi he où toute vie est égale, enfin qu'on soit un humain, un cochon, un chien, un oiseau, pour moi, enfin on est égaux, du fait qu'on soit un être vivant qui ressent des choses. »

c. Être responsable

La responsabilité métaphysique Cette distance ontologique prise avec les bourreaux au niveau du rapport à la souffrance d'autrui n'affaiblie pas la communauté impliquée par la première définition actantielle de l'humanité comme capable non

seulement de souffrir mais aussi de faire souffrir, et donc également d'être tuée et de tuer. Si les participants font partie de la même humanité que les bourreaux, alors cette définition implique qu'ils portent en eux-mêmes cette possibilité meurtrière. La conscience métaphysique de ce que peut être l'humanité entraine donc une certaine responsabilité. Le fait d'avoir été confronté aux traces de l'horreur et d'avoir ressenti de l'empathie sépare symétriquement des bourreaux car l'empathie serait plus forte que la disposition à commettre des horreurs. Elle empêche de reproduire ce envers quoi elle a été ressentie. Deux participants donnent à cet effet produit par leur visite une valeur générale en estimant qu'elle serait la réaction de tout visiteur, même tenté d'agir comme les nazis. L'enjeu est alors de ne plus pouvoir agir d'une manière qui provoque une telle souffrance.

Pb3f : « Mais parce que, de voir qu'il y a eu autant de personnes qui sont mortes là-bas, je pense que ça peut toucher des gens, qui peuvent se dire "non ça a dû arriver, ce n'est pas possible que ça recommence, c'est pas possible que l'on fasse autant de mal à d'autres personnes". Enfin qu'ils comprennent pourquoi faire ça à d'autres personnes. »

Pb2f : « Une personne normale qui sera sensible à ça ne peut pas faire souffrir des gens (…) Non, ben oui bien sûr, mais je pense qu'on s'en rend compte quand on est sur place, on se rend compte que la proportion des choses (…) Je le savais, mais je ne me rendais pas compte autant en fait. C'est que les chiffres, des images qu'on voit quand on étudie en cours, mais là, sur place c'est émouvant. »

Pc2m : « C'est horrible, tellement c'est concret, de voir ça avec un guide qui nous explique bien clairement et avec la déshumanisation des personnes, he ben là, oui, ça peut, quelqu'un qui pourrait être tenté, oui ça pourrait lui faire ouvrir les yeux. »

L'identification à la fois avec et contre les bourreaux suppose qu'il serait possible à la fois de commettre des atrocités et d'avoir de l'empathie. Cette contradiction apparente peut être levée en considérant que la capacité à souffrir et à faire souffrir ne sont que des possibilités de l'humanité. La première définition de l'humanité la caractérise en effet par des potentialités : elle peut souffrir ou faire souffrir, mais chaque être humain ne le fait pas nécessairement. La preuve en est qu'en l'occurrence chacun, bourreau ou victime, n'actualise que l'une de ces potentialités. Mais le fait que l'empathie et l'action de faire souffrir ne puissent être actualisées en même temps n'implique pas qu'elles ne soient plus potentiellement présentes. Pour reprendre le critère de la seconde définition, les bourreaux seraient alors potentiellement des hommes humains qui n'ont pas actualisé ce qui aurait pu les rendre humains et les participants sont des hommes humains qui n'ont pas actualisé ce qui les rendraient inhumains.

Cette dimension apparaît dans les affirmations des participants sur la nécessité d'être attentif à avoir de l'empathie afin de garantir sa qualité d'être humain véritable. Il y a là une responsabilité induite par la visite. Elle est mise en avant par les deux-tiers des participants lorsqu'ils parlent de la plaque commémorative du Monument International de Birkenau. Il y est écrit que le sens de ce lieu est d'être à la fois un cri de désespoir devant ce que l'humain peut faire et un avertissement face à ce qui peut à nouveau arriver[242]. Seuls quatre participants s'en souviennent et en parlent d'eux mêmes, mais généralement ils ne se sont pas posés de question devant cette plaque comme l'attestent leurs réponse hésitantes à ce sujet pendant l'entretien. Il leur est systématiquement demandé laquelle de ces deux dimensions a été pour eux la plus importante. Une seule participante estime que sa visite constitue essentiellement un cri de désespoir. Pour les autres, il s'agit d'un avertissement donné à l'humanité face à la possibilité du racisme. Ceux qui parlent du cri de désespoir le font soit pour lui donner une valeur par sa fonction d'avertissement, soit pour en déduire cette fonction. D'un côté, se sentir concerné par le désespoir des victimes permet de prendre conscience de l'avertissement qui reste la signification essentielle. D'un autre côté, l'avertissement est la signification que prend après coup l'ensemble de la visite quand elle est mise en perspective.

Pb1f : « J'ai dû les voir, mais j'ai pas regardé plus que ça. »

Pb3f : « J'ai pris les plaques mais j'ai pas trop compris en fait, j'ai pas, je ne me suis pas (…) Ben, pas ce que ça voulait dire, mais j'ai regardé sans plus en fait. »

Pa5m : « Les plaques en différentes langues, je trouvais que ça montrait hee qu'il n'y avait pas seulement les juifs polonais vraiment c'était, il y avait vraiment toutes les langues.»

Pb4f : « Hee… je pense que ça serait plutôt un avertissement. »

Pa4f : « Le cri de désespoir parce que c'est tellement horrible ce qui s'est passé, je pense que c'est tellement désespérant ce qui s'est passé que il faut que ça devienne une alerte quoi. Donc indirectement c'est aussi un avertissement (…) Ben parce que c'est l'humain qui a fait ça, donc je pense qu'on ne peut pas, il faut que l'humanité, tous les hommes, soient au courant de ce qui s'est passé et que ça concerne tous les hommes, pas que les Allemands, que les juifs, enfin que ça concerne tout le monde. »

Pc4m : « Ben je sais que quand j'étais devant j'ai repensé par rapport, comme ça parle des juifs j'ai repensé à tout ce qui tourne autour du racisme en fait. Surtout quand j'ai lu ça., bah forcément le nombre qui est inscrit, 1 000 000 et demi d'hommes de femmes et d'enfants, ça fait réfléchir aussi (…) Moi ouais parce que comme c'est écrit juif, voilà, hommes femmes enfants et tout du coup c'est vrai j'ai pas mal fais le rapprochement avec le racisme à ce moment-là. »

[242] « Que ce lieu où les nazis ont assassiné un million et demi d'hommes, de femmes et d'enfants, en majorité des Juifs de divers pays d'Europe, soit à jamais pour l'humanité un cri de désespoir et un avertissement. Auschwitz – Birkenau 1940 – 1945 ». Ce texte est inscrit sur 21 dalles fixées sur le sol du monument, toutes traduites dans des langues différentes.

Pa6m : « Différentes plaques dans plein de langues traduites où c'était inscrit que ce lieu restait un avertissement pour l'humanité, c'était vraiment destiné à ça, à la mémoire. »

Pc2m : « Je ne sais pas trop, cri de désespoir, je ne sais pas (…) Ben ça veut dire qu'il n'y a plus aucun espoir mais je pense qu'il en reste de l'espoir en tout cas je l'espère, parce que c'est un avertissement je pense. »

Pc1f : « Ouf un cri de désespoir plutôt je pense. Ouais, je pense, ben ouais parce que ça reste, c'est triste ceux qui ont vécu ça quoi. On pense d'abord à ça et après on pense au fait que ce soit un avertissement et tout ça, mais. »

Cette attention est généralement présentée comme une exigence métaphysique à laquelle ils sont soumis étant donné que la qualité humaine de l'humanité dépend d'elle. Plus des deux-tiers estiment que le fait d'être touché par la visite provoque cette exigence et interdit de se comporter comme l'ont fait les nazis. Elle engage la qualité humaine des individus et une responsabilité métaphysique que chacun a en tant qu'homme afin que l'humanité ne reproduise pas ce qui est une de ses potentialités. Que les participants n'aient jamais eu l'intention de commettre un génocide ne signifie pas qu'ils ne soient pas concernés par cet engagement. Il les concerne dans la mesure où ils en avaient déjà conscience avant la visite. Ils disent explicitement qu'ils y ont trouvé une confirmation ou un approfondissement, ce qui indique bien qu'il était antérieur. La conviction qu'il ne faut pas que cela se reproduise se trouve confortée et prend une certaine importance en vertu à la fois du sens métaphysique de la visite et du caractère concret qu'elle prend. D'une part, ils prennent conscience d'une possibilité ontologique et intrinsèque de l'humanité: le risque que cela se reproduise n'est plus théorique. D'autre part, cette réalité métaphysique a une dimension concrète de la même manière que les notions et images mentales ou les ressentis. Ils l'ont tirée du rapport aux éléments matériels, et même s'ils n'ont jamais douté de l'horreur qui a eu lieu à Auschwitz et de la nécessité que cela ne se reproduise plus, ils se sentent directement concernés grâce son caractère concret.

A l'intérêt spéculatif et sensible de la visite, plusieurs participants ajoutent explicitement le fait d'être concernés pour des raisons métaphysiques vu qu' ils le sont par ce que peut faire l'humanité. Ainsi un participant plutôt intéressé par cette période historique avant la visite, avoue qu'il ne se souciait pas particulièrement du sort des victimes. C'est en en prenant conscience à Auschwitz-Birkenau qu'il est concerné par ce qui a eu lieu dans le passé

Pb4f : « Ça a confirmé mon ressenti (…) Ouais, ben disons que avant que j'aille dans, enfin à Auschwitz, à Birkenau hee, enfin je pensais déjà pareil, il ne faut pas que ça se reproduise dans

tous les cas. »

Pc4m : « Je pense qu'on a tous été dans cet état d'esprit qu'il ne faut pas que ça recommence avant qu'on le sache, mais je pense que oui, la visite ça nous permet vraiment d'approfondir en fait notre ressenti par rapport à ça (…) Ben avant je me le disais aussi, avant la visite, il faudrait être bizarre pour ne pas le penser. Mais je pense que non la visite en fait ça approfondit tout ce qu'on pense tout ce qu'on pensait sur Auschwitz, tout se qu'on pense sur le massacre des juifs. La visite s'est vraiment he, comme je l'ai dit ça nous met vraiment l'image par rapport à tout ce qu'on sait. »

Pa5m : « Vraiment la période de la seconde guerre mondiale, la déportation des juifs, c'est la période dans l'histoire contemporaine que je comprends le mieux et qui m'intéresse le plus. (...) Bah he, moi je vais te dire honnêtement, avant le voyage, je ne m'en souciais pas. Ce n'est pas que je ne m'en souciais pas en fait, j'étais un peu ignorant, je savais qu'il y avait certainement des juifs ou même des homosexuels, des noirs, ceux dont Hitler méprisait, qui ont été déportés he. (...) Il faut bien comprendre ce qu'on est, qu'on apprend de nos erreurs, à ne pas recommencer, à ne pas faire les mêmes choix. »

Cette responsabilité est découverte par chaque visiteur : chacun en prend conscience grâce à l'idée de la nature humaine qu'il élabore à partir de ce dont il se rend compte, imagine et ressent. L'obligation d'être toujours attentif à ne pas actualiser la possibilité morbide de la nature humaine est donc ce que chacun découvre à travers son expérience. Elle n'est pas imposée de l'extérieur de manière abstraite : chacun se l'impose par l'action de sa propre conscience. C'est une expérience personnelle. Plusieurs participants disent en ce sens que la visite a été indispensable pour se faire sa propre opinion. L'objectif est de ne pas être influencé par ce que disent les autres, car ils peuvent falsifier la vérité comme l'ont fait les négationnistes. La possibilité d'entendre des mensonges rend nécessaire l'expérience personnelle. Le fait de passer de la confiance envers ceux qui transmettent cette histoire à la certitude procurée par la perception concrète de ses traces est une expérience existentielle. L'autonomie d'un sujet s'affirme dans cette expérience car il se rend compte des choses par lui-même sans être déterminé par un savoir qui pourrait lui être imposé. Un participant ayant travaillé l'année précédente sur la mémoire explique cet aspect sur lequel il a eu l'occasion de réfléchir, alors que les autres le disent sans se lancer dans des explications théoriques.

Que les participants se fassent ainsi leur propre opinion peut sembler contradictoire avec leur confiance envers les enseignants et envers l'institution qui garantit l'authenticité des éléments matériels. En fait, les deux se jouent généralement à deux niveaux différents. Ils font confiance à ceux qui le leur transmettaient et ne ressentaient ainsi pas le besoin de se faire leur propre opinion, même si la visite leur a apporté la certitude concrète de cette existence. Ils font confiance dans la rigueur

historique. Le besoin de se faire sa propre opinion concerne plutôt le sens métaphysique et les valeurs qui lui sont attachées. Si la transmission de l'histoire est perçue comme étant objective à partir du moment où leurs enseignants ne sont pas des négationnistes, celle des valeurs est perçue comme étant plus idéologique. C'est à ce niveau que pour ne pas se faire manipuler il faut se faire sa propre idée. La question est celle de l'abus du devoir de mémoire. Ce devoir n'est pas une donnée objective historique mais un certain rapport à l'histoire que les participants n'entendent pas se faire dicter. Ils doivent le découvrir par eux même pour le reconnaître véritablement.

Pb3f : « Pour moi c'était une visite pour que moi je comprenne, et que moi je visualise, enfin plus pour moi en fait, même pour plus tard, pour que j'en parle. C'était plus pour ça que de savoir pourquoi, enfin la morale des choses. »

Pa1m : « Pour moi c'est personnel (…) Je pense que le devoir de mémoire c'est personnel avant tout, on n'a pas le droit de se faire dicter, mais he, faut pas, comme voilà, Faurisson il a falsifié des documents, comme le livre d'Anne Frank, enfin, donc il a essayé de montrer ce qu'il dit en mentant et je ne pense pas que, le devoir de mémoire il doit être personnel, mais on n'a pas le droit de mentir dessus, on doit dire la vérité et, je ne sais pas, sur ça, Faurisson est devenu, il n'est plus crédible, enfin, du moment où on falsifie un document pour avoir raison, he, on est plus crédible, enfin, si on a eu besoin de recours aux mensonges pour avoir raison, c'est qu'on n'a pas raison. »

Pa1m : « Se forger sa propre opinion ben c'est important, pour moi c'est avant tout intime et vrai, en se basant sur des choses vraies et pas comme je le disais mensongères, oui c'est plus intime c'est vrai, mais après je pense on a besoin de lois comme celles qui ont été mises en place qui permettent d'encadrer pour éviter des abus, des abus sur le devoir de mémoire mais voilà. »

Ne pas oublier pour que cela ne se reproduise pas La responsabilité consiste alors à ne pas oublier. Cette conscience assure que l'humanité ne reproduise pas les mêmes erreurs puisque sa possibilité morbide n'est alors pas actualisée sans pour autant qu'il y ait forcément d'action concrète à faire. C'est ce qui apparaît dans l'articulation des propos d'une participante : elle avoue qu'elle ne peut pas faire grand chose d'autre que de ne pas oublier, juste après avoir affirmé que la visite permet de faire en sorte que cela ne se reproduise plus.

Cette efficacité immédiate apparaît bien dans la manière dont est évoqué l'effet que pourrait avoir la visite sur des personnes tentées d'une manière ou d'une autre de commettre des horreurs. Ils n'expliquent cependant pas comment cette conversion pourrait se produire. Ils se placent alors dans une sorte de pensée magique où ce serait une évidence n'ayant besoin d'aucune explication : la visite permet de prendre conscience de la nécessité que ça ne se reproduise pas, et cette prise de conscience équivaut pour eux au fait que ça ne se reproduise effectivement pas. Deux participants

posent ainsi une équivalence: la visite leur semble être directement efficace puisque qu'elle induit tout visiteur à agir dans ce sens. L'efficacité immédiate joue au niveau logique et métaphysique, puisque logiquement visiter induit l'empathie qui est incompatible avec le fait d'infliger la souffrance.

Pc1f : « Ben je l'ai déjà entendu mais je le pense aussi, de me dire qu'il y a plein de gens qui sont morts et qu'on ne doit pas les oublier. Et c'est un peu de cette façon-là, on ne peut pas faire grand-chose à part s'en souvenir et essayer de ne pas faire oublier toute cette histoire et de pouvoir encore en parler plus tard. (…) Après encore plus le raconter pour que pas il se passe la même chose (…) je ne sais pas, je pense que c'est juste important de montrer, de dire quand même que c'était mal, après ceux qu'ils sont mauvais, ils restent mauvais même si on va leur montrer Auschwitz. Ils verront il y a eu des morts là-bas mais ça changera en rien ce qu'ils vont faire (…) ben ça n'empêchera jamais que ça se reproduise mais ça peut déjà, je ne sais pas, montrer aux futures générations ce qui s'est passé, et donc du coup, qu'il ne faut pas avoir des idées, qu'il ne faut pas laisser peut-être je ne sais pas, les mauvaises personnes à la tête d'un pays par exemple, parce que après, ça dépend comment ça se passe et si c'est en temps de crise ou pas mais que là, c'était quand même extrême. »

Pa6m : « Je pense que le fait de transmettre, quand même, est peut-être un peu plus important, enfin c'est, enfin si on apprend tant de choses en histoire, c'est aussi pour hee apprendre à ne pas répéter l'histoire certaines fois ou au contraire à la reproduire, enfin, c'est important de connaître son passé à mon sens. »

Pb2f : « Il y a des gens ils ne se rendent peut-être pas compte de tout ça en fait, il y en a, ils ont toujours des idées, enfin de pas trop être libre d'esprit en fait, de rester un peu qu'avec eux, qui ont donc encore des idées racistes. Peut-être que de leur en parler ça va leur rendre compte que on ne peut pas en vouloir autant à une communauté. »

Pb5f : « Je pense que c'est important parce que on ne peut pas oublier une telle souffrance déjà. Il ne faut pas que ça se reproduise parce que c'était horrible, je pense que si on s'en rappelle, ça évitera aux gens de refaire la même erreur (…) parce que je pense, peut-être pas tout le monde mais une grande majorité des gens est touchée par ce drame quoi. Enfin je veux dire c'était horrible. Je pense que ceux qui ne sont pas touchés, c'est pas possible. »

Pb4f : « Donc ne faut pas que ça se reproduise, faut pas qu'on oublie ce qui y a eu et voilà. (…) Ben, à ce qu'on puisse mettre en place des choses qui éviteraient justement ce genre d'événements. »

Pc2m : « Il faut connaître les causes de çà pour pas refaire, pour que ça se reproduise quoi. » (...) Ben parce qu'on est vachement sensibilisé pendant la visite, des familles que ça déchire, des millions de personnes qui ont été tuées et ça ne devrait pas vraiment donner envie que ça recommence. »

Si certains semblent apparemment remettre en cause le lien logique entre la visite et la conscience de l'empathie, en réalité ils parlent de la capacité de la visite à provoquer la conscience de la nécessité de l'empathie. C'est le cas notamment lorsque sont considérés les comportements des deux filles jugées irrespectueuses[243] : ceux qui les jugent pensent que pour elles, la souffrance et la mort ne concerneraient que ceux qui les subissent. D'une manière générale, les participants ne discutent pas de l'effet de

[243] supra

la visite garantissant que cela ne se reproduira pas de manière automatique une fois que l'empathie est acquise. La connaissance de ce qu'il s'est passé ne suffirait pas toujours à la provoquer. Quand la question de cette efficacité leur est posée, plusieurs participants ayant préalablement affirmé un effet immédiat de la visite avouent penser que ceux qui ont la volonté de faire souffrir et de tuer à travers un génocide ne changeront pas d'opinions. Ils reconnaissent par exemple que même si les génocidaires du Rwanda avaient visité Auschwitz-Birkenau, leur visite ne les aurait pas dissuadé d'agir. Deux participants expliquent que les génocidaires quels qu'ils soient, s'excluant de l'humanité normale en ne ressentant aucune empathie vis-à-vis de leurs victimes, n'en ressentiraient certainement pas plus une en visitant Auschwitz-Birkenau. Deux autres affirment également que la visite n'a aucun effet sur des visiteurs racistes convaincus. Ils se réfèrent cependant à des opinions et non des actes. L'efficacité de l'empathie n'est donc pas nécessairement ressentie, mais le lien métaphysique entre elle et l'impossibilité d'infliger la souffrance n'est pas remis en cause.

Pb5f : « Parce que je pense qu'elles s'en fichent, le respect elles s'en fichent, en cours il y a une des deux qui avait dit pour Charlie hebdo avant qu'on aille voyage, qui avait dit "tant mieux ça fera moins de "je ne sais plus ce qu'elle avait dit, mais en gros elle s'en fichait, parce que tant que ce n'était pas des Arabes elle s'en fichait, elle avait même dit que si ça aurait été des juifs ç'aurait été mieux. »

Pb1f : « Parce que, la minute de silence qu'on a fait, c'est pour Charlie hebdo, donc elles s'en foutaient complètement de cela. »

Pb3f : « Non, enfin je ne sais pas. Non je ne pense pas que ça va toucher toutes ces personnes. »

Pc4m : « Après moi je considère que toute personne normale doit se sentir concernée. »

Pb2f : « Il y aura toujours des fous. »

Pa4f : « C'est-à-dire une fois qu'on est raciste c'est qu'on est vachement déterminé, c'est-à-dire qu'on est extrémiste et pour changer un extrémiste d'opinion, c'est compliqué. »

Pc1f : « Non benff je pense que si quelqu'un est raciste et qu'il croit dur à ses idées, qu'il aille là-bas ou pas il restera raciste et ça ne changera rien quoi. »

La visite pourrait notamment empêcher certaines personnes continuant à être racistes de passer à l'acte. Il font ainsi une différence entre les génocidaires convaincus de la nécessité d'exterminer une population, ou d'une manière générale ceux qui sont persuadés qu'il faut faire souffrir ou tuer, et ceux qui simplement n'aiment pas une certaine catégorie d'individus. Le second pourraient ressentir une empathie en visitant le Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau sans pour autant changer d'idée. Il n'y a une différence à la fois entre le racisme et la volonté génocidaire et de manière corollaire entre la pensée que la visite peut faire changer d'opinion sur le racisme et qu'elle peut

dissuader de passer à l'acte du meurtre de masse : une personne raciste le restera même après sa visite, mais un peu moins quand même et donc ne passera peut être pas à l'acte du meurtre de masse.

Une des participantes semble être elle-même proche de cette situation : d'un ton gêné, avec beaucoup d'hésitations, de confusions et de contradictions, elle dit être confortée dans la certitude qu'il ne faut pas commettre de génocide, tout en affirmant ne pas aimer les arabes. Ne pas les aimer n'implique pas pour elle de les exterminer donc elle ne se considère pas comme étant raciste. D'ailleurs elle estime qu'il n'y a plus vraiment de racisme de nos jours et que de toute manière un conflit raciste serait réglé par la justice avant de dégénérer en guerre. Cette participante n'est pas la seule à avoir une idée très approximative sur le racisme : une autre ne sait pas si Auschwitz est un argument contre le racisme car la volonté d'extermination des juifs aurait été religieuse même si être juif implique un physique particulier.

Pb4f : « Quand une personne est comme ça, elle le reste, malgré que ça peut aider à l'être moins. »

Pb5f : « Je me suis plus dit qu'il ne faut pas recommencer un truc pareil. Après, qu'il y ait des guerres hee c'est différent, enfin c'est pour un peu autre chose, mais quand j'étais là-bas je me disais plus il ne faut pas recommencer un truc pareil juste pour une religion (...) Ben par exemple j'ai du mal avec les arabes par exemple, je n'aime pas ça et je ne suis pas raciste non plus, mais bon voilà et ça n'a pas changé. Si un jour par exemple il y avait une guerre avec des ennemis arabes, ça ne changerait pas (...) Hitler n'aimait pas les juifs quoi. Moi c'est ce que j'ai retenu le plus. C'est surtout à cause de ça (…) Enfin on va dire, c'est pas que je peux, ou oui je sais pas comment expliquer. C'est pas pareil enfin, C'est pas pareil enfin, le racisme il n'y a pas, enfin dans la vie de maintenant ça ne va pas finir en guerre (...) C'est que s'il y a des conflits racistes, ça va être réglé par la justice. »

Pa4f : « Ben si on parle du racisme, je ne sais pas si j'évoquerai Auschwitz, parce que pour moi Auschwitz, enfin les juifs c'est plus, enfin de religion même si physiquement, apparemment ils auraient un physique, il faut avoir un physique pour être juif, pour moi c'est plus la religion, c'est pour ça que je ne parle pas beaucoup de politique parce que je n'aime pas me lancer dans ce débat là...Mais je ne suis pas dans le truc racisme, enfin pour moi tout le monde est au même niveau quoi même si il y a certaines personnes qui font des choses atroces, qu'ils soient d'une religion ou d'une autre, c'est un peu pareil pour moi. »

Ces visiteurs racistes éventuels, même si leurs opinions sont jugées inhumaines ne sont alors pas exclus qualitativement de l'humanité, puisque l'empathie les empêcherait de passer à l'acte. La différence faite entre génocidaires et racistes éventuels ne passant pas à l'acte grâce à la visite d'Auschwitz, expliquerait le manque de logique apparente pour les participants parlant à la fois de l'inefficacité de la visite pour faire changer d'opinion sur le racisme et de la nécessité de la faire pour ceux ayant ce type d'opinion.

Le retour du passé Quoi qu'il en soit à propos de l'effet potentiel de la visite à Auschwitz-Birkenau sur les génocidaire rwandais, certains remarquent que la question ne se pose pas véritablement puisque ces gens convaincus de la nécessité de faire souffrir et de tuer n'iront probablement pas visiter le Musée-Mémorial ou un lieu provoquant le même effet. Ils constatent juste que des personnes continuent à en faire souffrir d'autres et à tuer en masse. Il ne s'agit pas seulement d'une potentialité métaphysique qui engage la définition de l'humanité, mais d'une actualité où des personnes souffrent et meurent effectivement. Cette situation est une conséquence directe de la première définition de l'humanité incluant la possibilité de souffrir et de faire souffrir. Elle implique non seulement la crainte mais la certitude que cela puisse se reproduire. Un des participants parle de risque mais n'emploie pas le conditionnel au profit d'un présent de vérité général et constatatif renforcé par l'adverbe toujours. Le sentiment de ce risque est encore renforcé pour les participants qui imaginent leurs proches à la place des victimes[244]. Dans ce cas ils en parle au présent et explicitement en rapport avec leur vie quotidienne. La différence temporelle avec ce qui a eu lieu à Auschwitz-Birkenau est ainsi rendu mouvante.

Pb4f : « Il y a un peu de peur, de peur de s'imaginer que ça pourrait se reproduire, que rien n'est impossible, donc ça pourrait se reproduire. »

Pc3f : « Je pense qu'il y a toujours un risque de tomber dans quelque chose qui n'est pas bien. »

Pc1f: « A chaque fois je fais référence à mes petits frères en fait, j'imagine tout le temps que c'est mes petits frères qui vont là-bas (...) Oui chaque fois ça me prend plus par ce que je suis pas mal avec mes petits frères, des petits que je connais. »

Les participants observent en effet un certain nombre de situations où ils reconnaissent une actualisation de la potentialité meurtrière et donc une répétition sous une autre forme de ce qui est advenu à Auschwitz-Birkenau. Ces situations correspondent essentiellement à des dangers associés à la nature humaine révélés pendant la visite d'Auschwitz-Birkenau : trois parlent de la crainte de la guerre, un tiers de la haine raciste, plus de la moitié d'un risque de partis extrêmes au pouvoir et, sans que les deux ensembles se recoupent exactement, plus de la moitié évoquent le terrorisme et l'islamisme en particulier liés aux attentats contre de Charlie Hebdo.

Ils ne projettent donc pas nécessairement l'horreur de la souffrance et de la mort dans le passé : ils les placent aussi dans une situation présente. D'une manière générale, les participants craignent un retour du nazisme. Même s'ils reconnaissent souvent que

[244]. Supra C 2 c

les contextes contemporains sont différents voire incommensurables avec celui qui a permis la politique nazie d'extermination, ils estiment qu'il est possible d'établir des comparaisons en vertu d'une commune nature humaine disposée à faire souffrir et à tuer. Une participante explique typiquement pourquoi elle pourrait parler de sa visite à Auschwitz dans une discussion politique à propos d'une situation présente. Elle précise bien ne pas savoir dans quel contexte précis une telle discussion pourrait avoir lieu. Cette précision indique qu'elle ne place pas ce qu'il s'est passé à Auschwitz dans un contexte précis qui se reproduirait à l'identique. Elle envisagerait plutôt une possibilité virtuelle qui s'actualiserait dans différentes situations et sous différentes formes. Ce qu'il s'est passé à Auschwitz, les guerres et le terrorisme sont des situations comparables juste dans la mesure où des personnes commettent des horreurs faisant souffrir d'autres personnes – ce qui n'enlève rien au fait que la nature de ces horreurs soient différente. Ils situent leur comparaison à un niveau métaphysique et non historique. Il ne font pas dans ce cas d'anachronismes ou d'amalgames qui identifieraient deux époques et deux situations différentes.

Pb3f : « S'ils parlent de, je ne sais pas "ha lui, tu as vu ce qu'il a fait dans tel pays et tout ça", je pense que j'arriverai à évoquer oui, ben c'est comme Hitler, ce qu'il avait fait quoi, d'en reparler après en parlant de ça. Politique, oui je pense que je pourrais en parler, mais après he (…) Hum hum, oui peut-être pour comparer. enfin, je pense que ce serait un moyen d'en reparler, mais après je ne sais pas du tout dans quel contexte je pourrais en parler. »

Pc1f : « Ben la guerre, oui on me parle quand même souvent de choses comme ça (…) Non, mais he, si je peux le raccrocher à tout ce qu'on entend en ce moment avec Boko Aram et l'État islamique, et tout ça, on peut se dire qu'il s'est passé ça en Europe il y a deux générations mais il se passe quand même d'autres choses en ce moment, ailleurs sur la terre. Ouais dans ce sujet là (…) Ben dire que ça été horrible le génocide juif mais il se passe encore des choses en ce moment ailleurs qui sont tout aussi horribles, enfin on entend des choses entre les attentats et tout, enfin ça paraît encore hallucinant maintenant on entend ça, pareil (…) Certains points oui, comme, dans le faite de tuer des innocents déjà c'est comparable, mais ce n'est pas le même mode de fonctionnement quand même. »

L'identification des situations historiques passées et présentes de manière anachronique ne se fait qu'à propos de deux évènements contemporains particuliers qui n'ont pourtant rien de génocidaires. La crainte du retour du passé prend généralement deux orientations : politique par l'identification de partis extrémistes contemporains au nazisme, et idéologique par l'identification de l'intolérance religieuse et raciste contemporaine avec l'antisémitisme nazi. Ces craintes s'incarnent donc dans le Front National et dans l'islamisme. Les deux sont emmêlés dans la reconnaissance de processus qui se reproduisent. Un seul participant généralise cette perspective en affirmant que non seulement l'humanité est toujours capable du pire mais aussi que

l'histoire se répète. Il est le seul à cette occasion à se référer à la fois au nazisme et au communisme soviétique en mettant sur le même plan les deux idéologies. Cette identification de situations différentes ne peut se faire que dans la mesure où ces participants n'ont retenu de leurs cours d'histoire et de leur visite que des raisons anhistoriques du génocide, sans avoir en même temps des idées claires sur les conflits actuels.

Lorsqu'ils s'engagent dans de telles identifications, les participants ne se contentent alors pas de constater que différentes situations puissent être l'occasion d'infliger ou de subir des souffrances, ils évoquent des configurations politiques ou idéologiques qui se reproduiraient. Cette identification se fonde bien sur une certitude métaphysique de la possibilité de faire souffrir et de souffrir, tout en allant plus loin en considérant non seulement cette possibilité générale et ontologique mais aussi des contextes politiques ou sociaux particuliers. Cette perspective s'appuie toujours sur les paroles de la rescapée qui encourage les participants à se méfier des politiques extrêmes.

Pa1m : « Ça fait peur peut-être pour le futur, si les partis extrêmes, notamment d'extrême droite ou même d'extrême gauche, on a vu des goulags en URSS, oui ça fait peur si ça recommence parce que he comme on dit, l'histoire se répète hein et souvent he quand on l'oublie, ça se répète (…) On n'a peur pour le futur. »

Pb5f : « Parce que Auschwitz a eu beaucoup de morts, et c'était des morts horribles et du coup, c'est pour ça que je ne comprends pas pourquoi la guerre elle continue, parce que c'est un peu pareil. Je veux dire il y a autant de morts, il y a autant de malheurs quoi (…) Ben he oui, enfin parce que s'il y a des guerres et que les gens ils ont des conflits entre eux donc ça revient un peu pareil. Hitler avait des conflits avec les personnes juives, d'après ce que j'ai appris, c'est parce qu'il était peintre enfin il voulait devenir peintre, et c'est un juif qui a dit qu'il n'avait pas de talent je crois ou un truc comme ça. Et du coup, c'est pareil, il avait eu un conflit et après il a voulu leur faire payer. Et pour moi c'est pareil pour les guerres. C'est parce que ces deux pays qui ne s'entendent pas et du coup, bah, c'est des conflits comme pour la seconde guerre mondiale. »

Pc2m : « Il ne faut pas écouter quelqu'un parce que il parle bien, ben voilà, il ne faut pas suivre, il faut toujours faire attention à ce que l'on écoute. »

D'un côté, si la peur du retour de l'extrême droite politique est présente chez plus de la moitié des participants, ceux ci la développent plus ou moins et n'ont pas tous la même clarté dans leurs propos. Ainsi l'un d'eux retrace l'emboîtement des situations sans précision particulière et estime que la connaissance de la conséquence finale visible à Auschwitz poussera les gens à agir pour bloquer ça à la source sans définir le ça. Un autre au contraire exprime sa crainte de façon plus précise en expliquant que l'oubli du passé et de la politique nazie d'extermination favorise le risque de mauvais

choix politiques et le développement d' une idéologie xénophobe. Il voit le retour de ces risques sous la figure du Front National.

Pc2m : « Ben ça qui a causé ça, c'est un contexte de crise qui a autorisé la montée en puissance du nazisme et qui après du fait de l'antisémitisme et un emboîtement de choses, donc si on revient à la source et qu'on bloque ça à la source, là, il n'y aurait pas eu tout ça. C'est pour ça que maintenant il faut faire attention (…) Ben rien qu'en cours d'histoire, de savoir que les extrêmes. profitent parfois de la crise pour monter, voir des films aussi sur les camps de concentration. »

Pa5m : « Hee il ne faut pas l'oublier parce, je pense déjà que c'est assez difficile d'oublier une telle partie de l'histoire. Donc c'est par le passé, pour bien comprendre ce qu'on est, qu'on apprend de nos erreurs, à ne pas recommencer, à ne pas faire les mêmes choix. Et je pense que c'est important vu au contexte actuel, en vue de la montée du Front National, de la montée de la xénophobie. »

D’un autre côté, plus d'un tiers des participants s’engagent aussi dans l’identification du terrorisme islamiste avec le nazisme. Tous sauf un mettent en parallèle le non droit d'existence des juifs pour les nazis et le non droit des journalistes de s'exprimer pour les terroristes de Charlie Hebdo, mais une seule le fait entre l'absence de liberté de religion pour les juifs sous le nazisme et l'absence de liberté d'expression pour les journalistes face aux terroristes, puisque dans les deux cas l’aboutissement est une mise à mort. L’identification historique de l’intolérance actuelle avec celle des nazis est alors déconnectée de celle des partis politiques extrêmes. Les éléments idéologiques sont associés plutôt au terrorisme à travers l’intolérance religieuse et le refus de la liberté d’expression identifiés comme étant les deux éléments centraux de l’idéologie des nazis. Une participante en s'appuyant sur l'actualité toute récente du mois de janvier 2015 des attentats à Paris fait implicitement le lien général entre le racisme et l'idéologie des terroristes, et une autre s'inquiète d'une forme de dictature morale représentée par les terroristes. Ce rapprochement est suscité non seulement par l’événement lui-même, mais surtout par la manière dont les organisateurs de la visite lient les deux évènements, que ce soit pendant le voyage en avion en montrant des dessins de Tignous tué dans les locaux de Charlie Hebdo, ou pendant une minute de silence dans le camp pour les victimes des attentats de janvier.

Pa6m : « C'était aussi une attaque contre les juifs, et donc indirectement enfin contre la liberté d'expression et c'est des valeurs importantes à défendre. J'ai trouvé le lien avec la visite. »

Pb2f : « En fait ils ont attaqué Charlie hebdo, c'était un magazine qui était pour la liberté, enfin il critiquait autant la race, enfin la religion musulmane, les chrétiens et ça, en fait ça ne plaît pas aux musulmans et ils ont voulu tuer parce que c'était quelque chose qui ne leur a pas plu. Comme pour moi, Hitler, la race juive ne lui plaisait pas donc il a voulu tuer. On ne peut pas régler quelque chose qu'on aime pas par le meurtre quoi. »

Pb3f : « Oui, j'ai plus fait le rapprochement sur ça, que eux ils ont tué des gens parce qu'ils

faisaient des dessins. Ça m'a fait penser à Auschwitz et tuer des gens juste parce qu'ils étaient juifs. C'est vrai qu'à Auschwitz c'était un peu pareil. C'était tuer des gens parce qu'ils étaient comme ça, parce qu'ils ont fait ça, ».

Pb5f : « Ben parce que, enfin, je ne sais pas trop comment expliquer, mais enfin, c'était pour hee, eux, ils n'avaient vraiment pas le droit d'être juifs, ils n'avaient pas la liberté d'être ce qu'ils voulaient être donc du coup ils sont morts pour ça, et Charlie hebdo c'est pour la liberté d'expression, ils n'avaient pas le droit de dessiner ce qu'ils avaient envie par rapport aux religions. Donc j'ai trouvé un lien. »

Pa2f : « J'ai pu le voir, justement visiter tout ça, je ne sais pas comment dire, j'ai tout visité, l'endroit même où tout cela s'est passé en fait et je peux maintenant en parler justement en rapport, je ne sais pas, oui c'est sûr, c'est complètement en rapport avec la liberté, ces gens étaient privés de liberté, ils sont morts pour leur liberté d'expression, religion, tout ça c'est dans l'actualité, la liberté d'expression, la liberté de religion, oui pour moi c'est important. »

Pb2f: « Pour moi, enfin j'espère pas mais si on voit de plus en plus de racisme, enfin moi j'ai l'impression qu'il y a de plus en plus de racisme, comme on a vu avec tous les attentats et tout, et on pourrait, enfin, je sais pas, quelqu'un aurait l'idée de faire un crime. »

Pa2f : « Je me dis que, enfin, on est pas à l'abri de, enfin je ne sais pas, des personnes qui ont des buts un peu noirs quoi, enfin je ne sais pas, par rapport à ce qui s'est passé récemment, Charlie hebdo etc., je me dis qu'on n'est pas vraiment en sécurité, c'est pas ça parce qu' on est en sécurité mais je me dis que le retour d'une certaine forme pas de dictature, mais si, une dictature morale etc. On pourrait, ça pourrait arriver quoi. »

Pc4m : « On nous a fait passer une planche réalisée par un des dessinateurs de Charlie hebdo, ça concernait, c'était lorsqu'il était venu à Auschwitz, on nous l'a faite passer, et du coup forcément la personne qui nous l'a faite passer a fait un lien. »

Pa6m : « J'ai trouvé ça intéressant (...) J'ai trouvé le lien avec la visite, enfin c'était pertinent de le faire, surtout que un des dessinateurs-là, Tignous, était présent il y a deux ans, non j'ai trouvé pertinent de le faire à ce moment-là aussi. »

Les limites de l'identification anachronique du présent au passé apparaît cependant pendant la visite dans le seul moment où une référence à une situation actuelle est faite : juste avant la minute de silence les accompagnateurs font un discours sur les dangers à la fois de l’extrémisme politique et des attentats contre Charlie Hebdo et l'hyper cacher. Très peu de participants reviennent vraiment sur ce discours lors de l'entretien et presque tous semblent estimer que la minute de silence qui suit est consacrée aux victimes d’Auschwitz-Birkenau en particulier et non pour les victimes des attentats. Pendant ce temps de silence ils réalisent la vie dans le camp, imaginent plein de détenus, plein de hurlements, ou se rappellent comment ils ont été torturés, comment ils sont morts, comment ils ont survécu. Malgré cette limite plus des deux tiers des participants reprennent une identification anachronique dans leurs discours sur la visite. Un seul participant est conscient que la différence entre les deux situations invalide toute identification et un autre retourne l’argument pour exposer la crainte des réactions racistes aux attentats contre Charlie Hebdo. Il renvoie ainsi cet évènement du

côté de la peur de la montée de partis extrêmes plutôt qu'à l'identification entre les islamistes et les nazis.

Pa4f : « En fait on n'en a juste parlé pendant, là, juste pendant la minute de silence (…) Ben on était en plein dedans avec ce qui s'est passé avec Charlie hebdo, du coup c'est vrai que c'était à ce moment-là qu'il fallait le dire. Donc j'ai trouvé que c'était bien. »

Pa2f : « On nous a donné une minute de silence pour les personnes qui ont été tuées lors des attaques contre Charlie hebdo, mais je pense que on pensait aux personnes qui ont été tuées ici. »

Pa2f : « Parce que c'est vraiment avec l'image de la mort qui est omniprésente dans un moment comme celui-là, parce qu'on a du mal à s'imaginer des morts, c'est là où on s'est un peu recueilli, (...) C'est là qu'on réalise la vie dans le camp en fait. »

Pa6m : « Ça a été oui, un moment très solennel, très fort aussi, une minute de silence comme ça c'est toujours impressionnant, mais sur ce site là c'est encore plus, j'ai pensé à toutes les victimes, je me suis imaginé dans le camp dans son fonctionnement, à l'époque comment il fonctionnait, j'ai essayé de fermer les yeux et de m'imaginer cet endroit-là plein de boue, plein de détenus, plein de hurlements, de bruits des trains qui arrivent. »

Pa1m : « Oui, pendant la minute de silence on pense à l'ensemble, oui à leur vie à ce qu'ils ont vécu, ce qu'ils ont enduré, comment ils sont, comment ils ont été torturés, comment ils sont morts, comment ils ont survécu, enfin c'est un ensemble, c'est l'ensemble, en fait qu'on a dans la tête, et, je ne sais pas oui, comme je disais, le silence est pesant et du coup c'est plus fort de penser à ça pendant une minute de silence tous ensemble. »

Pa4f : « Non parce que j'étais dans autre chose, j'ai pensé au racisme parce que c'était du racisme envers les juifs, mais j'ai pas pensé aux autres racismes envers, je ne sais pas moi, le racisme de l'islam, les Arabes (…) non j'y avais pas pensé parce que pour moi ce n'est pas, enfin c'est des sujets différents et même si ça fait partie du racisme, mais je veux dire, ce n'est pas la même chose parce que, enfin je ne sais pas, mais je n'étais pas dans le truc de me dire, c'est du racisme. »

Pc4m : « Ben parce que forcément le fait que des islamistes aient fait cet attentat, ça pousse les partis racistes à s'exprimer encore plus et à gagner la confiance des gens, du coup, moi sans aller dans les extrêmes on peut toujours évoquer Auschwitz comme argument. »

Même si presque des deux tiers des participants ne rejettent pas explicitement cette identification historique entre terrorisme islamique et nazisme, ils montrent leur difficulté à la justifier en s'exprimant avec hésitation et en répétant plusieurs fois qu'ils ne savent pas. Ils disent qu'il y a un rapport mais ne peuvent pas identifier les deux situations. Le rapport reste métaphysique et non historique en ne pouvant pas être déterminé par la comparaison des situations. Une participante dit explicitement que l'identification historique entre le passé et le présent n'est pas correcte et lui substitue un rapport métaphysique. Dans les autres cas, la plupart du temps les participants commencent par faire cette identification avant de se raviser et de la reformuler de manière métaphysique en se rendant compte des amalgames. Un d'entre eux met en rapport des situations historiques différentes en parlant du Moyen Orient et surtout du

Nigéria, tour en admettant ensuite que leur seul point commun est d'être un massacre commis par des humains sur d'autres humains.

Pa5m : « Entre Charlie hebdo et hee (…) Heeeeee, ben quand même, parce que Charlie hebdo heee, ils ont été assassinés pour des choses dont on peut comprendre, on ne doit pas accepter et hee ils ont été, je ne sais pas, j'ai peur en fait d'en parler. Non je ne sais pas, je ne peux pas exprimer mon jugement comme ça (…) Ben, il y a un rapport dans le hee sens où Charlie hebdo a été exécuté pour avoir prôné la différence, pour avoir caricaturé Mahomet, et heei, ils ont été tués pour ne pas être heeee comme, non je sais pas en fait. »

Pc3f : « Il a dit oui par exemple les Allemands etc. et tout ça, et je lui ai dit "ben non ne te limites pas, ne dis pas les Allemands "et il dit que oui c'étaient les Allemands, mais je dis "ça pourrait être fait par des Français si on se laisse manipuler", donc je lui ai dit par exemple "oui ils ont tué plein de monde mais il ne faut pas dire c'était tels et tels et tels, "il faut dire c'était la méchanceté, l'ambition mais il ne faut pas les limiter à une nationalité. »

Pc2m : « Ben il y a encore beaucoup, comme là, il y a des massacres encore beaucoup dans des écoles au Moyen-Orient. Là, il y a eu le massacre juste quelques jours avant la visite, il y a eu un massacre de 2000 personnes au Nigéria par Boko Aram, oui il y en a qui en ont pas encore tiré les leçons du passé et qui perpétuent ce qui s'est passé (…) Ben les nazis tuaient ceux qui étaient contre leur pouvoir, et ben là, c'est pareil, ce sont des gens qui ne veulent pas, comme Boko Aram, ils tuent les gens pour ça (…) Ben justement en fait, ce moment-là c'était en rapport avec Charlie hebdo mais il n'y a eu que douze morts et au même moment il y avait 2000 morts au Nigéria, on n'en parlait presque pas. Donc c'est pour ça que, enfin j'étais outré aussi par ce qui s'est passé à Charlie hebdo c'était pour la liberté d'expression et tout, mais on ne parlait pas beaucoup de 2000 morts qu'il y a eu, avec des enfants et des femmes. (...) Peut-être au niveau de la liberté d'expression qui a été bafouée (…) Ben justement, il y avait certains déportés politiques, donc on peut rapprocher çà mais sinon il n'y a pas tellement de rapport, je ne sais pas si on peut faire de rapprochement entre les terroristes actuels à part les massacres, au niveau idéologique ce n'est pas la même. »

Pc1f : « A part dire que c'est encore un des crimes qui sont pareils (…) C'est sûr mais he, sinon il n'y a pas trop de rapport à part le fait que ce soient des gens qui meurent. »

Si la potentialité morbide de l'humanité est toujours présente de sorte que l'histoire se répète ou que de nouvelles situations d'horreur peuvent apparaître, la question se pose alors de savoir ce qu'ils peuvent faire dans une telle situation, hormis encourager à faire la visite à Auschwitz-Birkenau, étant donné que désormais, ils ont la conscience qu'il ne faut pas que cela se reproduise. Cette question ne porte pas seulement sur le fait que la visite puisse empêcher que cela se reproduise en provoquant l'empathie des visiteurs. Elle porte aussi sur la façon dont ils vont effectivement agir maintenant qu'ils l'ont faite et qu'ils ont conscience de leur devoir d'agir. S'il n'est plus possible de faire quoi que ce soit pour sauver le passé, le présent et le futur peuvent encore l'être en faisant en sorte que ça ne se reproduise pas. Il y a une responsabilité non seulement métaphysique mais également civique à le faire. Plusieurs possibilités répondent à cette question. La première est de propager ce qui a été transmis pendant la visite afin que ceux qui ne l'ont pas fait prennent également conscience de la nature de

l’humanité et de la nécessité que de telles choses ne se reproduisent plus. Il s’agit alors de d’étendre la conscience de la responsabilité métaphysique. A un second niveau, des actions concrètes dans la vie quotidienne sont à la fois l'occasion de mettre cette conscience en acte et de lutter en tant que citoyen contre ce qui est identifié comme la marque d’un retour du mal incarné par le nazisme.

d. Agir de manière responsable

Agir au quotidien Cette obligation a de plus une dimension civique explicitée par certains. Une participante parle notamment de devoir citoyen qui doit mener aussi à avoir un effet effectif sur la société. Plus d’un tiers des participants en parlant des raisons pour lesquelles il faut transmettre, y incluent l’importance de convaincre que les idées racistes et politiquement extrêmes qui se développent autour d’eux sont dangereuses. Seule une participante dit explicitement qu’elle refuse de s’engager sur ce terrain car elle estime que parler politique entraîne des conflits qu'elle ne supporte pas. Face à la montée de partis politiques extrêmes ou du racisme, ce sont alors des actions politiques ou civiques qu’il faut mener. La visite ne suffit donc pas en elle- même à produire son effet. Si elle entraine une confirmation ou une conversion métaphysique grâce à l’empathie, son effectivité vient des actions que les visiteurs seront amenées à faire. Elle n’est pas efficace en elle même, mais induit des comportements qui le sont.

Cela concerne même les visiteurs déjà convaincus qu’il ne faut pas faire de génocide et qu’il ne faut pas être raciste. Si l’effet métaphysique de la visite sur eux est faible en ne faisant que confirmer que ce qu’ils pensaient déjà, la prise de conscience concrète de la possibilité mauvaise de l’humanité induit une action civique et quotidienne. L’enjeu n’est alors pas l’influence de la visite sur de potentiels génocidaires, mais l'obligation qu'elle donne aux participants à avoir de bons comportements politiques. Prendre conscience de sa responsabilité implique des actions concrètes. Pour plus de la moitié des participants cette action passe par une attention à ne pas voter pour des partis extrêmes, autoritaires ou racistes. Avec des nuances, ils citent explicitement ou implicitement le Front National comme étant un risque politique associé à la politique nazie d’extermination.

Pa2f : « Ben pour moi la mémoire c'est vrai c'est un devoir de citoyen. »

Pb2f : « Pour moi oui, enfin par exemple si quelqu'un me parlerait qu'il ne faut pas accepter d'étrangers en France et tout, je vais leur sortir que tout le monde a le droit de circuler comme il veut, enfin, quand je dis une race, pour leurs croyances, pour leurs origines, il faut vivre ensemble (…) Oui, ben oui, je citerai, oui le crime qu'ils ont fait contre les juifs.».

Pa1m : « Pour éviter, ben, de recommencer ce qui s'est passé, parce qu'on a tendance à l'oublier he aujourd'hui, par exemple avec les partis d'extrême droite. »

Pa4f : « Et puis je pense qu'on a tous des opinions différentes et que chacun, c'est pour ça que le vote, on dit à personne pour qui on vote parce que c'est un sujet de conflit.. En fait je n'en parle pas parce que j'ai peur du conflit, j'ai peur toujours des conflits, je préfère garder ça pour moi. »

Pa5m : « Donc c'est par le passé, par bien comprendre ce qu'on est, qu'on apprend de nos erreurs, à ne pas recommencer, à ne pas faire les mêmes choix. Et je pense que c'est important dû au contexte actuel, en vue de la montée du Front National, de la montée de la xénophobie, le passé nous permet aussi de relativiser avec le futur et avec le présent. »

Pb2f : « Enfin je ne pourrais pas voter pour un parti qui a des idées extrémistes en fait, je pense que j'aurais peur que ça recommence. »

La manière dont la visite a transformé la manière d'agir des participants se situe également à un niveau quotidien et infra-politique auquel ils donnent une dignité civique. Ils appellent citoyen ce type de comportements. Plus du tiers affirment avoir changé dans leurs comportements et font tous ressortir à un premier niveau la même idée : la visite les a fait mûrir et relativiser les aspects de leur vie dont ils se plaignent. Dans le contexte général de leurs propos, ils disent implicitement que ces changements ne vont pas empêcher de nouveaux génocides de se produire. Ils les inscrivent cependant dans cette perspective dans la mesure où leur modeste contribution participerait à une amélioration du monde. Un participant est un peu ambigu en affirmant ne pas avoir changé tout en pensant différemment depuis la visite.

Pb1f : « Je trouve que même après ce voyage là que mentalement, même à notre âge, ça fait quand même grandir... ça fait grandir mentalement. Dire oui, pourquoi être aussi horrible, pourquoi insulter des gens parce que, leur taper dessus, être aussi horrible, ils ne le méritent pas, et qu'ils ne le méritaient pas alors. Je pense que ça fait grandir mentalement (…) Ben je, par exemple j'ai un caractère assez agressif et on va dire spontané, je m'énerve super vite et je sais que maintenant, j'arrive à me calmer, parce que je me dis que ça sert à rien, parce que me dis qu'il suffit que je mette un coup mal placé, par exemple, la personne peut mourir, alors qu'elle ne le mérite pas. »

Pc4m : « Ça nous fait grandir, ça nous fait mûrir en fait. (…) Notre état d'esprit en général même, je ne sais pas, moi je sais par exemple que sur ma façon de penser, le truc tout bête, même le fait quand on se plaint eh bien je sais que d'avoir vécu ça en fait, ça nous fait vraiment redescende sur terre. »

Pc1f : « Ça m'aide de surtout à me rendre compte que, je ne sais pas, des trucs bêtes du style on se plaint de notre vie et de truc bateau au final alors qu'il y a des gens qui ont vécu bien pire que nous. Oui ça m'a fait prendre conscience qu'on a quand même de la chance de ne pas avoir vécu ça et de mener notre petite vie tranquille. »

Pa5m *:* « Ben tout le monde me dit que hee ça peut vraiment apporter quelque chose de plus

dans hee la vie de quelqu'un, ça peut même changer heeee l'esprit, la morale de quelqu'un. Moi je ne trouve pas que ça m'a réellement changé, je suis totalement le même après et avant. Mais c'est vrai sur certaines choses je pense différemment, mais voilà. »

Transmettre La plupart des visiteurs affirment qu'ils ont fait la visite avant tout pour eux-mêmes, mais lorsqu'il est question de ce qu'ils peuvent concrètement faire pour que de telles horreurs ne se reproduisent pas, l'essentiel devient pour eux la transmission de leur expérience. L'enjeu de cette transmission n'est alors pas de transmettre ce qui a été appris ni de provoquer des comportements civiques mais de donner une conscience métaphysique. D'un côté transmettre ne consiste pas à partager les informations sur l'histoire du camp ou de l'extermination des juifs, mais la mémoire qui se construit pendant la visite d'Auschwitz-Birkenau. Une participante ne fait d'ailleurs pas de distinction entre devoir d'histoire et devoir de mémoire parce qu'ils sont fondés tous deux sur la transmission. En même temps, la plupart des participants estiment que la signification civique n'est pas essentielle à ce niveau, même si certains parlent de leur intention d'en parler. Lors d'un échange avec un de ses amis septique sur la réalité de la Shoah, une participante explique ainsi que son objectif n'est pas de faire de son ami un bon citoyen. Elle montre ses photos et transmet un souvenir de la souffrance. Elle semble avoir une conception du devoir de mémoire qui concerne le rapport à ce qui a eu lieu et non l'effet social et politique actuel de cette mémoire.

Pa2f : « Ben oui, pour moi, c'est important par rapport à la morale, par rapport à mes valeurs. »

Pa5m : « Il ne faut pas être ignorant, il ne faut pas oublier aussi hee pour hee. Donc pour sa propre morale et aussi pour ne pas oublier ce rapport à ceux qui ont vécu à travers hee, du témoignage de leur famille. »

Pc2m : « J'ai conscience qu'il ne faut pas que ça se reproduise, ça a confirmé ce que je pensais quoi. »

Pb2f : « Je l'ai fait pour moi en premier plan mais après hee, oui il faut en parler. »

Pc2m : « Ben oui, c'est pour moi mais c'est aussi quelque chose que je sais qu'il faut absolument transmettre. Enfin c'est pour ça que enfin l'éducation des personnes permet de ne pas recommencer les erreurs comme ça, donc pour moi oui dans mon intérêt mais c'est aussi dans l'intérêt de tous. C'est vrai que ça serait bien que tout le monde le fasse, ce n'est pas possible, mais ça serait important. »

Pc1f : « Il y a un devoir de mémoire et un devoir d'histoire. (…) je ne sais pas, mémoire c'est ben se rappeler ce qui s'est passé et de ne pas oublier, pouvoir le retransmettre. Je ne sais pas, j'ai dit ça, mais je pense que je voulais dire la même chose. Non je sais pas trop comment expliquer. Le devoir d'apprendre, enfin je ne sais pas, de connaître quand même ce qui s'est passé et de pouvoir le retransmettre. »

« Pa1m : « C'est une partie importante de l'histoire, il ne faut pas que ça se répète. Dès le moment où on se met à oublier, ça recommence obligatoirement et je pense par exemple que, en parlant plus politiquement he les gens ont déjà oublié 2002, avec l'extrême droite qui a failli passer ben on ne le pense forcément en fait, parce que le nazisme c'était un parti nationaliste

d'extrême droite. (…) Ouais, en partie, et j'ai du y penser, en fait on pense beaucoup de choses pendant la visite. »

Pa2f : « Pour moi, c'est comme un devoir, ben pour moi la mémoire c'est vrai c'est un devoir de citoyen *(…)* j'en ai parlé avec un ami qui a du mal à croire à l'existence de ces camps et qui est dans ma classe et qui n'a pas voulu s'inscrire justement … et il m'a dit "toutes façons moi les camps de concentration j'y ai jamais vraiment cru ", et j'ai eu une grosse conversation comme ça avec lui. Je pense que ça été mon devoir de citoyen un peu de prouver l'existence de ces camps en montrant des photos en lui disant "ça n'a pas existé, comment tu peux dire ça ?"C'est sûr que pour moi c'était un devoir de citoyen, c'est un très très bon ami à moi, je ne me plaçais pas comme d'accord avec lui tout simplement pour lui faire plaisir et justement j'étais plus dans un devoir en fait de faire ça, je trouve ça normal de, pas pour le bien des autres, mais si quand même d'éviter à cette personne d'avoir plus tard certains soucis avec par exemple des personnes, je ne sais pas, qui seraient à fond, à fond sur les camps de Auschwitz, ou alors des soucis dans l'autre sens pour être enrôlé, je ne sais pas, par certaines personnes plus radicales et donc je me suis dit “bon ben (elle rit) je vais parler avec lui", bon, si, c'est vrai. »

Pa2f : « Pour moi c'est important d'apprendre, de cultiver une certaine mémoire, oui d'une manière civique, une mémoire pour les personnes qui ont été tuées, une mémoire aussi des personne qui ont pu faire ça, toute cette horreur, et justement entraîner cette mémoire pour montrer aux personnes que la personne humaine n'est pas toujours bonne. En fait dans cette mémoire là il y a plusieurs mémoires pour moi, et c'est vrai que je n'avais pas tellement parlé du côté civique, pour moi c'était plus historique et personnel, pour moi c'est une histoire personnelle Auschwitz, que j'y suis allée et, oui maintenant je vais essayer de faire passer cela aux gens, pour moi c'est important. »

Une participante estime ainsi que la visite est quelque chose d’important pour elle, non seulement parce qu'elle a appris des choses, mais aussi parce qu'elle pourra raconter ce qu'elle a vu : elle a les arguments nécessaires pour qu'aucune des personnes auxquelles elle en parle ne puisse douter de la réalité de ce qu'il s'est passé à Auschwitz. L'enjeu est de s’assurer que l'histoire ne va pas s'arrêter là. Plus d'un tiers des participants perçoivent le négationnisme comme une volonté d’oubli s’opposant à cette transmission. Ils n'y voient pas un courant de pensée particulier niant la politique nazie d’extermination, mais une démarche qui amalgame tous ceux qui ne croient plus vraiment dans l'existence des camps à cause des mensonges qu'ils ont entendus. Cette position n’est pas simplement grave en raison d’un désintérêt pour l’histoire. Elle l'est aussi parce qu'elle va à l’encontre de la prise de conscience métaphysique et civique que permet la connaissance de cette histoire. L’enjeu essentiel pour eux se situe à ce niveau, à part pour un participant ayant fait son TPE sur la question du devoir de mémoire. Pour lui, le plus grave est dans le fait que le négationnisme répande une idée historiquement fausse. Ainsi, la participante ayant une discussion son ami doutant de l’existence des camps d’extermination nazis met en avant leur attestation parce que le convaincre est son devoir de citoyenne. Cet exemple montre que ce n’est pas d'avoir une croyance sans preuve qui est un impératif moral, mais le fait d’accepter de se confronter à ces preuves

qui attestent. En ce sens, ce qu'il faut transmettre n'est pas une croyance mais bien une connaissance, même si elle se fonde sur une dimension métaphysique et civique plutôt qu'historiographique. Etant donné qu' il y a un lien immédiat entre la connaissance de la souffrance et de la mort des victimes, le sentiment d'empathie et la conscience métaphysique et civique, le devoir est d'accepter de connaître l'histoire.

Pb1f : « Oui, c'est important de ne pas oublier parce que je sais, ben après les dernières personnes qui ont été déportées qui ont été sauvées, enfin on est les dernières générations à l'écouter, ben si nous on est pas là pour voir, par rapport à aller là-bas voir et pour expliquer, à nos enfants, par exemple, ils ne le sauront jamais, donc l'histoire va s'arrêter là et je trouve qu'ils ont le droit de savoir ce que les gens ont été capables de faire (...) Et je veux dire, que par exemple, avec des personnes comme moi qui a été là-bas et qui a vu des personnes qui ont été déportées, qui a vu des personnes où leur famille a été déportée, je pourrais raconter et justifier, par exemple, avec les photos, leur montrer que j'ai été là-bas, que ça s'est vraiment passé. »

Pa2f : « Mais heu pour moi ça été toujours enfin important par rapport à la mémoire justement de ces personnes, puisque je sais qu'on est la dernière génération à connaître des rescapés enfin d Auschwitz et de ces camps là, et justement de pouvoir transmettre la mémoire he, ben pour mes enfants, même pour mes amis parce que je me rends compte qu'il y a de plus en plus de jeunes qui ne croient plus vraiment dans l' existence des camps pour eux, enfin qu'on leur a menti, ça n'a jamais, existé et enfin ben pour moi non ça existait enfin, même avant que je visite Auschwitz pour moi ça a existé, pour moi, c'est peut-être je ne sais pas, l'événement le plus important du XXe siècle. »

Pa1m : « En fait quand j'ai travaillé dans mon TP sur le négationnisme notamment, avec Faurisson et Dieudonné, he, j'essaye de parler objectivement dessus, j'ai pas dit du bien, j'ai pas dit du mal et là, comme on peut dire par exemple comme Faurisson : "les chambres à gaz n'ont pas existé "là, on voyait vraiment que ça avait existé, à moins que ce soit du décor, que ça ait été refait, ou que la personne raconte n'importe quoi sur ça, mais il y a une preuve, il y avait des vidéos, une photo je ne sais plus, quelqu'un qui s'était caché qui avait réussi à prendre des femmes nues qui descendaient, qui partaient se faire gazer, là, on voit, elles ne sont pas venues pour rien, ben voilà, elles ne vont pas s' exhiber. »

Pa2f : « J'en ai parlé avec un ami justement, ça je ne vous l'ai pas dit, du mal à croire à l'existence de ces camps et qui est dans ma classe (...). Je pense que ça été mon devoir de citoyen un peu de prouver l'existence de ces camps en montrant des photos en lui disant "ça ça n'a pas existé, comment tu peux dire ça ?"C'est sûr que pour moi c'était un devoir de citoyen. »

Cette conscience de la nécessité de transmettre peut être dans certains cas antérieure à la visite. La transmission n'est pas pour autant désignée comme une motivation à y participer. Elle est au plus un effet corollaire qui ne devient central que lorsque sa responsabilité apparaît au participant : il profite de son expérience pour la faire partager à d'autres même s'il fait avant tout la visite pour lui. Cette transmission reste cependant largement indéterminée. Il s'agit généralement alors de vouloir partager ce qui a été appris et ressenti pendant la visite. La dualité du voyage pour eux- mêmes et pour les autres est révélée dans la forme prise pour parler de ce qui les motive à prendre des photographies pendant la visite. Plus de la moitié des participants les prennent pour eux afin de s'aider à se remémorer leur expérience, mais certains ne prennent pas de

photographies pour mieux se concentrer sur leur expérience. Ce choix pourrait sous-entendre que la transmission ne fait pas partie de leurs préoccupations pendant la visite elle-même. Par contre certains prennent également des éléments en photographie non seulement pour eux-mêmes mais avec la motivation de s'en servir comme support pour les aider à décrire ce qu'ils ont fait pendant la journée, indépendamment de son sens métaphysique. Quelques participants prennent même des photographies uniquement pour les autres. Elles servent alors plus à montrer qu'à transmettre. D'une manière générale cependant, pendant la visite, les participants sont concentrés sur leur propre expérience du Musée-Mémorial, et ne se posent la question ni du sens de cette expérience ni de ce qu'ils en feront.

Pa4f : « De toute façon, vu mon voyage je transmettrai ça à tous ceux à qui je peux transmettre mon voyage, et je les inciterai tous à partir voir (…) Il faut que tout le monde sache, je pense, enfin que ça devrait être un voyage obligatoire dans les établissements (…) Quand moi j'ai vu, je me suis rendue compte parce que j'ai pris conscience que ça avait vraiment existé. Enfin j'ai jamais douté de l'existence mais de voir ce n'est pas pareil que de l'apprendre à l'école, de voir des diaporamas, des photos, des reportages, je trouve que ce n'est pas du tout la même chose. »

Pc1f : « Je sais par exemple que ma mère elle aurait eu vraiment envie d'y aller donc du coup j'avais envie de lui raconter ce que j'avais vu, donc c'était surtout pour moi, mais aussi pour pouvoir après, je ne sais pas he, dire à mes grands-parents que je suis allée là-bas. Enfin je ne sais pas, j'avais quand même envie de pouvoir raconter, montrer quand même que j'ai eu chance d'aller là-bas et que je vais raconter quand même comment je l'ai ressenti et ce que j'ai vu là bas (...) Parce que c'est super important cet qui s'est passé et donc il ne faut pas que ça s'efface. Il faut que les gens continuent de se dire que c'était important ce qui s'est passé quand même. »

Pa4f : « En fait j'ai pris des photos parce que je me suis dit que je serais contente une fois rentrée de pouvoir regarder les photos, parce que j'ai profité aussi, j'ai eu le temps d'observation et des temps où je prenais en photo. Parce que je me suis dit que je profitais du moment, que j'avais des images dans ma tête mais que ça ne faisait pas tout et que je n'allais pas me souvenir forcément de tout, j'ai voulu prendre le maximum de choses en photo pour pouvoir aussi me remémorer des choses après le voyage (...) Oui, je les regarde plus moi que je les montre aux autres. »

Pa5m : « Non, parce que ouf, ben je n'ai pas pris beaucoup de photos personnellement. Je voulais plutôt, parce que quand on prend des photos, moi je voulais me rappeler de choses qui m'ont le plus marqué. »

Pa6m : « J'avais pas besoin personnellement de prendre tout ça en photo c'est encore une fois cette idée de pas he, de vraiment profiter de la visite, de s'immerger et pas de rester coller à mon téléphone pour prendre des photos. »

Pb5f : « Un peu des deux mais plus pour montrer. Pour pouvoir expliquer à mes parents et leur montrer. Pour pouvoir prendre des photos pour qu'ils voient, ben qu'il voient comment c'était. »

Pb2f : « Hee plus pour les montrer aux autres non parce que pour moi, je les ai vus donc c'était plus pour montrer aux autres, les gens qui n'ont pas vu en fait. »

Pb5f : « Je peux dire à mes parents : "J'ai vu une vitrine qui fait cette taille là de cheveux ", ils ne vont pas se rendre compte, alors que si vraiment je leur montre la photo ils vont être là à dire "ah oui, quand même ça fait beaucoup "(…) Ben parce que, je ne sais pas, ben les chaussures c'est un peu comme les cheveux, ça montre, c'est vrai que les cheveux on voit les

cheveux mais on ne voit pas la vie des personnes, on ne sait pas si c'était des enfants ou des adultes, que les chaussures on voit selon les tailles. C'est pour ça que j'ai pris en photo, pour que, pour montrer à mes parents, pour qu'ils voient vraiment qu'il y avait vraiment tout âge. »

Pb3f : « Enfin je pense que j'aurais eu plus de mal à décrire l'endroit même en fait, vu comment c'était grand et tout ça, j'aurais pas pu sans photo lui dire "tu as vu, c'était immense" ou autre. Avec une photo je trouve qu'on voit mieux. »

Pa6m : « Sur le coup, c'était plus du détail, plus les détails des conditions de vie. Heu la nécessité de transmettre c'est plus une réaction qui vient à froid après, peut-être plusieurs jours. »

Ce n'est qu'après coup, lorsqu'ils prennent conscience du sens métaphysique de la visite et de ses conséquences que la transmission prend toute sa dimension[245]. Elle change en fait d'objet : il ne s'agit plus de raconter sa journée. L'enjeu est de permettre à ceux qui n'iront pas à Auschwitz-Birkenau d'avoir une idée de la certitude apportée par la visite métaphysique aux participants. Cette transmission prend trois formes. Dans un premier cas, il ne s'agit pas véritablement de transmettre son expérience mais de donner envie de la faire afin que les autres prennent conscience comme eux-mêmes l'ont fait. Cette perspective est peu évoquée parce que la plupart d'entre eux considèrent que cet aspect concerne tous les humains, au delà de ceux qui pourraient faire le voyage ou rencontrer un rescapé. Dans un second cas, ce qui a été ressenti et appris est raconté afin d'induire leurs interlocuteurs à tirer eux-mêmes les conclusions métaphysiques qui s'imposent de ce qu'ils entendent[246]. Les participants qui s'engagent dans ces deux voient renouvellent l'idée de son efficacité immédiate et nécessaire. Une seule participante met un petit doute sur la transmission de son expérience en se demandant si son expression implique directement que ceux à qui elle s'adresse voient les choses comme elle les voit.

Pb4f : « Je leur ai expliqué que c'est perturbant, c'est touchant et qu'il faut absolument y aller (...) Ouais je conseille à tout le monde d'aller là-bas, vraiment. »

Pa4f : « Je le fais parce que j'ai envie de montrer ce que j'ai fait parce que pour moi c'est important, et je le fais aussi pour créer un effet choc chez les gens parce que je ne les ai pas inventées les photos, je les ai bien prises quelque part. Du coup je pense que, il y a, je les ai montrées à une dizaine de gens (…) Ben ils se diraient "ouais, c'est horrible quoi", on ne peut pas rester, enfin moi en tout cas, on ne peut pas rester indifférent devant ça ou alors il ne faut pas être humain. »

Pb5f : « Je pense que c'est important parce que on ne peut pas oublier une telle souffrance déjà. Il ne faut pas que ça se reproduise parce que c'était horrible, je pense que si on s'en rappelle, ça évitera aux gens de refaire la même erreur (…) Parce que je pense, peut-être pas tout le monde mais une grande majorité des gens est touchée par ce drame quoi. Enfin je veux dire c'était horrible. Je pense que ceux qui ne sont pas touchés, c'est pas possible. »

[245] Infra D 1 c

Pc1f : « Ben je l'ai déjà entendu mais je le pense aussi, de me dire qu'il y a plein de gens qui sont morts et qu'on ne doit pas les oublier. Et c'est un peu de cette façon-là, on ne peut pas faire grand-chose à part s'en souvenir et essayer de ne pas faire oublier toute cette histoire et de pouvoir encore en parler plus tard. »

Pb1f : « C'est important que les gens le sachent ce qui s'est passé et ce que les humains sont capables de faire par rapport à des religions ou autres. »

Pb2f : « Oui, je veux le raconter, parce qu'il y a des gens ils ne se rendent peut-être pas compte de tout ça en fait, il y en a, ils ont toujours des idées, qui ont donc encore des idées racistes. Peut-être que de leur en parler ça va leur rendre compte que on ne peut pas en vouloir autant à une communauté. »

Pc2m : « Ben oui, c'est pour moi mais c'est aussi quelque chose que je sais qu'il faut absolument transmettre. Enfin c'est pour ça que enfin l'éducation des personnes permet de ne pas recommencer les erreurs comme ça, donc pour moi oui dans mon intérêt mais c'est aussi dans l'intérêt de tous. »

Pa6m : « Je pense que le fait de transmettre, quand même, est peut-être un peu plus important, enfin c'est, enfin si on apprend tant de choses en histoire, c'est aussi pour hee apprendre à ne pas répéter l'histoire certaine fois. »

Pc3f : « Ça dépend de la personne et je ne pense pas qu'ils vont prendre mes sentiments parce que c'est comme Ginette je n'ai pas pris que ses sentiments, j'ai fait un mélange avec les miens. Mais je ne sais pas s'ils vont le prendre comme moi je l'ai pris. »

Pour les deux tiers des participants, c’est une conscience de la responsabilité qu’il s’agit alors de transmettre. Plus que ce qu’ils ont appris ou ressentis pendant la visite, cette transmission concerne les deux significations fondamentales de la visite: la conscience d’une horreur métaphysique concernant tous les hommes et les responsabilités qu'elle implique. Le sens donné à la visite se réalise non seulement par leur propre prise conscience mais également par son partage. La participante qui a émis un doute sur la conformité exacte d'une transmission lui donne quand même une valeur générale pour justifier et expliquer qu’une expérience intime puisse trouver son sens dans la possibilité d’être communiquée en aidant l'interlocuteur à bien en intégrer le fond.

Ceux qui n’ont pas fait la visite ne feront pas l’expérience qui permet d’en tirer le sens profond, alors il faut le leur dire – même si dans ce cas là ils n'auront pas leur propre opinion. C’est dans ce but qu’est raconté ce qui a été perçu pendant la visite, et en particulier le rapport à la souffrance des victimes. Ils veulent transmettre ce qu’ils ont vu pendant la visite, et à partir de là ce qu’ils ont appris et ressenti. L’enjeu n’est donc pas en premier d’affirmer des valeurs : l’essentiel est que les gens sachent et se rendent compte. Au niveau mémoriel, la souffrance des victimes ne doit pas être oubliée, même si l’identification aux victimes de ceux qui n’ont pas fait la visite et leur

culpabilité métaphysique sera nécessairement moins forte. Il faut essaye de remplacer par ses dires l'apport du voyage en faisant passer le message que les autres ont le droit de savoir : le devoir de ceux qui savent est de les aider à réaliser ce droit. Un seul participant préfère parler d'envie. Les deux ne sont pas contradictoire dans la mesure où la conscience de sa responsabilité implique à la fois un devoir vis-à-vis d'elle et une envie de le réaliser. Si elle est bien une obligation, elle n'a pas la forme d'une contrainte extérieure mais d'un impératif ressenti intérieurement par chacun.

Pc3f : « Montrer ce que j'ai senti et dire que c'est. Moi je serai la connexion et ensuite moi je serai là et je ferai qu'ils se rapprochent en fait. - *Et pour les faire se rapprocher tu parleras plus de ce que tu as ressenti ou de ce que tu as vu et appris ?* - Ben les deux, parce que je leur parlerai de ce que j'ai vu et comment ça fait sentir. Les deux à la fois ça va ensemble. »

Pb3f : « Il faut que les gens savent que ça a dû exister, il ne faut pas que ça recommence, mais en fait moi j'ai plus envie d'en parler pour que juste les gens s'en souviennent, même s'ils ne connaissaient pas des gens qui l'ont vécu, enfin qui n'ont pas entendu le témoignage, j'ai envie de témoigner ce que moi j'ai vu. (…) pour moi c'est comme ça, il faut qu'on se souvienne, il faut que les gens savent ce qui s'est passé et puis il ne faut pas que les gens oublient. Pour moi c'est impossible d'oublier ça parce que c'est trop important, c'est trop gros en fait pour oublier. »

Pa4f : « Je pense que s'il y avait un voyage comme ça dans les établissements, les gens, enfin les jeunes surtout ils se rendraient compte des choses (…) Je pense que tout le monde n'a pas l'occasion d'aller à Auschwitz donc je raconte à ceux qui n'ont pas eu cette chance (…) Ben j'essaye de remplacer comme je peux, essayer de faire passer le message quoi. »

Pb1f : « Mon opinion à moi, ils ont le devoir de savoir (…) C'est important que les gens le sachent ce qui s'est passé et ce que les humains sont capables de faire par rapport à des religions ou autres (…) Ben pour moi ils doivent savoir ce que les gens ont été capables de faire subir quoi. »

Pc1f : « Le devoir d'apprendre, enfin je ne sais pas, de connaître quand même ce qui s'est passé et de pouvoir le retransmettre. »

Pb1f : « Et je veux dire, que par exemple, avec des personnes comme moi qui a été là-bas et qui a vu des personnes qui ont été déportées, qui a vu des personnes où leur famille a été déportée, je pourrais raconter et justifier, par exemple, avec les photos, leur montrer que j'ai été là-bas, que ça s'est vraiment passé et he dire: racontez le, c'est important que les gens le sachent. »

Pa5m : « Le devoir parce que heeee, ben on va revenir à ce qu'on dit là, pour ne pas que ça tombe pas dans l'oubli. Et dans le désir parce que heee, ça peut être un devoir de le faire, mais moi ce n'est pas une contrainte parce que c'est quelque chose qui m'a heee marqué. C'est devenu un peu une partie de moi. »

Plusieurs participants identifient cette responsabilité de médiateur à celle des rescapés. Il faut prendre la relève de ceux qui ont vécu l'horreur et l'ont racontée. L'une d'entre eux rappelle que telle est la mission que leur a explicitement donnée la rescapée et six autres affirment alors assumer le statut et la fonction de témoin. Se qualifier ainsi est une façon d'affirmer à la fois le fait d'avoir fait une expérience concrète des traces d'un événement et le devoir de continuer à en parler. Seules deux participantes refusent

explicitement d'être qualifiées de témoin parce qu'elles n'ont pas vécu l'événement. Elles estiment que seuls les rescapés peuvent être des témoins: l'une d'elle refuse le terme en expliquant qu'elle n'est pas un témoin direct. Pourtant ceux qui se disent témoins vont en fait dans le même sens en se considérant comme des témoins indirects étant donné que leur discours de transmission poursuit leur expérience de visite et non l'expérience de l'événement. Les participants ne sont pas témoins de ce qu'il s'est passé à Auschwitz, mais de la visite d'Auschwitz-Birkenau, ce qui fait dire à l'une d'entre eux qu'elle est un témoin un peu quand même. Elle pense que son expérience peut permettre de prolonger la transmission une fois les rescapés disparus tout en précisant que ce n'est pas la même chose. Il s'agit d'une succession et non d'un remplacement identique ou, pour reprendre les termes d'une participante, de retransmettre et non de transmettre. Se qualifier de témoin n'est donc pas incompatible avec le sentiment de ne pas pourvoir se rendre compte ou imaginer de manière adéquate[247].

Pa6m : « C'est important de prendre la relève entre guillemets, de, à notre tour, de transmettre ce qui s'est passé (...) C'est un véritable travail de mémoire. »

Pb3f : « Elle rigolait, elle me disait "vous êtes ma mémoire, c'est pour ça que je préfère vous en parler en rigolant, en se disant que c'était une blague en fait. Elle disait "maintenant j'en rigole parce que c'était avant, maintenant j'ai réalisé ce qui s'était passé et je veux que les gens se rappellent de ce qui s'est passé". En fait, elle ne voulait pas qu'on oublie, les gens oublient ce qui s'est passé là-bas, après que eux ne soient plus là en fait, que les gens qui ont vécu là-bas ne puissent plus raconter ce qui s'est passé. »

Pc4m : « Je pense que oui, c'est plutôt ceux qu'ils ont vécu en fait, ben on en garde plutôt une trace de ce que eux ils ont vécu plutôt qu'une simple trace historique en fait. Pour moi en tout cas c'est ça. »

Pc2m : « Ben oui, je suis un témoin, oui j'ai à transmettre. »

Pa4f : « Témoin pour moi c'est quelqu'un qui l'a vécu, et je ne suis pas témoin, je suis, j'ai appris comme tout le monde ce qui s'était passé mais pour moi un témoin c'est Ginette (…) Ben je ne suis pas témoin, parce que pour moi témoin, comme je le disais tout à l'heure, c'est plus quelqu'un qui l'a vécu. »

Pc1f : « Ben off je ne suis pas un témoin direct, ben je suis allée à l'endroit où ça s'est passé mais je n'ai pas vécu non plus. Non je ne me considère pas non plus comme un témoin et j'en ai parlé quand même. Mais je ne faisais pas partie de l'histoire de tout ça donc du coup non je ne me considère pas comme un témoin. »

Pa6m : « Ben je pense que c'est le plus important, parce que les derniers témoins sont en train de disparaître, bon je me mets un peu à la place des derniers témoins et pareils, ils ne le sont peut-être pas tous mais pour une part d'entre eux je les imagine un peu angoissés à l'idée de, ben un jour ils ne seront plus là pour nous transmettre ce qu'ils ont vécu et que c'est important, c'est important de prendre la relève entre guillemets, de, à notre tour, de transmettre ce qui s'est passé hee même si on n'est pas des témoins directs, mais on a entendu des témoignages, je pense que c'est important pour hee perpétuer, enfin perpétuer la mémoire. »

Pb2f : « J'ai encore la chance par exemple d'avoir le témoignage de cette déportée, mais plus

[247] Supra B 3 a

tard les autres, il y aura de moins en moins de personnes comme ça en fait qui pourront témoigner, donc ce sera à nous de transmettre ses paroles. (…) Hefff, un témoin, je sais pas. Un peu parce que j'ai quand même vu le camp, j'ai entendu hee cette personne parler, mais après he je ne pourrais pas le redécrire avec la même émotion parce que je ne l'ai pas vécu. »

Pb3f : « On n'aura pas la même émotion c'est sur mais he c'est à nous de transmettre ce savoir en fait. »

Pa5m : « Mais moi, tu vois dans le devoir de retransmettre, je me sentirais obligé de le retransmettre. »

2. Être dans une perspective réflexive : le cas d'un participant

Introduction

La disposition à vivre ces expériences à partir de l'empathie et donc d'une conscience métaphysique de l'être humain n'est pas la seule possible qui ne soit pas désignée comme étant irrespectueuse. Le sens de la visite est alors historique, non parce qu'il est porté par une volonté de connaissance historiographique, mais parce qu'il oppose la réflexion historique à l'empathie mémorielle. Cette réflexion ne mène pas à donner un sens dans une perspective métaphysique à la visite, étant donné que la réflexion éloigne d'un sentiment d'empathie immédiat sur lequel elle se fonde.

Un unique participant affirme mener sa visite de cette manière. Il se place ainsi lui même à la fois en décalage et dans une position critique par rapport à l'expérience des autres. L'importance de la visite est définie non en tant qu'elle donne un caractère concret aux notions et ressentis élaborés, mais en tant qu' elle fait réfléchir. A partir de cette réflexion il estime qu'il peut se rendre compte et avoir des ressentis en inversant ainsi le cheminement intellectuel et sensible pris par les autres participants. Sa perspective n'est cependant pas jugée irrespectueuse par les autres. En effet cette expérience réflexive implique un comportement similaire à celui des participants qui donnent un sens métaphysique à leur visite. Il estime qu'il est dans une perspective réflexive et que les autres sont dans le ressenti. Son objectif n'est pas de renoncer à se rendre compte et à ressentir, mais de le faire selon une autre logique. Il s'agit donc de se distinguer du ressenti, non au sens des affections élaborées par chacun mais au sens d'une certaine moralité de rapport immédiat à ce qui est donné. Les affects et les

notions élaborés proviennent alors d'une réflexion active et non d'une réaction évidente. C'est ainsi que, d'une manière inversée par rapport à la logique du ressenti comme mode de rapport aux choses, la réflexion permet plus de se faire sa propre opinion ou de se rendre compte par soi même. Elle fait se détacher de l'effet attendu par un dispositif mis en place pour le produire dans une réaction immédiate, car en ce sens cette réaction ne serait pas véritablement personnelle en étant ainsi provoquée.

Cette prise de distance par rapport à ce qui est transmis n'implique pas de le refuser, mais autorise d'en mettre le contenu en rapport avec d'autres éléments. Cela permet donc de produire des connaissances sur Auschwitz et sur la politique nazie d'extermination qui ne soient pas que l'explicitation des prédicats impliqués et contenus dans ce qui est présenté par le musée. Au contraire l'association de prédicats extérieurs à ce qui est proposé par la visite est possible ainsi que la déconstruction de ce que la visite propose. Ce qui est appris et ressenti est le résultat de cette activité analytique et non la conséquence immédiate d'une réaction par rapport à ce que la visite propose. La consciente de la nécessité d'une action civique qui en est tirée ne peut donc pas s'appuyer sur une définition de la nature humaine puisque sa déconstruction a eu lieu. L'engagement est politique et se construit à partir de l'idée de l'échec et de la défaite des nazis étant donné que la réflexion autorise à utiliser des idées qui ne sont pas des explicitations de ce qui y est perçu. La perspective de cette action civique se trouve alors inversée : il ne s'agit plus d'empêcher une catastrophe inscrite dans la nature humaine comme l'une de ses possibilités intrinsèques, mais d'y réagir. Dans la mesure où l'enjeu n'est plus de se situer par rapport à cette nature humaine, la souffrance n'a plus rien d'ontologique et peut être dépassée en construisant un monde où cette possibilité n'existerait pas.

a. Réfléchir plutôt que réagir affectivement

Déconstruire un rapport immédiat aux choses Ce participant s'oppose à ce qu'il reconnait comme étant une attitude mémorielle mécanique et affective culturellement construite. Il critique de manière assez virulente la nature même de l'expérience racontée par les autres participants dans laquelle il ne voit que quelque chose de ressenti et d'émotionnel. Il désigne alors un mode de réaction et non une

manière affective de viser ce qui est donné. Il renvoie à ce mode quand il dit que les autres sont dans l'affectif et ne feraient donc pas directement référence véritablement à ce qu'ils ressentent intimement. Le fait d'être dans l'émotion et le ressenti est associé aussi bien au fait de ressenti qu'à celui de se rendre compte et d'imaginer étant donné que ces situations signifient pour lui réagir de manière immédiate. L'élaboration de notions ou d'images mentales et des ressentis ne passe alors pas par une analyse ou une compréhension de ce qu'ils perçoivent, mais serait un résultat qu'il qualifie de mécanique. Les autres participants ont selon lui un rapport plus direct et immédiat à ce qu'ils perçoivent. La définition d'un sens métaphysique donné rétrospectivement à la visite qui permet d'élaborer des connaissances et des ressentis correspond à un tel rapport. Celui-ci se fonde effectivement sur l'empathie qui est un sentiment de reconnaissance se produisant immédiatement face à la souffrance.

La plupart des participants n'adoptent pas sa démarche car le Musée-Mémorial joue comme un dispositif des valeurs morales définissant ce qui est bien et ce qui est mal à travers la caractérisation de ce qui est qualitativement humain. Ils déduisent du sens métaphysique de la visite leur intérêt spéculatif et affectif ainsi que son sens civique sans lui donner rétrospectivement une valeur de fondement. Le participant se définissant comme réfléchissant critique une stratégie pour transmettre ce qu'il identifie comme étant des valeurs démocratiques et républicaines au service de l'intérêt national des Etats, tout en les cachant derrière l'intérêt suscité pour les victimes ainsi instrumentalisées. Les visiteurs ont l'impression élaborer eux même ces valeurs, alors qu'ils y sont déterminés par ce qui est mise en place à la fois par le Musée-Mémorial et par les accompagnateurs. Donner un sens métaphysique à la visite signifie alors en fait obéir à une injonction qui, si elle n'est pas perçue comme telle par ceux qui la respectent, n'en est pas moins imposée de l'extérieur. Ce devoir de mémoire est imposé aux visiteurs car il est fondé sur la mise en avant de la reconnaissance de la souffrance des victimes et la dénonciation de leurs bourreaux. Le participant développant cette analyse va jusqu'à identifier l'attitude des visiteurs réalisant un devoir de mémoire conforme à ce qui est attendu d'eux, à celle de nazis qui ont rempli leur devoir en exécutant des ordres sans esprit critique ni distance. Dans les deux cas, les valeurs sont intériorisées sans réflexion et avec bonne conscience.

Pa3m : « A partir du moment où on essaye de, où il faut apprendre à se déconcentrer justement pour pouvoir appréhender au mieux ce lieu. Il faut apprendre à devenir mécanique pour ressentir ce que les personnes ressentaient, c'est peut-être, et ça j'en étais incapable (…) J'en

étais incapable, mais je ne suis pas déçu d'en avoir été incapable, j'étais content aussi de pouvoir réfléchir sur ce que je voyais mais hee. »

Pa3m: « Mais parce que justement, on se focalise justement dans les valeurs, alors le fait de la dénonciation de la barbarie nazie, je vous donne un exemple concret, partout en fait. Dans la visite de Auschwitz, on a fait des études de cas, donc des exemples, des études de cas, on a vu, je ne sais pas, dans Auschwitz 1 des tonnes de cheveux conservées dans une vitrine et puis he dans Birkenau on a vu évidemment les chambres à gaz, tout, tout était fait pour nous rabâcher, pas nous rabâcher, ce n'est pas le bon mot, mais dénoncer profondément, en détail, on approfondit sur la barbarie nazie et on se focalise que là-dessus. »

Pa3m : « C'est ça, et le problème c'est qu'on fait un peu la confusion entre tout ça. Il y a un devoir civique où on essaye de nous faire intérioriser des valeurs, bon, nous intégrer des valeurs est, est pas mauvais du tout en soi, je ne vais pas dire le contraire. Mais il y aussi un effet he un effet revers où en fait, une forme de contrainte qui apparaît en fait derrière (…) Il y a une sorte de noyau en fait, une sorte de noyau de, comment dire, heee, même si on trouve des similitudes partout, en fait il existe une grande similitude mais les manières et les valeurs peuvent être différentes. Et nous, ben on nous retransmet des valeurs démocratiques, républicaines aussi, donc la tolérance hee, la tolérance, la liberté d'expression, tient justement je parlais de Charlie hebdo, ben la liberté d'expression a été beaucoup mise en valeur au cours de la visite aussi, heeee, le fait de pouvoir : prendre en main sa vie, en fait suivant la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme en fait. Oui c'est ça, c'est la grande valeur, peut-être pas républicaine, mais en tout cas c'est comme si on se rassemblait autour de la DDHC en fait. »

Pa3m : « C'est le devoir de la mémoire officielle, c'est le récit, déjà que la mémoire est quelque chose de globalisée, la mémoire officielle, celle délivrée par l'État, en fait, c'est he quelque chose d'encore plus globalisée, globalisée du globalisé. (…) donc finalement aller dans le sens de cette mémoire d'État, c'est accomplir son devoir civique. »

Pa3m : « Aller à Auschwitz, pendant ce genre de visite, c'est une accumulation de valeurs, de dénonciations, en fait on donne pas directement les valeurs, on dénonce quelque chose de terrible pour ensuite nous faire ressortir les valeurs qui entre guillemets nous protègent, qui nous éloignent de cette barbarie, de cette inhumanité. »

Pa3m : « Ça ne vient pas de nous-mêmes, on se lance sur ces valeurs, c'est pareil pour le travail derrière avec les professeurs d'histoire. (…) On n'est pas tout seul dans le camp donc on se rend compte que ben, on est tous unis autour de ça, mais plus ou moins différemment. Je pense que les guides en fait réadaptent leur discours aussi pour s'accorder avec ces valeurs qui sont rentrées dans la culture en fait. »

Pa3m : « C'était, par exemple, dans le tout dernier moment de Auschwitz 1 où elle nous racontait la pendaison du commandant de camp, où il avait dit qu'il avait bien fait son travail, etc., Eichmann avait dit la même chose de toute façon, il était très fier, il avait rempli son devoir civique lui aussi, le devoir civique que cette personne indiquait n'était pas le nôtre par exemple. On fait le parallèle de tout ça, on se dit, ah oui c'est un devoir civique pour lui parce que finalement, non pas du tout. Enfin, on a finalement intériorisé ces valeurs qu'elles ressortent en disant "mais non pas du tout, he, c'est pas ça faire son devoir civique, c'est pas ça avoir une bonne conscience, c'est pas ça cette conscience à avoir, que le travail soit bien fait quoi"».

Le fait d’affirmer être attentif à ces mécanismes n’implique cependant pas ne jamais s’y laisser prendre. Le participant se définissant comme réfléchissant a ainsi deux réactions contradictoires respectivement dans la salle où sont exposés les cheveux et dans le crématoire d’Auschwitz. Pour justifier son attitude, il convoque de manière

symétrique les valeurs dont il critique l'emprise. Dans le premier cas, il considère que l'interdiction de prendre des photographies se justifie en raison du respect dû aux victimes. Il respecte une injonction qui s'impose à lui comme une évidence qu'il n'interroge pas. Au contraire, dans le second cas, il estime qu'on lui impose un sentiment de respect. Il décide donc de passer outre en considérant que personne ne sait expliquer la raison de cette interdiction. Dans cet état d'esprit il ne dénoncerait pas des comportements déviants s'il les avaient remarqués : il ne regarde pas a priori négativement ceux qui ne manifestent pas leurs émotions de manière normative. Sa critique porte sur un habitus conditionnant l'attitude que l'on doit avoir dans ces lieux, qu'il associe à une sorte d'hypocrisie.

Pa4f : « Il m'écoutait mais je sentais que c'était, enfin il ne l'a pas vécu non plus donc, il était content que je parle... j'ai pas voulu trop m'étendre non plus sur comment j'ai réagi. (…) *Et ça tu l'as raconté à quelqu'un ?* - Non, jamais, je n'ai pas dit. - *Pourquoi ?* Hee...- *Parce que tu n'arrives pas à le dire ?* - Non parce que, je ne sais pas, j'ai pas l'impression que ce soit intéressant, donc je n'ai pas raconté. (…), je pense que ça n'intéresse pas les autres donc c'est pour ça que je ne leur en parle pas, ben si on me pose la question j'en parlerai, mais je veux dire que si on ne pose pas la question je n'en parlerai pas (...) Mon père, ma mère, mes grands-mères, ben non en fait je suis assez satisfaite, ils n'étaient pas non plus émus vraiment mais on sentait qu'ils ont compris quoi, ce qui s'était passé (...) Je pense que ça n'intéresse pas les autres donc c'est pour ça, je ne leur en parle pas. »

Pb4f : « Ouai j'ai fait une description de la visite, j'ai plus fait une description que mon ressenti, ben je pense que si j'aurais vraiment aimé leur dire, je leur aurais dit, je n'aurais pas attendu qu'ils me posent la question. - *Et il n'y a personne avec qui tu l'as partagé ?* - Hum avec mes tutrices de stage. Je leur ai expliqué, pareil, comment ça s'est déroulé et he, et par compte, elles m'ont demandé qu'est-ce que j'ai ressenti moi, et du coup je leur ai expliqué... parce que, je ne sais pas (petit rire). Honnêtement je ne sais pas. Normalement les gens se sentent plus à l'aise avec leurs familles, mais moi non. »

Pb3f : « Quand même, parce que des personnes qui n'ont pas vu le camp ne peuvent pas comprendre ce que moi j'ai vu en fait, ou ce que moi j'ai ressenti à ce moment-là. »

Pa3m: « A Auschwitz on avait beaucoup d'obligations informelles finalement : on nous demandait de ne pas prendre en photo les cheveux, on nous demandait le respect du lieu, et des choses qui étaient interdites, vraiment (…) je ne suis pas vraiment posé la question. (…) Par respect oui et même je pense que sans interdiction je n'aurais pas pris en photo. (...) Donc j'avais décidé de la prendre en photo la chambre, il y en a qui s'étaient censurés, qui avaient dit "non, je ne prends pas cette photo, tu ne devrais pas", justement je demandais pourquoi je ne pourrais pas, "ben ça ne se fait pas, c'est irrespectueux", ben les gens non plus n'arrivent pas à expliquer, c'est comme si on voulait imposer en même temps ses sentiments, et he... »

Pa3m : « Je me souviens M. Geandrot nous avait prévenu he, nous avait dit qu'il y avait une sorte de, il fallait pas he, il nous a raconté que certains groupes il y a quelques années s'étaient fait une bataille de boules de neige. Ben, moi, pourquoi pas après tout, Auschwitz, c'est fini et he mais non, il faut respecter le lieu donc he. »

Cela vaut pour les injonctions à prendre ou non des photographies, mais aussi essentiellement pour ce qui est transmis de la politique nazie d'extermination et de ce qu'il s'est passé à Auschwitz. Cette déconstruction permet de ne pas reproduire ce qui

est attendu en constatant des évidences et ainsi de se faire sa propre opinion ou sa propre idée. Elle a pour effet d'inverser la conception de ce qui permet de se faire sa propre opinion[248] : si l'empathie est une réaction mécanique, elle ne peut qu'aller dans le sens voulu par les organisateurs ayant mis en place le dispositif qui la produit. Un rapport immédiat et non réflexif implique d'être soumis aux significations transmises à travers des dispositifs d'injonction qui ne se montrent pas comme tels. En conséquence il est impossible de se faire sa propre opinion ou sa propre idée en se basant sur un tel rapport. Ceux qui sont dans un rapport mémoriel mécanique ne s'approprient pas intimement et personnellement ce dont ils font l'expérience, quand bien même ils auraient une réaction intime. Il faut donc se déprendre de l'évidence de ce qui est perçu en y voyant une construction destinée à produire cet effet. L'empathie étant réputée être partagée entre tous les hommes, ces valeurs elles-mêmes apparaissent comme universelles au lieu d'être culturellement situées. Par exemple, un français et un allemand entre autre ne pouvant pas avoir le même rapport à ce passé, fonder la mémoire sur l'empathie implique la négation de ces spécificités effectivement vécues par une communauté abstraite.

Pa3m : « En 3e on avait fait un gros échange avec un collège allemand. C'est quelque chose qui s'apprend très tard, et c'est complètement honteux en fait pour eux, après peut-être que je dis des bêtises, je sais pas, mais je sais en tout cas ce qui se ressentait c'était une forme de honte en fait par rapport à ça et he, quand on les a accompagnés au mémorial de Caen c'était pas he, c'était pas, ça rigolait plus, pas du tout. Et nous, il y a peut-être une forme de tristesse derrière ça, le poids du passé qui est très lourd, mais eux il y a ça mais en plus. »

Pa3m : « En fait c'est comme si je voyais différente manière de se rassembler, en fait, et on fait des parallèles etc., pour, pour se rassembler autour de cette doctrine "plus jamais ça "en fait. »

La déconstruction de la mémoire imposée est donc la condition d'une véritable appropriation mémorielle par chacun en fonction de ses spécificités à la fois culturelles, individuelles et sociales. Le participant se définissant comme réfléchissant qui l'évoque, explique sa capacité de déconstruction par sa visite préalable du site de Natzweiler où il avait eu les réactions qu'il dénonce : réfléchir sur cette expérience lui permet d'en comprendre les mécanismes. Il affirme que, contrairement aux autres participants, il comprend les mécanismes de la mémoire où se produisent des réactions affectives non réfléchies. Il sait comment faire pour y échapper et être dans une perspective réflexive. Si les autres ne sont pas capables d'en sortir, il vaudrait mieux qu'il n'y ait plus de voyage à Auschwitz-Birkenau. De la sorte, il ne pourrait plus y avoir

[248] Supra D 1 a

d'instrumentalisation du site par les institutions organisant le voyage pour transmettre une certaine mémoire imposée. Sans reprendre tout à fait à son compte une proposition d'un de ses camarades qu'il qualifie de plus extrême que lui, il pose quand même la question de l'éventualité de détruire le site.

> Pa3m : En 3e j'étais allé he à Verdun et on nous martelait bien que c'était pour, dans le cadre d'un travail de mémoire. Donc moi encore je n'avais pas encore cet a priori sur la mémoire, je pensais que c'était bien, mais maintenant he, plus je grandis et plus je me dis que la notion est un peu débile, et he (…) A Auschwitz j'étais extérieur face cette mémoire finalement, ouais, j' étais dans une réflexion historique alors que, alors que les autres finalement étaient confrontés à quelque chose qu'ils ne connaissaient pas, j'avais déjà ressenti les mêmes choses qu'eux mais c'était dans le camp de Natwiller- Struthof, en fait c'est comme une forme de catharsis, si vous voulez. On emmagasine tout et puis après on en tire une sorte de réflexion. Moi j'avais déjà, depuis deux ans, depuis un an en fait eu des tas d'a priori sur la mémoire, donc je connais les mécanismes, donc je suis peut-être moins touché sur le coup même si le lieu évidemment est bouleversant. »

Quel qu'en soit le moyen, l'essentiel pour lui est qu'une attitude affective ne soit pas encouragée au détriment d'une attitude réflexive. Il n'y a que lui qui ne s'y laisse pas prendre qui pourrait véritablement faire ce voyage. Il donne à son expérience plus de valeur qu'à celle des autres. Il se sent supérieur à eux car ils ne peuvent pas avoir de rapport objectif à la politique nazie d'extermination, c'est-à-dire paradoxalement un rapport personnel au delà de ce que les instituions transmettent.

> Pa3m : « Il y a plusieurs points de vue, il y a ceux qui ont été très touchés par le lieu etc., et il y a ceux qui ont gardé un point de vue extérieur, par exemple comme moi, il y a ceux qui ont gardé, mais c'est modéré chez moi, parce que il y en a, oui qui ont gardé un point de vue extérieur extrême dessus (…) Ha, c'étaient des réflexions de type, mais pas, pas stupides en soi, il y en a qui sont venus à dire : " et pourquoi on ne détruit pas ce lieu finalement ", et ce n'était pas stupide du tout, pourquoi pas … ».
>
> Pa3m : « L'histoire est un travail scientifique, en fait qui repose sur des bases objectives. Quand on va à un lieu tel que Auschwitz, accompagné même de survivants, de témoins oculaires he, on est dans le subjectif (…) Je ne pense pas que d'aller dans un lieu de mémoire justement nous emmène dans une réflexion historique. On peut avoir une réflexion historique par rapport à cette mémoire, mais après on, je ne crois pas que he, si vous voulez la mémoire c'est quelque chose de collectif qui nous unit, on a fait, on a fait une minute de silence etc. c' est quelque chose qui rassemble en fait autour d' une histoire un peu vulgarisée. »

Un devoir civique politique contre le devoir de mémoire Lorsque la déconstruction est mise en acte, son premier effet est de permettre de donner une autre signification que métaphysique à la visite. Elle n'est pas fondée sur la mémoire de la souffrance imposant de dénoncer ceux qui infligent la souffrance et de plaindre ceux qui la subissent. Le participant se définissant comme réfléchissant met ainsi l'impératif civique au cœur de sa perspective. En apparence, le résultat de ses réflexions a la même forme que chez les autres : l'essentiel est que ça ne se reproduise plus. En réalité, en

inscrivant des réflexions dans une toute autre logique : il donne à cet impératif une signification et une direction toute différente. Cet aspect se voit très clairement lorsqu'il parle de sa honte en ne la liant pas à la nature humaine de manière métaphysique. Il se pose d'un point de vue identitaire et politique à partir de la participation plus ou moins directe des français à la politique nazie d'extermination, en donnant comme exemple le rôle le la SNCF dans le transports vers les camps. Il n'est donc pas question de la culpabilité métaphysique, mais de la nécessité de ne pas retomber dans les mêmes travers politiques.

Pa3m : « Non non, la mémoire c'est quelque chose de ressenti et émotionnel (...) Mais finalement la mémoire est quelque chose, c'est de la souffrance en fait, c'est de la souffrance pure et on ne retient que de la souffrance de toutes façons, et dans le devoir de mémoire, la définition du devoir de mémoire, c'est d'entretenir les souffrances vécues de certaines populations he, vécues notamment au cours de la seconde guerre mondiale. »

Pa3m : « Non, en fait on a cette même honte, mais he de différentes manières, eux c'est direct, c'est he l'Allemagne nazie, Hitler, Himmler dans le cadre des camps et c'était tous des psychopathes au pouvoir qui ont amené vraiment une vraie boucherie. Nous c'est indirect et donc ça produit chez eux peut-être une forme de tension, comme je le disais, peut-être de colère je ne sais pas trop, et non ce n'est pas une tension, c'est une honte, mais une honte profonde. On se range du côté des alliés mais on a quand même la SNCF qui envoyait des centaines de milliers de personnes à Auschwitz. »

Plutôt que d'aller dans le sens d'un pessimisme métaphysique dans lequel ce qui a eu lieu reste comme une possibilité, son enjeu civique est de construire une société où cette possibilité n'en serait plus une. Contrairement à ce qu'affirment les autres, elle ne resterait pas virtuellement présente en vertu de la nature humaine une fois que ses conditions de possibilité politiques sont supprimées. L'enjeu n'est pas d'empêcher un retour presque inéluctable puisque la possibilité est inscrite ontologiquement dans l'humain, mais de considérer que l'horreur peut être vaincue. En construisant sur des bases saines plutôt que sur la culpabilité, la projection dans l'avenir ne sera pas forcément la répétition du passé puisqu'il est alors fondé autrement. La base de la responsabilité civique est dans ces conditions une conscience politique et non une conscience métaphysique.

Pour cette raison la visite d'Auschwitz-Birkenau n'a pour signification ni d'être un cri de désespoir ni un cri d'avertissement, mais de pousser à l'espérance. Elle apparaît dans le Musée-Mémorial d'Auschwitz, pourvu que lui soit prêtée attention bien qu'elle se ne soit pas ce qui est désigné comme un aspect important. Là où les autres regardent le vide de Birkenau comme marque de disparition ou voient dans la

rénovation d'Auschwitz une allure de musée entravant la possibilité de se rendre compte et d'imaginer, le participant se définissant comme réfléchissant trouve au contraire y reconnaitre les signes de la reprise des droits de la nature et la civilisation. Ainsi la perception ne concerne pas seulement des traces du passé mais également la marque de la nécessité de continuer à vivre avec ce passé. Il faut faire en sorte que ce qui y a repoussé ne soit pas à nouveau détruit. Une définition de l'humain tirée de cette conception inclut la capacité de l'humanité à se détacher de ses erreurs et à les corriger. Elle ne fonde pas l'exigence politique mais procède d'elle. L'impératif est plus de ne pas détruire ce qui s'est reconstitué depuis la catastrophe destructrice que de constater des horreurs dont les humains sont capables. La conséquence en est la mise en doute du lien direct entre la visite et le fait que cela ne se reproduise plus. Dans la mesure où l'enjeu est avant tout une responsabilité politique, il n'existe que dans des effets et des actions concrètes. A condition que des valeurs positives lui soient opposées, la conscience de la souffrance des victimes n'implique pas nécessairement la dénonciation de l'humanité associée à un pessimisme métaphysique et anthropologique.

Pa3m : « Il faut que l'on adopte plus ou moins tous ces points de vue nuancés, c'est-à-dire oui, il y a eu beaucoup de souffrance mais qu'en même temps qu'on ne nous enlève pas l'espoir.de reconstruire de meilleurs bases finalement parce que ça marche comme ça : on détruit puis on reconstruit autre chose derrière. »

Pa3m : « Oui c'est ça, parce que les arbres abritent des oiseaux, et on a tous entendu plus ou moins, pas cette légende évidemment, mais ce fameux fait que la nature avait complètement disparu, hee que les oiseaux étaient partis, c'était peut-être le seul endroit au monde où on a le sentiment que la nature ne reprendrait jamais ses droits, et voir ces bouleaux, c'est à la fois sinistre parce qu'ils ont perdu leurs feuilles, ben en même temps les oiseaux ils sont revenus, donc cette photo, c'est aussi une manière de se dire "ben c'est fini aussi, il faut tourner la page ", mais après, il faut trouver la bonne manière de tourner la page, justement. (…) C'est pour ça aussi, que de mon côté j'essaye de prendre he d'autres valeurs, d'autres choses positives, quand on ressort de ces lieux, on a envie de, on n'a pas envie d'être pessimiste. »

Pa3m : « C'est après la visite où on a une sorte de, d'effort de rédemption, je ne sais pas trop, en tout cas on se dit, "oui, ben justement est-ce qu'on peut en tirer de tout ce négatif ", du positif justement, et par contre c'est assez he, par contre là-dessus qu'on en a parlé justement entre nous, c'est quelque chose de, c'est quelque chose qui se voit en tous, qui se vit entre tous quoi. Aller à Auschwitz, pendant ce genre de visite, c'est une accumulation de valeurs, de dénonciations, en fait on donne pas directement les valeurs, on dénonce quelque chose de terrible pour ensuite nous faire ressortir les valeurs qui entre guillemets nous protègent, qui nous éloignent de cette barbarie, de cette inhumanité, et en fait, quand on ressort, moi personnellement j'ai eu cette volonté de voir en fait de l'autre côté et de focaliser sur ce côté-là, parce que sans ça c'est triste. »

Pa3m : « Ça prend sens évidemment en indiquant qu'il ne faut pas oublier, mais en même temps, est-ce que c'est essentiel d'aller dans un lieu de mémoire, un lieu de mémoire permet-il de maintenir la paix dans le monde, ben pas forcément hein. Je veux dire après la seconde guerre mondiale, on en a eu d'autres atrocités, le génocide du Rwanda. »

Une seconde conséquence de cet impératif est de privilégier l'identification avec les Justes plutôt qu'avec les victimes. Il permet donc de créer une communauté politique formée de ceux qui se sont opposés à l'horreur plutôt qu'une communauté métaphysique formée de ceux qui l'ont subie ou perpétrée. Le participant se définissant comme réfléchissant raconte en ce sens l'histoire de son aïeul qui a sauvé un enfant juif et illustre par cette action un aspect rassurant dans la capacité à agir pour sauver des vivants au milieu de l'horreur. Le fait qu'il se situe sur un plan politique et non sur métaphysique du rapport à la souffrance apparait bien lorsqu'il oppose les Justes non aux victimes et aux bourreaux mais aux collaborateurs et aux attentistes. Cela s'oppose notamment à l'attitude des participantes qui s'identifient plus à l'enfant caché en tant que figure d'une victime sauvée ayant perdue sa famille qu'à celle du Juste qui l'a sauvée.[249] Elles montrent ainsi qu'elles ne se placent pas dans une perspective politique où l'activité militante est mise en avant.

Pa3m : « Je sais par exemple l'histoire de mon arrière-grand-père Juste he qui n'a jamais voulu de toutes façons avoir cette étiquette de Juste, il voulait qu'on lui foute la paix, et he, ben il y a aussi un aspect positif, peut-être qu'il y a eu plus de collaborateurs, et en fait finalement pas du tout parce que la majorité de la France était attentiste en fait à cette époque-là, mais il y a toujours des gens qui sont prêts à protéger d'autres etc., sans forcément plus avoir une grosse réflexion, une grosse argumentation derrière, c'est juste pour protéger le voisin. Et là où c'est rassurant dans cette histoire, c'est que he il n'y n'avait pas question à se poser et ça se fait naturellement. Et c'est peut-être pour ça aussi que j'avais he, j'avais déjà un autre regard sur les choses, puisque les gens qui n'ont pas eu la chance en fait, de savoir des choses sur leur arrière-grands-parents ou leurs grands-parents, ils se servent d'autres bases donc la mémoire officielle, et les cours d'histoire et c'est vrai que bon, oui c'est vrai si on s'en tient qu'à ça, on a le sentiment que l'on a envie d'être pessimiste de toutes façons, on devient misanthrope si on ne prend pas de recul. »

b. Réfléchir à partir de la perception des éléments matériels

Réfléchir à partir de ce qui est perçu La déconstruction de la mémoire, qui révèle comment les réactions des visiteurs sont déterminées, est aussi la condition pour réhistoriciser la politique nazie d'extermination. Elle permet de mettre de comprendre que l'organisation du Musée-Mémorial et de la visite induit une disposition d'esprit et en même temps, elle met en en doute l'universalité du rapport à l'événement. Par ce doute, elle implique de marquer la différence culturelle entre ceux qui ont subi l'événement et les visiteurs du Musée-Mémorial, au lieu de les ramener à une humanité

[249] Supra C 1d

unique. Ceux qui ne pratiquent pas la déconstruction du devoir de mémoire sont dans l'illusion et la mauvaise foi quand ils disent avoir fait le voyage pour apprendre des choses. La déconstruction du discours du devoir de mémoire permet seul d'avoir une véritable connaissance en se mettant dans un rapport réflexif aux choses. Dans ce cas la connaissance ne serait pas le résultat d'une réaction affective, mais d'une réflexion.

Pa3m : « On se dit he oui mais ces personnes sont mortes finalement pour nous he, que nous nous vivons dans le monde tel qu'il est, et c'est vrai, bon, il a ses failles mais il n'est pas si mal et he, c'est un peu comme si on disait que he, des gens sont morts pour nous apporter la démocratie etc. mais, he, je ne suis pas certain qu'en fait ces personnes he, allant dans le camp se sont posées la question. »

Pa3m : « Ben he par ce que en fait on est dans cette sorte de recherche he, on est dans cette sorte de recherche du, on dit personne sera capable de comprendre ce qui s'est passé, personne ne sera capable de se représenter ce qui s'est passé, parce que même notre imagination pour une fois, touche ses limites, etc. et ben, justement si on n'est pas capable de ça, pourquoi on n'y va, pourquoi on, si on ne touche pas cette réalité, ça sert à quoi finalement d'y aller ? ».

Pa3m : « On va à Auschwitz hee, en disant "moi je veux savoir cette histoire, historique, je veux des connaissances historiques ", mais au fond de nous, ce n'est pas de la mauvaise fois, mais presque en fait, pour nous, on sait qu'on a un gros bagage historique, c'est cette pudeur qui revient pour ne pas dire "ben je veux juste me représenter les choses telles qu'elles étaient en fait". »

Cela ne signifie pas pour autant renoncer à se rendre compte et à ressentir à partir des éléments matériels pour ne s'intéresser qu'aux informations historiques. Si la manière dont la connaissance et le ressenti sont formés à partir des éléments matériels change, il n'y a pas de remise en cause de la nécessité du rapport avec eux. Le participant engagé dans cette démarche réfléchit à partir des éléments matériels pour se rendre compte et ressentir . Elle ne lui permet pas par contre d'imaginer.

Pa3m : « J'arrive pas à imaginer tout simplement, moi ça ne me fait pas peur de me dire que je ne n' imagine pas les choses, mais c'est vrai que ça pose des questions. »

Il articule ce qui lui est donné avec d'autres éléments afin de produire une notion ou un ressenti sur cet objet qui excède sa description et ce que cette description peut donner comme information. Il y a donc bien une élévation au dessus du rapport immédiat aux éléments matériels pour les resituer. Sa démarche n'est pas semblable à celle des autres participants qui utilisent des informations pour s'aider à se rendre compte et à imaginer. Dans leur cas, elles ne sont que des éléments précisant ce qu'ils voient. Contrairement à lui, ils ne les mettent pas en rapport avec des informations plus générales.

Dans ce cadre réflexif, la perception des éléments matériels ne permet pas un rapport plus concret. Elle permet de réfléchir : le participant se définissant comme réfléchissant ne s'intéresse pas au caractère concret qui est un prédicat inclus dans la nature des éléments matériels qu'il perçoit, mais à la manière dont il peut ajouter à ces éléments d'autres prédicats. La présence sur le lieu n'est alors pas l'essentiel. La visite permet de déterminer les éléments à partir desquels il s'agit de réfléchir en articulant des idées qui dépassent leur simple description, non de donner un caractère concret à ce qui est ainsi élaboré. Ce participant se distingue ainsi de ceux qui ont besoin de la présence matérielle pour avoir une certitude de l'existence de l'événement. Elle est pour lui aussi forte si elle est donnée comme une affirmation abstraite de tout élément matériel. L'existence peut aussi avoir la forme d'un prédicat ajouté de manière extérieure et ne pas être uniquement la conséquence de la présence matérielle. La certitude de l'existence et le caractère concret des notions et ressentis élaborés seraient alors apportés de façon similaire à ce qui se produit pendant un cours d'histoire.

Pa3m : « Et he je pense qu'aller dans un lieu de mémoire, donner une réalité physique finalement au lieu ne nous approche pas du lieu, mais peut-être nous permet d'avoir un point de vue plus nuancé un fois qu'on a tiré une réflexion en fait. »

Pa3m : « Il y en a qui je pense que oui, ça c'est une bonne raison pour aller à Auschwitz, pour sortir de l'abstrait et dire : "voilà ça a existé ", donner ce qu'on appelle une réalité physique, moi personnellement, j'ai pas besoin en fait, l'abstrait ne me dérange pas en fait. (…) Je crois à Auschwitz, mais peut-être il y en a qui ont besoin d'y aller justement pour se dire : "voilà ça a existé "(…) On a besoin de voir pour y croire en fait, et he, et puis comment dire, utiliser ses sens en fait, par exemple la vue, et le ressenti aussi, le toucher. »

Réfléchir pour se rendre compte et ressentir Dans la mesure où elles lui sont nécessaires, ce participant a un intérêt particulier à la fois pour les informations préalablement connues et pour celles contextuelles données pendant la visite. Il suggère par son utilisation des pronoms que tous les participants possèdent les premières mais qu'ils ne font pas l'effort de s'en servir en préférant rester dans le ressenti. Lorsqu'il parle de la possession sans utilisation de ce type d'information, il emploie le pronom indéfini de la troisième personne du singulier. Il revient à la première personne du singulier pour indiquer que lui s'en sert pour aller plus loin dans la connaissance. De même, il estime que, pendant la visite, tout le monde peut d'acquérir des connaissances historiques générales en étant attentif lorsqu'elles sont dites. Ces éléments sont primordiaux car ils lui permettent de réfléchir et donc de profiter de la visite. Au contraire, les autres participants ne s'en serviraient que pour préciser ce qu'ils perçoivent directement. Ces informations sont aussi l'origine d'un intérêt pour la

première partie de l'exposition française du bloc 20 composée d'informations historiques contextuelles générales sur la France pendant la seconde Guerre Mondiale. Elles sont donc déconnectées de ce qui est directement perçu pendant la visite. Il est le seul à la considérer comme un moment important de sa visite.

Pa3m : « Hee, en fait sans le savoir, on a beaucoup vraiment de bagages par rapport à ça et il faut vraiment aller très loin pour apprendre des choses, par rapport à la réflexion he, faire des découvertes, etc. Mais vraiment au niveau de la connaissance pure, on n'en connaît énormément, moi je cherche, et comme on est plus dans l'émotion, enfin est on en recherche, on est plus dans l'émotion finalement. On est plus dans cette émotion, on recherche cette émotion et he, parce que on a un gros bagage derrière de connaissances. »

Pa3m : « Je pense que pour aller à Auschwitz, on a besoin de pédagogie... »

Cette élaboration des notions en utilisant plus volontiers des informations contextuelles et même des informations excédant la description de ce qui est directement perçu, ne semble pourtant pas impliquer un intérêt pour les informations historiques contextuelles et organisationnelles du camps supérieur à celui des autres participants – même s'il est l'un des seuls à se souvenir de la diversité des catégories de populations ayant subi un génocide. Être dans la réflexion ne permet pas d'avoir une meilleure vision que les autres de ce qu'il s'est passé à Auschwitz ou de savoir situer les lieux de détention et ceux d'extermination. Il ne s'agit pas seulement d'un manque d'attention à ce que les guides ont expliqué, mais parfois d'une réflexion mal orientée. Ainsi avant d'apprendre que les cheminées des anciennes baraques de Birkenau ne sont pas celles des crématoires, sa réflexion l'avait poussé à y voir des cheminées d'usines. La différence avec les autres participants est que le fait de ne pas toujours comprendre ce qui est appréhendé est présenté comme permettant de réfléchir.

Pa3m : « Hummm, ben parce que je crois que dans la discussion, c'est, on est venu au fait évidemment de la responsabilité française dans la déportation. C'est ça qui nous a fait déboucher sur le bâtiment français. De l'exposition intérieure, j'ai parlé de Delbot etc., des noms, même si on n'a pas lu Charlotte Delbot, qui reviennent, et he, la ligne de vie, j'en ai parlé aussi etc., en fait, tout est dans la suggestion. (...) Je me pouvais pas m'empêcher de regarder les noms des personnes arrivées et le nombre de personnes ressortant, de faire la soustraction en fait, je ne sais pas pourquoi, comme si c'était hyper important. (…) Ben c'est cette recherche de l'autre côté de la médaille, je me disais, "bah quand même c'est bien, finalement parce que s'il y a même une personne sur mille qui est sortie"(...) Et puis ça fait du bien aussi de savoir que finalement, et puis après, je fais ça d'après mon point de vue aussi, c'est ça le truc, mais je préfère m'occuper des vivants que des morts, de faire pleurer les vivants que pleurer les morts. Après, c'est une opinion. »

Pa3m : « Ben, je crois qu'on voit vite le rapport, on le voit vite le rapport entre extermination et concentration. Je crois, ce rapport-là, je ne l'ai jamais autant perçu, la fracture entre les deux. C'est savoir que he, ces personnes ont été déportées et cinq minutes après leur arrivée ont été envoyées à la douche, et attendez, je vous raconte ça, mais, en même temps, je ne sais pas trop, parce que ceux qui étaient envoyés dans les camps de travail, en camp de concentration

vivaient aussi (…) Hum, je, en fait là finalement j'ai un blocage parce que je viens de me rendre compte, juste en regardant le point de vue de la visite, ben je n'ai pas le sentiment d'avoir réussi à faire la différence (…) Parce que ce, si vous voulez, quand on est allé he dans Birkenau, c'est peut-être encore plus fort, parce que, il y a encore plus de chambres à gaz par exemple, il y a encore plus de symboles qui sont normalement, enfin qui sont normalement ceux du camp d'extermination. Finalement c'est assez difficile (…) Non non, c'est vrai, si on ne se base que sur la carte, je n'arrive pas à voir la différence. »

Pa3m : « Je pensais aux usines spécialement, en fait avant que ce soient des crématoriums, mais sur le coup ça m'a, tant que le guide ne disait pas que c'était des crématoriums he, je ne me disais pas que c'était des crématoriums en fait. »

Pa3m : « Quand on a des doutes, enfin, après je ne sais pas quelle méthode de travail employer, mais en tout cas on nous appris ça pour l'instant, mais quand on a des doutes, quand il faut établir une réflexion incertaine, on revient à l'origine et on en étudie les mécanismes, enfin c'est ce que l'on fait en économie en tout cas. »

Quoi qu'il en soit, cela n'empêche pas de réfléchir pour élaborer des notions, de sorte qu'il est possible de supposer qu'il le fait essentiellement avec des informations préalablement connues. La réflexion permet toujours d'ajouter un commentaire à la description des éléments matériels pour les mettre en perspective et dépassant ce qu'il est possible d'en dire en les percevant simplement. Ce cas se produit particulièrement devant les boites de gaz exposées dans le bloc 4 d'Auschwitz. Là où les autres constatent la masse de ce qu'ils voient, il s'agit de réfléchir à partir d'informations qui ne sont pas directement données pendant la visite mais à partir d'une référence à un livre. Tous ses commentaires ne se font pas forcément par référence à des lectures précises mais ce participant met systématiquement en rapport ce qu'il sait en général et ce qu'il voit à différents moments. Quand il dit s'être rendu compte qu'Auschwitz est moins dur que Birkenau en raison de son aspect esthétique, il ajoute alors un commentaire sur l'effet de la lumière jaune. Il fait également des commentaires en exposant la différence entre des photos d'identité du camp et celles retrouvées dans les valises, ou encore quand il explique l'importance de l'urne contenant des cendres dans le bloc 4 d'Auschwitz d'un point de vue symbolique et culturel. Au niveau du contenu de ce dont il s'agit de se rendre compte, sa position réflexive lui permet de se poser des questions sur ce que les accompagnateurs n'évoquent pas. Il est le seul à le faire dans la mesure où ces questions dépassent ce qui est mis en avant lors de la visite et impliquent d'associer ce qui est perçu avec d'autres informations historiques. Ses connaissances générales historiques, allant de pair avec son attachement à considérer la spécificité des moments historiques, lui font prendre en compte la mentalité des nazis telle qu'elle a été véritablement. Ce ne sont pas seulement le résultat et la trace de cette mentalité qui doivent être considérés, mais la manière dont les nazis ont vécu leur crime. Si d'autres

évoquent cet intérêt, ils le font toujours à partir de la description des traces dans lesquelles ils voient la marque notamment de la cruauté. Contrairement à lui, ils ne les associent pas à d'autres informations pour en déduire quelque chose.

Pa3m : « Ben ça me rappelle, he ça prend forme en fait dans la politique nazie, le zyklon B était un gaz qui était censé tuer la vermine, et les personnes qui étaient envoyées dans le crématoire étaient considérées comme la vermine, donc (…) Si, si, ça rappelle évidemment Maus de Spigelman, enfin des tas de référence, en fait on se rend compte qu'il y a des tas de référence autour du zyklon B, c'est un peu le produit de la mort finalement. »

Pa3m : « Vraiment j'avais l'impression quand c'était dans Auschwitz 1, c'était aussi quelque chose de fort dans la mesure où c'est une petite ville, bon, avec des barbelés, bon et les trottoirs à côté he, il y a même des fenêtres au mur, par rapport aux baraquements où il y en avait pratiquement aucune (…) Ben, je pense que ces lumières, elles étaient vachement, vraiment chaudes sur le coup, c'était, je ne sais pas, nous par exemple on a tendance avec nos lumières qu'elles soient très blanches, là, on remarque le jaune des baraquements, c'est une ambiance, esthétiquement c'est assez chaud, en fait, presque chaleureux je dirais, ce qui n'est pas du tout. (...) C'est des photos qu'on a retrouvées dans des valises, des photos de famille, donc c'est discriminant, enfin pas discrimination comme on l'entend, mais ça permet de faire la différence entre les personnes. Là, ils ne sont pas là, ils ont tous les cheveux rasés, il y a juste cette bande entre le front et le nez qui essaie de donner une identité à ses personnes. (...) C'est très fort ça, hum parce que ce n'est même plus des cendres de déportés, c'est le symbole de l'ensemble des victimes, parce que si ça se trouve, ces cendres, on ne sait pas, c'est peut-être des mélanges de personnes, c'est terrible, mais he... (…) C'est pas tellement plus fort, mais he, ça atteint différemment en fait parce que, parce que on se rend compte que finalement la cendre représente he tout ça, mais en même temps ce ne sont plus que des cendres et, oui, par notre culture et notre savoir on dit que ce sont des cendres de déportés. »

Pa3m : « J'ai eu cette volonté d'aller au-delà de cette dénonciation, parce que si on reste dans sa dénonciation, finalement, on rentre aussi un peu dans le jeu de ces personnes qui ont fait une vraie boucherie. »

Il y a ainsi une différence avec la façon dont certains autres participants se placent parfois au niveau de l'interprétation de ce qu'ils perçoivent. Plusieurs font quelque chose d'en apparence similaire en se rendant compte par exemple de l'impossibilité pour les déportés de s'en sortir en raison de l'allure générale du site de Birkenau[250]. Il se pourrait que, s'il le fait aussi, mais à partir d'éléments matériels que les autres n'ont pas remarqués, ce soit parce qu'il il y est plus sensible. La spécificité de la démarche réflexive serait alors de généraliser cette manière d'élaborer une notion. La différence essentielle entre la perspective réflexive et la perspective sensible tient dans la manière de mettre en oeuvre l'apport des différents éléments du site. Il s'agit non seulement d'interpréter, mais surtout de le faire en mettant en relation ce qui est tiré des éléments matériels avec d'autres informations.

[250] Supra B 2 b

Cependant, parfois chez ce participant, cette mise en relation n'apparaît pas explicitement. C'est le cas pour le wagon et les rails en tant que représentations de l'impossibilité d'échapper à la machine de déportation et d'extermination. Cette différence se révèle par contre particulièrement pour les ruines des chambres à gaz et des crématoires. Même quand il n'y a rien à voir, tout est digne d'intérêt pour lui. Il ne se contente pas de constater qu'il n'y a rien à percevoir. Il passe à un degré d'abstraction supplémentaire en interprétant et en donnant une signification à cet état. Alors que pour les autres participants l'effet immédiat et affectif du constat de l'état de ruine est l'impossibilité de se rendre compte ou d'imaginer, lui interprète les ruines comme une représentation de la brutalité de ce qu'il s'est passé. La seule trace possible à la hauteur de l'événement serait en fait des ruines. Il estime en ce sens que les ruines des crématoires de Birkenau sont plus parlantes que leur maquette exposée dans le bloc 4 à Auschwitz. De la même manière, à propos des vitres derrière lesquelles les objets et les cheveux se trouvent dans les blocs 4 et 5 d'Auschwitz, il développe une réflexion sur la symbolique de cette présentation muséale au delà du constat de la distance crée.

Pa3m : « Parce que dans la représentation, j'ai le sentiment que, ce n'est pas spécialement le wagon en soi qui peut rappeler, enfin qui me rappelle ces transports etc., c'est plus les rails, parce que un wagon on voit un bloc comme ça, c'est vrai que c'est fort parce que c'est des wagons assez he, simples, qui ne sont pas faits pour des humains, non des wagons à bestiaux tous ça, mais c'est la longueur des rails qui chez moi m'impressionne énormément, et une route immense comme ça, et c'est, ce qui est la différence avec le train, je ne sais pas, on est dans une voiture par exemple, on est assis, on peut faire toujours demi-tour, le train y va tout droit, et ça se passe toujours comme ça, c'est peut-être ça, aussi qui m'impressionne parce que il y a un aller, mais il n'y aura pas de retour en fait. »

Pa3m : « En fait, c'est comme si vous voulez, la première chambre à gaz, le premier crématorium qu'on parlait tout à l'heure, c'est comme si on avait le sentiment qu'il s'était écroulé sur lui-même en fait, c'est ça, on a le sentiment, contrairement à l'autre, bon voilà, c'est ça c'est la brutalité du truc. »

Pa3m : « Oui je pense que oui, en fait je pense que ce que j'ai vu le matin est plus compréhensible que la maquette elle-même en fait. »

Pa3m : « Là, là, là j'ai fait exprès de les prendre parce qu'on voit la vitrine et des gens qui sont à côté, c'est-à-dire que j'ai pris les casseroles en voulant faire plus ou moins une différence, une différenciation, on ne distingue pas forcément la vitre, on a l'impression qu'on a accès à ces casseroles, mais pas du tout, en fait il y a une barrière. Et he quelle que soit la réflexion de cette personne et le recul qu'il a, on est amené à avoir de plus en plus de barrières, à s'éloigner de plus en plus de cette mémoire finalement (…) Et puis la vie est comme ça, la mémoire est sélective, on finit par oublier et puis tant mieux, sinon le passé il ne passera jamais et on en voit les conséquences chez certains, on reste coincé dedans. »

Une différence similaire est présente lorsqu'il parle de ses ressentis pendant la visite. Ils ne sont pas élaborés uniquement à partir des éléments directement associés à ce qui est perçu. Si les ressentis affectifs sont importants, la visite est l'occasion de les

débloquer plus que d’en avoir des particuliers attachés aux éléments matériels perçus. De même que chez les autres participants les connaissances concrètes sont associées à des ressentis concrets, chez lui la logique de la production de notions à partir de la mise en rapport des éléments matériels avec d’autres informations se retrouve au niveau des ressentis. S'ils sont alors mis en rapports avec des ressentis indépendants de la visite, alors ce rapport n'est ni direct ni mécanique avec ce qui est donné pendant la visite. Le récit de son ressenti face aux ombres de l’exposition française montre bien cette manière spécifique de ressenti à partir d’une réflexion suscitée par son intérêt. A partir de cette réflexion, le participant se définissant comme réfléchissant a un ressenti émotionnel là où les autres sont directement touchés : les ombres dans l'exposition française du bloc 20 l’intéressent à partir du travail muséographique et de correspondances avec certaines lectures. Par contre, parfois il ne parvient pas à réfléchir et réagit alors de manière immédiate et mécanique sans prendre du recul. Il s’en rend compte lui-même devant les chiffes des déportés dans l’exposition française : il ne peut s’empêcher de faire un comptage tout en remarquant implicitement que cela n’a pas beaucoup de sens puisqu'il ne sais pas pourquoi il le fait.

Dans les moments où il réfléchit, il est impressionné, ressent un malaise terrible et est écoeuré. Si rien ne permet de l’affirmer, il est peut-être possible de voir comme une conséquence de ce rapport réflexif le fait que ce participant ne parle pas de choc. Il ne mentionne de réaction somatique qu'une seule fois de manière métaphorique : il a froid dans le dos quand il prend conscience d’être là où les déportés sont morts. Dans son récit il ne s'étend pas sur cette situation et n'indique ni choc ni même de malaise. Si cette interprétation est sujette à caution, c’est qu’il se place lui même dans une attitude de contrôle de l’expression de ses ressentis. Quand il rapporte avoir observé les réactions somatiques des autres, il précise qu'il ne pourrait être question pour lui de monter de telles réactions car ce n'est pas génial de pleurer devant tout le monde. Réfléchir pourrait alors être considéré comme un moyen pour se mettre à distance des réactions affectives trop visibles.

Pa3m: « Certaines situations débloquent des choses, et le fait d'entendre une personne qui raconte, et non pas un audio guide, que ce ne soit pas quelque chose d'artificiel, he ça débloque aussi ses émotions. (...) Il faut y aller quoi, pour ressentir les choses, l'émotion elle vient toute seule. »

Pa3m : « Utiliser ses sens en fait, par exemple la vue, et le ressenti aussi, le toucher, tout ça, permet de débloquer des choses en fait, des choses qui seraient gardées inconsciemment, non parce que là je commence à faire du Freud mais he ça sert à débloquer des émotions qui

seraient contenues en fait, à les extérioriser, il nous faut un intermédiaire. Auschwitz mais aussi tout simplement la visite, le fait de faire une visite permet en fait de débloquer ces valeurs comme on a dit, de nous les rappeler et he, donner des valeurs ou des idées, quelque chose qui est abstrait, et finalement les rendre concrètes complètement, et il y en a qui ont besoin de cet intermédiaire. (...) Je ne sais pas si c'est important, mais oui, c'est une manière d'approcher les choses (…) Oui, oui, c'est une manière d'approcher les choses c'est une technique d'approche, oui. »

Pa3m : « Moi ça ne me fait pas peur de me dire que je ne n' imagine pas les choses. »

Pa3m : « Oui, parce que l'on se dit que finalement les personnes qui sont là, enfin sans mauvais jeu de mots, ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. Bon, elles ont été réduites aux ombres, elles ne sont plus que des ombres, un peu des spectres qui se baladent comme ça, plus des hommes finalement. On a tout ce souvenir qu'on a vu un peu dans Peter Pan où il tarde à retrouver son ombre, sauf que là, c'est un peu le contraire, c'est plutôt l'ombre qui essaie de retrouver son corps d'origine, en fait. Donc, c'était assez pertinent de mettre des ombres, je trouve. Puis on pense, par exemple, à Kessel L'Armée des ombres, et puis, l' ombre symbolise énormément de choses he, le côté anonyme, ces personnes qui ont été rendues à l' anonymat. Non j'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de valeur apportée avec ce travail. »

Pa3m : « Je me pouvais pas m'empêcher de regarder les noms des personnes arrivées et le nombre de personnes ressortant, de faire la soustraction en fait, je ne sais pas pourquoi, comme si c'était hyper important. »

Pa3m : « Tient, justement, en parlant de cette photo hee 229, hee je vais donner cette anecdote où on nous explique, on nous a tout de suite dit, au tout début, presque à l'entrée, ils disaient qu'on était sur l'un des cimetières les plus grands qui existe, puisque là où on marchait, les poussières qui volaient de toute façon pouvaient être des cendres des déportés, ça fait froid dans le dos quand même. »

Pa3m : « Par contre he il n'y a pas eu du contentement d'avoir pleuré à Auschwitz, d'avoir fondu en larmes etc. et puis après on est des adolescents, donc pleurer devant tout le monde c'est aussi se montrer etc., pas génial quoi... (…) Oui, oui, ouais je pense aussi, je pense qu'il y a eu ça, quand j'observais, les autres partaient du principe, quand je dis les autres, c'est ceux qui sont dans l'émotion,, c'est quelque chose qui se ressent (...) En fait ce lieu a une puissance telle que on demande à faire un retour sur soi, on s'occupe plus des autres finalement, on essaye de comprendre ce qui nous arrive he, dans les deux cas hein, enfin dans les multi cas : pourquoi je ne ressens rien et pourquoi je ressens quelque chose et he, je crois qu'on ne tient pas à le montrer, on veut rester he humble face à, ben il y a une sorte de, si vous voulez une sorte d'habitus dans la manière d'aller dans ces lieux en fait, une manière d'être. »

3. Une signification touristique non centrale

Introduction

Que le sens de l'expérience soit affectif ou réflexif, il se fait dans le cadre d'un voyage scolaire auquel les participants ont choisi volontairement de participer. Ils ont également vécu en ce sens une expérience touristique. Si elle est peu évoquée, elle l'est

de manière significative par tous les participants. Cette dimension n'est pas centrale dans leur expérience d'Auschwitz, mais elle est tout de même présente. Sa forme dominante est d'être un tourisme mémoriel qui donne un rapport avec un événement historique. Dans ce cas, la dimension touristique n'est pas incompatible avec celle métaphysique ou réflexive et morale. Sa valeur est le sens touristique que prend le fait de se rendre compte ou d'avoir ressenti ces significations. Ce sens touristique apparaît quand ces dimensions de la visite sont associées à un sentiment positif : les participants disent qu'ils sont contents de leur visite, ce qui ne signifie pas qu'ils soient joyeux ou dans une ambiance récréative.

Cette expérience est opposée à deux autres formes qu'elle peut prendre : le tourisme de reconnaissance et le tourisme récréatif. Dans le premier cas, le plaisir de la visite est provoqué par la reconnaissance de quelque chose de préalablement connu, dont les visiteurs ont beaucoup entendu parlé, et dont ils avaient déjà des représentations. Indépendamment de la nature du site, ils lui donnent une valeur de reconnaissance intrinsèque au même titre que les autres sites patrimoniaux qu'ils peuvent connaître. De ce point de vue, Auschwitz-Birkenau est spécial non seulement parce qu'ils en ont entendu plus parler que de beaucoup d'autres sites, mais aussi parce que le plaisir d'une visite vient du fait qu'il soit un moment de détente, voire d'amusement, excluant tout rapport avec la nature de ce qui est visité. Dans les deux cas, le sens du voyage est indépendant de l'histoire particulière qui y est apprise et ressentie. Ces deux formes de tourismes produisent un contentement qui ne renvoie qu'à elles-mêmes.

A Auschwitz, ces trois formes n'entrent ni en contradiction ni même en interférence entre elles puisqu'elles correspondent à d'autres situations et à d'autres moments de la visite. Il ne s'agit pas véritablement de la même expérience qui prendrait une modalité différente. Elles ont lieu côte à côté sans se perturber. Prise globalement la visite est un moment de reconnaissance de quelque chose de connu et un moment récréatif par rapport au quotidien scolaire. Son déroulement indique que les moments où elle prend un sens de reconnaissance ou un sens récréatif sont bien distincts de ceux où ils apprennent et ressentent quelque chose par rapport à ce qu'il s'est passé dans ce lieu. La reconnaissance ne concerne que certains moments très localisés de la visite et elle disparaît dès qu'ils se rendent compte, imaginent ou ressentent. Il semble donc que la

hiérarchie entre les deux se fasse naturellement. La récréation n'est pas due pas la visite d'Auschwitz-Birkenau à proprement parler mais aux moments qui l'encadrent, Ces moments sont proprement touristiques : les voyages aller et retour, ainsi que la pause déjeuner qui a lieu à l'extérieur du Musée-Mémorial. Deux de ces expériences ne se rencontrent que pendant le voyage du retour où la dimension récréative se chevauche avec celle mémorielle. En effet c'est également d'un moment de décompression prenant sens par rapport à la visite qui a précédé. Dans ce cas, la hiérarchie entre les deux se fait naturellement de nouveau au profit de la dimension mémorielle.

a. Un tourisme culturel

Le tourisme mémoriel contre un tourisme trivial La plupart des participants assument la dimension touristique de leur visite tant qu'elle reste orientée par l'intérêt pour l'histoire et vers le fait de se rendre compte, d'imaginer et de ressentir la dimension particulière de ce qu'il s'est passé à Auschwitz. Il s'agit alors d'un tourisme mémoriel. Ils expriment d'ailleurs sans exception leur contentement d'avoir fait cette visite. Les raisons invoquées sont aussi diverses que l'utilité à leur travail ou la chance d'avoir une expérience unique, ainsi que celle d'avoir rencontré une déportée survivante. La raison qui revient le plus souvent est la fierté et l'importance de pouvoir transmettre ce qu'ils ont retiré de ce voyage. Ces raisons ne sont d'ailleurs pas exclusives les unes des autres. Ainsi une participante exprime d'un seul trait tous ses motifs de contentement, une autre parle à la fois d'expérience unique et de transmission en répondant à une question sur les bases de sa fierté. Il est même possible d'associer un sentiment positif de contentement aux notions, images et sentiments négatifs associés à la visite. Une des participantes qui insiste beaucoup sur l'aspect d'un voyage pas comme les autres, dit en sortant du camp avec ses amies qu'elles ont vu à la fois des choses horribles et trouvé ça génial. Le mot génial ne renvoie pas à une expérience qui serait jugée triviale. Elles ne disent ainsi pas qu'elles ont passé une journée agréable.

Pa6m : « Je pense que ça été vraiment une visite très utile à notre travail et enfin tout le monde a été, je pense que personne n'a regretté de, d'être venu en tout cas. »

Pb3f : « Je me suis dit que j'ai vraiment eu de la chance de pouvoir y aller à Auschwitz. ».

Pa5m : « Ben moi je suis content d'y être allé, et je suis fier de transmettre mon témoignage et je retranscris aussi le témoignage de Ginette, Moi j'ai adoré son approche. C'est une femme extrêmement attachante (...) elle hee transmet son histoire à travers aussi le rire en pouf, en

caricaturant un peu les Allemands, non, en se caricaturant elle-même, ses amis, et puis les juifs, puis elle se positionne oui, comme une victime, pas comme une héroïne ».

Pb2f: « J'ai encore la chance par exemple d'avoir le témoignage de cette déportée. »

Pa1m : « Et a en plus, on était accompagné d'une, d'une déportée donc elle, elle a une vision directe sur les faits vécus. »

Pa2f : « Je me sens chanceuse un peu d'avoir pu participer déjà à ça et je me dis en fait que j'ai pu, en fait, faire participer des personnes et indirectement ma famille, ma mère, mon père et puis le fait même de partager ça avec des amis ça permet en fait de, je ne sais pas, de s'intéresser différemment en fait à cet événement (…) J'ai pu enfin, c'est une chance, d'aller sur ces lieux là, de rencontrer Ginette et de partager une visite avec elle, oui, je pense parce que le fait, en fait d'être allé à Auschwitz même, enfin sur le camp de Auschwitz, c'est un peu une expérience unique. »

Pb4f: « Ben je suis fière de me dire que j'ai été sur un lieu de mémoire, que ça sera peut-être la, enfin peut-être la première et dernière fois de ma vie que j'y retournerai. Il y a des gens qui n'ont pas forcément la chance d'y aller. Oui, je suis fière. »

Pa4f : « Et je l'ai fait pour moi aussi parce que ce n'est pas anodin dans une vie d'aller voir un camp, enfin je ne sais pas, quand j'ai annoncé mon voyage, les gens m'ont regardée bizarrement. Ils m'ont dit "ouais, c'est bien le voyage, mais ça va te, c'est bizarre comme voyage" et j'ai dit "non c'est pas bizarre, c'est pas un voyage comme un autre", d'ailleurs je ne pense pas que ce soit un voyage c'est plus, je ne sais pas comment dire, c'est plus, si c'est un voyage, mais pas comme un voyage comme si je partais je ne sais pas, deux jours à Strasbourg, c'est plus, même pas d'études parce que sur les papiers c'est marqué voyage d'études, mais finalement non je pense que c'est plus un voyage de souvenir. (...) C'est vrai que on disait c'est horrible et en fait on n'a pas osé trop en parler après, parce que je pense qu'on a tous vu la même chose et que justement on était un peu, bah en fait on n'a pas su quoi dire. On a trouvé ça génial mais on ne savait pas quoi dire. »

C’est également une expérience mémorielle. Cet aspect est notamment mis en avant lorsque que les participants commentent leurs photographies où apparaissent leurs amis. Lorsqu’une telle photographie se présente au cours de l'entretien, elle se trouve toujours isolée au milieu des photographies du site prises par le participant. Ce fait indique qu'elle n'est qu'une petite parenthèse par rapport à l'essentiel. Ils parlent alors de bons moments en renvoyant explicitement à la présence de leurs amis et non à l’expérience d’Auschwitz et de la politique nazie d’extermination, ils font référence au fait de partager cette expérience avec eux. Il ne s’agit pas de la manifestation d’une expérience récréative mais du partage d’une expérience mémorielle[251]. La raison en est donnée par l'expression d'un participant qui résume l'ambiance de la journée : on ne peut pas rigoler là où des gens ont été assassinés. Quand ils parlent d'une ambiance amicale, ils renvoient à ce partage.

Pa2f : « Là c'est un ami à moi, en fait au départ je ne voulais pas le prendre en photo, mais j'ai gardé la photo parce que en fait je le trouvais marrant dessus. »

Pb3f : « Celle-ci Ginette avec les gens de ma classe, celle-ci c'est une de mes meilleures amies.

[251] Infra E 2 a

C'était vraiment pour avoir une photo d'elle et me rappeler de son visage (...) oui, ben, j'ai quand même passé, pas un bon moment, mais j'étais pas toute seule, on était ensemble quoi, vivre ça ensemble. »

Pc2m : « Oui, c'est surtout le respect pour les victimes parce que on ne peut pas rigoler là où des gens ont été assassinés. »

Ils expriment leur contentement pour qualifier une expérience positive qu'ils entendent comme étant celle des traces d'un événement terrible. Dire que l'on aime bien n'est pas le mot juste pour en rendre compte car il ne renvoie pas assez à cette particularité du voyage. Une des participantes tout en refusant l'usage du verbe aimer ne remet pas en cause l'expérience métaphysique et civique de ceux qui l'emploient, mais juste leur vocabulaire, car par d'ailleurs elle se dit satisfaite de l'apport de sa visite. Si majoritairement les participants refusent de qualifier leur visite de touristique, il s'agit d'un malentendu du même ordre : ils ne nient pas l'aspect mémoriel, mais associent la notion de tourisme avec une expérience plus triviale. Plusieurs précisent que contrairement à un lieu touristique, la visite d'Auschwitz procure un malaise et n'est pas un lieu de vacances. Le tourisme est alors associé à une expérience qui distrait de l'intérêt pour ce qu'il s'est historiquement passé. La seule participante regrettant qu'il n'y ait pas de reconstitutions sur le site rejette la qualification touristique d'une telle présentation. Ce serait d'après elle la meilleure façon d'apprendre ce qui s'est passée et de pouvoir mieux se mettre à la place des déportés. La critique de l'emploi du mot tourisme porte sur son renvoi possible à une expérience jugée triviale. C'est notamment en se sens que près de la moitié des participants se plaignent de la présence des journalistes. Non seulement leur présence est pesante, elle les déconcentre et les empêche de profiter de la présence de la rescapée, mais de plus ils cherchent uniquement à recueillir des propos sensationnels et attendus, indépendamment de la véritable expérience intime du lieu.

Pc3f : « Des fois ils venaient et disaient "t'aimes bien" et moi, "tu peux dire c'est intéressant mais tu ne peux pas dire que t'aimes bien une chose comme cela". Donc il ne faut pas poser la question de la même façon c'est pas la même question, il faut faire attention aux mots je trouve (…) C'est là que je lui ai répondu que c'est pas quelque chose que tu aimes, que c'est intéressant et triste. »

Pc3f : « J'ai gagné l'image, les lieux. (...) Tu trouves beaucoup plus d'informations que tu trouves dans un bouquin bien sûr. »

Pc4m: « Moi je ne perçois pas ça comme du tourisme en fait, je ne sais pas (..) Je sais pas, mais pas de tourisme parce que c'est vraiment un lieu hee, c'est tellement un lieu étrange, mais nous on ne se considère pas comme des touristes, parce que le tourisme généralement, je ne sais pas, enfin je sais que quand moi je visite quelque chose je peux avoir le sourire et là-bas, en fait on est tellement différent, on est tellement mal à l'aise. »

Pb1f : « Ben moi je ne pense pas vraiment que c'est un lieu touristique quoi. Moi je pense que c'est plutôt, ben nous déjà d'aller voir pour aller raconter. (...) Ben moi je ne le prends pas comme un lieu touristique, comme des vacances donc. »

Pb2f : « Je m'attendais à plus de choses sur la matinée, plus de choses, c'est je sais même pas quoi en fait. (…) quitte a faire des petits films avec des gens qui faisaient le parcours en fait, et plus voir ce qu'ils ont enduré. (…) en fait, on en apprend avec une reconstitution. On se remet plus encore à la place de ce qu'ils ont enduré. »

Pa6m : « Hee, je pense, enfin l'avis de nos professeurs et le nôtre aussi, c'est que ça a été que les journalistes ont été un peu trop présents justement, parce que la veille du 70e anniversaire de la libération des camps, ça a suscité beaucoup d'intérêt, enfin, davantage d'intérêt. »

Pb3f : « Il y a un moment, il y a la guide qui nous a montré le plan du camp, le plan aérien je crois, et elle nous en parlait, moi j'étais comme ça, je l'écoutais, et juste à côté d'elle il y avait le caméraman en train de nous prendre quoi. Et en fait je faisais comme ça, je n'arrêtais pas de regarder le cameraman, de regarder la guide. »

Pa1m: : « Je me suis mis dans le groupe avec le groupe officiel, on va dire parce que il y avait la déportée et que c'était bien de l'avoir, mais he je ne la suivais pas chaque fois, même que j'ai trouvé que les journalistes étaient trop près, par exemple pendant la visite, et qu'ils ont oublié que c'était pour nous et pas pour eux. Ben ils étaient tout le temps autour d'elle, ils ne l'ont pas lâchée, à chaque fois c'était poser les questions, c'est, des fois enfin, ils nous empêchaient en gros de nous approcher réellement d'elle.

Pa3m : « J'ai dû répondre je ne sais pas à combien de chaînes de télé et de radio et à chaque fois ils nous imposaient le truc quoi: on était formellement bouleversé, ils partaient de ce principe là. »

Pa5m : « Ils nous suivaient, et il parlaient en même temps que Ginette parle, c'était hee, ils n'avaient aucun respect, ils prenaient des photos dans le crématoire alors qu'on nous a déconseillé de le faire, même que je trouvais c'était irrespectueux face aux victimes qui ont vécu ça, c'était triste, on aurait dit une presse à scandale, c'était insupportable. »

Dans leur propre attitude, ce danger d'un tourisme trivial est présent quand ils risquent soit de prendre les photographies juste pour avoir un souvenir, soit de prendre du plaisir à la contemplation de l'horreur dans une sorte de voyeurisme. Si aucun participant ne montre être tombé dans l'un de ces pièges et s'ils ne parlent même pas d'un de leurs condisciples qui l'aurait fait, plus des deux tiers des participants – au delà de ceux qui refusent de qualifier leur expérience de touristique – évoquent ces comportements perçus comme étant à la limite. À des degrés différents dépendant de la sensibilité de chacun, le problème est d'avoir un rapport au lieu qui suspend l'expérience de ce qu'il s'y est passé.

Plus de la moitié des participants estiment ainsi que la possibilité de prendre des photographies est irrespectueuse et en concluent au caractère irrespectueux d'une présence touristique. Ils se conforment généralement eux-mêmes à l'interdiction de prendre des photographies dans des espaces où elles sont interdites : la salle des cheveux et l'intérieur du crématoire d'Auschwitz. Une participante raconte longuement

à quel point elle a été outrée par le non respect de la règle, au point de répéter deux fois de suite la même histoire. Au delà même des espaces où cette interdiction est en vigueur, un autre estime que prendre beaucoup de photos même où il est permis de le faire est un comportement de touriste non adapté dans un tel lieu. Il ne parle pas alors explicitement d'irrespect mais le sous-entend par la manière dont il affirme que ce lieu ne peut être véritablement touristique en raison de ce qu'il s' y est passé. Ne pas prendre de photographies serait une marque de respect montrant que le Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau n'est pas assimilé à un site touristique. A un niveau de plus, deux autres s'incluent dans leurs propres critiques du tourisme en l'étendant au fait même de visiter Auschwitz-Birkenau. Le premier est le seul à poser le problème de l'exposition des restes de corps humains. Voir ces restes est du voyeurisme et donc renvoie à une position touristique qu'il associe à une sorte de profanation. Si elle n'explicite pas le rapport de cette attitude avec un comportement touristique, la seconde considère dans le même sens que le fait même de visiter certains lieux du camp comme les baraquements en briques de Birkenau et de s'imaginer les détenus est irrespectueux.

Pb3f : « J'ai vu un flash, donc moi je me suis retournée, j'ai fait "pfou, n'importe quoi", et je suis passée derrière elles et j'ai fait "le respect vous ne connaissez pas", et elles m'ont regardée, et elles ont rigolé et elles sont parties (…) Je ne sais pas, elles prenaient en photo et puis après elles se regardaient en faisant "han han", bon elles rigolaient toutes les deux et puis moi je les regardais et je me disais "mais enfin", c'est de l'immaturité pour moi, c'était, je ne réalisais pas, je me disais "mais vous êtes sérieux enfin, on est dans un camp de mémoire, il y a eu des victimes, et tous les cheveux-là, c'est des personnes qui sont mortes". C'est pour ça que quand je suis passée, que je les ai regardées j'ai dit "le respect vous connaissais he", mais sans les regarder, sans leur parler directement, mais elles m'ont entendue en fait et elles ont rigolé donc moi j'ai fait "humff". »

Pa6m : « Alors j'ai pris quelques photos que j'ai mis là-dessus, mais he j'en ai pas pris énormément parce que, pour moi, prendre beaucoup de photos, ça faisait un peu touriste et moi je ne me considérais pas comme un touriste parce que je n'étais pas en vacances, je ne me considérais pas en vacances ou quoi et donc j'ai pris quelques photos notamment du portail ou de certaines pièces, mais vraiment pas beaucoup. »

Pc2m : « J'ai regardé, je me suis dit, je vois de loin quoi donc j'ai regardé de loin et je me suis dit que c'était peut-être un peu du voyeurisme (…) Par respect, oui c'était par respect … parce que c'est vraiment une partie du corps, les prothèses encore, voilà déjà, les prothèses c'est un peu dérangeant mais les cheveux c'est vraiment une partie du corps que les gens n'ont vraiment pas eu envie que ça soit séparé (…) Ce n'est pas irrespectueux de les voir mais je ne sais pas si les gens auraient voulu qu'on les voit. »

Pc3f : « Ce n'était pas bien de rentrer c'était irrespectueux. Parce qu'on est pas dans la même situation et je pense que c'est irrespectueux de rentrer là et de se faire des images. »

Plusieurs participants ont également honte de ressentir un sentiment esthétique en trouvant que certains espaces sont beaux. Ils considèrent qu'un un tel sentiment est condamnable et anormal dans un lieu associé à l'horreur, à la souffrance et à la mort. En

ce sens ils renvoient leur réaction à un voyeurisme morbide oubliant le ressenti approprié pour l'horreur, la souffrance et la mort. Ils se disent honteux d'eux-mêmes et ajoutent souvent qu'on ne peut pas ou qu'il est atroce d'avoir pensé à de la beauté. Même lorsqu'ils n'éprouvent pas de honte, ceux ayant eu ce sentiment esthétique insistent explicitement sur la distinction entre un sentiment esthétique d'un moment et les sentiments associés aux souffrances et à l'extermination qu'ils ressentent constamment pendant leur visite. Ainsi une participante, qui estime que la sculpture du Mémorial aurait pu être mieux faite, dit que ce n'est pas grave car ce n'est pas le problème : elle n'est pas là en tant que touriste pour admirer un élément non authentique.

Pc3f : « Par exemple les dernières photos quand on voit comme ça c'est comme si c'était beau, tu as le vert derrière, c'est tout propre (…) Oui à certains moments, quand tu vois le vert, comme le soleil brille dans les herbes, ça donne de la vie, le vert (…) Ben tu as un peu honte, je ne sais pas, tu n'as vraiment pas envie de dire que tu as trouvé beau. »

Pa1m : « C'est un parc, c'est beau quoi, enfin, c'est la nature qui est là, c'est florissant, enfin je ne sais pas, c'est un parc qui pourrait très bien faire promenade ben du dimanche quoi, si on ne connaissait pas le passé, he et bien sûr qu'on connaît le passé, et voilà, on ne peut pas. »

Pa4f : « Le matin on s'est pas rendu compte des choses parce que tout était détruit et vide, et justement on se disait avec les autres que ça devenait beau en fait, vu que c'était des immensités et on ne voyait pas le même décor que eux ont vu et c'est vrai que ça devenait beau enfin, alors que c'est atroce de se dire que c'est beau d'un lieu comme ça. (…) Ça rend quelque chose qui est horrible en fait beau et peut-être c'était justement en esprit que j'ai trouvé, pas ironique à ce moment-là, mais presque, enfin, je trouvais que c'était une belle image alors que c'est un lieu qui est horrible. »

Pb2f : « On ne peut pas appeler ça joli, enfin je ne sais pas. Après, c'est sur une photo comme ça, mais (…) Hum après on a du mal de dire que c'est joli parce que c'était quand même quelque chose par rapport à la mort, mais esthétiquement... »

Pa3m : « Vous avez réussi à prendre des photos de nuit parce que il faut avoir une sacrée lumière pour pouvoir le faire, j'ai voulu prendre le mur aussi, et impossible de le faire pourtant esthétiquement je trouvais que c'était joli, mais impossible, donc, même avec le flash. »

Dans tous les cas, ces comportements considérés comme touristiques ne sont cependant pas jugés comme une marque d'irrespect. Ils ne sont notamment pas mis sur le même plan que l'attitude choquante des participantes critiquées pour avoir bafoué le sens métaphysique de la visite par leur irrespect. S'ils se définissent négativement comme n'étant pas des touristes, la mise à distance de ce qu'ils jugent être un comportement touristique est donc relative. Ils peuvent eux-mêmes avoir ces mêmes comportements qu'ils dénoncent. Parfois des tensions apparaissent entre ce qui est dénoncé d'une manière générale et leurs propres attitudes décrites dans le récit de la visite. Des participants font quand même ce qu'ils jugent en soi irrespectueux mais avec une intention qui efface l'irrespect : ils prennent des photographies ou visitent le camp

en pensant ne pas faire ces actions pour elles même mais toujours pour montrer leur intérêt porté sur l'évènement historique présenté. Il n'est alors pas question de photographies-souvenirs ou de visite voyeuriste, mais au contraire d'une visite qui est l'occasion de se rendre compte, d'imaginer et de ressentir ce qu'il s'est passé. Les photographies sont dans ce cas la marque de cet intérêt. Si le risque de la trivialité est toujours présent, une participante ajoute ainsi qu'il faut le prendre quand même parce que le plus haut degré d'irrespect serait de ne pas s'intéresser à ce qu'il s'est passé en ces lieux. Ne pas visiter ou ne pas avoir de souvenirs pour s'en rappeler ou pour transmettre son expérience serait encore plus irrespectueuse que de prendre le risque de la trivialité.

Pc3f : « *Être physiquement dans le camp est-ce que c'est respectueux ou pas d'être là ?* - He je pense que oui, pas respectueux mais parce que ce sera plus irrespectueux de l'ignorer ça, de dire non que ça n'a pas existé ou de dire non je ne veux pas connaître ça ne m'intéresse pas. »

Une seule participante a un réflexe vraiment touristique en ramassant une feuille et un caillou comme elle le fait chaque fois qu'elle va quelque part. Dans ce cas il n'y a pas de lien avec la spécification de ce qu'elle visite à Auschwitz. L'absence globale des réactions touristiques triviales se révèle par le rapport au Mémorial International. Il est le seul moment commémoratif où les significations métaphysiques et civiques de la visite sont explicites, il est assez imposant et pourtant aucun participant n'en parle spontanément dans l'entretien mais uniquement en réponse à une question. Onze d'entre eux n'en n'ont rien à dire sinon au mieux qu'il ne les a pas marqués. Si une participante le trouve beau esthétiquement, deux le qualifient de laid et de mal fait, à l'inverse une autre ne le voit pas du tout d'un point de vue esthétique.

Pa4f : « Dès que je vais quelque part je suis obligée de ramener quelque chose. C'est-à-dire, c'était débile, mais j'ai ramené une feuille et un caillou, ça te paraît débile mais chaque fois que je vais quelque part, en fait je ramène quelque chose parce que c'est pour moi, je le mets dans une boîte après. »

Pb1f : « Ben j'ai trouvé ça beau. »

Pa2f : « Je ne voyais pas en fait, d'un point de vue, je ne sais pas esthétique, après c'est sûr, je voyais ses grosses masses sombres, oui on comprenait l'idée de massacre, de violence, un peu d'un fardeau en fait parce que ses masses étaient importantes, oui c'est ça. »

Pa5m : « Ben hee en soi je trouve ça moche. »

Maria -Laura : « Oui, je pense qu'il fallait faire mieux. »

Pb2f : « Ben je ne m'étais pas trop attardée dessus. »

Un lieu de tourisme de reconnaissance à côté Un seul participant reconnait de façon un peu confuse que certains ont eu tendance à considérer la visite d'Auschwitz-Birkenau comme un voyage scolaire ou touristique à vocation culturelle comme un

autre. Ce rapport à Auschwitz apparaît dans le récit de près de la moitié des participants. La visite est alors présentée comme celle d'un haut-lieux culturel qu'il faut avoir visité. La valeur ne porte pas sur le renvoi à un événement particulier : il faut l'avoir vu en vertu de sa valeur symbolique plus encore que pour être en rapport avec ce qu'il s'y est passé. Il y a une valeur à la fois culturelle et sociale à aller dans un lieu connu et reconnu que si peu de personnes ont visité. La signification de la visite touristique culturelle correspond à une suspension de ses valeurs métaphysiques et morales. En effet celles-ci n'existent qu'en rapport avec un intérêt pour ce qu'il s'y est déroulé historiquement. La remarque d'un participant suggère d'ailleurs que cela signifie une déshistoricisation. C'est bien ce qui se joue lorsque prendre des photographies vaut simplement comme souvenir et que le voyeurisme cherche une morbidité culturellement attachée à Auschwitz.

Dans cette perspective plusieurs participants sont contents d'avoir fait cette visite. Ils sont contents d'avoir vu quelque chose que tout le monde connaît de nom, dont on parle souvent et de faire parti du club fermé de ceux qui en ont fait véritablement l'expérience. Une participante raconte avec un grand sourire avoir vu quelque chose qui était à faire, et une autre affirme que, dans son récit de sa visite à des personnes de son entourage, elle s'attache plus à mettre en relief certains éléments que tout le monde peut connaître que de montrer ceux qui sont historiquement importants. Il y a alors une fierté d'être allé sur le lieu qui ne vient pas de leur qualité de témoin[252], mais plutôt de celle de touriste étant allé sur un lieu culturellement important.

Cette fierté se révèle lorsque les participants parlent des réactions de leurs amis et proches qui les ont vus à la télévision dans un reportage sur leur visite, ou du type de regrets de leurs interlocuteurs pour ne pas avoir fait quelque chose qui est à faire. Par contre, ces derniers ne semblent pas toujours regretter ce qui a été éprouvé pendant la visite, mais le fait même d'y être allé. Les participants, tout en étant contents de ce passage à la télévision et des réactions de leurs connaissances, se rendent compte de la différence et ne reconnaissent pas dans ce cas une raison de parler intimement de leur visite. S'ils perçoivent que leurs interlocuteurs n'attendent pas que leur soit transmis vraiment quelque chose, les participants n'en parlent pas[253]. Un participant évoquant la réaction des interlocuteurs se disant être dégoûtés d'avoir manqué une journée

[252] supra F 1 b
[253] Infra E 1 a

extraordinaire montre bien que ce type de regrets porte sur le fait que la journée ait été extraordinaire et non pour la raison de son côté extraordinaire. La différence entre cette fierté et celle qui pourrait venir du fait d'être témoin d'Auschwitz est exprimée par une participante qui n'a pas voulu parler de son expérience aux journalistes tout en étant contente de passer à la télévision. Sa fierté ne vient que de son passage à la télévision. D'une manière générale, tous les participants évoquent plus ou moins directement cette situation.

Pa1m : « Ben, on voit ce que c'est, c'est comme quand on va voir un autre monument, he un étranger qui vient à Paris qui va voir la tour Eiffel et qui a appris l'histoire de la tour Eiffel, je pense que ça lui fera un plus de voir la chose en vrai. On se rend bien compte quoi, même si ça n'a rien à voir la tour Eiffel avec le camp de Auschwitz, (…) Ben là on se rend compte que c'est assez, que he, c'est pas un aspect commercial, mais he qu'il y a du monde qui passe, et he qu'ils filent des audio guides etc. he ça se voit que heee, enfin heee c'est, c'est devenu un musée quoi, he c'est un musée que, je ne sais pas comment dire (silence). »

Pc4m : « Auschwitz c'est l'endroit dont on entend parler depuis on est jeune (...). Auschwitz c'est vraiment le lieu, quand on est étudiant et qu'on étudie l'histoire, pour nous c'est vraiment le lieu en fait où tout s'est passé. Pour nous au début on est vraiment limitée à celui-là. (…) Je pense que parce que il symbolise. Ouais, c'est ça. Je sais que moi si on me parle d'extermination des juifs ou même de la seconde guerre mondiale en général moi je pense toujours à Auschwitz. »

Pb3f : « On se regardait et on se disait "voilà, on a été à Auschwitz". »

Pa2f : « Je vais peut-être placer de façon majeure certains éléments que tout le monde peut connaître, par exemple les camps, enfin les chambres à gaz, tout le monde connaît ça, et je pense que je vais peux être placer ça quand je vais raconter, montrer que vraiment j'ai été, que j'ai vu cette chambre à gaz qui existe. »

Pa5m : « Non j'ai pas regardé. Les gens m'ont regardé, moi ça ne m'intéresse pas de me regarder (…) ben ils ont tous rigolé parce que hee, moi je ne passe pas l'image, je ne passe pas bien. Pour être honnête, j'adore passer à l'image, j'étais quand même ravi qu'ils me filment, j'étais tout content et hee j'aime bien avoir les yeux rivés sur moi, mais après, non je me regarde pas. Je n'ai pas envie d'écouter les conneries que je dis (rires). »

Pb2f : « Ben ouais il y en a quand même qui m'ont dit "on t' a vu à la télé"(…) ils m'ont juste dit "ha on t'a vu à la télé" - *Personne ne t'a demandé quelque chose par rapport à la visite* - Non, même pas non (…) et tous, non ils m'ont juste dit "ha tu passes à la télé" et puis c'est tout. »

Pa4f : « Ouais, une certaine fierté quand je suis passée, surtout que j'ai reçu plein de messages "ha on t'a vue à la télé". Tous les jours de la semaine à Auschwitz où il y a eu, à zut comment on le dit, (…) la commémoration, tous les jours je recevais un message "ha on t'a vue à la télé" et je me disais "haaa, arrêtez, stop"(…) ouais je pense que les gens ils ont dit "ha on t' a vu à la télé" mais hapou. Ben tout le monde était au courant que je partais à Auschwitz parce que je l'ai dit à tout le monde, et pour moi j'étais super contente d'y aller et he j'ai reçu un message de quelqu'un qui m'a dit "je t'ai vue parce que j'ai regardé le reportage", et elle m'a dit "ouais tu étais très bien à la télé, tu t'es bien exprimée". »

Pa5m : « Certaines personnes étaient dégoûtées, on les faisait baver dans le sens où c'était vraiment hee une journée extraordinaire. »

Pb3f : « Parce que je suis très timide quand je parle devant la caméra, enfin quand je parle avec quelqu'un comme ça je me suis dit "non je vais toute rouge, je vais passer à la télé, c'est pas possible", puis je ne savais pas trop quoi leur dire, j'ai préféré dire non que je n'avais pas envie.

Donc après je voulais faire ma visite et pas en parler à quelqu'un comme ça *(…)* oui quand même, parce que je sais que ma famille m'ont dit "ha la la, on t'a vue à la télé, on t'a vue à Auschwitz et tout", ça j'étais contente mais il y a des moments où ils étaient trop là. »

La valeur touristique apparaît quand des participants regrettent de ne pas avoir vu ce qu'ils s'attendaient à voir. Ils parlent alors notamment du peu de temps consacré à l'extermination directe relativement à celui renvoyant aux conditions de détention menant à la mort. L'une d'entre eux dit en ce sens qu'elle était venue pour vraiment voir le four crématoire mais que la guide en avait parlé rapidement puis était passée à autre chose. Elle semble en fait négliger les explications données sur le fonctionnement et ne considérer que le peu de temps passé à ce qui est le plus culturellement associé à Auschwitz. Elle se rapproche ici du voyeurisme morbide par ailleurs dénoncé. Il n'est pas ici question d'un intérêt historique, mais d'un intérêt pour un objet culturellement déterminé comme étant important. L'enjeu de la visite apparaît dans ce cas comme la réalisation d'un programme culturel.

Pb2f par exemple : « Ce qui m'avait déçu, ben pareil, c'était de ne pas voir les chambres à gaz. »

Pa4f : « *Tu ne m'as pas parlé ou alors très rapidement des chambres à gaz ?* - En fait on n'y est passé très rapidement dans la visite, enfin, c'était à la fin et on n'a pas le droit de le prendre en photo d'ailleurs. On avait vu des fours, enfin je ne sais pas comment ils appellent ça, enfin c'est un four, un four crématoire. (…) Ouais, il faisait nuit. Mais je trouve ça dommage en fait, j'étais un peu frustrée, frustrée oui et non, c'est-à-dire que on est rentré dans une pièce et on a vu qu'il n'y en avait deux. Elle nous a juste parlé et puis après on est passé à autre chose. Et je me suis dit "ben je suis venue là pour vraiment le voir", ça paraît atroce mais je suis venue là pour le voir et me rende compte, du coup elle a passé un moment qui était important dans la visite.».

A la différence du tourisme mémoriel, cette dimension de tourisme culturel est presque toujours abstraite de la visite à proprement parler. Les participants n'en parlent que de manière générale. Cette situation peut être un indice selon lequel elle n'est pas véritablement un sens de leur expérience de visite à proprement parler, même si elle l'est globalement de leur voyage. Il faut peut-être faire une différence entre les deux en dissociant ce qui renvoie au moment passé à Auschwitz ou à la situation générale du déplacement dans un lieu éloigné et connu. Dans les récits de leur visite, les deux n'interfèrent pas car lorsqu'ils vivent leur visite, ils ne pensent pas au voyage. Ils ne décrivent une réaction se rapportant à un tourisme de reconnaissance qu' essentiellement dans deux situations.

La première est relativement rare et peu évoquée. Elle a lieu pendant la visite à proprement parler quand des participants prennent des photographies-souvenirs d'éléments, par ailleurs importants pour leur permettre de se rendre compte, d'imaginer ou de ressentir, tout en prenant ces photographies comme elles le seraient de n'importe quel voyage. Une participante dit ainsi prendre tout en photographie de manière automatique parce que ses parents aiment bien voir ce que fait leur fille. Quelque soit le voyage elle agirait de la même manière. Elle insiste bien cependant sur le fait que sa manière de les prendre n'interfère pas avec sa visite. C'est pour ne pas avoir à se préoccuper de cette dimension touristique qu'elle prend tout sans y réfléchir. Il n'y a qu'une seule participante qui reconnaît clairement avoir pris des photographies-souvenirs pour elle puisqu'il s'agit d'images de ses amis sans un arrière plan significatif du site. Elle trouve notamment que l'un deux est marrant. Cette photo serait ainsi l'occasion de se souvenir du voyage entre amis plus que de la visite du camp.

Pb1f : « Ben pour he, ben déjà pour pas perdre de temps parce que je me dis que si je prends en photo après, enfin si je prends le temps de prendre la photo, après je vais les perdre, enfin je ne vais pas suivre. Donc dès que j'arrivais, que j'avais le temps, je prenais la photo et après j'écoutais la guide en fait *(…)* ben si je pars quelque part où les parents ne vont pas aller ou qui ne veulent pas venir mais qui veulent voir quand même, je pense que je ferai pareil. Que si je vais dans un endroit important qui est quand même assez connu, je pense que je ferai pareil, à prendre des photos quand je marche en fait. »

Pa2f : « Là c'est un ami à moi, en fait au départ je ne voulais pas le prendre en photo, mais j'ai gardé la photo parce que en fait je le trouvais marrant dessus (…) parce que en fait il pensait que je le prenais en photo donc il a fait semblant de pleurer, et c'est le soir en fait en regardant toutes les photos que j'ai fait " ha mais il pensait que je le prenais en photo". »

Dans la seconde situation, un élément déjà connu est identifié quand le participant n'est pas encore véritablement entré mentalement dans la visite : au moment où il découvre le portail d'entrée de Birkenau avec la tour de garde ou celui d'Auschwitz avec l'inscription *Arbeit Macht Frei*. Plus des deux-tiers des participants leur donnent une valeur de reconnaissance et non une valeur historique, et les autres ne leur donnent aucune valeur ou n'en parlent pas. Ils se disent contents de les avoir reconnus, sans insister, et même parfois en précisant qu'il ne s'agissait pas d'être joyeux. Ce plaisir de voir un élément connu reste donc associé au contexte général particulier de la visite. À Birkenau s'agit de quelque chose qui ne leur permet ni de se rendre compte ni d'imaginer ni de ressentir dans la mesure où ils l'aperçoivent de loin et recouvert d'un chapiteau en raison des préparations de l'anniversaire de la libération du camp. Aussi lorsque des regrets de n'être pas passé sous le portail sont exprimés, ils ne sont pas très appuyés. À Auschwitz, ils sont déconcentrés après le temps de la pause

du midi et ils ne réaliseraient pas encore à ce moment-là qu'ils entrent dans le deuxième camp en sortant du bâtiment d'accueil.

Ces deux éléments leur sont désignés comme des éléments importants mais ils ne s'y intéressent pas particulièrement, car pour des raisons différentes ils ne leur permettent pas de se rendre compte, d'imaginer ou de ressentir. Ils semblent alors que les participants leur cherchent un intérêt autre et le trouvent en les reconnaissant comme quelque chose de connu. Ils se rendent compte qu'il s'agit de quelque chose de connu d'une certaine manière par défaut. Aucun de ces participants ne dit d'ailleurs que c'est un moment important de la visite lorsqu'ils expliquent pourquoi ils les ont pris en photographie. Le fait qu'aucun n'exprime pas non plus de honte, bien qu'ils aient affirmé d'une manière générale le caractère irrespectueux d'une telle attitude touristique, va dans ce sens. Ces moments se situeraient à côté de la visite, plus qu'ils ne s'opposent à elle. La perspective mémorielle s'impose dès qu'il y a quelque chose à percevoir pour se rendre compte, imaginer ou ressentir. D'ailleurs, deux des rares participants considérant que le portail de Birkenau permet respectivement de se rende compte de manière concrète ou d'imaginer, oublient tout intérêt pour le fait que se soit un élément connu et reconnu dès qu'ils se mettent effectivement à se rendre compte ou à imaginer.

Pc4m : « Je ne sais pas, pour avoir ma photo. En plus c'est la seule car j'ai jamais pris aucune autre photo(…) He, moi en fait j'ai repensé du coup aux photos qu'on a toujours vues et voilà. »

Pc1f : « Ben quand je marque sur Internet Auschwitz et dans tous les reportages qu'on voit, on voit d'abord la porte avec les rails (…) On l'a vue en cours aussi, c'est impressionnant. »

Pa3m : « On connaît tout cette célèbre photo avec la gare de Auschwitz, (...) J'avais vu des films autour de ça, peut-être La Liste de Schindler. »

Pa1m : « Ben, on se dit que tous ceux qui étaient dans le camp sont passés forcément en dessous et que, je ne sais pas, hee, c'était la dernière phrase qu'ils voyaient avant de mourir, enfin, je sais pas, c'était, fort, fort pour moi, peut-être pas à ce point mais he c'est là où tout le monde est passé quoi. C'est l'entrée principale, c'est bien de voir ça. C'est connu. Nous, on est content de le voir quoi même si c'est pas joyeux, c'est pas, il y a rien d'euphorique. »

Pc2m : « *Et de voir ces travaux à l'entrée du camp, ça fait quel effet ?* - Ben pouff, ben justement c'est un peu décrédibiliser la chose. (…) Ben c'est, he ça ne fait plus du tout authentique quoi, oui ça m'a un peu déçu. »

Pa1m : : « Cette entrée là est super connue, même si c'était un peu gâché, parce qu'ils préparaient l'événement, et il ne se passait pas longtemps après. Hum j'aurais bien aimé passer par cet endroit-là que par la petite porte he, enfin par le petit passage où on est passé. Ben c'est, c'est un peu la gare l'endroit où sont entrés les, enfin je pense, je ne sais pas si c'est toute la totalité, mais en tout cas la grosse majorité des déportés sont entrés par là, et je pense que ç'aurait été bien de passer par là, bon après c'est le gadget de passer par là, je pense qu'on peut s'en passer et ce n'est pas ça qui a bouleversé la visite. »

Pa4f : « On était pas hyper concentré, déjà on était en train de mettre notre truc donc on marche jusque là, on s'arrête, et là elle nous explique, je ne me souviens plus ce que c'est, puis après elle nous explique ce qu'on va faire, elle nous explique ce que veut dire le travail rend libre, on le savait déjà mais donc voilà. »

Pa2f : « Non, ça ça ne m'a pas plus marquée que ça parce que en fait je pense que j'ai un peu collé ça un peu comme l'entrée d'un musée. Voilà, comme si c'était pas d'origine, mais pourtant je sais que c'était d'origine, mais non, en plus on avait passé très très rapidement dans ce bâtiment là, on est resté que peut-être une minute, parce que après on est rentré directement, et en fait je ne savais pas au départ que le camp de concentration était jusqu'ici en fait. Je pensais qu'il était beaucoup plus loin et qu'on allait nous y emmener en navette. »

Pc2m : « Ça oui, c'est connu (...) Oui, ça fait bizarre on se dit là, c'est concret c'est pas une image, c'est la réalité. (…) Ben ça fait une drôle d'impression, j'ai pris un plan avec la caméra on passe en dessous, en me mettant un peu à la place. »

Pc3f : « Oui, une image, comme je disais une fois que tu es là, c'est comme tu étais dans un film, mais comme tu te trouves là, c'est différent (…) Ben l'entrée, les trains, franchement c'est partout dans les bouquins, l'image de train avec la grande entrée (…) C'est pas comme cela que je l'attendais, avec de la neige, parce que normalement c'est comme ça qu'ils le mettent dans les films, et moi j'ai regardé les films. C'est obscur, il y a de la neige, il fait froid (…) Frisson ben c'est comme si tu étais là, moi je voyais les trains arriver et je sentais, c'est comme si j'étais là. »

b. Un tourisme récréatif autour de la visite : partir en voyage

Si certains sont tentés de donner à leur visite la signification d'un tourisme culturel de reconnaissance, aucun n'affirme par contre qu'elle a été récréative ou qu'elle pourrait prendre un sens récréatif. Cette possibilité n'est d'ailleurs même pas évoquée lorsque certains critiquent le fait de considérer Auschwitz-Birkenau comme un site touristique. Quand ils indiquent ne pas se sentir en vacances, la comparaison renvoient toujours à des vacances culturelles. Cependant, s'ils ne le font jamais spontanément en racontant leur visite, tous parlent de ces situations récréatives lorsque leur est demander de parler du déroulé de leur journée et de leur voyage. Ils font alors référence au fait d'avoir pris l'avion pour aller en Pologne et au moment de déjeuner qui a eu lieu à l'extérieur du camp. L'essentiel de ce point de vue est de voyager, indépendamment de la nature particulière de la visite qui en est pourtant le but et la raison d'être. Les deux sont déconnectés, aussi bien au niveau du sens donné à la journée que de la manière dont elle s'est déroulée.

Pour plus d'un tiers des participants, la visite à Auschwitz-Birkenau est en effet l'occasion de partir et de prendre l'avion. Ils sont contents de l'avoir fait, particulièrement lorsqu'il s'agit de la première fois, tout en précisant que ce n'était pas

du tout une dimension importante de la journée. Un seul évoque le voyage en lui -même comme une motivation puisqu'il est partant avant même de connaître la destination, même s'il affirme par ailleurs avoir été de toute manière intéressée par la politique nazie d'extermination pour différentes raisons. Certains autres tempèrent cette motivation en affirmant explicitement qu'elle n'est pas mise sur le même plan que l'intérêt pour l'histoire. Cette dimension récréative de leur expérience touristique disparaît ensuite totalement du récit de la journée tant que des questions précises ne sont pas posées à ce sujet. Après coup l'aspect voyage devient plus insignifiant par rapport à l'expérience faite pendant la visite.

Pa4f : « J'adore voyager en fait c'est vraiment un truc important parce que je trouve ça super important de voyager, voir des nouvelles choses,, des nouvelles cultures, de nouvelles personnes que l'on rencontre. »

Pb4f : « Moi j'y suis plus allée pour les camps que pour le voyage en lui-même. Ça aurait été à 10 km d'ici, ça aurait été la même chose. C'était la première fois que je prenais l'avion (rire). - *Mais tu ne m'en avais pas parlé, ce n'est pas une dimension essentielle du voyage ?* - Non. »

Pa5m : « Ben au départ honnêtement quand j'ai su qu'il y avait un voyage, on ne nous avait pas dit qu'on allait partir à Auschwitz, donc on nous a dit voyage, moi honnêtement je n'ai fait aucun voyage de ma scolarité moi j'ai tout de suite levé la main, je me suis lancé sans vraiment savoir où je partais. »

C'est sans surprise que cette dimension récréative est malgré tout présente pendant le voyage du matin vers le Musée-Mémorial. Un seul participant inscrit ce moment comme une préparation à la visite qui doit, en tant que tel, prendre sa signification par rapport à elle et non en lui-même. Il semble d'ailleurs choqué que tout le monde discute d'autre chose comme s'ils allaient faire n'importe quel voyage scolaire car il ne s'inclut pas dans ce comportement en employant le pronom ils et non pas le pronom de la première personne au pluriel. Pour les autres, le voyage est alors considéré comme un moment amical et la visite ne commence vraiment que devant les baraques de Birkenau en ayant conscience d'être vraiment là bas.

Cette séparation entre le voyage et la visite peut être confirmée par le fait que la plupart des participants ne se soient pas vraiment rendus compte des discours de préparation des accompagnateurs dans le bus entre l'aéroport et Auschwitz-Birkenau – c'est d'ailleurs même le cas de celui qui estime que ce trajet est une préparation à la visite. Dans la mesure où ces discours ne sont pas attachés à des éléments matériels qu'ils peuvent percevoir, ils ne les intéressent pas, et en conséquence ils ne considérèrent pas le trajet comme le commencement de la visite. Il est à ce sujet

remarquable que les seuls qui se souviennent que quelque chose leur a été dit, même s'ils ne sont pas capables d'en rendre compte, sont ceux du groupe accompagné par la rescapée. Sa présence physique est déjà une incarnation concrète de ce qui a eu lieu : elle est plus écoutée même si cette écoute est très relative. Une seule participante des autres groupes parle très vaguement de ces informations en justifiant son inintérêt par le fait d'être encore endormie. Par contre, l'ambiance récréative peut aussi être cassée si le professeur qui accompagne sa classe dans le bus annonce l'arrivée sur le site. Cela ne signifie pas qu'ils s'intéressent immédiatement à ce qu'ils perçoivent, mais qu'ils ne sont plus dans une ambiance récréative.

Pa4f : « Ben j'ai eu envie d'abord pour le voyage, je ne vais pas le cacher *(…)* non, le projet m'intéresse aussi, parce que, après, ben là on est en train de travailler dessus, et je trouve ça intéressant (…) oui je pense, mais c'est vrai qu'avec le voyage, ça a favorisé l'envie que j'ai eue de partir. »

Pc2m : « Ben ça dépend, si de toute manière on me proposait un voyage j' aurais accepté, mais là, c'était particulier quand même parce que il y a des voyages où on peut voir de l'architecture, c'est intéressant mais ça ne me fait pas vraiment pareil parce que là, c'est vraiment de l'horreur que l'on parle (…) ben la Pologne je n'avais pas spécialement envie d'y aller, mais oui j'étais content parce que on savait que c'était à Auschwitz, on sait ce que ça représente. »

Pc4m : « Oui on entendait bien que tout le monde discutait entre eux et ils ne parlaient pas forcément du voyage en lui-même. »

Pc4m : « En fait c'est une fois qu'on est arrivé devant le camp le matin que devant les baraques on n'a plus entendu personne parler de leur vie ou quoi et c'est là que en fait, tout le monde s' est arrêté de parler, on était tous. Et en fait on est tous sortis du contexte où on est entre amis pour voyager et puis là on était vraiment là-bas. Je pense qu'à partir du moment où on a vu les baraques, tout le monde s'est mis à imaginer et du coup tout le monde était concentré. »

Pa5m : « Heeee ben c'était essentiellement calme parce que Ginette était avec nous dans le bus. Et donc hee elle commençait déjà à témoigner, à expliquer, à remettre des mots dans le contexte et parler de Auschwitz. »

Pb2f : « Ben je m'en rappelle, qu'elle a parlé, qu'elle a raconté l'histoire de la Pologne que, si, la Pologne a été très, enfin ça ne fait pas longtemps qu'ils sont libres, je me souviens de ça. Mais après exactement, pas trop, j'étais avec ma musique en fait. (…) ça m'intéressait, mais un peu endormie, on était avec ma copine, du coup on écoutait de la musique, on était un peu endormi. »

Pc2m : « Au bout d'un moment, on était dans le bus et comme on était fatigué on rigolait un peu et la notre professeur nous a dit "arrêtez de rigoler, maintenant on est dans le plus grand cimetière du monde", donc là, donc là, ça nous a mis un peu dans l'ambiance. »

Si la visite commence avec l'arrivée sur le lieu, elle ne s'achève pas pour autant nécessairement avec sa sortie ponctuelle au milieu de la journée. La pause déjeuner est en effet présentée par les participants comme un moment assez similaire à ce trajet. Il ne s'agit pas véritablement d'une occasion de discussion sur la visite, ni d'un moment de décompression qui s'intègrerait dans la dynamique de la visite. Le déjeuner semble

détaché du reste de journée et prendre sa signification à côté, en tant que moment nécessaire de tout voyage scolaire ou de toute visite touristique. Les participants pensent à autre chose et discutent aussi bien de ce qu'ils mangent que de sujets divers. Ce moment est décrit comme un déjeuner semblable à tout autre ayant lieu entre amis.

Pb3f : « Moi j'étais à côté d'une amie à moi. On mangeait, mais on ne parlait pas de ça, on parlait plus de ce qu'on mangeait (…) On parle comme ça, enfin on réfléchissait pas trop à ce moment-là, je pense (…) ouais, ouais, plus à penser à autre chose justement, de faire barrière entre les camps quoi. Plus ça je pense. »

Pa5m : « Haaff, on parlait hee, non on n'en a pas, ben j'en ai pas vraiment parlé de ce qui s'est passé le matin. On parlait ben de ce qu'on parle entre jeunes, drogue, alcool, photos, potins, j'en sais rien »

Par contre, le voyage du retour, qui pourrait s’apparenter à un moment récréatif étant donné que les participants y retrouvent l’ambiance d’un voyage scolaire, est un moment de décompression après la visite. Contrairement au moment du déjeuner qui constitue une véritable coupure après la visite de Birkenau, la fin de la visite de d’Auschwitz ne signifie pas le retour d’une certaine insouciance. Cette ambiance est dans la prolongation de l’expérience mémorielle et ne prend pas une signification récréative. La plupart dorment en partie et surtout reprennent leurs esprits en essayant de penser à autre chose. Les rares décrivant une ambiance un peu similaire à celle du voyage aller vu la présence de leurs amis, précisent cependant qu’elle a quelque chose de différent en raison de ce dont ils viennent de faire l'expérience. C'est un moyen de décompresser, alors que rien dans les récits de la journée ne permet d’aller dans ce sens à propos du déjeuner. Si les participants partent avec insouciance en voyage scolaire le matin, le soir ils reviennent avec le poids de la visite.

Pa2f : « Je sais que j'étais à côté de mes deux meilleures amies, des filles, et on parlait des camps etc., de ce qui nous avait marqué mais en même temps on rigolait avec ceux du rang d'à côté par exemple, et qui n'avait rien à voir : "tu veux un bonbon ? ", (Elle rit), mais par contre il y avait vraiment les deux. On rigolait mais on savait s'arrêter parce que on se disait quand même, enfin moi personnellement je me dis que je n'allais pas exploser de joie après ce que j'ai vu quoi. »

Pa6m : « Quelque part on a voulu changer un peu de sujet et là, oui, c'est plus parti, enfin des discussions sur tout et n'importe quoi, sur le lendemain, sur les cours, tout ça, c'est peut-être plus le besoin de penser un peu à autre chose pour ensuite y revenir, de tourner un peu la page quoi. »

Pb3f : « Je ne dirais pas qu'on s'en fichait mais on essayait de penser à autre chose en fait. »

G. Ce qu'il est possible de raconter : l'élaboration relationnelle de l'expérience

Introduction.

L'expérience de l'expression L'expérience de visite ne se limite pas à celle du site visité qui consiste en un apprentissage, un ressenti et le fait de donner une signification. Elle est mise en forme à plusieurs occasions et dans différents contextes, de sorte que les participants ont chacun différentes expressions de leur expérience de visite. Ils ont ainsi éprouvé son expression ou sa sémiotisation. Ils articulent un métadiscours sur l'entretien qu'ils sont en train de faire lorsqu'ils parlent des conditions dans lesquelles ils ont exprimé leur expérience. Le fait de s'exprimer est lui-même éprouvé. Dans la mesure où cette expression se produit dans un rapport d'interlocution, son expérience est comprise comme une relation. L'expression de l'expérience ne se fait pas en étant seul. Elle a besoin d'un interlocuteur permettant de parler de soi même en s'adressant à lui. De la même manière que l'expérience du Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau est en fait l'expérience de notions, d'images mentales, de ressentis et de significations qui lui donnent forme, l'expérience de la sémiotisation de cette expérience est celle de la relation particulière à l'interlocuteur auquel elle se présente. La question de la nature difficilement sémiotisable de ce qui est éprouvé s'inscrit elle-même dans ce cadre, puisqu'en fonction de l'interlocuteur cette difficulté est insurmontable, contournée ou surmontée.

Cette expérience d'une relation joue au niveau de l'expression de l'expérience du Musée-Mémorial et non à celui de ce qui en est éprouvé. Au niveau de ce qui est éprouvé, c'est-à-dire de la production de notions, d'images mentales, de ressentis et de significations avant qu'elles ne se disent, le cadre relationnel joue comme un contexte objectif dans lequel sont placés les participants lorsqu'ils effectuent leur visite. Il s'agit donc de constater la présence de chacun dans un groupe de visiteur donné, car chacun vit son expérience avant tout pour lui-même de manière individuelle sans se poser la question de ceux qui l'accompagnent. Ces moments étant à proprement parler extérieurs à la visite, cette situation n'influe pas sur ce qu'ils y éprouvent. Si les participants ont des relations entre eux pendant de la visite, elles ne modifient pas leur vécu du Musée-Mémorial mais déterminent leur forme d'expression.

Lorsqu’ils racontent comment ils ont parlé de leur expérience de visite, les participants ne précisent d'ailleurs pas ce qu’ils en ont dit mais le cadre relationnel qui a rendu cette parole possible. La manière dont la visite est racontée implique une certaine conception des relations qui se configurent et se composent autour d’elle. L’objet de cette expérience n’est plus Auschwitz ou la politique nazie d’extermination, ni même le rapport à ces évènements qui les introduit dans une communauté humaine, mais les rapports particuliers avec ceux qui les entourent directement. Les participants se constituent en communauté selon une certaine forme.

Différentes relations sont alors décrites. Chacun se présente explicitement comme étant responsable de leur mise en place et chaque interlocuteur est placé dans une sphère d’intimité composée à l’occasion de l’expression de l’expérience de visite. Selon la place attribuée à l’interlocuteur, la forme de la transmission et le degré de partage de l’intimité varient, indépendamment des relations antérieures. Il ne s’agit donc pas de prendre acte d’un degré d’intimité déterminant ce qu’il est ou non possible de dire, mais de produire une nouvelle relation. Celle-ci dépend de la perception de la proximité des interlocuteurs, donc de l’expérience qui en est faite et non du constat de leur proximité. Cette recomposition est une réélaboration active du contexte relationnel à l’occasion d’une discussion sur la visite. Les relations qui se forment n’ont d’existence que tant que ce qui les a produit est présent, c’est-à-dire tant qu’il y a une communication autour de la visite d'Auschwitz.

Partager sans se dire Cette recomposition se fait selon deux logiques distinctes. Dans le cas de ceux qui ont participé à la visite, cette simple qualité suffit à les placer dans une proximité maximale. Dans le cas des autres, c’est la perception de l'intérêt pour l’intimité de celui qui raconte sa visite qui détermine la proximité de l’interlocuteur. Cette proximité à son tour détermine ce que chacun peut dire de son expérience intime. Dans aucun cas, la distance de l'interlocuteur ne semble être la bonne pour que l'expérience puisse être exprimée. Ce n’est que pendant l’entretien qu’une distance rendant possible l’explicitation de l’expérience propre est mise en place, et que se pose donc la question de l’adéquation entre ce qui est exprimé et ce qui a été éprouvé. La relation instituée pendant l'entretien permet une recherche de l'expression la plus juste pour la dire, sinon, la plupart du temps elle est simplement désignée.

Hormis pendant l'entretien, les participants n’ont jamais véritablement parlé de leur expérience de visite : ils n’ont pas échangé sur ce sujet et ne l’ont pas transmis. Ils se contentent généralement de signaler qu’ils ont ou ont eu une expérience sans en détailler ni en spécifier le contenu. La difficulté de dire leur expérience de manière juste ou adéquate n'en est pas la raison principale. Celle invoquée au fait de ne pas raconter n’est généralement pas la difficulté à s’exprimer, mais le manque d'intérêt de la part de ceux qui ne posent pas de questions. Ce sont donc ces derniers, qui du point de vue des participants se situent par rapport à eux, même si en fait la perception de l’intérêt par chaque participant est plus en jeu que l’intérêt réel de l’interlocuteur.

Lorsque l’interlocuteur est trop loin, c’est-à-dire lorsqu’il n’a pas partagé la visite, il n’est pas utile d’expliciter sa propre expérience puisqu’il ne pourra de toute façon pas la comprendre. La solitude ne s’articule pas à la conscience d’une communauté mais au contraire à celle d’une impossibilité de se comprendre. Lorsque l’interlocuteur est trop près, c’est-à-dire lorsqu’il a partagé la visite, il n’est pas nécessaire d’expliciter sa propre expérience puisqu’elle est présumée être partagée. La relation se fait sur le mode de la communion. Aucun ne se livre dans des échanges qui formeraient une expression commune car chacun est réputé être dans la même situation. Quand des échanges se produisent, il suffit de signaler qu’une expérience a eu lieu pour que les autres supposent qu’il s’agit de la même que la leur. L’ensemble des visiteurs partagent une expérience qui est à la fois solitaire et commune, intime et partagée. Par ces échanges, il éprouvent cette solitude et cette communauté qui est le cadre relationnel associé aux notions, images mentales et ressentis.

1. Parler de sa visite

Introduction.

Avant l’entretien, les participants ont peu parlé de leur visite à des personnes n’y ayant pas participé. Lorsqu’ils l’ont fait, ils sont très peu entrés dans l’évocation de leur vécu intime. S’ils disent qu'ils en auraient eu besoin, ce n’est pas dans une perspective de transmission mais pour parvenir à comprendre leur expérience. Ils ne l’ont pas fait en

raison de difficultés à la fois discursives et sociales liées à la spécificité de cette expérience. D’un point de vue discursif, la difficulté est de mettre en mot ou de comprendre sa propre expérience. D’un point de vue social, elle concerne la pudeur interdisant de dire son intimité à d’autres que cela ne regarde pas et la peur d’être jugé si cette expérience ne correspond pas à ce que les autres attendent. Lorsque socialement l’échange est possible, se pose alors la question de la possibilité de la sémiotisation de ce qui a été éprouvé.

Les différents interlocuteurs sont placés dans des sphères d’intimité en fonction de la perception de leur intérêt pour le vécu de celui qui raconte et non seulement pour celui la description du déroulement de sa journée. Ce qui est dit dépend donc à ce niveau de la perception que chacun a de son interlocuteur, plus que d’une volonté de parler. La perception de cet intérêt ne signifie d'ailleurs pas que ce qu’ils auraient à dire soit communicable. Dans un premier temps, il est impossible de parler car ils digèrent ce qui a été éprouvé, et par la suite il demeure difficile de transmettre un vécu personnel que ceux n'ayant pas fait la visite ne peuvent ni partager ni comprendre.

La relation prend alors quatre formes différentes. Ce sont des stratégies d'évitement de l'expression des expériences intimes. Il s’agit alors de dire quelque chose de sa visite sans entrer dans une intimité difficile à exprimer et de répondre à un intérêt sans entrer dans les détails. Les deux premières correspondent à la réponse pour un intérêt qui ne s’oriente pas vers l’expérience de la visite. D'un côté, les participants restent au niveau de la description de ce qu’ils ont vu. D’un autre, ils donnent des explications fonctionnelles et historiques vagues à ce qu’ils montrent. Les deux autres correspondent à une certaine forme d’échange de l’expérience, même s’il ne s’agit pas à proprement parler de la transmettre. Ils signalent leurs ressentis d’une façon générale sans dévoiler leur vécu intime ou provoquer chez leur interlocuteur un ressenti qui lui permette de comprendre leur propre expérience. Dans le premier cas, celui qui raconte sa visite se contente de montrer qu’il a eu un ressenti. La difficulté est de répondre à un intérêt pour le vécu, sans pour autant que celui-ci puisse se dire ou que l’interlocuteur, même intéressé, ne soit placé dans une sphère d’intimité suffisamment proche. Le seul moyen de transmettre serait de provoquer les ressentis de leurs interlocuteurs plutôt que de raconter les siens. Il s’agit donc à la fois de distinguer ces interlocuteurs de ceux qui ont fait cette expérience et de ceux à qui il est possible de confier son intimité, et en

même temps de leur faire partager ce qui a été l’essentiel de la visite. Les participants répondent alors à une demande de partage de l’intimité sans pour autant transmettre la leur.

a. Parler de son expérience

L'absence de transmission Si la transmission du sens de leur expérience est évoquée comme la réalisant véritablement, les participants parlent peu autour d’eux des significations métaphysiques et civiques de leur expérience. Seuls deux évoquent ce sens civique à leur famille sans l’articuler véritablement au récit de la visite. La première veut simplement indiquer à ses parents qu'elle n'est plus indifférente à ce qui se passe hors de France. Le second inscrit son récit dans un horizon présenté comme la conclusion qu’il faut en tirer de la visite. Il montre que parler du racisme amène à évoquer Auschwitz et que parler d'Auschwitz dévie rapidement sur des problèmes actuels liés au racisme. Lorsque la question de l’absence de cette dimension dans leurs échanges sur leur visite est posée aux autres participants, ils répondent qu’elle est sous-entendue. Il n’est pas nécessaire de l’expliciter pour deux raisons : leurs interlocuteurs sont déjà persuadés des dangers du racisme et des partis racistes et cette dimension est implicite dès lors qu’ils parlent d’Auschwitz.

En fait, la transmission du sens civique de la visite ne passe généralement pas par le fait de la raconter. Ce n’est pas à partir du récit qu’il en est conclu. Au contraire, il a une valeur en lui-même et la visite n’est convoquée que pour appuyer l’affirmation du devoir de s’opposer au racisme lorsque besoin en est. Ils affirment que c’est dans ce cadre qu’ils pourraient à l’avenir avoir l’occasion de parler de leur visite. Certains envisagent d'utiliser ce qu’ils en ont tiré comme argument dans une discussion sur l'accueil des étrangers en France. Ils pensent que parler du crime commis sur les juifs pendant la guerre montrerait à quoi mène l'intolérance sur les origines ou les religions. L'objectif n'est pas de mener l’interlocuteur à respecter la mémoire des victimes, mais surtout à ne plus avoir les idées racistes et antisémites supposées à l'origine d' une telle négation. Le devoir est d'engager une discussion pour tenter de montrer à des négationnistes l'inanité de leur conviction et à des personnes ouvertement racistes l'inhumanité de leur position.

Si cette attention semble dite avec grande sincérité, la formulation laisse percevoir un certain flou sur la manière concrète de s'y prendre : les participants marquent des hésitations ou avouent souvent qu'ils ne savent pas. Seul deux ont eu l'occasion de parler effectivement de leur visite en ce sens dans les semaines qui suivent directement la visite. Ils sont alors confrontés à un interlocuteur engageant la conversation sur le doute possible de la réalité du génocide, mais cette situation ne débouche sur une véritable discussion que pour l'une des deux. Celle ci présente à un ami une opposition radicale au négationnisme et utilise comme argument son expérience concrète des conséquences des camps. Si elle considère explicitement que convaincre son interlocuteur de l'existence des camps est pour elle un devoir civique, elle n'évoque pas directement une responsabilité métaphysique. Cependant, elle peut être sous entendue par l'investissement qu'elle met dans cette discussion.

Pb5f : « Quand j'en ai parlé à mes parents par exemple, je voulais juste leur faire comprendre que quand je vois des choses, enfin avant quand avant je voyais par exemple les guerres à la télé, je m'en fichais un peu parce que ce n'est pas mon pays, pas mon problème, donc je m'en fichais quoi, que maintenant depuis que j'ai été là-bas je me dis que ouais, c'est comme pour la Pologne, c'est pas mon pays quoi, c'est arrivé là-bas mais maintenant que j'y ai été je me rends compte que c'est différent. »

Pc4m : « He ben je sais que par exemple avec mes parents le sujet après, il est parti forcément sur le fait que ça ait touché la population juive et c'est vrai que après ça emmène à parler du racisme, de la haine envers les autres religions et des trucs comme ça. - *Et avec tes amis ?* - He je sais que le fait qu'il y ait des départementales ça s'amenait à parler de ça et qu'il y ait des partis racistes ou quoi, ça nous a emmené des fois à parler d' Auschwitz, mais vraiment... (…) par contre généralement c'est vraiment après avoir parlé de Auschwitz qu'on parle du racisme, ça ouvre de nouvelles discussions qui n'ont plus rien à voir au final. »

Pa4f : « J'ai pas dit forcément que ça ne devait pas se reproduire, mais je pense que dans ce que j'ai raconté que je l'ai dit indirectement. C'est-à-dire que je l'ai fait passer sans le dire. Quand j'ai montré les photos je pense que les gens ils se sont dits "ouais il ne faut pas que ça se reproduise". »

Pb2f : « Pour moi oui, enfin par exemple si quelqu'un me parlerait qu'il ne faut pas accepter d'étrangers en France et tout, je vais leur sortir que tout le monde a le droit de circuler comme il veut, enfin, quand je dis une race, pour leurs croyances, pour leurs origines, il faut vivre ensemble (…) Oui, ben oui, je citerai, oui le crime qu'ils ont fait contre les juifs. »

Pa2f : « J'en ai parlé avec un ami qui a du mal à croire à l'existence de ces camps et qui est dans ma classe qui n'a pas voulu s'inscrire justement, parce que pour lui c'était trop de boulot et il m'a dit "de toutes façons moi les camps de concentration j'y ai jamais vraiment cru ", et j'ai eu une grosse conversation comme ça avec lui et justement je lui posais des questions : "mais comment tu peux dire que ça n'a pas existé et tu refuses d'y aller ", c'est bizarre justement comme comportement, moi si je n'étais pas sûre de l'existence de ces camps, j'irai. Et il a fait "non mais de toute manière on nous a menti par rapport à ça ", bon je ne vais pas vous faire toute la conversation mais justement, après je pense, on parlait avec lui de toute cette visite, je pense que ça été mon devoir de citoyen un peu de prouver l'existence de ces camps en montrant des photos en lui disant "ça n'a pas existé, comment tu peux dire ça ?". C'est sur que pour moi c'était un devoir de citoyen. »

La plupart des participants précisent que malgré la conscience de leur devoir de transmettre, ils ne le feront pas en pratique dans un avenir proche. L'un d'eux reconnaît explicitement la différence entre l'importance théorique accordée au fait de transmettre et la conscience de ne peut être pas le faire. Cette dichotomie est présente chez presque tous les participants. La transmission n'est pas un impératif immédiat, mais un objectif qu'il faudra faire à un moment donné. Elle est renvoyée à un avenir hypothétique. En général les participants évoquent alors des discussions au sujet du racisme, mais vaguement et d'un ton mal assuré. La transmission reste une hypothèse et non la conséquence d'un devoir de transmission. Plusieurs affirment aussi vouloir transmettre à leurs futurs enfants ou à leurs neveux actuels quand ils seront en âge de comprendre. Un d'entre eux dit qu'il pense leur en parler, en atténuant ainsi un peu plus l'effectivité de son sentiment de responsabilité. Dans le même sens, une autre utilise le conditionnel et non le futur pour dire qu'elle aurait à cœur de poursuivre un travail de transmission que son père a avec elle. La dimension civique et la transmission d'une manière générale pourraient être regardées plus comme un horizon d'attente et une signification générale donnée à la visite, que quelque chose de présent pendant son déroulement.

Pc2m : « *Et tu en as parlé à d'autres personnes depuis?* - Non, on ne m'a pas posé de questions - *Et pourquoi tu n'as pas amené la discussion sur ta visite parce que tu me disais que c'était important quand même de transmettre ?* - Oui, c'est important de transmettre mais ben parce que je suis jeune, peut-être ça viendra. Là, je suis un des dernières générations, c'est aux générations d'après qu'il faudra transmettre. »

Pb4f : « Je ne sais pas, s'il y a un sujet qui mène à parler de la visite, j'en parlerai peut-être hee au sujet vis-à-vis du racisme ou.....la violence he. »

Pb3f : « Oui je pense, mais après tout dépend de ce qu'on parle mais je pense que oui si ben c'est vrai, politique, je pourrais me dire (…) oui oui, c'est vrai, politique, s'ils parlent de, je ne sais pas "ha lui, tu as vu ce qu'il a fait dans tel pays et tout ça", je pense que j'arriverai à évoquer oui, ben c'est comme Hitler, ce qu'il avait fait quoi, d'en reparler après en parlant de ça. Politique, oui je pense que je pourrais en parler, mais après he (…) hum hum, oui peut-être pour comparer. "Ben si lui il a fait ça, tu te rappelles ce que lui il avait fait", enfin, je pense que ce serait un moyen d'en reparler, mais après je ne sais pas du tout dans quel contexte je pourrais en parler, ou même de la Pologne, si on me parle de la Pologne "ha oui, moi j'étais à Auschwitz", là je pourrais en reparler aussi. Et après dans d'autres cas, je ne vois pas du tout comment en reparler de moi-même en fait. »

Pb3f : « Je ne pense pas que ça sera maintenant parce que mon neveu est petit, mais je pense que quand il sera au collège, qu'il commencera à apprendre ça, ben je lui dirai "ben tu sais quoi, j'en ai moi, j'ai des photos, tu pourras les mettre dans tes exposés parce que j'en ai ". »

Pa5m : « Je vais m'en souvenir toute ma vie Je pense que je vais témoigner tout au long de mes études, que je vais m'en servir certainement ben pour relativiser les choses, pour témoigner auprès de mes enfants, si j'ai des enfants. »

Pa2f : « Heu ben moi j'entendais parler, quand il était avec des amis à lui, nous-mêmes quand il en parlait à moi, justement parce qu'il essayait de, pareil, comme moi j'aimerais bien faire, un peu, de transmettre cette mémoire. »

Le besoin de parler pour se dire Tous les participants regrettent par contre de ne pas avoir eu l'occasion de mettre de mots sur ce qu'ils ont éprouvé. Une de ces participantes a envisagé d'écrire la description de sa journée pour compenser le manque d'échange, tout en ne prévoyant pas de partager son texte. Son besoin d'écrire ne s'est pas concrétisé mais une autre a effectivement écrit un tel texte. Elle l'a fait circuler dans sa classe pour proposer sa mise en forme de son expérience afin de la confronter à celle des autres visiteurs. Son écriture répond ainsi à un besoin personnel et non à une volonté de faire partager son expérience à ceux qui n'ont pas participé au voyage.

C'est donc pour eux-mêmes qu'ils auraient eu besoin d'en parler, et non pour transmettre. Leur motivation est plus de comprendre leur propre expérience que de la faire partager à d'autres. En parler aurait aidé à mieux percevoir ce qui a été éprouvé en le nommant et aurait été une occasion de se dire et d'extérioriser quelque chose qui sinon reste douloureux. Plusieurs parlent de l'effet produit sur eux par le fait de ne pas en parler du tout dans les premiers jours et d'en avoir peu parlé par la suite : ils ont continué à penser à leur visite tant qu'ils n'ont pas réussi à en parler, que ce soit en y repensant tout seul en regardant leurs photographies de la visite, soit sous la forme de rêves récurrents, soit par une consommation solitaire d'informations sur le sujet. Une participante a ainsi regardé ses photographies chaque soir. Symétriquement, pour la même raison, d'autres n'ont pas eu encore le courage de les regarder dans la mesure où ce qu'ils ont éprouvé pendant la visite reste présent et qu'ils ne veulent pas le revivre. Une participante lie explicitement les deux dimensions. Elle déduit son impossibilité de parler de son expérience du fait de ne pas vouloir regarder des émissions de télévision sur des sujets qui pourraient la ramener à son vécu durant la visite. La difficulté des sentiments éprouvés et la difficulté à les exprimer a comme effet de ne vouloir ni penser ni parler de la visite.

Lorsque cette réaction prend la forme de la recherche d'informations, ce sont pas des temps d'élaboration ou de compréhension de leur expérience de visite. Ils la prolongent comme si elle se continuait tant qu'elle n'avait pas été formulée. Si le récit de cette inertie de l'expérience de visite peut dans certain cas être neutre ou exprimer la satisfaction d'avoir fait la visite, il révèle souvent un certain traumatisme. Ainsi deux participantes associent le fait d'avoir des cauchemars et celui de chercher le maximum d'informations sur le sujet de la politique nazie d'extermination ou encore celui de

continuer à y penser de manière solitaire. La première a besoin d'en parler pour tenter, selon son expression, d'évacuer tout ce qu'elle a vu et pouvoir passer à autre chose. En fait ces cauchemars ont lieu pendant le temps nécessaire pour parvenir à structurer et à comprendre leur expérience.

Pa4f : « J'avais besoin d'évacuer l'impression que j'ai eu toute la journée et du coup je me suis posée la question "est ce que j'écris ce que j'ai vécu, dans un journal ou écrire une lettre", je me suis posée la question mais je pense que je vais le faire en fait parce que je serais contente plus tard de me souvenir de ce que j'ai vu. »

Pc3f : « En fait ça m'a pris de temps en temps, en fait c'est des sentiments mis en mots, donc c'est pas facile de structurer. Donc ça m'a pris plusieurs semaines parce que je ne me presse pas donc j'écris quand j'ai envie, je n'aime pas que des personnes me pressent. Donc comme j'avais envie, quand j'avais quelque chose à dire, là j'écrivais (…) c'était important pour moi, donc j'avais envie de l'écrire. Mais j'ai commencé beaucoup après le cauchemar, beaucoup après coup (...) Il y a des personnes qui ont lu et c'est presque la même chose pour moi, c'est ma façon de parler même si ce n'est pas parler, mais voilà. »

Pa4f : « Après du coup j'ai eu besoin d'en parler parce que il fallait que j'extériorise, ben le fait que ça m'a émue et que ça me touche autant. »

Pb2f : « Enfin ça m'a fait du bien d'en parler et de le partager et puis ça m'a pas remis forcément mal. »

Pb3f : Mais je voulais la prendre en photo pour montrer qu'il y avait des sculptures, qu'il y avait un peu de tout là-bas, en fait. Et je voulais absolument la regarder plus en détail chez moi en fait … parce que après he, une semaine ou deux semaines environ, tous les soirs je regardais mes photos. »

Pb1f : « Ben ça fait bizarre parce que les photos je les garde dans mon téléphone, mais je ne les regarde pas donc he voilà. »

Pa2f : « Je me suis un peu remémorée en fait en tête ce qui m'avait marquée, un peu les histoires de la journée genre avec mes copains, aussi j'essayais de me rappeler d'éléments de ce que la guide avait dit, et ça c'était un peu plus compliqué et j'ai quand même réussi à me rappeler par exemple des éléments de couleur, ou par rapport à l'espace, comment c'était placé, ce que j'avais pu vraiment penser à ce moment-là. Ça souvent je fais cela quand je fais quelque chose de marquant donc j'essaye un peu de me rappeler le cours de ma journée. »

Pb4f : « Ouais, je regarde les photos toutes seules. (…) des fois je vais voir les photos et des fois je repense à la journée et du coup je vais voir les photos (éclats de rire). Ben, je me dis que c'était bien et que je suis contente d'y avoir été. »

Pb3f : « Après he, une semaine ou deux semaines environ, tous les soirs je regardais mes photos, je regardais des documentaires, des vidéos, des histoire des personnes qui ont été déportées, des familles, je suis restée trop dedans en fait. Je n'arrivais pas à passer à autre chose en fait. Je me disais "j'ai été à Auschwitz et maintenant qu'est-ce que je fais, est- ce que je continue à regarder des trucs dessus, est-ce qu'on en parle en cours", enfin je ne savais pas comment évacuer, enfin j'essayais aussi d'en parler avec des gens que je connaissais sur Internet, à ma famille. Mais en fait je n'arrivais pas à évacuer tout ce que j'avais vu, donc je restais trop dedans, je regardais trop de choses (…) J'ai fait des rêves bizarres, je m'imaginais là-bas et tout. En fait je me revoyais dans mes rêves à l'endroit ou j'étais quand j'y suis allée. »

Pc3f : « Après quand j'ai réfléchi vraiment c'est par exemple la nuit d'après. Oui quand je suis toute seule dans ma chambre et là, tu ne peux pas dormir et puis tu fais des cauchemars avec ça, plusieurs fois en fait (…) Oui je n'arrivais pas à dormir, tu n'as pas la tranquillité (…) Tu réfléchis et avec des réflexions à la fin tu ne te sens pas bien, c'est une chaîne en fait. J'ai fait des cauchemars je ne sais pas combien de temps, pendant une semaine peut-être (...) des fois je

disais "ha hier j'ai fait un autre cauchemar", parce que je ne suis pas très expressive, je raconte le minimum de choses. »

Le regret de ne pas avoir parlé est alors la continuité de celui de l'absence d'un espace et un temps dédiés à la discussion à la fin de la visite avant de repartir. Les visiteurs auraient pu alors partager leurs impressions et mutuellement se permettre de les exprimer. Sans ce moment organisé, les échanges informels ne prennent pas la forme d'expression véritable de ce qui a été intimement éprouvé et ne permettent pas à chacun de mieux comprendre sa façon personnelle de les vivre.

Pa6m : « Ben j'ai trouvé ça intéressant de comparer les différents avis des personnes, il y a toujours différentes réactions, il y en a qui ont été beaucoup moins touchées que d'autres, il en a à qui cela n'a rien fait, il y en a d'autres au contraire qui ont été très émues. »

Pa5m : « Oui, pourquoi pas, ça aurait été bien oui (…) Ben savoir le ressenti des autres pour voir ce que chacun ressent différemment et ça aurait été bien de savoir je trouve … de savoir comment certaines personnes, je ne sais pas, je trouve que c'est intéressant de savoir le ressenti de chaque personne … Peut-être plus au niveau he savoir en fait, d'apprendre peut-être justement, des trucs qu'on n'avait pas forcément compris parce que on était plus attentif à regarder. Reparler de ça en fait. »

Pb1f « Mes amies c'était différent parce qu'en plus on avait vu la même chose et on avait pas tous réagis de la même manière, donc je pense que ç'aurait été bien qu' on en parle. Je sais pas, je pense que ça aurait été quand même différent pour moi, j'aurais préféré en parler avec mes amies je pense dès le début. »

Pa6m : « Je me rappelle qu'en rentrant dans l'avion, avec ses propres émotions, on a du mal à percevoir vraiment ce qu'on ressent. Il y a beaucoup de contradictions, de, ce n'est pas évident de mettre tout ça au clair. »

Le comportement d'une participante avant de réussir à parler après son retour peut permettre de comprendre pourquoi ces échanges informels sont insuffisants : elle avoue que dans un premier temps elle n'est pas arrivée à mettre des mots pour raconter sa visite et qu'elle a cherché des prétextes pour ne pas en parler à sa mère. Ce n'est que contrainte par une situation familiale qu'elle le fait. Elle reconnaît rétrospectivement que parler de sa visite l'a aidée. Le fait d'être ainsi forcée n'est pas une contrainte extérieure s'imposant à elle, mais une situation dans laquelle elle accepte de rentrer et qui la pousse à parler. Sans la mise en place de telles situations, la parole ne se libère pas. Si certains n'ont rien dit par manque d'envie, il ressort de leurs propos sur ces différentes situations où ils n'ont pas parlé qu'elles ne les ont pas mis dans la disposition de le faire. Une seule participante s'inscrit explicitement dans une démarche volontaire consistant à éviter tout ce qui pourrait la replonger dans la visite. Ils opposent une telle situation forçant la parole à se libérer aux situations antérieures où cela n'a pas pu être le cas.

Pb3f : « Ben pfou j'avais envie de lui dire parce que j'avais envie qu'elle sache aussi, ce qui s'était passé, ce que j'avais vu et tout ça, mais j'arrivais pas à mettre de mots dessus. (…) vu que mes parents m'en ont pas trop reparlé, j'ai réussi à moins regarder de trucs et puis à passer à autre chose. »

Pb5f : « Je sais qu'avant par exemple quand j'aurais vu un film qui parlait d'Hitler, ça m'aurait intéressé de le regarder ben ça m'aurait intéressé pour histoire et maintenant je n'ai plus envie de regarder des trucs comme ça. Ce n'est pas que ça m'écoeure, mais je ne peux pas. J'en ai assez vu je pense » (...) C'est tellement triste là-bas, on ne peut pas en parler comme ça. (…) je leur parle vraiment du lieu, mais de l'histoire, mais pas mes sentiments que j'ai ressentis. »

Les rares échanges qu'ils ont pu avoir sont présentés dans ce sens comme une aide ou une libération. Pour l'une de ces participantes l'expression de son vécu est une sorte de point final de la visite : à partir de là elle y pensera moins et la visite sera donc moins présente en elle. Ne plus être envahie jour et nuit par la pensée de la visite ne signifie pas pour autant son oubli ni un changement vis à vis du devoir de responsabilité de ce dont elle s'est rendue compte et a ressenti. Une autre compare cette expérience de l'entretien avec celle de l'expression dans une psychothérapie. Elle se sent libérée de dire ce qu'elle a pensé pendant sa visite. Les participants reconnaissent que ça fait du bien d'en parler, en mettant ainsi en relief la décompression provoquée par ces paroles. Ils ont, dans cette perspective, plus ou moins suggéré que cette manière de dire est en quelque sorte l'achèvement de leur processus d'élaboration qui n'avait pas réussi à se déployer ni avec les autres participants ni avec leurs proches.

L'entretien est alors souvent décrit comme un moyen de fixer le souvenir de cette expérience une fois pour toute, donc de pouvoir répondre à des questions et de pouvoir raconter, étant donné que le plus dur est d'en parler la première fois. C'est le cas même pour ceux qui en ont déjà un peu parlé, mais sans entrer dans les détails et sans être poussés à préciser et à reformuler ce qu'ils ont éprouvé. Ils constituent ainsi leur expérience, par opposition à ce qu'ils n'ont pas pu faire préalablement. Cet aspect apparaît en particulier quand ils se souviennent pendant l'entretien de choses précédemment oubliées et laissées de côté en raison notamment de leur association avec un ressenti trop fort et négatif. Le rapport à ces moments semble généralement plus apaisé après l'entretien quand certains participants reviennent une dernière fois sur les changements dans leur rapport à l'expérience d'Auschwitz apportés grâce à lui.

Pa4f : « He je ne sais pas, c'est une libération pour moi d'en parler parce que je trouve que c'est normal de parler, je raconte ça. »

Pb1f : « Hee le fait d'en parler, je pense que ça, même s'il y a quand même pas si longtemps que ça, je pense que ça soulage quand même d'en parler un peu, de dire ce que j'ai ressenti là-

bas et tout ça, je pense (…) Maintenant que c'est dit, je pense que maintenant j'y penserai moins et je regarderai moins les photos ou autres. »

Pb5f : « Ben je trouve que ça fait du bien d'en parler, parce que je n'en ai pas beaucoup parlé, j'en ai parlé juste à mes parents et après j'en ai pas reparlé. Donc oui ça fait du bien d'en reparler … ça restait en moi et ça libère (…) C'est dur, disons à porter, ça fait du bien d'en parler (…) Bah je sais pas, maintenant que je l'ai dit, voilà, je souffle, c'est, ce n'est plus juste en moi et ça y est je l'ai dit. Un peu comme quand les gens ont des problèmes, qu'ils le disent, ça fait du bien, ça fait du bien d'en parler à quelqu'un. (…) Je pense que ça soulage quand même d'en parler un peu, de dire ce que j'ai ressenti là-bas et tout ça, je pense. »

Pb5f : « Je pense que j'arriverai plus à en parler si quelqu'un me posait des questions, j'arriverai plus à lui dire. Maintenant que j'en ai parlé avec toi, une fois que c'est sorti, c'est bon je peux en parler à d'autres gens. »

Pb1f : « Tout ce que je te dis, franchement je ne l'ai jamais expliqué comme ça tout ce que j'ai pu ressentir là-bas. Franchement, même à ma famille. »

Pb3f : « Ben déjà, ça m'a fait rappeler des photos et des images que je ne me souvenais pas. Même le crématoire, je me rappelais de la deuxième pièce, mais la première pas forcément comment elle était faite et hee de revoir les photos, enfin il y a des images que j'avais oubliées (…) Mais c'est vrai vraiment il y a des moments que je ne me souvenais pas. »

Les difficultés à élaborer Malgré ce besoin de parler, les participants n'ont pas été en mesure de s'exprimer tout suite après leur retour de Pologne. Un moment plus ou moins long est nécessaire avant que cette possibilité ne soit envisagée et que se pose la question de sa forme. Ceux qui ne seraient pas dérangés de répondre tout de suite à des questions sont rares. Une seule participante va plus loin en affirmant que non seulement elle n’aurait pas été dérangée de répondre à des questions mais surtout qu’elle déplore qu’on ne lui en ait pas posées. Au retour elle se sens vidée de tout et se met sur son lit pour repenser à la journée. Elle regrette alors d'être seule chez elle sans pouvoir mettre en mots son expérience en la racontant. Dans la plupart des cas, au contraire, la nature du ressenti et l’intimité de ce ressenti justifient le refus de parler tout de suite en rentrant. Cette attitude poursuit en fait celle adoptée généralement pendant le retour où les participants dorment ou parlent d’autre chose pour décompresser[254]. Ils disent n'avoir pas du tout eu envie de parler de tout ça le matin en rentrant chez eux parce qu'il leur a fallu d'abord accuser le coup. Quand leur famille est malgré tout présente, ils résolvent le problème en partant se coucher tout de suite pour ne pas avoir pas l’occasion de parler. Une des participantes a même une réaction désagréable avec son père intéressé par sa journée en refusant de lui en parler. Ils reviennent tous avec une grande fatigue psychique, émotionnelle et physique et dans un état de tristesse intérieure difficile à gérer qui les fait rester silencieux et souvent solitaires. Ils se rappellent avoir

[254] Supra D 3 b

dormi pendant une bonne partie de voyage de retour, et ils associent cette fatigue plus à des raisons émotionnelles que physiques. Il ne s'agit donc pas véritablement de l'incapacité à dire ce qui a été vécu mais de l'effet de sentiments ayant laissé une fatigue.

Plusieurs participantes admettent que cette situation a duré le lendemain et mentionnent autant la difficulté à exprimer la nature du ressenti que la volonté d'échapper aux effets émotionnels provoqués par le fait de se souvenir. Si des parents dès l'arrivée du car sont dans la curiosité et le contentement de les revoir, alors les deux états d'esprit sont incompatibles. En contraste, ceux affirmant qu'ils n'auraient pas eu de problème pour parler de leur visite dès leur retour n'ont pas eu l'occasion de le faire. Il n'est donc pas possible de déterminer si ce qui est restée une hypothèse aurait correspondu à une réalité qui n'a pas eu l'occasion de se faire. Même ceux qui ne souhaitent pas parler au moment du retour, le font avec leur entourage après une période plus ou moins longue. La plupart parlent dès le lendemain matin, mais certains ont besoin de plus de temps. Une participante raconte d'ailleurs en détail sa stratégie d'évitement avec sa mère impatiente de lui parler du voyage dès le lendemain.

Pa4f : « Quand je suis rentrée chez moi, j'étais toute seule en plus et c'est vrai que j'ai pas tout de suite raconté ce qui s'était passé, je suis rentrée chez moi et j'avais l'impression d'être vidée de tout, c'était vraiment étrange. J'étais vidée de tout, j'étais vraiment blasée, mais blasée dans le sens où j'étais, ouais, je ne réagissais plus en fait. Je suis rentrée chez moi et je me suis assise sur mon lit, j'ai repensé à la journée (...) Quand je suis rentrée j'étais toute seul chez moi parce que l'on est rentré tôt le matin, il y avait personne, et je suis resté bête, parce que j'avais tellement envie d'en parler, parce que je voulais transmettre ce que j'avais vu toute la journée. »

Pa5m : « Je leur répondais pas en fait, ils disaient "oui c'étaient bien ", j'avais envie de dormir. »

Maria- Laura : « Je me rappelle que mon père, il est allé me chercher et il voulait parler et je n'étais pas du tout bien, moi j'étais agressive je ne voulais que dormir, et puis ben déjà tu es dans un autre état que l'autre personne, et lui il arrive avec plein d'énergie, content, donc ça te choque. Non non, ce n'est pas le moment, on était pas compatible, moi j'étais comme pas fâchée, triste j'avais pas envie j'avais pas l'énergie j'avais rien et lui il était plein d'énergie, plein de tout donc qu'il posait les questions que moi je n'arrivais pas...».

Pb3f : « Il y en a un qui me disait "tu ne trouves pas, c'est chaud quand même ce qui s'est passé ici, c'est un truc de malade" et puis moi je le regardais et je faisais "ouais, ouais, ouais", enfin je n'arrivais pas à dire mon ressenti en fait. Donc après on est reparti, on a fumé une cigarette avant de rentrer dans le bus, je ne parlais toujours pas et dans le bus je me suis endormie. Je suis restée à côté d'une copine à moi, elle me parlait, mais je lui disais "désolée, je suis fatiguée", donc je ne lui ai pas parlé, je ne voulais pas écouter ce qu'elle me disait. On a eu une heure de bus, Je faisais semblant de dormir, elle me regardait comme ça, et je faisais semblant de dormir pour ne pas qu'elle me parle. »

Pa2f : « Ben déjà quand je suis rentrée, bon il était cinq heure trente du matin, je ne suis pas allée en cours le lendemain parce que j'étais trop fatiguée, mais justement cette journée m'avait

vraiment fatiguée heu physiquement et moralement, et ça je ne l'imaginais pas. »

Pb1f : « Non ça ne me dérange pas de partager aux autres, parce que je sais que, dans ma classe, ils sont quand même compréhensifs, donc ils comprennent, ils ressentent à peu près tous la même chose, donc ça n'est même pas question de ça mais que c'était triste, enfin on ne voulait pas se démoraliser, par exemple on avait une belle journée devant nous, se démoraliser en parlant de ça, et revoir ces images de cheveux, de chaussures et tout dans la tête he toute la journée quoi. »

Pb3f : « Ben he déjà le lendemain, mes parents m'ont dit "alors, ça été le voyage, l'avion, c'était la première fois que tu le prenais, ça a été et tout". Donc au début on ne parlait pas trop du camp "j'avoue, oui, l'avion ça été cool, c'était la première fois "mais après, quand ma mère m'a posé une question "tu nous montres les photos, on veut connaître aussi, on veut savoir", j'ai dit" ben je te montrerai ça ce soir", j'ai évité la question en fait au début. J'ai dit "oui oui, je te montrerai ça ce soir, je suis fatiguée je vais aller redormir", je suis retournée dormir, je suis redescendue et ma mère elle m'a dit "tu descends ton ordinateur, on va regarder les photos". Je suis descendue, j'ai connecté mon disque dur et je fais "attend, il faut que je trie". En fait à chaque fois je l'évitais, j'évitais ma mère en fait, "attends, je vais regarder un truc avant, attends, il faut que je trie, il y a les deux camps qui sont mélangés, tu vas rien comprendre". Enfin j'évitais beaucoup au début. »

À partir de ce moment, une autre situation se met en place qui détermine la possibilité de parler. Trois éléments peuvent en fait l'empêcher en induisant des difficultés à s’exprimer : ne pas savoir comment exprimer ce qui a été éprouvé et ne pas vouloir dire quelque chose de trop intime, pouvant de plus ne pas correspondre avec l’image qu’ils ont de ce qui est attendu d’eux.

A un premier niveau, les participants parlent de leur expérience avec des termes suggérant une difficulté à exprimer la nature même de ce qu’ils ont éprouvé. Ils ont du mal à aller au delà de la description factuelle de leur journée pour entrer dans l’intimité de ce qu’ils ont élaboré à partir d’elle. Cette difficulté peut être due soit à la nature en elle-même inexprimable de l’expérience, soit à leur incapacité à la formuler. Elle se manifeste par la difficulté à trouver les mots justes correspondant à ce qu’ils veulent dire et par l’apparition de ressentis négatifs associés à cette expression. Les éléments importants de leur expérience sont généralement associés à quelque chose qui est de l’ordre du traumatisme et de l’incompréhension[255]. Cette expérience a été difficile à vivre et il est malaisé d'en rendre compte. Plusieurs participants disent explicitement qu’ils n’arrivent pas à dire ce qu’ils ont éprouvé et tous le montrent par leur manière de parler. Ils montrent, leur gêne soit par des silences ou des hésitations, soit par la répétition de termes généraux ne rendant pas compte de leur ressenti intime, soit par

[255] Supra C 2 a

l'élision de la question en reprenant la description de ce qui a provoqué le ressenti émotionnel, sans décrire ce ressenti pour autant.

De plus, le fait d'évoquer des expériences associées à ces émotions produit à nouveau une émotion qui risque d'en rendre l'expression difficile. Raconter est l'occasion non seulement de revivre une émotion difficile, mais aussi d'en induire une nouvelle associée à cette expression. Ce n'est pas seulement la nature de l'émotion qui la rend indicible, mais aussi l'effet que produit sa sémiotisation pour celui qui l'exprime. Reparler de qui a été éprouvé pendant la visite est ainsi décrit comme insupportable, aussi bien avec leurs camarades qu'avec journalistes ou avec leur famille. Généralement l'évocation d'une situation insupportable est révélée par une voix un peu déformée parce qu'ils ont la gorge nouée ou sont au bord des sanglots. Cela s'observe plus généralement chez les filles - même si cette situation concerne certains garçons et si réciproquement ne concerne pas certaines filles qui parviennent à mettre une certaine distance avec les émotions dont elles parlent.

Pb5f : « Je n'arrive pas, ce n'est pas exprimable... »

Pa4f : « Je ne sais pas trop quoi répondre, parce que même moi, je ne sais pas vraiment comment exprimer ce que j'ai ressenti. »

Pa6m : « On a du mal à dire ce qu'on ressent, on est, ouais je pense qu'on est d'abord impressionné. »

Pa5m : « C'était insupportable de retranscrire mes émotions, ce que je ressentais au moment présent. »

Pa2f : « Je pensais pleurer ou vraiment craquer là-bas, mais non du tout, en fait j'étais, j'écoutais vachement les personnes qui nous entouraient, Ginette, la guide. »

Pb3f : « Au début je montrais plus ce que c'était en fait, comme monument et tout ça. Je disais "bon là c'était l'entrée, là c'était un train, là c'était là ou ils dormaient". »

Pa5m : « C'est ce que j'ai vu dedans hee les baraquements de Auschwitz1 qui m'a réellement hee (silence) qui m'a réellement choqué, mais ça m'a vraiment touché, c'était horrible. Ben j'ai pleuré même. »

À un second niveau, s'ajoute une forme de pudeur à la question de la nature difficilement exprimable de ce qui a été éprouvé. Elle est montrée par leur volonté de ne pas parler de quelque chose de trop intime ou au moins d'avoir confiance en son interlocuteur pour exprimer son ressenti. Dans la mesure où les notions et images mentales sont intriquées avec le ressenti, cette condition vaut aussi pour les exprimer. La question est alors non la nature de l'émotion associée à ce qui est vécu, mais le rapport de chacun avec ce qu'il vit. L'expérience de visite serait quelque chose de personnel qui ne regarde pas les autres. Cette difficulté à parler de son intimité

entraîne soit la volonté de ne pas répondre à des questions posées par certains interlocuteurs, soit de ne pas engager la discussion avec eux. Aux questions qui leur sont posées à ce sujet dans l'entretien, pour le premier cas ils répondent de manière évasive alors qu'ils donnent les raisons pour le second cas.

Pb1f: « Ben, je sais qu'il y a des amis avec qui je parle sans, où je peux tout dire, où je peux me lâcher, mais il y a des personnes avec qui je préfère ne pas parler de ça, par exemple, parce que pour moi j'ai ressenti, disons, du mal, enfin je ne me vois pas me confier, parce que moi il faut que j'ai un minimum de confiance. »

Trois raisons sont ainsi invoquées pour expliquer cette difficulté à parler de l'intimité : ce discours est perçu soit comme n'intéressant pas les autres, soit comme ne les regardant pas, soit comme ne pouvant pas de toute manière être compris par eux. La première raison se voit généralement dans l'expression de la déception de ne pas avoir pu parler à quelqu'un en particulier. L'une des participantes suggère en ce sens et à plusieurs reprises un désintérêt de sa famille pour ce qu'elle ressent. Dans tous les cas, si leurs interlocuteurs avaient posé des questions ou s'étaient d'une manière ou d'une autre montrés intéressés, ils affirment qu'ils en auraient parlé sans problème. Avant même de se poser la question de la possibilité de dire son émotion ou de la volonté de partager son intimité, le non intérêt perçu de certains interlocuteurs potentiels bloque tout échange. La seconde raison selon laquelle l'intimité n'a pas à être exprimée aux autres est plus largement invoquée. Chacun des interlocuteurs est défini et placé par chaque participant dans un cercle d'intimité plus ou moins proche de lui. C'est en fonction de cette distance que des choses peuvent où non être dites. Cette pudeur à parler de soi n'est pas exclusive de l'impression que les autres ne sont pas intéressés. Les deux sont en fait liées car la perception de l'intérêt de l'interlocuteur permet de définir son degré de proximité. Cependant, même si de ce point de vue, il leur est possible d'en parler à certains proches intéressés par leur expérience, de toute façon ceux -ci ne peuvent comprendre véritablement parce qu'ils n'ont pas été sur les lieux mêmes. Ainsi une participante ne parle pas à certains interlocuteurs non seulement parce que son intimité ne les regarde pas, mais aussi parce que ces personnes n'ont pas participé au voyage. Elle craint de ce fait qu'ils puissent avoir un jugement plus ou moins négatif sur des émotions qu'ils n' ont pas éprouvées eux- mêmes sur place.

Pa4f : « Il m'écoutait mais je sentais que c'était, enfin il ne l'a pas vécu non plus donc, il était content que je parle... j'ai pas voulu trop m'étendre non plus sur comment j'ai réagi. (…) *Et ça tu l'as racontais à quelqu'un ?* - Non, jamais, je n'ai pas dit. - *Pourquoi ?* Hee...- *Parce que tu n'arrives pas à le dire ?* - Non parce que, je ne sais pas, j'ai pas l'impression que ce soit intéressant, donc je n'ai pas raconté. (…), je pense que ça n'intéresse pas les autres donc c'est

pour ça que je ne leur en parle pas, ben si on me pose la question j'en parlerai, mais je veux dire que si on ne pose pas la question je n'en parlerai pas (...) Mon père, ma mère, mes grands-mères, ben non en fait je suis assez satisfaite, ils n'étaient pas non plus émus vraiment mais on sentait qu'ils ont compris quoi, ce qui s'était passé (...) Je pense que ça n'intéresse pas les autres donc c'est pour ça, je ne leur en parle pas. »

Pb4f : « Ouai j'ai fait une description de la visite, j'ai plus fait une description que mon ressenti, ben je pense que si j'aurais vraiment aimé leur dire, je leur aurais dit, je n'aurais pas attendu qu'ils me posent la question. - *Et il n'y a personne avec qui tu l'as partagé ?* - Hum avec mes tutrices de stage. Je leur ai expliqué, pareil, comment ça s'est déroulé et he, et par compte, elles m'ont demandé qu'est-ce que j'ai ressenti moi, et du coup je leur ai expliqué... parce que, je ne sais pas (petit rire). Honnêtement je ne sais pas. Normalement les gens se sentent plus à l'aise avec leurs familles, mais moi non. »

Pb3f : « Quand même, parce que des personnes qui n'ont pas vu le camp ne peuvent pas comprendre ce que moi j'ai vu en fait, ou ce que moi j'ai ressenti à ce moment-là. »

Pb2f : « Ben avec mes parents, avec ma famille en général, j'ai raconté en détail, enfin vraiment ce qu'on a fait, he je leur ai expliqué les émotions que j'avais eues... et avec mes amis plus l'inverse, plus ce que j'avais vu et moins ce que j'avais ressenti... peut-être un peu de fierté pour pas que, ben, j'aime pas trop dire que j'étais, enfin, c'est pas une honte d'être ému là-dessus mais he j'ai plus voulu leur dire ce que j'avais vu en fait que de développer. Pour moi oui, c'est assez … (…) Bah ma famille est proche de moi donc, ils ne se permettrait pas de me juger et puis ils me connaissent, ils savent que je suis sensible. Mais mon entourage au niveau des connaissances et tout, je trouve que c'est plus intime en fait le ressenti.- *Et là, tu me parles de tes amis qui n'ont pas fait la visite ?*- Oui, qui n'ont pas fait la visite. »

Si l'interlocuteur n'est pas suffisamment proche, il leur est impossible de parler de ce qu'ils ont perçu comme en décalage. Ils pensent qu'il ne pourrait recevoir cette confidence sans les juger dans la mesure où il n'y aurait qu'une bonne façon d'éprouver. Trois vécus sont généralement l'occasion d'une telle gène : avoir un sentiment positif dans un lieu renvoyant à des horreurs, manquer d'intérêt à certains moments et considérer qu'Auschwitz ressemble à un parc d'attraction. La plupart des participants évoquent au moins l'une de ces trois situations impossibles à dire.

D'une part, au niveau de l'expression d'un sentiment perçu comme déplacé parce que positif, un certain nombre de participants n'osent pas avouer un sentiment esthétique. D'une manière générale, les participants évoquant le caractère esthétique du site n'en parlent pas autour d'eux avant l'entretien. Ceux qui le ressentent ont peur d'être pris pour des fous ou des personnes sans cœur. D'autre part, concernant l'expression de l'absence de sentiment ou de défaut d'attention, les participants ont honte ou se sentent coupables. Ils ne le disent pas aux autres afin d'éviter leur jugement. Une participante ne parle même pas à ses parents du peu de ressenti éprouvé à Birkenau par rapport à Auschwitz. Même si l'un d'eux se rappelle que les accompagnateurs ou les enseignants lors de la préparation ont évoqué la possibilité d'avoir l'impression de ne

rien ressentir, l'absence de ressenti reste considérée comme quelque chose d'anormal qui ne peut pas être dit. Enfin, s'agissant du rapprochement entre Auschwitz et un parc d'attraction en raison de son apparence extérieure restaurée, un participant est lui-même choqué de sa propre pensée et se demande s'il convient de le dire.

Pa2f : « Il y avait un beau ciel à ce moment-là, et enfin il y avait toutes ces baraques qui me paraissaient pas comme neuves mais presque (...) Ça rend quelque chose qui est horrible en fait beau... j'ai même pas eu l'idée de le dire parce que les gens vont me prendre pour une fille un peu bête, un peu folle, de voir ça, je ne sais pas. »

Pc3f : « Quand tu vois le vert, comme le soleil brille dans les herbes, ça donne de la vie le vert. (…) Ben tu as un peu honte, je ne sais pas, tu n'as vraiment pas envie de dire que tu as trouvé beau, mais c'est juste une impression. Ben oui on ne peut pas dire qu'il ne faut pas parce que c'est une impression, c'est comme ça et tu penses mais on ne devrait pas, c'est pour ça qu'il faut connaître l'histoire. »

Pc4m : « Ha ça craint, j'ai même pas compris ça craint, j'ai même pas compris, la honte... Ben je sais pas, parce que en fait comme je n'ai pas écouté... Je ne sais pas, parce que je considère que je devrais savoir, parce que c'est pas n'importe quoi. »

Pa2f : « Avec mes parents non, j'avais sans doute peur de les inquiéter après je pense qu'ils se seraient dit : "ah vraiment la prochaine fois tu n'y vas pas ". »

Pa5m : « Ça on n'en a parlé en classe, on nous a dit "n'ayez pas de peur dire que vous n'avez rien ressenti "hee parce que beaucoup d'élèves ne ressentent rien. ».

Pa3m : « Ça faisait un peu, ben ha camp de vacances, en fait, Club Med, de venir à Auschwitz 1, mais c'était terrible, mais ça m'a fait cet effet là, vraiment ça m'a fait cet effet là. Ça m'a choqué de penser ça d'ailleurs (..) Je me suis dit, est-ce que je peux me permettre de penser ça, de dire aux autres. »

De manière plus anecdotique, deux participants évoquent en ce sens des situations déterminées par des convictions propres dont les autres ne parlent pas. Celui se définissant comme étant dans une démarche réflexive insiste sur le positif, c'est-à-dire sur les actions de résistance à la déshumanisation nazie, alors que les autres ne voient selon lui que la souffrance et la mort en étant dans le ressenti plutôt que dans la réflexion[256]. Il a du mal à partager son point de vue et à se faire comprendre. Quand il parle de leurs réactions, il insiste sur l'incompréhension naissant de l'expression de sentiments ne correspondant pas à ce qui est communément attendu. C'est le cas également de celui engagé dans la défense de la cause animale. Il parle uniquement à son père de sa compassion pour les animaux dans les abattoirs en la comparant à celle des déportés. Il estime que les gens en général méconnaissent la souffrance animale.

Pa3m : « Ben y réagissent dans cette idée que, "mais fais attention à ce que tu dis ", peut-être aussi que des fois je n'emploie pas les bons mots parce que je suis quelqu'un qui parle comme je pense, que c'est pas toujours facile aussi, j'ai des grosses difficultés chez moi à enjoliver ce que je dis. »

[256] Supra D 2 a-b

Pa1m : « On pleure sur le sort des sortes d'humains qui ont été exterminés, voilà, c'est grave quand même, mais on oublie souvent ce que ressentent les animaux qui sont abattus par milliards chaque année (…) Mon père est compréhensif he, ma mère aussi parce que he je suis végétalien, après, mes amis, je n'en parle pas, parce qu'ils m' auraient rigolé au nez. (…) ben pour moi c'est super important mais j'en ai pas parlé, j'ai parler du ressenti un peu comme tout le monde, voilà, c'est impressionnant, ça fait prendre conscience. Voilà, en fait on a tous un peu le même ressenti en général sur les lieux et sur la visite, que c'est impressionnant, voilà. »

Parler en répondant à des questions Avant même d'envisager la question de la manière de dire, celle de la possibilité de dire se pose donc. Cette possibilité est actée par l'intérêt perçu de l'interlocuteur qui définit sa proximité. L'antériorité de la question sur la possibilité de dire signale l'importance primordiale de la dimension sociale du degré d'intimité. Il faut être dans une relation où l'échange est possible. Lorsqu'ils sont prêts à parler, ils s'agit généralement de répondre à des questions où à des attentes perçues. Tous les participants, sauf une, affirment répondre quand ils sont interrogés sur le sujet, même ceux ne voulant pas à priori raconter leur ressenti. Celle qui aurait aimé parler toute suite, si elle en avait eu l'occasion, est en fait la seule à parler d'elle-même de sa visite en trouvant que ça vient dans la conversation. Réciproquement, ils ne parlent que de ce qu'ils considèrent comme intéressant pour leur interlocuteur. Un participant qui préférerait parler de son expérience, présente surtout les acquis culturels de sa visite à ses parents parce que leur intérêt se porte sur le savoir historien. La seule situation où ils ne répondent pas à un intérêt perçu se produit lorsque qu'ils estiment que leurs interlocuteurs ne sont pas prêts à recevoir plus d'informations : soit des enfants trop jeunes pour leur donner des détails pouvant les traumatiser, soit certains grands-parents trop âgés pour pouvoir se concentrer et écouter avec attention. Autant ceux qui évoquent leurs échanges avec leurs petits frères le font d'une manière assez mature et sans que leur façon édulcorée de présenter leur voyage ne leur pose problème, autant ceux qui évoquent des grands parents ont un ton de résignation ou bien un petit rire. Ils indiquent ainsi que, malgré tout, ils ont un certain dépit vis-à-vis de cette impossibilité de raconter. Même en admettant le problème de l'âge, ils ressentent comme un désintérêt qui les attriste un peu.

Pa3m : « Je crois, en fait que spontanément j'écoute les gens et je réponds alors aux questions en fait. »

Pb3f : « J'aurais été plus sur ça, de montrer. Mais après ils m'ont dit "oui mais ça se passait comment, ils t'ont dit quoi les guides" et je me suis dit "bon je n'ai pas le choix quoi il faut que je dise ce que j'ai ressenti en voyant ça, ce qui s'était passé". »

Pa4f : « Je raconte souvent, parce que je rencontre des gens et je leur raconte spontanément parce que ça vient dans la conversation. Et c'est vrai que les gens ils sont choqués quand je leur raconte parce qu'ils se disent "ouais tu as été à Auschwitz", pour moi je trouve que c'est

important parce que la communication ça a toujours fait avancer, et plus j'en parle et mieux je me sens.. »

Pa5m : « Tout ce qui est formel ben moi personnellement hee j'aime pas trop en parler,. Nous on aime plutôt dire notre avis personnel, on aime bien raconter notre histoire personnelle et notre hee, ben ce qu'on l'on pense, de donner notre avis, opinion, jugement, de débattre sur quelque chose hee qui est relatif à tous, et pas sur quelque chose de formel. (…) Mes parents sont plutôt plus intéressés par ma culture générale, la culture formelle des choses. »

Pb2f : « He non, pas trop, un petit peu, mais au minimum, je lui ai dit où j'avais été, ce que j'avais vu et je lui ai raconté. (…) j'en ai parlé naturellement, bah après, je lui ai pas dit non plus tout, toutes les horreurs quoi. Je lui ai dit que c'était un camp où il y avait, qu'ils avaient en gros interné les juifs et qu'ils avaient fait des crimes contre eux, qu'ils avaient fait des choses horribles. »

Pa2f : « Ma grand-mère, ma grand-mère deux jours plus tard, elle a dû appeler et elle m'a fait "alors c'était bien ton voyage à Auschwitz "et je lui dis "oui oui c'était bien etc. ", donc je lui ai un peu raconté et je lui ai dit qu'il y avait une dame de son âge qui était aussi déportée qui est venue avec nous etc. Mais après ma grand-mère, elle est assez particulière là-dessus elle écoute un peu, mais comme c'est un sujet assez grave elle passe assez vite à une autre conversation, donc elle m'a écoutée un peu deux minutes, je lui ai dit ce qui m'avait impressionnée comme un peu avec mes amis, tous les éléments marquants, mais après elle m'a fait "ah ben d'accord mais sinon tu viens me voir bientôt etc." Bah voilà c'était (petit rire). »

Ils n’expliquent pas véritablement pourquoi ils se sentent obligés de répondre à un intérêt autre que celui sur leur expérience personnelle. Dans ce cas ils ne présentent qu'une description des lieux ou des informations historiques contextuelles. Le seul élément évoqué pouvant aller dans le sens d’une explication serait alors leur sentiment de fierté à parler de la visite. Cette fierté vient souvent de leur conscience que le voyage leur a été bénéfique et pourra même l'être pour ceux à qui ils en feront le récit. Elle apparaît essentiellement, mais pas de manière exclusive en partageant d’une manière ou d’une autre l’expérience faite. Il ne s’agit pas seulement d’être fier de participer à la diffusion de la mémoire, mais également d’avoir vu quelque chose que les autres n’ont pas vu. La fierté peut, dans le deuxième cas, être aussi bien une réponse qu'un appel à l’intérêt des interlocuteurs. Ils ont conscience d’avoir fait quelque chose, au sens propre, d’extraordinaire que les autres n’ont pas fait. Le sentiment de fierté est développé par la valorisation que leurs interlocuteurs apportent à leur voyage en lui même et à leurs propos. Certains remarquent un intérêt et parfois une admiration aussi bien de la part de leur famille que de leurs amis. Ils sont fiers quand quelqu’un leur dit qu’il n’aurait pas su réagir aussi bien. La fierté vient également simplement du fait d’être écouté attentivement et parfois même envié. Réciproquement, certains participants semblent déçus et vexés quand leur récit ne produit pas l’effet escompté. En fait ils sont fiers pour eux mêmes d'avoir choisi de faire cette visite mais cette fierté prend de l'ampleur par les propos et les comportements de leurs interlocuteurs. C'est pourquoi, un interlocuteur en

définitif peu intéressé contrairement à leur espérance, leur procure du dépit mais surtout apporte une limite à la fierté qu'ils peuvent éprouver.

Pa4f : « Ouais, et puis j'étais fière de pouvoir apprendre des choses à mes parents (rires), en fait je suis très très fière d'y avoir été, vraiment j'ai fait le bon choix je pense (…) Je suis fière pour moi, et je suis fière de pouvoir raconter ce que j'ai fais surtout (...) Oui je pourrais parler de certaines choses que des gens n'ont pas vues. Juste pour ça. »
Pb3f : « Ma soeur me disait "ah la la, moi j'aurais réagi autrement, moi je serais sortie, moi j'aurais pleuré, j'aurais craqué ou j'aurais parlé d'autre chose", j'ai dit "ben non, moi j'ai réagi comme ça". Et c'est comme ça que j'ai réussi à dire ce que moi j'avais vécu en fait quand j'y étais. »

Pa4f : « He mes parents ils ont été fiers que j'y aille en fait. »

Pb4f : « Oui, oui, ils étaient vachement intéressés, en disant "ouhaa tu as de la chance", enfin de la chance, oui (…) Oui, voilà. Que eux-mêmes aimeraient bien y aller et que c'est un beau voyage. »

Solen : « J'ai envie de montrer ce que j'ai fait parce que pour moi c'est important, et je le fais aussi pour créer un effet choc chez les gens parce que je ne les ai pas inventées les photos, je les ai bien prises quelque part. Du coup je pense que, il y a, je les ai montrées à une dizaine de gens et ils ont pas tous réagi de la même façon, il n'y a eu que ma belle-mère qui a réagi de façon à être émue, mais les autres on sentait que ça ne faisait pas non plus un effet mirobolant. »

Pb3f : « Et en fait ma soeur m'a coupée "ha ça oui, j'ai déjà vu" et elle est passée à autre chose. Donc forcément moi je suis restée comme ça, j'ai dit "bon bah je ne peux même pas discuter ce que j'ai vu" (rires), pour une fois que j'ai écouté. »

Symétriquement la raison invoquée au fait de ne pas raconter n'est pas la difficulté à s'exprimer, mais la perception d'un manque d'intérêt de la part de ceux qui ne posent pas de questions. Une participante entre plus dans les détails de sa visite avec son copain qu'avec ses parents parce qu'il a davantage engagé la discussion, alors que ses parents ont écouté sans poser de questions. Cette remarque renvoie au problème de savoir de ce dont ils auraient parlé si des questions leur avaient été posées. De même qu'il est impossible de savoir si ceux affirmant leur capacité à pouvoir parler tout de suite sans en avoir eu l'occasion l'auraient effectivement fait, il n'est pas possible non plus de déterminer si ceux affirmant leur capacité à parler de leur intimité sans en avoir eu l'occasion l'auraient effectivement fait. Quoi qu'il en soit, dans la mesure où ils répondent aux questions qui leur sont posées, il semble certain que l'intérêt perçu définisse le degré de proximité des différents interlocuteurs. La perception de son manque d'intérêt exclut tout interlocuteur de tout rapport intime proche.

Pb5f : « J'ai montré quelques photos à mes parents, j'en ai parlé à mon copain et c'est tout. (…) J'ai détaillé un peu plus avec mon copain que pour mes parents, mais en fait he on a parlé plus tous les deux, parce que mes parents m'ont plus écoutée et avec mon copain on a plus discuté en fait. ».

Pb1f : « Je sais qu'il y a des amis avec qui je parle sans, où je peux tout dire, où je peux me

lâcher, mais il y a des personnes avec qui je préfère ne pas parler de ça, par exemple, parce que pour moi j'ai ressenti, disons, du mal, enfin je ne me vois pas me confier, parce que moi il faut que j'ai un minimum de confiance. »

Pa6m : « Je pense que pour la famille, j'ai peut-être plus sur hee, ben sur mes émotions, vraiment sur les émotions que j'ai ressenties, peut-être moins avec les amis, avec les amis j'ai peut-être été plus historique, enfin, peut-être plus citer des chiffres ou, enfin des détails, des détails de la visite, des détails historiques, je pense avoir parlé moins de mes émotions avec mes amis qu'avec ma famille. »

Pa5m : « Avec mes parents c'est sur la dimension historique mais avec les amis c'est vraiment le ressenti, avec les amis de mes parents c'est le ressenti aussi en fait. »

Les récits de la visite se composent en sphères d'intimité dans lesquelles les participants placent chacun de leurs interlocuteurs. Ils sont dans des proximités différentielles où il est plus où moins possible de parler de son expérience intime. Ce qui est en jeu n'est pas une proximité sociale mais l'intérêt de ceux auxquels les participants parlent. Certains d'entre eux inscrivent une continuité entre leurs relations habituelles et celles qui permettent de parler de leur vécu d'Auschwitz. La confiance et la proximité sont données dans la mesure où elles reproduisent un rapport déjà existant. Cependant, ces relations sont généralement reconfigurées. L'intérêt de leur interlocuteur n'est pas quelque chose de présumé de la part de ceux qui sont habituellement proches. La famille proche peut être placée dans des sphères d'intimité éloignées en raison de son manque d'intérêt perçu dans l'absence de questions posées ou par l'absence de réaction à ce qui est raconté. Souvent ce constat est accompagné d'un sentiment de regret, comme si les personnes proches devaient être les plus intéressées par leur vécu. Ainsi une des participantes emploie le mot bizarre pour qualifier l'attitude de sa mère et de sa soeur, et une autre commence les deux phrases concernant son père par le mot enfin assorti d'un léger soupir.

Etre intéressé plus par la description de la visite que par leur émotion est ressenti alors comme un manque d'intérêt à leur propre personne qui ne les pousse pas à se livrer plus intimement. Réciproquement, plusieurs participantes évoquent un intérêt manifesté par des personnes a priori plus éloignées. Elles les incluent de ce fait dans une intimité proche et peuvent leur parler de manière plus personnelle. Cette situation se présente en particulier lors d'un stage professionnel : des tutrices qu'une participante ne connaît pas intimement s'intéressent à son expérience de voyage.

Pb1f : « A ma mère et à ma soeur, je leur avais dit du coup que j'avais pleuré et que j'avais besoin de rire après. En fait elles n'ont pas fait trop attention, elles ont dit "après il s'est passé quoi", enfin elles ne sont pas restées dessus. Elles ne m'ont pas dit "ha bon, pourquoi tu as

rigolé ", enfin c'est bizarre. »

Pa2f : « Enfin mon père ça va pas l'intéresser quoi. Enfin ce qu'il veut, je pense que c'est plus la visite (petit soupir). »

Pb4f : « Hee, avec mes tutrices je pense parce que, je ne sais pas (petit rire). Honnêtement je ne sais pas. Normalement les gens se sentent plus à l'aise avec leurs familles, mais moi non... Et voilà, elles ont demandé plus. »

Dans tous les cas, cela ne présume ni du manque d'intérêt véritable des parents ni de l'intérêt véritable des amis. Il s'agit de la perception qu'en ont les participants à travers ce qu'ils reconnaissent comme étant des marques dénotatives d'attention. C'est pour cette raison que cette reconfiguration de l'intimité de chacun ne concerne pas seulement des familles peu présentes ou des groupes d'amis habituellement peu proches. Chaque interlocuteur est situé par chaque participant en fonction de l'effet produit par l'interprétation du second sur l'attitude du premier dans la situation particulière d'un échange sur la visite de Auschwitz-Birkenau. Aucun participant ne se pose la question du ressenti véritable de leur interlocuteur.

Selon le degré de proximité ainsi défini, la relation prend différentes formes qui déterminent la manière dont la visite est racontée. Pour ceux que les participants placent le plus loin d'eux, ils font une description de ce qu'ils ont vu et fait dans la journée. Leur récit est alors le plus objectif possible et n'entre pas dans leur expérience. Parfois ils rapportent aussi quelques informations historiques contextuelles sur l'histoire et l'organisation du camp dont ils se souviennent. Ces types de récit répondent toujours à un intérêt qui ne se focalise pas sur leur expérience ou parfois à celui d'un interlocuteur pour l'histoire. A un second niveau, ils signalent leur ressenti, c'est-à-dire répondent à un intérêt pour leur expérience, mais ils n'en dévoilent pas pour autant la nature. A un troisième niveau, ils cherchent à transmettre cette expérience selon deux modalités prises suivant leur objectif. Certains font réagir leurs interlocuteurs afin qu'ils se rendent compte, imaginent et ressentent par eux même à partir de leur récit. D'autres leur donnent directement le sens de la visite pour les convaincre de leur responsabilité civique. Dans le premier cas, les participants répondent à un intérêt manifesté sur leur expérience, non en l'explicitant mais en essayant de la faire partager. Dans le second cas, l'intérêt est plus porté sur des enjeux civiques. Ce qu'ils transmettent alors de leur visite ne reflète pas véritablement leur expérience.

b. Raconter sans transmettre son ressenti

Décrire et parler de l'histoire Tous les participants ont d'abord décrit ce qu'ils ont vu et fait. Leur vécu est alors considéré non pas comme une expérience intime, mais comme une présence dans un lieu dont il s'agit de rendre compte indépendamment de la nature de l'expérience faite à partir de lui. D'un côté les conditions du voyage et sa dimension touristique sont évoqués, et d'un autre côté le récit de la visite elle-même est systématiquement articulé à la description de ce qui a été vu. Le premier point n'est développé que dans de rares cas et essentiellement au moment du retour avant qu'ils n'acceptent de parler de leur visite. Il semble que ce soit une manière d'évoquer leur journée sans entrer dans son contenu. Par contre, la description est le point de départ et l'essentiel des échanges à propos de la visite.

Les participants insistent particulièrement en ce sens sur l'usage de leurs photographies. Elles ne sont généralement pas l'occasion de faire éprouver quelque chose aux autres ou de montrer ce qui a fait éprouver quelque chose. Elles servent de support pour une description de leur journée pour montrer ce qui a été vu, plus que pour évoquer ou pour se souvenir d'un sentiment éprouvé. Ainsi une participante estime que les photos lui évitent de se donner la peine de décrire. Cette utilité donnée aux photos peut expliquer que certains ne comprennent pas l'interdiction de prendre en photographie les restes humains. Une participant trouve d'ailleurs que passer outre à cette interdiction est même nécessaire pour pouvoir communiquer ce qu'elle voit et ainsi faire prendre conscience au gens de ce qu'il s'était passé à Auschwitz.

Pb5f : « Ben il y en a quelques-unes que c'était plus pour moi parce que c'est des choses qui m'ont touchée et … il y en a, oui, c'était surtout pour mes parents, pour qu'ils se rendent compte un petit peu, parce que c'est vrai que quand j'en parle ce n'est pas pareil. Je peux dire à mes parents : "j'ai vu une vitrine qui fait cette taille là de cheveux ", ils ne vont pas se rendre compte, alors que si vraiment je leur montre la photo ils vont être là à dire "ah oui, quand même ça fait beaucoup". »

Pb4f : « Non, je pense que dans les deux cas, j'aurais pas su décrire et he les personnes qui voyaient, que les photos, ben ils peuvent voir à peu près comment est constitué les camps. Ils ont quelque chose de visuel donc. »

Pa4f : «. *Et pourquoi tu les as pris en photo ?*- Parce que ça m'a choquée et je me suis dit "si ça me choque ça doit en choquer d'autres et ça peut faire changer".».

Avec certains interlocuteurs, le récit s'est arrêté à cette description. Les participants insistent ainsi surtout sur les lieux et les moments où ils ont appris ou ressentis parce que leur expérience les désigne comme des moments importants devant

être décrits à ce titre. Pourtant ils ne parlent pas dans ce cas de l'apport de la présence de la rescapée bien qu'ils lui donnent généralement une grande importance dans le récit de leur expérience. Il n'est en effet pas possible de dire ce qu'elle apporte sans entrer dans les notions, images mentales et ressentis qu'elle aide a élaborer. Ils se contentent d'indiquer sa présence sans entrer plus avant dans le contenu de ce qu'elle communique. La seule participante évoquant sa présence à ce niveau de récit, le fait pour parler non de son ressenti personnel mais de celui de la rescapée.

Il n'y a en fait que deux participantes pour dire explicitement que personne n'est assez intime pour que puisse être exprimé quelque chose d'aussi personnel. Elles sont alors toujours restées à ce niveau descriptif dans les échanges à propos de leur visite.

Pb2f : « Au début j'ai commencé par leur raconter ce qui m'a touchée le plus, donc les conditions de vie et après je leur ai raconté, vite fait, la visite. Qu'est-ce qu'on avait fait le matin, l'après-midi, tout ça. J'ai beaucoup plus parlé, où c'est des photos que j'avais prises en les expliquant (…). J'ai juste dit "bah oui, j'ai vu ça, on nous a raconté ca ", et je n'ai pas vraiment parlé de ce que j'avais ressenti (…) D'abord, j'ai commencé par les moments qui m'ont le plus touchée. Je leur ai raconté bah voilà, des moments, et après j'ai raconté plus vite fait comment ça s'était déroulé. Mais j'ai seulement insisté sur deux ou trois trucs qui m'ont vraiment touchée. »

Pb2f : « Ben je leur avais dit que c'est ce qui l'avait plus choqué Ginette »

Pa2f : « Donc pour moi j'ai pas placé mon ressenti personnel, je peux lui dire, par exemple que j'étais marquée, mais je ne vais pas lui dire vraiment l'émotion que j'ai ressentie à ce moment-là... Mais par contre je peux parler du camp en général, mais oui c'est sûr je ne vais pas parler de mes émotions personnelles. »

Pb3f : « Je pense que si je rencontre des gens qui me disent "ha bon tu as été à Auschwitz, ben tu l'as ressenti comment", je dirais "ben, j'ai passé ma journée et j'ai écouté" et puis c'est tout, je pense que je ne le dirai pas à d'autres personnes en fait. *(*…) C'était mon ressenti à moi et je pense pas le dire, ça, ils ne vont pas penser pareil que moi forcément, donc je me suis dit "c'est le mien, que eux ils vont avoir le leur quand je leur raconterai, si ils y vont, ils auront le leur aussi", je parlerai juste de l'histoire et de ce que j'ai vu. »

Dans la plupart des cas, cette description est le point de départ de l'évocation d'autres dimensions en réponse à des questions posées. Même si beaucoup de participants ne peuvent pas dépasser la description avec certains interlocuteurs, ils y arrivent avec d'autres en fonction de l'intérêt perçu chez eux. L'essentiel des discussions sur la visite a débouché sur une explication historique, ou du moins sur l'expression du peu dont ils se souviennent. La description prend alors en compte un minimum d'explications pour faire comprendre ce qui est décrit. Une des participantes rappelle la difficulté et son embarras pour raconter sa visite sans ces informations auxquelles elle n'a pas prêté grande attention. Lorsque un interlocuteur est appréhendé

comme quelqu'un s'intéressant à l'histoire, les participants n’ont pas de mal à développer les considérations historiques dont ils se souviennent,, aussi bien au niveau de ce qu'il s’est passé au camps que de la politique nazie d’extermination en général. Cet intérêt se manifeste généralement, mais pas nécessairement par le fait de poser des questions. C'est pourquoi une participante raconte le fonctionnement du camp à son meilleur ami dont le grand-père a été déporté puisqu' elle est alors certaine de son intérêt personnel, et un autre déduit de l’intérêt de ses parents pour sa culture générale leur désir de savoir ce qu’il a appris comme informations historiennes.

Le degré de précision de ces informations historiennes dépend également de l’intérêt des interlocuteurs car ils les approfondissent en fonction des demandes explicites. Lorsqu’il n’y a ni supposition d'un intérêt ni questions posées, les participants se contentent d’idées générales et désignent ou signalent plus le fait d'avoir appris des choses qu’ils ne les restituent. Une participante compare en ce sens les propos tenus avec ses parents et avec ses grands parents. Ces derniers ont déjà visité un autre camp et se souviennent d’avoir habité dans un appartement de juifs raflés pendant l'occupation. Non seulement ils posent des questions, mais de plus ils parlent à leur petite-fille en s’impliquant dans la discussion..

Malgré cette disposition à parler, la manière dont ils racontent dans l'entretien ce qu’ils ont dit de leur visite fait ressortir qu’ils n’ont malgré tout pas grand chose à en dire. Ils restent à un niveau très général et imprécis. Ce qu’ils en ont dit est cependant apparemment suffisant pour leurs interlocuteurs. Cela suffit généralement à les placer dans une position de savoir, dans la mesure où leurs interlocuteurs en savent moins eux-mêmes sur Auschwitz. Les exceptions à cette situation pourraient être des discussions avec des interlocuteurs ayant une connaissance préalable, mais aucun ne semble avoir vécu une telle situation. Non seulement ce ne sont pas les informations en elles-mêmes qui les ont intéressés pendant la visite, mais ce n’est pas non plus ce qu’ils ont envi de raconter. Ils le font pour répondre aux attentes.

Pb3f : « J’avais que des photos en fait, je n'arrivais pas à leur dire ce que j'avais vu et tout ça. Donc ils voyaient des photos, mais ils ne s'y voyaient pas non plus. Ils regardaient les photos, et on disait "il s'est passé quoi là, pourquoi tu as pris en photo" et je leur dis "ben là, il s'est passé ça", mais je n'expliquais pas trop en fait, je n'arrivais pas. »

Pb1f : « He mon meilleur ami j'en ai parlé avec lui mais je lui ai plus expliqué, tient par exemple, l'air de dire "ton grand-père il est passé par là et il a fait ça, là il a été déshabillé ", enfin je lui ai plus expliqué comme ça, plus que moi comme je l'ai visité, en gros comment son

grand-père en gros a fait le chemin. »

Pa5m : « Tout ce qui est formel ben moi personnellement hee j'aime pas trop en parler. Nous on aime plutôt dire notre avis personnel, on aime bien raconter notre histoire personnelle et notre hee, ben ce qu'on l'on pense, de donner notre avis, opinion, jugement, de débattre sur quelque chose hee qui est relatif à tous, et pas sur quelque chose de formel. (…) Mes parents sont plutôt plus intéressés par ma culture générale, la culture formelle des choses. »

Pa2f : « He ça dépend, plus mes grands-parents qui me demandaient…c'est eux qui avaient été visités Dachau, parce que j'ai plusieurs grands-parents et eux aussi m'ont demandé comment ça s'était passé.. Et justement j'en ai parlé avec parce que ma grand-mère habitait à Paris et elle m'a dit qu'elle avait habité dans des appartements où avaient été raflés des juifs, et justement ça a amené une conversation sur les juifs, sur Auschwitz (..) He je suis rentrée plus dans l'histoire avec mes grands-parents que avec mes parents, c'est-à-dire que je racontais plus he comment ils ont été traités par rapport à ce que Ginette nous avait dit, que avec mes parents j'ai plus parlé de ce que j'ai vu, ouiai, j'étais plus dans l'histoire avec mes grands-parents, de leur raconter (...) Oui, c'est pas que mes parents ça ne les intéresse pas (rires) mais c'est vrai que mes parents ils vont plus s'intéresser à ce que j'ai vu que peut-être à l'histoire. »

Pa5m : « Be heeouf, parce que nous, en soi, la dimension historique, je pense que hee, c'est ce qui nous fait un peu chier en classe. »

Cela apparait dans la manière convenue et stéréotypée avec laquelle les participants parlent de leur visite. Ils ne dévoilent pas alors leur intimité mais utilisent des éléments de langage renvoyant à ce qu'ils considèrent être un discours social ou culturel général. Tous utilisent en effet le même vocabulaire et les mêmes expressions pour en parler. Il peut sembler qu'ils se placent dans une manière attendue de dire qui évite d'entrer en détail dans le ressenti intime. Une participante fait ce lien en estimant que si son ressenti ne peut pas être compris par les autres car il est trop personnel, réciproquement le fait de se sentir obligé de le dire de façon manière prédéterminée interdit l'expression de toute intimité. Cet usage d'une expression assez stéréotypée pourrait être vu comme un effet ou un symptôme de l'incapacité à dire ou de la volonté de ne pas dire.

Cette situation a été également observée lorsque les différentes classes ayant participé au voyage se retrouvent au Mémorial de Caen, trois mois après, pour présenter leur expérience. D'un côté, le cadre institutionnel et le fait d'être devant un public composé de l'ensemble des participants ainsi que des responsables du Mémorial de la Shoah et de la Région ne se prête pas une introspection véritable. De plus, ils récitent quelque chose de mis en forme en amont avec les enseignants. S'ils évoquent leurs ressentis, ils le font de manière stéréotypée en fonction des attentes qu'ils imaginent être celles de l'institution. Parmi toutes les classes ayant participé à la visite, un seul groupe profite de l'occasion pour évoquer des ressentis intimes. Ils lisent le texte où une des

participantes a écrit son expérience intime et dans lequel les autres se sont reconnus. Dans son entretien celle-ci parle de la réaction de ses amies ayant les larmes aux yeux et la félicitant d'avoir réussi à mettre en mots tout ce qu'elles avaient vécu elles- mêmes. La forme de cette lecture à plusieurs voix où chaque élève reprend une partie du texte tend cependant à rabattre toutes les expressions possibles sur la sienne. Une norme de l'expression de ce qui a été éprouvé est donc définie.

Pa2f : « Il y en a qu'ont été très touchés, qui ne se sont pas sentis bien, oppressés he, qui ont fondu en larmes, il y en a d'autres qui ont eu un regard extérieur. Et le problème c'est qu'on ne peut pas faire un devoir de mémoire avec un grand M parce que, enfin je ne vais pas transmettre une mémoire de la même manière qu'un autre élève par exemple. »

Pc3f : « J'étais là en train de marcher et là je me suis rendue compte que j' étais silencieuse donc je me suis dit que c'était important et que j'allais l'écrire et c'est comme ça que j'ai commencé (…) C'est comme ça que je m'exprime, j'écris (…) Et j'ai montré à une amie, à plusieurs amies, et elles me regardent et elles avaient les yeux un peu je ne sais pas comment et elles m'ont dit c'est trop triste. Et j'ai une autre amie qui me dit "ben tu a réussi à mettre en mots tout ce qu'on a vécu là". »

Signaler son ressenti Même si la plupart du temps ils ne l'ont pas fait, tous les participants affirment qu'ils auraient aimé parler de leur expérience personnelle et intime. Lorsqu'ils l'ont évoquée, elle a été généralement seulement signalée plus que véritablement exprimée. Quelques uns disent avoir expliqué leurs émotions, mais sans parvenir à préciser ce qu'ils ont expliqué. Une participante ponctue par exemple son récit en disant puis voilà quoi. Elle indique clairement qu'elle n'a rien de plus à en dire que le fait d'avoir dit qu'elle a eu des émotions sans les préciser. Ce signalement s'accompagne généralement d'une atténuation de la force de ce qui a été ressenti. Une participante expose comment elle transforme alors l'envie de pleurer, qui est une manifestation émotionnelle forte, en un simple sentiment de tristesse qu'elle attribue à elles-mêmes et à d'autres camarades.

Il ne s'agit jamais simplement de désigner des ressentis, des notions ou des images mentales en eux-mêmes, ils sont indiqués toujours à partir de la description de ce qui a été visité. Dire avoir fait une expérience est une précision de la description objective de ce qui a été fait et vu : soit ils décrivent et donnent leurs impressions, soit ils profitent d'une remarque de l'interlocuteur aidant à exprimer une réaction peut-être délicate à avouer, comme le fait de pleurer. Une participante vit les deux situations : d'une part elles décrit les rails puis son émotion, de l'autre elle parle de son émotion en répondant à une question sur son ressenti devant les chaussures d'enfants dans le bloc 5.

Pb2f : « Ben avec mes parents, avec ma famille en général, j'ai raconté en détail, enfin

vraiment ce qu'on a fait, he je leur ai expliqué les émotions que j'avais eues et puis voilà quoi. (...) Je ne vais pas parler d'une émotion en particulier, mais d'une émotion générale, oui cela m'a rendue triste, des choses comme ça, mais je ne vais pas dire vraiment là j'avais envie de pleurer, mais si, je vais quand même en parler parce que c'est important mais je ne veux pas faire du personnel mais je vais faire du général, donc je vais dire, "ah oui moi j'étais triste et j'ai vu que telle personne était triste"(…) Hum, voilà quoi. »

Pb3f : « En fait quand j'ai pris la photo sur les rails, j'ai dit à ma mère "haff, je me souviens qu'à ce moment-là je me suis dit ha il y a eu plein de personnes", enfin je me remettais en fait dans la visite avec les photos. J'arrivais à me dire qu'à ce moment-là j'ai ressenti ça, à ce moment-là j'ai pas réfléchi, je suis repartie, enfin et ça, je le disais beaucoup à ma mère en fait. (...) Ma mère a fait "ha ça doit faire bizarre de voir ça, autant de chaussures d'enfants", et en fait là je l'ai regardée et j'ai dit "ha ben j'ai pleuré à ce moment-là". »

Les questions qui sont posées sur leurs ressentis intimes sont la plupart du temps générales et les réponses restent à ce niveau sans entrer dans l'intimité. Des détails sont rarement demandés et les participants répondent à une question générale de manière générale si leurs interlocuteurs n'en profitent pas pour demander plus de précisions. Ils estiment alors que leurs interlocuteurs se satisfont d'une réponse générale. Quand ils n'ont pas envi directement de parler en détail de leur expérience, ils signalent juste avoir eu des ressentis.

Pb5f : « Ben il m'a demandée ce que j'avais ressenti là-bas et tout ça, comment ça s'est passé.

Pb3f : « Ils m'ont posée des questions et pareil, ils m'ont demandée mon ressenti, ben tout le monde m'a demandé si c'était émouvant et je leur ai dit oui … en détail non (…) Ils m'ont demandé, donc je leur ai répondu assez globalement et puis ça leur a suffi. Je lui ai dit "ben c'était dur "et voilà. Je n'ai pas répondu plus que ça … non j'avais pas envie … je ne sais pas, je n'avais pas envie d'en parler. Parce que c'est pas un souvenir, enfin ce n'est pas pareil que quand on va je ne sais pas, à Disney, alors là, on n'en parle à tout le monde et on est content que là on revient et on se dit "on ne va pas parler des gens qui sont morts ", donc j'ai pas forcément envie de parler de ça. »

Faire ressentir aux autres Dans la mesure où les interlocuteurs n'insistent pas, ils estiment que cette réponse générale les satisfait. La question de la possibilité de dire en raison de la nature difficile de l'expérience à raconter ne se pose donc pas. Cette question ne se pose que lorsque les interlocuteurs sont placés dans une plus grande proximité. Deux participantes disent explicitement qu'elles ne sont pas allées plus loin dans l'expression de leur expérience car elles n'ont pas réussi à exprimer leur ressenti, bien que l'une précise que son impossibilité se rapporte à son entourage affectivement le plus proche.

Dans ce cas, comme dans les situations précédentes, malgré leur volonté de se dire, ces deux participantes signalent seulement leur ressenti sans le dire vraiment. Confrontées à cette situation, elles élaborent une stratégie pour partager ce qu'elles ne

parviennent pas à exprimer. Elles racontent alors leur visite de sorte à provoquer chez leurs interlocuteurs une expérience semblable à la leur. Elles peuvent ainsi partager leur expérience non en la transmettant mais en faisant en sorte que leurs interlocuteurs comprennent de quoi ils s'agit. Ceux ci ont une expérience sinon proche mais au moins allant dans le même sens. Une participante explique comme elle s'y prend pour que son interlocuteur puisse prendre ce qu'elle a à dire pour construire ses propres émotions sans pour autant reprendre les siennes puisqu'elle ne les a pas développées.

Ils espèrent pouvoir partager ce qu'ils n'arrivent pas à transmettre par la reconnaissance mutuelle d'une expérience allant dans le même sens. Ils tentent de créer des sentiments chez ceux à qui les écoutent décrire leur visite. Ils racontent alors que leurs interlocuteurs sont choqués par leurs récits. Ils évoquent souvent cette situation de manière elliptique, mais une participante en particulier s'attarde sur cet effet des mots augmenté par la vue de photographies. Sur ce point le récit d'une participante ayant perdu une grande partie de ses photos est assez révélateur. En ne montrant pas ses propres photos mais celles d'une amie, elle utilise des éléments qui ne révèlent pas forcement ses intérêts et sentiments propres. Pourtant lors du premier échange assez laconique avec sa mère, celle ci produit ses propres sentiments sans se les avoir fait transmettre. Si cette participante parle peu de ses expériences, elle les partage à travers des photos.

Pa4f : « Non parce que en fait, je n'aurais pas su trop quoi répondre, parce que même moi, je ne sais pas vraiment comment exprimer ce que j'ai ressenti. »

Pb5f : « Non, c'est parce que j'arrive pas à les dire. Parce que c'est vrai, je pourrais dire à mes parents que j'avais ressenti ça et ça, je leur dirai, mais je n'arrive pas, ce n'est pas exprimable. »

Pa2f : « J'essaye de pas l'intégrer justement pour que ce ne soit pas personnel mais que la personne puisse prendre en fait, prendre ce que j'ai à lui dire. Donc pour moi j'ai pas placé mon ressenti personnel, je peux lui dire, par exemple que j'étais marquée, mais je ne vais pas lui dire vraiment l'émotion que j'ai ressentie à ce moment-là, je ne vais pas lui dire que j'avais envie de pleurer, qu'à cette clairière là je me suis posée plein de questions, que j'ai fait le rapprochement avec des photos et des éléments etc., non, je vais lui dire que cette clairière m'a marquée parce que j'avais vu une photo avant de cette clairière là. Mais par contre je peux parler du camp en général, mais oui c'est sûr je ne vais pas parler de mes émotions personnelles. »

Pa4f : « C'est-à-dire que quand ils ont vu les cheveux et tout ça, les vêtements pour enfants, ma belle mère m'a dit "c'est horrible je ne peux pas regarder ça "et j'ai senti qu'elle allait pleurer en fait et je me suis dit "faut pas que tu y ailles parce que sinon ça va être une tragédie", je me suis dit, "j'ai réussi, enfin pas réussi, mais elle s'est rendue compte rien qu'avec des photos, de l'horreur". »

Pb5f : « Je n'ai pas trop parlé de ce que j'avais ressenti. J'ai juste dit " bah oui, j'ai vu ça, on nous a raconté ca ", et je n'ai pas vraiment parlé de ce que j'avais ressenti (...) L'après-midi j'avais pris beaucoup de choses en photo et quand je les ai perdues j'étais dégoûtée en fait. Je me suis dit que je n'y retournerai pas une seconde fois et même si je prends les photos d'une

copine à moi, ce n'est pas pareil, elle n'a pas ressenti la même chose pour les mêmes trucs (...) ma mère elle m'a dit "c'est ignoble, on ne peut pas laisser quelqu'un sans manger, et la voir comme ça quoi" (…) oui, et puis elle, quand elle voyait les autres gens à côté, le petit garçon là-bas, il a l'air à si jeune, il n'a que la peau sur les os alors que c'est un petit garçon quoi. Ma mère elle disait que elle n'imaginait même pas comment il faisait pour survivre, déjà pour être debout, un sac d'os. »

Il ne s'agit pas de dire que l'expérience du récit de la visite serait équivalente à celui de la visite. La plupart des participants, même ceux qui essayent de provoquer l'expérience de leurs interlocuteurs, le reconnaissent. L'expérience de ceux qui les écoutent ne peut être la même. Ils ne sont pas témoins de la visite comme les participants, de même que ces derniers ne sont pas témoins de la politique nazie d'extermination comme la rescapée. De même qu'ils perçoivent quelque chose de la politique nazie d'extermination et en un sens sont témoins, leurs interlocuteurs perçoivent quelque chose de la visite. Ceux qui reçoivent ce récit de la visite en font en effet une certaine expérience médiatisée par celle de ceux qui reviennent d'Auschwitz. D'une certaine façon ils sont avec la visite dans un rapport similaire à celui des participants par rapport à la politique nazie d'extermination quand ils visitent le Musée-Mémorial.

Pa3m : « Finalement la personne, à travers ce que vous dites, essayant de entre guillemet voyager, en fait, essaye de se représenter le lieu, etc. et c'est encore une fois, l'individu qui est plus dans l'idée de "ha qu'est ce que je peux ressentir face à ça" que dans "et toi est-ce que tu as ressenti ". »

Pb3f : « Mais en fait moi j'ai plus envie d'en parler pour que juste les gens s'en souviennent, même s'ils ne connaissaient pas des gens qui l'ont vécu, enfin qui n'ont pas entendu le témoignage, j'ai envie de témoigner ce que moi j'ai vu. C'est plus l'envie d'en parler, parce que je disais que mon neveu quand il va en parler à l'école, quand moi je lui expliquerai, ben il n'aura pas la même visualisation des choses que moi, que moi j'ai eu quand j'ai été en cours en fait. Il aura directement du camp lui-même de ce que moi j'ai vécu en fait, de moi ce que j'ai vu. Oui, je pense que c'est plus çà. »

Un aspect essentiel de la visite peut ainsi être partagé même s'il n'a pas pour fonction de remplacer ou de reproduire les ressentis pendant la visite. Son but est de permettre aux autres de comprendre ce que les participants ont pu ressentir. L'un d'eux analyse en ce sens l'imagination et les ressentis élaborés par ses interlocuteurs à partir de ce qu'il leur dit. Ils n'auraient pas le caractère concret des images mentales et des ressentis construits pendant la visite. Cette imagination est ainsi similaire à celle des participants avant de faire la visite.

Pa4f : « Ben mon père, ma mère, mes grands-mères, ben non en fait je suis assez satisfaite, ils n'étaient pas non plus émus vraiment mais on sentait qu'ils ont compris quoi, ce qui s'était

passé. »

Pa3m : « En fait, il y a une sorte de décalage, si vous voulez, entre ceux qui y sont allés et ceux qui n'y sont pas allés. Dans les deux cas, on imagine, dans les deux cas on est dans un état d'imagination, mais quand on n'y est pas allé, on est dans un état de double imagination : on s'imagine déjà comment ça aurait pu être et en plus on s'imagine aussi, oui, "mais comment je ferais moi face à ça " donc une fois que l'on revient, en fait on perd un peu, en fait, de cette appréhension. »

Les participants qui ne cherchent pas ainsi à faire ressentir leurs interlocuteurs s'en abstiennent non seulement parce qu'ils ne perçoivent pas d'attentes de cette nature, mais également dans la mesure où ils ne partagent pas cette conviction selon laquelle le ressenti provoqué permet d'approcher l'expérience de la visite à défaut d'en être identique. À l'extrême, le participant considérant que la réflexion a été l'essentiel de sa visite récuse cette pratique et parle avec un ton dédaigneux de ses interlocuteurs qui essayent de ressentir à travers ses mots. Lorsqu'ils parlent de l'usage possible de leurs photographies, un certain nombre d'autres considèrent que ce qu'elles montrent permet de préciser la description, mais ne permet ni de se rendre compte ni d'imaginer ni de ressentir. Deux participantes estiment respectivement que leurs photographies ne montrant pas vraiment la masse des cheveux sont moins impressionnantes, et qu'une photographie des rails n'aide pas à s'imaginer le lieu où la masse des gens est emmenée. Un troisième, sans se référer à un lieu précis considère de manière générale qu'une photographie ne procure pas de malaise contrairement à un lieu qui permet de plus se rendre compte. Il faut donc aller sur le lieu même pour faire l'expérience donnée par les ressentis.

Non seulement les descriptions et les photographies montrées ne peuvent pas transmettre leurs sentiments, mais de plus elles ne peuvent pas faire le même effet que la présence sur le lieu. Une participante, choquée que sa sœur ait évoquée son propre ressenti à sa grand-mère, explique sa réaction qui est représentative de ce que tous pensent : le seul vrai ressenti ne peut être exprimé que par la personne qui a vécu l'expérience. Elle estime que sa sœur n'avait pas à interpréter le ressenti qu'elle-même lui avait confié, non pas pour un problème d'appropriation de ce qui lui appartient, ni pour la déception de ne pas raconter avec fierté son voyage à sa grand-mère, mais parce qu'elle a donné une reproduction tronquée de ses ressentis.

Pa3m : « Et he, mais c'est vrai que je suis plus dans la description du lieu, en fait. En fait c'est comme si les personnes essayaient de ressentir à travers vos mots, dans la transmission. »

Pb1f : « Enfin c'était plein de cheveux et je ne sais pas, je regardais tout en fait. Je voyais qu'il

y avait plein de couleur de cheveux, c'était hallucinant quoi. En photo, c'est pas pareil parce que là, je ne vois pas la masse en fait que quand on est devant je trouve que c'est impressionnant. haa c'est de fou quand même. En fait je regardais tout, enfin peut-être pas en détail, juste devant en fait je regardais et je me disais "mais haaa comment c'est possible qu'il y ait autant de cheveux quoi". »

Pc1f : « Parce que sur une photo on arrive pas à visualiser le lieu, enfin j'ai toujours vu l'image de l'entrée avec le bâtiment, les rails et tout, mais au final je n'imaginais pas ça dans ce sens là, je n'imaginais pas, je voyais jamais où allaient les rails. Les photos on ne peut pas avoir tout le lieu, à la limite avec un film mais c'est toujours mieux d'être vraiment là-bas quoi. »

Pc4m : « Je pense que les photos c'est différent que d'être sur place parce que quand on marche en fait là-bas, en fait de voir les photos ça ne donne pas le malaise que quand on est sur place. Je pense que d'avoir le malaise ça permet de plus se rendre compte que de voir de simples photos. »

Pb3f : « Je me suis dit que c'était à moi de le faire en fait, parce que je la regardais après et je lui disais "mais pourquoi tu as dit ça, c'était à moi de le dire", bon même si je ne voulais pas trop le dire, elle a parlé à ma place et ça ne m'a pas trop plu, je lui ai dit "tu ne peux pas dire exactement ce que j'ai ressenti parce que tu n'y étais pas", donc même si je lui avais déjà dit, je voulais le dire, moi, à ma grand-mère comment j'avais ressenti ça. »

2. L’absence d’échanges entre ceux qui ont partagé l’expérience de la visite

Introduction

S’ils ont ainsi peu partagé leur expérience, les participants n’en ont pas non plus beaucoup parlé entre eux. L’absence de communication entre ceux qui ont partagé ce moment est paradoxalement justifiée par une relation rendant tout partage inutile. Dans ce groupe, chacun considère a priori que les autres ont la même expérience. Ce sentiment d'appartenance à un groupe s'établit sur trois aspects: premièrement être sur le même lieu, deuxièmement y être au même moment et troisièmement avoir des réactions conformes à ce qui est communément attendu. Ce groupe trouve sa cohérence face à des exclus auxquels manque la troisième condition. En dehors de ces cas particuliers, ce qui est en décalage est vécu comme étant une manière de vivre différemment une expérience partagée.

Le sentiment d'appartenance n'interdit pas de pouvoir vivre les mêmes ressentis de manière personnelle et différente, mais produit de fait l'obligation de les dire et de les

exprimer de la seule façon estimée commune à tous. C’est dans cette mesure où ils sont signalés plus qu’exprimés dans leur intimité et leur complexité qu'ils peuvent désigner une expérience commune que chacun a en fait vécue de manière propre en fonction de sa sensibilité personnelle. La communauté se manifeste par des silences, des remarques descriptives vagues, des réactions sommatives ou encore par l'attention portée à des camarades et l'envie de les aider en les voyant défaillir à certains endroits. Ainsi, l'absence d'échange verbal sur le ressenti ne signifie pas l'absence d'attitude relationnelle.

Cette relation ne dure cependant que le temps d’exprimer quelque chose de la visite. La proximité entre les différents visiteurs ne se transforme pas en liens durables. Elle se décompose progressivement à partir de la fin de la visite lorsque les participants se mettent de plus en plus à parler d’autre chose et reviennent ainsi à des relations quotidiennes antérieures : les échanges habituels reprennent alors entre les participants. Les discussions glissent de plus en plus systématiquement et rapidement vers le fait de parler d’autre chose. C’est à la fois le lien particulier et ce qui en faisait la raison d’être qui disparaissent. Les relations entre les individus ayant participé à la visite redeviennent alors normales, c’est-à-dire ce qu’elles étaient avant la visite. À partir de ce moment, ils ne se considèrent plus comme des participants à la visite et redeviennent les membres d’une même classe avec ses dynamiques relationnelles propres.

a. Communauté et communion des ressentis

La communauté de ceux qui ont vécu la visite La supposition que chacun a une expérience similaire apparaît à un premier niveau dans l’usage fréquent du nous lorsque les participants non seulement évoquent ce qui a été vu, mais également quand ils parlent de leur expérience. La plupart estiment partager quelque chose que ne peuvent pas comprendre ceux qui n’ont pas fait la visite.

Pa6m : « Quelqu’un qui n’a pas fait la visite ne peux pas comprendre (…) Je pense que tant qu'on n'a pas fait la visite et qu'on n'a pas été sur place, c'est difficile de vraiment hee ressentir toutes les émotions qu'on ressent. Je pense que, oui pour moi, qu'il faut être sur place pour ressentir ce qu'on a ressenti tout simplement. »

Il y a une connivence non dite entre ceux ayant eu la même expérience. Dans la recomposition des sphères d’intimité, ceux qui ont fait la visite sont ainsi les plus

proches. Cette proximité ne se construit pas en fonction de rapports déjà existants et des amitiés déjà formées. D’un côté, leurs amis proches n’ayant pas participé au voyage en sont exclus puisqu'il n’est pas possible de partager cette expérience avec eux. D’un autre côté, à l’intérieur du groupe de ceux qui ont participé au voyage, les participants ne parlent pas plus de leur expérience avec leurs amis de classe proches qu’avec les autres membres de leur groupe.

Seule une participante évoque sa satisfaction d’avoir fait la visite avec une amie déjà proche, tout en reconnaissant n'avoir pas beaucoup échangé avec elle. Son explication de ce peu de rapports particuliers indique bien que ce n'est pas une question de proximité amicale. Tous sont mis sur le même plan sans qu’une priorité ne soit donnée aux amis habituellement proches. En fait les échanges avec les membres de ce groupe dépendent de leur sensibilité particulière à se livrer. D'autres participants insistent plutôt sur le rapprochement occasionné par la visite entre tous ceux qui y ont participé. Elle aurait crée un petit lien. L’expérience commune crée un sentiment de communauté né de l'implication de tous ceux qui ont été partant pour un projet et pour la visite. Pour un des participants, elle est l'occasion approfondir des liens existants et de découvrir des aspects que l'on ne soupçonnait pas chez les autres.

Pb3f : « Forcément on était quand même contente d'y aller ensemble et puis de voir des choses en même temps. Si j'y serais allée toute seule, elle n'aurait pas vu ce que j'ai vu donc forcément on était contente de le voir ensemble, mais c'est vrai que après, on n'en a pas parlé plus que ça, vu que moi déjà je n'y arrivais pas et elle, elle ne parle pas trop de ce qu'elle voit, enfin, même dans la vie. »

Pa2f : « Mais surtout, en plus, ce qui est étonnant c'est qu'on n'est pas très proche, enfin les amis, les personnes qui nous accompagnaient venaient de plusieurs classes, on n'est pas très proche en temps normal, mais le camp ça nous a, enfin même la visite au mémorial ça nous a rapproché, on a rigolé ensemble, le midi on se retrouvait, et puis là c'était pareil on a mangé dans le bus, et même si on ne se connaissait pas, enfin il y avait quelques bons amis à moi, mais les trois-quarts je ne les connaissais presque pas et j'ai parlé avec plein de gens, on se prêtait la nourriture un peu, etc., on parlait, on se demandait comment ça s'était passé etc. Et puis oui enfin ça c' était étonnant parce que après, retourné au lycée, maintenant on se parle toujours un petit peu, et en fait c'est grâce à cette visite aussi qu'on a pu se rapprocher, un peu en parler, justement de tout ça. »

Pa6m : « Pendant la visite, c'était pas des amis proches, disons plus des connaissances ou des gens que j'apprécie en tout cas, oui, là, on a pas mal parlé. C'était aussi l'occasion de découvrir certains ou certaines qu'on ne pensait pas aussi impliqués, aussi intéressés dans le projet, parce qu'on est tous impliqués à des degrés différents. »

Chacun est généralement réputé être dans la même situation et avoir fait la même expérience. Seuls deux participants se sont eux-mêmes mis à l’écart de cette communauté tout en étant reconnus par les autres comme s’ils y étaient inclus. Le

participant étant dans la réflexion et non l'émotion, refuse de ne voir dans Auschwitz que la souffrance et la mort. Il a du mal à partager son point de vue et à se faire comprendre. Il est confronté à l'incompréhension des autres qui naît de son expression de sentiments ne correspondant pas à ce qui est attendu. À partir de là, il considère que l'expérience partagée correspond à une obligation d'exprimer des expériences similaires indépendamment de ce qui est effectivement éprouvé. Ce qui pour les autres est un effet de la communion des sentiments devient pour lui un effet du caractère stéréotypé de l'expression acceptable. La difficulté est ainsi déplacée de la question de l'intimité et de la nature du ressenti vers celle du caractère stéréotypé de son expression. L'autre, très engagé pour la cause animale, ne parle qu'à son père de sa compassion pour les animaux en voyant le wagon qui transportait les déportés Il n'en dit rien aux autres afin d'éviter les moqueries - ce qui ne l'empêche cependant pas de partager l'essentiel avec eux.

Pa3m : « Ben y réagissent dans cette idée que, "mais fais attention à ce que tu dis ", peut-être aussi que des fois je n'emploie pas les bons mots parce que je suis quelqu'un qui parle comme je pense, que c'est pas toujours facile aussi, j'ai des grosses difficultés chez moi à enjoliver ce que je dis. »

Pa3m : « En fait il y a une sorte, oui une sorte de confusion entre les attentes finalement et la réaction finale. (...) Les autres partaient du principe, quand je dis les autres, c'est ceux qui sont dans l'émotion, c'est quelque chose qui est à l'intérieur, c'est quelque chose qui se ressent, c'est intime, c'est immuable aussi, personne peut savoir ce que ressent l'autre et comme on est (...) Je crois qu'on ne tient pas à le montrer, on veut rester he humble face à, ben il y a une sorte de, si vous voulez une sorte d'habitus dans la manière d'aller dans ces lieux en fait, une manière d'être. »

Pa1m : « On pleure sur le sort des sortes d'humains qui ont été exterminés, voilà, c'est grave quand même, mais on oublie souvent ce que ressentent les animaux qui sont abattus par milliards chaque année (…) Mon père est compréhensif he, ma mère aussi parce que he je suis végétalien, après, mes amis, je n'en parle pas, parce qu'ils m'auraient rigolé au nez. (…) ben pour moi c'est super important mais j'en ai pas parlé, j'ai parler du ressenti un peu comme tout le monde, voilà, c'est impressionnant, ça fait prendre conscience. Voilà, en fait on a tous un peu le même ressenti en général sur les lieux et sur la visite, que c'est impressionnant, voilà. »

Pour tous les autres, si la reconnaissance d'une communauté d'expérience fonde l'inutilité de parler et la compréhension commune, le constat d'une telle compréhension commune ne fonde pas cette reconnaissance. Il s'agit d'une présomption et d'un ressenti, puisque les participants ne se disent pas mutuellement ce qu'ils ressentent pendant la visite ou ce qu'ils ont ressenti lorsqu'ils en reparlent après. La certitude de cette communauté est d'ailleurs parfois présentée comme étant soit ce qu'ils croient, soit ce qu'ils pensent, mais non ce qu'ils connaissent comme l'aurait permis une constatation empirique. Un participant dit ainsi qu'il pense que les autres sont

concernés, ce qui ne renvoie pas à une perception mais à une croyance selon le sens courant de cette expression.

Pa6m : « Hum la réaction des autres c'était, ben en ce qui concerne mon lycée en tout cas, je pense que les personnes ont été pas mal impliquées, se sont senties impliquées et touchées par la visite, les commentaires des guides, de la survivante. (…) Enfin moi je perçois les choses comme ça. »

Inclusion ou exclusion des comportements déviants Cette reconfiguration des rapports d'intimité en fonction de la présence lors de la visite suppose une disposition à reconnaître les autres capables d'une émotion similaire. Elle ne peut se faire que si tous ceux qui participent au voyage sont présumés être concernés et intéressés. La séparation entre ceux qui peuvent l'être et les autres demeure identique à ce qu'elle était avant la visite. La différence entre ceux qui sont reconnus comme ayant la même expérience et les autres dépend aussi des relations préalables des participants entre eux. Dans les deux cas, les attitudes effectives ne sont pas en cause. Les participants ne déduisent pas véritablement à partir d'elles l'inclusion ou non dans la communauté des visiteurs. Ils y voient une confirmation de ce qu'ils présument. L'appartenance de ce groupe n'est donc pas le simple constat de la présence à Auschwitz-Birkenau, il dépend également de critères qualitatifs. L'inclusion dans le groupe de ceux qui ont fait la visite ne concerne donc pas tous ceux qui y ont participé.

Ainsi les deux élèves dont les comportements irrespectueux ont choqué plusieurs participantes[257] ne sont pas considérées comme faisant partie du groupe de ceux ayant la même expérience. Elles ne sont pas considérées à priori faire partie du groupe au delà même de la constatation des comportements irrespectueux. Pendant la visite, il ne s'agit pas seulement d'une dénonciation personnelle mais véritablement d'une exclusion de la communauté des visiteurs. Tous sont d'ailleurs présumés partager cette dénonciation de la même manière qu'ils partagent l'expérience de la visite. Elle correspond donc à une exclusion plus générale. Après avoir dit qu'elles n'ont pas de respect pour ces personnes au comportement jugé déplacé, des participantes choquées de ce comportement à Auschwitz précisent en effet qu'elles n'étaient pas intégrées au groupe de la classe. L'une prétend que ces deux filles auraient faits des remarques antisémites en classe au moment de l'attentat contre Charlie Hebdo et l'Hyper Cacher.

[257] Supra D 1 c

Leur comportement à Auschwitz n'est pas contingent, mais l'expression d'un état d'esprit dans lequel ce qui ne touche pas les arabes ne les intéresserait pas. Cet état d'esprit est la justification de leur mise à l'écart de la classe. Cette continuité apparaît dans les remarques de plusieurs participantes qui de se demandent pourquoi ces deux filles exclues ont été acceptées dans ce voyage. Une en particulier est étonnée que son professeur les ait acceptées, tout en reconnaissant qu'il y avait une petite chance d'évolution grâce au voyage. Mais finalement elle est confortée dans sa première réaction par leur attitude pendant la visite. Ces filles sont donc présumées ne pas être intéressées et en conséquence ne pas avoir la même expérience, de sorte que toutes leurs attitudes sont perçues de ce point de vue. Il suffit qu'elles aient effectivement un comportement en décalage pour qu'il confirme l'idée préalable que les autres ont sur elles et permette une généralisation sur leur l'absence de ressenti. Cette exclusion *a priori* explique pourquoi les participantes choquées de leur réaction pendant la minute de silence ne cherchent pas à entrer en communication avec elles pour tenter de comprendre la signification de leur attitude. L'une des participantes raconte avec un ton un peu dédaigneux dans la voix qu'elle n'évoque surtout pas le sujet avec elles lors d'une pause-cigarette où elles sont côte à côte.

Pb4f : « Ouais, je pense que le ressenti de tout le monde se rapproche un petit peu je pense, tout le monde ressent un petit peu la même chose. »

Pb4f : « Hee malgré qu'il y a eu des choses qui m'ont pas très plu, enfin des personnes rigolaient pendant la minute-là, ça les intéresse pas, donc ça m'a (…) Des personnes à qui je parle pas forcément mais he que je connais oui. Ça m'a hafff j'étais furieuse (…) Oui, c'est, c'est un manque de respect énorme (…) Hee les autres personnes de ma classe elles étaient de mon avis. »

Pb4f : « Disons que j'avais, je ne leur parlais pas, je ne leur accordais pas d'importance, mais j'étais pas, je m'en fichais un peu en fait, non je ne leur accorde pas d'importance. Je les aimais pas, c'est pas que je les aimais pas, mais c'est indifférent quoi. Alors que maintenant j'ai pas de respect pour ces personnes. »

Pb5f : « En cours il y a une des deux qui avait dit pour Charlie hebdo avant qu'on aille voyage, "tant mieux ça fera moins de "je ne sais plus qu'elle avait dit, mais en gros elle s'en fichait, parce que tant que ce n'était pas des Arabes elle s'en fichait elle avait même dit que si ça aurait été des juifs ç'aurait été mieux. »

Pb1f: « La personne me regarde de haut en me disant : "de toute manière je n'ai rien ressenti, du moment que c'est pas les Arabes moi je m'en fous". »

Pb1f : « Avant de faire le voyage, quand on nous a demandé qui est-ce qui voudrait et qui est-ce qui ne voudrait pas, ben il y en a qui sont sortis, cette personne là est sortie, le prof il était au courant par exemple et pourtant, moi je sais en tant que prof j'aurais dit : "si ça ne t'intéresse pas, si tu t'en fous complètement, pourquoi tu viens ? " Et pourtant cette personne est venue quand même, mais bon (...) Ben moi je pense que, enfin je ne sais pas comment expliquer, on n'aurait pas dû les faire venir parce que déjà il n'y a pas eu de respect, après, peut-être que ça aurait pu les faire réagir une fois arrivées là-bas, ça aurait pu peut-être en gros les faire grandir comme je le disais, les faire réagir du mal qui a pu être fait. Mais bon, ça n'a pas marché, donc

je suis bien restée sur ma première opinion quoi. »

Pb3f : « Ça c'est sûr, je ne sais même pas comment elles ont vécu la journée. Je, on n'en a pas parlé après, elles étaient avec nous quand on était en train de fumer notre cigarette, vu que moi je ne parlais pas, elles n'en parlaient pas non plus. Donc je n'ai pas pu savoir ce qu'elles avaient vu. »

A l'opposé, l'attitude habituelle des autres participants permettent de présumer qu'ils sont intéressés par la visite et en font l'expérience commune. Ils sont bien intégrés dans la classe. Même lorsque certains participants se comportent d'une manière jugée inadéquate à un moment, leur inclusion dans la communauté des visiteurs n'est pas invalidée. Le fait d'avoir des comportements en décalage ne met pas en cause leur expérience et leur intérêt. Cette situation se produit parfois pour des réactions qui sont pourtant similaires à celles des deux filles exclues de la communauté des visiteurs, mais plus fréquemment lorsque certains participants ont une absence de réaction.

Des participants particulièrement touchés à un moment donné remarquent alors que d'autres ne le sont pas. Dans un premier cas, une participante constate l'irrespect de l'attitude insensible de deux de ses condisciples sans pour autant en conclure qu'elles n'ont pas globalement pas la même expérience qu'elle. Elle met d'ailleurs un bémol sur cet irrespect en se posant la question de savoir s'il ne s'agirait pas d'une réaction au stress. Dans un second cas, la participant parle de son amie n'ayant pas la même réaction qu'elle devant les chaussures d'enfants sans ne remettre nullement en cause ni son envie ni sa légitimité à faire la visite. Même si elle n'a pas l'air plus touchée que cela, cette amie n'est pas jugée négativement et n'est pas rejetée. Elle est considérée juste comme ayant vraiment une vision différente des choses. Lorsque plusieurs participants parlent de leur attention à ne pas montrer de détachement, ils veulent éviter un jugement négatif sur eux, mais ils ne sont nullement inquiets d'une exclusion du groupe. D'ailleurs eux mêmes ne s'excluent pas pour autant de l'expérience commune générale. Les moments de la visite identifiés comme n'étant pas les plus propices à se rendre compte, imaginer ou ressentir sont particulièrement concernés.

Les comportements en décalage apparaissent comme des manières différentes de vivre la même expérience sans remettre cause la communauté des sentiments. Ce qui est exprimé par une attitude jugée en décalage n'est pas jugé comme une absence de ressenti, mais comme une manière différente de vivre son ressenti – par exemple en éprouvant le besoin de ne pas l'exprimer. Ce sont des manières personnelles de vivre

des sentiments malgré tout communs. Cette différence dépend de la sensibilité de chacun à la fois aux différents moments de la visite et aux expériences qu'ils induisent. En amont, tous les participants ne se rendent pas comptent, n'imaginent pas ou ne ressentent pas toujours au même moment. Selon sa sensibilité particulière, chacun se rend compte, imagine et ressent dans des moments particuliers de la visite. Cela ne remet cependant pas en cause la possibilité d'une expérience commune car pour chaque expérience, il y a des moments qui sont plus ou moins susceptibles de la produire.

Pb3f : « Et on a fait une minute de silence et he je regardais autour de moi et je voyais, enfin il y avait deux filles de ma classe qui rigolaient alors là, je les ai regardées, peut-être pas mal, mais un peu choquée de comment, enfin je ne sais pas si c'était le stress ou si ça les faisait rire en fait, donc je les ai regardées et puis après j'ai pensé à autre chose. Je me suis dit, non moi je respecte toutes les victimes, donc je fais ma minute de silence dans mon coin. »

Pb3f : « Elle prenait des photos, mais je pense que c'était juste comme ça pour prendre des photos, pour dire qu'elle était. Mais je ne pense pas que ça l'a pas touchée plus que ça parce que moi quand j'étais pas bien, que j'étais en train de pleurer en sortant, elle est venue me voir et elle était normale.. (...) Ben elle était contente de faire ce projet mais ça la touchait pas plus que ça en fait. (…). Elle m'a regardée, elle m'a fait "ça va pas" et je fais "non pas trop, j'ai vu des chaussures d'enfant et tout", elle m'a regardée elle fait "ha ben moi j'ai pris en photo et je suis sortie" et elle est rentrée dans la grande pièce où je ne suis pas rentrée, donc vraiment c'était une vision différente je pense. »

Pb5f : « Là les filles avec qui j'étais s'intéressaient plus aux ruines, mais moi ça me intéresse pas trop donc du coup je les écoutais plus en parler. Je me suis dit qu'elles vont trouver que je suis un peu, on va dire, sans coeur, mais ça ne m'intéressait pas, du coup j'écoutais juste. Je me suis dit qu'elles vont dire "pourquoi elle vient, ça ne l'intéresse pas". Ce n'est pas que ça intéresse pas, mais je trou vais ça, je ne sais pas, ennuyant. »

D'un point de vue général, en considérant l'ensemble de la visite et non sa topographie interne, tous se rendent compte, imaginent et ressentent effectivement quelque chose de similaire, même si chacun vit en effet son expérience de manière différente. Si l'expérience est commune d'un point de vue métaphysique et civique, ce n'est pas notamment le cas dans la manière de la ressentir. Tout en ayant la certitude de cette communion, le vécu de expérience n'est pas similaire, ou au moins pas tout le temps similaire. Ainsi une participante pense à un moment de sa visite que chacun a un ressenti tout en estimant qu'à d'autres moments qu'ils partagent tous les mêmes. Plusieurs reconnaissent même à plusieurs reprises n'avoir pas parlé à leurs amis ayant participé au voyage en raison de la nature personnelle de leur expérience, tout en affirmant que la communauté de ressentis est la raison de leur absence d'échanges. Certains participants ont également dit leurs ressentis aux autres pour constater qu'ils sont vécues différemment. Dans ce genre de situation, ils constatent ne pas vivre

exactement de la même manière leur visite tout en s'entendant sur la nature des impressions.

Pa2f : « Et je pense que chacun avait un ressenti par rapport à ça. Donc c'est plein de petites émotions personnelles, par exemple les gens qui passaient dans la clairière, ben ils ne faisaient peut-être pas le rapprochement et je voyais sur leur visage qu'il n'y avait rien du tout, mais moi je sais qu'à l'intérieur de moi, ça me faisait un peu mal de voir ça. (...) Mais nous tous, au moment où tous les élèves quand on s'est retrouvé devant ces rails de train, devant le quai, en fait, ça aussi ça nous a touché. (...) On était presque tous, dans ces deux parties là de cette chambre et personne parlait, même pas les garçons d'abord qui faisaient un peu de bruit, personne ne parlait, et à la fin quand on n'en est sorti on s'est tous regardé et personne n'a rien dit mais, on sentait... »

Pb3f : « Je n'osais pas en parler à mes amis, je rigolais en fait pour évacuer le stress de rentrer dedans. (...) Exactement pareil que moi, donc c'est vrai, je n'ai pas trop de choses à dire par rapport à eux, on pensait tous pareil. »

Pa6m : « Ben j'ai trouvé ça intéressant de comparer les différents avis des personnes, il y a toujours différentes réactions, il y en a qui ont été beaucoup moins touchés que d'autres, il en a à qui cela n'a rien fait, il y en a d'autres au contraire qui ont été très émus. Ça varie beaucoup. (...) A certains moments dans la visite, tout le monde est touché quand même. »

En concluant que l'invocation d'une communauté ne serait pas sincère, elle ne deviendrait qu'une tentative d'explication de leur absence d'échanges avec les autres participants du voyage. Une telle conclusion reviendrait en un sens à ne pas prendre au sérieux ce qui est dit au nom d'explications psychologiques sur l'énonciation des participants, et donc finalement de suggérer qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent. Il faut peut-être plutôt voir une ambivalence de la signification de la communauté de ressenti postulée. En effet si ces décalages apparaissent aux participants sans signifier une exclusion de la communauté de ceux qui sont dans une communion d'expérience, alors la sphère d'intimité des participants à la visite n'est peut être pas aussi forte et proche qu'il y parait au premier abord. Plus exactement, elle serait elle-même paradoxale : la proximité née de l'expérience ne suffit en fait pas à partager l'intimité du vécu de l'expérience.

b. Signifier son ressenti durant la visite

L'existence d'une telle communauté de ressenti, qui place ceux en faisant partie dans une d'intimité extrêmement proche, ne rend pas automatiquement l'expérience exprimable. Cette impossibilité apparaît de deux façons qui reprennent deux des difficultés à exprimer. D'un côté la proximité avec les interlocuteurs est trop importante

pour qu'il y ait nécessité ou utilité à échanger ou transmettre. D’un autre côté, lorsque cette proximité n’empêche pas la parole, elle ne rend pas la nature de ce qui a été éprouvé plus facilement dicible.

La première situation est la plus mentionnée. Généralement il suffit de signaler avoir une expérience sans la préciser. Chacun sait que son interlocuteur y reconnaît la même expérience que la sienne. Tous étant présumés avoir ressenti la même chose, ce qui est intime et personnel est donc a priori partagé. Ils se comprennent sans parler et tout échange est présenté explicitement comme inutile. La plupart des participants estiment ainsi qu’ils n’ont pas grand-chose à en dire dans ce contexte. Ce rapport permet de partager sans avoir à passer outre la difficulté d’exprimer ses ressentis. Si cette manière de s’exprimer est identique à celle adressée à certains interlocuteurs n’ayant pas participé à la visite, elle se fonde sur un rapport exactement inverse. La pudeur n'est plus en cause pour refuser d’exprimer une intimité. Celle ci est bloquée par un partage a priori renvoyant à une telle proximité que chacun se reconnaît dans l’expérience de l’autre sans avoir besoin d'entrer dans les détails.

La logique communicationnelle de cette situation de proximité se rapproche de celle par laquelle les participants font ressentir quelque chose à leurs interlocuteurs pour partager une expérience sans avoir à l’exprimer ni à la transmettre. Il y a cependant une différences car entre visiteurs les expériences sont a priori identiques alors que l'expérience des non visiteurs ne permet d'approcher que vaguement celle de celui qui signale la sienne. Ce qui a été éprouvé reste difficile à exprimer.

Pb3f : « Exactement pareil que moi, donc c'est vrai, je n'ai pas trop de choses à dire par rapport à eux, mais on pensait tous pareil. »

Pb2f : « Franchement tout le monde était un peu choqué de ça, donc on n'arrivait pas trop à faire ressentir quelque chose, enfin à en parler. »

Dans la mesure où ils ont la même expérience il n’y a rien à transmettre, donc l’échange n’est pas l’occasion d’une élaboration de l’expérience. Chacun se fait comprendre et estime être compris sans même avoir besoin de parler. Cette difficulté s’articule à la trop grande proximité pour ne pas mettre dans la disposition à chercher tout de même à se dire. Il n’est pas nécessaire de faire l’effort de chercher à dire quelque chose de difficile à formuler puisqu' on est compris à priori – symétriquement de ce qui se passe avec ceux n'ayant pas participé à la visite. Avec ces personnes ce n'est

en effet pas la peine de chercher le formuler quoi que ce soit sur la visite, puisque de toute façon ils ne le comprendraient pas même si c'était bien dit.

Le silence Tous assurent avoir été seuls pendant la visite. Cette situation solitaire se manifeste par exemple lorsqu'ils veulent photographier tel ou tel endroit. La plupart des participants présente ce désir d'être seul à certains moments de la visite comme une évidence. Ils ne savent pas en donner une raison autre que celle qu'ils n'aiment pas être entourés par d'autres à certains moments. C'est pourquoi ils sont attentifs à prendre des photographies sans personne dessus. Les autres gênent d'ailleurs parfois leur ressenti des lieux.

Cette solitude ne concerne pas vraiment les moments où les différents groupes s'étendent et où certains se trouvent physiquement isolés. Elle désigne surtout le caractère personnel de la visite même quand le reste du groupe est présent. Le fait de rester seul est placé du côté de l'intimité du ressenti plus que de l'incommunicabilité de celui-ci. En renvoyant à l'intimité personnelle des ressentis de chacun, elle ne signifie cependant pas l'absence des autres. Elle ne concerne pas leur présence objective, mais le caractère personnel de l'expérience. En cela, elle n'est pas contradictoire avec l'affirmation tout le monde est comme eux. Chacun a une expérience similaire aux autres qu'il vit de manière solitaire.

Pa5m : « En fait je pensais qu'on allait être le seul, avec les autres lycées en fait qu'on était les seuls à Auschwitz. Mais il y avait plein de monde je ne pensais pas, pour le dire vulgairement que c'était un lieu touristique. (…) Ben off, je ne sais pas, ça manquait de heeeeee, j'aime pas quand il y a trop, j'aime pas quand il y a du monde. C'est comme si on mettait hee tous ces gens dans un cimetière. »

Pa1m : « Puis je me retrouvais seul, ou quasiment seul, enfin je ne parlais à personne, j'avançais tout seul et je voyais, j'en profitais de regarder(...) Je ne sais pas, là, la solitude, je ne sais pas, s'était mieux pour, on peut en débattre de ça sur ce qui s'est passé, en discuter avec des gens, mais si, aussi je pense que c'est bien dans ce genre de lieu de penser soi-même et, et, et he penser soi-même et ressentir tout seul ce qui s'est passé, voilà, oui son propre ressenti, pour bien comprendre ce qui s'est passé (…) Mais he je pense que c'est bien de se retrouver dans ce genre d'endroit seul. Enfin c'est pour son propre ressenti, c'est, je ne sais pas, c'est bien. »

Pa2f : « On était presque tous, dans ces deux parties là de cette chambre et personne parlait, même pas les garçons d'abord qui faisaient un peu de bruit, personne ne parlait, et à la fin quand on en est sorti on s'est tous regardés et personne n'a rien dit mais, on sentait... »

En conséquence les participants sont restés plutôt silencieux. Si la nature de ce qu'ils éprouvent est sur le moment difficile à dire, ce n'est pas ce qui est mis en avant pour justifier le fait de ne pas en parler. La raison invoquée est l'inutilité de cette parole et non son impossibilité. Ils ne pas partagent pas ce qui est au cœur de leur intimité tout

en étant en communion avec ceux qui la même expérience. Les expériences ne s'accordent pas en raison d'échanges et de discussions au cours desquels chacun pourrait se reconnaître dans ce que disent les autres. Elles se produisent de manière parallèle et sans relations les unes avec les autres. Chacun garde pour soi ses impressions dans le cadre de cette communion, mais aussi parce que dans les moments les plus forts aucun n'a l'envie même de parler. Lorsqu'ils racontent ces situations où ils ne se parlent pas, les participants utilisent le neutre de la troisième personne du singulier ou la première personne du pluriel pour signifier que chacun est dans la même situation. Ils ne précisent pas alors s'ils auraient pu exprimer ce qu'ils éprouvent s'ils l'avaient voulu dans la mesure où la question ne se pose pas. Ils partagent cette expérience sans avoir à la dire puisqu'ils ont tous la même expérience de ce qu'ils voient.

Pa2f : « Oui, à ce moment-là vraiment on ne se parlait pas trop et c'était assez particulier, chacun gardait pour soi ses impressions. Parce que c'est vraiment avec l'image de la mort qui est omniprésente dans un moment comme celui-là. »

Pc4m : « Je pense que tout le monde cogitait en fait, tout le monde était vachement pensif à ce moment-là. Fatigué et pensif. Je pense aussi, enfin vraiment quand on est sorti du crématoire, on avait vraiment pas de contact. »

Pa2f : « Nous tous,... ces rails de train, devant le quai, en fait, ça aussi ça nous a touché (...) On était presque tous, dans ces deux parties là de cette chambre personne n'a rien dit mais, on sentait... »

Dans de telles situations, les participants ont cependant des échanges. Si d'un point de vue général lorsqu'ils repensent à leur journée dans sa globalité, ils insistent sur le silence et affirment même qu'ils ne parlent pas entre eux, par contre ils citent souvent des échanges quand ils la racontent en détail. Les deux ne sont pas contradictoires étant donné que ces échanges n'entrent pas dans leur vécu intime qui a été l'essentiel de leur visite. Ils ne rompent pas en un sens le silence intime de la visite.

Des participantes parlent soit de petits mots, soit de petits commentaires à propos de ces paroles. Ils suggèrent le partage implicite d'une expérience commune n'ayant besoin que de signaux rapides pour se marquer comme telle. Même quand ils pensent avoir un échange, son contenu ne se présente pas comme quelque chose d'important : ils ne se disent pas. Le constat de la présence d'éléments matériels n'est pas l'occasion de parler de ce qu'ils imaginent ou de ce dont ils se rendent compte, et le constat du fait d'être émotionnellement touché n'est pas l'occasion de parler de ses émotions ou de son ressenti. Ils peuvent par quelques paroles s'assurer mutuellement qu'il se passe quelque chose de fort. Ils se font remarquer ce qu'ils voient et échangent

des impressions. Il y a alors une différence entre les garçons et les filles qui se révèle pendant l'entretien : les filles racontent leur relation avec une personne particulière, alors que les garçons le font à un niveau plus impersonnel.

D’une manière générale ces échanges ne changent pas leur rapport ni aux autres ni à leur propre expérience en tant que solitaire. Elle permet cependant à chacun de s'assurer de la communion avec les autres si elle est mise en doute. C’est le cas notamment lorsque certains participants trouvent quelque chose de beau ou comparent Auschwitz-Birkenau avec un parc d’attraction. Si leur conscience de partager une expérience généralement commune n'est pas remise en cause, ce point précis leur semble en décalage. Lorsque les autres signalent ces expériences, ils se rendent compte que ce qu’ils imaginaient être en décalage est en fait un vécu partagé. Ils éprouvent alors un soulagement.

Pa1m : « J'étais plutôt solitaire, je ne cherchai pas forcément à être avec quelqu'un quand je marchais(...) j'étais en gros, au bout d'un moment au milieu vers l'avant, quoi et puis je me retrouvais seul, ou quasiment seul, enfin je ne parlais à personne, j'avançais tout seul et je voyais. (...) Sur la route qui menait aux chambres à gaz et qu'on a emprunté, ben j'en ai parlé avec la personne avec qui j'étais, un ami de la classe (...) C' est des photos d'avant, ils ont été tués, et, je ne sais pas, c'est important, et j'aurais bien aimé savoir ouais comment sont arrivés ces, j'ai demandé au copain à côté de moi,, il n'en savait pas plus que moi sur la valise qui est arrivée là. »

Pb1f : « On regardait et on a dit : "tu as vu, c'est vraiment dégueulasse ", des petits mots comme ça. »

Pc2m : « On faisait des petits commentaires "oui ça c'est horrible" oui c'était des petits commentaires. »

Pa2f : « Même entre nous, entre amis dès qu'on voyait quelque chose, après on n'en reparlait entre nous : "t'as vu comment c'est grand, dis-toi qu'avaient vraiment des gens ici et, t'as vu là-bas c'était la cuisine, tout est encore debout ", et à chaque fois on pouvait vraiment en parler. »

Pa6m : « On a partagé nos émotions, nos impressions, c'est vrai que c'était, ben tout le monde, on insiste plus sur certaines choses, il y en a d'autres, certaines pièces, certains moments de la visite va plus les choquer ou les interpeller que d'autres, enfin c'était intéressant de comparer nos points de vue. »

Pb5f : « Ben j'en ai reparlé avec Pb3f parce que elle, elle me parlait des chaussures qui lui faisaient penser à son neveu pour les petits pieds et moi je lui parlais des cheveux. »

Pa6m : « L'intimité du ressenti n'était peut-être pas mise en avant dans le moment (…) Bon bah on se disait que on ne s'imaginait pas telle ou telle chose, on avait été surpris par telle ou telle pièce, bah de manière générale à quel point ça avait été inhumain quoi l'inhumanité de ces lieux, de ce qui s'était passé. »

Pa5m : « Hee ben moi je trouvais ça beau. Je trouvais que esthétiquement qu'il y avait une belle architecture. Moi ça ne m'a pas heee, je n'ai pas ressenti d'émotion (...) J'avais peur de la réaction des autres face à ma réaction à moi. Je pense qu'il y avait un peu de honte de ne rien ressentir (...) Ouais, parce que je n'étais pas le seul dans ma classe. Moi j'entendais que des gens le disent, et après j'ai commencé à parler. »

Pa3m : « Je me suis dit, est-ce que je peux me permettre de penser ça, de dire aux autres que ce que j'ai vu d' Auschwitz 1, j'ai l'impression que c'était Eurodisney, mais ça va, je n'étais pas le seul à avoir ce sentiment-là. (...) Je crois que là-dessus on a tous été d'accord, on a vraiment he, le sentiment de ressortir d'un parc d'attractions en fait. »

La communication non-verbale Ce signalement se fait également lorsque les participants réagissent de manière somatique à un choc. Il ne s'agit en effet pas seulement d'exprimer un ressenti mais également de le signaler aux autres[258]. Dans ce cas, il est dur même de signaler verbalement ce qui est ressenti. Quelques uns ont ainsi montré le vécu de leurs sentiments en l'extériorisant par des manifestations physiques. L'importance donnée à ce phénomène apparaît notamment dans le fait que presque la moitié des participants ont pris en photographie les expressions physiques des autres.

S'il ne paraît pas alors y avoir d'intention de transmettre quelque chose, ces manifestations sont l'occasion d'une communication de l'expérience personnelle intime. Elles se font non verbalement. Ces expressions non verbales impliquent cependant une réaction et une réponse de la part d'autres qui les ont comprises comme des demandes d'aide. Alors que certaines de ces manifestations seraient sans doute moins perceptibles par un observateur extérieur, elles sont perçues et comprises comme des éléments de communication. Les participants y répondent comme à des manifestations émotionnelles semblant a priori plus explicites. Une grande attention portée des uns aux autres se manifeste à l'occasion de cette communication non-verbale. Il y a bien un échange même si ceux qui comprennent ces manifestations et y répondent ne partagent pas leur propre expérience. Ils signalent par leur réponse qu'ils les comprennent et donc en un sens les partagent. Cependant, une fois l'intervention des récepteurs, l'échange s'arrête sur le sujet. Par exemple, une participante restée horrifiée et bloquée devant les cheveux est entrainée dehors par un de ses amis sans que cela ne débouche sur un échange. Ces expressions symétriques d'une perception de l'intimité ne produisent donc pas d'échanges verbaux véritables qui pourraient être l'occasion d'une formalisation de l'expérience.

La plupart des participants évoquent en ce sens soit leurs propres réactions, soit la manière dont ils répondent à celles de leurs condisciples. Leur formulation suggère

[258] Supra C 2 a

bien que ce sont plus les manifestations somatiques que les mots qui constituent une communication, la relation s'est fondés sur cette expression. Ils comprennent ces manifestations et y répondent au minimum par une manifestation amicale et parfois par des paroles réconfortantes. De ce point de vue, il y a bien une communication fondée sur la compréhension de sentiments intimes. Dans les entretiens les exposées de ces moments se présentent différemment selon qu'ils sont faits du point de vue de l'appel ou de la réponse. Ainsi la personne qui parle de sa propre manifestation l'expose beaucoup plus longuement que celle de la personne qui y répond, alors que la personne qui parle de sa réponse la développe plus que la manifestation à laquelle elle a répondu.

Cette attention qui se marque autant par une présence manifeste que par des mots est présente également pour l'ancien enfant caché qui accompagne l'un des groupes. De participantes l'attendent lorsqu'il n'arrive pas à suivre la guide ou les accompagnateurs. Elles se renseignent même auprès de leur professeur pour qu'elles puissent lui communiquer ce qu'il n'a pas pu entendre sur les lieux où ses parents ont passé leurs derniers moments. Elles estiment injuste qu'ils n'entendent pas ce qui se dit tout en n'attendant pas de lui un témoignage sur la déportation. Elles montrent donc une attention à son égard.

Pb4f : « J'étais plus sans expression. J'ai pas d'expression, j'ai pas pleuré mais j'ai pas eu d'expression, enfin je les ai gardées. Bah voilà, j'étais pas, je les ai pas faites sortir (…) J'ai parlé, mais hee c'était plus pour leur dire que j'étais choquée (rires). »

Pc3f : « Je vais prendre une photo avec les expressions des gens, parce que des fois quand je regardais par exemple le guide qui avait une expression triste, c'est ça que je voulais prendre. »

Pb1f : « Je suis restée choquée devant, j'ai pas réussi à bouger et c'est Thomas qui est venu me chercher et tout ça nana. (…) Moi et une copine à moi on est restées bloquées, on est restées devant, que c'est un autre ami à moi qui nous a emmenées plus loin quoi pour pas qu'on reste bloquées dessus, enfin c'était inutile un peu de rester devant, il nous disait "bon ben venez les filles, on va pas regarder, c'est un truc de fou "et quand on est sorti et qu'on n'en parlait, j'ai juste dit ça, que j'étais choquée, que c'était impressionnant quand même le nombre enfin, la tonne de cheveux. Et après, non, on a avancé et on a parlé d'autre chose. »

Pb3f : « Je suis rentrée dans la pièce et he tout le long de la pièce, en fait j'ai longé toute la vitre et j'étais comme ça, j'arrivais pas, j'avais ma main sur la bouche, je n'arrivais pas à parler, mon corps voulait partir en fait, donc j'ai commencé à me tourner. Alors ça m'a fait mal en fait, j'ai commencé à avoir les larmes aux yeux et je suis ressortie, sauf qu'au moment où je ressors il y avait une autre pièce avec autant de chaussures et en fait je me suis mise à pleurer. J'ai craqué devant cette pièce, je me suis même pas rentrée, je suis restée à l'entrée, et je restais choquée, j'ai commencé à pleurer (...) J'ai un ami qui est venu me voir en me disant "on ressort", et c'est tout enfin. Après il m'a dit "viens, on va voir autre chose, viens on va prendre l'air", enfin il ne m'en parlait pas (…) après dehors, ils m'ont dit" ça va", j'ai fait "oui oui, ça va". »

Pa4f : « On la voit qui pleure, elles se sont agglutinées sur elle parce qu'elle pleurait (...) He j'étais là pour la réconforter et en fait elle n'arrivait pas à s'arrêter de pleurer. Et elle me dit "pourquoi je pleure comme ça" et je lui dis "ben c'est normal, ton corps réagit comme ça, ça

veut dire que tu as été touchée d'un côté", et elle se demandait pourquoi elle pleurait comme si c'était pas normal de pleurer devant, en plus on était à Birkenau et c'était devant les chambres à gaz qui étaient détruites et he (…) Ben je l'ai réconfortée et je lui ai dit que, en fait j'ai pas commencé à parler, elle m'a dit "comment on peut faire ça, c'est horrible de faire des trucs comme ça, comment on peut être humain et faire des choses comme ça "et je ne savais pas trop quoi lui dire, je lui ai dit "ne t'inquiète pas, ça va aller". »

Pb1f : « Et je voyais M. Etyngé qui était encore loin et qui ne savait pas où on allait rentrer. Donc moi et une amie d'une autre classe on l'a attendu parce que c'est l'endroit où sa famille s'est faite enregistrer, l'endroit où sa famille s'est faite déshabiller. Donc moi je l'ai attendu pour après aller revoir M. Boulanger pour avoir des explications parce que forcément on n'avait pas entendu et donc forcément la guide je ne la suivais pas tout le temps parce qu'elle allait trop vite et que je préférais, enfin je trouvais que c'était plus... enfin M. Etyngé devait plus savoir, avait plus le besoin de savoir avant que lui il parte, parce que sa famille c'est là qu'ils ont passé les derniers moments de leur vie et puis moi j'ai trouvé que c'était à lui de plus savoir que moi »

Pb2f : « L'attendre oui bien sûr, mais après il n'aurait pas pu non plus nous expliquer son ressenti, enfin ce qu'il avait vécu vu qu'il ne l'avait pas vécu ».

c. Peu en parler après la visite.

La continuité du silence au retour Deux des trois modalités relationnelles que les participants disent avoir mises en place lors de la visite elle-même se poursuivent après, pendant le retour et dans les jours et semaines qui ont suivies. Juste après la visite et l'arrivée tôt le matin, ils racontent être restés largement seuls et silencieux : ils n'ont pas plus parlé entre eux qu'avec ceux n'ayant pas participé au voyage. Au-delà de ces moments où ils n'auraient littéralement pas parlé, de même que pour les échanges durant la visite, les mêmes participants affirment ne pas avoir échangé en suggérant tout de même des discussions quand ils rentrent dans le détail de leur journée. Ils seraient donc restés dans le silence, même s'ils ont parlé. Il y a de ce point de vue à la fois une continuité et deux ruptures avec le moment de la visite elle-même. Dans la continuité, ils parlent de leur vécu tout en disant aussi ne pas en avoir parlé. Si une participante évoquait des petits mots durant la visite, une autre parle ici de juste deux ou trois mots mais sans plus. Comme pour le temps de la visite, il est peut-être possible de considérer que ces deux propositions ne sont pas contradictoires et peuvent signaler que la signification de leurs échanges n'a pas été de se dire véritablement. Cette dynamique se poursuit dans les jours et semaines qui suivent. Il s'agit toujours de signaler l'expérience, afin de vérifier la communion de tous mais sans entrer dans les détails de son vécu. Ainsi lorsqu'une participante raconte la manière dont elle a parlé de son

ressenti, elle se place au niveau de l'expérience commune et précise que tout le monde disait que c'était émouvant.

Pb5f : « *Et après vous en avez un peu parlé dans le bus ou dans l'avion ?*- Juste deux ou trois mots, mais sans plus. Bah voilà, que c'était horrible, que c'était un voyage qu'on avait bien fait de faire parce que on se rendait bien compte. »

Pb2f : « On s'est demandé ce qui nous avait plus marqué, ce qui nous avait plus plu et là, par contre on a parlé que de notre ressenti. Ce qu'on a vu, on l'avait tous vu, donc on n'en a pas forcément reparlé, c'est plus le ressenti … plus général. Tout le monde disait que c'était, oui émouvant. »

Parler d'autre chose que de la visite Au fur et à mesure que la visite s'éloigne dans le temps, cette forme de signalement de l'expérience fait progressivement place à une autre manière de ne pas parler de son expérience en la laissant en dehors de l'espace de leur vie quotidienne : ce silence est pratiquement toujours présenté comme une transition vers le fait de parler d'autre chose. Alors que pendant la visite le silence sur soi est présentée comme venant de la communion des sentiments, à partir du retour il paraît de plus en plus être la manifestation d'une volonté de passer à autre chose. Les participants glissent progressivement vers une absence littérale de parole qui marque la volonté de ne plus y penser. Les deux tiers des participants évoquent des discussions plus triviales ou quotidiennes.

Cela commence dès le retour en avion où ceux qui ne se sont pas endormis sont rapidement passés à d'autres discussions. Ce n'est pas à comprendre comme un désintérêt, mais comme un effet du ressenti mis sur le même plan que la volonté de silence. L'origine en vient une détermination à ne pas réactiver des sentiments trop durs. C'est pourquoi ils précisent ou suggèrent qu'il ne s'agit ni de s'en moquer, ni d'oublier, mais de revenir à une réalité plus quotidienne tout en ayant conscience de ce dont ils ont fait l'expérience. Il n'y a par contre pas eu de tels moments pendant la visite. Si plusieurs participants disent avoir entendu parlé de visiteurs ne la supportant pas et partant du lieu afin de penser à autre chose et de ne pas affronter leur expérience d'Auschwitz, aucun d'entre eux n'est dans ce cas. Seule une participante cite une vraie discussion durant la visite, mais elle ne s'y rapportant pas directement. Elle raconte avoir parlé rapidement à une guide à propos du vécu de son travail dans le camps. Le sujet de conversation n'est donc tout de même pas vraiment totalement coupé de la visite et manifeste une curiosité de la participante. Elle s'intéresse aux motivations et aux connaissances de ceux qui les prennent en charge durant la journée.

Pb3f : « On arrive à l'aéroport, on parlait d'autre chose en fait, personne ne parlait de ça, en fait une heure après on n'en parlait plus. (…) Je ne dirais pas qu'on s'en fichait mais on essayait de penser à autre chose en fait. »

Pa2f : « On rigolait mais on savait s'arrêter parce que on se disait quand même, enfin moi personnellement je me dis que je n'allais pas explosée de joie après ce que j'ai vu quoi. Enfin voilà enfin par exemple, tu vois, enfin j'ai pris des photos d'amis dans l'avion et ont fait un peu les bêtes. »

Pb1f : « J'ai croisé une guide qui était dans le bus mais qui n'était pas la nôtre et donc j'ai parlé le temps de la route, j'ai parlé une vingtaine de minutes avant la minute de silence. (…) He on n'a pas forcément parler du voyage, je lui ai demandé depuis quand elle faisait ça, depuis quand, enfin si elle habitait ici, depuis quand elle connaissait cette histoire. Je lui ai posé des questions un peu sur elle, sur son boulot, je ne sais pas, la conversation est venue toute seule, comme ça. »

En dehors de ce cas, deux moments d'échanges sont repris dans l'entretien par presque tous les participants, mais ils ne sont pas à proprement parler inclus dans la visite. Le premier est le déjeuner qui est présenté comme un moment récréatif de relâchement. Ils parlent alors de tout et de rien, pas forcément du camp, et se vident la tête. Le second moment est celui entre la sortie du bloc 4 et le crématoire d'Auschwitz. En apparence, il s'agit d'un espace compris dans la visite. Cependant, sur le moment, les participants le perçoivent comme en étant la fin. Ils décompressent donc en parlant d'autre chose pour évacuer la dureté de leurs sentiments. Même si rétrospectivement, au moment de l'entretien, les participants qui parlent de cette situation savent que la visite n'était pas finie, elle a été vécue comme faisant partie du retour. Pour eux la visite était finie parce qu'il ne pouvait rien y avoir de pire à leur montrer. La fausse certitude de la fin de la visite autorisait alors l'envie de rigoler entre eux pour évacuer le stress.

Pa5m : « Haaff, on parlait hee, non on n'en a pas, ben j'en ai pas vraiment parlé de ce que qui s'est passé le matin. On parlait ben de ce qu'on parle entre jeunes, drogue, alcool, photo, potins, j'en sais rien …rien à voir, c'était plutôt je pense, on se déstressait, c' est un peu une pause voilà (…) Une pause, je parle d'autre chose, je pense à autre chose, ça me vidait un peu la tête, l'esprit. »

Pb1f : « Pour moi je croyais qu'on allait partir là, et que c'était fini (…) ouais, ça redescendait. On se dit que là, c'est bon, on va plus voir, on ne va pas voir pire quoi (…) C'est après ouais, on arrive, on marchait, on rigolait et on parlait d'autre chose, je ne sais même plus de quoi on parlait (…) Oui, je pense que personne arrivait à expliquer ça je pense, je pense qu'on a réussi à penser à autre chose, réussi à évacuer quoi. »

Les jours suivants Par la suite, les participants parlent de moins en moins de leur visite. Dans les rares moments où ils évoquent leur journée à Auschwitz, les conditions du voyage et sa dimension récréative prennent de plus en plus de place. Les jours ou semaines qui ont suivi sont peu propices pour les échanges entre participants et

sont plutôt des moments de discours destinés à ceux n'ayant pas participé à la visite. De plus, les reprises en classes ont été inexistantes ou assez rapides.

En particulier pour les participants de section professionnelle, la question de la reprise en classe ne s'est pas posée dans la mesure où elles étaient en stage pendant les semaines qui ont suivi la visite. Une participante précise qu'après ce stage, les échanges sur le voyage ne sont plus à l'ordre du jour car la coupure temporelle les a fait passer à autre chose. Si certains participants de ce groupe y pensent beaucoup les semaines suivantes et auraient eu à ce moment besoin d'un espace pour s'exprimer, lorsqu'ils reviennent de stage il est trop tard. Ils ont parlé avec d'autres personnes en dehors de tout cadre commun.

Pb2f : « Oui, ben on n'en a pas parlé après, puisqu'on est parti en stage juste après, il y a eu les vacances, je crois qu'on en a parlé que là, début février. Donc après le cours, on a refait des diaporamas pour tout ce qui était des réunions et tout donc ça nous en a fait reparler, mais sinon, après. »

Quelques semaines plus tard, juste avant que les entretiens ne soient faits, ils ont cependant présenté un compte rendu de leur travail sur les projets de l'année devant le proviseur et le représentant de la région. Cependant, seuls quelques participants reparlent à cette occasion du voyage à Auschwitz-Birkenau car les projets ne sont pas tous axés sur la visite. De toute façon il s'agit d'une présentation formelle de ce qu'ils ont fait et non de leur expérience intime. Ils ne lisent qu'un un papier préparé à l'avance qui récapitule leurs travaux respectifs. Le manque d'investissement personnel dans ce moment de restitution apparaît dans la réaction d'une participante qui répond dans l'entretien à une question posée sur une erreur dite pendant la présentation d'Auschwitz-Birkenau. Il y a eu une confusion entre les ruines de baraquements en briques et celles des ruines des fours crématoires dont elle ne se souvient pas. Elle admet d'ailleurs, qu'autant pour elle que pour ses camarades, il ne s'agissait que de reprendre un texte et de le lire bêtement.

Pb2f: : « - *Et ça ne t'a pas marqué sur le moment ?* - Non pas forcément non, je devais être dans mon truc en fait, ça m'a pas marquée. - *Mais si tu l'avais entendu, tu aurais réagi ou pas?*- Ben je pense oui, oui mais du coup on avait dû reprendre un texte, et du coup on avait dû lire bêtement, enfin je ne sais pas. »

Les deux autres groupes ont eu un court temps en classe pour reparler de la visite dans la semaine suivant le retour. Aucun des participants ne le considère comme un moment leur ayant permis de d'élaborer leur expérience. Deux d'entre eux pensent

même qu'il n'y a eu aucune reprise en classe. Si deux autres s'en souviennent, l'un des deux n' a pas été marqué par cette reprise, sinon par sa brièveté. Bien que ce temps soit mentionné dans l'entretien de leurs enseignants comme étant importants, les participants qui l'évoquent le font avec tant de disparité que, si l'on ne peut douter qu'il ait bien eu lieu, il est certain que la plupart n'y ont attaché aucune importance. Au rapport détaillé et élogieux d'un seul élève dont on peut se demander s'il ne confond pas avec un autre moment, s'opposent les courtes mentions de cette reprise faite sans aucun élément commun avec ce seul récit détaillé.

Pa6m : « De manière formelle en cours, non. On n'est pas revenu dessus en cours. »

Pa4f : « - *Et il n'y a pas eu de compte rendu de la visite en classe, vous vous êtes tous réunis pour parler ?* - Non parce que le lendemain j'étais pas en cours, parce que le matin j'étais, le matin on s'est couché à quatre heure alors du coup... - *Il y en a qui y sont allés ?* - Je ne sais pas, je crois pas. »

Pa5m : « Ben en fait on en a discuté parce qu'il y a he des intervenants qui sont venus dans notre classe pour hee nous poser des questions, nous interviewer et pour témoigner, que l'on témoigne avec nos mots, avec nos sentiments de ce qu'on a vu. On en a tous parlé, on a débattu sur le lieu, sur les endroits, sur ce qu'on a vu, sur ce qu'on a entendu, sur ce qu'on a appris. »

Pc4m : « Le premier cours on en a peut-être parlé, j'avoue que honnêtement ça ne m'a pas marqué. »

Pa1m : « Même qu'on en a parlé en classe un petit peu he c'était plus le ressenti. »

Les participants du troisième groupe estime par contre que ce moment a été important. Même s'ils en parlent peu, ils le considèrent comme une occasion d'avoir pu s'exprimer. Cela peut être dû à la façon de le concevoir par leur professeur. Contrairement à ce qu'il s'est passé dans l'autre lycée, ce dernier ne leur demande pas de s'exprimer les uns après les autres, mais d'écrire. Ils sont pas soumis à la pression sociale de l'écoute des autres et se posent moins la question de la conformité de leur récit avec des attentes supposées. En même temps, l'enseignante leur demande d'écrire ce qu'ils ressentent après la visite et non de la raconter ou de dire ce qu'ils en ont retiré. Elle encourage ainsi une introspection et non un récit et il semble que l'écriture favorise cette introspection. Si à l'oral ils s'adressent aux autres, en écrivant ils se retrouvent face à eux-mêmes. Un participant de ce groupe s'étend lors de son entretien sur ce travail d'écriture. Il insiste sur le bénéfice qu'il a retiré de ne pas avoir à se dire à l'oral et sur la satisfaction d'avoir pu exprimer ses pensées et ressentis personnels à son professeur. Il a pu en particulier exposer sans retenu son dérangement d'avoir vu un aspect si noir du monde et la colère qui est montée en lui.

Pc2m : « Oui quand on n'est pas très doué à l'oral on peut dire plus de choses, oui (…) j'arrive mieux à exprimer à l'écrit (…) Oui ben j'ai dit à peu près ce qu'on avait vu dans la visite, le

camp de concentration, que j'avais été choqué par les cheveux, enfin les principaux points, et j'ai dit aussi que ça m'avait un peu dérangé hee ce qui me dérange dans le fait qu'on aille voir cette visite c'est que, même d'un point de vue général en histoire on ne voit que des choses que sur l'horreur un peu du monde quoi et ça m'a dérangé dans le sens où on ne voit pas les choses, enfin on dirait qu'il n'y a pas d'espoir et là, on peut avoir de sérieux doutes sur la beauté du monde. Ça, j'aime pas trop l'image, je voudrais qu'on apprenne plus de choses, un peu plus jolies. (…) Ben, enfin, ça fait du bien de savoir que quelqu'un sait ce que je pense, je ne sais pas (…) Ben, j'étais content de dire ce que je pensais quoi et j'ai été honnête dedans (…) j'étais pas libéré d'un poids mais content de montrer ce que je pensais …de le montrer à la prof… parce que je ne suis pas du genre à beaucoup dire ce que je pense (…) Parce que justement comme j'étais en colère, j'avais envie de le dire. »

d. Les autres interlocuteurs

D'un côté, l'existence d'une communauté de ressentis avec ceux qui ont fait la visite placent ceux-ci dans une sphère d'intimité proche qui ne pousse pas à l'expression de l'expérience : elle est pas nécessaire puisque tous ont la même. D'un autre côté, ceux qui n'ont pas fait la visite, même s'ils sont dans une sphère d'intimité affective, ne peuvent pas vraiment comprendre une expérience qu'ils n'ont pas faites: dire tel quelle son expérience est donc inutile. Tout se passe comme si entre les rapports d'intimité et de non intimité formés par les non participants et les participants, il n'y avait pas de place pour un rapport où il serait possible de dire et de partager son expérience propre de manière qu'elle puisse être comprise. Si le seul moyen d'être compris est d'avoir partagé la visite et s'il n'est pas nécessaire de parler à ceux qui l'ont faite, alors les participants n'ont aucun interlocuteur avec qui ils peuvent discuter pour élaborer leur expérience et se dire. Il faudrait un interlocuteur à la fois suffisamment proche, c'est-à-dire ayant participé à la visite, qui les mette dans une disposition à parler. D'après les enseignants, c'est ce qui semble être la fonction de la reprise en classe qui n'a pourtant pas été efficace de ce point de vue. Les enseignants n'ont donc pas pu être ce type d' interlocuteur.

Les journalistes Les journalistes accompagnant la visite auraient également pu occuper cette position, dans la mesure où ils sont en demande d'une parole et partagent l'expérience d'être des visiteurs du site. Cependant, les journalistes ne sont pas là pour leur propre expérience mais pour enregistrer et rendre compte de celle des autres. C'est en tant que tels qu'ils sollicitent les participants à s'exprimer. Aussi malgré leurs intentions affichées, ces demandes n'ont pas été perçues comme des invitations à parler

de leur expérience intime. Deux participants, dont l'un n'a pas été interviewé, pensent comprendre ce que cherchent à obtenir les journalistes. Ils veulent des ressentis généraux censés caractériser tout lycéen visitant Auschwitz et non pas réellement les vécus personnels. Celui qui s'est prêté aux attentes en voyant une concordance entre leurs attentes et ses paroles spontanées, est d'ailleurs le seul à affirmer que l'interview lui a permis de l'aider à faire le point sur ses ressentis.

Les autres interviewés n’ont pas eu véritablement l’occasion de se dire car ils ont répondu par des expressions stéréotypées qui n’en rendent pas compte. Ils disent ce qu’ils pensent que les journalistes attendent d’eux. Il ne s’agit pas exactement de la même difficulté ayant pu limiter l’expression de ressentis en décalage. Elle se rapprocherait plus de celle concernant l’expression de la nature des sentiments. Sans le dire explicitement comme le font les deux participants cités précédemment, les autres montrent, soit par l'expression de leur voix, soit par de petites remarques fugitives, qu'ils comprennent ou au minimum sentent que les journalistes empêchent l’expression du ressenti intime réel. En fait, ils estiment que les journalistes demandent de le formuler comme ce qu'ils pensent être les attentes du public. Malgré tout, à part une participante qui essaie de leur échapper, la plupart des participants sollicités répondent à leurs questions.

Pa1m : « Ils ont interrogé deux … je vois qui c'est, ils ont essayé de leur faire dire ce qu'ils voulaient, voilà ils ont essayer de mettre en avant peut-être ce que les gens veulent voir: que c'est triste, que c'est impressionnant, que ça nous perturbe. »

Pa6m : « Je leur avais dit mes réactions à chaud mais he après, je ne suis pas rentré dans les détails parce que je savais que ce n'est pas, enfin, ils voulaient aller à l'essentiel, ils voulaient absolument, ils voulaient quelque chose de marquant, mais après voilà quoi, ils n'ont pas cherché à en savoir plus, ils se sont arrêtés aux premières impressions. (...) Ça m'a peut-être aidé, oui enfin, ouais dire ce qu'on ressentait à ce moment-là, c'était difficile même de parler, de mettre des mots sur ce qu'on voyait quand on, là, quand on est sur la visite, c'était pas évident, mais je pense que ça m'a peut-être aidé un peu. Ouais, de faire le point avec soi-même, avec ce qu'on ressent en fait. »

Pa2f : « Là je voulais vraiment voir la voie qui menait aux chambres à gaz et là il y avait les journalistes qui étaient en train prendre en photo tout le monde et j'étais en fait au bord du ravin et c'est à ce moment-là de la visite que j'ai vraiment regardé en fait ce qui me plaisait, enfin pas ce qui me plaisait, mais ce que je voulais voir. »

Généralement les participants semblent parler aux journalistes de bon gré, même si leur présence les gêne. Elle est ressentie globalement pesante excepté pour deux d'entre eux. L'un est même satisfait de faire le point sur ses sentiments et l'autre vraiment contente de passer à la télévision. Pendant l'entretien les deux tiers expriment

par contre du mécontentement sur différents points. Ils les ont déconcentrés et les ont empêchés d'entendre bien Ginette. Plus profondément, au delà de leur désagrément purement personnel, ces participants les trouvent insupportables et irrespectueux en les comparant à une presse à scandale qui recherche des images et des paroles chocs. Une participante se rappelle son désagrément et sa surprise de devoir répondre à des questions aussi intimes que sur la nudité. Un journaliste lui demande de comparer la réaction qu'elle aurait eue si elle avait été dans la situation de la rescapée qui a raconté cet épisode de sa détention. Plus globalement, deux élèves considèrent que les journalistes ont gâché leur visite à Birkenau sans entrer dans les détails de ce qui a provoqué cette impression. Dans tous les cas, ceux qui répondent à leurs questions se sentent obligées de dire ce qu'ils imaginent être attendu d'eux.

Pb1f : « J'ai été perturbée par les journalistes, ça je m'en souviens. »

Pb3f : « II y avait aussi les journalistes qui étaient là à nous filmer, donc moi, ça me stressait pas mal. Donc je faisais plus attention au caméraman qui était là en train de me regarder, en train d'essayer de me filmer. »

Pa2f : « Malheureusement j'étais dans groupe de journalistes et ça j'aurais bien voulu ne pas y être en fait pour pouvoir entendre vraiment ce que Ginette voulait dire parce que parfois on avait du mal, il y avait tous les journalistes c'était juste devant nous. »

Pa5m : « Après ils m'ont interrogé hee tout de suite en sortant des chambres à gaz, où j'ai eu à peine le temps de me remettre, c'était insupportable, c'était pesant je trouvais (...) C'était irrespectueux face aux victimes qui ont vécu ça, c'était triste, on aurait dit une presse à scandale, c'était insupportable. »

Pb2f : « - *Et tu penses quoi de cette question que t'ont posée les journalistes ?* - Bah j'ai pas trop apprécié, c'était un petit peu intime je trouve.- *Pourquoi tu as répondu quand même ?*- Ben je me suis sentie obligée, ben j'allais pas leur dire "je ne peux pas vous répondre". »

Pa5m : « Et je trouvais qu'ils ont un peu hee gâché la visite, du fait qu'ils étaient trop présents, ils voulaient trop avoir les meilleures images. »

Pa3m : « J'étais avec, dans le groupe des journalistes et à chaque fois qu'on était plus ou moins interviewé, parce que finalement j'ai un peu gâché ma visite de Birkenau à cause de ça, j'ai dû répondre à je ne sais pas à combien de chaînes de télé et de radio et à chaque fois ils nous imposaient le truc quoi, qu' on était formellement bouleversé. »

Dire son vécu intime en entretien La seule occasion où les participants ont la possibilité d'élaborer leur expérience et sont mis dans une certaine disposition à le faire est l'entretien. Les deux tiers font un commentaire en ce sens et plus d'un tiers disent explicitement que c'est la première fois qu'ils parlent en détail de leur expérience en exprimant leurs ressentis intimement. Seuls deux participantes affirment déjà avoir raconté identiquement leur visite, même si en fait la manière dont elles parlent des moments d'échanges antérieurs suggère qu'elles n'y ont pas véritablement exprimé cette

intimité. De même, ceux qui ne disent rien sur la spécificité de l'échange lors de l'entretien, suggèrent par leurs hésitations et leur véritable difficulté à dire certaines choses, qu'ils ne les ont pas formulées auparavant.

Refaire virtuellement la visite encourage l'expression de l'expérience dans la mesure où les photographies montrées sont l'occasion de se souvenir de ce qui a été éprouvé. Elles servent de support pour se rappeler mais ne peuvent pas produire le même effet que celui procuré par un contact physique avec les lieux. Beaucoup de participants insistent sur la différence entre la perception directe du lieu et celle des photographies de la visite virtuelle. D'un côté si l'entretien avait été mené directement sur le site et si la visite avait été réellement refaite, les notions, images mentales et ressentis auraient pu être à nouveau éprouvés et non racontés en tant que souvenirs. Cependant rien ne prouve non plus qu'une deuxième expérience sur place aurait été similaire à la première

Dans la visite virtuelle ce n'est pas l'effectivité qui est convoquée mais le souvenir qui place les participants immédiatement du côté de leur expression. Une participante compare ce qu'elle ressent pendant l'entretien virtuel et ce quelle a vécu pendant sa visite sur place. Même si pendant l'entretien, elle entre dans le détail de son vécu intime, elle ne le revit pas. C'est l'expression qui est cherchée et non ce qui est éprouvé. Par ailleurs ce qu'elle pense être l'expression de son ressenti donné à sa mère et à sa soeur n'est en fait que la description de ses réactions extérieures et non celle du ressenti qui les provoque. D'un autre côté la différence entre les deux types de visite – sur place et virtuelle – est en général présentée par les participants comme ce qui a rendu leur parole possible. En effet quelques uns ne voudraient pas retourner sur place justement pour ne pas vivre à nouveau des sentiments trop durs, et d'autres insistent sur l'impossibilité qu'il auraient eue alors à parler, vu l'état dans lequel les sentiments ressentis sur place les avaient mis. Dans le même ordre d'idée, une participante estime qu'un entretien trop proche de la visite ne lui aurait pas permis de s'exprimer car elle aurait été encore trop dans l'émotion. Les participants ne peuvent donc parler de leur expérience intime qu'avec cette condition de dissociation temporelle et géographique.

Pb1f : *« Tu parlais tout à l'heure, de la douleur ressentie pendant la visite l'après-midi, est-ce que tu la ressens là en revoyant ces images ?* - Oui, mais moins, moins parce que c'est des images. »

Pc1f: « Ben oui, ben ce n'est pas pareil du tout que en vrai, c'est toujours moins qu'en vrai. »

Pc2m : « Ca m'a remis un peu dedans quand même, enfin je me suis remis un peu là-bas, j'ai pensé à comment c'était là, à des moments, oui ça me remet dedans. »

Pc1f : «. Mais comme je me rappelle ce que j'ai vu moi et du coup la photo ça me refait penser à ce que j'ai vu moi. »

Pb3f : « Ben voir en photo pour l'instant, ça me fait rien de spécial. Parce que pour moi, pareil, ça ne reste que des photos. Même moi je n'arrive pas me souvenir de comment j'étais à ce moment-là (…)Non, en fait je trouve que c'est pas pareil, je trouve ça totalement différent de voir ici que dans Auschwitz. Je ne sais pas, pour moi c'est totalement différent(...)Regardez les photos ce n'est pas pareil en fait pour moi, je me dis que c'est juste une photo, que je ne l'ai pas en face de moi vraiment, que ce n'est pas réel en fait, c'est juste informatique pour moi. Je me dis que en fait, personnellement, je ne pourrais pas y retourner. J'y suis allée une fois et c'est bon. Je ne pourrais pas, j'ai déjà pris assez de photos pour me dire que je pouvais en parler, mais je ne pourrais pas y retourner. Avec ce que j'ai vécu, enfin ce que j'ai ressenti, je ne pourrais pas (…) Enfin je me remettais en fait dans la visite avec les photos. J'arrivais à me dire "qu'à ce moment-là j'ai ressenti ça, à ce moment-là j'ai pas réfléchi, je suis repartie, enfin "et ça, je le disais beaucoup à ma mère en fait. Plus à ma mère qu'à ma soeur. Je me disais "à ce moment-là je suis partie, j'ai pris la photo et je suis partie", enfin plein de trucs comme ça en fait. »

Pb1f : « C'est un endroit où je ne retournerai pas parce que je trouve ça douloureux, horrible, ce n'est pas un sentiment agréable du tout. »

Pb2f : « Ben j'en parle avec plus de recul donc he moins d'émotions fortes comme les jours d'après. (…) Avec les photos c'est bien parce que on arrive à se resituer. Moi j'ai trouvé ça bien. »

Pb3f « J'aurai beaucoup moins parlé je crois. Parce que j'aurais dit beaucoup moins de choses, j'en aurais dit quand même de ce que je viens de dire, mais j'aurai beaucoup moins parlé je pense. Non je pense que je n'aurais pas pu, j'aurais été bloquée en fait. »

Pb1f : « *Et est-ce que c'est plus facile maintenant qu'au retour de la visite, par exemple si on s'était vu le lendemain, est-ce que ça aurait été plus dur pour toi d'exprimer tout ce que tu me dis ?* - Oui je pense que ça aurait été plus dur pour moi parce que, on va dire que, enfin, les images étaient encore, c'est plus frais dans la tête. »

Les difficultés ou obstacles pour échanger autour de la visite ont donc été relativement surmontés. Il y a ainsi à la fois une proximité et un écart qui est la distance permettant de dire l'expérience. Les participants sont mis dans une situation où ils peuvent s'exprimer spontanément sans craindre aucun jugement et reformuler ce qu'ils n'ont pas réussi à dire tout seul. A ce niveau, ma participation à la visite a été présentée comme essentielle, dans la mesure où elle a été perçue comme un gage de compréhension de ce qui était dit. En effet tous affirment que ceux n'ayant pas participé à la visite ne peuvent pas comprendre ce qu'ils ont vécu. En réponse à une question directe sur le rôle joué par un tel entretien, une participante définit notamment le rapport construit avec moi par opposition à celui établi avec les personnes auxquelles elle n'a pas exprimé son vécu intime. Par deux fois elle dit ouvertement que sans ma présence lors de la visite, elle aurait été incapable d'exprimer tant de choses parce que je n'aurais ni vu et ressenti dans les mêmes lieux qu'elle.

Pb1f : « Non, je pense que ça vient comme ça en fait, je ne pensais pas, enfin la première fois que je t'ai vu, je ne me suis pas dit je vais dire ça et ça (…) Non, ben je pense que je mets en mots ce que j'ai vu en fait, ce que j'ai ressenti à ce moment-là, je pense que au début je n'aurais pas pu mettre de mots dessus, et là, le fait d'en reparler, de voir des photos enfin quelques mois après, je pense que (…) Je ne sais pas, même si j'en parlais à personne, ou même si j'y pensais, je me disais pas tout ce que j'ai pu te dire. »

Pa2f : « Oui, je pense parce que le fait, en fait d'être allé à Auschwitz même, enfin sur le camp de Auschwitz, c'est un peu une expérience unique et c'est sûr que, enfin les amis qui n'ont pas fait ça, je pense que c'est la vision des films et la vision des cours. Enfin, ils n'ont pas conscience par exemple de l'immensité du camp ou vraiment des particularités, ou des petits éléments qui sont assez marquants et pour eux et quand je leur en parlais c'est vrai que ils m'écoutaient en parler, et ils me disaient "ah oui ça devait être impressionnant ", moi aussi je pense que j'aurais été touchée, mais je pense qu'ils pouvaient se mettre à ma place mais qu'il y avait une certaine limite. Ils avaient peut-être du mal à s'imaginer en fait. »

Pb3f : « Oui, quand même, parce que des personnes qui n'ont pas vu le camp ne peuvent pas comprendre ce que moi j'ai vu en fait, ou ce que moi j'ai ressenti à ce moment-là. Des personnes qui ont vu la même pièce que moi, qui étaient au même endroit que moi, arriveraient plus à dire "ha ben oui je comprends pourquoi tu as réagi comme ça à ce moment-là". (…) J'arrive plus à te dire, "tu vois à ce moment-là ça m'a fait bizarre". Je trouve que c'est plus simple de comprendre pourquoi j'ai ressenti ça à ce moment-là… sinon je pense que je t'aurais pas du tout dis la même chose. J'aurais dit "bon ben j'ai vu des cheveux et puis ça m'a", j'aurais pas décrit autant que je peux décrire maintenant en fait. Je pense que je ne me serais pas éternisée sur le sujet et que j'aurais dit "bon à ce moment-là j'étais pas bien et je suis sortie", et je n'aurais pas expliqué pourquoi en fait. »

Lorsque les participants ont malgré tout des difficultés à raconter leur expérience, c'est la nature de l'expérience qui produit la difficulté à exprimer les ressentis. Cette difficulté est compensée à la fois par la possibilité de redire et de reformuler leurs expressions et par le fait d'être dans une situation d'échange où il ne s'agit pas de transmettre une information. Ils peuvent se dire sans craindre de ne pas utiliser les mots justes et parlent donc spontanément sans avoir à faire attention à bien dire. Ils ont le temps de tester différentes formulations, d'hésiter ou de mal s'exprimer.

Conclusion.

Introduction. Décrire l'expression de l'expérience vécu

La méthode employée permet de montrer comment la visite peut se construire après-coup lorsqu'elle est évoquée dans un entretien où elle est refaite virtuellement. Elle ne permet ni de rendre compte du moment de la visite du site dans la mesure où elle n'est pas un enregistrement des traces de l'activité, ni de ce qu'il en reste après-coup pour des visiteurs qui n'ont pas eu cette occasion d'en parler. S'ils n'en parlent pas du tout ou en parlent autrement, leur élaboration est nécessairement différente. La précision apportée par cette méthode a ainsi comme effet corollaire une influence substantielle du dispositif employé sur les données recueillies. Ce qui est spontanément retenu serait peut-être mieux approché par ce qui apparaît dans la plupart des comptes-rendus de visite où il est demandé aux visiteurs de simplement dire ce qu'ils pensent de leur visite. Cependant, cela a pour conséquence de ne pas permettre de rendre compte du rapport aux différents moments de la visite ni surtout de comprendre précisément ce qu'ils veulent dire. Dans ce cas, le fait de mieux approcher ce qui est sans doute l'élaboration de l'expérience la plus commune, se fait au prix d'une étude risquant de faire des contre sens sur la signification des données recueillies. Ce risque viendrait de la supposition que le sens des termes employés soit transparent et équivalent pour le visiteur qui raconte son expérience et pour le chercheur qui en rend compte. La qualification précise des différents espaces et des différents vécus implique un dispositif d'entretien. Or, celui-ci déforme le souvenir qui se serait spontanément construit pour l'induire à la fois à se spatialiser en raison de la technique de la visite virtuelle, et à s'expliciter puisque la dynamique de la conversation se fait par la demande de ce que les participants veulent dire.

Dans cette perspective, l'intérêt pour l'expérience de visite, définie de manière à la fois phénoménologique et idéologique, invite à la considérer comme l'articulation entre deux processus communicationnels. Le premier est muséographique. Il faut alors définir quelle est la nature de l'expérience formée par la visite à Auschwitz-Birkenau, et l'attacher à une certaine spatialité dont elle est inséparable en tant qu'expérience d'un lieu, et non par exemple d'une idée ou d'un texte. Cette expérience est ce qui reste de la visite et donc de la manière dont chacun des différents espaces du musée transmet

effectivement quelque chose qui se cristallise dans son souvenir. Les visiteurs produisent et élaborent ainsi une information en reconfigurant ce qui leur est proposé par le musée de sorte à en faire un espace subjectif et vécu. Le second processus communicationnel en jeu est linguistique, à la fois sur le plan sémantique et relationnel. Il s'agit de définir les ressources dont le langage dispose et les conditions dans lesquelles il peut être utilisé pour exprimer ce que les participants élaborent. Ils le font dans certaines conditions tenant à la fois à la capacité des termes à leur disposition pour dire ce qu'ils veulent dire, et aux situations relationnelles qui rendent cette expression possible.

C'est à l'intérieur de ces contraintes non seulement que le souvenir s'explicite et se sédimente, mais également qu'il peut être approché. Si le processus communicationnel muséographique peut être considéré en lui même comme étant relativement indépendant de ce cadre, son analyse en est tributaire: L'expérience des visiteurs ne peut être approchée qu'à partir de la possibilité de son expression. Or ce n'est pas un processus objectivable par une observation extérieure. En tant qu'élaboration subjective, elle ne peut être appréhendée qu'à partir de la parole par laquelle les participants se disent. L'expression de l'expérience de visite est ainsi un vécu subjectif qui comprend ce qui a été éprouvé en le mettant en discours. Cette problématique est en fait toujours en jeu dans une étude sur ce qui est communiqué se situant au niveau de la réception subjective, ou d'une manière plus générale se faisant à partir d'entretiens. A ce niveau, ce n'est pas l'adéquation de l'expression présente et de ce qui a été éprouvé dans le passé qui est en jeu, mais celle avec ce qu'ils veulent présentement exprimer. La première problématique peut être aisément résolue en définissant le champ d'une telle étude comme concernant non ce qu'il s'est passé mais l'élaboration après coup de ce qui a été éprouvé. La seconde problématique, par contre, ne peut être mise de côté. Elle est incontournable parce qu'elle concerne l'impossibilité d'approcher ce que quelqu'un veut dire autrement qu'à travers ce qu'il en articule dans son discours.

1. Ce que le Musée-Mémorial communique

Introduction

Au niveau de la compréhension du rapport des visiteurs à ce qu'ils visitent et à l'événement vers lequel cette visite fait signe, il y a un double intérêt à porter attention sur l'expression de expérience de visite. Pour percevoir ces deux typologies, il faut être attentif à l'expérience subjective des visiteurs, c'est-à-dire à ce qu'ils veulent dire lorsqu'ils affirment quelque chose sur leur visite. C'est à ce niveau que la présente étude apporte une certains plus value par rapports à la plupart des comptes rendus de visite.

D'un point de vue géographique, elle permet de qualifier les différents espaces et d'identifier la spécificité de chacun. Le Musée-Mémorial apparaît comme un espace complexe. Il n'est pas un tout cohérent et homogène, mais une multiplicité de moments qui s'articulent et se succèdent. Il ne se résume pas à l'impression générale qu'il laisse. Celle ci est le résultat de la circulation dans de multiples espaces correspondant aux différents moments de la visite Chacun prend une valeur spécifique associée à un vécu spécifique et l'impression générale est produite par l'intégration de ces moments.

D'un point de vue historique, il s'agit de comprendre ce qu'a été d'Auschwitz et la politique nazie d'extermination. Leur importance respective dans les différents espaces, ainsi que la manière dont ils s'articulent, décrivent non seulement une dynamique spatiale mais également une certaine écriture de l'histoire. Les visiteurs n'y associent pas des prédicats sous forme d'informations définissant des processus historiques et des situations contextuelles, mais des notions dont ils se rendent compte, des images mentales qu'ils apprennent, des sentiments et des émotions qu'ils ressentent et des idées métaphysiques et civiques qu'ils pensent. La composition de ces éléments ainsi que la façon dont ils sont associés à Auschwitz ou à la politique nazie d'extermination construisent une connaissance ne relevant donc pas du savoir des sciences historiennes : c'est une autre manière d'écrire et de transmettre l'histoire.

a. La complexité de l'expérience et les limites de l'expression spontanée

La plupart des différents comptes rendus de visites scolaires font apparaître une différence entre la première expression générale des participants et ce qu'ils racontent précisément en faisant la visite virtuelle. Cette première expression correspond à celle d'un compte rendu général où ni la complexité de l'espace en jeu ni la signification des différents termes utilisés ne sont interrogées. Il n'est alors pas possible de comprendre ce à quoi les participants font référence quand ils disent avoir appris et ressenti. Si des moments ressortent de la journée, ils ne sont pas précisément caractérisés. La précision faite spontanément par les participants à propos de l'ancrage topographique de l'apprentissage et du ressenti montre que leurs formulations sont insuffisantes, de la même manière que le sont celles reprises dans l'étude du CSA sur les visites scolaires d'Auschwitz ou les descriptions proposée par les sites internet présentant des comptes rendus de visite. Cela apparait notamment dans la façon dont les participants disent spontanément ce qui a été le plus important pour eux, avant de préciser en faisant le récit de leur visite.

Ils disent ainsi qu'ils ont plus appris soit à Birkenau soit à Auschwitz. En enregistrant cette information, il serait possible d'en conclure que la moitié des participants a plus appris dans la visite de chacun des deux camps. Cependant, les précisions données par certains à leurs propos suggèrent que ce qu'ils veulent dire est plus complexe : ce à quoi l'apprentissage fait référence n'est pas équivalent dans les deux cas. A propos de Birkenau ils renvoient aux informations contextuelles historiques générales, alors que pour Auschwitz ils font référence à des explications sur ce qu'ils voient. Dans un cas, l'apprentissage est historien alors que dans le second il s'inscrit plutôt dans le paradigme de la culture matérielle où les informations explicitent simplement l'usage et la fonction des éléments matériels. Il s'agit alors de visualiser et non d'avoir des connaissances historiennes.

Pa6m : « D'un point de vue historique hee, je pense peut-être plus le matin, je pense, ouais, même s'il y a pas mal d'historique aussi l'après-midi, ouais, c'est difficile à dire, je dirais, un peu plus le matin quand même. »

Pb1f : « He l' après-midi quand même he déjà on va dire qu'on a plus de temps, plus d'explications, déjà on a été dans le musée français où par exemple on regardait ce que l'on voulait, il y avait des écrans tactiles, on notait ce que l'on voulait chercher, donc on est rentré dans les hôpitaux, on a vu les chambres où ils étaient enfermés he on a vu là où ils les accrochaient au niveau des bras dehors, on a vu les cimetières où ils sont fusillés, enfin on a vu plus de choses et on a eu plus d'explications et par exemple, quand on passait le panneau, on se faisait fusiller direct donc on a eu plus d'explications, le matin on faisait plus de marche, on va

dire qu'on regardait les lieux que d'avoir eu des explications et visiter les lieux. ».

Pc2m : « Dans le camp, ben justement le camp de travail parce que dans le camp d'extermination on nous avait dit vraiment que oui, il y avait des baraquements, que les chambres à gaz c'était comme ça, que dans le camp de travail il y avait plus. Je ne savais même pas par exemple que des gens étaient pendus ou fusillés contre des murs, il y a plein de petits détails partout en fait et que je ne connaissais pas. ».

Pa2f : « Hum mais je pense que l'après-midi a été plus émotionnel je pense, parce que c'est sûr on était plus fatigué et je pense que j'essaye là surtout de me comporter en fait comme quelqu'un du camp et même dans ma tête j'essaye de penser comme quelqu'un du camp, tout en essayant de comprendre comment tout cela s'organisait mais aussi vraiment comprendre. »

Pa2f : « Je pense que le camp d'extermination, d'un point de vue, je ne sais pas, par rapport à son emplacement, par rapport à la perception que j'en avais, ce que j'imaginais, en fait je pense que j'attendais plus du camp extermination que du camp de concentration, et pourtant je pense que j'étais plus marquée par le camp de concentration, parce que vraiment il y avait tous les bâtiments, il y avait encore le crématoire il y avait les grandes allées et c'était un peu plus tard donc la lumière avait un peu baissé et je pense que j'étais plus dans l'ambiance, mais le matin je pense que j'avais de trop grandes espérances, en fait, par rapport à ma visite. J'ai quand même été marquée, mais peut-être pas, je n'ai être pas eu la visite que je souhaitais en fait, c'est-à-dire avec toute ces maisons en moins, ces bâtiments qui avaient été brûlés par les Allemands, on avait du mal parce que c'était vraiment un grand espace, on était un peu poursuivi par l'armée de journalistes, ça c'était assez pesant aussi. »

Pc4m « Honnêtement oui. Le matin c'est he, c'est vraiment là qu' il y a l'impression d'avoir appris le plus de choses (…) oui, tout à fait, même s'ils ont parlé l'après-midi aussi. Certains endroits on a des explications par les guides, mais c'est vrai que tous les objets c'est vrai que j'ai eu l'impression d'apprendre moins de choses que quand j'étais vraiment dans le lieu avec tous les bâtiments, du coup on a appris beaucoup de choses le matin. »

Pb3f : « Donc pour moi, je n'arrivais pas à visualiser le camp, que le deuxième camp, il y avait des photos, il y avait des biens, il y avait des endroits précis où il s'était passé des choses donc forcément, enfin je voyais plus les choses, quand il y avait les cheveux, les chaussures, c'est à ce moment-là en fait que j'ai vraiment réalisé qu'il y avait eu des gens qui étaient venus ici. Que à Birkenau, non, je n'arrivais pas à visualiser en fait. Avec les photos oui, mais après je regardais le sol et je me disais " bon il y a des gens qui sont passés ici", mais je n'arrivais pas à visualiser la scène en fait, j'arrivais pas à voir quoi. »

Au niveau du ressenti, les participants développant spontanément leurs propos font référence à des moments particuliers de la visite de chacun des camps. C’est le cas de ceux qui reconnaissent qu’Auschwitz ne les a pas marqués en parlant de l’aspect général du camp et non du contenu de l’exposition. De même, ceux qui trouvent qu'Auschwitz a été le plus marquant, parlent de ses expositions et non de l’aspect général. Quant aux participants estimant que Birkenau les a plus marqués, ils ne font référence qu'aux baraquements en briques qu’ils ont visités. Un seul des participants hésite d’ailleurs à qualifier l’un ou l’autre de plus marquant dans la mesure où dans les deux cas des moments particuliers l’ont marqué. Selon qu'un participant a l’un ou l’autre moment en tête quand il parle ainsi, généralement il identifie ses ressentis à l’un ou l’autre camp sans rendre justice à la spécificité des différents espaces traversés. Ces

deux nuances, concernant la signification particulière aussi bien des termes qu'ils emploient que celle des différents espaces, sont en fait confirmées d'une manière générale par tous les participants lorsqu'ils racontent précisément leur expérience pendant la visite virtuelle.

Pc4m : **«** Je pense que c'est ce qui m'a plus marqué le matin, parce que l'après-midi c'était quand même des habitats différents. Ça paraissait plus confortable en quelque sorte en fait oui simplement parce que les maisons que l'on a vu l'après-midi. Ben ce qu'on a vu le matin et l'après-midi ça n'avait rien à voir, les conditions en tout cas elles avaient l'air totalement différentes. Enfin elles avaient l'air encore plus compliquées le matin que l'après-midi. parce que les baraques. **(…)** oui je pense que c'est les baraques, parce que en fait, l'endroit où les gens étaient douchés, c'est totalement détruit, c'est pour ça que je n'arrive pas à imaginer alors que les baraques elles sont, je pense qu'elles n'ont pas été forcément reconstituées pour la totalité. Donc du coup, le fait que tout était encore en ordre ben c'est là que en fait je me suis imaginé le contexte. »

En rester à la première formulation induit une mécompréhension de la nature de l'expérience. C'est ce qui est peut-être à l'origine de nombreuses critiques sur leurs retombées comme par exemple celles de Barbara Lefebvre et de Georges Bensoussan : « Plusieurs récits d'élèves de retour d'un voyage à Auschwitz-Birkenau illustrent le fait que la visualisation d'éléments concrets de l'extermination élude toute capacité analytique en les plongeant dans la sidération ou l'indignation devenues les moments mémorables de cette expérience dont la courte durée (24 heures aller-retour) accentue souvent le caractère irréel. »[259] ; « Je suis très sceptique. La plupart du temps, ce sont des voyages éclair d'une journée. Or, comme il ne reste plus grand-chose, si on n'en sait pas déjà beaucoup, on ne voit rien. On est alors dans l'émotionnel, le compassionnel et le devoir de mémoire, avec des collégiens qui ne comprennent pas la portée de ce qu'ils voient. L'erreur serait de croire que ces voyages peuvent remplacer un cours d'histoire et qu'ils agissent comme un vaccin contre l'antisémitisme. »[260] Barbara Lefebvre et Georges Bensoussan ne prennent respectivement pas en considération deux aspects primordiaux de ces visites. Le premier concerne la manière dont l'expérience sensible est intriquée avec une expérience d'apprentissage pouvant être dite analytique, le second porte sur la façon dont les visiteurs comprennent la portée de ce qu'ils ont vu en l'intégrant dans une perspective mémorielle ayant une dimension métaphysique.

[259] Barbara Lefebvre, « L' enseignement de l'histoire de la Shoah dans le secondaire : bilan et perspectives », Enseigner l'histoire de la Shoah France 1950-2010, *op.cit.*.
[260] « Georges Bensoussan et Sophie Ernst, historiens, réfléchissent à l'enseignement de la Shoah », *op.cit.*.

b. La nature de l'expérience

Faire une typologie La spécificité de l'expérience, à la fois au niveau de sa nature et de son ancrage spatial, se révèle lorsque les visiteurs interrogés peuvent dire ce qu'ils veulent dire. Ils s'expriment alors tous de manière relativement similaire. Les contraintes linguistiques ou sociales peuvent en être les raisons selon deux hypothèses : soit ils partagent les mêmes outils pour s'exprimer, soit ils vivent effectivement la même chose. Dans le premier cas il n'est pas possible de décider s'ils ont éprouvé ou non quelque chose de similaire, dans le second la question se pose de savoir si cette expérience est naturelle, ou s'ils sont déterminés à le faire soit par le dispositif muséal, soit par une norme sociale définissant un répertoire d'expérience possibles à Auschwitz. Selon qu'ils s'inscrivent dans un rapport d'évidence ou dans un rapport réflexif à leur vécu, ils apportent eux-mêmes une réponse différente à cette question.

Quoi qu'il en soit, quatre expériences peuvent être définies en analysant ce qu'ils veulent dire quand ils parlent de leur visite. À un premier niveau, ils apprennent et ressentent, de sorte qu'ils associent des prédicats pour qualifier ce qu'à été Auschwitz à partir de ce que la visite en montre et à partir de l'effet qu'elle a sur eux. Ces prédicats ont la forme de notions générales, d'images mentales, de sentiments, d'émotions et de chocs. Lorsque les visiteurs rapportent avoir appris et éprouvé quelque chose pendant la visite, l'apparente évidence de ces assertions cache en fait des modalités spéculatives et sensibles particulières. Ils s'inscrivent dans une conception complexe de l'apprentissage et de l'affectivité qui inclut une pluralité de pratiques distinctes. Ils les identifient généralement clairement et consciemment dans leurs récits où elles apparaissent toujours distinctement. À un second niveau, ils prennent conscience du caractère morbide et de la capacité d'empathie de la nature humaine impliquant des responsabilités morales et civiques. Parmi celles-ci, l'importance de transmettre leur expérience se distingue car elle implique un rapport aux autres. Plus anecdotiquement, ils font également une expérience touristique.

Apprendre S'agissant de l'apprentissage, ils distinguent à la fois deux manières d'apprendre et deux types d'informations y correspondant. D'un côté, les participants déclarant d'une manière générale avoir plus appris à Birkenau font référence à des informations historiennes sur le contexte ou sur l'organisation du camp. Dans ce cas, ces informations leur sont données telles quelles par les accompagnateurs, ils n'ont qu'à

les mémoriser en l’état de manière passive. Il apparaît cependant que non seulement ils ne se souviennent pas de ces informations, mais que, de plus, ils les considèrent généralement comme n’étant pas importantes. Le souvenir de ces informations reste très général et vague. Que ce soit un savoir historien sur l’histoire du camp, son fonctionnement interne, la diversité des détenus et la manière dont leur vie et leur mort étaient organisées, aucun de ces aspects n’entre véritablement en jeu dans l’expérience de visite qu’ils racontent. Même s’ils disent spontanément avoir appris dans ce cadre ou que cet apprentissage historique a été important pendant leur visite, lorsqu’ils précisent leurs souvenirs il semble que ce ne soit pas le cas. Les participants ont eu l’impression d’apprendre parce que ces informations leur ont été transmises. Lorsqu’ils parlent alors d’apprentissage, ils désignent le fait qu’elles leur aient été transmises et qu’ils les ont reçues étant donné qu’ils étaient là, mais ils ne désignent pas l’effectivité de cette réception. Ils parlent de cet apprentissage à la fois comme d’une motivation préalable et comme une impression générale qui ne correspondent pas au souvenir précis de leur expérience.

D’un autre côté, lorsque les visiteurs disent d’une manière générale qu’ils ont le plus appris à Auschwitz ou lorsqu’ils racontent précisément ce qu’ils ont appris en faisant la visite virtuelle, ils font référence à des notions générales décontextualisées ou à des images mentales élaborées à partir de ce que la visite leur a proposé. Dans ce cas, y a une forme de prise de conscience et d’identification apportant une certaine idée de ce qu'il s’est passé, même si la transmission d’une information historienne sur le sujet n'y joue pas de rôle. C’est à ces aspects que les participants font référence lorsqu’ils affirment avoir appris quelque chose lors de la visite. S’ils ne se souviennent pas des informations données, ils se souviennent des pensées et des images produites par les usages qu’ils en font. Ils affirment alors à la fois qu’ils ont appris des choses, mais que les informations historiennes données ne les ont pas véritablement intéressés. Les informations apprises ne sont pas intégrées passivement à partir des informations transmises telles quelles. Ce qui est dit être appris est le résultat de la reprise active par le visiteur de ce qu’il appréhende. Les accompagnateurs en fait induisent cette activité plus qu’ils ne donnent une information déjà explicitée. Les visiteurs se rendent compte activement de ce qu’ils perçoivent ou imaginent activement ce que le camp a été. Les deux activités sont intriquées ainsi que les informations qu’elles produisent. Les visiteurs se servent de ce qu’ils imaginent pour renforcer ce dont ils se rendent compte

et tirent de ce produit de leur imagination les mêmes notions que de ce qu’ils perçoivent directement.

Il s’agit alors plus des conditions de vie et de la disparition des déportés qui leur est associée que de l’extermination industrielle par le gaz. Ils parlent moins de l'extermination et en tirent moins de notions et de représentations. Dans le premier cas, ils associent les conditions de vie et de disparition à de telles notions soit générales, soit plus spécifiquement liées à la concentration ou à l'extermination, soit plus rarement à l'existence de rescapés. Les notions générales concernent l’immensité du lieu et du nombre de victimes, le fait que les déportés soient des individus, la non bienveillance de l’endroit et l’organisation des nazis. Les quatre notions se référant à la concentration sont l’horreur et la dureté des conditions de vie, la déshumanisation, la souffrance ressentie et la situation à priori moins dure à Auschwitz qu’à Birkenau. Enfin, les trois notions liées à l’extermination sont le fait que les déportés ne sont pas repartis, la disparition de ceux qui ont été exterminés et la possibilité de déportation de leurs propres familles dans d’autres circonstances. Concernant l'extermination par le gaz, ils visualisent ce qu'il s’est passé ou ce qui a été ressenti par les victimes : soit ils se mettent eux-mêmes à leur place, soit ils mettent leurs proches à la place des déportés. Contrairement à ce dont ils se rendent compte, ce sont des représentations particulières. Bien qu'elles ne soient pas plus contextualisées, il s’agit d' une mise en situation plus précise et circonstanciée.

Ressentir Cet apprentissage est inséparable d’un ressenti. Les deux sont intriqués, de sorte qu’ils constituent deux modalités de la même expérience selon qu’elle est décrite dans l’une ou l’autre perspective. Les visiteurs nomment des états affectifs produits comme des impressions induites par ce qui est perçu. Ces impressions sont étroitement associées avec des notions ou des images mentales particulières. Elles peuvent l'être également avec des actions affectives par lesquelles un ressenti est adressé à un objet. Ce sont respectivement d'une part les sentiments d’horreur, d’oppression et d’étrangeté, d'autre part les émotions telles que la tristesse envers les déportés et le dégoût accompagné de colère envers les bourreaux. Dans le premier cas, ils ont des réactions correspondant au constat d’une situation affective que l’individu identifie chez lui comme étant provoquée par quelque chose. Dans le second cas, ils

vivent un état de motivation qui induit une adresse à un objet pour lequel on est triste ou envers lequel on est en colère.

Un ressenti choquant est de plus évoqué sans être précisé. Le champ sémantique du choc reflète quelque chose dont l'impact est tel qu'il ne parvient pas à être toujours bien compris et donc difficilement explicable par celui qui le ressent. Plusieurs participants avouent explicitement qu'ils ne savent pas comment dire pour désigner ce sentiment. Cela apparait de trois façons différentes. Dans la première, ils concluent qu'il n'y a pas d'autre mot ou le répètent sans parvenir à préciser ce qu'ils veulent dire. Dans la seconde, ils cherchent leurs mots pour définir ce qu'ils ressentent et finissent par se dire choquer, mais en accompagnent ce terme d'un petit mot indiquant que la formulation ne les satisfaisait pas, tout en n'en trouvant pas une autre. Dans la troisième, ils définissent la notion de choc de façon tautologique en disant que le choc est ce qui est choquant. Les visiteurs ne parviennent à définir le choc qu'en en décrivant les effets. Ils sont de deux sortes : somatiques et verbaux. Somatiquement, les visiteurs ont envi de partir, restent bloqués sans réaction face à ce qu'ils perçoivent et se sentent mal de diverses manières. Verbalement, ils utilisent des formules superlatives ou hyperboliques pour désigner ce qu'ils perçoivent, ce qu'ils apprennent et ce qu'ils ressentent. Cette caractérisation par les effets renvoie à un traumatisme, c'est à dire à un désarroi face à quelque chose qui échappe à la compréhension. Ni ce qui choque ni le ressenti lui-même ne parviennent à faire sens pour les visiteurs.

Si cette opposition entre la sémiotisation des chocs et des autres sentiments et émotions est relativement marquée et claire, un certains nombre de ressentis échappent à cette opposition. Ils sont signalés comme ayant eu lieu sans pour autant être précisément désignés soit par une explicitation des sentiments ou des émotions en jeu, soit par une apparition de leurs effets. Cependant, d'un autre côté, ils ne constituent pas véritablement une troisième catégorie indépendante. Ils sont dans une situation d'indécision : ces ressentis ont des caractéristiques qui peuvent permettre de les classer dans l'une ou l'autre des catégories. Par exemple être marqué ne provoque généralement pas d'expression somatique ni superlative. Il ne s'agit cependant pas pour autant d'émotions comme les autres car elles ne sont pas identifiées de la même façon que ce qui est parfois explicitement désigné comme étant un choc. Ce sont toujours des

ressentis qui ne parviennent pas à être compris, mais dont l'intensité n'est pas assez importante pour qu'ils soient dit choquants.

D'un côté, l'absence de manifestation et l'usage d'un autre terme pour la qualifier suggèrent qu'elle est une autre expérience. Même lorsque les termes choc ou choquant sont utilisés, ils le seraient dans un sens courant, donc non pour qualifier véritablement un ressenti éprouvé mais pour désigner quelque chose d'étonnant. D'un autre côté, la difficulté à préciser la nature exacte de ce qui est alors ressenti en nommant une émotion ou un sentiment renverrait à un ressenti assimilable à un choc. La dynamique de la visite pourrait parfois confirmer cette hypothèse car les moments où ce sentiment est évoqué sont souvent ceux qui suivent des chocs clairement identifiés, où les visiteurs sont toujours sous le choc proprement dit. Dans ce cas, il s'agit de la trace d'un choc et non d'un autre sentiment ou d'une autre émotion. Ce constat irait le sens d'un choc associé à l'ensemble de la visite. Ces deux arguments sont à la fois valides et doivent être relativisés. Il est en effet possible d'être choqué sans le manifester et dans son récit dire qu'on a pris sur soi pour ne pas le montrer, et réciproquement décrire des chocs sans employer le mot. En un sens, l'analyste qui cherche à interpréter la manière dont ce ressenti est exprimé doit choisir, ou refuser de choisir, selon l'optique qu'il prend.

Le devoir de mémoire Une troisième modalité de cette expérience, s'ajoutant à celle de l'apprentissage et du ressenti, consiste dans la conscience de l'importance d'entretenir la mémoire de ce qui a eu lieu à Auschwitz. La mémoire ne signifie pas le souvenir ni des processus historiques qui ont produit cet évènement ni de ses modalités. Ces informations n'étant pas ce que les participants ont appris, ce n'est pas leur mémoire qu'il faut conserver. Il s'agit de la conscience qu'une telle chose peut se reproduire car elle s'est déjà produite. Elle se fonde sur une préoccupation pour les victimes : les participants sont concernés en prenant conscience de la souffrance que peuvent infliger ou subir les êtres humains en tant que tels. C'est dans cette perspective que la visite fait ressentir à la fois la souffrance et la culpabilité : les visiteurs font partie de la même humanité que les victimes et les bourreaux. Ils gardent en mémoire ce constat.

Les participants gardent en mémoire leur responsabilité de conserver cette empathie afin que ne s'actualise pas la possibilité violente et destructrice de l'humanité. La seule chose semblant les distinguer des bourreaux est leur capacité d'empathie leur

permettant d’avoir cette conscience. A l’intérieur de l’humanité, elle autorise à distinguer ceux qui sont véritablement humains et est ainsi un critère qualitatif de l’humanité. C’est en ce sens que le fait de la garder en mémoire permet que cela ne se reproduise pas : les visiteurs se préservent contre cette possibilité de l’humanité. Cette conscience de la nature humaine est plus efficace que les actions concrètes pour que ce qui a eu lieu ne se reproduise pas, même si elle implique une responsabilité politique et civique. Celle ci est nécessaire dans la mesure où la morbidité inhérente à la nature humaine pourrait se réactualiser dans un nouveau contexte présent et sous une autre forme. Il faut donc être attentif à ne pas en reproduire les conditions en favorisant les partis politiques extrêmes ou en étant raciste.

Pour que cette conscience se propage il importe à la fois de visiter Auschwitz et de transmettre cette mémoire. D'un côté, les visiteurs attestent de l’importance de leur propre pratique touristique. Parler de tourisme mémoriel ne signifie pas une suspension de l’intérêt pour l’expérience de la politique nazie d’extermination et le sens de cette expérience, mais au contraire les désigne comme intéressants et justifiant de se déplacer. D'un autre côté, il faut amener ceux qui ne peuvent faire la visite à réaliser leur devoir de conscience et de responsabilité en tant qu’humain. Si des personnes n’ont pas fait la visite, alors il faut les conduire à prendre conscience de ce qui en a été tiré par ceux qui l'ont faite. Cependant, lorsqu’ils racontent la manière dont ils parlent effectivement de leur expérience à ces personnes, ils ne sont pas dans une telle démarche de transmission. Soit ils décrivent ce qu’ils ont vu pendant leur journée sur le site, soit ils aimeraient parler de ce dont ils se sont rendus compte, ont imaginé et ressenti. La transmission ne passe pas par l’exposition de principes ou d’idées sur la nature humaine, mais par le partage de ce qui a été vécu sur le site. Il s'agit encourager les autres à se rendre compte, à imaginer et à ressentir afin d’élaborer eux-mêmes leur conscience et leur responsabilité.

c. Un espace complexe et multiple

Une expérience concrète Les informations apprises, les affects ressentis, et le devoir de mémoire sont concrets. Ils sont indissociables des traces tangibles perçues, et donc différents de ce qu’ils seraient dans une expérience considérée comme abstraite

car conceptuelle ou intellectuelle. Ce contact permet de se faire sa propre idée, étant donné qu'elle est tirée des traces réelles et non d'un discours produit sur l'événement. Même si le Musée-Mémorial est en fait un autre type de discours que celui historien, il n'est pas perçu comme tel, mais comme étant le constat des traces laissées. La perception directe et le contact physique sont essentiels pour que les visiteurs soient des témoins de ces traces. La spécificité d'une expérience de visite tient à son rattachement à une culture matérielle. Cette association à la matérialité dessine une topographie dans la mesure où elle attache chaque expérience à un lieu qui est ainsi qualifié comme espace d'expérience. Dans la visite d'un lieu, les expériences vécues sont attachées intimement à l'espace, et réciproquement. Les notions, images mentales et ressentis sont non seulement produits par les éléments matériels, mais de plus sont matérialisés par ces éléments étant donné qu'ils les incarnent.

Les idées attachées à l'expérience mémorielle qui ne sont pas liées à des moments ou à des espaces particuliers sont également distinctes de celles d'un cours d'éducation civique, de même que la transmission de ce qui est appris et ressenti est différente de celle qui se joue dans un cours ou un livre d'histoire. En effet elle se fait en contact avec la culture matérielle dans la traversée d'un espace, et non avec des idées exprimées par des mots dans la lecture d'un livre ou d'audition d'un cours. C'est bien le fait d'avoir participé à la visite qui en est à l'origine. Il s'agit de l'expérience faite de l'expérience du site visité et de la signification de la visite et non d'une idée indépendante. La visite et la présence sur le site produisent aussi bien la conscience et la responsabilité mémorielle : les visiteurs se sentent concernés par le biais de cette conscience qui, avant cette visite, leur semblait lointaine. Ce qui est ainsi élaboré est la fois la conclusion de l'expérience de visite du Musée-Mémorial et ce qui la fonde rétrospectivement. Elle en est la conclusion au sens où cette signification en est tirée et elle en est le fondement rétrospectif dans la mesure où elle y trouve son sens et sa raison d'être. De manière cohérente avec une conception de la communication centrée sur la réception, la visite se réalise ainsi et serait incomplète sans cette signification et ce sens car elle n'aurait ni fondement ni perspective.

Des espaces discrets Au niveau mémoriel Auschwitz apparaît comme un point insécable qui se définit spatialement par sa différence avec d'autres lieux. C'est l'ensemble de la visite qui produit après-coup cette conscience. Le Musée-Mémorial est

considéré dans son ensemble et se distingue par rapport à d'autres sites touristiques n'ayant pas cette vocation mémorielle. Au contraire, ce qui est appris et ressenti est toujours associé à des espaces particuliers. Si à un niveau général, Auschwitz-Birkenau est globalement un lieu authentique de la politique nazie d'extermination et de la déportation, tous les espaces qui composent le Musée-Mémorial ne sont donc pas équivalents. Si chaque visiteur construit son expérience de chacun de ses moments de manière singulière, il est possible d'identifier les expériences qui sont potentielles à chaque espace. La sensibilité de chaque participant définit une expérience singulière qui reprend un répertoire de notions, d'images mentales et de ressentis. Il est donc possible de dresser une topographie du Musée-Mémorial.

Cette topographie invite à considérer l'espace recomposé dans le souvenir comme un espace tenseur étant semblable à celui que Daniel Schmitt observe au niveau de ce qui est éprouvé dans un musée de science : « Les exemples de cours d'expérience nous engagent à ne plus lire l'expérience des visiteurs comme une simple "exposition" d'objets à partir desquels il y aurait un sens à trouver, mais plutôt comme des objets auxquels les visiteurs s'exposent en pénétrant dans l'espace tenseur et avec lesquels ils sont en mesure de construire des relations. »[261] Certains éléments jouent comme des attracteurs où des expériences singulières se poursuivent. S'il y a bien généralement une trame dans la visite de sorte que chaque moment est vécu comme succédant et précédant un autre, il s'agit plus d'un agencement que d'une trame. Elle se fait de manière discrète comme l'articulation de ses moments et non de façon continue.

Cette organisation de la trame de la visite comme une succession de points discrets apparaît dans le fait que la plupart des participants ne parviennent généralement pas à donner sens à l'agencement des différents éléments du camp dont ils ont pourtant en général compris la fonction particulière. Ils ne sont pas, à proprement parler, véritablement les moments d'un récit puisqu'ils ne se s'intègrent pas dans un récit qui serait celui de l'organisation ou du fonctionnement général du camp. C'est pourtant un tel récit qui permettrait de comprendre comment l'extermination et la concentration se sont déroulées. En effet, la mise en rapport de ces points ne s'effectue que s' ils renvoient à la même situation particulière. Or si la tension se constitue bien entre eux, chacun correspond à une expérience singulière sans mise en rapport avec les autres.

[261] Daniel Schmitt, *Expérience de visite et construction des connaissances : le cas des musées de sciences et centres de culture*, thèse soutenue en SIC le 5 décembre 2012 à l'université de Strasbourg, p. 333.

Alors que la succession et le dialogue entre ces points est nécessaires pour la constitution de la dynamique de la visite, le passage entre ces différents espaces ne se fait pas véritablement selon une progression organisée en fonction de leur contenu ni de leur effet. Ainsi, le fait de commencer par Birkenau a pour fonction d'ancrer la journée dans le lieu même des évènements. Même si ce moment est globalement de faible intensité étant donné que le baraquement qui en constitue le moment fort est peu visité, commencer par ce site met dans une disposition qui attache à une dimension concrète tout ce qui sera compris, imaginé et ressenti à Auschwitz. Lorsque l'un des baraquements en briques est visité, il constitue un moment particulier en un sens extrait du reste de Birkenau. L'extérieur du baraquement d'Auschwitz n'étant pas jugé intéressant, c'est bien à Birkenau que s'ancre ce qui est vu dans l'exposition. Ce n'est donc pas au niveau du contenu que la visite de Birkenau prépare celle d'Auschwitz. L'articulation ne se fait pas comme celle du camp d'extermination et du camp de concentration, mais comme celle entre le site et le musée. À Auschwitz la succession des différents moments d'articulation est perçue comme une progression vers le plus important, indistinctement du niveau du contenu et de la forme. Le passage de la déportation dans l'exposition française aux conditions de vie jusqu'aux reliques des déportés disparus, puis à ce qui concerne l'extermination, correspond à la gradation des effets produits par la visite et à l'importance donnée aux différents espaces.

Topographie Ce récit se compose de cinq types d'espaces définis en fonction de leur importance pour les participants. Ils correspondent à une typologie des différents répertoires ainsi qu'à celle des formes plastiques des différents éléments matériels. Il semble plus pertinent de les classer en fonction de l'importance relative qu'ils prennent plutôt qu'en fonction de leur répertoire – même si les deux peuvent se rejoindre.

Les moments les plus importants de la visite sont ceux où les visiteurs sont directement en présence des traces physiques de l'horreur car elles amènent des réactions associées au choc. Ils y semblent également impressionnés et oppressés plus fortement que dans d'autres espaces où ces mêmes sentiments se produisent. Ce qu'il est alors possible de se rendre compte ou d'imaginer y est secondaire. Devant les cheveux et les objets renvoyant directement au corps, en particulier les chaussures, ou devant l'image d'enfants auxquels les chaussures de petites taille auraient pu appartenir, les visiteurs sont face à la disparition et à l'ampleur du crime. Ils voient à la fois son

résultat quantitativement par la masse des choses et qualitativement par la nature de certaines d'entre elles. Même si dans le crématoire d'Auschwitz et l'un des baraquements en briques de Birkenau les visiteurs se rendent compte et imaginent la souffrance, pourtant les notions et les images renvoyant à la souffrance et à la disparition sont plus développées dans d'autres espaces où le choc ressenti est moins important.

Les moments de la visite où ces notions et images liées à la souffrance et à la disparition sont mises en œuvre constituent respectivement une seconde et une troisième catégories d'espaces où sont essentiellement présentées des photographies. Il ne s'agit pas d'un contact physique direct avec des traces mais de représentations. Même si les images sont d'époque, il n'est pas possible de toucher ce qu'elles représentent. La seule vision est une alors une forme de mise à distance. Les notions et images sont précisées car si les espaces de la première catégorie sont directement présents, les photographies représentent des situations et montrent des individus.

Dans seconde catégorie, se trouvent ainsi les photographies de déportés malades, celles moins nombreuses de la première salle du bloc 6 présentant des uniformes de déportés et la salle avec les cellules où les prisonniers ne peuvent ni s'assoir ni rester debout. Bien que ces cellules ne soient pas une représentation mais un lieu physiquement éprouvé, l'expérience faite de cet endroit n'est cependant pas similaire à celle des espaces de la première catégorie. Même lorsqu'un choc est évoqué, il prend une place moins importante que ceux ressentis dans les espaces de la première catégorie. Il est moins important à la fois qualitativement car il n'est généralement pas l'occasion des expressions somatiques et superlatives aussi fortes, et quantitativement car les participants en parlent avec moins d'insistance en tant que moment le plus central de leur visite. C'est un moment important, mais dans une moindre mesure. Plus que le ressenti particulier du choc, son caractère impressionnant est souligné ainsi que la possibilité de se rendre compte et d'imaginer la souffrance des déportés et la dureté des conditions de vie dans le camp. Les vêtements et la prison sont en particulier les espaces où les visiteurs ont l'occasion de s'imaginer à la place des victimes et non seulement de se rendre compte ou d'imaginer ce qu'elles ont pu subir.

Dans une troisième catégorie, il y a essentiellement les images de déportés à leur arrivée dans le camps et avant leur déportation. Ce sont les portraits des couloirs des

blocs 6 et 7, ainsi que la dernière salle du Sauna de Birkenau et de l'exposition française d'Auschwitz. Il est également possible de mettre dans cette catégorie la salle de l'exposition française où les numéros des convois sont inscrits avec le nombre de déportés et de rescapés. Ces images permettent de se rendre compte de la disparition, de la masse des victimes et de leur individualité. Même si les images des déportés avant leur déportation donnent l'occasion de se mettre à leur place, cette expérience est moins marquante que le fait de se mettre à leur place en tant que victimes subissant des souffrances. Sans qu'il n'y ait véritablement de hiérarchie au niveau de l'importance de ce dont il est possible de se rendre compte et d'imaginer, cette manière d'imaginer en se mettant à leur place est une expérience particulièrement marquante. Les ressentis sont plus forts. De même que pour les espaces associés aux conditions de vie, ces notions sont associées à des sentiments d'oppression. C'est la tristesse qui est plutôt privilégiée, et dans la majorité des cas, les visiteurs disent simplement avoir été touchés sans préciser leur ressenti. Cette forme d'expression peut être la marque de moments moins intenses, même s'ils sont dits parfois choquants.

Les photographies de l'arrivée de convois dans le bloc 4 pourraient appartenir également à cette catégorie tout en étant moins importantes. Il est peut-être plus pertinent de les inclure dans un quatrième type d'espace. Elles forment une catégorie intermédiaire composée d'un ensemble d'espaces associés soit aux conditions de vie soit à la disparition. Cet espace est remarquable sans pour autant être un des moments particulièrement forts ni au niveau de ce dont il est possible de se rendre compte et d'imaginer ni au niveau des ressentis. Il y aurait une différence d'intensité. Les notions et ressentis associées sont similaires à ceux des seconde et troisième catégories, mais ces moment n'apparaissent pas aussi importants et marquants.

Cette quatrième catégorie est composée par la maquette du crématoire, les photographies du *Sonderkommando* et les boites de gaz du bloc 4, les objets autres que les chaussures, c'est à dire les prothèses et les valises du bloc 5, les photographies de tatouages du bloc 6 et celles de l'arrivée des déportés du bloc 4. Il arrive que certains visiteurs aient sur ces éléments un regard et une réaction qui les renvoient presque dans la seconde ou la troisième catégorie. Cependant les éléments associés à l'extermination ne sont choquants que dans quelque rares cas et ce choc, d'une ampleur moins importante que celui ressenti ailleurs, n'est pas particulièrement mis en relief.

Généralement, ces éléments sont présentés comme intéressants mais pas véritablement marquants. S'ils le sont quand même parfois, alors la qualification de marquant est présentée d'une manière atténuée. De plus, aucun participant n'en parle spontanément : ces éléments ne sont évoqués que lorsque leur existence leur est rappelée.

Deux moments spécifiques entrent également dans cette catégorie. Ils ne sont pas directement associés à des éléments matériels particuliers, mais sont liés à l'évocation par les visiteurs des fantômes des disparus. Ce phénomène se produit dans la première partie de l'exposition française quand ils remarquent les ombres sur les murs et à la sortie d'Auschwitz où, une fois la nuit tombée, ils identifient une ambiance propice à la présence de spectres. Ces deux moments n'ont cependant pas la force de ceux associés à la disparition des victimes étant donné que cette imagination de fantômes se fait sur un mode distancié tout en provoquant véritablement un malaise.

Une cinquième catégorie d'espace est composée de temps de la visite qui ne sont pas en eux même remarquables, même s'ils sont l'occasion de se rendre compte ou d'imaginer et parfois de ressentir. Les notions, images et ressentis qui leur sont associés ne le sont pas précisément et concernent généralement l'ensemble du site. Leur importance ne vient pas véritablement de leurs qualités propres. S'il n'y avait eu que ces moments dans la visite, elle n'aurait pas eu le même impact. Ils sont importants essentiellement en attachant à un lieu physique les notions, images et ressentis produits dans les catégories d'espaces précédents. Ils donnent ainsi le caractère concret aux autres éléments matériels. Le rapport avec ces espaces différencie les éléments exposés dans les salles d'Auschwitz de ceux d'un musée qui ne serait pas sur le lieu. C'est en ce sens que toute la visite est intéressante, même si des moments particuliers ressortent. Il s'agit de l'arrivée dans chacun des deux camps lorsque les visiteurs passent les barbelés, de l'entrée du rez-de-chaussée du bloc 11, des différents éléments des expositions d'Auschwitz qui n'ont pas été préalablement cités, ainsi que de l'étendue du camp de Birkenau et de ses différents espaces incluant le camps des femmes, le quai de débarquement et le Sauna – à l'exclusion de la dernière salle du Sauna avec les photographies et du bâtiment visité.

Les crématoires de Birkenau, les allées extérieures d'Auschwitz et le mémorial international de Birkenau ne font pas véritablement partie de cette catégorie. C'est également mais plus rarement le cas du rez-de-chaussée du bloc 11 d'Auschwitz et du

Sauna. Dans ces espaces il n’y à rien pour aider à se rendre compte, à imaginer ou à ressentir. Il est impossible d’y reconnaître les traces de la disparition ou des conditions de vie, de même d'ailleurs que dans la première partie de l’exposition française. Les allées et l’extérieur des baraquements d’Auschwitz en particulier sont de plus associés à des notions et à des ressentis reconnus comme problématiques et empêchant de véritablement se rendre compte, imaginer ou ressentir.

Ces moments font partie de la visite, mais ils ne sont donc pas assimilables non plus aux espaces renvoyant à la dimension touristique du voyage tels que le sont spécifiquement les parking, les bus et les avions. Les portails d’entrée des deux camps rentrent également dans la dernière catégorie puisqu'il s’agit éléments préalablement connus et reconnus comme étant culturellement importants. Lorsqu’ils sont aperçus avant que la visite ne commence, ils appartiennent à cette dernière catégorie, mais ils passent dans la quatrième une fois la visite commencée.

d. Articuler à d’autres approches

Si cette étude permet de comprendre ce que les visiteurs veulent dire lorsqu’ils parlent de leur expérience de visite, la méthode consistant à s’intéresser qualitativement au contenu de ce que disent les participants devra être poursuivie. Il se dégage également de cette recherche des perspectives intéressantes qui n’ont pas été explorées et qui pourraient participer d’une meilleure compréhension de l’expérience de visite dans les musées. Elle se fondrait selon les approches, soit sur une exploitation différente des analyses proposées, soit sur le croisement des analyses menées avec celles émanant d’autres types de données.

Dans le premier cas, il serait possible d’exploiter plus avant les données recueillies. Au niveau de leur traitement, il s’agirait de les soumettre à un traitement statistique automatisé afin d’en cartographier les champs sémantiques. Au niveau de l’analyse de ces données, il reste à caractériser épistémologiquement les catégories et les *a priori* immanents qu’ils convoquent et reproduisent. L’enjeu ne serait pas de prétendre caractériser un environnement culturel qui à la fois les déterminerait et serait indépendant d’eux, mais de nommer conceptuellement ce que cette étude a observé en

identifiant les théories auxquelles les visiteurs adhérent et reproduisent spontanément. Une telle démarche inscrit le travail philosophique dans une attention à ne pas produire des concepts abstraits de l'expérience des agents, afin de parler du musée effectivement vécu à partir des données recueillies, et non de son idée à partir de la cohérence d'une abstraction. Elle s'inscrit dans une perspective définie par le philosophe Ferdinand Alquié dans laquelle la philosophie a pour tâche non de produire des concepts sans avoir de compte à rendre au réel, mais de comprendre conceptuellement ce qui est en jeu dans les processus observés et analysés par les sciences : « on devient philosophe par une réaction contre tout savoir qui n'est pas philosophique. La philosophie n'est jamais un savoir au premier degré, c'est un savoir de savoir […] ; et l'on n'a envie de savoir ce qu'est le savoir que parce que l'on se trouve déjà au milieu d'un savoir au premier degré, qui n'apparaît pas comme pleinement satisfaisant. »[262].

Une autre perspective pourrait être d'articuler les résultats de ce travail avec ceux d'études permettant de cerner ce qui passe effectivement pendant la visite. Quatre approches complémentaires peuvent alors être envisagées

D'un côté, l'enjeu serait de retrouver ce qui est éprouvé pendant la visite comme le propose par exemple la méthode suivie par Daniel Schmitt[263]. Dans le cas particulier d'une exposition scientifique, il demande à des visiteurs de commenter immédiatement après la visite des images provenant d'une caméra subjective montrant ce qu'ils ont regardé. Les images recueillies n'ont alors pour fonction que de provoquer un état cognitif dans lequel les participants retrouvent ce qu'ils ont éprouvé selon le principe de l'énaction. D'un autre côté, les processus cognitifs en jeu pourraient être déterminés grâce à la psychologie cognitive et grâce aux neurosciences. C'est ce à quoi invite par exemple Denis Péchansky[264] en proposant un changement de paradigme pour penser la mémoire. Il est fondé sur une approche transdisciplinaire associant les sciences cognitives, les neurosciences et les sciences sociales. La finalité est alors de rendre compte des dynamiques cérébrales de la mémoire et de leur fonctionnement à la fois au niveau individuel et au niveau collectif.

---

[262] Ferdinand Alquié, *Qu'est-ce que comprendre un philosophe*, Paris, La table ronde, 2005, p. 76.
[263] supra.
[264] Denis Peschanski, « Introduction. Pour un changement de paradigme en Memory Studies », in Denis Peschanski et Denis Maréchal Denis, *op. cit.*, p. 5-18.

Une seconde approche complémentaire consisterait dans l'observation des comportements des visiteurs pour en déduire un sens. Il faudrait utiliser un certain nombre de technologies telles que des traceurs optiques permettant d'identifier ce que chaque œil a ciblé précisément, ou des appareils enregistrant les déplacements et les conversations des visiteurs dans l'espace. L'enjeu n'est pas alors le vécu subjectif, mais l'observation extérieure *objective* des visiteurs. De telles études s'inscrivent dans la perspective de celle menée par Eliseo Véron et Martine Levasseur. Elles veulent catégoriser les visiteurs à partir de la description de leur comportement faite par le chercheur, afin d'en dégager des stratégies de visite et des démarches culturelles au delà du simple constat d'actions observées : « observer un comportement, c'est lui attribuer un sens, déceler une intention, percevoir une logique : la perception la plus fugace d'une conduite est imbibée de signification. »[265]. Cet objectif pourrait être atteint de manière plus fine que par le dispositif mis en place par Eliseo Véron et Martine Levasseur, en particulier dans le cadre du projet MATRICE (*Memory Analysis Tools for Research through International Cooperation and Experimentations*) [266]. Il s'agit d'une plate-forme technologique chargée, entre autre, de mettre au point des outils permettant de savoir ce que la personne voit exactement et de suivre le chemin de son regard (*eyetrackers*) ou de mettre au point des cartes de chaleur des lieux plus ou moins privilégiés et des cartes dynamique des parcours. Ces capteurs sont destinés à la connaissance des comportements des visiteurs, afin de rendre compte de leurs actions en supprimant la médiation de la parole indispensable à la description après-coup. Il s'agit alors d'intégrer des questionnements muséographiques sur les comportements des visiteurs, perçus à d'autres issues des neurosciences et de l'analyse linguistique, afin d'en retracer leur dialectique complexe. La comparaison entre l'analyse de données ainsi recueillies avec celles de l'expérience subjective pourra permettre d'associer les différents vécus aux différents comportements et aux différents processus neurologiques en jeu. Il s'agit d'objectiver les déclarations subjective en mettant « en évidence les liens entre ce qui est proprement subjectif et des éléments observables de l'activité. »[267].

---

[265] Eliseo Veron et Martine Levasseur, *L'espace, le corps, le sens : ethnographie d'une exposition:* Vacances en France », op.cit., p. 62.

[266] Denis Peschanski, « Introduction. Pour un changement de paradigme en Memory Studies », in Denis Peschanski et Denis Maréchal, *op. cit*., p. 23-27.

[267] Paul Santelmann et Jacques Aubret, « L'analyse de l'expérience dans les pratiques professionnelles et sociales », *Savoirs*, 8, 2005, p. 56 ; Pierre Vermersch, « De l'explicitation au point de vue en première personne », *op.cit.*, p. 119.

Une troisième perspective ajouterait à ce système complexe la question de l'analyse formelle du dispositif proposé à la visite, afin d'associer les différentes dynamiques phénoménologiques, psychiques et comportementales aux qualités plastiques des éléments matériels et poétiques des informations discursives. Cela permettrait de rendre compte de l'expérience de visite à partir de deux focales, en considérant à la fois ce qui est éprouvé subjectivement et les comportements observés d'un point de vue extérieur dans un espace qui n'est pas celui subjectivement vécu, mais décrit objectivement.

Enfin, une dernière approche complémentaire considèrerait une autre modalité d'expression de l'expérience. En examinant le contenu des sites internet, des blogs, des forums ou des pages de réseaux sociaux consacrés aux voyages afin de mettre en évidence la manière dont l'expérience de visite s'exprime dans ce contexte particulier. Il s'agit d'un contexte relationnel à part entière puisqu'il permet de tisser des liens et de s'exposer aux autres en créant une communauté particulière au delà des rapports sociaux quotidien : « La mise au jour du blog au moyen de la publication de photographies légendées accompagnées de textes de présentation plus diserts, permet par la fréquence de présentation de certains amis plutôt que d'autres ou de l'apparition de nouvelles têtes, de montrer la mouvance du réseau amical et affectif du blogueur et les moments forts vécus avec son groupe d'amis, sorte de mémoire vivante du collectif ». [268].Aucun des participants de mon enquête n'a lancé ou participé à un tel projet, ni à titre personnel ni dans le cadre d'un travail de classe. Or, il s'agit d'une activité fondamentale dans la sociabilisassions des jeunes par lesquelles ils disent quelque chose de leurs expériences[269].

[268] Laurence Corroy, *Education et médias. La créativité à l'ère du numérique*, Londres, ISTE Editions, 2016, p. 96 ; Dominique Cardon et Hélène Delaunay-Teterel, « La production de soi comme technique relationnelle. Un essai de typologie des blocs par leur public », *Réseaux*, 24-138, Hermès Science publications - Lavoisier, juillet-août 2006, pp. 15-71.

[269] Isabelle Dumez Féroc, « Ils bloguent à part… Pratiques juvénile de production et de réception de l'écrit et de l'image en ligne », in Laurence Corroy (dir.), *Les jeunes et les médias. Les raisons du succès.* Ouvrage dirigé par, Paris, Vuibert, 2008, p. 172.

2. Les conditions d'expression de l'expérience

Introduction

Lorsque les visiteurs disent cette expérience, une question se pose sur les conditions de cette expression. Le passage entre les expériences éprouvées et sémiotisées[270] produit certaines difficultés dans la mesure où toutes deux dépendent de logiques différentes. Le problème concerne non seulement l'adéquation de cette expression présente et ce qui a été éprouvé dans le passé, mais aussi l'adéquation de cette expression présente avec ce qu'ils veulent présentement exprimer. Le contenu de ce qui est communiqué est tributaire de la capacité des participants à se dire. Celle-ci dépend de deux dimensions renvoyant aux fonctions communicationnelles du langage.

D'un côté, la capacité à se dire dépend de conditions relationnelles. Pour que la question des ressources propres du langage se pose, il faut que les conditions sociales de son élaboration soient mises en œuvres. En fonction du contexte communicationnel, seules certaines formes de communication peuvent avoir lieu. Ce n'est que dans la mesure où ce contexte autorise à parler de son intimité que la problématique de la justesse de la sémiotisation se pose. L'expérience n'est en effet sémiotisée que lorsqu'un interlocuteur est perçu comme pouvant la recevoir. La question n'est pas alors celle d'une proximité sociale déjà donnée, donc la rendant possible, mais celle de la reconfiguration des relations en fonction de l'intérêt des différents interlocuteurs. Il s'agit d'une configuration relationnelle *ad hoc*, qui ne doit sa raison d'être qu'à l'expression de l'expérience de visite. Dans chaque configuration, il y a une norme de ce qui peut-être dit.

D'un autre côté, il n'est pas sûr que toutes les expériences puissent se dire de la même manière. Mettre en discours quelque chose de l'ordre de la sensation peut échapper aux ressources du langage. Ce serait toujours une traduction déficiente, où l'information exprimée ne peut être à la hauteur de ce qui veut être transmis, tout en étant une condition de sa mise en forme. La question est alors celles des ressources sémiotiques disponibles et de leurs utilisations en fonction de ce qu'il s'agit d'exprimer. Raphaël Micheli définit trois utilisations de ressources sémiotiques qui se rapportent en

[270] Raphaël Micheli, « Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion », *op. cit.*.

particulier aux émotions: elles peuvent être dites, montrées ou étayées. Il faut sans doute en ajouter deux autres à cette typologie : l'expérience produite et l'expérience indécise dite/montrée.

a. La monstration de l'expérience dans les situations d'interlocutions quotidiennes

L'expérience étayée et montrée À un premier niveau, cette question pourrait ne pas se poser dans le cas particulier du récit de la visite d'Auschwitz-Birkenau. En effet, l'évocation même de ce lieu implique l'idée de tout un ensemble de ressentis négatifs qui vont sans dire. Le simple fait de raconter une visite au musée-mémorial d'Auschwitz Birkenau suffit à renvoyer à une situation où des ressentis importants sont éprouvés. Un cadre général est ainsi donné en instaurant un contexte où des expressions de sentiments négatifs sont attendues et où ces sentiments sont supposés avoir une certaine intensité, même quand celle-ci n'est pas explicitée. La verbalisation de la situation suffit à ce niveau pour indiquer la présence de ressentis intenses et négatifs. Cette situation implique en effet une certaine expérience sans qu'elle n'ait toujours besoin d'être dite ni explicitement ni implicitement. Il y a alors une inférence de la situation vers l'expérience que Raphaël Micheli nomme une émotion étayée : la représentation d'une « situation conventionnellement associée selon un ensemble de normes socio-culturelles. ». A la différence de l'expérience montrée où l'inférence va de ses effets vers l'expérience elle-même, l'expérience étayée part de ce qui produit l'expérience à l'inférence de celle-ci. La socle sur lequel l'expérience repose a donc lieu d'être explicité, même si l'expérience n'est pas nommée. Ce mode d'expression est utilisé à chaque fois que les visiteurs se contentent de raconter ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils ont vu sans parler de leur expérience intime, donc dans toutes les situations d'expression où le dévoilement de l'intimité n'est pas en jeu.

Lorsque cette situation se présente dans les interactions quotidiennes, les modalités de sémiotisation utilisées renvoient à une difficulté à dire cette expérience. Il s'agit alors essentiellement d'une expérience montrée. L'interlocuteur doit trouver dans ce qui lui est dit des indices lui permettant d'inférer ce dont il s'agit : « un ensemble de caractéristiques qui sont susceptibles de recevoir une interprétation indicielle (…) reposant sur un rapport de cooccurrence supposé entre l'énonciation d'un énoncé

présentant de telles caractéristiques et le ressenti d'une émotion. ». Ces expressions ne renvoient pas explicitement à une expérience donnée mais elles sont cependant reconnue comme telles. Une certaine expérience peut être inférée à partir de signes qui en seraient l'effet, en vertu d'un rapport stable entre ce signe et cette expérience éprouvée. Elle est exprimée de manière vague lorsque les enjeux sont recherchés sans pouvoir être saisis clairement et distinctement. Elle se signale donc de manière connotative dans la manière dont l'expérience est décrite. Sa nature précise peut alors garder une part irréductible d'indétermination. En effet le récepteur n'a aucun moyen de vérifier que ce qu'il déduit correspond de près ou de loin à ce que le locuteur dit effectivement.

Les conditions relationnelles de l'expression Cette forme prend en fait une signification différente dans les différents contextes relationnels où elle est mise en œuvre. Ceux-ci définissent ce qui peut être ainsi montré, c'est-à-dire la nature de l'objet dont l'expérience exprimée est le signe. Or, l'expression d'une expérience intime ne peut se dire que dans un certain contexte relationnel: il faut être dans une relation où l'échange est possible. Si chacun vit son expérience éprouvée et souvenue pour lui-même, elle est toujours mise en discours dans le cadre d'une certaine interlocution définissant une scène commune spécifiée par la circulation discursive pouvant s'y jouer. En s'y plaçant par le simple fait de communiquer ensemble, les interlocuteurs se reconnaissent comme appartenant à une certaine communauté déterminée par ce qu'il est possible de communiquer. Selon la place attribuée à l'interlocuteur, le degré de partage de l'intimité varie. Pour que les visiteurs puissent parler de leur expérience de visite, cette scène doit définir une distance adéquate entre les interlocuteurs. C'est dans la mesure où une telle distance n'est pas trouvée que l'expérience ne peut que se montrer et non se dire dans les situations d'interlocutions ordinaires. La relation est alors celle engagée soit avec ceux qui ayant également fait la visite, peuvent partager l'expérience, soit avec ceux ne l'ayant pas faite à qui il s'agit d'en transmettre quelque chose.

Lorsque les interlocuteurs ont fait la visite, ils partagent avec le locuteur une expérience qui est à la fois, intime et commune au sens où elle est réputée être similaire pour chacun. Il n'est pas alors nécessaire d'expliciter sa propre expérience: rien n'est à communiquer puisque le contenu de cette communication est déjà connu. Quand des

échanges se produisent, il suffit de signaler qu'une expérience a eu lieu pour que les autres supposent qu'elle est la même que la leur. Cela se fait à la fois par des réactions somatiques et par leur manière de s'exprimer Ainsi leurs propos sont coupés par des onomatopées, des soupirs et des rires nerveux, ou bien ils utilisent certaines expressions plus explicites montrant que quelque chose se passe. Ces réactions non verbales et verbales sont l'occasion d'échanges restant au niveau d'un signalement. Chacun sait que son interlocuteur y reconnaît la même expérience que la sienne. Il n'est donc pas nécessaire de faire l'effort de chercher à dire quelque chose de difficile à formuler puisqu' on est compris à priori. Le locuteur se contente alors de montrer qu'il a une expérience sans avoir besoin d'en préciser la nature, ni en disant, ni en montrant l'expérience en elle-même. Ce n'est pas véritablement ce que Raphaël Micheli nomme une émotion dite, exprimant dénotativement ce qui est éprouvé. D'un côté le fait d'avoir une expérience est un objet de discours clairement thématisé. Cependant d'un autre côté, sa nature est vague. La proximité aves les interlocuteurs est trop importante pour échanger ou transmettre quelque chose.

C'est également une expérience montrée qui est généralement exprimée lorsqu'il s'agit de la dire à des interlocuteurs n'ayant pas eux-mêmes fait la visite. Il est dit qu'une expérience est faite mais sa nature n'est pas montrée directement. Dans ces conditions, le récepteur doit d'inférer cette nature à partir des indices laissés. Ainsi l'expérience est exprimée soit comme une émotion étayée dans la mesure où certaines émotions particulières sont reconnues comme étant associées à Auschwitz, soit comme une émotion montrée que l'interlocuteur doit retrouver à partir d'indices laissés dans le discours. De même que lors d'un échange avec quelqu'un ayant fait la visite, ces indices sont essentiellement formels et se retrouvent au niveau de la manière de parler et de l'usage d'expressions renvoyant conventionnellement à certaines expériences. Mais à la différence de ce qui est dit à une personne ayant participé à la visite, cette expression ne provient pas de l'assurance et de la reconnaissance mutuelle d'avoir fait une expérience commune. Elle provient au contraire de la conviction que cette personne ne peut comprendre cette expérience. Dans ce cas l'interlocuteur est trop loin.

Même lorsque celui-ci montre un intérêt suffisamment sincère pour s'engager dans une relation intime dont tout jugement est exclu, le récit de l'expérience reste à un niveau général. Ce récit n'engage pas véritablement l'expression précise de la nature

des ressentis parce qu'une expression vague semble suffisante pour répondre à cet l'intérêt. Le fait que l'autre soit irréductiblement différent de *moi* interdit tout autant la communication que lorsqu'il est comme *moi*. Dans les deux cas, la même modalité de sémiotisation marque cette commune impossibilité même si elle a des significations différentes. Dans le premier cas, elle désigne non l'inutilité de dire ce l'autre sait déjà, mais symétriquement une volonté de ne pas dire ce qu'il ne pourrait pas comprendre.

L'expérience donnée Dans ce contexte, le seul moyen de transmettre et de faire comprendre la nature de l'expérience est de provoquer les ressentis du récepteur plutôt que de raconter les siens. Cette expérience n'est pas similaire à celle d'un visiteur, mais elle permet de l'approcher lointainement. Il y a ainsi une possibilité de compréhension qui passe, non par la transmission de quelque chose, mais par la reconnaissance d'une compréhension mutuelle de ce dont il s'agit. Cette construction ne passe pas par la transmission de son expérience propre mais par une certaine manière de faire le récit de la visite. Ceux qui reçoivent le récit de la visite en font une certaine expérience médiatisée par celle des participants du voyage à Auschwitz. Cette stratégie de sémiotisation n'est pas prise en compte par Micheli dans la mesure où celles qu'il définit sont toutes de l'ordre du constatatif. L'expression est au contraire un acte de langage performatif. L'enjeu est de faire comprendre par un acte de langage n'explicitant pas lui-même ce qu'il s'agit de faire comprendre, mais dont l'effet permet cette compréhension. C'est une émotion produite.

b. Ce qui se montre et se dit lorsque la relation le permet

L'expérience dite En dehors de ces situations d'interlocutions quotidiennes, il est possible que d'autres existent de manières plus conjoncturelles, comme par exemple la présentation publique de la visite aux responsables du Mémorial de la Shoah et de la région qui ont organisé le voyage. C'est également le cas de l'entretien dans lequel je leur ai demandé de parler de leur expérience. Cette relation est définie par une distance particulière produite et caractérisée par la reconnaissance à la fois de la volonté et de la possibilité relationnelle de l'expression de l'expérience. La relation qui le permet repose d'un côté sur la bienveillance et l'intérêt de l'enquêteur et d'un autre côté sur la confiance et l'envie de parler du participant. De même que dans les interactions avec

ceux qui n’ont pas participé à la visite, cette disposition à parler est une réponse à l’intérêt perçu et à la demande de parole adressée par le chercheur. En même temps, de même que dans les interactions avec ceux qui ont participé à la visite, la compréhension du chercheur de cette expérience est présumée car il l’a partagée avec eux.

Dans ce cadre, tout ce qui linguistiquement peut parvenir à se dire, peut effectivement et rationnellement être dit. La plupart des éléments qui ont été appris et ressenti sont décrits et surtout nommés clairement et distinctement. Ils se distinguent par la clarté de leur énonciation, et de manière corollaire par l’évidence de ce que leur énonciation veut dire. Ils désignent clairement une expérience dont la nature et les enjeux sont immédiatement compréhensible parce que les participants les expriment en donnant l’impression que ce qu’ils veulent dire est évident et ne demande pas à être précisé. Il s’agit véritablement de ce que Raphaël Micheli nomme une émotion dite. Le locuteur dit dénotativement son souvenir en n'ayant de difficulté ni à reconnaître ni à exprimer ce qu’il éprouve à ce niveau. Les participants supposent cette clarté aussi bien pour eux-mêmes que pour leur interlocuteur. Aussi des émotions et des sentiments comme par exemple la tristesse ou la colère sont nommés sans détour.

Montrer le choc plutôt que le dire Une telle relation ne signifie cependant pas que tout puisse se dire, mais que ce qui ne peut se dire n’est pas déterminé par des conditions relationnelles. La question est alors la difficulté linguistique à dire de manière juste ce qui est éprouvé. Cela se manifeste essentiellement à propos du ressenti parfois qualifié de choc. Son évocation se fait alors de manière connotative par des comportements et des expressions renvoyant à un certain type de ressenti, sans le désigner véritablement. A côté des sentiments et émotions distinctement et clairement nommés comme tels, un ressenti particulièrement fort reste difficile à qualifier et à nommer. Au lieu d'être nommé et qualifié comme les autres sentiments et émotions, il est évoqué par la description de ses effets. Ce sont donc ses manifestations qui le caractérisent.

La spécificité de cette expression dans le contexte relationnel de l’entretien vient de l'absence de ce qui justifiait ce mode de sémiotisation dans les deux autre contextes d'échange. Il n'est en effet dû ni à l’incapacité de l’interlocuteur à comprendre ce qui est en jeu, ni à la communion de ceux qui partagent ce ressenti, mais à l’incapacité à formuler quelque chose qui corresponde à ce qu’ils veulent dire. Ils désignent ou

signalent ainsi un ressenti spécifique et non l'ensemble de leur expérience qu'ils ne veulent pas ou n'ont pas besoin de dire comme dans les deux autres situations. En apparence le processus de sémiotisation est similaire, mais sa signification en est différente dans un contexte relationnel différent. La seconde différence tient au fait que, contrairement à ce qui se passe dans les autres contextes relationnels, ce ressenti particulier n'est pas seulement signalé par la forme de l'expression mais également par son contenu. Les récits décrivent un ensemble de réactions somatiques qui se sont produites pendant la visite. Celles ci sont exposées en utilisant des expressions superlatives. Le ressenti en jeu est donc qualifié, même si la qualification est elle-même montrée et non dite.

c. Les conditions linguistiques de la sociologie

La problématique du rapport de ce qui est dit à ce qui a été éprouvé pendant la visite peut être aisément résolue en définissant le champ d'une telle étude comme concernant non ce qu'il s'est passé pendant la visite, mais ce qui est élaboré après coup. Par contre, celle du rapport entre ce qui est dit et ce qui ne veux pas être dit ne peut être mise de côté. Une étude de l'expérience vécue ne peut pas faire l'économie de cette question puisqu'elle cherche à rendre compte du vécu subjectif à partir de la manière dont les agents racontent leurs expériences. Elle est en fait inhérente au fait de récolter des données avec des entretiens, et plus fondamentalement au fait de pouvoir approcher ce que quelqu'un veut dire uniquement à travers ce qu'il en articule dans son discours. Les données recueillies sont toujours tributaires de la capacité des participants à se dire.

L'attention à la forme du récit de l'expérience de visite implique que l'intérêt se concentre sur ce que les participants disent afin de rendre compte de la manière dont ils comprennent explicitement et discursivement leur expérience. Si la question de la communication par les participants de leur expérience apparaît à la fois dans le contenu et dans la forme des données recueillies, elle ne constitue pas le cœur de ce travail. Les données ne permettent pas de l'approfondir. Pour ce faire, il faudrait à la fois faire une étude en demandant spécifiquement aux participants de dire ce qu'ils estiment être les conditions de leur expression et mener des analyses conversationnelles. Pour recueillir ces données, il faudrait également définir un cadre méthodologique adéquat à une

conception du langage permettant de comprendre ce qui se joue formellement dans le rapport entre ce dont le visiteur se souvient et ce qu'il dit. Ce cadre pourrait être celui d'une philosophie et d'une sociologie du langage comme celles que proposent respectivement Ludwig Wittgenstein qui pose la question de ce que peut véhiculer le langage[271], et Pierre Bourdieu attentif aux conditions sociales de l'efficacité de l'expression[272]. Ce travail pourrait prendre deux orientations.

La première perspective poursuivrait la démarche de la présente étude : il s'agirait de rendre compte de manière précise de la manière dont les participants comprennent leur capacité à dire ce qu'ils veulent dire. La seconde démarche s'orienterait dans la direction d'une observation des relations en déplaçant l'attention de ce dont les participants se rendent compte vers ce qu'ils font. L'accent mis sur la communication verbale se fait en effet au détriment des actions, du corps, et plus généralement de tout ce qui est sémiotisé de manière non-verbale. Il faudrait à la fois analyser de manière plus fine les stratégies à l'œuvre, et inclure dans cette problématique la communication non verbale en filmant les échanges. Cette pratique permettrait d'observer aussi bien les différents types d'interactions ordinaires que les interactions dans des d'entretiens comme ceux menés pour cette étude. L'attention devrait alors se porter sur la possibilité de situations relationnelles qui n'apparaissent pas dans cette étude – soit parce que l'échantillon des participants ne les présente pas, soit parce que l'orientation donnée à l'entretien ne permet pas de les faire apparaître. Dans la mesure où la présente étude donne peu de données exploitables dans cette perspective, elle ne devra pas être considérée ni comme un travail prospectif ni comme une étude de cas utilisable : juste comme l'indice de la nécessité de pousser plus avant dans cette direction.

[271] Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, 1953, §1, Gallimard, 2004.
[272] Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

Bibliographie.

Sur Auschwitz

Charlesworth Andrew, « Contesting places of memory: the case of Auschwitz », in *Environment and Planing D: Society and Space*, 12, 1994, p. 589–593.

Cole Tim, *Selling the Holocaust. From Auschwitz to Schindler*, New York, NY, Routledge, 1999.

Gruber Ruth, *Jewish Heritage Travel: a guide to central and deastern Europe*, New-York, John Wiley and Sons, 1992.

Gutman Yisrael et Berenbaum Michael, *Anatomy of the Auschwitz Death Camp*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.

Huner Jonathan, *Auschwitz, Poland and the Politics of Commemoration, 1945-1979.* (*Polish and Polish-Amirican Studies Series)*, Athens, Ohio University Press, 2003.

Iwaszko Tadeuz, *Auschwitz, camp hitlérien d'extermination*, Varsovie, Editions Interpress, 1986.

Miles William, « Auschwitz: Museum interpretation and darker tourism. », *Annals of Tourism Research*, 29, 2002, p.1175–1178.

Levine Paul , « To choose to go to Birkenau. Reflexions on visiting a death camp, August 1996 », *Multiethnica*, 18 / 19, 1996.

Piper Franciszek, « Auschwitz Concentration Camp. », in Berenbaum Michael et Peck Abraham (ed.), *The Holocaust and History. The Known, the Unknown, the Disputed and the Reexamined*, Bloomington, Indiana University Press, 1998, p. 371–385.

Rittner Carole et Roth John (ed.), *Memory offended: the Auschwitz Convent Contovercy*, Westport (Connecticut), Geenwood Press, 1991.

Steinbacher Sybille, *Auschwitz: A History*, Munich, Verlag C. H. Beck, 2005.

Szurek Jean-Charles, « Le camp- musée de Auschwitz. », in Brossat Alain, Combe Sonia, Potel Jean-Yves, Szurek Jean-Charles (dir), *A l'Est, la mémoire retrouvée*, Paris, La découverte, 1990, p. 535–565.

Thurnell-Read Thomas, « Engaging Auschwitz: an analysis of young travellers' experiences of Holocaust Tourism. » *Journal of Tourism Consumption and Practice*, 1, 2009, p. 26 –52.

Van Pelt Robert, Rittner Carole et Roth John (ed.), *Memory offended: the Auschwitz Convent Contovercy*, Westport (Connecticut), Geenwood Press, 1991.

Van Pelt Robert et Dwork Deborak, « Reclaming Auschwitz », in Hartman Geoffrey (ed.) *Holocaust Remembrance: the shape of memory*, Oxford, Blackwell Publishers, 1993, p.232 –252.

Van Pelt Robert et Deborah Dwork, *Auschwitz 1270 to the présent*, New Haven, Yale University Press, 1996.

Wieviorka Annette, *Auschwitz 60 ans après*, Paris, Seuil, 2005.

Wieviorka Annette, *Auschwitz. La mémoire d'un lieu*, Paris, Hachette, 2006.

Wieviorka Annette et Cywinski Piotr, *Le futur d'Auschwitz. Actes de la journée d'études du 11 mai 2010 Université Paris-I Panthéon-Sorbonne en partenariat avec la Commission « Mémoire et transmission » de la Fondation pour la mémoire de la Shoah*, Les Cahiers Irice, n° 7, 2011.

Young Katie, « Auschwitz-Birkenau The Chalenges of Heritage Managment folowing the Cold War. », in Logan William et Reeves Keir, *Place of Paine and Shame : dealing with difficult heritage*, Londres-New York, Routledge, 2009, p. 50–67.

Représentation, transmission et éducation de la politique nazie d'extermination

Enseigner l'histoire de la Shoah. France 1950-2010, *Revue d'histoire de la Shoah*, 193, 2010.

Bensoussan Georges, *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*, Paris, Mille et Une Nuits, 1998.

Bensoussan Georges et Ernst Sophie, historiens, réfléchissent à l'enseignement de la Shoah, Interview par le journal *Libération*, 24 Mars 2011.

Michael Bernard-Donals et Richard Gleizer, *Witnessing the Disaster: Essays on Representation and the Holocaust*, Madison, University of Wisconsin, 2003.

Bossy Jean-François, *Enseigner la Shoah à l'âge démocratique. Quels enjeux ?*, Paris, Armand Colin, 2007.

Chaumont Jean-Michel, *La concurrence des victimes*, Paris, La Découverte, 1997.

Corbel Laurence et Falaise Benoît, *Entre mémoire et histoire, L'Enseignement de la Shoah et des guerres de décolonisation*, INRP, Rapport de recherche de l'équipe de l'académie de Versailles, 2003.

Deguy Michel (dir.), *Au sujet de Shoah*, Paris, Belin, 1990.

Ernst Sophie (dir.), *Quand les mémoires déstabilisent l'école. Mémoire de la Shoah et enseignement*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, 2008.

Ferenczi Thomas (dir.), *Devoir de mémoire, droit à l'oubli*, Paris, Complexes, 2002.

Fijalkow Jacques et Fijalkow Eliane, *Des élèves face à des témoins de la Shoah*, Paris, L'Harmattan, 2015.

Lécureur Bertrand, *Enseigner le nazisme et la Shoah. Une étude comparée des manuels scolaires en Europe*, Göttingen, Vet R unipress, 2012.

Ledoux Sébastien, *Le " devoir de mémoire" à l'école. Essai d'écriture d'un nouveau roman national*, Sarrebrück, éditions universitaires européennes, 2011.

Ledoux Sébastien, *Le devoir de mémoire : Une formule et son histoire*, Paris, CNRS, 2016.

Maeck Julie, *Montrer la Shoah à la télévision de 1960 à nos jours*, Paris, Nouveau monde Editions, 2009.

Ricoeur Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2000.

Rinn Michel, *Les Récits du génocide. Sémiotique de l'indicible*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 1998.

Struk Janina, *Photographing the Holocaus. Interpretations of the Evidence*, Londres et New York, I.B. Tauris, 2004.

Todorov Tzvetan, *Face à l'extrême*, Paris, Points Essais, 1994.

Todorov Tzvetan, *Les Abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1998.

Trouche Dominique, *Les mises en scène communicationnelles des sites historiques des guerres mondiales*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Tutiaux-Guillon Nicole, « Mémoires et histoire scolaire en France : quelques interrogations didactiques », *Revue française de pédagogie*, 2008, p. 31–42.

Walter Jacques, *La Shoah à l'épreuve de l'image*, Paris, PUF, 2005.

Zelizer Barbie, *Remembering to Forget. Holocaust memory through the camera's eye*, Chicago, University of Chicago Press,1998.

Le patrimoine et le tourisme obscur

Ashworth Gregory, « Holocaust tourism: The experience of Krakow-Kazimierz. International Research. », *Geographical and Environmental Education*, 11, 2002, p. 363 –367.

Ashworth Gregory et Hartmann Rudi (Eds.), *Horror and human tragedy revisited: The management of sites of atrocities for tourism*, New York, Cognizant, 2005.

Austin Nathan, « Managing heritage attractions: Marketing challenges at sensitive historical sites. », *The International Journal of Tourism Research*, 4, 2002, p. 447 –457.

Barrett Clive et Apsel Joyce, *Museums for Peace: Transforming Cultures*, The Hague (The Netherlands), International Network of Museum for Peace, 2012.

Beech John, « The enigma of Holocaust sites as tourist attractions – The case of buchenwald. », *Managing Leisure*, 5, 2000, p. 29 –41.

Biran Avital, Poria Yaniv et Oren Gila, « Sought experiences at (dark) heritage sites. », *Annals of Tourism Research*, 38, 2011, p. 820 –841.

Bittner Marijana, « Dark Tourism – Evaluation of Visitors Experience after Visiting Thanatological Tourist Attractions. »,*TURIZAM*, 15, 2011, p. 148 –158.

Bloom Thomas, « Morbid tourism: A postmodern market niche with an example from Althorpe. », *Norwegian Journal of Geography*, 2000, p. 29 –36.

Braithwaite Richard et Neil Lieper, « Contests on the River Kwai: How a wartime tragedy became a recreational, commercial and nationalistic plaything. », *Current Issues in Tourism*, 13, 2010, p. 311 –332.

Cohen Eric, « Educational dark tourism at an in populo site: The Holocaust museum in Jerusalem. », *Annals of Tourism Research*, 38, 2011, p.193 –209.

Cole Tim, *Selling the Holocaust. From Auschwitz to Schindler*, New York, NY, Routledge, 1999.

Dann Graham, *The dark side of tourism. Etudes et Rapports*, Série L. Aix-en-Provence, Centre International de Recherches et d'Etudes Touristique, 1998.

Dunkley Ria, *The thanatourist: Collected tales of the thanatourism experience* (Unpublished PhD thesis), University of Wales Institute, Cardiff, 2007.

Dunkley Ria, Morgan Nigel et Westwood Sheena, « Visiting the trenches: Exploring means and motivations in battlefield tourism. », *Tourism Management*, 32, 2001, p. 1–9.

Dunkley Ria, Morgan Nigel et Westwood Sheena, « A shot in the dark? Developing a new conceptual framework for thanatourism. », *Asian Journal of Tourism and Hospitality*, 1, 2007, p. 54–63.

Fleury Béatrice et Walter Jacques, (dir.), *Qualifier des lieux de détention et de massacre*, Nancy, Presse universitaires de Nancy, 4 tomes, 2008 à 2011.

Foley Malcom et Lennon John, « JFK and Dark Tourism : A Fascination with Assassination. », *International Journal of Hertage Studies*, 2, 1996, p. 198–211.

Fossey Ellie, Harvey Carol, McDermott Fiona et Davidson Larry, « Understanding and evaluating qualitative research. », *Australian and New Zealand Journal of Psychiatry*, 36, 2002, p.717–732.

Hughes Rachel, « Dutiful tourism: Encountering the cambodian genocide. », *Asia Pacific Viewpoint*, 49, 2008, p. 318–330.

Huyssen Andreas, *Twilight Memories: Making time in a culture of amnesia*, New York, Routledge, 1995.

Huyssen Andreas, *La hantise de l'oubli. Essais sur les résurgences du passé*, Paris, Kimé, 2011.

Jamal Tazim et Hollinshead Keith, « Tourism and the forbidden zone: the underserved power of qualitative inquiry. », *Tourism Management*, 22, 2001, p. 63–82.

Jamal Tazim et Lelo Linda, « Exploring the conceptual and analytical framing of dark tourism: From darkness to intentionality. », in Sharpley Richard et Stone Philip (ed.), *Tourist experience: Contemporary perspectives*, Abingdon, Oxon, Routledge, 2011, p. 29–42.

Joly Dom, *The dark tourist*, London: Simon and Schuster UK, 2010.

Kang Eun-Jung, Scott Noel, Lee Timothy Jeonglyeol et Ballantyne Roy, « Benefits of visiting a 'dark tourism' site: The case of the Jeju April 3rd peace park, Korea. » *Tourism Management*, 33, 2012, p. 257–265.

Langer Lawrence, *Admitting the Holocaust*, New York, Oxford, Oxford University Press 1996.

Lennon John et Foley Malcom, *Dark Tourism: The Attraction of Death and Disaster*, London, Continuum, 2000.

Linenthal Edward, *Preserving Memory: The Struggle to Create America's Holocaust Museum*, New York, Columbia University Press, 2001.

Logan William et Reeves Keir (ed.), *Places of Pain and Shame, dealing with difficult heritage*, Londres-New York, Routledge, 2009.

Merril Samuel et Schmitt Leo, *A reader in Unconfortable heritage ad Dark Tourism*, Cottbus, BTU Cottbus, 2010.

Misztal Barbara, « The sacralization of memory. », *European Journal of Social Theory*,7, 2004, p. 67–84.

Pizam Abraham et Mansfeld Yoel, *Tourism, crime and international security issues*, New York, Wiley and Son, 1996.

Rami Khalil Isaac et Erdinç Çakmak, « Understanding visitor's motivation at sites of death and disaster : the case of former transit camp Westerbork, the Netherlands. », in *Curent Issues in tourism*, 10, Routledge, 2013, p.164 –179.

Rojek Chris, *Ways to Escape*, Basingstoke, MacMillan, 1993.

Rothberg Michael, *Multidirectional Memory: Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization*, Stanford, Stanford University Press, 2009.

Ryan Christ, *Battlefield tourism: History, place and interpretation*, Oxford, Elsevier, 2007.

Ryan Chris, Aicken Michelle et Page Stephen, *Taking Tourism to the Limits: Issues, Concepts and Managerial Perspectives*, Philadelphie, Elsevier, 2005.

Sather-Wagstaff Joy, *Heritage that hurts: Tourists in the memoryscapes of september 11*, Walnut Creek, CA, Left Coast Press, 2011.

Seaton Antony, « From Thanatopsis to Thanatotourism : Guided by the Dark. », *International Journal of Heritage Studies*, 2, 1996, p. 234–244.

Seaton Antony, « Thanatourism's final frontiers? Visits to cemeteries, churchyards and funerary sites as sacred and secular pilgrimage. », *Tourism Recreation Research*, 27, 2002, p.73–82.

Seaton Antony, « Purposeful otherness: approaches to the management thanatourism. », in Sharpley Richard et Stone Philip (dir.), *The Darker Side of Travel. The theory and practice of Dark Tourism*, Bristol- Buffalo- Toronto, Channal view Publications, 2009.

Seaton Antony, « Key note presentation. », Presented at *the Dark Tourism Symposium*, 24 April, Preston, University of Central Lancashire, 2012.

Seaton Antony et Lennon John, « Moral panics, ulterior motives and alterior desire : Thanatourism in the early 21st century. », in Tej Singh (ed.), *New horizons in tourism: Strange experiences and stranger practices*, Wallingford, CABI, 2004, p. 63–92.

Sharpley Richard et Stone Philip, *The Darker Side of Travel. The theory and practice of dark tourism*,, Bristol- Buffalo- Toronto, Channal view Publications, 2009.

Sion Brigitte, *Death Tourism - Disaster Sites as Recreational Landscape*, Calcutta, Seagull Books, 2014.

Slade Peter, « Gallipoli thanatourism: The meaning of ANZAC. », *Annals of Tourism Research*, 30, 2003, p. 779–794.

Smith Nell et Croy Glen, « Presentation of dark tourism: Te Wairoa, the buried village. », in Christ Ryan Aicken Michelle et Page Stephen (ed.), *Taking Tourism to the Limits: Issues, Concepts and Managerial Perspectives*, Oxford, Elsevier, 2005, p. 199–214.

Stone Philip, « A dark tourism spectrum: Towards a typology of death and macabre related tourist sites, attractions and exhibitions. », *An Interdisciplinary International Journal*, 54, 2006, p.145–160.

Stone Philip et Sharpley Richard, « Consuming dark tourism: A thanatological perspective. », *Annals of Tourism Research*, 35, 2008, p. 574–595.

Strange Caroline et Kempa Michael, « Shades of dark tourism: Alcatraz and Robben Island. », *Annals of Tourism Research*, 30, 2003, p.386–403.

Sturken Marita, *Tangled Memories: The Vietnam War, the AIDS Epidemic, and the Politics of Remembering*, Berkeley, University of California, 1997.

Sturken Marita, *Memory, Kitsch, and Consumerism from Oklahoma City to Ground Zero*, Durham, Duke University Press Books, 2007.

Tarlow Peter, « Dark tourism: The appealing "dark" side of tourism and more. », in Novelli Marina (Ed.), *Niche tourism: Contemporary issues and trends and cases*, Amsterdam, Elsevier, 2005, p. 47–58.

Trouche Dominique, *Les mises en scène de l'histoire. Approche communicationnelle des sites historiques des guerres mondiales*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Tumarkin Maria, *Traumascapes : The Power and Fate of Places Transformed by Tragedy*, Victoria, Melbourn University Publishing Ltd, 2005.

Wight Craig, « Philosophical and methodological praxes in dark tourism: Controversy, contention and the evolving paradigm. » *Journal of Vacation Marketing*, 12, 2005, 119–129.

Wight Craig et Lennon John, « Towards an understanding of visitor perceptions of 'dark' attractions: The case of the imperial war museum of North Manchester. ». *Journal of Hospitality and Tourism*, 2, 2002, p. 105–122.

Williams Paul, *Memorial Museums: the global rush to commemorate atrocities*, Oxford New York, Berg, 2007.

Wilson Jacqueline, *Prison: Cultural memory of dark tourism*. New York, NY, Peter Lang, 2008

Wisniewska Anna et Rajca Czeslaw, *Majdanek: The Concentration Camp of Lublin*, Lublin, Panstwowe Muzeum na Majdanku, 1997.

Wollaston Isabel, « Negociating the Marketplace : The role(s) of Holocaust Museum Today. », *Journal of Modern Jewish Studies*, 4, 2005, p 63–80.

Young James, *The Texture of Memory. Holocaust memorials and meaning*, New Haven et Londres, Yale University Press, 1993.

Young James (ed.), *The Art of Memory: Holocaust Memorial in history*, Munich, Prestel Verlage, 1994.

Yuill Stéphanie, *Dark Tourism : Understanding Visitor Motivation at Sites of Death and Disaster*, Texas A&M Université (Unpublished Master's Thesis), 2003.

L'histoire, la mémoire, le patrimoine et le tourisme en général

Amirou Rachid, *Imaginaire du tourisme culturel*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

Beeho Alison et Prentice Richard, « Conceptualizing the experiences of heritage tourists. A case study of New Lanark World Heritage Village. », *Tourism Management*,

18, 1997, p. 75–87.

Buda Dorina, *Affective tourism*, Londre- New York Routlege, 2015.

Certeau (de) Michel, *L'Ecriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

Crouch David et Desforges Luke, « The Sensuous in the Tourist Encounter. », *Tourist Studies*, 3, 2003, p. 5-22,.

Davallon Jean, *Le don du patrimoine Une approche communicationnelle de la patrimonialisation*, Paris, Lavoisier, 2006.

Gaynor Kavanagh, « Making histories, making memories. », in Gaynor Kavanagh, *Making Histories in Museums*, Londres, Leicester University Press, 1996.

Gensburger Sarah, « Réflexion sur l'institutionnalisation récente des memory studies », *Revue de Synthèse*, Springer Verlag, 132-VI , 2011, pp.1-23.

Huyssen Andeas, « Present Past: media, politics and amnesis. », *Public Culture*,12, 2000, p. 21–38.

Jewell Bronwyn et Croots John, « Adding Psychological Value to Heritage Tourism Experiences. », *Journal of Travel and Tourism Marketing*, 11, 2002, p. 13–28.

Lavabre Marie-Claire, « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *Critique Internationale* 7, 2000, pp. 48-57

Lisle Debbie, « Defending Voyeurism: Dark Tourism and the Problem of Global Security. », in Burns Peter et Novelli Marina, *Tourism and Politics: Global Frameworks and Local Realities*, Philadelphie, Elsevier, 2007, p. 333–347.

Löwenthal David, *Possessed by the Past. The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

Masberg Barbara et Silverman Louis, «Visitor Experiences at Heritage Sites. A Phenomenological Approach. », *Journal of Travel Research*, 34, 1996, p. 20–25.

McIntosh Alison et Prentice Richard, « Affirming Authenticity. Consuming Cultural Heritage. », in *Annals of Tourism Resear*ch, 26, 1999, p. 589–612.

Montpetit Raymond et Bergeron Yves, *L'expérience des visiteurs dans les sites historiques*, Rapport final remis à Parcs Canada, Québec, 2009.

Nora Pierre (dir.), « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux. », *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, tome 1, Quarto,1997, p. 23–43.

Picard David et Robinson Mike (eds.), *Emotion in Motion: Tourism, Affect and Transformation*, London, Ashgate, 2012.

Piriou Jérôme, « Le haut-lieu touristique. », *Téoros*, 30, 2011, p. 23–30.

Prentice Richard et al., « Tourism as Experience. The Case of Heritage Parks. », *in Annals of Tourism Research*, 25, 1998, p.1–24.

Priskin Juliana, *Expérience du visiteur dans les aires protégées*, Rapport remis à Parcs Canada, Québec, 2005.

Richards Greg, « The Experience Industry and Creation of Attractions. », in Richards Greg (ed.), *Cultural Attractions and European Tourism*, New York, CABI Publishing, 2001, p. 215–238.

Ryan Christ, « Tourist Experiences, Phenomenographic Analysis, Post-postivism and Neural Network Software. », *International Journal of Tourim Research*, 2, 2000, p.119–131.

Schiele Bernard (dir.), *Patrimoine et identité*, Québec, Multimonde, 2002.

Tunbridge John et Ashworth Gregory, *Dissonant heritage: The management of the past as a resource in conflict*, Toronto, John Wiley and Sons, 1996.

Uriely Nathan, « The Tourist Experience. Conceptual Developments. », *Annals of Tourism Research*, 32, 2005, p. 199–216.

Valdes Muños Raul et Chébat Jean-Charles, « La compréhension du choix de destination touristique. Vers un modèle de comportement axé sur le dynamisme des ensembles de choix de destination de touriste. », *ADETEM, Revue Française du Marketin*g, 163, 1997, p. 19–36.

Veyne Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1996.

Violier Philippe, « Tourisme et médias : regards d'un géographe. », *Le Temps des Médias*, 8, 2007, p. 159–170.

Violier Philippe, « Proposition pour un modèle d'analyse dynamique des lieux touristiques. », in Lemasson Jean-Pierre et Violier Philippe (dir.), *Destinations et territoire*. *Coprésence à l'oeuvre*, Montréal, Téoros- Presses de l'Université du Québec, 2009, p. 26–27.

Walash Kevin, *The Representation of the Past. Museums and heritage in the post-modern world*, Londres- New-York, Routledge, 1992.

Worts Douglas, « Extending the the Frame. Forging a New Partnership with the Public. », in Pearce Susan (ed.) *Art in Museums*, Londres, Athlone, 1995, p. 165–191.

Études des publics, muséologie de l'éducation et évaluation muséale

Allard Michel, « The evaluation of museum -school programmes : the case of historic sites. », in Hopper-Greenhill Eilean, *Museum, Media, Message*, New York, Routledge,1995, p. 235–244.

Allard Michel et Boucher Suzanne, *Le musée et l'école*, Ville LaSalle, (Québec), Hurtubise HMH, 1991.

Anderson David, « Visitors' Long-Term Memories Of World Expositions. », *Curator*, 46, 2003, p. 401–420.

Bourassa Bruno, Serre Fernand et Ross Denis, *Apprendre de son expérience. L'expérience comme source d'apprentissage et de découvertes*, Presses Universitaires du Québec, 1999, Chapitre 3. L'apprentissage expérientiel: des auteurs marquants.

Davallon Jean, « Le public au centre de l'évolution du musée. », *Publics et Musées*, 2, 1992, p. 10–18.

Davallon Jean, « Pourquoi considérer l'exposition comme un média ? » *Médiamorphoses*, 9, 2003, p. 98–101.

Davallon Jean, *L'exposition à l'œuvre. Stratégies de communication et médiation symbolique*, Paris, L'Harmattan, 1999.

Davallon Jean, Gottesdiener Hanna et Vilatte Jean-Christophe, « A quoi peuvent donc servir les recherches sur les visiteurs *?* », *Culture et Musées*, 8, 2006, p. 161–172.

Falk John, « The Director's Cut: Toward An Improved Understanding of Learning From Museum. », *Science Education Supplement*, 88, 1, Wiley Periodicals Inc., 2004, p. 86–96.

Falk John et Dierking Lynn, *The Museum Experience*, Washington, Whalesback, 1992.

Falk John et Dierking Lynn, *Learning from Museums.Visitor Experiences and the Making of Meaning*, Walnut creek, Altamira-Press, 2000.

Falk John et Dierking Lynn, *Lessons without Limit*, New York, Altamira, 2002.

Gellereau Michèle, *Les mises en scènes de la visite guidée, communication et mediation*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Hein George, « Evaluating teatching and learning in museums. », in Hooper-Greenhill Eilean, *Museum, Media, Message*, New York, Routledge,1995, p. 189–203.

Hein George, *Learning in the Museum*, Londres-New York, Routledge, 1998.

Hooper- Grennhill Eilean, *Museum and their visitors*, Londres-New York, Routledge, 1994.

Hooper-Greenhill Eilean, *The Educational role of the museum*, London, Routledge, 1994.

Hooper-Grennhill Eilean, *Museum, Media, Message*, New York, Routledge,1995.

Hooper-Grennhill Eilean, *Museums and Education. Purpose pedagogy, performance*, Londres, Routledge, 2007.

Hooper-Greenhill Eilean, « Measuring Learning in museums : the research and its findings. » *GEM Journal*, 28, 2008, p. 4–13.

Kekman Ian, « Responsive evaluation in museum education. », in Hooper- Grennhill Eilean, *Museum, Media, Message*, New York, Routledge, 1995, p. 204–212.

Le Marec Joëlle, *Publics et musées. La confiance éprouvée*, Paris, L'Harmattan, 2007.

McManus Paulette, « Memories as indicators of the impact of museum visits. », *Museum Management and Curatorship*, 12,1993, p. 367–380.

Meunier Annick, *Le Potentiel éducatif de l'exposition*, Sarrebruck, Editions universitaires européennes, 2011.

Paul Rasse, *Les musées à la lumière de l'espace public - Histoire, évolution, enjeux*, Paris, L'Harmattan, 1999.

Schiele Bernard, *Le musée des sciences*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Schmitt Daniel, *Expérience de visite et construction des connaissances : le cas des musées de sciences et centres de culture*, thèse soutenue en SIC le 5 décembre 2012 à l'université de Strasbourg.

Veron Eliseo et Levasseur Martine, *L'espace, le corps, le sens : ethnographie d'une exposition : "Vacances en France"*, Paris, ed. Service des Etudes et de la Recherche de la BPI / Centre G. Pompidou, 1983.

Wizevich Karen, « Use of annotated floor plan in evaluation. », in A A M Commitee on Audience Research and Evaluation, *Curent Trends in Audience Research and Evaluation*, 8, Seattle, 1994, p. 49–53.

Perception, mémoire et expression de l'expérience

Alquié Ferdinand, *L'Expérience* Paris PUF, 1957.

Anderson Kay et Smith Susan, « Editorial: Emotional geographies. », *Transactions of the Institute of British Geographers*, Mars 2001, p. 7–10.

Bondi Liz, « Empathy and identification: conceptual resources for feminist fieldwork. », *ACME: International Journal of Critical Geography*, 2, 2003, p. 64–76.

Calbérac Yabb et Volvey Anne (dir.), « j'égo-géographie. », *Géographie et Cultures*, 89/90, Paris, L'Harmattan 2015, p. 5–26.

Cardon Dominique et Delaunay-Teterel Hélène, « La production de soi comme technique relationnelle. Un essai de typologie des blocs par leur public », *Réseaux*, 24-138, Hermès Science publications - Lavoisier, juillet-août 2006, p. 15-71.

Collignon Béatrice et Staszak Jean-François, « Que faire de la géographie postmoderniste ? », *L'Espace géographique*, 33, 2004, p. 38–41.

Corroy Laurence (dir.), *Les jeunes et les médias. Les raisons du succès*, Paris, Vuibert, 2008.

Corroy, Laurence *Education et médias. La créativité à l'ère du numérique*, Londres, ISTE Editions, 2016.

Danblon Emmanuelle, *Rhétorique et rationalité*, Bruxelles, Edition de l'Université de Bruxelles, 2002.

Danblon Emmanuelle, *L'Homme rhétorique*, Paris , Edition du Cerf, 2013.

Davidson Joyce et Milligan Christine, « Embodying emotion sensing space: introducing emotional geographies. », *Social and Cultural Geography*, 5, 4, 2004, p. 523–532.

Davidson Joyce, Bondi Liz et Smith Mick (ed.), *Emotional Geographies*, Aldershot, Ashgate, 2005.

Halbwachs Maurice, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.

Halbwachs Maurice, *La Mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997.

Husserl Edmond, *Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie*, Vrin, Paris 1953.

Husserl Edmond, *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique* (1913), Paris, Gallimard, 1985.

Iser Wolfgang, *L'Acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*, Liège, Pierre Margaga, 1997.

Marcel Jean-Christophe et Mucchielli Laurent, « Un fondement du lien social : la mémoire collective selon Maurice Halbwachs. », *Technologies. Idéologies. Pratiques. Revue d'anthropologie des connaissances*, 13, 1999, p. 63–88.

Meyor Catherine, « Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique. », *Recherches Qualitatives*, 25, 2005, p.103–127.

Micheli Raphaël, « Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion. », in Hekmat Ida,Micheli Raphaël, Rabatel Alain, *Modes de sémiotisation et fonctions argumentatives des émotions*, *Semen*,35, PUFC, 2013.

Peschanski Denis et Maréchal Denis (dir.), *Les chantiers de la mémoire*, Bry sur Marne, Ina édition, 2013.

Taminiaux Jacques, « L'expérience, l'expression et la forme dans l'itinéraire de Merleau-Ponty. », in Taminiaux Jacques *Le regard et l'existant*, La Haye, Nijhoof, 1977, p. 90–115.

Thierry Yves, *Du corps parlant*: *Le langage chez Merleau Ponty*, Paris, Vrin, 2003.

Tucker Hazel, « Recognizing emotion and its postcolonial potentialities: Discomfort and shame in a tourism encounter in Turkey. », *Tourism Geographies*, 11, 2009, p. 444–461.

Yi-Fu Tuan, *Landscapes of Fear*, New York, Pantheon Books 1979.

Méthode

Albarello Luc, *Choisir l'étude de cas comme méthode de recherche*, Bruxelles, De Boeck, 2011.

Alquié Ferdinand, *Qu'est-ce que comprendre un philosophe*, Paris, La table ronde, 2005.

Althusser Louis, *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1971.

Balas Armelle, « Questions de validation psycho-phénoménologique. », *Expliciter*, 32, 1999, p. 30.

Balas-Chanel Armelle, « L'Entretien d'explicitation. Accompagner l'apprenant vers la métacognition explicite. », *S'entretenir*, in *Éduquer* 1, 2e trimestre 2002.

Blin Thierry, *Phénoménologie et sociologie compréhensible. Sur Alfred Schütz*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Bourdieu Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Editions de Minuit, 1980.

Bourdieu Pierre, *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

Durand Jean-Pierre et Weill Robert, « L'interactionnisme et l'ethnométhodologie. », *Sociologie contemporaine*, Paris, Vigot, 1997, p. 243–260.

Faingold Nadine, « De moment en moment, le décryptage de sens. », Expliciter, 42, 200, p. 40–48.

Fornel (de) Michel, « L'agentivité en ethnosyntaxe », *Ateliers du LESC*, 34, 2010, mis en ligne le 27 septembre 2010.

Foucault Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

Ginzburg Carlo et Poni Carlo, « La micro-histoire. », *Le débat*, 17, décembre 1981, Paris, Gallimard, p. 133–136.

Gomm Roger, Hammersley Martyn et Foster Peter, *Case Study Method, Key Issues, Key Texts*, Londres, Sage, 2000.

Hamel Jacques, « Défense et illustration de la méthode des études de cas en sociologie et en anthropologie. Quelques notes et rappels. », *Cahiers internationaux se sociologie, CIV, Figures de la connaisance*, Paris, PUF, janvier-juin 1998, p.121–138.

Kaufmann Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 2011.

Laberge Yves, « Interactionnisme symbolique, ethnométhodologie et microsociologie. », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, [En ligne], 40-2 | 2009.

Le Breton David, *L'Interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, collection Quadrige Manuels, 2004.

Lenoir Rémi, « Espace social et classes sociales chez Pierre Bourdieu. », *Sociétés & Représentations*, 1, 2004, 17, p. 385–396.

Loubet del Bayle Jean-Louis, *Initiation aux méthodes des sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Mannheim Karl, *Idéologie et utopie*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1956.

Miles Matthew et Huberman Michael, *Analyse des données qualitatives*, Bruxelles, de Boeck, 2e édition, 2013.

Mouchet Alain,Vermersch Pierre et Bouthier Daniel, « Méthodologie d'accès à l'expérience subjective : entretien composite et vidéo. », *Savoirs* 27, 2011, p.85–105.

Mucchielli Alex, *Approches constructivistes*, Paris, Armand Colin, 2005.

Mucchielli Alex, Corbalan Jean-Antoine et Ferrandez Valérie, *Etudes des communications : Approche par les processus*, Paris, Armand Colin, collection U, 2004.

Oger Claire, « Recueil de la parole et inscription dans l'espace : l'expérimentation d'entretiens "topographiques". », *Questions de communication*, 16, 2009, p. 229–248.

Ogien Albert, Quéré Louis et Fornel (de) Michel (dir.), Colloque de Cerisy, *L'Ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La Découverte, 2001.

Revel Jacques, « Microstoria. », in Delacroix Christian, Dosse François, Garcia Patrick et Hoffenstadt Nicolas, *Historiographie. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2010, p. 514–519.

Santelmann Paul et Aubret Jacques, « L'analyse de l'expérience dans les pratiques professionnelles et sociales. », *Savoirs*, 8, 2005, p. 51–58.

Schütz Alfred, *On Phenomenology and Social Relations*, Chicago et Londres, The Chicago University Press.

Singly (de) François, *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Nathan-université, 1993.

Tardy Cécile, *Représentations documentaires de l'exposition*. Paris, Hermann, 2012.

Tochon François, « Rappel stimulé, objectivation clinique, réflexion partagée. Fondements méthodologiques et applications pratiques de la rétroaction vidéo en recherche et en formation. », *Revue des sciences de l'éducation*, 22, 1996, p. 467–502.

Varenne Franck, *Modéliser le social. Méthodes fondatrices et évolutions récentes*, Paris, Dunod, 2011.

Vermersch Pierre, « Conscience directe et conscience réfléchie. », *Expliciter*, 39, 2001, p.10–31.

Vermersch Pierre, « De l'explicitation au point de vue en première personne. », *Impulsions*, 3, 2002, p. 97–121.

Vermersch Pierre, *L'entretien d'explicitation*, Paris, ESF, 2008.

Wittgenstein Ludwig, *Recherches philosophiques*, 1953, §1, Gallimard, 2004.

Yin Robert, *Case Study Research. Design and Methods*, Thousand Oaks, California, Sage Ed., 2014.

Index des lieux.

baraquements en brique (de Birkenau), 111, 125, 139, 147, 155, 193, 224, 252, 257, 263, 291, 298, 324, 325, 328, 339, 365, 372, 425, 488, 500, 510, 511

bloc 11 (d'Auschwitz), 122, 125, 127, 128, 143, 148, 151, 161, 182, 196, 202, 222, 240, 252, 260, 273, 297, 298, 302, 319, 321, 324, 328, 332, 341, 342, 513, 514

bloc 4 (d'Auschwitz), 62, 122, 132, 135, 136, 139, 146, 158, 167, 168, 174, 175, 177, 179, 180, 182, 183, 185, 195, 196, 200, 201, 202, 203, 213, 216, 222, 226, 240, 242, 244, 248, 252, 263, 297, 300, 304, 307, 308, 309, 319, 321, 323, 324, 330, 333, 334, 339, 341, 342, 343, 345, 346, 349, 352, 353, 415, 417, 487, 512

bloc 5(d'Auschwitz), 130, 135, 139, 152, 159, 182, 183, 184, 185, 202, 242, 243, 259, 265, 297, 300, 302, 307, 308, 322, 323, 324, 327, 332, 333, 334, 338, 339, 343, 344, 351, 417, 465, 512

bloc 6 (d'Auschwitz), 128, 140, 143, 159, 167, 168, 174, 184, 188, 189, 202, 222, 240, 242, 244, 245, 252, 271, 273, 294, 297, 298, 300, 302, 309, 314, 319, 324, 325, 327, 328, 333, 338, 339, 342, 345, 349, 351, 511, 512

bloc 7 (d'Auschwitz), 122, 128, 143, 151, 168, 174, 184, 187, 188, 202, 222, 244, 245, 252, 300, 302, 314, 342, 512

bus, 90, 109, 146, 191, 192, 193, 200, 204, 221, 240, 435, 450, 472, 486, 487, 514

crématoire d’Auschwitz, 62, 137, 142, 147, 183, 199, 202, 204, 230, 240, 261, 297, 308, 309, 317, 319, 322, 325, 329, 330, 332, 347, 350, 351, 364, 405, 425, 487, 511

exposition française (d'Auschwitz), 121, 122, 123, 125, 158, 159, 160, 182, 195, 196, 202, 203, 226, 244, 246, 267, 295, 300, 302, 303, 345, 349, 352, 414, 418, 510, 512, 513, 514

mémorial international (de Birkenau), 244, 304, 349, 364, 514

parking (de Birkenau et d'Auschwitz), 108, 109, 116, 119, 120, 191, 200, 514

portail (de Birkenau et d'Auschwitz), 99, 102, 109, 110, 111, 112, 114, 115, 120, 127, 142, 143, 151, 158, 191, 193, 194, 217, 221, 283, 353, 425, 431, 432, 514

ruines (de Birkenau), 62, 103, 108, 110, 113, 114, 116, 134, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 156, 157, 172, 173, 179, 180, 182, 192, 193, 230, 248, 260, 262, 263, 291, 300, 305, 342, 347, 417, 477, 488

Sauna (d'Auschwitz), 109, 116, 117, 119, 141, 148, 151, 188, 196, 198, 200, 224, 239, 248, 257, 263, 308, 309, 344, 351, 512, 513, 514

Nathanael Wadbled

Raconter Auschwitz : l'expérience de visite d'un espace mémoriel. Le cas d'un voyage scolaire organisé par le Mémorial de la Shoah

Les élèves faisant le voyage dans la journée pour visiter le Musée-Mémorial d'Auschwitz-Birkenau font une expérience particulière à la fois de ce site et de l'événement dont il est la trace. Ils ne se contentent pas de recevoir passivement les informations qui leurs sont donnés, mais les réinvestissent dans leur propre champ d'expérience. Ils l'élaborent à partir des différents élément matériels et des différents informations qui leurs sont donnés pendant la journée sur le site. L'image de l'espace est à la fois le moyen par lequel quelque chose est communiqué et en même temps le résultat de cette communication. Le compte-rendu de la manière dont un groupe d'élève parle de sa visite quelques semaines plus tard permet d'observer la constitution de cet espace vécu et cette mémoire, lorsque ce qui a été éprouvé se met en mots malgré la difficulté du passage de la perception éprouvée à l'élaboration discursive qui se manifeste dans la plupart des situations d'interlocutions. Chaque moment de la visite est associé à des informations apprises sous forme de notions générales dont ils se rendent compte et de représentations mentales qu'ils imaginent, ainsi qu'à des ressentis. À travers cela, ils prennent conscience du caractère à la fois morbide et empathique de la nature humaine. Il s'agit d'une expérience touristique particulière différente de celles récréatives. Se crée alors à la fois une certaine communauté entre ceux qui ont eu cette expérience et la volonté de la transmettre qui est à la fois une exigence civique et un besoin de mettre en mot un vécu intime pour le comprendre. Cependant, dans la mesure où cette transmission engage l'intimité d'un vécu et non des informations historiques, elle ne se fait qu'à des proches perçus comme étant intéressés.

devoir de mémoire , expérience de visite, lieux de mémoire, musée d'histoire, patrimoine, Shoah, voyage scolaire

Telling Auschwitz: the visiting experience of a commemorative space. Case study of a school journey organized by the Memorial de la Shoah

Pupils making the day trip to visit the Memorial Museum of Auschwitz-Birkenau have a particular experience both of this site and the event the event of which is the trace. They do not passively receive information given to them, but reinvest it in their own fields of experience. They do it from various material elements and informations which are given during the day into the site. The image of the place is both the way by which something is communicated and at the same time the result of this communication. The report of how a group of pupil speaks about its visit a few weeks later allows to observe the constitution of this living space and this memory. What was felt puts itself in word, despite the difficulty of the passage perception proven to the discursive development manifested in most interlocutions situations. Every moment of the visit is associated with learned information that are general concepts they realize and mental representations they imagine, and with feelings. Through this, they become aware of the human nature that is both morbid and empathetic. So this is a different experience of those are touristic entertainment. There is a community between those who had this experience and the will to transmit that is both a civic requirement and a need to put in word an intimate real-life experience to understand it. However, to the extent that this transmission engages the intimacy of a real-life experience and not af a historical information, it is made only to close people perceived as being interested.

commemorative sites, duty of remembrance, heritage, history museum, Holocaust, realms of memory, school journey, visiting experience